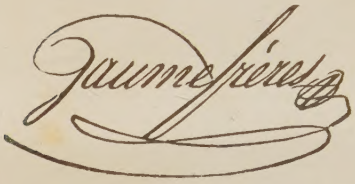
BIBLIOTHECA
FF. PRÆDICATORUM
CONVENTUS
CIVIT. BENITIÆ
Lit. 922
Pl.

VIES
DES SAINTS
POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

PROPRIÉTÉ DES ÉDITEURS.



CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI :

LYON,	chez	GIRARD et JOSSERAND, libraires.
NANCY,	—	THOMAS, libraire.
ANGERS,	—	LAINÉ frères, imprimeurs-libraires.
BESANÇON,	—	TURBERGUE, libraire. CORNU, libraire.
METZ,	—	PALLEZ et ROUSSEAU, imprimeurs-libraires.
VANNES,	—	LAFOLYE, libraire.
NANTES,	—	MAZEAU frères, libraires.
MONTPELLIER	—	F. SÉGUIN, libraire. MALAVIALLE, libraire.
NIMES,	—	WATON, libraire.
ROUEN,	—	FLEURY, libraire.
DIJON,	—	HEMERY, libraire.
RENNES,		VERDIER, libraire. GANCHE, libraire.

— CORBEIL, imprimerie et stéréotypie de CRÉTÉ. —

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

VIES
DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

à l'usage du clergé et du peuple fidèle

PAR

M. L'ABBÉ ROHRBACHER

Auteur de l'Histoire universelle de l'Église catholique.

TOME II

MARS. — AVRIL.

PARIS

GAUME FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

rue Cassette, 4.

1853

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/viesdessaints0002mlab

VIES DES SAINTS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE.

Ier JOUR DE MARS.

SAINT SWIDBERT,

APOTRE DE LA FRISE.

Les Anglo-Saxons venus de la Germanie en la Grande-Bretagne, ayant été convertis au christianisme par les missionnaires du pape saint Grégoire le Grand, eurent à leur tour beaucoup de zèle pour la conversion des nations germaines dont ils étaient sortis, en particulier pour la conversion de la Frise. Saint Wilfrid, archevêque d'York, en fut le premier apôtre, mais par accident. Il allait d'Angleterre à Rome l'an 678, lorsqu'une tempête le jeta sur les côtes de la Frise, dont les habitants étaient encore idolâtres. Il se mit à leur prêcher la foi, et le fit avec tant de succès, qu'il baptisa presque tous les seigneurs et plusieurs milliers du peuple. Mais il ne resta dans le pays que l'hiver, et en partit au commencement du printemps 679, pour continuer son voyage de Rome. En 686, saint Egbert, noble anglais qui avait embrassé la vie monastique en Irlande, se disposait à passer la mer pour continuer l'œuvre de saint Wilfrid; mais il pensa faire naufrage dans le port où il voulait s'embarquer. Un de ses compagnons, nommé Wigbert, parvint jusqu'en Frise, et, pendant deux ans de suite, prêcha l'Evangile à cette nation et à son roi Radbod ; mais

Ac: 4351

voyant qu'il n'y faisait aucun fruit, il revint en Irlande à son monastère. Cependant saint Wigbert tenta un nouvel essai. Il choisit douze hommes zélés et vertueux, dont les deux principaux étaient saint Wildbert et saint Willebrod. Ces douze missionnaires étant arrivés en Frise l'an 690, furent très-bien reçus par Pepin, duc des Francs et maire du palais, surnommé d'Héristal. Il venait de conquérir sur Radbod la Frise citérieure entre le Rhin et la Meuse. C'est pourquoi il les y envoya prêcher et leur donna sa protection, défendant de leur faire aucun déplaisir, et accordant des grâces à ceux qui embrassaient la foi : ce qui produisit en peu de temps la conversion d'un grand nombre d'idolâtres.

Alors les missionnaires choisirent Swidbert pour être ordonné évêque. Avant que de venir en Frise, il était prêtre et abbé du monastère de Dacor, sur les confins de l'Ecosse. Ils le renvoyèrent en Angleterre, où il trouva le siége de Cantorbéry vacant, dans l'intervalle entre la mort de saint Théodore et l'ordination de saint Britwald, c'est-à-dire l'an 692. Saint Swidbert s'adressa donc à saint Wilfrid, archevêque d'York, qui l'ordonna évêque. La mission de Frise se trouva ainsi consolidée par celui-là même qui l'avait commencée accidentellement. Le pape Sergius en fit une église complète en 696, où il sacra saint Willebrod archevêque des Frisons.

Quant à saint Swidbert, à son retour en Germanie, il passa chez les Bructères, peuples des environs de Cologne, et en convertit plusieurs. Mais peu de temps après, ces peuples ayant été défaits par les Saxons, les nouveaux chrétiens se dispersèrent de toutes parts, et saint Swidbert alla trouver Pepin, qui, à la recommandation de sa femme Plectrude, lui donna, pour s'y retirer, une île du Rhin, où il bâtit un monastère nommé Verden et ensuite Keiserswert, c'est-à-dire l'île de l'empereur. Saint Swidbert y mourut l'an 713, et l'Eglise honore sa mémoire le 1er de mars.

Le même jour, à Rome, deux cent soixante martyrs, que l'empereur Claude condamna comme chrétiens, d'abord à tirer du sable hors de la porte *Salaria*, puis à être percés de flèches dans un amphithéâtre. — A Rome encore, les saints martyrs Léon, Donat, Abondance, Nicéphore et neuf autres. — A Marseille, les saints Hermès et Adrien, martyrs. — A

Héliopolis, sainte Eudoxie, martyre, qui, dans la persécution de Trajan, ayant été baptisée et préparée au combat par l'évêque Théodote, fut percée d'un coup d'épée par l'ordre de Vincent, gouverneur de la province, et reçut la couronne du martyre. — Le même jour, sainte Antonine, martyre, qui, s'étant moquée des dieux des gentils durant la persécution de Dioclétien, fut, après divers tourments, enfermée dans un tonneau, et submergée dans un marais de la ville de Cée. — A Angers, saint Aubin, évêque et confesseur, homme d'une vertu et d'une sainteté éclatante. — Au Mans, saint Siviard, abbé. — A Pérouse, la translation de saint Herculan, évêque et martyr, qui fut décapité, par l'ordre de Totila, roi des Goths. Le pape saint Grégoire rapporte que, le quarantième jour après sa mort, son corps se trouva aussi sain et aussi parfaitement joint à sa tête, que si le fer ne l'eût pas touché.

IIe JOUR DE MARS.

SAINT SIMPLICIUS,

PAPE.

Le voyageur qui passe en diligence ne s'attend pas à rester longtemps à la même station : s'il s'arrête un instant pour prendre quelque nourriture, il est prêt au signal du départ. Le but du voyage est d'arriver. La vie entière de l'homme et même de l'humanité est un voyage sur la terre. Ce qu'on appelle des temps de paix sont de courtes stations, encore plus apparentes que réelles : l'état vrai, c'est de rouler, comme sur un chemin de fer, de révolution en révolution, jusqu'à la station finale. Ces révolutions sont quelquefois plus soudaines, plus heurtées, pour réveiller les individus et les peuples de leur sommeil, leur rappeler qu'ils ne sont pas chez eux, mais en voyage, et qu'il faudra régler ses comptes au grand débarcadère. Les chrétiens du dix-neuvième siècle ne doivent donc pas se troubler de vivre au milieu des révolutions, mais au contraire lever la tête et prendre confiance : car leur rédemption approche.

Dans le cinquième siècle de l'ère chrétienne, il y eut des révolutions plus formidables, et les chrétiens ne s'en épouvantèrent pas. Ce que l'univers avait vu jusqu'alors de plus ferme, l'empire

romain se voit démembrer tout vivant par les Vandales, les Suèves, les Goths, les Alains, les Francs, les Huns : il meurt en Occident sous les coups du Rugien Odoacre. Rome païenne, qui s'appelait la déesse des nations, se voit pillée et brûlée par le Vandale Genséric et par le Suève Ricimer. En Orient commence ce qu'on appelle à bon droit le Bas-Empire ; car, à peu d'exceptions près, tout y devient bas, ignoble, perfide, souvent atroce. Les empereurs de Constantinople, au lieu de repousser ou de civiliser les barbares, ne songent qu'à brouiller, à corrompre l'Eglise et l'empire par des hérésies sans cesse renaissantes, comme pour préparer et l'empire et l'Eglise à la grande hérésie de Mahomet.

Et c'est dans ce siècle de révolutions et de calamités, que l'Eglise de Dieu apparaît dans toute sa grandeur et sa force : elle apparaît comme la maison vivante du Dieu vivant. Auprès de cette maison, l'empire romain n'est que le grossier échafaudage pour la bâtir ; la maison achevée, l'échafaudage est abattu. Au milieu des débris fumants de cet empire, l'Eglise catholique enfante à Dieu, non plus trois et cinq mille hommes, mais la première des nations chrétiennes, la nation française, en attendant la nation espagnole et la nation anglaise. En Orient, elle foudroie l'hérésie de Nestorius à Ephèse par la bouche du pape Célestin, l'hérésie d'Eutychès à Chalcédoine par la bouche du pape Léon. Toutes les églises d'Orient, divisées et perverties par la prévarication d'Acace, évêque de Constantinople, demandent leur guérison au pape Symmaque, et la trouvent dans leur obéissance à la décision du pape Hormisda. Le pape Simplicius était digne d'être le successeur ou le prédécesseur de ces grands et saints Pontifes.

Le pape saint Léon le Grand était mort le 10 novembre 461. Son successeur, le pape saint Hilaire, mourut le 10 septembre 467. Après dix jours de vacance, on élut, le 20 de septembre, Simplicius de Tibur ou Tivoli, qui tint le Saint-Siége près de seize ans. Son prédécesseur, pour veiller au maintien de la discipline en Espagne, au milieu des guerres des Suèves et des Goths, y avait envoyé comme son délégué le sous-diacre Trajan. Dans le même dessein, le pape Simplicius nomma Zénon, évêque de Séville, vicaire du Siége apostolique dans toutes les églises d'Espagne, pour qu'il pût, avec autorité, y faire observer exactement les décrets des

apôtres et des Pères. Ainsi, pendant que tout s'écroule dans le monde, que le trône y devient comme un échafaud ou un coupe-gorge, tout demeure ferme dans l'Eglise ; les Papes s'y succèdent sans trouble, et y maintiennent, avec une vigueur constante, la foi et la discipline, l'unité intellectuelle et morale.

A Constantinople, des conspirations de femmes donnaient et ôtaient l'empire. L'impératrice Vérine, veuve de Léon, l'avait fait donner par ses intrigues à son gendre Zénon. Mécontente de Zénon, elle conspira pour le lui ôter et le donner à son propre frère Basiliisque. La femme de Basilisque vivait en adultère. Cependant elle sut lui inspirer l'hérésie d'Eutychès. Dès qu'il fut sur le trône, il rappela d'exil les chefs de l'hérésie, et publia un édit par lequel il ordonnait à tous les évêques et les clercs, sous peine de déposition, à tous les moines et laïques, sous peine de bannissement, de prononcer anathème contre le concile de Chalcédoine et contre la lettre du pape saint Léon. Plus de cinquante évêques du Bas-Empire succombèrent à la crainte et protestèrent que leur souscription était libre et volontaire : ce qu'ils désavouèrent cependant l'année suivante, lorsque l'édit fut révoqué. Acace, évêque de Constantinople, alors encore fidèle, osa seul résister à l'empereur ; il refusa de souscrire l'édit et d'admettre les hérétiques à sa communion, ayant pour lui les moines et tout le peuple de Constantinople, qui s'assembla dans l'église contre Basilisque. Pour faire connaître le deuil de l'Eglise et le péril auquel la foi était exposée, Acace s'habilla de noir et couvrit d'un voile de même couleur l'autel et le trône épiscopal.

Dès le premier moment, les prêtres et les archimandrites de Constantinople avaient écrit au pape Simplicius, l'informant du retour de l'hérétique Timothée Elure, des troubles qu'il excitait dans la capitale pour se faire rétablir à Alexandrie, et le priant d'envoyer des légats pour remédier à tous ces maux. Le saint pape Simplicius écrivit, en conséquence, dans la première quinzaine de janvier 476, trois et quatre lettres : l'une à l'empereur, deux au patriarche, une dernière aux prêtres et aux archimandrites de Constantinople. Il exhorte l'empereur à suivre les exemples de Marcien et de Léon, sous lesquels il avait été élevé ; à maintenir comme eux le concile de Chalcédoine et la lettre de saint Léon, où le mystère de l'Incarnation est si bien expliqué qu'on ne peut

l'y méconnaître sans cesser d'être chrétien ; à rétablir dans le siége d'Alexandrie l'évêque catholique et en chasser bien loin le parricide Elure. Pour que l'empereur pût s'instruire plus facilement de la vraie foi, le Pape lui envoie une copie des lettres de saint Léon; « car, dit-il, la règle de la doctrine apostolique demeure toujours la même dans les successeurs de celui à qui le Seigneur a commis le soin de tout le bercail, à qui il a promis son immanquable assistance jusqu'à la fin du monde, contre qui il a promis que les portes de l'enfer ne prévaudront jamais, et dont il atteste que ce que la sentence aura lié sur la terre, ne saurait être délié dans le ciel même. »

Le Pape charge l'évêque Acace, même comme son légat, de se joindre aux prêtres et aux moines qui résistaient à Elure, et de solliciter avec eux l'empereur pour l'exclure d'Alexandrie et l'empêcher qu'il ne parlât de tenir un nouveau concile ; « car, dit-il, la doctrine de nos prédécesseurs, contre laquelle c'est un crime de disputer, étant publique, les bien pensants n'ont aucun besoin de décisions nouvelles ; tout ce qu'il faut pour instruire, soit les catéchumènes, soit ceux qui auraient été séduits par les hérétiques, est clair et parfait. Jamais d'ailleurs on n'a indiqué de concile, que quand il s'est élevé quelque nouvelle erreur ou quelque doute dans les dogmes, afin que l'autorité de la discussion sacerdotale éclairât ce qu'il pouvait y avoir d'obscur. » Enfin, dans sa lettre aux prêtres et aux abbés de Constantinople, le Pape regarde comme inutile de réfuter l'impiété des hérétiques depuis qu'elle avait été réfutée dans la lettre de saint Léon à Flavien, répandue par toute la terre. Il s'excuse d'envoyer des légats, comme ils lui en avaient demandé, parce qu'il n'était pas question d'éclaircir aucune difficulté nouvelle, mais de demeurer fermes dans les vérités établies, et de résister avec courage à ceux qui en étaient ennemis. Il les loue de leur résistance aux entreprises d'Elure, et de ce que, par leur opposition, il n'avait pu se faire recevoir dans aucune des églises de Constantinople. Et, afin qu'ils sussent ce qu'il avait écrit à l'empereur pour l'engager à chasser Elure, il leur envoie une copie de sa lettre au prince.

En 477, une nouvelle révolution de femmes renverse Basilisque et ramène Zénon. Basilisque, abandonné de tout le monde, se réfugia dans l'église de Sainte-Irène, avec sa femme et ses enfants,

et, ayant déposé sur l'autel la couronne impériale, il s'enferma dans le baptistère. Zénon, n'osant violer cet asile, lui fit assurer par serments qu'on ne lui couperait point la tête et qu'on ne verserait pas son sang. Dès qu'il fut sorti, l'empereur fit assembler le sénat et les évêques qui se trouvaient à Constantinople, comme pour les consulter sur le traitement qu'il devait lui faire. Basilisque fut condamné à être relégué, avec sa femme Zénonide et leurs enfants, dans le château de Limnes, près de Cucuse en Cappadoce. Ils y furent jetés dans une citerne sèche, qui fut ensuite fermée et gardée par des soldats, afin qu'on ne pût leur porter aucune nourriture. On les trouva quelque temps après morts de froid et de faim, se tenant embrassés les uns les autres. Zénon crut n'avoir pas violé les serments qu'il avait faits de ne pas leur couper la tête ni verser leur sang.

Comme on voit, l'adversité n'avait pas corrigé Zénon ; elle réprima toutefois ses vices pour un temps. Il écrivit au pape Simplicius, en lui témoignant être persuadé qu'il avait fort souhaité et demandé à Dieu son retour. Il faisait, dans la même lettre, l'éloge de la fermeté avec laquelle Acace s'était opposé à Basilisque, ajoutant qu'il pensait lui-même à abolir entièrement l'erreur d'Eutychès, à exterminer ceux qui la suivaient, à faire observer partout le décret du concile de Chalcédoine, et à rétablir l'évêque légitime Solofaciole sur le siége d'Alexandrie. Le Pape répondit à cette lettre le 8 d'octobre 477, avec de grands témoignages de joie sur l'heureux rétablissement de Zénon. Il lui fait remarquer que les ennemis de son empire avaient été les ennemis de Dieu, et l'exhorte à témoigner à Dieu sa reconnaissance, en protégeant son Eglise, surtout en maintenant l'autorité du concile de Chalcédoine, en délivrant l'église d'Alexandrie de l'usurpateur Elure, en y rétablissant le pasteur légitime, et en ôtant ceux qu'Elure avait ordonnés, pour rétablir ceux qu'il avait déposés, ou en substituer d'autres dont la foi fût orthodoxe. En conséquence, Zénon cassa toutes les ordonnances rendues par Basilisque au préjudice de la foi et des évêques catholiques.

Acace, de son côté, envoya au pape Simplicius le diacre Epiphane, avec une ample relation de tout ce que les hérétiques avaient fait contre la foi et les canons ; lui demandant comment on pourrait secourir les églises que Timothée Elure avaient op-

primées à la faveur de la tyrannie de Basilisque. Le Pape répondit à Acace que c'était de l'empereur, après Dieu, qu'il fallait attendre le secours de l'Eglise, et qu'il y avait lieu d'en espérer d'une âme très-chrétienne, puisqu'il s'agissait de la cause de la religion. Il ajoute que ce prince devait publier une ordonnance pour exiler ceux que Timothée Elure avait ordonnés évêques, et rétablir dans leurs siéges les évêques catholiques. « Joignez donc, dit-il, à nos lettres, vos instances et celles de tant d'évêques qui sont venus à Constantinople, afin que Timothée et ses sectateurs soient bannis sans retour. » Le Pape entrait là-dessus dans quelques détails.

L'empereur Zénon exécuta ce que le Pape désirait. Il fit déposer dans un concile d'Orient Pierre le Foulon, évêque hérétique et intrus d'Antioche, ainsi que Jean d'Apamée, qui l'avait supplanté pendant trois mois. Etienne, homme pieux, fut ordonné évêque d'Antioche. Il y eut encore beaucoup d'autres incidents et de difficultés, mais que le Pape aplanit à la prière de l'empereur et pour le bien de la paix.

Tandis que les églises d'Orient recouvraient la tranquillité par les efforts réunis du Pape et de l'empereur, les églises d'Afrique respirèrent un instant, mais pour se préparer à une persécution nouvelle. Le Vandale Genséric étant mort le 25 janvier 477, eut pour successeur son fils Hunéric, qui témoigna d'abord quelque douceur envers tout le monde, principalement envers les catholiques. Ceux-ci purent ordonner un évêque pour l'église de Carthage, qui n'en avait point depuis vingt-quatre ans. Mais bientôt la persécution recommença plus furieuse et plus perfide que jamais.

Il y eut un revirement semblable en Orient. Les divisions causées par l'hérésie d'Eutychès s'y calmaient peu à peu, grâce aux efforts du saint pape Simplicius, secondé pour le moment par l'empereur et l'évêque de Constantinople, lorsque la susceptibilité ambitieuse de ce dernier les ranima et les augmenta pour bien des années.

Timothée Solofaciole, évêque catholique d'Alexandrie, étant mort, on lui donna pour successeur Jean Talaïa, également catholique, qui fut élu canoniquement, et même avec l'agrément de l'empereur. Ce nouvel évêque écrivit à Acace de Constantinople. Mais celui-ci, par le fait du courrier, n'ayant pas reçu la lettre à

temps, en fut si piqué, qu'il excita l'empereur contre les catholiques en faveur des hérétiques, et brouilla de nouveau tout l'Orient. Il poussa même Zénon à se poser le régulateur suprême de l'Eglise, par son édit d'union ou hénotique, ainsi nommé parce qu'il devait réunir tous les dissidents.

Mais cet édit d'union, rédigé probablement par Acace, n'était pas d'accord avec lui-même, car il est difficile de réunir dans une même pièce plus d'inepties, de contradictions et d'incohérences. L'empereur y déplore la division des églises; et lui seul la recommençait par son refus de reconnaître l'évêque canoniquement élu d'Alexandrie, pour mettre à sa place l'intrus Pierre Monge, que lui-même avait expulsé comme auteur de tout le trouble. Il avance que toutes les églises ne reconnaissent avec lui d'autre définition de foi que celle de Nicée, et tous les évêques du monde, interrogés par son prédécesseur Léon, venaient de répondre qu'il fallait s'en tenir à la définition de Chalcédoine comme à une règle inviolable. Cette décision avait ramené la paix dans les églises, et lui, par le texte même de son édit, y ramène une confusion plus grande que jamais; car, après avoir anathématisé quiconque reconnaîtrait une autre définition que celle de Nicée, il déclare aussitôt adhérer à celle d'Ephèse contre Nestorius, aux douze chapitres de saint Cyrille, qui étaient précisément douze définitions contre le même hérésiarque; enfin, lui-même, dans son édit, dresse une définition contre Eutychès, qui est en substance celle de Chalcédoine. Peut-on se contredire et se condamner soi-même d'une manière plus inepte? Etait-il d'un prince de bon sens, pour le plaisir d'embrouiller de nouveau une chose éclaircie et décidée, de mettre en trouble et en péril tout son empire?

Mais Zénon ne voyait pas si loin, ou plutôt il ne voyait ni ne prévoyait rien. Sa belle-mère Vérine, qui l'avait déjà fait, défait et refait empereur, et qui était enfermée dans le château de Papyrius en Isaurie, en fut tirée l'an 479 par l'Isaurien Illus, afin de placer la couronne impériale sur la tête du Syrien Léonce, qu'elle proclama empereur. Elle adressa ensuite une lettre circulaire à tous les gouverneurs et commandants de l'Orient, de l'Egypte et de la Libye; elle était conçue en ces termes :

« Vérina Auguste, à tous nos préfets et nos peuples, salut. Vous savez que l'empire nous appartient, et qu'après le décès de Léon,

notre époux, nous avons élevé à la puissance souveraine Trascallissée, qui a pris le nom de Zénon ; nous espérions qu'il rendrait nos peuples heureux ; mais voyant que, par son insatiable avarice, il n'est propre qu'à les accabler, nous avons cru nécessaire de vous donner un empereur vraiment chrétien, qui, se conformant aux règles de la religion et de la justice, sût relever l'Etat penchant vers sa ruine, gouverner les peuples et contenir nos ennemis. A ces causes, nous avons couronné le très-pieux Léonce. Ayez à le reconnaître pour empereur des Romains, et que quiconque lui refusera obéissance soit traité comme rebelle. »

Cette proclamation de la belle-mère de Zénon forme un digne pendant du décret d'union de son gendre. Puisque le gendre, au lieu de gouverner l'empire, s'occupait à régenter l'Eglise, il était juste que la belle-mère disposât du trône et régentât l'empire. La lettre de Vérine fut reçue avec de grandes acclamations ; la plupart des villes de Syrie se soumirent à Léonce. Vérine eut bientôt le salaire de sa complaisance. Dès qu'Illus n'eut plus besoin de son autorité, il la renferma de nouveau dans le château de Papyrius, où elle mourut quelque temps après.

L'oracle d'Illus et de son empereur Léonce était un païen, nommé Pamprépius, grand astrologue. Cet imposteur, de concert avec l'Isaurien Marius, païen comme lui, avait infecté Illus des impiétés du paganisme ; Léonce s'était aussi laissé corrompre : ils avaient formé le projet de rétablir l'idolâtrie. Illus et Léonce, après une première victoire, furent défaits et se renfermèrent dans le même château de Papyrius où avaient été enfermés Léontia, Marcien et Vérine. L'astrologue Pamprépius leur prédisait des succès immanquables, et en même temps les trahissait. S'en étant aperçus, ils lui tranchèrent la tête. Mais ils n'en furent pas moins trahis par un autre, et eurent la tête tranchée à leur tour [1].

Ce fut au milieu de ces tristes révolutions de l'empire, que Zénon jeta son édit d'union ou plutôt de division dans l'Eglise. Il ordonna de chasser d'Alexandrie l'évêque catholique Jean Talaïa, et de mettre à sa place l'hérétique Pierre Monge ; mais à condition qu'il souscrirait l'hénotique, qu'il adresserait des let-

[1] *Hist. du Bas-Empire*, l. XXXVI.

tres synodales à Acace et au pape Simplicius. Jean Talaïa, l'évêque catholique d'Alexandrie, se réfugia à Rome vers le commencement de l'an 483. Le pape Simplicius le reçut très-bien, et écrivit pour lui à l'évêque de Constantinople. Mais la correspondance était à peine commencée que le saint Pape mourut et fut enterré à Saint-Pierre, le 2 mars 483.

Sa conduite dans les affaires si embrouillées de l'Orient, où il ne connaissait pas encore toutes les variations d'Acace, présente un heureux mélange de douceur, de condescendance et de fermeté. On voit en particulier par sa vie, combien les fidèles chrétiens ont raison de prier pour les Papes, afin qu'ils ne se laissent point surprendre aux ruses de l'enfer. Car depuis le cinquième siècle, la politique du monde n'est pas devenue meilleure.

Le même jour, à Rome, sur la voie Latine, les saints Jovin et Basilès, qui souffrirent la mort sous les empereurs Valérien et Gallien. — A Rome encore, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qui, sous l'empereur Alexandre et le préfet Ulpien, après de cruelles tortures, furent enfin condamnés à perdre la tête. — A Porto, les saints martyrs Paul, Héraclius, Secondille et Janviere. — A Césarée en Cappadoce, les saints Lucius, évêque, Absalon et Lergo, martyrs. — En Campanie, la mémoire de quatre-vingts martyrs, que les Lombards mirent cruellement à mort, parce qu'ils refusaient d'adorer une tête de chèvre et de manger de la chair offerte aux idoles. — En Angleterre, saint Céad, évêque des Merciens. Le vénérable Béde fait l'éloge de ses vertus.

IIIe JOUR DE MARS.

LE BIENHEUREUX NICOLAS ALBERGATI,

CHARTREUX, ÉVÊQUE DE BOLOGNE ET CARDINAL.

Nicolas Albergati était d'une des plus anciennes et des plus nobles familles de Bologne en Italie. Il naquit l'an 1375. Appliqué aux études aussitôt qu'il en fut capable, il termina de bonne heure ses humanités, et s'occupa ensuite du droit civil sous la direction

de son père, qui voulut lui servir de maître. Tout semblait lui annoncer une carrière brillante dans le monde. Sa naissance, son esprit, ses succès dans les sciences avaient fait concevoir de lui de grandes espérances à ses parents ; il allait être promu, dans sa ville natale, au baccalauréat, par l'université, dont il était le meilleur élève. Il avait vingt ans, et allait de temps à autre visiter la Chartreuse, près de Bologne. Un orage, survenu le soir, l'obligea d'y passer la nuit. Il en fut d'abord contrarié, mais s'en félicita bientôt. Réveillé au milieu de la nuit par le son de la cloche qui appelait les religieux à matines, il eut la pieuse curiosité d'y assister. Il fut si édifié de la modestie, du recueillement de ces bons Pères, de leurs chants pieux au milieu du silence de toute la nature, qu'il sentit un grand désir de servir Dieu et de gagner le ciel en leur sainte compagnie. Quelque temps après, il quitta sa famille et le monde, et vint à la Chartreuse recevoir l'habit de Saint-Bruno. La source divine de sa vocation fut bientôt manifeste, par la ferveur avec laquelle il pratiqua toutes les vertus religieuses. Ses confrères en conçurent une si haute idée, qu'à peine eut-il été ordonné prêtre, on lui confia successivement divers emplois de la maison, et qu'il en fut élu prieur en l'année 1407. Il gouvernait son monastère depuis dix ans, lorsque, l'évêque de Bologne étant mort en 1417, le clergé et le peuple l'élurent pour lui succéder. Des commissaires allèrent lui porter le décret, mais ils ne purent vaincre son humilité. Nicolas, se prosternant par terre, les supplia de ne pas le priver du repos et de la paix dont il jouissait ; il leur dit qu'il était sans expérience, et qu'il se trouvait incapable et très-indigne du rang où l'on voulait l'élever, tant la véritable vertu inspire de bas sentiments de soi-même.

La résistance du saint religieux ayant duré six mois, pendant lesquels l'église de Bologne demeura veuve et désolée, les habitants de cette ville employèrent un nouveau moyen pour le contraindre de répondre à leurs vœux : ce fut d'envoyer des députés en France au prieur de la Grande-Chartreuse, général de l'ordre, pour le prier de contraindre Nicolas à accepter l'épiscopat. Les députés s'acquittèrent de leur commission et surent se rendre favorable Dom Jean de Griffemont, qui gouvernait alors les Chartreux, et qui, confirmant l'élection de Nicolas, lui commanda de se soumettre. Le nouveau prélat fut en conséquence sacré le

14 juillet 1417. Sa nouvelle dignité ne lui fit point oublier son premier état; il continua de porter l'habit religieux et d'observer les abstinences de son ordre. Choisi par les habitants de Bologne pour aller en leur nom complimenter le pape Martin V, qui, après la clôture du concile de Constance, retournait en Italie, il fut reçu par ce Pontife avec beaucoup de distinction, et en obtint diverses grâces. De retour dans sa ville épiscopale, il s'appliqua avec un grand zèle à remplir tous les devoirs que sa charge lui imposait. Les pauvres surtout furent l'objet de ses soins particuliers : plein de compassion pour leur misère, il ne se contentait pas de soulager ceux qui venaient réclamer ses secours, et qu'il ne renvoyait jamais sans leur avoir donné; il faisait même chercher dans la ville tous les indigents, afin de pourvoir à leurs besoins. Mais il ne se bornait pas à soulager les maux corporels; sans cesse occupé du salut de son troupeau, il travaillait avec ardeur à instruire son peuple, et remplissait toutes les autres fonctions qui sont réservées aux évêques.

Tandis que le bienheureux cherchait ainsi sans relâche à procurer la sanctification des âmes qui lui étaient confiées, la Providence permit qu'il eût à souffrir une rude épreuve et qui servît d'exercice à sa vertu. Sa ville épiscopale était divisée en factions, et les habitants ne voulaient pas vivre sous la domination temporelle du Pape. Ils députèrent donc encore leur évêque vers Martin V, pour tâcher de connaître les intentions de ce Pontife à cet égard. Celui-ci, s'apercevant de la mauvaise disposition des Bolonais et de la résistance qu'ils mettaient à reconnaître sa souveraineté, résolut de les soumettre. N'ayant pu y réussir, il jeta sur la ville un interdit, et confia les lettres qui infligeaient cette peine à Nicolas, avec ordre de partir sur-le-champ pour Bologne et de ne les ouvrir que lorsqu'il y serait arrivé. Le saint prélat, depuis longtemps accoutumé à pratiquer l'obéissance, repart sans délai, et, aussitôt qu'il arrive à Bologne, il se met en devoir d'exécuter la triste commission dont il était chargé, convoquant à cet effet les principaux habitants ; mais à peine eut-il prononcé l'interdit, que les factieux se mirent en fureur, se jetèrent sur leur évêque et lui arrachèrent des mains les lettres qu'il venait de lire. Ils ne parlaient rien moins que de lui ôter la vie, et plusieurs des chefs allèrent au palais épiscopal, conduisant avec eux des bour-

reaux pour le mettre à mort ; mais ils ne purent néanmoins exécuter leur dessein sacrilége, car personne n'osa mettre la main sur lui. Nicolas crut devoir fuir ce séjour de confusion. Après donc s'être déguisé, il sortit de la ville dès le lendemain et se retira dans la Chartreuse de Florence, où pendant quelques mois il goûta les douceurs de la solitude. Les Bolonais s'étant enfin soumis à leur souverain, le vertueux pasteur revint au milieu de son troupeau.

Il ne put jouir longtemps à Bologne du rétablissement de la tranquillité publique. Le Pape, qui connaissait son mérite et sa vertu, lui confia une mission délicate en l'année 1422. Il ne s'agissait rien moins que de réconcilier ensemble deux nations puissantes qui se faisaient depuis longtemps la guerre, au grand détriment des peuples : c'étaient les Français et les Anglais. Mais Charles VI, roi de France, et Henri V, roi d'Angleterre, étant morts sur les entrefaites, ces événements empêchèrent le succès des démarches pacifiques du bienheureux, et le forcèrent de retourner en Italie. Après avoir rendu compte de sa commission au souverain Pontife, il s'empressa de partir pour Bologne, où, pendant deux ans, il s'occupa de prodiguer à son troupeau les soins les plus paternels.

Les affaires de l'Eglise exigèrent au bout de ce temps que le pape Martin V réclamât de nouveau les services de Nicolas ; mais, avant de l'envoyer traiter avec les puissances, il voulut honorer son mérite et sa vertu en l'élevant à la dignité de cardinal, sous le titre de Sainte-Croix, et le chargea ensuite d'aller rétablir la paix entre le duc de Milan, les Vénitiens et les Florentins. Le saint prélat se livra à cette bonne œuvre avec un grand zèle, et il était sur le point de terminer heureusement cette affaire importante, lorsque la mauvaise foi d'un des personnages rendit tous ses efforts inutiles. Mais comme la charité régnait dans son cœur, et qu'il désirait vivement procurer la paix aux peuples qui en étaient privés, il ne perdit pas courage, et, après une année employée en négociations, il parvint enfin à réconcilier ensemble les parties belligérantes.

Tandis que le serviteur de Dieu s'employait avec tant d'application à pacifier les différends qui s'étaient élevés entre les Milanais et les Vénitiens, et que, de retour à Bologne, il s'occupait à procurer le bien spirituel de son diocèse, ainsi qu'à aplanir quelques

difficultés survenues depuis la conclusion de la paix qu'il avait rétablie, des séditieux se révoltèrent de nouveau contre le saint évêque, en criant : Vivent le peuple et la liberté! Le désir de se soustraire à l'autorité temporelle du Saint-Siége était le véritable motif de leur révolte. Le peuple prend les armes, et fait appeler, par un homme de la populace, son premier pasteur au conseil de la ville. Comme on ne peut obtenir qu'il s'y rende, six des principaux de Bologne viennent chez lui pour lui signifier les intentions de leurs concitoyens, qui n'étaient pas même bien arrêtées. Le saint évêque les reçut en présence de toute sa maison, et leur parla avec tant de raison, et tout à la fois avec tant de force, il montra tant de dignité et tant de charité, que ces députés ne purent répondre un mot et se retirèrent la tête baissée. Néanmoins la fureur populaire continuait toujours à se manifester, Nicolas se sauva une seconde fois de sa ville épiscopale et se retira à Mantoue. Des auteurs assurent que l'irritation des Bolonais fut telle, qu'ils pillèrent son palais, et que, l'ayant déclaré traître à la patrie, ils prétendirent élire à sa place un autre évêque. Cependant, revenu de Mantoue à Ferrare, il parvint encore une fois à calmer cette tempête, et se retira, pendant les années 1429 et 1430, à Rome, auprès du pape Martin V, qui l'envoya bientôt en France pour mettre un terme à la guerre entre les Français et les Anglais, et, en passant, rétablir la paix entre les Milanais et les Vénitiens, armés de nouveau les uns contre les autres [1].

Au commencement de son pontificat, Eugène IV l'envoya de nouveau légat en France pour négocier la paix entre les rois de France et d'Angleterre et le duc de Bourgogne. Au milieu de ces négociations, qui alors n'eurent aucun succès, il fut appelé pour présider le concile de Bâle au nom du Pape. De Bâle, il fut envoyé en Italie, pour réconcilier le duc de Milan et les Vénitiens. Eugène IV, qu'il était allé trouver à Florence, l'envoya de nouveau en France, où il réussit, en 1435, à conclure la paix, non pas encore entre les Français et les Anglais, mais entre le roi de France et le duc de Bourgogne; ce qui donna moyen au roi Charles VII de chasser les Anglais de tout son royaume, et acheva ainsi l'œuvre de Jeanne d'Arc. Le bienheureux Nicolas Albergati présida donc

[1] *Acta SS.*, 9 maii. Godescard, 3 mars.

les premières séances du concile œcuménique de Ferrare ou de Florence. Durant le concile même, le Pape l'envoya légat en Allemagne, pour y combattre les menées schismatiques du conciliabule de Bâle. Revenu d'Allemagne à Florence au concile œcuménique, Eugène IV le nomma grand pénitencier de l'Eglise romaine. Cette nouvelle dignité ne changea rien au genre de vie simple et modeste du vertueux cardinal. On admirait en lui une humilité sincère jointe à un caractère ferme et plein d'élévation, la candeur unie à la prudence, une charité pour tous bienveillante, un grand amour pour les pauvres et un zèle ardent pour la religion. Sa maison était parfaitement réglée : aussi plusieurs de ceux qui la composaient parvinrent-ils aux plus hautes dignités de l'Eglise; deux d'entre eux furent même élevés à la papauté sous les noms de Nicolas V et de Pie II. Attaché de cœur à son premier état, il pratiquait sous la pourpre romaine les austérités des Chartreux, couchant sur la dure, ne mangeant jamais de viande, même en maladie. Ami des lettres, il forma une bibliothèque considérable qu'il légua, à sa mort, à divers monastères. Il se disposait à suivre le Pape, qui retournait à Rome, lorsqu'il fut obligé de s'arrêter à Sienne, chez les Augustins, de l'ordre desquels il était le protecteur depuis dix-sept ans. Il y mourut de la pierre, à l'âge de soixante-huit ans, le 9 mai 1443. Ses entrailles furent inhumées dans l'église de la maison, et l'on porta son corps à la Chartreuse de Florence, où il est encore conservé. Benoît XIV, qui avait été un des successeurs du bienheureux Nicolas dans le siége de Bologne, approuva, le 6 octobre 1744, le culte rendu de temps immémorial à ce saint pontife [1].

LE BIENHEUREUX PIERRE DE PALERME.

Ce fut dans la ville de Palerme, en Sicile, que naquit, l'an 1381, le bienheureux Pierre, de la noble famille des Jérémi. Il commença ses études dans cette ville, et alla les achever à Bologne, dont l'université, alors dans sa plus grande célébrité, comptait un grand

[1] *Acta SS.*, 9 maii. Godescard, 3 mars.

nombre de professeurs distingués, et attirait des jeunes gens des contrées les plus lointaines. Pierre fit de rapides progrès dans la science du droit, qui était celle de son père; lorsque le professeur était empêché de faire la leçon, il le remplaçait, aux applaudissements de ses condisciples. Une nuit qu'il étudiait pour se préparer au doctorat, on frappa violemment à sa fenêtre. Effrayé d'abord, il finit par demander qui est-ce qui se permettait de le troubler de la sorte? Une voix répondit : « Je suis un de vos parents, non médiocrement versé dans l'un et l'autre droit. Avocat, je donnais des conseils aux autres, et ne m'en suis pas donné à moi-même; j'apprenais aux autres à éviter les piéges de leurs adversaires, et je n'ai pas voulu éviter les piéges de l'ennemi commun du genre humain; je suis sorti de ce monde, non comme défenseur, mais comme coupable et pour subir des peines éternelles. Ecoutez-moi, ou plutôt écoutez Dieu, qui m'envoie vous avertir : Fuyez cette gloriole qui passe, ainsi que les insignes du doctorat. » Cela dit, la vision disparut. Cet avertissement étrange, Pierre le mit à profit. Il résolut d'entrer dans un ordre religieux. Pour s'éprouver d'abord lui-même, il se ceignit le corps d'une chaîne de fer de dix-huit livres. Après quoi il se présenta au couvent des Dominicains, y demanda et reçut l'habit.

Son père, qui était contrôleur général des finances en Sicile, ayant appris la démarche de son fils, vint en fureur à Bologne, pour l'arracher du monastère. Mais il en arriva autrement qu'il ne pensait. Lorsque son fils le sut à la porte du couvent, il pria le supérieur d'aller le trouver lui-même, pour l'adoucir et le consoler. Le père s'emporta beaucoup de ce qu'on ne lui permettait pas même de voir son fils. Il revint quinze jours après, et obtint à grand'peine qu'il le verrait de loin, mais sans lui parler. Lorsqu'il l'aperçut dans un coin du monastère, qu'il vit sa modestie et sa piété, sa colère se fondit en larmes, il leva les mains au ciel, rendit grâces à Dieu, et souhaita à son fils toutes sortes de bénédictions. Ayant enfin eu la permission de l'entretenir avant de repartir pour la Sicile, non-seulement il ne le détourna point de sa vocation, mais l'exhorta longuement à la piété et à la vertu.

Aussitôt que Pierre de Palerme eut été ordonné prêtre, il commença de remplir avec zèle les fonctions du ministère évangélique. Saint Vincent Ferrier, qui vint à Bologne, en 1416, visiter

le corps de saint Dominique, l'exhorta vivement à continuer, l'assurant que ses travaux étaient agréables à Dieu. En effet, le saint religieux n'omettait rien de ce qui pouvait attirer la bénédiction du ciel sur ses prédications. Prières ferventes, mortifications assidues, humilité profonde, tels sont les moyens par lesquels il cherchait surtout à convertir les pécheurs. Il eut même recours à un genre de pénitence extraordinaire que l'esprit de Dieu lui avait sans doute inspiré : il enferma son corps dans cinq cercles de fer, qu'il serra si fortement, que, même après sa mort, on ne put les dégager, parce qu'ils avaient pénétré dans les chairs. Il fallut attendre, pour les enlever, que son corps fût entièrement desséché. Des exemples si frappants devaient porter leurs fruits. Aussi vit-on plusieurs jeunes seigneurs de familles nobles, touchés de son détachement et de sa vie si austère, renoncer aux vanités du siècle pour suivre Jésus-Christ, entre autres le bienheureux Licci, qui lui dut son entrée dans l'ordre des Dominicains.

Plus tard il eut occasion de développer son zèle et sa prudence d'une manière toute particulière dans la direction qui lui fut confiée de plusieurs maisons de son ordre. Il s'efforça surtout d'y rétablir la discipline dans toute sa vigueur, et, son exemple achevant ce que ses prédications avaient commencé, il eut la consolation de réussir presque généralement.

Eugène IV le fit venir au concile de Florence, où il se distingua par la sainteté et la doctrine. Le Pape n'ayant pu lui faire accepter les dignités de l'Eglise, l'envoya visiteur de son ordre et missionnaire apostolique en Sicile. Pierre y opéra de grands fruits de salut par ses prédications, ses exemples et ses miracles. Le peuple accourait en si grand nombre pour l'entendre, qu'il était obligé de prêcher sur les places publiques. En 1444, comme il donnait une mission à Catane, le mont Etna parut en feu; un torrent de lave brûlante s'avançait vers la ville, la menaçant d'une entière destruction. Le clergé et le peuple de Catane supplient le bienheureux de porter le voile de sainte Agathe, vierge et martyre, à la tête de leur procession. A l'approche du voile de la sainte porté par un saint, l'incendie prend un autre cours et s'éteint le vingtième jour après. Revenu à Palerme, le bienheureux Pierre y ressuscita une fille morte, et par ses prières procura des vivres aux habitants dans une famine. Il eut toute sa vie à souffrir par-

ticulièrement dans les jambes. Il supportait ses douleurs avec une patience si merveilleuse, que quand elles diminuaient, il s'en affligeait, comme si Dieu l'abandonnait. Il mourut dans ces dispositions héroïques, le 3 mars 1452, la soixante-onzième année de son âge. Son culte a été approuvé par le pape Pie VII.

Le même jour, à Césarée en Palestine, saint Marin, et saint Astère sénateur, martyrisés durant la persécution de Valérien : le premier accusé par ses camarades de faire profession du christianisme, et interrogé par le juge, confessa hautement qu'il était chrétien, et fut au même instant décapité. Astère, qui étendit son habit et courba ses épaules pour recevoir le corps du martyr, séparé de la tête, obtint bientôt un honneur pareil à celui qu'il rendait au martyr, étant devenu martyr lui-même. — En Espagne, les saints Madir et Chéliodine, soldats de l'armée campée à Lyon, ville de Galice, lesquels étant partis pour Calahorra, pendant une persécution qui s'alluma contre les chrétiens, y souffrirent diverses tortures pour la confession du nom de Jésus-Christ, et reçurent la couronne du martyre. — Le même jour, on célèbre le martyre des saints Félix, Luciose Fortunat et Marcie et de leurs compagnons, aussi bien que des saints Cléonice, Eutrope et Basilisque, soldats, qui durant la persécution de Maximien, sous le président Asclépiade, triomphèrent heureusement par le supplice de la croix. — A Bresse, Titien, évêque et confesseur. — A amberg, sainte Cunégonde, impératrice, qui, mariée à l'empereur saint Henri, demeura vierge du consentement de son mari ; riche en bonnes œuvres et en mérites elle mourut saintement, et devint après sa mort célèbre par ses miracles.

IVe JOUR DE MARS.

SAINT CASIMIR,

ROI DE POLOGNE.

Saint Casimir, prince de Pologne, fut le troisième des treize enfants que Casimir III, roi de Pologne, eut d'Elisabeth d'Autriche, fille de l'empereur Albert II. Il vint au monde le 5 octobre 1458, et fit paraître, dès son enfance, beaucoup d'inclina-

tion pour la vertu. Il eut pour précepteur Jean Dlugosz, dit Longin, chanoine de Cracovie et historien de Pologne, homme qui joignait une rare piété à une grande étendue de connaissances, et qui refusa, par humilité, plusieurs évêchés que son mérite extraordinaire lui avait fait offrir. Casimir et les autres princes, ses frères, lui étaient si tendrement attachés, qu'ils ne pouvaient souffrir qu'on les en séparât un moment; mais notre saint fut celui qui profita le plus des leçons d'un si habile maître.

On le vit, à la fleur de son âge, se livrer avec ardeur aux exercices de la piété et aux pratiques de la mortification. Il avait une souveraine horreur pour le luxe et la mollesse qui règnent à la cour des rois; il portait un cilice sous ses habits, qui étaient toujours fort simples ; souvent il couchait sur la terre nue, et passait une grande partie de la nuit à prier et à méditer. La passion de Jésus-Christ était le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Il sortait fréquemment la nuit pour aller prier à la porte des églises, où il attendait qu'on les ouvrît pour assister aux matines. Son esprit et son cœur étaient continuellement unis à Dieu, et la paix intérieure de son âme se manifestait à tout le monde par la sérénité de son visage. Plein de respect pour tout ce qui concernait le culte divin, les plus petites cérémonies de l'Eglise intéressaient sa piété. Une chose lui devenait chère du moment que la gloire de Dieu en était l'objet. Il avait une dévotion particulière à Jésus souffrant, et il ne pensait jamais au mystère de notre rédemption, sans fondre en larmes et sans se sentir embrasé d'amour. Quant au saint sacrifice de la messe, il y assistait avec tant de ferveur et de recueillement, qu'il paraissait ravi en extase. Pour marquer la confiance qu'il avait en la protection de la sainte Vierge, il composa, ou du moins il récitait souvent en son honneur l'hymne qui porte son nom, et il voulut à sa mort qu'on en mît une copie dans son tombeau. Il aimait si tendrement les pauvres, qu'il ressentait en quelque sorte leurs misères. Non content de leur distribuer ses biens, il employait encore, pour les soulager, tout ce qu'il avait de crédit auprès de son père et de son frère Uladislas, roi de Bohême.

Les Hongrois, mécontents de Mathias, leur roi, voulurent élever notre saint sur son trône, en 1471 ; ils envoyèrent pour ce sujet une députation au roi de Pologne, son père. Le jeune Casimir,

qui n'avait pas encore treize ans accomplis, eût bien voulu refuser la couronne qu'on lui offrait; mais, par complaisance pour son père, il partit à la tête d'une armée, pour soutenir le droit de son élection. Etant arrivé sur les frontières de la Hongrie, il apprit que Mathias venait de ramasser seize mille hommes pour aller au-devant des Polonais, et qu'il avait regagné le cœur de ses sujets. Il sut aussi que le pape Sixte IV s'était déclaré pour le roi détrôné, et qu'il avait envoyé une ambassade à son père pour lui faire abandonner son entreprise. Toutes ces circonstances réunies donnèrent une joie secrète au jeune prince. Il demanda à son père de revenir sur ses pas, ce qui ne lui fut que très-difficilement accordé ; mais, pour ne pas augmenter le chagrin que son père ressentait d'avoir vu échouer ses desseins, il évita d'abord de paraître en sa présence ; au lieu d'aller droit à Cracovie, il se retira au château de Dobzski, qui en est à une lieue, et il y passa trois mois dans les pratiques d'une austère pénitence. Ayant reconnu dans la suite l'injustice de l'expédition qu'on l'avait forcé d'entreprendre contre le roi de Hongrie, il refusa constamment de se rendre à une seconde invitation que lui firent les Hongrois, et cela malgré les sollicitations et les ordres réitérés de son père.

Casimir employa les douze dernières années de sa vie à consommer l'ouvrage de sa sanctification. Il vécut dans la plus grande continence, malgré les raisons pressantes qu'on alléguait pour le porter au mariage. Il mourut de phthisie à Vilna, capitale de la Lithuanie, le 4 mars 1483, à l'âge de vingt-quatre ans et cinq mois. Il avait prédit sa mort avant qu'elle arrivât, et s'y était préparé par un redoublement de ferveur et par la réception des sacrements de l'Eglise. On l'enterra dans l'église de Saint-Stanislas. Il s'opéra un grand nombre de miracles par son intercession. Le pape Léon X le canonisa l'an 1522. Cent vingt ans après sa mort, on trouva son corps sans corruption. Les riches étoffes dont on l'avait enveloppé furent aussi trouvées entières, malgré l'excessive humidité du caveau où il avait été enterré. On a fait construire une magnifique chapelle de marbre pour y déposer ses reliques. Saint Casimir est patron de la Pologne, et on le propose communément aux jeunes gens comme un parfait modèle de pureté [1].

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 4 mars.

Le même jour, à Rome, sur la voie Appienne, la fête de saint Lucius, pape et martyr. Il fut d'abord exilé pour la foi de Jésus-Christ durant la persécution de Valérien ; puis, par un ordre secret de la divine Providence, il obtint de retourner à son église, où, après avoir beaucoup travaillé contre les novatiens schismatiques, il fut décapité, et consomma son martyre. Saint Cyprien lui a donné de grandes louanges. — A Rome encore, sur la voie Appienne, la fête de neuf cents martyrs, qui furent ensevelis près de sainte Cécile, dans le cimetière où était le corps de cette sainte. — Le même jour, saint Caïus, officier du palais, qui fut précipité dans la mer avec vingt-sept autres. — A Nicomédie, saint Adrien, martyr, avec vingt-trois autres, qui tous eurent les jambes écrasées, sous l'empereur Dioclétien, et accomplirent aussi leur martyre. On honore plus particulièrement saint Adrien le 8 septembre, jour auquel son corps fut transféré à Rome. — De plus, les saints Archélaüs, Cyrille et Photius, martyrs. — Dans la Chersonnèse, le martyre des saints évêques Basile, Eugène, Agathodore, Elpide, Ethère, Capiton, Ephrem, Nestor et Arcade.

Ve JOUR DE MARS.

SAINT JEAN-JOSEPH DE LA CROIX,

FRANCISCAIN.

Saint Jean-Joseph de la Croix vint au monde le 15 août 1652, dans la ville d'Ischia, située dans une île du même nom, à peu près en face de la ville de Naples. Le même jour, fête de l'Assomption de la sainte Vierge, il reçut le baptême et le nom de Charles Cajétan. Ses parents appartenaient à une famille noble, mais se distinguaient encore bien plus par une haute piété. Ils avaient beaucoup d'enfants ; cinq de leurs fils quittèrent le monde pour se retirer dans des cloîtres et ne vivre que pour Dieu. L'un d'eux surtout, Charles Cajétan, donna dès ses premières années les plus belles espérances. On ne remarquait en lui rien de puéril ; toujours amical envers tout le monde, jamais il ne montra de l'humeur envers qui que ce fût. Il avait une dévotion particulière pour la bienheureuse mère de Dieu, en l'honneur de laquelle il avait dressé un petit autel dans un endroit retiré de la maison de son père, où il venait sans cesse lui adresser ses prières avec une

confiance toute filiale. Dès qu'il fut en âge de comprendre l'importance et la grandeur des sacrements, ses parents le firent approcher de ceux de la pénitence et de la sainte communion. Chaque semaine il se préparait à les recevoir par le silence, le jeûne et des pratiques de pénitence ; car dès lors il avait soin de coucher sur un lit très-dur. Il ne se départit plus de ce genre de vie, lorsqu'à un âge plus avancé il se voua à l'étude des sciences. Toute offense de Dieu l'affligeait profondément, et tous ses efforts, ses paroles et ses exhortations tendaient à éloigner du péché ses compagnons d'étude, qui le regardaient tous comme un modèle de pureté et de toutes les vertus.

Dieu voulut avoir cette belle âme toute à lui dans la fleur de sa jeunesse. Aussi Cajétan, à peine âgé de dix-sept ans, redoubla-t-il d'efforts pour mener une vie plus austère, et mériter, par des prières ferventes, les lumières de l'Esprit-Saint. Précisément à cette époque vint d'Espagne en Italie le serviteur de Dieu, Jean de Saint-Bernard, Franciscain déchaussé, de la réforme de saint Pierre d'Alcantara, pour propager dans cette contrée cet ordre sévère. Quand il arriva dans la patrie de notre saint, il le transporta tellement par ses discours et par ses vertus, que celui-ci prit aussitôt la résolution de s'attacher à lui et ne conserva plus aucun doute sur la volonté de Dieu à cet égard. Il partit donc aussitôt pour Naples, où il sollicita avec ardeur son admission dans l'ordre, et après avoir reçu l'habit, il échangea son nom contre celui de Jean-Joseph de la Croix.

Ses supérieurs décidèrent qu'il ferait son noviciat à Naples et qu'il y prononcerait ses vœux solennels. Ses pratiques de dévotion, à cette époque, présentaient un caractère d'austérité extraordinaire ; il jeûnait tous les jours, ne dormait que peu d'heures et portait partout avec lui, selon les paroles de saint Paul, la mortification de Jésus-Christ dans son esprit et dans son cœur. Il étudia particulièrement à imiter le fondateur de son ordre, saint François, ainsi que saint Pierre d'Alcantara. S'il observait avec ponctualité les commandements de Dieu et de l'Eglise, il n'était pas moins exact dans l'accomplissement des moindres règles de son ordre. Un de ses frères se distinguait-il par la pratique plus élevée de quelque belle vertu, il s'efforçait aussitôt de l'égaler, non par un sentiment de jalousie, mais pour profiter de la grâce que Dieu

lui faisait en lui mettant de si beaux exemples sous les yeux.

Quand il eut fait ses vœux, le 25 juin 1671, ses supérieurs lui donnèrent la mission difficile et pénible d'aller fonder un nouveau couvent dans le Piémont, à Afile. Le saint ne recula devant aucune fatigue pour mener à heureuse fin cette grande entreprise; il y consacra toutes ses forces et tous ses soins. Il alla même si loin, qu'il voulut que cette maison, la première de cet ordre fondée en Italie, non-seulement rivalisât avec celle de Pedroso, établie dans la province d'Estramadure en Espagne, par saint Pierre d'Alcantara, mais encore qu'elle l'emportât sur elle par la sévérité de la règle. Non content d'y voir la sainte vertu de pauvreté observée dans toute sa rigueur, il voulut encore que, selon l'esprit des premiers couvents, le silence le plus absolu y régnât, que les règles de l'ordre y fussent observées avec la plus grande ponctualité, et que dans le chant des heures, qui avait lieu avec de longues pauses, on introduisît d'autres prières.

L'obéissance lui fit un devoir de recevoir la prêtrise, et, par suite, de se livrer à l'exercice du saint ministère dans le tribunal de la pénitence. Dieu lui accorda surtout le don de distinguer les esprits, et bientôt on ne parla que de son instruction et de sa profonde sagacité. Cette pénétration extraordinaire qu'il montrait dans tous ses jugements venait moins des études qu'il avait faites que de ses entretiens avec Dieu, qui lui avait donné un talent particulier pour faire rentrer les pécheurs dans la voie du salut.

Il aspirait à une entière solitude; mais il fut nommé quatre fois maître des novices, puis provincial, et enfin général de son ordre. il aimait la pauvreté évangélique à tel point, que non-seulement il ne voulut jamais rien posséder en propre, mais qu'il eût voulu même se passer des choses les plus nécessaires dont la règle cependant permet l'usage. Tout le mobilier de sa chambre consistait en une image de Jésus-Christ et de la sainte Vierge, un bréviaire et un lit bien dur, composé de deux peaux et une couverture de laine. Il n'avait qu'un seul habit de l'ordre, de l'étoffe la plus grossière; et celui qu'il avait à sa mort, il le portait depuis soixante-cinq ans. La vue d'un pauvre lui faisait éprouver une si vive émotion, que jamais il n'en renvoya un seul sans lui avoir fait quelque aumône. Il mettait de côté pour eux la plus grande partie de la nourriture qu'on lui servait, ne gardant pour lui que la plus

petite et la plus mauvaise. Malgré une vie si austère et si pénitente, il vécut au delà de quatre-vingt-quatre ans et ne mourut qu'en 1737, honoré de miracles avant et après sa mort. Il fut béatifié le 20 janvier 1789, par son contemporain Pie VI, et canonisé le 26 mai 1839, par Grégoire XVI [1].

Le même jour, à Antioche, la fête de saint Phocas, martyr, qui, accablé d'outrages pour le nom du Sauveur, triompha glorieusement de l'ancien serpent, ce qui est confirmé par un miracle continuel : car si quelqu'un a été mordu d'un serpent, il n'est pas plutôt arrivé à la porte de l'église de ce saint martyr, avec une foi vive, que le venin perdant sa force, il est guéri à l'instant même. — A Césarée en Palestine, saint Adrien, martyr, qui durant la persécution de Dioclétien, fut d'abord exposé à un lion par l'ordre du président Firmilien ; puis ayant été mis à mort par le glaive, il reçut la couronne du martyre. — Le même jour, saint Eusèbe, officier du palais, et neuf autres saints martyrs. — A Césarée en Palestine, saint Théophile, évêque, qui brilla du temps de l'empereur Sévère, par sa sagesse et par l'innocence de sa vie. — De plus, en Palestine, sur le rivage du Jourdain, saint Gérasime, anachorète, qui vécut sous l'empire de Zénon.

VIe JOUR DE MARS.

SAINTE COLETTE.

A l'époque où Dieu sauvait la France par Jeanne d'Arc et sanctifiait la Suisse par le bienheureux Nicolas de Flue, il rétablissait par sainte Colette l'austérité primitive dans une branche de la famille de saint François. Cette sainte naquit l'an 1380, à Corbie, en Picardie. Son père, charpentier de profession, se nommait Robert Boillet, et sa mère Marguerite. Elle reçut au baptême le nom de Colette, c'est-à-dire petite Nicole, à cause de la dévotion que ses parents avaient à saint Nicolas. Elle fut élevée dans l'amour

[1] *Vies des saints canonisés le* 26 *mai* 1839. Paris, 1840. — Godescard, 5 mars.

des humiliations et des austérités de la pénitence. La crainte qu'elle avait de blesser la vertu de la pureté la fit renoncer à toutes les compagnies, même à celles des personnes de son sexe; ou si quelquefois elle voyait ces dernières, ce n'était que pour leur donner des instructions salutaires sur les vanités du monde. Ses discours avaient alors une onction qui, aidée de la grâce, touchait les cœurs les plus insensibles. L'humilité était sa vertu favorite, et sa joie augmentait à proportion du mépris qu'on faisait de sa personne. Vivement pénétrée du sentiment de sa bassesse et de ses misères, elle n'osait paraître aux yeux du monde sans rougir. Elle se regardait comme une très-grande pécheresse, et prévenait les moindres retours de l'amour-propre par la pratique de toutes sortes d'humiliations. Les pauvres et les malades trouvaient en elle une bienfaitrice ou plutôt une mère : elle les servait avec une affection qui seule eût été capable d'adoucir la rigueur de leur sort. Elle s'était fait une solitude de la maison paternelle, vivant retirée dans une petite chambre, où elle partageait son temps entre la prière et le travail des mains. Alarmée du péril auquel sa beauté l'exposait, elle pria Dieu de la lui ôter, et elle devint si maigre et si pâle, qu'elle était à peine reconnaissable. Elle coopéra de son côté à son changement par de rudes macérations. Cela n'empêcha pourtant qu'il ne lui restât un certain air de majesté, de douceur et de modestie, qui édifiait tous ceux qui la voyaient. Son père et sa mère, qui découvraient en elle une conduite extraordinaire de l'esprit de Dieu, ne la gênaient point dans ses exercices, et lui laissaient à cet égard une entière liberté.

Après la mort de ses vertueux parents, Colette distribua aux pauvres le peu de biens qu'ils lui avaient laissé, et se retira parmi les béguines établies en Flandre, en Picardie et en Lorraine. C'était une société de femmes pieuses qui subsistaient du travail de leurs mains, et qui, menant une vie fort régulière sans faire de vœux, tenaient une sorte de milieu entre les femmes du siècle et celles qui s'étaient consacrées à Dieu dans la solitude du cloître. Notre bienheureuse ne trouvant point assez d'austérités parmi ses compagnes, elle les quitta, et prit, de l'avis de son confesseur, l'habit du tiers ordre de Saint-François, dit des Pénitents. Trois ans après, elle se rendit chez les religieuses de Sainte-Claire, appelées Urbanistes du nom du pape Urbain IV,

qui avait mitigé leur règle. Son dessein était de travailler à la réformation de cet ordre et de le ramener à la pureté primitive de son institut.

Pour se préparer à cette grande œuvre, dont l'esprit de Dieu lui avait inspiré la pensée, elle se renferma, avec la permission de l'abbé de Corbie, dans un petit ermitage, où elle passa trois ans, tout occupée des pratiques de la plus rigoureuse pénitence et favorisée de plusieurs révélations célestes. Elle alla ensuite chez les Clarisses d'Amiens et de plusieurs autres endroits; mais, persuadée qu'elle ne réussirait dans son pieux dessein qu'autant qu'elle serait autorisée, elle fit le voyage de Nice en Provence, afin d'en conférer avec Pierre de Lune, que la France reconnaissait alors pour Pape sous le nom de Benoît XIII. Il la reçut avec bonté, lui promit sa protection, et lui donna le titre de supérieure générale des Clarisses, avec plein pouvoir d'établir dans cet ordre tous les règlements qu'elle jugerait propres à contribuer à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Colette, embrasée d'un nouveau zèle, parcourut les diocèses de Paris, de Beauvais, de Noyon et d'Amiens, afin de ramener dans les différentes maisons de son ordre le véritable esprit de saint François; mais elle éprouva de grandes difficultés de la part de tous ceux qui ne savaient pas discerner l'œuvre de Dieu; on la traita même de visionnaire et de fanatique. Elle souffrit avec joie les injures dont on la chargeait, et mit toute sa confiance en Dieu, qui fait réussir tôt ou tard les entreprises dont sa gloire est le principe. Elle se retira en Savoie, où les esprits étaient mieux disposés; elle y établit sa réforme, qui bientôt après fut adoptée en Bourgogne, en France, en Flandre et en Espagne. Outre plusieurs anciennes maisons qui la reçurent, la bienheureuse l'introduisit dans dix-sept couvents nouveaux qu'elle fonda de son vivant, et toutes ces religieuses furent dans la suite distinguées des Urbanistes par le nom de pauvres Clarisses. Il y eut aussi plusieurs communautés d'hommes qui se soumirent à la réforme de la bienheureuse Colette.

La servante de Dieu avait un amour extraordinaire pour la pauvreté : elle voulait que tout respirât cette vertu dans les églises et les maisons de son ordre. Elle ne portait point de sandales et allait toujours nu-pieds. Son habit était non-seulement d'une étoffe

grossière, mais de différentes pièces rapportées et cousues ensemble. Elle inculquait fortement à ses sœurs la nécessité de mortifier sa volonté. Jésus-Christ, disait-elle, n'ayant jamais fait que la volonté de son Père depuis le premier instant de sa vie jusqu'à son dernier soupir, comment voudrions-nous faire la nôtre? Quiconque, ajoutait-elle, est opiniâtrément attaché à son sens, marche dans la voie de l'enfer. La Passion du Sauveur était le sujet le plus ordinaire de ses méditations. Les vendredis, elle vaquait à ce saint exercice depuis six heures du matin jusqu'à six heures du soir, sans prendre aucune nourriture. Durant tout ce temps-là, son esprit et son cœur n'étaient occupés que des souffrances de Jésus-Christ, et ses yeux devenaient une source abondante de larmes. Sa ferveur pour Jésus-Christ redoublait encore dans la semaine sainte. Elle ne pouvait modérer les transports de son amour pendant l'auguste sacrifice de la messe, et elle se confessait souvent avant d'y assister, afin de le faire avec une plus grande pureté d'âme. Par une suite de l'immense charité qu'elle avait pour le prochain, elle sollicitait continuellement, par des prières ferventes, la conversion des pécheurs et la délivrance des âmes du purgatoire.

Enfin notre sainte tomba malade à Gand, et y mourut, munie des sacrements de l'Eglise, le 6 mars 1447, dans la soixante-sixième année de son âge. Son corps fut exposé à la vénération publique dans l'église du monastère de son ordre, dit de Bethléhem, puis transféré à Poligny en Franche-Comté, lorsque les pauvres Clarisses de Gand s'y réfugièrent pour éviter les persécutions de l'empereur Joseph II contre les maisons religieuses. Sainte Colette a été canonisée le 24 mai 1807, fête de la Sainte-Trinité. Depuis longtemps, les Franciscains et quelques villes disaient en son honneur un office particulier, qui a été approuvé par les papes Clément VIII, Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII. Lorsqu'on leva son corps à Gand, l'année 1747, il s'opéra plusieurs miracles. L'ordinaire du lieu en constata juridiquement la vérité et en dressa le procès-verbal, qui fut envoyé à Rome [1].

L'apôtre saint Jacques disait aux chrétiens de son temps : « Qui d'entre vous est sage et savant, qu'il fasse paraître ses œuvres dans

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 6 mars.

la suite d'une bonne vie, avec une sagesse pleine de mansuétude. Que si vous avez un zèle amer et la contention dans votre cœur, ne vous glorifiez point et ne mentez point contre la vérité; car ce n'est point là cette sagesse qui descend d'en haut, mais une sagesse terrestre, animale, diabolique. En effet, où est la jalousie et la contention, là est le trouble et toute sorte de mal. Mais la sagesse qui vient d'en haut est premièrement chaste, ensuite amie de la paix, modérée, docile, portée à tout ce qui est bien, pleine de miséricorde et de fruits de bonnes œuvres; elle ne juge point, elle n'est point dissimulée [1]. »

Dans ces paroles de l'apôtre, on voit d'un côté la sagesse et la science des saints; de l'autre, la sagesse et la science des hérésiarques : la première, semblable à Dieu dont elle émane, est pure, douce, pacifique, modeste, docile, portée à la miséricorde et aux bonnes œuvres, ne jugeant point témérairement les autres, n'usant point de dissimulation ni d'hypocrisie; nous l'avons vue dans les apôtres, les martyrs, les saints docteurs, les patriarches des ordres religieux, les hommes apostoliques qui ont réveillé la foi et la piété et dans les peuples et dans les cloîtres; comme en dernier lieu, sant Vincent Ferrier, saint Bernardin de Sienne, le bienheureux Nicolas de Flue, sainte Colette de Corbie. L'autre sagesse, l'autre science sort de l'enfer comme une fumée pestilentielle; elle est amère, contentieuse, indocile, terrestre, animale, diabolique, téméraire, dissimulée, ne gardant du bien que l'apparence, afin d'en ruiner le fond et favoriser toute espèce de maux, d'impiétés, d'impuretés, de désordres, de crimes, de bouleversements. Nous l'avons vue dans Satan même, disant à nos premiers parents : Vous serez savants comme des dieux : fausse et funeste science, dont le premier effet fut le péché et la mort, puis le fratricide de Caïn, puis les crimes qui amenèrent le déluge. Nous l'avons vue dans ces faux dieux à qui Satan voulait nous rendre semblables par sa fausse science, et qui se faisaient adorer dans un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars homicide et adultère, un Mercure voleur, enfin dans tous les crimes dont se composaient les impurs mystères de l'idolâtrie. Nous l'avons vue dans les philosophes et empereurs païens qui, pour leurs vaines idoles,

[1] Jacob., III, 13-17.

calomniaient et égorgeaient les adorateurs du vrai Dieu et de son Christ. Nous l'avons vue dans les manichéens hypocrites, qui, sous une apparence de piété, blasphémaient Dieu et son Christ, et divinisaient à leur place tous les crimes. Nous l'avons vue dans la grande hérésie d'Arius, niant la divinité du Fils et du Saint-Esprit, et toutefois les adorant, ramenant ainsi l'idolâtrie avec toutes ses violences et ses fourberies. Nous la voyons dans l'hérésie antichrétienne de Mahomet, menteur et homicide dès le commencement, tout comme celui dont il est le prophète.

MARTYRE DE QUARANTE OFFICIERS GÉNÉRAUX

EN ORIENT.

Ils avaient été faits prisonniers de guerre, à la prise d'Amorium par le calife Motassem, en 836. Quand le calife fut revenu à Bagdad, il les fit mettre aux fers, avec les entraves aux pieds, dans une prison si obscure, qu'on n'y voyait pas le moindre jour en plein midi et qu'ils ne se connaissaient qu'à la voix. Là ils n'avaient autre compagnie que leurs gardes, un peu de pain et d'eau pour nourriture, la terre pour lit, et, pour habits, des haillons pleins de vermine. Si quelquefois on leur permettait de sortir pour demander l'aumône, chacun d'eux était accompagné de dix soldats, et, au retour, on coupait leur pain et on fouillait dans leurs écuelles, de peur qu'ils n'y cachassent quelque lettre.

Quand on vit leurs forces consumées et leurs corps exténués par la longueur de la prison, on commença à les solliciter de changer de religion. Le calife leur envoya des docteurs qui passaient pour les plus habiles entre les musulmans. Ils feignaient de venir d'eux-mêmes, par compassion ; et ayant obtenu la permission de ceux qui commandaient les gardes, ils apportaient aux prisonniers de l'argent ou des habits, pour les gagner; car le calife disait qu'il ne comptait pour rien la conquête d'une ville en comparaison des âmes.

Comme les généraux chrétiens rejetaient avec horreur les premières propositions de se pervertir, les musulmans leur disaient :

« Il ne vous convient pas d'être si fiers ; écoutez-nous, ensuite vous méprisserez nos conseils s'ils ne vous sont pas avantageux. N'aimez-vous pas vos parents, vos enfants, vos femmes, la compagnie de vos amis, les mœurs de votre pays? Vous n'avez qu'un seul moyen de recouvrer tous ces biens, qui est de dissimuler un peu, de vous laisser circonscire et de faire la prière avec le calife. Il vous comblera de biens, et la guerre vous ouvrira quelque occasion de retourner chez vous et de reprendre votre religion. » Les chrétiens répondirent : « En useriez-vous ainsi si vous étiez à notre place? — Oui, dirent les musulmans, car il n'y a rien de plus cher que la liberté ; et ils le confirmèrent par serment. — Et nous, dirent les chrétiens, nous ne prenons point conseil sur la religion de ceux qui ne sont pas fermes dans la leur. » Et ils les renvoyèrent confus.

Quelques jours après il en vint d'autres, sous le même prétexte de leur faire l'aumône, qui commencèrent à les plaindre, même avec larmes. « Quel malheur, disaient-ils, de ne pas croire au grand prophète Mahomet! Ces gens que nous voyons chargés de fers ne sont-ils pas parents de l'empereur, de braves guerriers, pleins d'esprit et de courage? n'avaient-ils pas de grandes troupes? Qui a rendu inutiles tous ces avantages, sinon de ne pas reconnaître le prophète, dont les serviteurs les ont vaincus? Mais il ne faut pas s'étonner qu'ils ne connaissent pas la vérité, dont on ne les a pas instruits; il faut pardonner à leur ignorance. » Puis, adressant la parole aux prisonniers, ils leur disaient : « Quittez cette voie étroite, où le fils de Marie vous a ordonné de marcher; entrez dans la voie large, pour cette vie et pour l'autre, que le grand prophète nous a montrée. Qu'enseigne-t-il d'incroyable, quand il dit que Dieu peut donner à ceux qui le servent toutes sortes de plaisirs en cette vie et le paradis en l'autre? Quittez votre ignorance et ne rejetez pas ces bienfaits; car, comme il est bon, voyant que les hommes étaient trop faibles pour accomplir la loi de Jésus, si dure et si difficile, il a envoyé son prophète Mahomet pour les décharger de ce poids et les sauver par la foi seule. » Les chrétiens se regardèrent les uns les autres en souriant, et leur dirent : « Pouvez-vous croire véritable et agréable à Dieu une doctrine qui donne à la chair toute liberté et soumet la raison aux passions? Quelle différence y a-t-il entre les bêtes et les hommes qui vivent ainsi? Rien ne peut nous séparer de la charité de Jésus-Christ. »

Quelques temps après, il en vint d'autres du nombre des faquirs ou religieux musulmans, qui donnèrent aussi l'aumône aux captifs, les baisèrent tous, et, s'étant assis, leur dirent : « Voyez à qui Dieu donne à présent la puissance : est-ce aux Romains ou aux musulmans? A qui donne-t-il les terres fertiles et les armées victorieuses? n'est-ce pas à nous? Cependant il est juste; donc si nous n'observions ses commandements, il ne nous donnerait pas tant de biens, et il ne vous soumettrait pas à nous, si vous n'aviez refusé de croire à son prophète. » Les chrétiens dirent : « Permettez que nous vous fassions une question. Quand deux hommes se disputent la possession d'un héritage, si l'un se contente de crier qu'il est à lui, sans produire de témoins, et que l'autre, sans disputer, amène plusieurs témoins dignes de foi, à qui faut-il adjuger l'héritage?—A celui, dirent les musulmans, qui donne de bons témoins.—Les chrétiens reprirent : Jésus-Christ est venu, né d'une vierge, comme vous le dites vous-mêmes, ayant pour lui tous les anciens prophètes qui ont prédit sa venue. Vous dites que Mahomet est venu apporter une troisième loi. Ne devait-il pas avoir au moins un ou deux prophètes pour garants de sa mission? Quant à l'avantage que vous prétendez tirer de vos conquêtes, ne connaissez-vous pas celles des Perses, qui ont subjugué presque tout le monde, et des Grecs, qui ont vaincu les Perses, et des anciens Romains, dont l'empire était si étendu? Suivaient-ils la vraie religion? n'adoraient-ils pas plusieurs divinités par une idolâtrie insensée? Dieu donne quelquefois la victoire à ceux qui le servent; quelquefois il permet qu'ils soient vaincus quand ils l'offensent, pour les châtier par les mains des méchants. »

Ces quarante généraux chrétiens, dont plusieurs étaient patrices, demeurèrent sept ans entiers dans cette affreuse prison, rendant grâces à Dieu de ce qu'il leur donnait ce moyen d'expier leurs péchés passés, et priant pour la conversion des musulmans. Le calife Motassem, étant mort en 842, eut pour successeur son fils Vatek, qui procura enfin aux quarante officiers la couronne du martyre.

Le 5me de mars 845, le traître Badizès, qui avait livré la ville d'Amorium, et s'était fait musulman, vint le soir à la porte de la prison, appela Constantin, secrétaire du patrice Aétius, et, lui parlant par un trou, lui recommanda que personne ne les enten-

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

dit, parce qu'il avait quelque secret à lui découvrir. Alors il dit : « J'ai toujours aimé le patrice, votre maître. Ayant donc appris certainement que le calife a résolu de le faire mourir demain, s'il ne consent à faire la prière avec lui, je suis accouru vous donner le conseil qui peut vous sauver la vie. Persuadez-lui d'obéir, et obéissez vous-même, conservant en votre cœur la foi des chrétiens, et Dieu vous le pardonnera, à cause de la nécessité que l'on vous impose. »

Constantin fit le signe de la croix contre la bouche de l'apostat, et dit : « Dieu te fera périr, tentateur ! retire-toi, ouvrier d'iniquité ! » Il rentra au fond de la prison, et le patrice lui demanda qui l'avait appelé, et pourquoi. Constantin le tira à part et lui dit que sa mort était résolue ; sans lui parler du reste, de peur de l'exposer à quelque tentation. Le patrice rendit grâces à Dieu, et dit : « La volonté du Seigneur soit faite ! » Puis il fit écrire son testament par Constantin, et invita les autres prisonniers à chanter toute la nuit les louanges de Dieu, ce qu'ils firent. Le lendemain vint un officier envoyé par le calife, avec des gens armés et un appareil terrible. Ayant fait ouvrir les portes de la prison, il ordonna aux plus considérables d'entre les prisonniers de sortir. Ils sortirent, au nombre de quarante-deux, et il fit refermer la porte. Puis il leur demanda : « Combien d'années croyez-vous avoir été enfermés ! — Vous le savez bien, dirent-ils, c'est ici la septième année. — Il reprit : Ce long délai vous fait voir la bonté du défunt calife et celle de son successeur. »

Après quelques autres discours, où les chrétiens reprochèrent aux musulmans de ne pas reconnaître le vrai Dieu, puisqu'ils le faisaient auteur du mal comme du bien, l'officier du calife leur dit : « Vous ne voulez donc pas faire aujourd'hui la prière avec le calife ? car c'est pour cela qu'il m'a envoyé, et je sais qu'il y en a d'entre vous qui le désirent. Quand on verra comme ils seront honorés, ceux qui l'auront refusé déploreront leur mauvaise fortune. » Les chrétiens répondirent tout d'une voix : « Nous prions le seul vrai Dieu que non-seulement le calife, mais vous et toute la nation des Arabes, renoncent à l'erreur de Mahomet et adorent Jésus-Christ, annoncé par les prophètes et par les apôtres, tant nous sommes éloignés d'abandonner la lumière pour les ténèbres ? Prenez garde, dit l'officier, à ce que vous dites, de peur de vous

en repentir ; votre désobéissance vous attirera de grands tourments. Ils répondirent : Nous recommandons à Dieu nos âmes, et nous espérons que, jusqu'au dernier soupir, il nous donnera la force de ne point renoncer à sa foi. L'officier reprit : On vous reprochera, au jour du jugement, d'avoir laissé vos enfants orphelins et vos femmes veuves ; car le calife pourrait les faire venir ici ; et il est encore temps, si vous voulez reconnaître le prophète Mahomet. Les Romains obéissent à une femme, qui ne pourra résister aux ordres de notre maître. Pour les biens, n'en soyez point en peine ; une année du tribut de l'Egypte peut enrichir vos descendants jusqu'à la dixième génération. Les chrétiens répondirent tout d'une voix : Anathème à Mahomet et à tous ceux qui le reconnaissent pour prophète ! »

Aussitôt l'officier les fit prendre par les soldats, qui leur lièrent les mains derrière le dos et les menèrent au bord du fleuve, c'est-à-dire du Tigre, sur lequel était Samarra, la résidence du calife. Une multitude infinie de musulmans et de chrétiens accoururent au spectacle. Quand ils furent près du fleuve, l'officier appela un des martyrs, nommé Théodore Cratère, et lui dit : « Toi, qui étais prêtre parmi les chrétiens, et as porté les armes et tué des hommes au mépris de ta profession, pourquoi maintenant veux-tu paraître chrétien ? Ne vaut-il pas mieux implorer le secours du prophète Mahomet, puisque tu n'as plus d'espérance en Jésus-Christ que tu as renoncé ? — C'est cela même, dit Théodore, qui m'oblige à répandre mon sang pour lui, afin qu'il me pardonne mes péchés. Si votre esclave, après s'être enfui, revenait combattre pour vous jusqu'à la mort, ne lui pardonneriez-vous pas ! —Tu vas être satisfait, dit l'officier ; je le disais pour ton bien. »

Comme les bourreaux préparaient déjà leurs épées et se mettaient en posture d'exécuter les martyrs, Théodore, craignant que le patrice ne fût attendri en voyant couler le sang de ses amis, s'approcha de lui et lui dit : « Seigneur, vous nous avez toujours devancés par votre dignité et par votre vertu, vous devez aussi recevoir le premier la couronne du martyre. » Le patrice ne voulut pas lui ôter cet honneur, mais lui dit d'avancer avec courage, l'assurant qu'il le suivrait avec tous ses compagnons. Ainsi Théodore, s'étant recommandé à Dieu, s'approcha du bourreau et reçut la mort avec constance. Tous les autres furent exécutés de suite,

selon l'ordre de leur dignité ; et, loin de donner le moindre signe de faiblesse, ils étonnèrent, par leur fermeté, l'officier qui présidait à leur exécution. L'Eglise honore ces quarante-deux martyrs le jour de leur mort, 6me de mars. Le calife, émerveillé de leur héroïque fidélité, dit en voyant le renégat Badizès : « Si celui-ci avait été un vrai chrétien, il ne serait pas devenu apostat. » Et, à l'instant, il lui fit couper la tête [1].

Le même jour, à Nicomédie, la fête des saints martyrs VICTOR et VICTORIN, qui, avec saint CLAUDIEN et sainte BASSE, sa femme, ayant pendant trois ans enduré des tourments multipliés, furent mis en prison, et y achevèrent le cours de leur vie.— A Tortone, saint MARCIEN, évêque, mis à mort sous Trajan, pour la gloire de Jésus-Christ. — A Constantinople, saint EVAGRE, qui, ayant été élu évêque par les catholiques, du temps de l'empereur Valens, fut exilé par ce prince, et mourut saintement. — En Chypre, saint CONON, martyr, qui sous l'empereur Dèce, après avoir eu les pieds percés de clous, reçut ordre de courir devant un char ; mais, étant tombé sur les genoux, il expira en priant Dieu. — A Bologne, saint BASILE, que le pape saint Silvestre ordonna évêque, et qui, par ses paroles et par ses exemples, gouverna très-saintement l'église qui lui avait été confiée. — A Barcelone en Espagne, le bienheureux OLDEGAIRE, d'abord chanoine, puis évêque de Barcelone, et enfin archevêque de Tarragon. — A Metz, saint CHRODEGANG, évêque, qui a écrit une excellente règle pour les chanoines.

VIIe JOUR DE MARS.

SAINT THOMAS D'AQUIN,

DOCTEUR DE L'ÉGLISE.

Un moine qui vivait du temps de saint Louis, qui mangea même plusieurs fois à sa table, fut saint Thomas. Il était fils du comte d'Aquin, en Italie, et sa famille alliée aux empereurs. Dès ses premières années, l'innocence de ses mœurs, la sérénité de

[1] *Acta SS.*, 6 mart.

son visage, l'égalité de son caractère, sa modestie, sa douceur, tout enfin annonçait que son âme avait été prévenue des plus abondantes bénédictions du ciel. A peine eut-il atteint l'âge de cinq ans, que son père le mit sous la conduite des religieux du mont Cassin, pour lui donner les premiers principes des sciences et de la religion. Ses maîtres n'avaient point encore eu de disciple qui annonçât tant de talents pour l'avenir, et qui montrât de si heureuses dispositions pour la vertu. Revenu à l'âge de dix ans auprès de sa mère, pour quelques mois, il fixa sur lui l'admiration de toute la famille. On était frappé de voir en lui tant de modestie, de piété et de recueillement. Les plus nombreuses compagnies ne le pouvaient distraire ; et il était toujours aussi occupé de Dieu que dans le monastère du mont Cassin. Son plus grand plaisir était de plaider la cause des pauvres auprès de ses parents, dont il obtenait de quoi faire d'abondantes aumônes. Souvent encore il retranchait sur sa nourriture, pour donner davantage.

Envoyé à l'université de Naples pour achever ses études, au milieu d'une foule de jeunes étudiants qui s'adonnaient au vice, il regretta la solitude du mont Cassin. Mais ne pouvant y retourner, il se fit comme une solitude au milieu de Naples même. Il fit un pacte avec ses yeux pour ne les laisser jamais reposer sur des objets dangereux ou profanes. Il évitait avec grand soin toutes les personnes dont la vertu était suspecte ; et pendant que ses condisciples couraient aux divertissements du monde, il se retirait dans quelque église pour s'y entretenir avec Dieu, ou dans son cabinet pour y vaquer à l'étude. L'étude et la prière allaient ensemble. En faisant de rapides progrès dans les sciences humaines, il en faisait surtout dans la science des saints, par l'exercice de l'oraison et par la pratique de toutes sortes de bonnes œuvres, se privant plus d'une fois du nécessaire pour assister les pauvres. Tel était le jeune Thomas avant l'âge de dix-sept ans.

Mon Dieu, puissé-je, comme lui, unir l'étude à la prière et la prière à l'étude, afin de devenir, comme lui, saint et savant, je veux dire savant dans les choses que vous voulez que je sache. Puissé-je, par mes leçons et mes exemples, apprendre à étudier ainsi aux enfants que vous me donnez à instruire. Combien de fautes, hélas ! ai-je commises en tout cela ! Mon Dieu, pardonnez-les-moi, et faites-moi la grâce de mieux faire.

Saint Dominique était mort depuis vingt-deux ans; mais il vivait dans ses disciples. Thomas eut quelques entretiens avec l'un d'entre eux. Les instructions qu'il en reçut augmentèrent en lui le mépris qu'il avait déjà conçu pour toutes les choses du monde. Sa ferveur augmentait de jour en jour. Enfin, dégoûté du siècle plus que jamais, il résolut de suivre le désir ardent qu'il avait d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique. Le comte son père, en ayant été informé, employa les promesses et les menaces pour empêcher l'exécution d'un pareil dessein; mais tout fut inutile. Le jeune Thomas, qui savait que la voix de la chair et du sang ne doit point être écoutée lorsque celle de Dieu se fait entendre, persista dans sa première résolution, et prit l'habit chez les Dominicains de Naples, en 1243; il avait alors dix-sept ans.

Thomas avait demandé à ses supérieurs de l'éloigner de Naples, pour éviter les combats qu'il y aurait à soutenir avec sa famille; mais ses deux frères, officiers dans l'armée de l'empereur, le surprirent en route par leurs soldats et le reconduisirent à sa mère. Celle-ci employa les exhortations, les prières, les larmes et les caresses, pour lui faire changer de résolution. Thomas fut sensible à la douleur de sa mère; mais comme il savait que sa vocation était de Dieu, il y demeura inébranlable. Alors, outrée de colère, sa mère le fit enfermer, et ne permit qu'à ses deux sœurs de le voir et de lui parler. Ses sœurs aussi employèrent tous les moyens de persuasion pour le gagner; mais lui-même leur parla si bien sur le mépris du monde et sur l'amour de la vertu, qu'elles en furent vivement touchées et entrèrent dans ses sentiments. Ses frères, au contraire, revenus de l'armée, le traitèrent indignement, lui mirent en pièces son habit religieux, qu'il n'avait jamais voulu quitter, et l'emprisonnèrent dans une tour, où ils envoyèrent même une courtisane pour le séduire. Mais il la mit en fuite avec un tison ardent, et se donna plus que jamais à Dieu. Après qu'il eut été ainsi emprisonné et éprouvé pendant plus d'un an, ses sœurs lui aidèrent à s'évader, et il s'en vint achever son noviciat à Paris.

Compatissant à notre faiblesse, Dieu ne nous soumettra peut-être point à de si rudes épreuves. Mais au moins imitons saint Thomas dans ce qui est plus à notre portée, dans son humilité et son obéissance. Un jour qu'il lisait au réfectoire, le supérieur lui dit, par méprise, de prononcer une syllabe autrement qu'il n'avait

fait : quoiqu'il l'eût bien prononcée, il se reprit aussitôt ; et lorsque les frères lui dirent, après le repas, qu'il n'aurait pas dû se reprendre, puisqu'il ne s'était point trompé, il leur répondit : « Il nous importe bien peu de prononcer un mot de telle ou telle manière : mais il importe toujours à un religieux de pratiquer l'obéissance et l'humilité. » Pensons-nous, agissons-nous comme saint Thomas ? Pensons-y au moins à l'avenir !

Après avoir étudié avec le plus grand succès, Thomas enseigna avec le plus grand éclat. Les plus savants le consultaient comme un oracle. Il écrivit beaucoup de livres, et sur les questions les plus difficiles, avec une clarté et une précision admirables. Ses écrits ont tant d'autorité dans l'Eglise, qu'ils y servent comme de règle. Quoique le plus savant, il était le plus doux et le plus humble. Jamais il ne lui est échappé une parole amère contre personne. Jamais on ne put lui faire accepter aucune dignité ecclésiastique. Il voulut mourir simple religieux. Le maître dont il apprit à être à la fois si savant et si humble, c'est Jésus-Christ, qu'il consultait fréquemment au pied de sa croix et au pied de ses autels. Pour trouver la solution des difficultés, il joignait le jeûne à la prière. Il disait qu'il avait plus appris au pied de son crucifix que dans les livres. O Jésus, que j'ai mal étudié jusqu'à présent ! que j'ai peu lu dans votre livre à vous !

Dévot dans tout ce qui tenait à la piété, saint Thomas l'était surtout envers Jésus-Christ dans la sainte Eucharistie. De son temps fut établie la Fête-Dieu ou la fête du saint Sacrement. Ce fut saint Thomas qui, d'après l'ordre du pape, en composa l'office, la prose et les hymnes, tels que l'Eglise les chante encore, et où l'onction de la piété s'unit si merveilleusement à la précision de la doctrine. On lit dans la vie du saint, qu'un jour qu'il priait avec ferveur devant son crucifix, il entra dans une douce extase, et fut élevé de terre à la hauteur de plusieurs coudées. Le religieux qui le vit en cet état fut bien moins frappé du ravissement, qu'on savait lui être assez ordinaire, que de la voix miraculeuse qui sortit de la bouche du crucifix pour lui faire entendre ces paroles : « Vous avez bien écrit de moi, Thomas, quelle récompense demandez-vous ? » A quoi le saint répondit : « Nulle autre que vous, Seigneur ! »

Et moi aussi je vous dirai, Seigneur Jésus, nulle autre récompense que vous ! Il est vrai, vous ne pouvez pas me dire comme à

votre saint Thomas : Tu as bien étudié, bien parlé, bien écrit, bien prêché, bien instruit de moi les enfants : car, en vérité, je ne fais rien qui vaille. Cependant, par votre grâce, je voudrais le faire et n'avoir d'autre récompense que vous, d'autre gloire que vous, d'autre richesse que vous. Oui, nulle autre que vous, Seigneur! Hé, mon Jésus, y a-t-il donc au fond une autre récompense que vous? Sans vous, toutes les autres ne sont-elles pas nulles?

SAINTE PERPÉTUE ET SES COMPAGNONS,

MARTYRS.

Durant la persécution de l'empereur Sévère, l'Afrique s'illustra par des martyrs dont Dieu seul connaît le nombre. Les plus célèbres furent deux jeunes femmes, Perpétue et Félicité, dont la mémoire est rappelée chaque jour dans le canon de la messe, et dont les actes se lisaient publiquement dans les églises au temps de saint Augustin. Ces actes ont été retrouvés il y a deux siècles; ils paraissent être ceux-là même que ce grand docteur avait devant les yeux quand il fit ses trois ou quatre panégyriques des deux saintes. En voici la teneur :

« Deux jeunes catéchumènes furent pris, Révocat et Félicité, esclaves du même maître, Saturnin et Secundulus, et, avec eux, Vivia Perpetua, issue d'une famille considérable, bien élevée et mariée à un homme de condition. Elle avait son père et sa mère, deux frères, l'un desquels était aussi catéchumène, et un enfant à la mamelle, qu'elle nourrissait de son propre lait. Son âge était d'environ vingt-deux ans. Elle-même va raconter l'ordre de son martyre, selon qu'elle l'a laissé écrit de sa main.

« Comme nous étions encore avec les persécuteurs, et que mon père continuait à vouloir me faire tomber par l'affection qu'il me portait, je lui dis : Mon père, voyez-vous ce vase qui est par terre? Oui, dit-il. J'ajoutai : Peut-on lui donner un autre nom que le sien? Non, répondit-il. Je ne puis pas non plus, moi, me dire autre chose que je ne suis, c'est-à-dire chrétienne. Mon père, touché de ce mot, se jeta sur moi pour m'arracher les yeux; mais il ne fit

que me maltraiter, et s'en alla vaincu, avec les inventions du démon. Ayant été quelques jours sans voir mon père, j'en rendis grâces au Seigneur, et son absence me soulagea. Ce fut dans l'intervalle de ce peu de jours que nous fûmes baptisés ; or, l'Esprit m'inspira de ne demander, au sortir de l'eau, que la patience dans les peines corporelles.

« Peu de jours après, on nous mit en prison ; j'en fus effrayée, car je n'avais jamais vu de telles ténèbres. La rude journée ! Une chaleur étouffante, à cause de la foule ; les soldats nous poussaient; enfin je séchai d'inquiétude pour mon enfant. Alors les bénis diacres Tertius et Pompone, qui nous assistaient, obtinrent, pour de l'argent, que nous pussions sortir et passer quelques heures dans un lieu plus commode de la prison, pour nous rafraîchir. Nous sortîmes ; chacun pensait à soi, je donnai à teter à mon enfant qui mourait de faim. Inquiète pour lui, j'en parlai à ma mère ; je fortifiais mon frère et lui recommandais mon fils. Je séchais de douleur, parce que je les voyais eux-mêmes séchant de douleur pour l'amour de moi ; je passai plusieurs jours dans de telles inquiétudes. M'étant accoutumée à garder mon enfant dans la prison, je me trouvai aussitôt fortifiée, et la prison me devint un palais ; en sorte que j'aimais mieux y être qu'ailleurs.

« Mon frère me dit alors : Ma dame et sœur, déjà vous êtes en grande faveur auprès de Dieu ; demandez-lui donc qu'il vous fasse connaître par quelque vision si vous devez finir par le martyre ou par être rendue à la liberté. Comme je savais que je m'entretenais familièrement avec le Seigneur, dont j'avais reçu tant de grâces, je répondis hardiment à mon frère que le lendemain je lui en dirais des nouvelles. Je demandai donc, et voici ce qui me fut montré : Je vis une échelle d'or, d'une merveilleuse hauteur, qui s'élevait de la terre jusqu'au ciel, mais si étroite, qu'il n'y pouvait monter qu'une personne à la fois. Aux deux côtés de l'échelle étaient attachés toutes sortes d'instruments en fer : il y avait des épées, des lances, des crocs, des faux, des poignards ; en sorte que qui eût monté négligemment ou sans regarder en haut, aurait été déchiré par ces instruments et y aurait laissé une grande partie de sa chair. Au bas de l'échelle était couché un dragon d'une grandeur énorme, qui dressait des embûches à ceux qui voulaient monter, et, pour les en détourner, leur faisait peur. Le premier

qui monta fut Satur, qui n'était point avec nous quand nous fûmes arrêtés, et se livra depuis volontairement à cause de nous : il nous avait instruits [1]. Lorsqu'il fut arrivé au haut de l'échelle, il se tourna vers moi et me dit : Perpétue, je vous attends; mais prenez garde que ce dragon ne vous morde. Je lui répondis : Au nom du Seigneur Jésus-Christ il ne me fera point de mal. Le dragon leva doucement la tête de dessous l'échelle, comme s'il eût eu peur de moi ; et je marchai sur sa tête comme sur le premier échelon. Je montai, et je vis un jardin d'un espace immense, et, au milieu, un grand homme assis, habillé en pasteur, avec les cheveux blancs. Il tirait le lait de ses brebis, environné de plusieurs milliers de personnes vêtues de robes blanches. Il leva la tête, me regarda et me dit : Vous êtes la bienvenue, ma fille; puis il m'appela et me donna comme une bouchée de caillé de ce lait qu'il tirait. Je le reçus en joignant les mains, et le mangeai ; et tous ceux qui l'environnaient répondirent : Amen. Je m'éveillai à ce bruit, mâchant encore je ne sais quoi de doux. Aussitôt je racontai cette vision à mon frère, et nous comprîmes que nous devions souffrir, et nous commençâmes à n'avoir plus aucune espérance dans le siècle. »

Les premiers chrétiens aimaient à se représenter Jésus-Christ sous la forme de pasteur. On voit, dans Tertullien, qu'il y avait dès lors de ces images sur les calices. Et, aujourd'hui encore, on en trouve d'innombrables de ce genre dans les anciennes catacombes des martyrs. La bouchée d'une douceur merveilleuse, ces mains jointes pour la recevoir, cet amen solennel des assistants, tout cela indiquait assez clairement l'eucharistie, que l'on avait coutume de donner aux martyrs pour les préparer au combat. Perpétue et son frère comprirent bien ce que cela voulait dire. Elle continue :

« Peu de jours après, le bruit se répandit que nous devions être interrogés. Mon père survint aussi de la ville, consumé de tristesse; il monta vers moi pour me faire tomber, disant : Ma fille, ayez pitié de mes cheveux blancs ! ayez pitié de votre père, si du moins je suis digne que vous m'appeliez votre père ! Si moi-même, de mes mains que voilà, je vous ai élevée jusqu'à cette fleur de

[1] Ces paroles se trouvent dans un exemplaire des *Actes*.

l'âge ; si je vous ai préférée à tous vos frères, ne me rendez pas l'opprobre des hommes ! Regardez vos frères, regardez votre mère et votre tante ; regardez votre fils qui ne pourra vivre après vous ! Quittez cette fierté, de peur de nous perdre tous ! car aucun de nous n'osera plus parler, s'il vous arrive quelque malheur ! Ainsi me parlait mon père dans sa tendresse, me baisant les mains, se jetant à mes pieds et m'appelant avec larmes, non plus sa fille, mais sa dame. Et moi, je déplorais les cheveux blancs de mon père, de ce que, seul de toute ma famille, il ne se réjouirait pas de mon martyre ; et je le consolais, en disant : Sur l'échafaud, il arrivera ce qu'il plaira à Dieu ; car sachez bien que nous sommes en la puissance de Dieu, non pas dans la nôtre. Et il s'en alla tout triste.

« Le lendemain, comme nous dînions, on vint tout d'un coup nous enlever pour être interrogés, et nous arrivâmes à la place. Le bruit s'en répandit aussitôt dans les quartiers voisins, et il se fit un peuple immense. Nous montâmes sur l'échafaud. Les autres furent interrogés et confessèrent. Quand le tour vint à moi, aussitôt parut mon père avec mon fils ; il me fit descendre d'un degré, et me dit en suppliant : Ayez pitié de l'enfant ! Le procurateur Hilarien, qui avait reçu le droit du glaive à la place du proconsul Minucius Timinien, qui était mort, me disait de son côté : Epargnez les cheveux blancs de votre père ! Epargnez l'enfance de votre fils ! Sacrifiez pour la prospérité des empereurs ! — Je n'en ferai rien, répondis-je ! — Êtes-vous chrétienne ? me dit-il. Et je lui répondis : Je suis chrétienne ! Cependant, comme mon père se tenait toujours là pour me faire tomber, Hilarien commanda de le chasser ; et il fut frappé d'un coup de bâton. Je ressentis le coup de mon père comme si j'eusse été frappée moi-même, tant je compatissais à son infortunée vieillesse ! Alors Hilarien prononça la sentence, et nous condamna tous aux bêtes. Et nous descendîmes joyeux à la prison. Comme mon enfant était accoutumé à recevoir de moi le sein et à demeurer avec moi dans la prison, j'envoyai aussitôt le diacre Pompone pour le demander à mon père ; mais le père ne voulut pas le donner. Et il plut à Dieu que l'enfant ne demandât plus à teter, et que je ne fusse pas incommodée de mon lait ; de sorte que je restai sans inquiétude et sans souffrance.

« Quelques jours après, comme nous étions tous en prière,

tout d'un coup, au milieu de l'oraison, il m'échappa de nommer Dinocrate, et je fus étonnée de ce qu'il ne m'était point encore venu dans l'esprit. Le souvenir de son malheur m'affligea, et je connus à l'instant que j'étais digne de prier pour lui, et que je le devais. Je commençai donc à le faire avec ferveur, en gémissant devant Dieu ; et la nuit même, j'eus cette vision : Je vois Dinocrate sortir d'un lieu ténébreux où il y avait plusieurs autres personnes ; il était dans une grande ardeur et une grande soif, le visage crasseux, le teint pâle, avec l'ulcère qu'il avait quand il mourut. Ce Dinocrate était mon frère selon la chair : à sept ans, il mourut malheureusement d'un cancer au visage, faisant horreur à tout le monde. C'était pour lui que j'avais prié. Il y avait une grande distance entre lui et moi ; en sorte qu'il était impossible de nous approcher l'un de l'autre. Près de lui était un bassin rempli d'eau, dont le bord était plus haut que la taille de l'enfant. Dinocrate s'étendait comme s'il allait boire. Moi, je m'affligeai de ce qu'y ayant de l'eau dans le bassin, il ne pouvait y atteindre à cause de la hauteur du bord. Je m'éveillai, et je connus que mon frère était dans la peine, mais j'eus confiance que je le pourrais soulager. Je priais donc pour lui, demandant à Dieu, jour et nuit avec larmes, qu'il me l'accordât. Je continuai jusqu'à ce que nous fûmes transférés à la prison du camp, étant destinés au spectacle qu'on devait y donner à la fête du césar Géta. Le jour que nous fûmes dans les ceps, il me fut montré ceci : Ce même lieu que j'avais vu ténébreux, je le vois éclairé, et Dinocrate, le corps net, bien vêtu, se rafraîchissant ; et, au lieu de sa plaie, une cicatrice. Le bord du bassin que j'avais vu était abaissé jusqu'au nombril de l'enfant ; il en tirait de l'eau sans cesse ; et sur ce rebord était une coupe d'or pleine d'eau. Dinocrate s'approcha et commença à en boire sans qu'elle diminuât. Et lorsqu'il fut rassasié, il quitta l'eau plein de joie, pour aller jouer, comme font les enfants. Je m'éveillai et connus qu'il avait été tiré de la peine. »

On voit ici, dans un exemple bien mémorable, la croyance des premiers chrétiens et des martyrs au purgatoire, et l'efficacité des prières pour les morts. Sans doute cet enfant d'une famille toute chrétienne avait reçu le baptême ; mais, avant de mourir, il s'était rendu coupable de quelque péché ; peut-être que son père, encore païen, l'avait porté à quelque acte d'idolâtrie. C'est la réflexion

de saint Augustin à ce sujet [1]. La sainte continue en ces termes :

« Le concierge de la prison, qui était un officier nommé Pudens, conçut une grande estime pour nous, voyant qu'il y avait en nous une grande vertu divine ; il laissait donc entrer beaucoup de frères pour nous voir et nous consoler les uns les autres. Mais comme le jour du spectacle approchait, mon père vint me trouver, accablé de tristesse. Il commença à s'arracher la barbe, se jeter à terre et se coucher sur le visage, maudire ses années et dire des choses capables d'émouvoir toutes les créatures. J'avais pitié de sa malheureuse vieillesse.

« La veille de notre combat, j'eus cette vision : Le diacre Pompone était venu à la porte de la prison, et frappait bien fort ; je sortis et lui ouvris. Il était vêtu d'une robe blanche, bordée d'une infinité de petites grenades d'or. Il me dit : Perpétue, nous vous attendons, venez. Il me prit par la main, et nous commençâmes à marcher par des lieux rudes et tortueux. Enfin nous arrivâmes à l'amphithéâtre à grande peine et tout hors d'haleine. Il me conduisit au milieu de l'arène et me dit : Ne craignez point, je suis ici avec vous et je prends part à vos travaux. Il se retira, et j'aperçus un grand peuple tout étonné. Comme je savais que j'étais destinée aux bêtes, je m'étonnais de ce qu'on ne les lâchait point. Il sortit alors contre moi un Egyptien fort laid qui vint me combattre avec ses auxiliaires. Mais il vint aussi vers moi de jeunes hommes bien faits, pour me secourir. Dépouillée de mes vêtements, je me trouvai changée en athlète avec une vigueur mâle ; ils me frottèrent d'huile pour le combat ; et je vis de l'autre côté l'Egyptien se rouler dans la poussière. Alors parut un homme merveilleusement grand, en sorte qu'il était plus haut que l'amphithéâtre, vêtu d'une tunique sans ceinture avec deux bandes de pourpre par devant, et semée de petits ronds d'or et d'argent. Il tenait une baguette, comme les maîtres des gladiateurs, et un rameau vert, où étaient des pommes d'or. Ayant fait faire silence, il dit : Si l'Egyptien remporte la victoire sur la femme, il la tuera par le glaive ; mais si elle vient à le vaincre, elle aura ce rameau ; et il se retira. Nous nous approchâmes, et nous commençâmes à donner des coups de poing. Il voulait me prendre par les

[1] *De animo*, l. I, c. x.

pieds, mais je lui en donnai des coups dans le visage. Je fus élevée en l'air, et commençai à le battre ainsi, le foulant aux pieds; mais comme je vis que cela durait trop, je joignis mes deux mains, passant mes doigts les uns dans les autres, et, le prenant par la tête, je le fis tomber sur le visage, et lui marchai sur la tête. Le peuple se mit à crier, et mes compagnons à chanter. Je m'approchai du maître, qui me donna le rameau avec un baiser, en disant : La paix soit avec vous, ma fille. Je commençai à marcher avec gloire vers la porte Sana-Vivaria de l'amphithéâtre. Je m'éveillai, et je compris que je ne combattrais pas contre les bêtes, mais contre le démon; et je me tins assurée de la victoire. C'est ce que j'ai fait jusqu'à la veille du spectacle; quelque autre écrira, s'il veut, ce qui s'y passera [1]. »

Ainsi finit la relation de sainte Perpétue. La littérature humaine n'a rien d'approchant. Une jeune femme, mère de famille, d'une naissance distinguée, chérie de tous les siens, et à qui rien ne manque pour être heureuse dans le monde : elle se voit séparée de son père, de sa mère, de ses frères, de son époux, de son jeune enfant, pour aller être dévorée par les bêtes, à la vue de tout un peuple; elle voit son vieux père qu'elle aime et qui l'aime avec tendresse, lui baiser les mains, se jeter à ses pieds pour la fléchir et lui faire dire un mot qui la sauverait du péril; elle compatit à la douleur de son père, elle le console, mais elle ne dira pas le mot, parce que ce mot serait un péché, serait un mensonge; et elle écrit tout cela la veille de son supplice, avec une candeur, avec un calme au-dessus de l'humanité. Non, cette paix que l'homme ne saurait dire ni même concevoir, Dieu seul peut la donner.

Le bienheureux Satur eut aussi une vision qu'il écrivit en ces termes : « Nous avions souffert : nous sortîmes de nos corps, et nous commençâmes à être portés vers l'Orient par quatre anges, dont les mains ne nous touchaient point; nous allions, non pas à la renverse regardant en haut, mais comme montant une douce colline. Quand nous eûmes passé le premier monde, nous vîmes une lumière immense; et je dis à Perpétue, car elle était à côté de moi : Voici ce que le Seigneur nous promettait. Les quatre anges nous portant toujours, nous nous trouvâmes dans un grand

[1] *Apud Ruinart*, et *Acta SS.*, 7 mart.

espace, comme un jardin, où il y avait des rosiers et toutes sortes de fleurs; les arbres étaient hauts comme des cyprès, et leurs feuilles tombaient incessamment. Dans ce jardin étaient quatre anges plus éclatants que les autres. Quand ils nous virent, ils nous firent honneur, et dirent avec admiration aux autres anges : Les voici, les voici ! alors les quatre qui nous portaient, nous déposèrent tout étonnés. Nous fîmes à pied un stade de chemin par une large avenue. Là nous trouvâmes Jocondus, Saturnin et Artaxius, qui avaient été brûlés vifs dans la même persécution, et Quintus qui était décédé martyr dans la prison. Nous leur demandions où étaient les autres; mais les anges nous dirent : Venez auparavant, et entrez pour saluer le Seigneur.

« Et nous nous approchâmes d'un lieu dont les murailles étaient comme bâties de lumière. Devant la porte étaient debout quatre anges, qui revêtaient de robes blanches ceux qui devaient entrer. Nous entrâmes donc ainsi vêtus, et nous vîmes une lumière immense, et nous entendîmes la voix réunie d'un grand nombre, qui disaient sans cesse : Il est saint ! il est saint ! il est saint ! Et nous vîmes au milieu comme un homme assis, ayant les cheveux blancs comme la neige, et le visage d'un jeune homme ; nous ne vîmes point ses pieds. A sa droite et à sa gauche étaient debout vingt-quatre vieillards, et derrière eux une multitude d'autres. Nous entrâmes saisis d'admiration, et restâmes debout devant le trône ; et quatre anges nous soulevèrent; et nous baisâmes celui qui était assis, et il nous passa la main sur le visage. Et les autres vieillards nous dirent : Arrêtons. Et nous nous arrêtâmes, et nous donnâmes le baiser de paix. Et les vieillards nous dirent : Allez et récréez-vous ! Et je dis à Perpétue : Vous avez ce que vous désirez. Elle me dit : Dieu soit loué ! Heureuse pendant que j'étais dans la chair, je suis encore plus heureuse ici maintenant !

« En sortant, nous trouvâmes devant la porte, à main droite, l'évêque Optat, et, à main gauche, le prêtre et docteur Aspase, séparés et tristes. Ils se jetèrent à nos pieds et nous dirent : Accordez-nous, car vous êtes sortis et nous avez laissés en cet état. Nous leur dîmes : N'êtes-vous pas notre père, et vous un prêtre. Est-ce à vous à vous jeter à nos pieds ? Et nous nous jetâmes sur eux et les embrassâmes. Et Perpétue commença à s'entretenir avec eux,

et nous les tirâmes à part dans le jardin sous un rosier. Mais comme nous leur parlions, les anges leur dirent : Laissez-les se rafraîchir : si vous avez quelque sujet de division, pardonnez-vous l'un à l'autre. Ils les éloignèrent donc, et dirent à Optat : Corrigez votre peuple; ils vont à votre assemblée comme s'ils retournaient du cirque et s'ils disputaient des factions. Et il nous parut qu'ils voulaient fermer les portes. Là nous reconnûmes un grand nombre de frères, ainsi que de martyrs. Nous étions tous nourris d'une odeur ineffable, qui nous rassasiait. Là-dessus je m'éveillai plein de joie. » Telle fut la vision de Satur, écrite par lui-même.

« Secondule mourut dans la prison. Félicité était enceinte de huit mois : et, voyant le jour du spectacle si proche, elle était fort affligée, craignant que son martyre ne fût différé, parce qu'il n'était pas permis d'exécuter les femmes enceintes avant leur terme. Elle craignait de répandre ensuite son sang innocent avec quelques scélérats. Les compagnons de son martyre étaient sensiblement affligés, de leur côté, de la laisser seule, une si bonne compagne, dans le chemin de leur commune espérance. Ils se joignirent donc tous ensemble à prier et à gémir pour elle, trois jours avant le spectacle. Aussitôt après leur prière, les douleurs la prirent; et, comme l'accouchement est naturellement plus difficile dans le huitième mois, son travail fut rude et elle se plaignait. Un des guichetiers lui dit : « Tu te plains maintenant! eh! que feras-tu donc quand tu seras exposée à ces bêtes que tu as méprisées, lorsque tu refusas de sacrifier? Elle répondit : C'est moi qui souffre maintenant ce que je souffre; mais là il y en aura un autre en moi qui souffrira pour moi, parce que je souffrirai pour lui. » Elle accoucha d'une petite fille, qu'une sœur éleva comme son enfant.

Le tribun traitait les martyrs plus rudement, parce que, sur l'avis de quelques gens sottement crédules, il craignait qu'ils ne se tirassent de la prison par des enchantements de magie. Perpétue lui dit en face : « Pourquoi ne nous donnez-vous pas du soulagement, puisque nous sommes les condamnés du très-noble César, et que nous devons combattre à sa fête? N'est-il pas de votre honneur que nous y paraissions bien nourris? » Le tribun en frissonna et rougit : il commanda donc qu'on les traitât plus humainement, en sorte que les frères et autres eussent la liberté d'en-

trer dans la prison et de se rafraîchir avec eux. Le concierge de la prison était déjà croyant.

Le jour de devant le combat, on leur donna, suivant la coutume, le dernier repas, que l'on appelait le repas libre, et qui se faisait en public ; mais les martyrs le convertirent en agape modeste, autant qu'il était en eux. Ils parlaient au peuple avec leur fermeté ordinaire, le menaçant du jugement de Dieu, relevant le bonheur de leurs souffrances et raillant la curiosité de ceux qui y accouraient. Satur leur disait : « Le jour de demain ne vous suffit pas pour voir à votre aise ceux que vous haïssez. Aujourd'hui amis, demain ennemis. Cependant remarquez bien nos visages, afin de nous reconnaître en ce jour du jugement. » En sorte que tous se retirèrent interdits, et qu'il s'en convertit un grand nombre.

Enfin parut le jour de leur victoire. Ils sortirent de la prison pour l'amphithéâtre, comme pour le ciel : leur visage était rayonnant; ils étaient émus, non pas de crainte, mais de joie. Perpétue suivait, d'un visage serein, d'un pas ravi, comme l'épouse chérie du Christ, son Dieu ; elle tenait les yeux baissés, pour en dérober la vivacité à tous les regards. Félicité était réjouie de se porter bien de sa couche, afin de combattre les bêtes et se purifier dans son sang. Etant arrivés à la porte, on voulut les obliger à revêtir, les hommes le costume des prêtres de Saturne, les femmes, celui des prêtresses de Cérès. Ils s'y refusèrent avec une fermeté invincible, disant : « Nous ne sommes venus ici volontairement que pour conserver notre liberté ; nous avons sacrifié notre vie pour ne rien faire de semblable ; nous en sommes convenus avec vous. L'injustice reconnut la justice : le tribun consentit qu'ils entrassent simplement comme ils étaient. Perpétue chantait, foulant déjà aux pieds la tête de l'Egyptien. Révocat, Saturnin et Satur menaçaient le peuple qui regardait. Etant arrivés à la vue d'Hilarien, ils lui disaient par signes de la main et de la tête : Tu nous juges, mais Dieu te jugera. Le peuple en fut irrité, et demanda qu'ils fussent fouettés en passant devant les veneurs. Ainsi nommait-on certains valets des jeux publics. Ils se mettaient en ligne, ayant à la main des fouets à lanières, garnis au bout de balles de plomb ou de fer, et donnaient chacun leur coup aux condamnés, que l'on faisait passer nus devant eux. Les martyrs se réjouirent de participer en quelque chose à la Passion du Seigneur.

Celui qui a dit : Demandez et vous recevrez, leur accorda la mort que chacun avait souhaitée ; car, lorsqu'ils s'entretenaient ensemble du martyre qu'ils désiraient, Saturnin avait témoigné qu'il eût voulu être exposé à toutes sortes de bêtes, afin de remporter une couronne plus glorieuse. Ainsi, dans le spectacle, lui et Révocat, après avoir été attaqués par un léopard, furent encore secoués par un ours sur l'échafaud même. Satur ne craignait rien tant que l'ours, et espérait qu'un léopard le tuerait d'un seul coup de dent. Il fut d'abord exposé à un sanglier ; mais le veneur qui avait lâché la bête en reçut un coup dont il mourut quelques jours après le spectacle. Satur fut seulement traîné. On l'attacha sur le pont, proche d'un ours ; mais l'ours ne sortit point de sa loge, parce que le soldat Pudens en avait arrêté la porte avec des chairs corrompues. Ainsi Satur, étant sain et entier, fut rappelé pour la seconde fois.

Les jeunes femmes furent dépouillées et mises dans des filets pour être exposées à une vache furieuse. Le peuple en eut horreur, voyant l'une si délicate et l'autre qui venait d'accoucher, les mamelles encore dégouttantes de lait. On les retira donc et on les couvrit d'habits flottants. Exposée la première, Perpétue fut jetée en l'air et retomba sur les reins. Elle se mit sur son séant, et voyant sa robe déchirée le long de sa cuisse, elle la rejoignit promptement, plus occupée de la pudeur que de la douleur. On la reprit, et elle renoua ses cheveux qui s'étaient détachés ; car il ne convenait point qu'une martyre souffrît les cheveux épars, de peur de paraître affligée de sa gloire. Elle se leva, et voyant Félicité toute froissée par terre, elle lui donna la main et l'aida à se relever. Elles se tenaient debout toutes les deux ; mais le peuple, dont la dureté avait été vaincue, ne voulut pas qu'on les exposât de nouveau, et on les reconduisit à la porte Sana-Vivaria. Perpétue y fut reçue par un catéchumène nommé Rustique, qui lui était attaché. Alors elle s'éveilla comme d'un profond sommeil, tant elle avait été ravie en esprit et en extase, et commença à regarder autour d'elle, en disant, au grand étonnement de tout le monde : « Quand est-ce qu'on nous exposera à cette vache-là ? je l'ignore. » On lui dit ce qui s'était passé ; elle ne le crut que lorsqu'elle vit sur son corps et sur son habit les marques de ce qu'elle avait souffert, et qu'elle reconnut le catéchumène.

Et où était-elle ? s'écrie saint Augustin en parlant de cette circonstance ; où était-elle donc lorsqu'elle était attaquée et déchirée par une bête furieuse sans en ressentir les coups, et lorsqu'après un si rude combat elle demandait quand le combat devait commencer ? Que voyait-elle, pour ne voir pas ce que voyaient tous les autres ? Que sentait-elle, pour ne pas sentir une douleur si violente ? Par quel amour, par quel spectacle, par quel breuvage était-elle ainsi toute transportée hors d'elle-même et comme divinement enivrée, pour paraître impassible dans un corps mortel [1] ?

La sainte fit appeler son frère, et lui dit, ainsi qu'à Rustique : « Demeurez fermes dans la foi ; aimez-vous tous les uns les autres, et ne soyez pas scandalisés de nos souffrances.

Satur, à une autre porte, exhortait le soldat Pudens et lui disait : Me voici enfin comme je vous l'ai promis et prédit ; aucune bête ne m'a encore touché : croyez donc de tout votre cœur ; je m'en vais là, et je finirai par une seule morsure d'un léopard. Aussitôt à la fin du spectacle il fut présenté à un léopard, qui, d'un seul coup de dent, le couvrit de sang. Le peuple s'écria : Le voilà bien lavé, le voilà sauvé ! faisant une allusion ironique au baptême. Mais lui, se tournant vers Pudens : Adieu, lui dit-il, souvenez-vous de ma foi ! que ceci ne vous trouble point, mais, au contraire, vous confirme ! Puis il lui demanda l'anneau qu'il avait au doigt, le trempa dans sa blessure, et le lui rendit comme un gage héréditaire de son amitié et un souvenir de son sang. Après quoi il tomba mort au lieu où l'on avait coutume d'égorger ceux que les bêtes n'avaient pas achevés. On nommait ce lieu *Spoliarium*. Ainsi Satur mourut le premier, suivant la vision de Perpétue.

Le peuple demanda qu'on les ramenât au milieu de l'amphithéâtre, pour avoir le plaisir de leur voir donner le coup de la mort et associer ses yeux à l'homicide. Les martyrs se levèrent et s'y en allèrent d'eux-mêmes, après s'être donné le baiser, afin de consommer le martyre par la solennité de la paix. Les autres reçurent le dernier coup, immobiles et en silence ; mais Perpétue tomba entre les mains d'un gladiateur maladroit, qui la piqua entre les os et la fit crier ; car ces exécutions étaient l'apprentis-

[1] Aug., *Sermo* 280, n. 4. Bened., t. V.

sage des nouveaux gladiateurs, pour les accoutumer sans péril au sang, et on les nommait confecteurs. Perpétue conduisit elle-même la main tremblante du sien, et finit ainsi son martyre [1].

Saint Prosper nous apprend que ce fut à Carthage. Leurs corps étaient dans la grande église de cette ville au cinquième siècle. La piété y attirait alors les chrétiens en plus grand nombre pour célébrer leur fête, que la curiosité n'avait attiré leurs ancêtres païens à l'amphithéâtre pour se repaître de leur supplice. Tout le monde était changé.

Le même jour, à Césarée en Palestine, saint Eubule, un des compagnons de saint Adrien, qui, deux jours après lui, ayant été déchiré par des lions, et percé d'une épée, reçut le dernier de tous, dans cette ville, la couronne du martyre. — A Nicomédie, saint Théophile, évêque, mort dans cette ville, où il était exilé, pour la défense des saintes images. — A Péluse en Egypte, saint Paul, évêque, qui mourut exilé pour la même cause. — A Bresse, saint Gaudiose, évêque et confesseur. — Dans la Thébaïde, saint Paul, surnommé le Simple.

VIIIe JOUR DE MARS.

SAINT JEAN DE DIEU,

FONDATEUR DES FRÈRES DE LA CHARITÉ.

Il naquit le 8 mars 1495, à Monte-Major, petite ville du royaume de Portugal, dans l'archevêché d'Evora, de parents peu fortunés et peu distingués parmi le peuple. Son père, André Civdad, et sa mère, dont on ne sait pas le nom, l'élevèrent dans tous les exercices de piété dont son enfance était susceptible. Mais ils le perdirent à l'âge de huit ou neuf ans. Comme ils exerçaient volontiers l'hospitalité, ils logèrent chez eux un voyageur qui se disait prêtre et allait du côté de Madrid. Dans la conversation, il parla de la piété qui régnait dans cette capitale de l'Espagne, et des églises célèbres qu'on y voyait. Cela fit une telle impression

[1] Ruinart, *Acta MM. et Act. SS.*, 7 mart.

sur le petit Jean, qu'il voulut suivre le voyageur. Il se déroba de son père et de sa mère, et se mit en route pour Madrid. Mais il n'y arriva point : le voyageur le laissa dans la ville d'Oropesa en Castille. Des personnes pieuses eurent pitié de l'enfant. François, chef des bergers du comte d'Oropesa, le prit à son service. Cependant sa mère, après beaucoup de perquisitions inutiles, ne l'ayant pu trouver, en mourut de chagrin au bout de vingt jours ; son père, non moins affligé de son absence, se retira à Lisbonne et s'y fit religieux de l'ordre de Saint-François.

En attendant, Dieu bénissait les soins et le travail de leur fils. Les biens de son maître, qui l'en avait établi l'économe, s'augmentaient entre ses mains, les troupeaux se multipliaient et la prospérité régnait dans la maison. Le maître le prit en grande affection, et, pour se l'attacher sans retour, lui offrit sa fille en mariage. Jean, qui avait une tendre dévotion à la sainte Vierge, et disait tous les jours le rosaire en son honneur, refusa cette alliance et prit parti dans une compagnie de soldats au service de Charles-Quint, pour marcher contre les Français à Fontarabie.

Le tumulte des armes, le mauvais exemple de ses camarades lui firent oublier ses exercices de piété ; il s'accoutuma insensiblement à faire comme les autres. La Providence lui ménagea des accidents, qui le firent rentrer en lui-même. Un jour, on manquait de vivres : Jean, comme le plus jeune, fut chargé d'en trouver dans un village voisin. Il montait une jument nouvellement prise sur les Français ; reconnaissant les lieux, elle courut à toute bride vers le camp accoutumé ; Jean voulant la retenir, elle se cabra et le jeta parmi des pierres sans mouvement et sans vie. Etant un peu revenu à soi, il se mit à genoux, implora le secours de la sainte Vierge, pour ne pas tomber entre les mains de l'ennemi dont il était tout proche. Rentré au camp des Espagnols, il pleura ses désordres, et promit à Dieu d'être plus fidèle à le servir. De ce malheur, il tomba dans un autre. Son capitaine lui ayant confié la garde de quelque butin qu'il avait fait sur l'ennemi, des voleurs l'enlevèrent. Le capitaine l'accusa d'infidélité, le maltraita et voulut le mettre entre les mains de la justice. Plusieurs personnes s'intéressèrent pour lui et obtinrent sa grâce, à condition qu'il renoncerait à la profession des armes.

Il revint à Oropesa, alla trouver son ancien maître, qui le reçut

avec beaucoup de tendresse, et lui confia de nouveau le soin de tous ses biens. Il s'acquitta de cette commission avec encore plus d'exactitude, de telle sorte que son maître le sollicita de nouveau à devenir son gendre. Jean s'y refusa toujours, et, pour se délivrer de ces poursuites, prit une seconde fois le parti des armes. C'était dans la guerre de Charles-Quint contre les Turcs. Jean la regardait comme une expédition sainte, où il pouvait souffrir quelque chose pour Jésus-Christ. Il évita tous les désordres où il était tombé dans la première, et, bien loin d'interrompre ses exercices de piété, il les augmenta.

La guerre finie et les troupes licenciées, il revint en Portugal et voulut aller voir ses parents à Monte-Major ; il apprit qu'ils étaient morts l'un et l'autre de regret de l'avoir perdu. Il résolut alors de quitter le pays, pour aller servir Dieu ailleurs. Il passa dans l'Andalousie, et se mit au service d'une dame riche, en qualité de berger. Il passa les jours et les nuits dans les exercices de la pénitence et à implorer la miséricorde de Dieu. Il crut enfin qu'il ne pouvait rien faire de plus propre à satisfaire la justice divine, que de se dévouer au service des malheureux. Pour exécuter son dessein, il passa en Afrique, afin de procurer aux esclaves chrétiens toute la consolation et tous les secours qui dépendraient de lui; il espérait encore trouver dans ce pays la couronne du martyre, après laquelle il soupirait ardemment. Etant à Gibraltar, il y rencontra un gentilhomme portugais, que le roi Jean III avait dépouillé de tous ses biens et condamné à l'exil. Les officiers du prince étaient chargés de le conduire, avec sa femme et ses enfants, à Ceuta en Barbarie. Jean, par charité, se mit gratuitement à son service. Mais à peine fut-on arrivé à Ceuta, que le chagrin et l'intempérie de l'air causèrent au gentilhomme une maladie fâcheuse; il fut bientôt réduit à une extrême nécessité, et obligé de vendre, pour sa subsistance et pour celle de sa famille, le peu qu'il avait apporté. Cette ressource ayant manqué, notre saint y suppléa en vendant tout ce qu'il possédait. Il ne s'en tint pas là, il alla encore travailler aux ouvrages publics et employa le salaire de ses journées au soulagement de ses malheureux maîtres. La joie pure qu'il goûtait dans les exercices de sa charité, fut troublée par l'apostasie d'un de ses compagnons. Ceci joint aux avis de son confesseur, qui lui représenta qu'il y avait de l'illusion

à rechercher le martyre, le détermina à repasser en Espagne.

De retour à Gibraltar, il se mit à y vendre des images et des livres de piété; ce qui lui fournissait l'occasion d'exhorter à la pratique de la vertu ceux qui s'adressaient à lui. Comme ses fonds s'étaient considérablement augmentés, il se rendit à Grenade, où il établit une boutique en 1538. Il était âgé alors d'environ quarante-trois ans.

Sachant que la ville de Grenade célébrait avec beaucoup de dévotion la fête de saint Sébastien, il se transporta dans l'ermitage du nom de ce saint. La foule y fut grande cette année, parce que Jean d'Avila, prêtre d'une grande sainteté, le plus célèbre prédicateur d'Espagne, et surnommé l'apôtre de l'Andalousie, devait y prêcher. Jean, l'ayant entendu, fut si touché de son sermon, qu'il versa un torrent de larmes, et remplit l'église de ses cris et de ses lamentations. Il détestait publiquement sa vie passée, se frappait la poitrine, et demandait tout haut miséricorde pour les péchés qu'il avait commis. Non content de cette première démarche, il se mit à courir les rues, s'arrachant les cheveux, et faisant tant d'autres choses extraordinaires, que la populace le poursuivit, comme un insensé, à coups de pierres et de bâtons. Enfin il rentra chez lui, tout couvert de boue et de sang. Il donna aux pauvres tout ce qu'il avait, et se réduisit à une pauvreté universelle. Il recommença à contrefaire l'insensé, et à courir dans les rues comme auparavant. Quelques personnes eurent pitié de lui; elles l'arrêtèrent et le conduisirent au vénérable Jean d'Avila. Ce grand homme, plein de l'esprit de Dieu, découvrit bientôt que notre saint n'était point tel qu'il paraissait à l'extérieur; il lui parla en particulier, et entendit sa confession générale, lui donna des avis salutaires, et lui promit de l'assister en toute occasion.

Cependant notre saint, brûlé d'un ardent désir des humiliations, contrefit de nouveau l'insensé; en sorte qu'on crut devoir l'enfermer comme un frénétique. On employa les remèdes les plus violents pour le guérir de sa prétendue maladie. Il souffrit tout en esprit de pénitence et en expiation de ses péchés passés. Jean d'Avila, informé de ce qui se passait, alla le visiter. Il le trouva épuisé de forces et tout couvert des plaies faites par les coups de fouet qu'on lui avait donnés; mais si son corps était dans un état de faiblesse, son âme était pleine de vigueur et de courage, et

saintement avide de nouvelles souffrances et de nouvelles humiliations. D'Avila fut extrêmement édifié d'un amour si extraordinaire de la pénitence. Cependant, après avoir donné aux motifs du saint les éloges qu'ils méritaient, il lui conseilla de changer son genre de vie, et de s'occuper désormais à quelque chose dont il pût résulter une plus grande utilité pour le public. Jean profita des avis de son directeur, et revint aussitôt à son état naturel, ce qui surprit beaucoup les personnes chargées de le garder. Il servit quelque temps les malades de l'hôpital où il était, et il en sortit le jour de la Sainte-Ursule de l'année 1539.

Il ne pensa plus qu'au moyen d'exécuter le dessein qu'il avait formé de faire quelque chose pour le soulagement des pauvres. Mais, avant que de rien entreprendre, il se mit sous la protection de la sainte Vierge, et fit un pèlerinage à Notre-Dame de Guadeloupe en Estramadure. A son retour, il commença à vendre du bois au marché, et il employait au soulagement des malheureux le gain qui lui en revenait. Il loua ensuite une maison pour y retirer les pauvres malades, et il pourvoyait à tous leurs besoins avec une activité, une vigilance et une économie qui étonnèrent toute la ville. Ceci arriva l'an 1540. Telle fut la fondation de l'*ordre de la Charité*, qui, par une bénédiction visible du ciel, s'est depuis répandu dans toute la chrétienté. Le saint passait les jours auprès des malades, et employait les nuits à en transporter de nouveaux dans son hôpital. Les habitants de Grenade furent si édifiés de cet établissement, qu'ils s'empressèrent à l'envi de fournir toutes les choses dont les malades avaient besoin. L'archevêque, témoin des grands biens qui en résultaient et de l'ordre admirable qui y régnait par rapport à l'administration des secours spirituels et temporels, le prit sous sa protection, et donna des sommes considérables pour le rendre fixe et permanent. L'exemple du prélat produisit les meilleurs effets, et excita la charité de plusieurs personnes vertueuses. Comment, en effet, n'aurait-on pas favorisé un institut aussi utile, et dont le fondateur était un modèle accompli de charité, de patience et de modestie ?

L'évêque de Tuy, président de la chambre royale de Grenade, le retint un jour à dîner. Il lui fit diverses questions, auxquelles le saint répondit avec tant de justesse, que l'évêque conçut de lui la plus haute idée. Le prélat lui ayant demandé son nom, il ré-

pondit qu'il s'appelait Jean. Vous vous appellerez désormais *Jean de Dieu*, répliqua l'évêque, et ce nom lui demeura. Il lui prescrivit en même temps une forme d'habit convenable, et l'en revêtit de ses propres mains. Jean n'avait jamais eu l'intention de fonder un ordre religieux ; aussi ne dressa-t-il point de règle pour ceux qui se consacraient, à son exemple, au soulagement des malades ; car celle qui porte son nom ne fut faite que six ans après sa mort, c'est-à-dire en 1556. Quant aux vœux de religion, ils ne furent introduits parmi ses disciples qu'en 1570.

Le marquis de Tarisa voulut un jour mettre à l'épreuve le désintéressement du saint. Il l'alla trouver étant déguisé, et lui demanda de quoi poursuivre un procès qu'il disait être juste et indispensable. Jean lui donna aussitôt vingt-cinq ducats, qui étaient tout ce qu'il possédait. Le marquis fut extrêmement édifié d'une pareille générosité ; il rendit les vingt-cinq ducats, et y joignit cent cinquante écus d'or. Pendant qu'il fut à Grenade, il envoya chaque jour d'abondantes provisions à l'hôpital du saint.

Jean avait une tendresse singulière pour les pauvres malades ; il en donna les preuves les plus frappantes, un jour que le feu prit à son hôpital. Vivement alarmé du danger que couraient les malades, il résolut de s'exposer à tout pour les sauver. Il les mettait sur son dos les uns après les autres, et les emportait à travers les flammes. Il éprouva bien visiblement la protection de la Providence; car ni lui ni les malades ne furent endommagés par l'incendie.

Mais sa charité ne se concentrait pas dans l'enceinte de son hôpital ; elle était trop active pour ne pas se produire au dehors. Il était percé de douleur, lorsqu'il apprenait que quelques personnes étaient dans l'indigence. Il fit faire une exacte recherche de tous les pauvres de la province afin de pourvoir à leurs besoins. Il fournissait aux uns de quoi vivre dans leurs maisons, et procurait du travail aux autres. Enfin il n'y avait pas de moyen qu'il n'employât pour consoler et pour assister les membres souffrants de Jésus-Christ. Il avait un soin tout particulier des jeunes filles que la misère aurait pu précipiter dans le crime ; il travaillait en même temps à retirer de la débauche celles qui avaient eu le malheur de s'y laisser entraîner, et il lui arriva plus d'une fois d'aller trouver, le crucifix à la main, les pécheresses publiques, et de les conjurer, avec larmes, d'entrer dans les voies de la pé-

nitence. Il en convertit plusieurs et pourvut à leur subsistance, afin de leur ôter l'occasion de retomber dans leurs premiers désordres.

A une vie aussi active, il joignait une prière continuelle et de grandes austérités. Il avait le don des larmes et possédait supérieurement l'esprit de contemplation. Toute sa conduite portait l'empreinte d'une profonde humilité, et il était si affermi dans cette vertu, que rien n'était capable de l'altérer. Cela parut surtout à la cour de Valladolid, où ses affaires l'avaient appelé. Le roi et les princes lui donnèrent à l'envi des marques éclatantes de leur estime, et lui remirent des sommes considérables, qu'il distribua avec une économie admirable dans Valladolid même et dans les environs. Quant aux honneurs dont on le combla, il les reçut avec une sainte insensibilité, qui caractérise un homme vraiment mort à lui-même. Il s'accommodait bien mieux des humiliations, qui faisaient ses délices; il les supportait avec joie et et les recherchait même avec empressement. Une femme l'ayant un jour traité d'hypocrite et accablé de mille injures, il lui donna secrètement de l'argent, pour répéter dans la place publique ce qu'elle lui avait dit.

Il y avait dix ans que notre saint soutenait avec un courage invincible les fatigues qu'entraînait le service de son hôpital, lorsqu'il tomba malade. On attribua principalement la cause de sa maladie aux peines qu'il s'était données dans une inondation, pour tirer de l'eau des effets appartenant aux pauvres et pour sauver la vie à un homme qui allait se noyer. Il dissimula d'abord le mauvais état de sa santé, de peur qu'on ne l'obligeât à relâcher quelque chose de ses travaux et de ses austérités. Il travailla en même temps à faire l'inventaire de ce qui était dans son hôpital et à revoir tous les comptes; il revit aussi les sages règlements qu'il avait dressés pour l'administration du spirituel et du temporel. L'archevêque de Grenade lui ayant fait part d'une plainte portée contre lui, sur ce qu'il avait reçu des vagabonds et des hommes de mauvaise vie, il se jeta à ses pieds et lui dit : « Le Fils de Dieu est venu au monde pour le salut des pécheurs, et nous sommes obligés de travailler à leur conversion par nos soupirs, nos prières et nos exhortations. J'ai été infidèle à ma vocation en négligeant ce devoir, et j'avoue, à ma confusion, que je ne connais d'autre pécheur dans mon hôpital que moi-même, qui suis indigne de man-

ger le pain des pauvres. » Il prononça ces paroles avec une telle candeur, que tous ceux qui les entendirent en furent attendris, et que l'archevêque, plein de respect pour le saint, laissa le soin de tout à sa discrétion.

Cependant le santé du bienheureux Jean s'affaiblissait de jour en jour, et sa maladie devint si dangereuse, qu'il ne lui fut plus possible de la cacher. Le bruit s'en étant répandu, une dame vertueuse nommée Anne Osorio, le vint voir. Elle le trouva couché avec ses habits dans sa petite cellule, n'ayant d'autre couverture qu'une vieille casaque. Le saint avait seulement substitué à la pierre qui lui servait habituellement d'oreiller, le panier dans lequel il avait coutume de mettre les aumônes qu'il ramassait par la ville. Les malades et les pauvres fondaient en larmes autour de son lit. Anne Osorio fut vivement touchée de ce spectacle, et avertit secrètement l'archevêque de l'état où était le saint. Le prélat envoya aussitôt dire à Jean qu'il eût à obéir à cette dame comme à lui-même. Anne, ainsi autorisée, obligea le serviteur de Dieu à quitter son hôpital; mais avant que d'en sortir, il nomma supérieur Antoine Martin, donna quelques instructions à ses frères et leur recommanda surtout la pratique de l'obéissance et de la charité. Il visita ensuite le saint sacrement et répandit son cœur en la présence de Jésus-Christ. Sa prière fut si longue, qu'Anne Osorio se vit obligée de l'interrompre pour le faire monter dans son carrosse. Elle le conduisit à sa maison, se réservant à elle et à ses filles le soin de le servir dans sa maladie. On lui faisait souvent la lecture de la passion de Jésus-Christ, ce qui le portait à produire des actes d'humilité, en considérant qu'il était bien traité tandis que le Sauveur mourant l'avait été si mal.

Les progrès de sa maladie furent si rapides, qu'on n'eut bientôt plus d'espérance. Tout le monde fut alarmé du danger où était l'homme de Dieu ; toute la noblesse le vint visiter, et les magistrats accoururent pour le prier de donner sa bénédiction à la ville. Le saint répondit à ces derniers qu'ils ne devaient point demander la bénédiction d'un aussi grand pécheur que lui ; il leur recommanda ensuite les pauvres et ses frères qui avaient soin de l'hôpital. L'archevêque lui ayant enfin ordonné de se rendre aux instances des magistrats, il donna sa bénédiction à la ville de Grenade, et fit les exhortations les plus pathétiques à tous ceux qui étaient pré-

sents. Il s'entretenait continuellement avec Dieu par une prière accompagnée des sentiments de la componction la plus vive et de l'amour le plus ardent. L'archevêque dit la messe dans sa chambre, et lui administra les derniers sacrements, après avoir entendu sa confession. Il lui promit de payer ses dettes et de pourvoir aux besoins des pauvres dont son hôpital était chargé. Jean, étant encore à genoux devant l'autel, expira le 8 de mars 1550. Il avait cinquante-cinq ans accomplis. Il fut enterré par l'archevêque avec beaucoup de solennité. Le clergé séculier et régulier de Grenade assista à ses funérailles, ainsi que la cour et la noblesse. Dieu ayant glorifié son serviteur par plusieurs miracles, Urbain VIII le béatifia l'an 1630, et Alexandre VIII le canonisa l'an 1690. Ses reliques furent transférées l'an 1664 dans l'église de ses disciples.

L'ordre des frères de la Charité, institué pour le service des malades, fut approuvé par le pape Pie V. Les frères de la Charité d'Espagne ont un général particulier ; ceux de France et d'Italie en ont un qui réside à Rome : ils suivent tous la règle de saint Augustin. En Italie, on ne les connaît que sous le nom de frères *Fate ben Fratelli*, ou, par abréviation, *Ben Fratelli*, à cause qu'ils demandaient ainsi l'aumône autrefois, à l'exemple de leur saint fondateur, qui disait : *Mes frères, faites-vous du bien pour l'amour de Dieu*[1]. C'était dans le temps où l'hérésiarque de Wittemberg, en soutenant que les bonnes œuvres étaient autant de péchés, disait par là même à tout le monde : Frères, ne vous faites pas de bien, car c'est du mal. — Aussi le premier est-il surnommé saint Jean *de Dieu*.

SAINT ÉTIENNE D'OBASINE.

Il était né de parents honnêtes, et, après avoir étudié la science ecclésiastique, il ne laissa pas de demeurer dans le monde, prenant soin de sa famille, et plus encore des pauvres ; mais, ayant été ordonné prêtre, il résolut de se donner entièrement à Dieu, et commença à mener une vie austère et à prêcher avec beaucoup de

[1] Hélyot, t. IV. *Acta SS.*, Godescard, 8 mars.

force et d'onction. Les lectures qu'il faisait pour instruire les autres, lui firent naître le dessein de renoncer à tout et de suivre Jésus-Christ dans une parfaite pauvreté. Il consulta sur ce sujet Etienne de Mercœur, qui avait été disciple de saint Robert de la Chaise-Dieu, et ce saint homme lui conseilla d'exécuter au plus tôt son pieux dessein. Etienne avait déjà pour compagnon un autre prêtre nommé Pierre, homme d'une grande simplicité, qui était dans la même résolution. Donc, le jeudi d'après le jour des Cendres, ils assemblèrent leurs parents pour leur dire le dernier adieu, leur donnèrent un grand repas, et distribuèrent aux pauvres tout ce qui leur restait de bien.

Ils passèrent la nuit suivante en prières, pour demander à Dieu la grâce d'accomplir ce qu'il leur avait inspiré ; puis, s'étant revêtus d'un habit religieux et marchant nu-pieds, ils partirent avant le jour pour quitter leur pays et se bannir volontairement. Il y avait dans le voisinage un ermite nommé Bertrand, qui avait quelques disciples. Ils demeurèrent avec lui dix mois, mais sans engagement, et le quittèrent par le désir d'une plus grande perfection. Après avoir visité toutes les maisons religieuses d'alentour, sans y trouver ce qu'ils cherchaient, ils s'arrêtèrent à Obasine, lieu désert, environné de bois et de rochers, et arrosé d'une petite rivière. Ils y arrivèrent le vendredi saint, et passèrent ce jour et le suivant sans manger. Le jour de Pâques ils allèrent à une église voisine, où, ayant emprunté des souliers, l'un d'eux dit la messe et l'autre y communia. Personne ne les ayant invités à dîner, ils revinrent assez tristes à leur désert. Mais une femme du voisinage leur apporta la moitié d'un pain et un pot de lait, dont ils firent le plus agréable repas de leur vie. Ils passèrent plusieurs jours sans autre nourriture que les racines et les autres choses qu'ils pouvaient trouver dans ce désert ; mais ils furent secourus par des personnes charitables, particulièrement des pâtres, qu'ils récompensaient en les instruisant.

Quelque temps après, de l'avis d'Etienne, Pierre alla à Limoges avec un clerc nommé Bernard, qui s'était joint à eux. Ils parlèrent à l'évêque Eustorge, et lui expliquèrent leur dessein, qu'il approuva. Ayant bénit une croix qu'ils lui avaient apportée, il leur permit de dire la messe et de bâtir un monastère, à la charge de suivre en tout la tradition des Pères. Ils commencèrent donc à

bâtir des lieux réguliers; car ils avaient déjà quelques disciples, mais en petit nombre, à cause de l'extrême austérité de leur vie; car, ajoute l'auteur de cette histoire, qui est du temps même, encore que les chanoines chantent régulièrement, leur nourriture est abondante et délicate, ils ont beaucoup de repos, peu ou point de travail des mains. De quoi le saint homme ayant une grande aversion, il avait ordonné que tout le temps de la journée fût employé au travail, excepté ce qu'emportait la lecture ou l'office divin. Ils y employaient même, pendant l'hiver, une partie de la nuit; et, durant ce travail, on récitait des psaumes.

Etienne voulut persuader à Pierre, son premier compagnon, d'aller chez les Sarrasins, dans l'espérance d'en convertir quelques-uns, ou de souffrir le martyre; mais Pierre l'en détourna, lui disant qu'il valait mieux s'appliquer à la conversion des mœurs de ceux qui avaient déjà la foi, que de travailler inutilement chez des infidèles, qui peut-être n'étaient pas prédestinés. Après qu'ils eurent bâti le monastère d'Obasine, il y eut une dispute entre eux deux à qui le gouvernerait, chacun voulant déférer à l'autre cet honneur. Pour terminer ce différend, on les mena devant le légat Geoffroi, évêque de Chartres, qui se trouvait alors dans le pays, et qui, après les avoir bien examinés, donna la charge de supérieur à Etienne.

Sur la réputation des Chartreux, qui passaient pour les plus parfaits religieux, il alla les visiter. Il y arriva vers le temps qu'une fonte extraordinaire de neige avait emporté plusieurs de leurs cellules avec les moines qui étaient dedans. Saint Etienne d'Obasine consulta le prieur de la Chartreuse, qui était alors le vénérable Guigue, sur l'institut qu'il devait choisir. Le prieur lui répondit : « Les cisterciens, venus depuis peu, suivent le chemin royal, et leurs statuts peuvent suffire pour la plus grande perfection. Quant à nous, nous sommes bornés et dans le nombre des personnes et dans l'étendue de nos possessions. Vous qui avez assemblé plusieurs personnes au service de Dieu, et qui avez résolu d'en recevoir encore davantage, vous devez plutôt embrasser la vie cénobitique. »

Au retour de la Chartreuse, Etienne augmenta les bâtiments d'Obasine, pour recevoir ceux qui venaient tous les jours se ranger sous sa conduite, entre lesquels fut un gentilhomme, qui,

ayant déjà mené dans le monde une vie très-réglée, se donna à lui, avec sa femme, ses enfants, toute sa famille et tous ses biens; car Etienne recevait aussi des femmes, et il en convertit un grand nombre, même des plus nobles, et de celles qui avaient le plus vécu dans le luxe, la mollesse et le désordre; et il les accoutumait à ne point dédaigner les travaux les plus bas. Elles avaient leurs habitations séparées; mais ensuite il les mit plus loin et dans une clôture plus exacte, et elles furent bientôt jusqu'au nombre de cent cinquante.

Etienne ayant donc résolu de prendre la règle monastique, principalement par le conseil d'Aimeri, évêque de Clermont, envoya à Dalone, qui était le seul monastère régulier du pays et suivait déjà l'observance de Cîteaux, sans toutefois être encore agrégé à l'ordre. Il en fit venir des moines pour instruire les siens. Ces moines les traitaient durement et avec peu de discrétion, comme s'ils avaient dû savoir tout d'abord les observances monastiques, qu'ils n'avaient point apprises. Ceux d'Obasine s'en plaignaient à l'abbé Etienne, qui les exhortait à la patience. Toutefois, ayant appris que le pape Eugène était à Cîteaux, il alla l'y trouver; car il désirait depuis longtemps de se soumettre à cet ordre. Saint Etienne s'étant donc présenté au Pape et lui ayant expliqué son dessein, le Pape fit appeler Rainard, abbé de Cîteaux, homme d'un mérite singulier, et lui recommanda Etienne pour le regarder comme son fils et l'associer à l'ordre. Et Rainard et tous les abbés assemblés en chapitre s'y accordèrent de grand cœur, moins encore par obéissance pour le Pape que par affection pour le saint, qui fut reçu tout d'une voix et assigné à la maison de Cîteaux pour être de sa filiation. Il y avait quelque difficulté en ce que la maison d'Obasine avait certaines pratiques contraires aux coutumes de Cîteaux, principalement la direction des femmes; mais on passa par-dessus pour l'amour d'Etienne, et Rainard, qui le chérissait tendrement, promit que ces différences s'aboliraient peu à peu. Etienne revint donc à Obasine plein de joie, amenant ceux que l'abbé de Cîteaux lui avait donnés pour maîtres dans l'observance, savoir, deux prêtres et deux frères lais. Ces nouveaux maîtres, bien différents de ceux de Dalone, instruisaient doucement, familièrement et avec une grande discrétion. Le changement qui fit le plus de peine à l'abbé Etienne, fut d'accorder l'usage de la

viande aux malades, conformément à la règle. Depuis cette association, le monastère d'Obasine alla toujours augmentant, et continua d'en produire plusieurs autres. Saint Etienne vécut encore environ onze ans, jusqu'en 1159, qu'il mourut le 8me de mars [1].

Le même jour, à Antinoé, ville d'Egypte, la fête des saints martyrs Philémon et Apollone, diacre, qui, ayant été pris et conduits devant le juge, comme ils refusaient constamment de sacrifier aux idoles, eurent les talons percés, et après avoir été traînés dans cet état par les rues de la ville avec une horrible cruauté, ils achevèrent enfin leur martyre par le glaive. — Au même lieu, le martyre de saint Arien, président, de saint Théotique, et de trois autres, que le juge fit noyer dans la mer. Les dauphins portèrent leurs corps sur le rivage. — A Nicomédie, saint Quintile, évêque et martyr. — A Carthage, saint Ponce, diacre de l'évêque saint Cyprien, qui, ayant été le compagnon de son exil jusqu'au jour de sa mort, composa une excellente histoire des actions et du martyre de son maître; et tâchant lui-même de glorifier Dieu dans ses souffrances, il mérita de recevoir la couronne de la vie éternelle. — En Afrique, les saints Cyrille, évêque, Rogat, Félix, un autre Rogat, Béate, Hérénie, Félicité, Urbain, Silvain, et Mamille. — A Tolède en Espagne, saint Julien, évêque et confesseur, très-célèbre pour sa sainteté et sa science. — En Angleterre, saint Félix, évêque, qui convertit à la foi les Anglais occidentaux.

IXe JOUR DE MARS.

SAINTE FRANÇOISE,

DAME ROMAINE.

Elle naquit à Rome, l'an 1384, de Paul de Buxo et de Jacqueline de Rofredeschi, deux familles distinguées. Au baptême, elle reçut le nom de Françoise. Dès sa première enfance, elle donna des marques étonnantes de pudeur virginale, pleurant quand elle n'était point assez couverte dans son berceau, et souffrant avec peine d'être touchée par un homme, même par son père. Dès

[1] *Acta SS.*, 8 mart.

qu'elle sut parler, la première chose qu'elle apprit, fut de réciter l'office de la sainte Vierge. Tranquille, humble et docile, enfant par l'âge, matrone par la sagesse, elle ne s'amusait à rien de puéril, ne cherchait point à savoir ou à redire de nouvelles ; mais, retirée dans l'intérieur de la maison, elle évitait la conversation des hommes, afin de jouir plus commodément de celle de Dieu. Les yeux toujours modestement baissés, jamais elle ne perdait la présence de Dieu et de ses anges. Ce que le travail et la prière lui laissaient de temps, elle l'employait à lire les vies des vierges illustres par leur sainteté, dans le désir d'imiter leurs exemples. A peine visible aux personnes de la maison hors des heures nécessaires, il n'est pas étonnant qu'elle fût inconnue du voisinage. Dès lors elle avait coutume de faire l'examen de toutes ses actions, et d'expier par une sévère pénitence ce qu'elle trouvait avoir commis de fautes. C'était merveille de voir avec quel respect et quelle soumission elle obéissait à son confesseur ; il n'y avait qu'un point où elle était importune, qu'on lui permît de tourmenter son jeune corps par des pénitences au-dessus de son âge. Plus d'une fois il fallut condescendre à ses pieux désirs ; Dieu voulait de bonne heure former à la mortification celle qu'il destinait à une si haute sainteté.

Vivant ainsi à la maison comme une recluse, Françoise roulait dans son esprit le dessein de garder la virginité et de la consacrer à Dieu dans quelque monastère. Son confesseur lui conseilla d'y penser mûrement, de bien examiner le pour et le contre de chaque état, et d'essayer ses forces par quelque austérité secrète. Elle obéit, et se rendit de jour en jour plus affermie dans sa résolution. Elle s'en ouvrit à ses parents, qui en avaient déjà soupçonné quelque chose. Non-seulement ils n'y consentirent point, mais, comme elle avait passé douze ans, ils songèrent aussitôt à la marier. Sur les ordres formels de son père, elle se résigna par obéissance, mais après avoir versé bien des larmes, et épousa Laurent de Ponzanis, jeune seigneur romain dont la fortune égalait la naissance.

Peu après ses noces, elle tomba grièvement malade. Elle dépérissait de jour en jour ; les médecins n'y voyaient point de remède. Le père s'affligeait d'autant plus, qu'il regardait la maladie de sa fille comme une punition du ciel, parce qu'il lui avait refusé la permission d'embrasser la vie religieuse. Des personnes osèrent

espérer sa guérison par des sortiléges; mais Françoise protesta constamment qu'elle aimait mieux mourir que d'offenser Dieu par aucune superstition. Sans aucun secours des médecins, elle recouvra la santé en partie; mais, retombée quelque temps après, elle fut près d'un an si malade, qu'elle ne pouvait se mouvoir dans son lit ni retenir dans l'estomac aucune nourriture, avec de grandes douleurs et pour elle et pour ses proches, qui s'attendaient à sa mort chaque jour. Une femme qui se mêlait de sortiléges se présenta d'elle-même pour la guérir. Mais elle fut reçue de telle sorte, qu'elle se trouva heureuse d'échapper de la maison sans être battue. C'était la veille de Saint-Alexis, 17 de juillet 1398, quatorzième année de Françoise. Au milieu de la nuit, tous les domestiques dormaient profondément, même les gardes-malades; Françoise veillait et pensait à Dieu. Tout à coup la chambre est éclairée d'une lumière extraordinaire; saint Alexis apparaît rayonnant de gloire; il se nomme et lui annonce que Dieu l'envoie pour la guérir; il pose son manteau d'or sur la malade, et lui rend une santé parfaite. Françoise aussitôt se lève bien portante, s'en va trouver son amie d'enfance, sa belle-sœur Vannozie ou Jeannette, qui venait à peine de s'endormir, lui raconte le miracle, l'invite à venir avec elle en remercier Dieu dans l'église voisine : ce qu'elles font toutes deux avec une indicible dévotion. Retournée chez elle, Françoise y est reçue par toute la famille comme une personne ressuscitée d'entre les morts. Tout Rome en fut dans l'admiration.

Revenue ainsi des portes de la mort, Françoise s'applique avec une ardeur plus grande que jamais à toutes les œuvres de piété. Le désir de la vie solitaire se renouvelle dans son cœur, afin de s'y donner à Dieu tout entière. Vannozie, survenant, la trouve tout absorbée dans ces réflexions. S'étant expliquées l'une avec l'autre, Vannozie entre dans les idées de Françoise. Mais comment s'y prendre pour l'exécution, étant mariées toutes deux? Au plus haut de la maison, où n'allait presque jamais personne, elles se construisirent un petit oratoire ; à l'extrémité du jardin, d'anciennes ruines formaient une espèce de grotte. Toutes les fois qu'elles étaient libres, elles passaient des heures entières à prier, le jour dans la grotte, la nuit dans l'oratoire. Un jour, étant en la grotte, elles se demandaient ce qu'elles feraient si Dieu leur accordait la

grâce de mener la vie d'ermites. Françoise, qui aimait surtout l'abstinence et le jeûne, répondit : « Quand nous serons dans le désert, nous irons de côté et d'autre chercher des fruits pour nous sustenter. » A l'instant même, elles entendirent tomber deux pommes d'un arbre à coton, quoique ce fût au mois d'avril ; elles admirèrent la bonté de leur Père céleste, qui daignait ainsi approuver leurs vœux enfantins ; elles en mangèrent une entre elles, avec actions de grâces, et en partagèrent l'autre à leurs domestiques, qui n'en furent pas moins émerveillées.

A l'époque de son mariage, Françoise avait encore son père et sa mère ; de plus, elle trouva dans la maison de son époux Laurent, son beau-père Andréosse et sa belle-mère Cécile, avec son beau-frère Pauluzzio, époux de Vannozie, lesquels tous ne faisaient qu'une famille. Le beau-père étant mort après quelque temps, toute l'administration domestique retomba sur elle et sur Vannozie ; celle-ci, connaissant sa rare prudence, s'en rapportait à elle de tout, sans qu'il s'élevât jamais la moindre dissension entre elles deux. Malgré toutes ces occupations, Françoise n'était pas moins fidèle qu'auparavant à tous ses exercices de piété. Elle s'approchait deux fois par semaine du sacrement de pénitence, recevait la communion à toutes les grandes fêtes, et récitait chez elle l'office de la sainte Vierge.

Tout le reste du temps, elle l'employait au soin de la famille ; Laurent vit bientôt qu'il pouvait couler des jours tranquilles, ayant reçu de Dieu une telle épouse. Quoique le nombre des domestiques de l'un et l'autre sexe fût très-considérable, elle les regardait néanmoins tous comme ses frères et sœurs. Elle les exhortait à vivre dans la crainte de Dieu, leur donnait l'exemple de conserver la paix domestique, demandant pardon avec beaucoup d'humilité lorsqu'elle croyait avoir offensé quelqu'un. Mais quand elle voyait s'élever des querelles ou d'autres occasions d'offenser Dieu, tout en conservant en son cœur sa douceur habituelle, elle déployait au dehors un zèle ardent, et réprimait avec une grande liberté ce qu'elle voyait qui offensait Dieu et scandalisait le prochain. Un jour, plusieurs nobles soupant chez elle, l'un d'eux remit à Laurent un livre de magie ; aussitôt elle le lui prit adroitement des mains et le jeta au feu, quoi qu'il pût dire pour la gronder.

Quelqu'un de la famille tombait-il malade, non-seulement Françoise pourvoyait abondamment à ce qui pouvait le guérir, elle le servait elle-même avec beaucoup d'empressement et de charité. Dans une maladie grave, Vannozie avait perdu l'appétit pour toute espèce de nourriture. Françoise la conjura de lui faire connaître si elle désirait quelque chose. Une écrevisse de rivière, répondit-elle. Mais on eut beau chercher, on n'en trouva point. Tout le monde en était dans la peine, lorsqu'on vit tomber une fort belle écrevisse sur le plancher de la chambre. Cuite et mangée, elle fit disparaître le dégoût de Vannozie et sa maladie.

Voyant sa maison opulente, Françoise défendit de renvoyer aucun pauvre sans lui rien donner. Une année stérile ayant multiplié l'indigence et les maladies à Rome, Françoise dilata aussi les entrailles de sa charité. Non-seulement elle donnait l'aumône à ceux qui la demandaient, elle la faisait porter aux malades qui ne pouvaient pas venir. Dieu manifesta par un miracle, vérifié dans les procès authentiques, combien cette charité lui était agréable. Plus la disette augmentait, plus Françoise multipliait ses aumônes; elles étaient telles, que personne ne pouvait les expliquer. Pauluzzio et Laurent, craignant que la libéralité de leurs femmes ne leur portât préjudice, leur ôtèrent les clefs du grenier qui était plein, mirent en réserve ce qui était nécessaire pour la famille, les domestiques et les fermiers, vendirent le reste, et laissèrent le grenier vide. Françoise dit ensuite à Vannozie : « Allons au grenier, ramasser ce qui reste pour les pauvres.» Elles ne trouvèrent que de la menue paille, qu'elles amassèrent avec des balais; l'ayant ensuite criblée avec soin, elles eurent un muid de pur froment, qu'elles distribuèrent aux plus nécessiteux. Cela fait, Vannozie sortit du grenier, et Clara, sa domestique, le ferma à clef. Après peu de jours, les deux maris y vinrent, et y trouvèrent quarante mesures du meilleur froment; saisis d'admiration, ils racontèrent la chose au beau-père, qui voulut voir par lui-même, et dit que c'était l'œuvre de Dieu approuvant et récompensant la charité de Françoise.

Une autre fois, le vin étant fort rare, Andréosse et ses deux fils mirent à part un tonneau du meilleur pour la famille. Mais les pauvres, connaissant la charité de Françoise, venaient lui demander du vin pour les malades. Elle envoyait Clara en chercher au

tonneau mis en réserve, et qui se trouva bientôt vide. Andréosse et ses deux fils s'en étant aperçus, se mirent à crier avec grande colère, contre Françoise et Vannozie, qu'il ne leur restait pas une goutte de vin. Françoise leur dit en souriant : « Laissez-nous descendre à la cave, et, par la grâce de Dieu, nous vous servirons abondamment du vin que vous désirez. » Elles descendent toutes deux avec Clara, trouvent le tonneau plein, en tirent du vin excellent, et l'apportent à leurs beau-père et maris, disant : Voici le vin en question ; grâces à Dieu, le tonneau est encore plein. Le vieillard en goûta, ses fils en goûtèrent. Ne pouvant en croire leur palais, ils descendent à la cave et trouvent le tonneau plein. Dès lors ils laissèrent pleine liberté aux deux femmes d'administrer tout comme elles jugeraient à propos. Ce prodige, publié par toute la ville, eut un grand nombre de témoins, qui l'apprirent soit de la bouche de Laurent, soit de la bouche de Françoise même, qui le cita plus d'une fois pour exciter les autres à faire l'aumône avec largesse.

Françoise eut plusieurs enfants ; on ne connaît les noms que de trois : Baptiste, qui survécut aux autres, se maria, et laissa de la postérité ; Evangéliste, qui mourut la neuvième année de son âge ; une fille, nommée Agnès. Evangéliste fut un ange terrestre, tant il se plaisait à la prière et au culte divin. Il eut le don de prophétie. Un jour, prenant l'épée de son père et la lui appliquant sur le côté, il dit : « Voilà comme il vous sera fait, mon père. » Et dans l'invasion de Rome par Ladislas, roi de Naples, vers 1413, Laurent fut grièvement blessé à l'endroit marqué par son jeune fils. C'était merveille de voir les œuvres que faisait le petit Evangéliste, bien au-dessus de la portée de son âge ; ce qui semblait l'occuper uniquement, ce dont il parlait à sa mère avec le plus de joie, c'était de se préparer à la gloire éternelle. Son bonheur ne tarda guère. L'an 1411, la peste qui désolait Rome frappa Evangéliste dans sa neuvième année. Aussitôt il fit venir un confesseur, et, ayant reçu l'absolution, il dit à sa mère : « Il vous souvient, maman, que je vous ai dit : Il n'y a rien en ce monde qui me plaise, je ne désire que la vie éternelle et la société des anges. Dieu a regardé favorablement mon désir ; voici que nous allons être séparés ; mes patrons sont venus ici du ciel, saint Antoine, saint Onuphre, avec une multitude d'anges. Pous vous, ayez toujours bon courage, sachez que je serai bien, et que je prierai pour vous. Main-

tenant, donnez-moi votre bénédiction. » Il dit; et arrangeant lui-même ses mains et son corps, il rendit à Dieu son âme innocente. Au même instant, une petite fille de la maison voisine, qui était à l'extrémité et depuis longtemps ne parlait plus par la violence du mal, s'écria tout à coup : « Voyez, voyez Evangéliste Ponzani qui monte au ciel entre deux anges ! »

Pendant une nuit que Françoise veillait sur sa couche et que sa jeune fille Agnès dormait dans la même chambre, elle vit une blanche colombe, tenant en son bec un cierge allumé, qu'elle approchait de tous les sens de la jeune enfant, puis, ayant volé de côté et d'autre en battant des ailes, elle disparut. C'était à peu près un an depuis la mort d'Evangéliste. Françoise ne savait que penser de cette vision. Une autre nuit, vers l'aurore, elle vit la chambre resplendir d'une lumière insolite, et au milieu de cette lumière apparaître son jeune fils défunt, tel qu'il était de son vivant, mais incomparablement plus beau. A côté, elle voyait un jeune homme, bien plus beau encore. Etonnée d'abord, puis remplie d'une joie inexprimable, d'autant plus qu'elle le voyait s'approcher et la saluer gracieusement, elle ne put s'empêcher de lui tendre les bras et de lui demander avec tendresse ce qu'il faisait, où il était? s'il se souvenait de sa mère dans les cieux ? — Levant les yeux vers le ciel, il répondit : « Notre occupation n'est autre que de contempler l'éternel abîme de la divine bonté, de louer et de bénir sa majesté avec des transports de joie et d'amour. Tout absorbés en Dieu dans cette céleste béatitude, non-seulement nous n'avons aucune douleur, mais nous ne pouvons pas en avoir, et nous jouissons d'une paix qui durera toujours ; nous ne voulons ni ne pouvons vouloir que ce que nous savons être agréable à Dieu, lequel est notre entière et unique béatitude. Sachez que les chœurs qui sont au-dessus de nous nous manifestent les secrets divins. » Il ajouta : « Puisque vous désirez, ô mère, savoir en quel lieu je suis maintenant, sachez que je suis placé dans le second chœur de la première hiérarchie, parmi les archanges, et associé à ce jeune homme que vous voyez, bien plus beau que moi, parce que, dans le même chœur, il est dans un degré plus élevé. Il est envoyé de Dieu pour vous consoler dans votre pèlerinage, il sera votre compagnon perpétuel, et nuit et jour vous aurez la consolation de le voir. A présent, je vous annonce que je suis venu pour emmener

Agnès, qui mourra dans peu de temps et jouira avec moi des joies du paradis. »

Alors Françoise comprit ce que signifiait dernièrement la colombe. Après cet entretien, qui dura environ une heure, depuis l'aube jusqu'au lever du soleil, Evangéliste demanda permission à sa mère de se retirer, et lui laissa l'autre ange. La beauté de l'un et de l'autre était si éclatante, que jamais elle n'aurait pu y fixer ses regards, si Dieu n'en avait tempéré la splendeur. C'est ce qu'elle témoigna plus d'une fois à son père spirituel, qui l'obligeait par la sainte obéissance à lui faire connaître tout ce qu'elle voyait d'extraordinaire, et qui a écrit sa vie, tant sur ce qu'il apprit de sa bouche que sur ce qu'il connut par lui-même. Certaine donc de la mort prochaine de sa jeune fille, Françoise n'en dit rien à personne ; en attendant, elle la servait avec amour et respect, non plus comme sa fille, mais comme une épouse destinée à Jésus-Christ, le roi éternel, rendant grâces à Dieu de ce qu'il daignait l'appeler à lui. Agnès tomba donc malade, et quitta la vie en la cinquième année de son âge.

Lors de l'invasion de Rome par Ladislas de Naples, Pauluzzio, beau-frère de Françoise, fut jeté dans les fers ; son mari, Laurent, condamné à l'exil ; il ne restait à la maison que son fils Baptiste. Le commandant du roi, en quittant Rome, voulut l'emmener comme otage. Françoise, qui n'avait plus que celui-là d'enfant, pensait à le cacher. Son confesseur, mû par des vues plus élevées, lui ordonna de le conduire elle-même au commandant. Elle obéit. Le commandant et ses officiers en furent dans l'admiration. Quelques-uns cependant la blâmèrent de ce qu'elle exposait ainsi son fils unique à la captivité, peut-être même à la mort. On lui conseilla d'implorer la grâce du commandant. Elle répondit : « J'implorerai la grâce de qui peut me secourir, » et se mit à genoux devant une image de la sainte Vierge. Le commandant fit mettre Baptiste sur un cheval pour partir ; malgré tous les éperons, le cheval reculait au lieu d'avancer ; il en fut de même de plusieurs autres que l'on fit monter au jeune homme. Enfin le commandant, épouvanté, le rendit à sa mère, qui reçut ainsi le prix de son obéissance [1].

[1] *Acta SS.*, 9 mart. *Vita secunda S. Franciscæ*, n. 49.

Elle avait souvent des extases, durant lesquelles elle demeurait immobile. Mais dès que son père spirituel lui commandait ou demandait quelque chose en vertu de la sainte obéissance, elle faisait et répondait conformément à ses ordres et à ses demandes, sans sortir de l'extase, tandis qu'elle demeurait insensible comme une pierre à la voix de tout autre. Cette expérience eut lieu plus d'une fois devant un grand nombre de personnes. Un jour, elle était dans sa chambre avec Vannozie, récitant l'office de la sainte Vierge ; elle était à dire une antienne, lorsque son mari l'appelle par un domestique ; aussitôt elle quitte le livre, et exécute ce que son mari lui mande. Revenue dans sa chambre, elle reprend l'antienne interrompue, lorsqu'elle est appelée une seconde fois ; une seconde fois elle interrompt l'antienne pour obéir avec promptitude ; ce qui arriva jusqu'à quatre fois de suite. La quatrième fois, quand elle reprit en main le livre, elle trouva son antienne écrite en lettres d'or, et apprit de saint Paul, dans une extase, que Dieu l'avait fait par un ange, pour témoigner combien son obéissance lui était agréable. Vannozie, qui était présente, fut témoin oculaire de ce miracle [1].

La peste sévissait à Rome. La charité de Françoise s'empressa au secours des pestiférés ; elle les excitait avant tout à sanctifier leur mal, pour le salut de leur âme ; puis mettait tout en œuvre pour leur rendre la santé. Dieu lui accorda la grâce des guérisons ; en sorte que les malades accouraient à elle de toutes parts, sans que sa tendresse pût en refuser aucun. Pour satisfaire à leur multitude, elle leur arrangea plusieurs appartements dans la maison de son mari, d'où ils sortirent guéris contre toute espérance. Comme ils attribuaient cette guérison aux mérites de la sainte, elle imagina ce moyen pour détourner leur estime. Elle composa un médicament avec de la cire, de l'huile et des sucs de rue et de marjolaine, et s'en servait pour guérir toute espèce de maladies. Elle espérait qu'on attribuerait les guérisons à la vertu naturelle du médicament, et non aux mérites de la personne. Le contraire arriva : les malades, qui guérissaient en foule et subitement, n'en conçurent que plus de vénération pour elle.

Non contente de servir les malades dans sa propre maison,

[1] *Acta SS.*, 9 mart. *Vita secunda S. Franciscæ*, n. 50.

Françoise allait les chercher dans leurs cabanes et dans les hôpitaux, leur donnait à boire, faisait leur lit, bandait leurs ulcères ; plus ces ulcères étaient horribles et lui soulevaient le cœur, plus elle les soignait avec attention. Il lui arriva bien des fois, pour mieux vaincre la répugnance de la nature, de prendre de cette lotion infecte, de s'en asperger le visage, et même d'en boire. Mais Dieu, pour montrer combien cette victoire lui était agréable, rendait cette infection plus délicieuse que le mets le plus exquis. Françoise avait coutume de porter à l'hôpital ce qu'il y avait de plus délicat sur la table, et de le distribuer aux plus indigents. Elle rapportait à la maison leurs haillons les plus malpropres, les lavait et les raccommodait avec soin, puis les mettait parmi des parfums, comme devant servir au Seigneur lui-même.

C'est ainsi que Françoise, suivant qu'il a été constaté dans le procès de sa canonisation, servit les malades dans les hôpitaux pendant trente ans, du vivant de son mari. Comme dans les contagions il était difficile de trouver non-seulement des médecins pour soigner les corps, mais encore des prêtres pour soigner les âmes, elle en cherchait elle-même pour les amener auprès des malades qu'elle avait préparés. Elle assura même un traitement à un ecclésiastique, afin qu'il eût tout le temps pour visiter les malades qu'elle lui indiquait dans les hôpitaux. On ne saurait croire combien elle sauva d'âmes par cette charité.

Cependant elle eut la dévotion de faire un pèlerinage à Saint-François d'Assise, tant parce qu'elle portait le nom de ce patriarche, que parce que, comme lui, elle faisait ses délices de méditer la Passion du Sauveur. Elle se mit en route à pied, vers la fin de juillet, pour assister le deuxième d'août à la fête de la Portioncule. Elle était accompagnée de Vannozie, sa belle-sœur, et d'une de leurs amies, nommée Rite, c'est-à-dire Marguerite par abréviation. Elles partageaient leur temps entre de pieuses méditations et de pieux entretiens. Elles approchaient du terme de leur pèlerinage et entraient dans la plaine de Foligno, lorsqu'elles furent rejointes par un religieux vénérable, portant l'habit de Franciscain, qui, après les avoir saluées et leur avoir demandé la cause de leur voyage, se mit à parler avec une ferveur merveilleuse de l'infinie charité que nous a témoignée le Sauveur. La sainte, reconnaissant que celui qui parlait avec cet amour enflammé de la

Passion de Jésus-Christ était saint François lui-même, en fut émue jusqu'au fond de l'âme et ressentait une joie indicible. Ses compagnes étaient également charmées d'un entretien si agréable et oubliaient la fatigue du chemin. Cependant, comme on était à la fin de juillet, les chaleurs excessives leur faisaient éprouver une soif bien grande. Pour y pourvoir, le saint voyageur frappa de son bâton un poirier sauvage près du chemin, et en fit tomber des poires si belles et si grosses, que les pieuses pèlerines pouvaient à peine en embrasser une des deux mains. Tandis qu'elles admiraient cette merveille, le saint disparut. Elles reconnurent alors toutes que celui qui leur avait parlé n'était pas un des mortels d'ici-bas, et elles rendirent à Dieu les plus ferventes actions de grâces [1].

Les premiers confesseurs de Françoise étant morts, elle choisit le prêtre Jean Mattéoti, chanoine et curé de Sainte-Marie-la-Neuve, qui n'était pas loin de sa maison. Il fut son père spirituel tant qu'elle vécut. C'est lui qui nous a laissé la première vie de la sainte, dont tous les principaux faits se trouvent d'ailleurs juridiquement attestés dans les procès-verbaux de la canonisation.

Cette vie est en trois livres. Le premier expose assez brièvement les principaux faits de sa vie extérieure; le second présente le récit de ses principales visions, au nombre de quatre-vingt-dix-sept; le troisième contient ses luttes avec les démons, et ses révélations sur les peines de l'enfer, les expiations du purgatoire, les joies du paradis.

Outre son ange gardien, tel qu'en a tout le monde, Françoise avait encore, comme déjà nous avons appris, un archange pour assistant perpétuel. Elle le voyait jour et nuit sous la forme humaine d'un enfant de neuf ans, vêtu d'une tunique blanche comme la neige. Son visage était plus resplendissant que le soleil, en sorte qu'elle pouvait en voir l'éclat, mais non le regarder. Il n'y avait que deux occasions où elle pouvait le contempler plus facilement: lorsqu'elle parlait de l'archange à son père spirituel; alors elle pouvait très-facilement considérer ses cheveux, ses yeux et ses autres membres. Ensuite, lorsqu'elle était battue par les malins esprits, elle regardait sans aucune difficulté l'archange, pour se

[1] *Secunda vita*, n. 64 et 65.

réconforter par cette vue. Ce qui est plus admirable, lorsqu'elle avait été battue et assommée par les malins esprits, au point d'être près de mourir, l'archange apparaissait avec un visage resplendissant et une chevelure rayonnante, et les esprits malins, n'en pouvant supporter l'éclat, s'enfuyaient aussitôt confus. Tel était le resplendissement de l'archange, qu'à sa clarté Françoise faisait la nuit tous les exercices nécessaires dans la maison, sans aucune lumière matérielle [1].

Quant aux révélations de sainte Françoise sur l'enfer, le purgatoire et sur la hiérarchie des anges, révélations que l'Eglise a examinées sans y trouver rien à reprendre, on en peut voir le résumé dans le tome XXI de l'*Histoire de l'Eglise*.

Laurent Ponzani, touché des vertus de sa sainte épouse, et sachant combien elle aspirait à une vie plus parfaite, se résolut de garder avec elle la continence, pourvu qu'elle continuât à demeurer avec lui dans la même maison et à gouverner la famille, lui promettant de ne contrarier plus jamais sa volonté ni lui faire aucune peine. Françoise en fut au comble de la joie. Elle n'avait plus qu'à servir Dieu et son époux : Dieu, par-dessus toutes choses; son époux, comme son frère, dans les infirmités qu'il avait contractées par suite de ses blessures, de ses prisons, de ses exils. Quant à elle-même, se voyant libre pour tout le reste, elle vendit les habits précieux qu'elle portait jusqu'alors par obéissance, en employa le prix à vêtir les pauvres, s'habilla elle-même d'une robe de bure, telle que les servantes eussent à peine voulu en porter. Le monde ne pouvait comprendre qu'une dame si noble et si riche s'abaissât de cette manière. Elle allait à une de ses vignes, près de Saint-Paul, y ramassait des sarments, et les portait sur sa tête à travers la ville, pour les distribuer aux malheureux. Son mari la vit un jour dans cet équipage; il ne lui en dit rien, connaissant le saint motif qui la faisait agir de la sorte. Quelquefois elle conduisait un petit âne chargé de fagots qu'elle distribuait par les maisons les plus indigentes. Elle fit plus : dans un temps de cherté, elle s'en allait avec sa belle-sœur Vannozie dans les quartiers de Rome où elles n'étaient pas connues, et mendiaient de porte en porte de quoi donner aux pauvres. Comme on s'aper-

[1] *Vita prima*, l. II, n. 1.

cevait bien qu'elles n'étaient pas pauvres elles-mêmes, il arriva plus d'une fois qu'on leur donna des injures au lieu d'argent. Dans une de ces quêtes d'humilité et de charité, elles entendirent de grands gémissements dans une maison : un enfant venait d'y mourir sans baptême ; Françoise le prend entre ses bras, le rend bientôt vivant à sa mère, recommande aux assistants de ne rien dire, et se dérobe à leurs yeux. Elle affectionnait tellement la pauvreté et l'humiliation, qu'elle se mettait volontiers parmi les mendiants à la porte des églises. Les morceaux de pain qu'on lui donnait comme à une mendiante, elle les gardait pour elle, et en place elle donnait aux pauvres un pain tout entier de sa maison ; les morceaux rompus lui semblaient bien plus délicats, parce qu'ils avaient été donnés pour l'amour de Dieu.

A ce mépris de soi-même, elle joignait des austérités de plus d'un genre. Jamais elle ne but de vin, ni en santé, ni en maladie. Contente d'un seul repas par jour, elle ne mangeait rien le soir, si ce n'est en cas de maladie grave et par ordre de son confesseur, une pomme cuite, et cela très-rarement encore. Pendant seize ans que sa bru, nommée Mobilie, continua de l'observer, jamais elle ne la vit manger ni chair, ni œufs, ni laitage, ni poisson, ni rien qui pût flatter les goûts. Bien ou mal portante, toute sa nourriture était du pain ordinaire, des légumes ou des herbes cuites, avec un peu de sel, sans huile. Elle ne prenait que deux heures de sommeil, sur un lit très-dur, dans une position gênante, plutôt assise que couchée. Elle portait sur la chair un double cilice, avec une ceinture de crin et un cercle de fer, qui lui occasionna plus d'une plaie. Ajoutez-y une discipline armée de pointes de fer, avec quoi elle se frappait jusqu'au sang. Elle persévéra dans cette rigueur de pénitence jusqu'à ce que son confesseur lui interdit le cercle de fer et les disciplines sanglantes. Cependant, si dure à elle-même, Françoise était douce et indulgente envers tout le monde, ne laissait manquer personne de rien, surtout les malades, et remplissait avec une constante sollicitude tous ses devoirs de mère de famille.

Quand elle méditait sur la passion du Sauveur, elle en était si profondément touchée, elle en versait des larmes si abondantes, que sa bru et ses autres domestiques craignirent plus d'une fois qu'elle n'en mourût de douleur. Cette douleur ne pénétrait pas

seulement son âme, mais son corps. Pensait-elle aux pieds et aux mains percés de clous, elle sentait ses pieds et ses mains propres si endoloris, qu'elle n'en pouvait plus faire aucun usage. La couronne d'épines lui occasionnait une couronne de douleurs à la tête ; la flagellation lui laissait les membres meurtris. Dans cette contemplation douloureuse, était-elle ravie en extase, ses pieds et ses mains distillaient du sang. En méditant sur le côté ouvert du Sauveur, toute sa poitrine lui demeura couverte de plaies. Cette souffrance lui dura très-longtemps ; il en sortait une liqueur semblable à de l'eau ; il fallut y appliquer du linge, et en changer de temps à autre. Ne pouvant le faire toute seule, tant la douleur était grande, elle fut obligée de découvrir son secret à Vannozie et à deux autres compagnes intimes, qui gardèrent ces linges comme des reliques. Elle fut guérie de cette plaie dans une extase, le jour de Noël 1432, en présence d'une de ses compagnes et de son confesseur [1].

Dès son enfance, Françoise allait habituellement à la messe et se confessait dans l'église Sainte-Marie-la-Neuve, non loin de sa maison paternelle. Cette église était desservie par des Bénédictins de la congrégation du mont Olivet, fondée par le bienheureux Bernard Ptolomée de Sienne. Lors de son mariage, Françoise alla demeurer dans un autre quartier, mais elle venait toujours se confesser à Sainte-Marie. Elle s'était attiré l'affection et la confiance de plusieurs nobles dames qui fréquentaient la même église. De pieux entretiens s'établirent entre elles. Un jour, c'était en 1425, leur parlant avec une ferveur extraordinaire, Françoise leur exposa combien ce serait une chose agréable à Dieu, si toutes unanimement elles se consacraient à la sainte Vierge, et, sous sa protection maternelle, formaient une association de piété dans cette même église, comme il y en avait d'autres ailleurs, telles que du rosaire ou du scapulaire. Cette pensée plut singulièrement à toutes les dames, qui la regardèrent comme inspirée du ciel et digne d'être mise à exécution sans délai. Le jour de l'Assomption, elles firent solennellement l'*oblation* de leurs personnes à la sainte Vierge, d'où leur vint le nom d'*Oblates*. Toutes regardaient et écoutaient Françoise comme la mère et la supérieure que Dieu

[1] *Secunda vita*, cap. IV.

même leur avait donnée. Ceci était un germe qui, avec le temps, devait produire quelque chose de plus parfait. Lorsque Françoise eut reçu de son mari liberté pleine et entière de suivre tous les mouvements de sa dévotion, elle pensa qu'elle pourrait bien se réunir un jour avec ces pieuses dames dans une même maison, et donner naissance à une nouvelle congrégation religieuse. Cette pensée devint une résolution formelle, lorsqu'elle se vit privée de la société si douce de sa belle-sœur Vannozie, avec laquelle elle avait vécu trente années entières dans une telle union, que toutes deux paraissaient n'avoir qu'un cœur et qu'une âme. Vannozie étant tombée malade, Françoise connut qu'elle n'en relèverait point. Elle l'assista constamment, avec un prêtre et d'autres personnes pieuses. Ayant aperçu l'esprit malin qui cherchait à troubler la mourante, elle recommanda au prêtre de le réprimer par l'aspersion d'eau bénite. Cela fait, l'archange qui accompagnait toujours Françoise réduisit le tentateur, par un regard, à se retirer transformé en vile fourmi. La malade mourut saintement, et Françoise vit son âme monter au ciel dans une nuée lumineuse [1].

Trois saints du ciel excitèrent spécialement Françoise à procurer l'établissement de la congrégation des Oblates : saint Paul, saint Benoît et sainte Madeleine. Au commencement du mois de juillet 1433, le pape Eugène IV commit cette affaire à Gaspar, archevêque de Cosence, qui donna, vers la fin du même mois, un avis favorable. Les pieuses dames, les unes filles, les autres veuves, se réunirent dans une maison appelée la Tour-des-Miroirs. Françoise, leur mère et leur fondatrice, ne put les suivre aussitôt. Son mari, qui vivait encore et souffrait beaucoup de ses infirmités, réclamait sa continuelle assistance. Il mourut chrétiennement en 1436. Dès lors elle se réunit à ses chères filles. Ayant mis ordre à ses affaires, elle alla se prosterner à la porte du couvent, nu-pieds, les bras en croix, suppliant les sœurs, au milieu des larmes et des sanglots, de l'admettre dans leur société comme une mendiante et une pécheresse qui, après avoir donné au monde la fleur de la jeunesse, venait offrir à Dieu les restes d'une vieillesse épuisée. Ce spectacle inattendu émut jusqu'aux larmes toutes les sœurs, qui la relevèrent avec empressement et l'introduisirent dans la

[1] *Secunda vita*, cap. VIII.

maison avec une sainte joie. Elle prit l'habit et fit son *oblation* le jour de Saint-Benoît, 21 mars 1436. La supérieure était alors sœur Agnès de Lellis. Mais toutes supplièrent Françoise de vouloir bien être leur supérieure, comme elle était leur mère et leur fondatrice. Elle résista longtemps, étant venue, non pour être servie, mais pour servir les autres, comme la dernière de toutes. Elle finit par céder à leurs instances. Mais comme ses fréquentes visions et extases pouvaient être un obstacle au parfait accomplissement de certains de ses devoirs, elle prit pour assistante la même Agnès de Lellis. La vie de Françoise était une règle vivante de perfection. Chaque soir, elle se prosternait devant toutes ses sœurs, et, les mains jointes, leur demandait humblement pardon de toutes les fautes qu'elle avait pu commettre. Dieu ne cessa de glorifier son humble servante par le don de prophétie, et un grand nombre de miracles juridiquement attestés par des témoins oculaires. Enfin, le 2 mars 1440, ayant appris que son fils Jean-Baptiste était malade, elle alla le voir avec une de ses compagnes. Elle le trouva mieux; mais elle y tomba malade elle-même. Elle voulait s'en retourner au couvent dès le soir, suivant la règle; mais, comme c'était loin, son confesseur lui ordonna de rester par obéissance en la maison de son fils. Elle connut par révélation qu'elle mourrait dans sept jours, et s'y prépara comme elle avait vécu, c'est-à-dire saintement. En effet, ayant reçu tous les sacrements de l'Eglise, elle expira tranquillement le 9 du même mois, en la cinquante-sixième année de son âge. Une minute auparavant, lui voyant remuer les lèvres, son confesseur lui avait demandé si elle voulait quelque chose. Elle répondit : « J'achève les vêpres de la sainte Vierge ! »

Les miracles ne furent pas moins nombreux après sa mort que pendant sa vie. On commença dès lors à l'honorer d'un culte public. Cependant le procès de sa canonisation, commencé sous Eugène IV et Nicolas V, ne fut terminé que sous Paul V, en 1608. On voit son corps à Rome, dans une châsse magnifique, et l'on y célèbre sa fête le 9 mars avec beaucoup de solennité. Les religieuses qui reconnaissent sainte Françoise pour fondatrice ne font point de vœu; elles promettent simplement d'obéir à la mère présidente. Elles ont des pensions, héritent de leurs parents, et peuvent sortir avec la permission de leur supérieure. Il y a dans

le couvent qu'elles ont à Rome plusieurs dames de la première qualité [1].

A Nysse, le décès de saint Grégoire, évêque, frère de saint Basile le Grand, célèbre par son érudition et par l'innocence de sa vie. Il eut sous Valens, empereur arien, la gloire d'être chassé de sa ville épiscopale pour la défense de la foi catholique. — A Barcelone en Espagne, saint Pacien, évêque, puissant en paroles et en œuvres : étant parvenu à une extrême vieillesse, il mourut saintement, du temps de l'empereur Théodose. — En Moravie, les saints évêques Cyrille et Méthode, qui attirèrent à la foi de Jésus-Christ plusieurs peuples de ces contrées, avec leurs rois. — A Bologne, sainte Catherine, vierge de l'ordre de Sainte-Claire, illustre par la sainteté de sa vie, et dont le corps est honoré en cette ville d'un culte particulier.

Xe JOUR DE MARS.

LES QUARANTE MARTYRS DE SÉBASTE.

Au mois de janvier 313, l'empereur Licinius, d'accord avec l'empereur Constantin, dont il venait d'épouser la sœur, publia un édit favorable aux chrétiens. Au mois de mai de la même année, l'empereur Licinius, ayant invoqué le Dieu des chrétiens avec son armée, remporta une victoire complète sur le persécuteur Maximin Daïa, et extermina toute la race des empereurs persécuteurs, Dioclétien, Galérius, Maximin et Sévère. En 315, l'empereur Licinius commence à persécuter les chrétiens. En 324, l'empereur Licinius est défait dans une grande bataille, il perd l'empire et la vie, sa race est exterminée comme celle de Dioclétien, de Galérius et de Maximin Daïa.

Dans la persécution de Licinius, la ville de Sébaste en Arménie vit deux glorieux triomphes de martyrs : d'abord celui de saint Blaise, son évêque ; ensuite celui de quarante soldats.

Ils étaient de différents pays, mais unis entre eux comme des

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 9 mars.

frères par la même valeur guerrière, et plus encore par la même foi chrétienne. Leur bataillon était renommé par sa bravoure. Un jour que la division dont ils faisaient partie prit la fuite, non-seulement ils ne s'enfuirent pas, mais ils résistèrent seuls à toute l'armée ennemie, sans que pas un des quarante succombât. Aussi étaient-ils regardés comme les modèles des braves.

L'empereur Licinius ayant donc envoyé l'ordre de sacrifier aux idoles, le gouverneur Agricolaüs fit venir les quarante, et leur dit : « Vous avez montré à tous votre confraternité à la guerre par votre accord parfait et par la victoire ; tous vous avez commandé à l'armée. Montrez donc le même accord à cette heure, obéissez aux lois impériales, et sacrifiez aux dieux avant les tourments. » Les saints répondirent au gouverneur : « Lorsque nous nous battions pour un empereur mortel, nous remportions la victoire, ainsi que vous le savez bien vous-même : combien plus nous battant pour le souverain immortel, vaincrons-nous ta méchante volonté ? Agricolaüs dit : On vous propose de deux choses l'une, ou de sacrifier aux dieux et de recevoir de grands honneurs, ou bien, si vous ne sacrifiez pas, d'être privés du baudrier et de la milice. Réfléchissez donc, et choisissez ce qui vous est plus avantageux. Les saints répondirent : Le Seigneur pourvoira ce qui nous convient. Le gouverneur dit : Ne m'apportez point beaucoup de paroles ; mais, revenant demain, sacrifiez aux dieux. » Et il les fit mettre en prison. Les saints y étant entrés prièrent ainsi à genoux : « Seigneur, délivrez-nous des tentations et des piéges de ceux qui opèrent l'iniquité. » Le soir venu ils se mirent à chanter ce psaume : « Celui qui habite dans l'assistance du Très-haut, se repose dans la protection du Dieu du ciel. Il dira au Seigneur : Vous êtes mon défenseur et mon refuge. Il est mon Dieu, et j'espérerai en lui, etc. » C'est un des psaumes que l'Eglise récite ou chante dans sa prière du soir. Quand les quarante soldats eurent fini le psaume, ils prièrent. Puis, se levant, ils se mirent à réciter des psaumes jusqu'au milieu de la nuit. Le chef du premier chœur s'appelait Kyrion, le chef du second Candide. A minuit, le Sauveur leur apparut et dit : « Votre commencement est bon ; mais qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé. » Or tous entendirent cette voix et furent saisis de crainte, et restèrent sans dormir jusqu'au jour.

Le gouverneur, ayant convoqué tous ses amis, fit venir les saints, et se mit à leur dire : « Je vous parle sincèrement ; parmi tous les soldats de l'empereur, il n'y en a point comme vous, de si dignes d'éloges, ni que nous aimions tant. Ne veuillez pas tourner cet amour en haine. Il dépend de vous de choisir. » Saint Candide, faisant allusion au sens que présente en grec le nom d'Agricolaüs, répondit : « C'est bien à propos que l'on vous a donné le nom de flatteur agreste. Le gouverneur reprit : Ne vous ai-je pas dit qu'il dépend de vous de choisir la haine ou l'amour ? Candide répondit : Puisque cela dépend de nous, eh bien, nous vous haïssons et nous aimons Dieu. Nous étant donc odieux, ne veuillez pas nous aimer. » Agricolaüs, rugissant comme un lion, les fit charger de chaînes et conduire en prison. Saint Kyrion lui dit : « Vous n'avez pas pouvoir de nous punir, mais seulement de nous interroger. » Le gouverneur eut peur et ordonna au geôlier de leur ôter les chaînes, mais de les garder avec soin, en attendant l'arrivée de Lysias, commandant général des troupes. Dans l'intervalle, saint Kyrion exhortait ses camarades jour et nuit. Il leur disait : « Suivant la disposition de Dieu, nous avons été amis dans cette milice temporelle, ne nous séparons donc pas ; mais comme nous avons été unanimes dans la vie, soyez-le dans le martyre. Vaillants ici-bas et obéissants au souverain temporel, hâtons-nous d'être trouvés tels devant le souverain Dieu.

Après sept jours, Lysias arriva de Césarée en Cappadoce à Sébaste. Le huitième, étant assis sur le tribunal avec le gouverneur, il donna ordre d'amener les saints. En route, Kyrion les exhortait, disant : « Tenons ferme, et soutenons-nous les uns les autres. Quand nous marchions à la bataille, n'invoquions-nous pas le Seigneur ? et il nous assistait, et nous remportions la victoire. Rappelez-vous ce combat mémorable où tous les autres s'enfuirent : nous ne restâmes que nous, quarante, au milieu des ennemis. Nous invoquâmes le Seigneur avec larmes et il nous donna la valeur : nous tuâmes les uns et mîmes en fuite les autres, et pas un de nous ne fut blessé par une si grande multitude. Aujourd'hui nous avons trois adversaires qui cherchent à nous abattre. Satan, le général, et le gouverneur ; et ces trois sont un. Et nous nous laisserions vaincre par ces trois ? Non, non, je vous en prie : mais, comme toujours, invoquons le Seigneur, et ni les

chaînes ni les tourments ne nous abattront. Quand nous allions à la guerre ou au combat, ne disions-nous pas ce psaume : Dieu, sauvez-moi en votre nom, et dans votre vertu délivrez-moi ; Dieu exaucez ma prière, et écoutez les paroles de ma bouche? Disons-le maintenant, et le Seigneur nous exaucera et nous soutiendra. » Et pendant qu'on les conduisait au tribunal, ils récitaient ce psaume, qui est le cinquante-troisième.

Tout le monde était accouru au spectacle. Les quarante s'étant présentés devant le général et le gouverneur, le général dit en les regardant : « Voilà des hommes qui veulent qu'on les persuade, afin de recevoir de plus grands honneurs. Dans la réalité, ils en sont dignes. Je vous propose donc de deux choses l'une, ou de sacrifier aux dieux, pour recevoir de moi des honneurs et des récompenses ; ou bien, si vous n'obéissez pas, d'être privés du baudrier et de la milice, et livrés au châtiment. Saint Candide répondit : Recevez nos baudriers et même nos corps, car nous n'estimons rien ni personne au-dessus du Christ. » Alors le général ordonna de leur meurtrir le visage avec des pierres. Candide dit : « Commandant de ténèbres et docteur d'iniquité, commence à le faire, et tu verras ton châtiment. » Le gouverneur, frémissant contre les militaires qui servaient d'exécuteurs, leur dit : « O mauvais ministres, pourquoi ne faites-vous pas plus promptement ce qui vous est commandé ? » Les exécuteurs prirent donc des pierres, mais ils se frappaient eux-mêmes. Ce qui donna aux saints de Dieu une nouvelle confiance. Le général en fureur prit une pierre pour frapper un des saints au visage ; mais le coup porta sur la mâchoire du gouverneur, de manière à le blesser grièvement. Saint Kyrion dit alors : « Seigneur, les ennemis qui nous attaquent ont été affaiblis eux-mêmes et sont tombés. Que vraiment leur glaive entre dans leurs propres cœurs, et que leur arc soit brisé ! Le gouverneur dit : Par les dieux ! ces gens usent de magie, pour ne pas sentir nos tourments, mais nous les renvoyer. » Les saints comparèrent le gouverneur à la tête du diable, le général à la queue, et dirent : « Vous êtes tous deux ministres de Satan. Si vous ne l'avez pas vu dès les premiers tourments, essayez-en d'autres. Les exécuteurs dirent aux saints : Insensés et ennemis de la bonté des dieux, pourquoi ne leur sacrifiez-vous pas ? Saint Kyrion répondit : Nous adorons un seul Dieu et Jésus-Christ son fils, et l'Esprit-

Saint, qui a la puissance de diriger notre bouche selon la vérité ; afin que nous recevions des couronnes incorruptibles, en triomphant de vos malicieuses inventions. »

Alors le général les fit reconduire en prison, pour prendre le temps de savoir qu'en faire. Arrivé en prison, saint Kyrion se mit à chanter avec ses camarades le psaume 122 : J'ai levé mes yeux vers vous, qui habitez dans les cieux. Quand ils eurent fini, une voix se fit entendre ; le Sauveur leur apparut et dit : « Qui croit au Père et au Fils et au Saint-Esprit, celui-là vivra, quand même il serait mort. Ayez confiance et ne craignez pas les peines qu'ils peuvent vous faire, car elles ne durent qu'un temps. Encore un peu de patience, et vous serez couronnés. » Ils passèrent toute la nuit dans la joie du Christ.

Le lendemain, quand ils parurent devant le général et le gouverneur, ils virent un noir démon, tenant un glaive et un serpent, et disant à l'oreille d'Agricolaüs : « Tu es à moi, courage ! » Les martyrs, debout au milieu du peuple, dirent aux deux magistrats : « Pourquoi tant de délais ? Faites promptement ce que vous voulez faire. » Le gouverneur irrité ordonna de leur mettre une corde au cou de chacun, et de les traîner sur un étang près de la ville, et qui alors était glacé comme au fort de l'hiver ; à côté se trouvait un bain chaud pour celui qui voudrait s'y retirer en renonçant à Jésus-Christ. Vers le soir, les quarante furent exposés sur la glace, tout nus, et par un vent très-froid. A la première heure de la nuit, leurs membres, gonflés par un froid excessif, se gerçaient de toutes parts. L'un des quarante, perdant courage, entra dans le bain ; mais à peine eut-il senti la chaleur, qu'il expira. Les autres se mirent à prier tout d'une voix. « Seigneur, n'exercez pas votre colère sur nous dans les fleuves, ni votre fureur dans la mer. Celui qui s'est séparé de nous a été épandu comme de l'eau, et tous ses os ont été dispersés. Mais nous ne nous éloignons pas de vous, parce que vous nous donnerez la vie et que nous vous invoquerons. Toutes les créatures vous louent, les dragons et tous les abîmes. Tout obéit à votre parole, Seigneur, le feu, la grêle, la neige, la glace, le souffle des tempêtes. Vous seul marchez sur les ailes des vents. Vos pas foulent la mer, comme la terre ferme. Exaucez-nous, Seigneur, comme vous avez exaucé Jacob quand il fuyait la colère de son frère Esaü. Déli-

vrez-nous, Seigneur, comme vous avez délivré de la tentation Joseph, qui a été vendu en figure de vous : comme vous avez exaucé Moïse, faisant des prodiges en Egypte, divisant la mer, et conduisant votre peuple par le désert. Exaucez-nous, Seigneur, comme vous avez daigné exaucer vos apôtres, quand les impies leur défendaient de parler en votre nom : ainsi maintenant exaucez-nous et délivrez-nous dans votre miséricorde, de peur que cette tempête ne nous abîme, et que cette glace ne nous absorbe. Secourez-nous, ô notre Sauveur parce que nous plongeons dans la mer, et que nos pieds sont teints de notre sang. Seigneur, adoucissez la rigueur de ce froid, afin que tout le monde connaisse, que nous avons crié vers vous. »

Et à la troisième heure de la nuit, le soleil se leva sur eux avec une chaleur d'été, et la glace se fondit, et l'eau devint chaude. Or tous ceux qui les gardaient étaient plongés dans un profond sommeil; il n'y avait à veiller que le concierge, qui écoutait avec attention tout ce que disaient les martyrs dans leur prière, et qui considérait en lui-même comment celui qui s'était retiré dans le bain y était mort aussitôt, tandis que ceux qui priaient sur la glace vivaient encore. Quand il les aperçut entourés de lumière, il regarda au ciel, pour voir d'où venait cette lumière; et il vit des couronnes descendre du ciel au nombre de trente-neuf, et il disait en lui-même : Comment, puisqu'ils sont quarante, y a-t-il une couronne de moins? Et il comprit que celui qui s'était réfugié dans le bain, avait été réprouvé et ne comptait plus parmi les quarante. Aussitôt réveillant les gardes, il jeta ses vêtements devant eux, et il sauta dans l'étang, en criant : Moi aussi je suis chrétien. Et se plaçant au milieu des quarante, il dit: «Seigneur Dieu, je crois en vous comme ceux-ci; mettez-moi de leur nombre, et rendez-moi digne de souffrir pour vous des tourments et des tentations, afin que moi aussi je me retrouve en vous.« Saint Kyrion s'écria aussitôt : Quel Dieu est grand comme notre Dieu?«Vous êtes le seul Dieu qui fassiez ces grands miracles. Vous tournez pour nous ceux qui étaient contre nous, suppléant le nombre de la quatrième dizaine; afin que l'esprit malin ne se réjouisse pas d'avoir rendu notre bataillon imparfait, mais qu'il gémisse de se voir confondu d'un opprobre éternel. » En effet Satan, prenant une forme humaine, se lamentait devant eux : « Malheur à moi, je suis vaincu

par les saints et devenu un objet de risée, pour n'avoir pas eu de bons ministres ; autrement, je n'eusse pas été vaincu. Maintenant je tournerai le cœur du juge, pour qu'il brûle les corps des saints et les jette dans le fleuve, afin qu'au moins on ne trouve pas leurs reliques. »

Au matin, les persécuteurs étant arrivés sur les lieux virent le concierge debout au milieu des martyrs. Ils demandèrent aux soldats ce qu'ils avaient donc vu, pour faire cela. Les soldats répondirent : « Nous étions accablés de sommeil, mais le concierge veilla toute la nuit. Tout d'un coup il nous réveilla, et nous le vîmes environné d'une grande lumière. Mais lui, jetant aussitôt ses habits, entra vers eux dans l'étang, en s'écriant : Moi aussi je suis chrétien ! » Les persécuteurs ordonnèrent alors de tirer les martyrs hors de l'étang, et, avec des barres de fer, de leur briser les jambes, le dos et les autres ossements. La mère de l'un d'eux était présente. Or son fils, nommé Méliton, était le plus jeune. Elle craignait pour lui, qu'il n'eût peur. Elle tendait continuellement ses mains vers lui, disant : « Bien-aimé fils, encore un peu de courage, afin que vous soyez parfait ; ne craignez pas, voilà Jésus-Christ qui vous assiste et vous soutient. » Or, pendant qu'on leur brisait les jambes et qu'ils expiraient, ils disaient : « Notre âme a été délivrée comme un passereau du piége des chasseurs ; le piége a été brisé et notre âme est sauve. Notre secours est dans le nom du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre. » Et tous disaient : Amen, en rendant leurs âmes à Dieu.

On fit venir des chariots pour emmener les corps des saints, afin de les brûler et de jeter leurs cendres dans le fleuve. Méliton, le plus jeune, respirait encore. On le laissa, dans l'espoir qu'il survivrait et qu'on pourrait le faire changer. Mais il expira entre les bras de sa mère, qui suivait les chariots, pour le mettre avec les corps des saints. C'était une femme, et une femme du peuple.

Quand les corps eurent été brûlés, le général et le gouverneur se dirent entre eux : « Si nous laissons ces cendres, les chrétiens les recueilleront avec soin, et en rempliront le monde. Jetons-les au fond du fleuve, pour qu'on ne puisse rien faire de semblable. » En conséquence, on balaya même la place du bûcher, pour qu'il ne restât pas la moindre relique. Vaine précaution, après quelques jours, Pierre, évêque de Sébaste, eut révélation que les reliques des

saints martyrs se trouvaient réunies dans un certain endroit du fleuve. Il y alla de nuit, avec quelques hommes pieux du clergé et du peuple. Et voilà que les reliques des saints brillaient dans l'eau, comme les étoiles dans le firmament. Ils les recueillirent dans une châsse : d'où il s'en est répandu par tout l'univers. Ces quarante soldats consommèrent leur martyre le 9 mars 320. Ils ont été célébrés dans d'éloquents panégyriques par saint Basile, saint Éphrem, saint Grégoire de Nysse, saint Gaudence de Bresse. C'est de leurs écrits, ainsi que de trois espèces de vies ou d'actes que nous avons tiré cet article. La fête des quarante martyrs de Sébaste a été remise au 10 mars, pour céder le 9 à sainte Françoise de Rome, dont la fête est plus solennelle.

Le même jour, à Apamée en Phrygie, les saints Caïus et Alexandre, qui, durant la persécution de Marc-Antonin et Lucius Vérus, ainsi qu'Apollinaire, évêque d'Hiéraple, l'écrit dans son livre contre les hérétiques cataphryges, reçurent la couronne d'un glorieux martyre. — En Perse, quarante-deux saints martyrs. — A Corinthe, les saints martyrs Codrat, Denys, Cyprien, Anect, Paul et Crescent, que le président Jason fit mourir par le glaive, durant la persécution de Dèce et de Valérien. — En Afrique, saint Victor, martyr, pour la fête duquel saint Augustin fit un sermon au peuple. — A Jérusalem, saint Macaire, évêque et confesseur, qui porta Constantin et Hélène à purifier les saints lieux et à y bâtir des églises.—A Paris, saint Droctovée, abbé, disciple du bienheureux Germain. — Au monastère de Bobio, saint Attale, abbé, célèbre par ses miracles.

XIe JOUR DE MARS.

SAINT EULOGE,

PRÊTRE DE CORDOUE, MARTYR, ET AUTRES MARTYRS D'ESPAGNE SOUS LA PERSÉCUTION DES MAHOMÉTANS.

Interrogé par ses disciples qui était le plus grand dans le royaume des cieux, Jésus appela un petit enfant, le mit au milieu d'eux et leur dit : « En vérité je vous le déclare, si vous ne vous convertissez,

et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux. Quiconque s'humiliera donc comme ce petit enfant, celui-là sera le plus grand dans le royaume des cieux. Prenez donc garde, de mépriser un de ces petits, car je vous assure que leurs anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux. » Une autre fois, comme les disciples se disputaient à qui était le plus grand d'entre eux, Jésus leur dit : « Les rois des nations les gouvernent en maîtres. Il n'en sera point ainsi parmi vous, mais le plus grand sera comme le moindre et le chef comme le serviteur. Quel est le plus grand, de celui qui est assis à table et de celui qui sert? n'est-ce pas celui qui est assis? Cependant je suis au milieu de vous comme celui qui sert. C'est vous qui avez persévéré avec moi dans mes tentations, aussi je vous prépare, comme mon Père m'a préparé à moi, un royaume : afin que vous mangiez et que vous buviez à ma table dans mon royaume, et que vous soyez assis sur des trônes, jugeant les douze tribus d'Israël. » Et lorsque, au jardin des Olives, Pierre tira son glaive pour le défendre, Jésus lui dit : « Remets ton glaive dans son fourreau. Penses-tu donc que je ne pourrais pas prier mon Père, et qu'il m'enverrait aussitôt plus de douze légions d'anges. Mais comment alors s'accompliraient les Ecritures, qui annonçaient que cela doit se passer ainsi? » Enfin, interrogé par Pilate, s'il était roi des Juifs, Jésus lui répondit : « Mon royaume n'est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes ministres combattraient pour que je ne fusse pas livré aux Juifs ; mais maintenant mon royaume n'est pas d'ici. Pilate lui dit : Vous êtes donc roi ? Jésus répondit : Vous dites vrai, que je suis roi. Je suis né pour cela, et je suis venu pour cela dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité, écoute ma voix. »

D'après ces paroles de Notre-Seigneur, il est roi, il a un royaume à lui ; seulement son royaume ne vient pas de ce monde, mais de son Père, qui lui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Assieds-toi à ma droite, jusqu'à ce que je réduise tes ennemis à te servir de marchepied. L'Eternel fera sortir de Sion le sceptre de ta puissance, domine en maître au milieu de tes ennemis. » Ce royaume de notre Seigneur Jésus-Christ s'étend au ciel, sur la terre et dans les enfers ; au nom seul de Jésus, il faut que

tout fléchisse le genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Parmi les ministres de ce roi et de ce royaume, il y a des millions d'anges demeurés fidèles dans la tentation. Non-seulement ils servent Dieu et son Fils, mais encore les petits enfants. Telle est leur puissance, qu'un seul d'entre eux, dans une seule nuit, frappa de mort cent quatre-vingt mille hommes de l'armée de Sénachérib. Les anges apostats eux-mêmes, dont le chef est appelé le chef de la puissance de l'air, le prince de ce monde, le dieu de ce siècle, restent assujettis à l'ordre de Dieu et de son Fils, comme exécuteurs de sa justice et de sa providence. En enfer, ils punissent les damnés, suivant le mérite de leurs crimes et la sentence du juge. Sur la terre, ils tentent l'homme au degré que Dieu leur permet. Ils étaient une légion, quand ils demandèrent à Jésus la permission d'entrer dans un troupeau de porcs.

L'homme est mis à l'épreuve comme l'ange, avant d'être incorporé définitivement au royaume de Dieu. Nos premiers parents succombent à la tentation ; mais dans leur châtiment même, Dieu leur annonce un rédempteur né de la femme, lequel écrasera la tête au serpent et sera tout ensemble Fils de Dieu et Fils de l'homme, roi du ciel et de la terre, des anges et des hommes fidèles. Satan trompe nos premiers ancêtres du haut d'un arbre : Jésus-Christ nous rachète sur l'arbre de la croix ; il est l'agneau immolé dès l'origine du monde, et dont le sang opère dès lors la rédemption. Le premier homme qui meurt est un saint, un martyr, Abel, figure de Jésus-Christ et de son Eglise, comme Caïn l'est de Satan et du monde.

Dans l'Église de Dieu, après Abel et Seth, on voit paraître les patriarches et les prophètes ; Hénoch, qui vit encore ; Noé, l'héritier du premier monde et père du monde nouveau ; Sem, Abraham, Isaac et Jacob, ancêtres du Christ selon la chair ; Melchisédech, prêtre du Très-Haut, et figure du prêtre éternel, quoique de la race de Chanaan ; Job, de la race d'Esaü ; Joseph, sauveur de l'Egypte ; Moïse et Aaron ; Josué, Samuel, David, Isaïe, Élie, qui vit encore ; Daniel, les Machabées, Jean-Baptiste ; enfin Jésus-Christ avec ses douze apôtres, suivi de millions innombrables de martyrs, de confesseurs, de saints de toute tribu et de toute langue.

Dans le monde figuré et commencé en Caïn, où Satan règne par le mensonge, la violence, l'impiété, l'idolâtrie, l'hérésie, le

schisme et les crimes de toute espèce ; nous voyons, après le premier meurtrier, ces monstres de violence et de luxure qui attirent le déluge par leurs excès ; les peuples de Sodome et Gomorrhe, que les anges ensevelissent sous une pluie de feu et de soufre ; ces rois de Babylone et d'ailleurs, qui se font adorer comme des dieux, les Antiochus, les Néron ; ces faux prophètes, ces grands séducteurs, Arius, Mahomet, qui pervertissent des nations entières : qui tous cependant, sous la main de Dieu, servent à l'accomplissement de ses desseins, éprouver les hommes comme des métaux dans la fournaise, purifier les saints comme l'or et juger avec eux le monde, réprouver les méchants avec les esprits de l'abîme qu'ils ont adorés ou imités.

Dieu nous a fait connaître d'avance, par le prophète Daniel et l'apôtre saint Jean, cet ensemble de ses desseins sur les empires de la terre : l'empire assyrien succombant sous celui des Mèdes et des Perses ; l'empire des Mèdes et des Perses, sous celui des Grecs ; celui des Grecs, sous celui des Romains ; l'empire romain lui-même se démembrant en une dizaine de royaumes, qui finissent par se réduire en poudre à la collision d'une pierre détachée de la montagne sans aucune main ; pierre qui devient comme une grande montagne remplissant toute la terre, et que le prophète nous apprend être l'empire des saints du Très-Haut. Il est même dit que dans cette dizaine de puissances auxquelles doit se démembrer l'empire romain, l'une des dernières en abattra trois autres. C'est l'empire antichrétien de Mahomet, qui abat l'empire des Perses en Orient, celui des Grecs à Constantinople, celui des Visigoths en Espagne.

Les Visigoths, d'abord barbares, puis infectés de l'hérésie d'Arius, puis convertis au catholicisme par saint Léandre, évêque de Séville, puis amollis par un long repos et corrompus par une dynastie grecque, laissent envahir l'Espagne par les mahométans d'Afrique, au commencement du huitième siècle. Leur nationalité se réfugie, sous la protection de la sainte Vierge, dans le creux d'une montagne des Asturies.

L'an 847, le prince des musulmans d'Espagne, nommé Abdérame III, envoya des ambassadeurs en France, pour demander la paix au roi Charles le Chauve, qui les reçut à Reims. En même temps, tous les chrétiens sujets d'Abdérame envoyèrent une re-

quête au même roi, aux évêques et aux chrétiens de son royaume, contre un nommé Bodon, qui de chrétien s'était fait juif quelques années auparavant, et qui excitait Abdérame et les musulmans contre les chrétiens d'Espagne, pour les obliger, sous peine de mort, à se faire juifs ou musulmans. Ce fut le prélude de la persécution. Plusieurs Goths et autres chrétiens d'Espagne, pour se délivrer du joug des infidèles, avaient passé en France et obtenu des lettres de protection de Charlemagne et de Louis le Débonnaire, en 816. Charles le Chauve assiégeant Toulouse en 844, en accorda de semblables à ceux qui s'étaient retirés à Barcelone et aux environs, afin qu'ils fussent traités comme les Français.

Dès le commencement du règne d'Abdérame, deux frères, Adolphe et Jean, souffrirent le martyre ; et leurs actes, qu'on n'a pas retrouvés encore, furent écrits par *Spera-in-Deo*, abbé de Cuteclar. L'Eglise honore leur mémoire le 27 septembre. En 840, deux vierges chrétiennes, Nunila et Alodia, souffrirent le martyre près de Najara en Navarre, et, deux ans après, leurs corps furent transférés au monastère de Saint-Sauveur de Leyre. L'Eglise en fait mémoire le 22 octobre. Mais la grande persécution commença l'an 850, la vingt-neuvième année du règne d'Abdérame. Le prêtre Parfait, né à Cordoue et élevé dans le monastère de Saint-Aciscle, où il avait passé presque toute sa jeunesse, était fort bien instruit de la science ecclésiastique, et connu des musulmans, parce qu'il possédait parfaitement la langue arabe; mais il avait renié la foi devant le cadi, par la crainte de la mort. Saint Aciscle, que l'on vient de nommer, est un martyr fameux qui souffrit à Cordoue, sous Dioclétien, avec sa sœur Victoire, et l'Eglise les honore le 17 novembre.

Un jour, comme le prêtre Parfait passait par la ville pour ses affaires particulières, quelques musulmans lui firent des questions sur la religion, et lui demandèrent son sentiment touchant Jésus-Christ et Mahomet. « Jésus-Christ, dit-il, est Dieu au-dessus de tout, béni dans tous les siècles ; pour votre prophète, je n'ose vous dire ce que les catholiques en pensent, vous en seriez trop offensés ; mais si vous me donnez parole de ne point vous fâcher, je vous le dirai. « Ils le lui promirent, et il continua, leur parlant arabe : « Nous croyons que c'est un de ces faux prophètes prédits dans l'Évangile, qui en a séduit plusieurs et les a entraînés avec lui

au feu éternel. » Il ajouta plusieurs choses touchant les impuretés que leur religion autorise, et dont Mahomet leur avait donné l'exemple.

Ils dissimulèrent pour le moment leur indignation ; mais peu de temps après, saint Parfait ayant encore été obligé de sortir pour quelque affaire, les mêmes musulmans le virent venir de loin, et dirent aux assistants : « Voici un homme qui dernièrement prononça contre le prophète, que Dieu bénisse ! des blasphèmes qu'aucun de vous ne pourrait souffrir. « Aussitôt ils le prirent et l'enlevèrent avec tant de vitesse qu'à peine ses pieds touchaient à terre, le présentèrent au cadi et dirent : « Cet homme a maudit notre prophète et fait des reproches à ceux qui l'honorent ; vous savez quelle peine mérite un tel crime. » Le cadi le fit mettre en prison, chargé de fers très-pesants, pour le faire mourir à la fête qui leur tient lieu de Pâques. Saint Parfait s'appliqua dans la prison aux veilles, aux jeûnes et à la prière, pour se fortifier dans la foi qu'il avait autrefois reniée. Cependant il prédit la mort de l'eunuque Nazar, maître de la chambre, qui était le principal officier du sultan et qui gouvernait toutes les affaires d'Espagne. Saint Parfait dit en parlant de lui : « Cet homme, aujourd'hui si puissant, ne verra pas la fin de l'année, après qu'il m'aura fait mourir. »

Saint Parfait demeura quelques mois en prison ; et enfin le jeûne solennel du ramadan étant passé, vint la fête qu'ils célèbrent le premier jour du mois de chaoüal, et qu'ils accompagnent de grandes réjouissances. Le martyr fut tiré de prison et mené au delà du fleuve Bétis, dans une grande plaine au midi de la ville de Cordoue, pour y être exécuté. Le peuple accourut en foule à ce spectacle. Saint Parfait confessa de nouveau la divinité de Jésus-Christ, anathématisa de nouveau Mahomet et sa fausse religion, dénonça de nouveau les peines éternelles à ses sectateurs, et eut la tête tranchée le vendredi 18me d'avril 850, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. L'eunuque Nazar mourut dans l'année, comme le saint l'avait prédit.

Un marchand, nommé Jean, fut accusé dans le même temps d'avoir mal parlé de Mahomet, et d'exciter ceux qui venaient acheter chez lui à quitter sa secte. Le cadi, ne trouvant pas suffisant le témoignage de ceux qui l'accusaient, pour le condamner, le fit

fouetter cruellement pour l'obliger de renoncer à Jésus-Christ. Mais Jean confessa ce qu'on lui reprochait, et protesta qu'il conserverait jusqu'à la mort la religion du Crucifié. Le cadi lui fit donner plus de cinq cents coups de fouet; puis, demi-mort, il le fit mettre sur un âne, à rebours, et promener par toute la ville, avec un crieur qui disait : « C'est ainsi que l'on traite quiconque blasphème contre le prophète et se moque de sa religion. » On le mit ensuite en prison, chargé de fers très-pesants; et saint Euloge, qui a écrit cette histoire, l'y trouva quand il y fut mis lui-même.

La confession et le martyre de ces deux saints avaient été provoqués par les mahométans. Cette provocation excita plusieurs moines à quitter leurs solitudes et à venir publiquement parler contre le faux prophète; en sorte que les mahométans en furent épouvantés, et craignirent une révolte, jusqu'à prier les chrétiens de se contenir. Car ils étaient en grand nombre, comme on voit par les églises et les monastères dont il est parlé dans l'histoire de cette persécution; et cette histoire est hors de tout soupçon, étant écrite dans le temps même, par le prêtre saint Euloge, qui était présent, et qui fut lui-même un des martyrs. Nous voyons donc ici l'état des chrétiens en Espagne sous les musulmans. C'étaient deux nations distinctes, comme ailleurs les Grecs et les Turcs, les Coptes et les Arabes. Les chrétiens gardaient leurs mœurs, leur langue, qui était un latin corrompu, et leurs noms, partie goths, partie romains.

Le premier moine qui souffrit le martyre en cette persécution fut Isaac. Il était né à Cordoue, de parents nobles et riches, et comme il savait bien l'arabe, il faisait la charge de greffier public, étant encore dans la fleur de sa jeunesse, quand tout à coup il la quitta pour embrasser la vie monastique à Tabane, monastère situé à sept milles de Cordoue, dans le fond des bois, sur les plus âpres montagnes, et qui était double, d'hommes et de femmes. Il y avait été fondé par Jérémie, cousin d'Isaac, homme fort riche, qui s'y était retiré avec sa femme Elisabeth, leurs enfants et presque toute leur famille. Martin, frère d'Elisabeth, en était abbé, et Isaac y demeura trois ans sous sa conduite.

Ensuite il vint à Cordoue, dans la place publique, s'adressa au cadi, et lui dit : « J'embrasserais volontiers votre religion, si vous vouliez bien m'en instruire. » Le cadi, tout joyeux, lui dit qu'il fal-

lait croire ce que Mahomet avait enseigné, suivant les révélations de l'ange Gabriel, et commença à lui expliquer sa doctrine. » Il a menti, reprit Isaac en arabe; il est maudit de Dieu, pour avoir attiré en enfer avec lui tant d'âmes qu'il a séduites. Vous autres, qui êtes savants, comment ne sortez-vous pas de cet aveuglement, et n'embrassez-vous pas la lumière du christianisme?» Il dit beaucoup de choses semblables; de quoi le juge, surpris et hors de lui-même, le frappa au visage; mais il en fut repris par ses conseillers, qui lui représentèrent qu'il oubliait sa gravité, et que leur loi défendait de maltraiter les criminels. Alors le cadi, se tournant vers Isaac, lui dit : « Peut-être es-tu ivre ou frénétique, et tu ne sais ce que tu fais? Isaac lui répondit : Ce n'est ni le vin ni la maladie qui me fait parler; c'est le zèle de la justice et de la vérité, pour laquelle je ne refuse pas, s'il est besoin, de souffrir la mort. »

Le cadi l'envoya en prison, et en fit aussitôt son rapport au roi, qui le condamna à mort, pour avoir ainsi parlé du prophète. On lui coupa donc la tête; puis on pendit le corps par les pieds au delà du fleuve, pour être en spectacle à toute la ville. C'était l'an 851, le mercredi 3me de juin, jour auquel l'Eglise honore la mémoire de ce saint martyr. Quelques jours après son corps fut brûlé avec ceux des martyrs qui l'avaient suivi, et les cendres jetées dans le fleuve.

Le vendredi, 5me du même mois de juin, fut aussi décapité Sanche, jeune homme laïque, natif d'Albi, d'où il avait été autrefois amené captif, et depuis mis en liberté, et reçu au nombre des gardes du roi et à ses gages. Le dimanche 7me de juin, furent martyrisés six autres chrétiens, savoir : Pierre, Valabonse, Sabinien, Vistremond, Habentius et Jérémie. Pierre était prêtre, natif d'Astigi, et avait étudié à Cordoue. Valabonse était natif d'Eleple : son père avait épousé une femme arabe, et l'avait convertie à la foi chrétienne, ce qui l'obligea de quitter son pays et de fuir en divers lieux, jusqu'à ce qu'il arriva à Fronien, petite ville dans la montagne, à quatre lieues de Cordoue. Sa femme y mourut, le laissant chargé de deux enfants, Valabonse et Marie. Il mit son fils dans le monastère de Saint-Félix de Fronien, sous la conduite de l'abbé Sauveur, et consacra à Dieu sa fille dans le monastère de Sainte-Marie de Cuteclar.

Après la mort de l'abbé Sauveur, Valabonse revint auprès de son père, et fut ensuite ordonné diacre. Il fut chargé, avec le prêtre Pierre, de la conduite du monastère des femmes de Sainte-Marie de Cuteclar, près de Cordoue, sous la direction de l'abbé Frugelle, qui demeurait proche avec sa communauté de moines. Sabinien et Vistremond étaient du monastère de Saint-Zoïle d'Armilat, ainsi nommé de la rivière sur laquelle il était situé, dans un affreux désert, à dix lieues de Cordoue, au septentrion. Habentius était de Cordoue, et avait embrassé la vie monastique à Saint-Christophe, situé vis-à-vis de la ville, sur le fleuve de Bétis, où il vivait reclus, ne se montrant que par une fenêtre, portant des lames de fer sur sa chair. Jérémie était le vieillard qui avait fondé le monastère de Tabane.

Ces six vinrent ensemble se présenter au cadi, et crièrent tout d'une voix : « Nous sommes dans les mêmes sentiments que nos frères Isaac et Sanche ; condamnez-nous de même. Nous confessons que Jésus-Christ est Dieu, nous reconnaissons votre prophète pour précurseur de l'Antechrist, et nous déplorons votre aveuglement. » Aussitôt ils furent condamnés à perdre la tête. Toutefois, le vieillard Jérémie, pour quelque chose qu'il avait dit de plus fort que les autres, fut auparavant rudement fouetté, jusqu'à ne pouvoir se soutenir. Quand ils furent arrivés au lieu du supplice, ils s'encourageaient les uns les autres. Pierre et Valabonse furent exécutés les premiers ; tous les corps furent attachés à deux pieux, et, quelques jours après, brûlés dans un grand feu, et les cendres jetées dans le fleuve. L'Eglise fait la mémoire de ces six martyrs le jour de leur mort.

Un diacre, nommé Sisenand, se présenta aussi au martyre, invité, comme il disait, par Pierre et Valabonse, depuis qu'ils furent au ciel. Il était natif de Badajoz, et, ayant été amené à Cordoue pour étudier, il fut élevé dans le monastère de Saint-Aciscle. On crut qu'il avait appris par révélation l'heure de son supplice ; car, étant dans la prison et faisant réponse à un ami, après avoir écrit trois ou quatre lignes, il se leva tout d'un coup, rempli de joie, et donna la réponse commencée au valet qui l'attendait, en disant : « Retire-toi, mon enfant, de peur que les soldats ne te prennent. » Aussitôt ils arrivèrent en criant, et l'emmenèrent en lui donnant des soufflets et des coups de poing. Il fut présenté au

cadi : ayant persisté dans sa confession, on l'exécuta à mort dans la fleur de sa jeunesse, le jeudi 16me de juillet, la même année 851. Le corps fut laissé sans sépulture à la porte du palais ; mais longtemps après, des femmes ayant trouvé ses os dans les pierres que la rivière entraînait, on les enterra à Saint-Aciscle. L'Eglise fait mémoire de ce martyr le jour de sa mort.

Le diacre Paul, natif de Cordoue et élevé dans le monastère de Saint-Zoïle, servait les prisonniers avec une grande charité. Saint Zoïle est un martyr qui souffrit à Cordoue avec dix-neuf autres, sous Dioclétien, et est honoré le 27me de juin. L'exemple et les discours de saint Sisenand excitèrent Paul à se présenter au cadi et à lui reprocher la fausseté de sa religion. Comme il était en prison, Tiberin, prêtre de Badajoz, arrêté depuis vingt ans pour quelque plainte que l'on avait portée au roi contre lui, le pria d'obtenir sa délivrance quand il serait devant Dieu, et Paul le lui promit. Il souffrit le martyre le lundi 20me de juillet, et, peu de jours après, le prêtre Tiberin sortit de prison et retourna chez lui. Le samedi suivant, 25me de juillet, fut martyrisé Théodomir, jeune moine de Carmone, et enterré avec Paul dans l'église de Saint-Zoïle. L'Eglise les honore l'un et l'autre le jour de leur martyre.

Il y eut aussi des femmes qui souffrirent dans cette persécution. La première fut Flore, née en un lieu nommé Ausinien, à huit milles de Cordoue, d'une mère chrétienne et d'un père musulman, qui étaient venus de Séville. Il mourut, et sa veuve éleva Flore dans la piété, où elle fit un tel progrès, que dès l'enfance elle jeûnait le carême et donnait secrètement aux pauvres ce qu'elle recevait de sa mère pour son dîner. Le carême était bien avancé quand on s'en aperçut, et sa mère, qui craignait que le jeûne ne lui nuisît en un âge si tendre, eut bien de la peine de l'empêcher d'achever. Au commencement, elle n'osait assister souvent aux assemblées des chrétiens, à cause de son frère, qui était musulman et qui l'observait ; mais depuis, mieux instruite de la nécessité de confesser la foi, elle quitta la maison, à l'insu de sa mère, et se retira secrètement avec sa sœur chez des religieuses, où elles étaient en sûreté. Le frère s'en vengea contre les chrétiens, fit mettre en prison quelques clercs, et persécuta les religieuses ; mais Flore, ne voulant pas que l'Eglise souffrît pour elle, revint publiquement à la maison, et dit : « Me voilà, puisque vous me

cherchez, je suis chrétienne et prête à tout souffrir pour Jésus-Christ. »

Alors son frère, après avoir vainement essayé de la pervertir par les caresses, les menaces et les coups, la mena devant le cadi, et dit : « Ma jeune sœur, que voici, observait comme moi notre religion ; mais les chrétiens l'ont séduite. » Le cadi demanda à Flore ce qui en était, et elle répondit qu'elle avait toujours été chrétienne. Le juge, irrité, la fit prendre par deux soldats, qui l'étendirent en lui tenant les mains, et on lui donna tant de coups de fouet, même sur la tête, que le crâne fut découvert. Le cadi la rendit à son frère à demi morte, le chargeant de la faire panser, de l'instruire de la loi et de la lui ramener. Le frère l'ayant ramenée dans sa maison, la mit entre les mains de quelques femmes pour la panser et la pervertir, ayant soin de la tenir bien enfermée. Toutefois, quelques jours après, Flore se sentant guérie, trouva moyen, une nuit, de passer par-dessus la muraille, bien que fort haute, sur une petite maison voisine d'où elle gagna la rue et se retira, dans les ténèbres, chez une personne fidèle ; puis elle sortit de Cordoue et alla à Ossaria, bourgade près de Tucci, où elle demeura cachée avec sa sœur. Enfin le désir du martyre l'en fit sortir ; elle vint à Cordoue, et, comme elle priait dans l'église de Saint-Aciscle et se recommandait aux saints martyrs, une autre vierge, nommée Marie, y entra aussi pour prier.

C'était la sœur du diacre Valabonse, martyrisé peu auparavant. Comme Marie était son aînée, il avait eu pour elle un amour et un respect filial ; et elle, de son côté, l'aimait tendrement. Elle avait vécu jusque-là dans le monastère de Cuteclar, où son père l'avait mise, sous la conduite d'une sainte femme nommée Artémie, dont les deux fils Adolphe et Jean avaient souffert le martyre au commencement du règne d'Abdérame. Marie, désirant ardemment de suivre son frère, sortit du monastère et vint à Cordoue chercher le martyre. Elle entra dans l'église de Saint-Aciscle, et, y ayant trouvé Flore, elles se communiquèrent l'une l'autre leur dessein, s'embrassèrent et se promirent de ne se séparer jamais. Ainsi, dans la ferveur de leur zèle, elles allèrent se présenter au cadi, et Flore dit : « Je suis celle que vous avez fait autrefois déchirer de coups, parce qu'étant de race de musulmans, j'ai embrassé la religion chrétienne. J'ai eu la faiblesse de me cacher jusqu'à pré-

sent; mais aujourd'hui, me confiant en la puissance de mon Dieu, je vous déclare que je reconnais Jésus-Christ pour Dieu et que je déteste votre faux prophète. Marie ajouta : Et moi, qui ai un frère entre ceux qui ont confessé Jésus-Christ, je vous déclare aussi que je le crois Dieu, et votre religion une invention des démons. » Le cadi leur fit de terribles menaces et les envoya en prison, dans la compagnie des femmes prostituées; les deux vierges s'y appliquaient au jeûne et à la prière.

Le prêtre Euloge, qui, de son côté, était alors en prison, connaissait ces saintes filles; et, ayant appris que des chrétiens mêmes travaillaient à les ébranler, et que leur fermeté était en péril, il composa une instruction qu'il leur envoya. Euloge était né à Cordoue, de race de sénateurs, et fut élevé dans le clergé de l'église de Saint-Zoïle, où il se distingua par sa vertu et par sa doctrine; mais, non content des instructions qu'il y recevait, il cherchait partout les plus habiles maîtres, et fut disciple, entre autres, de l'abbé *Spera-in-Deo*, fameux dans toute la province. Euloge, étant venu en âge, fut ordonné diacre, et peu de temps ensuite prêtre, et mis au rang des docteurs; car l'église de Cordoue était une école célèbre. Dès lors il mena une vie plus austère, joignant les veilles et les jeûnes à l'étude de l'Ecriture sainte. Il visitait souvent les monastères pour s'instruire de plus en plus dans la vertu, et, après avoir profité de ceux qui étaient au voisinage de Cordoue, il se servit de l'occasion d'un voyage qu'il fut obligé de faire en France, l'an 844, pour visiter ceux du voisinage de Pampelune. Il apporta de ce pays plusieurs livres négligés alors et peu connus, entre autres, *la Cité de Dieu*, de saint Augustin; l'*Enéide* de Virgile; les *Satires* d'Horace et de Juvénal, et plusieurs hymnes chrétiennes. Il avait résolu de faire le voyage de Rome en esprit de pénitence pour expier les péchés de sa jeunesse; mais ses amis le retinrent [1].

La persécution étant émue, un évêque nommé Reccafrède se déclara contre les martyrs, et, à sa sollicitation, on mit en prison l'évêque de Cordoue et quelques autres, et plusieurs prêtres, du nombre desquels fut Euloge, comme celui qui encourageait les martyrs par ses instructions. Ce fut donc alors qu'il écrivit l'*Exhortation au martyre*, adressée aux vierges Flore et Marie.

[1] *Acta SS.*, 11 mart.

Il leur dit entre autres choses : « On vous menace de vous vendre publiquement et de vous prostituer ; mais sachez que l'on ne peut nuire à la pureté de votre âme, quelque infamie que l'on vous fasse souffrir. » Ensuite il décrit ainsi la persécution : « Le fond de la prison est rempli de clercs qui y chantent les louanges de Dieu, tandis que les églises sont en silence, désertes et pleines d'araignées. On n'y offre plus d'encens, on n'y fait aucun service.—Ensuite : Ceux qui veulent vous ébranler vous représentent cette solitude des églises et la cessation du saint sacrifice. C'est qu'on leur proposait de céder pour un temps, afin de recouvrer le libre exercice de la religion. Mais, dit saint Euloge, le sacrifice le plus agréable à Dieu est la contrition du cœur : et vous ne pouvez plus reculer ni renoncer à la vérité que vous avez confessée [1].»

Cependant le cadi de Cordoue, poussé par le frère de sainte Flore, la fit amener, son frère présent, et lui demanda si elle le connaissait. « Oui, dit-elle, c'est mon frère selon la chair. Le cadi reprit : D'où vient qu'il est fidèle à notre religion et que tu es chrétienne ? Flore répondit : Il y a huit ans que je suivais, comme lui, l'erreur de nos pères ; mais Dieu m'ayant éclairée, j'ai embrassé la foi chrétienne, pour laquelle j'ai résolu de combattre jusqu'à la mort. Le cadi reprit : Et quel est aujourd'hui ton sentiment sur ce que tu m'as dit il y a quelque temps ? » Flore crut qu'il voulait parler des malédictions qu'elle avait prononcées contre Mahomet, et lui déclara qu'elle était prête à en dire encore plus. Le cadi la fit remener en prison. Aussitôt saint Euloge, qui était dans la même prison, la vint trouver et apprit d'elle comment cet interrogatoire s'était passé. Dix ou douze jours après, c'est-à-dire le 24me de novembre, on mena sainte Flore, et sainte Marie au lieu du supplice ; elles firent le signe de la croix sur leur visage, et on leur coupa la tête : premièrement à Flore, ensuite à Marie. On laissa leurs corps sur la place, exposés aux chiens et aux oiseaux, et le lendemain on les jeta dans le fleuve. Le corps de Marie fut retrouvé et porté au monastère de Cuteclar, d'où elle était sortie pour venir au martyre. On ne trouva point le corps de sainte Flore ; mais les deux têtes furent mises à Saint-Aciscle de Cordoue. L'Eglise honore ces saintes le jour de leur martyre.

[1] *Bibl. PP.*, t. XV.

Saint Euloge et les autres chrétiens prisonniers l'ayant appris, en rendirent aussitôt grâces à Dieu, à l'office de none, et continuèrent de célébrer en leur honneur les vêpres, les matines et la messe, en se recommandant à leurs prières. Six jours après, c'est-à-dire le 29me de novembre, ils furent délivrés de prison, suivant la promesse de ces saintes ; car elles avaient dit à quelques-unes de leurs amies que, sitôt qu'elles seraient devant Jésus-Christ, elles le prieraient pour la liberté de leurs frères.

Peu de temps après, Gumesind et *Servus-Dei* souffrirent aussi le martyre. Gumesind, né à Tolède, était venu à Cordoue encore enfant, avec son père et sa mère, qui l'offrirent à Dieu ; et il fut élevé dans le clergé des trois martyrs Fauste, Janvier et Martial, que l'Eglise honore le 13me d'octobre. Gumesind fut ordonné diacre et enfin prêtre, pour gouverner une église de la campagne, quoiqu'il fût encore jeune. Il vint à la ville et se présenta aux juges avec *Servus-Dei*, jeune moine reclus ; et tous deux furent martyrisés, comme les autres, le 13me de janvier 852. L'Eglise en fait mémoire le jour de leur mort.

Aurélius, noble et riche, était fils d'un musulman et d'une chrétienne. Etant demeuré orphelin dans son enfance, il fut élevé par une tante dans la religion chrétienne et dans la piété, quoiqu'en même temps ses autres parents l'obligeassent à étudier les livres arabes : ce qui ne servit qu'à lui faire mieux voir la fausseté de leur religion. Ainsi, ne pouvant professer publiquement le christianisme, il se recommandait aux prières des prêtres partout où il en rencontrait. Etant venu en âge de se marier, il demandait à Dieu une femme qui l'aidât dans son pieux dessein. Il en trouva une qui, étant fille de musulmans, avait perdu son père en bas âge, et sa mère s'était remariée à un chrétien caché, qui la convertit et fit baptiser sa fille sous le nom de Sabigothe ; et, quoiqu'en public ils se mêlassent entre les musulmans, ils étaient chrétiens dans le cœur. Aurélius épousa donc Sabigothe, par le ministère des prêtres, et ils vécurent ensemble en chrétiens, mais secrètement. Il avait un parent nommé Félix, qui, par faiblesse, ayant renoncé à la foi, déplorait en secret sa chute, sans oser se déclarer chrétien ; et il avait épousé Liliose, fille de chrétiens cachés. Ces deux maris et ces deux femmes étaient unis tous ensemble d'une étroite amitié.

Un jour Aurélius, étant allé à la place publique, vit le martyr Jean le Marchand, que l'on promenait par la ville après l'avoir fustigé. Aurélius, touché de ce spectacle, crut qu'il était fait pour lui, et, étant rentré dans sa maison, il dit à sa femme : « Il y a longtemps que vous m'exhortez à mépriser le monde, et que vous me proposez l'exemple de la vie monastique : je crois que l'heure est venue d'aspirer à une plus grande perfection. Vivons désormais comme frère et sœur, appliquons-nous à la prière et préparons-nous au martyre. » Sabigothe, ravie de cette proposition, la reçut comme venant du ciel. Ils avaient un lit de parade magnifique, mais ils couchaient séparément sur des cilices, jeûnant souvent, priant sans cesse, méditant pendant la nuit les psaumes qu'ils savaient, prenant grand soin des pauvres. Ils visitaient les confesseurs prisonniers, entre autres Jean, le moine Isaac, Flore et Marie ; car ceci se passait avant leur martyre. Aurélius visitait les hommes, Sabigothe les femmes.

Aurélius fit alors connaissance avec le prêtre Euloge, et lui demanda conseil touchant ce qu'il devait faire de son bien et de deux enfants que Dieu lui avait donnés. » Est-il permis, disait-il, de les laisser en si bas âge exposés à être élevés dans la fausse religion ? Laisserai-je mon bien, sans en disposer, pour être aussitôt confisqué ?» Saint Euloge, après l'avoir exhorté en général à tout quitter pour Dieu, lui conseilla d'envoyer ses enfants en lieu de sûreté, où ils fussent élevés chrétiennement, et de vendre son bien pour le distribuer aux pauvres, à la réserve d'une partie pour la subsistance des enfants.

Peu de temps après le martyre de sainte Flore et de sainte Marie, Sabigothe les vit en songe, vêtues de blanc, portant des bouquets de fleurs, accompagnées de plusieurs saints. « Que dois-je espérer, leur dit-elle, de la prière que je vous ai faite dans votre prison ? Serais-je assez heureuse pour vous suivre par le martyre ?—Vous y êtes destinée, dirent-elles, vous l'accomplirez dans peu ; et nous vous donnons pour signe un moine que nous vous enverrons, et qui souffrira avec vous.» Ayant raconté ce songe à son mari, ils ne songèrent plus qu'à se préparer au martyre, vendirent tous leurs biens, gardèrent une partie pour leurs enfants, et donnèrent le reste aux pauvres. Ils visitaient les monastères pour y recevoir des instructions, principalement celui de Tabane, où ils mirent leurs

enfants sous la conduite des religieuses ; car c'étaient deux filles, l'une de neuf ans, l'autre de cinq.

Aurélius alla consulter entre autres Alvar, que saint Euloge reconnaissait pour son maître, et qui passait pour le plus grand docteur de son temps. Alvar l'exhorta à bien s'éprouver, si, après avoir résisté aux premiers tourments, il persévérerait jusqu'à la fin, et s'il cherchait plus le mérite du martyre devant Dieu que la gloire qui lui en reviendrait devant les hommes.

Il arriva cependant à Cordoue un moine de Palestine nommé Georges, qui, étant né près de Bethléhem, avait passé vingt-sept ans dans le monastère de Saint-Sabas, à huit milles de Jérusalem, au midi, où vivaient alors cinq cents moines, sous la conduite de l'abbé David. Georges était diacre, et savait trois langues, le grec, le latin et l'arabe. Son abbé l'avait envoyé en Afrique chercher des aumônes pour le monastère. Il y trouva l'Eglise opprimée sous la servitude des musulmans ; et les gens du pays lui conseillèrent de passer en Espagne. Mais, y trouvant aussi la persécution grande, il délibéra s'il retournerait à son monastère ou s'il passerait au royaume des chrétiens, c'est-à-dire en France ; car on la nommait alors ainsi, parce qu'en effet presque tous les chrétiens d'Occident étaient sous la domination des rois francs.

Georges était dans cette incertitude, quand il alla de Cordoue à Tabane, pour recommander son voyage aux prières des moines et des religieuses. Alors Martin et sa sœur Elisabeth lui dirent : «Venez recevoir la bénédiction de la servante de Dieu, Sabigothe.» Sitôt qu'elle l'eut regardé, elle dit : « C'est ce moine qui nous est promis pour compagnon de notre combat.» Georges, ayant appris qui elle était, se jeta à ses pieds et se recommanda à ses prières. Le lendemain, ils vinrent tous deux à Cordoue chez son mari Aurélius, devant lequel Georges se prosterna de même, demandant que, par ses prières, il fût associé à leur martyre. Aurélius y consentit. Georges se trouva animé d'un nouveau zèle et ne les quitta plus. Il vit chez eux Félix et sa femme Liliose, qui avaient aussi vendu leurs biens et se préparaient au martyre. Georges se hâta de terminer les affaires qui lui restaient, et, quand il en fut délivré, ils consultèrent tous ensemble comment ils accompliraient leur dessein. Ils résolurent donc que les deux femmes iraient à

l'église le visage découvert, pour voir si on prendrait occasion de les arrêter ; ce qui arriva.

Car, comme elles revenaient, un officier demanda à leurs maris ce qu'elles allaient faire aux églises des chrétiens. « C'est, répondirent-ils, la coutume des fidèles de visiter les églises et les demeures des martyrs, et nous sommes chrétiens. » Aussitôt le cadi en fut averti, et saint Aurélius alla dire adieu à ses filles, leur donnant le baiser de paix. Le lendemain, avant le jour, il prit congé du prêtre Euloge et de ceux qui étaient avec lui, qui lui baisèrent les mains, le regardant déjà comme martyr et se recommandant à ses prières. Aurélius étant revenu chez lui, où les autres étaient assemblés, le cadi envoya des soldats, qui crièrent à la porte : « Sortez, misérables ; venez à la mort, puisque vous vous ennuyez de vivre ! » Les deux maris et les deux femmes sortirent pleins de joie, comme s'ils allaient à un festin. Le moine Georges, voyant que les soldats ne le prenaient point, leur dit : « Pourquoi voulez-vous obliger les fidèles à embrasser votre fausse religion ? Ne pouvez-vous pas aller en enfer, sans nous, avec votre prophète ? » Alors les soldats, le jetant par terre, lui donnèrent quantité de coups de pied et de poing. Sabigothe lui dit : « Levez-vous, mon frère, marchons ! Il répondit, comme s'il n'eût rien souffert : Ma sœur, c'est autant de gagné. » On le releva demi-mort et on le mena devant le cadi avec les autres.

D'abord le cadi leur demanda doucement pourquoi ils quittaient leur religion et couraient à la mort, leur faisant de belles promesses. Mais comme ils déclarèrent leur attachement à la religion chrétienne et leur mépris pour celle de Mahomet, il les envoya en prison chargés de chaînes, et ils y demeurèrent cinq jours, qui leur parurent très-longs par l'impatience de mourir pour Jésus-Christ. Comme on les en tira pour les ramener devant les juges, Sabigothe encourageait son mari. Après le second interrogatoire, on les condamna à mort, excepté le moine Georges, à qui l'on permit de se retirer, parce que les juges ne lui avaient rien ouï dire contre leur prophète. Alors, craignant d'être séparé des martyrs, il déclara qu'il tenait Mahomet pour disciple de Satan, ministre de l'Antechrist et cause de la damnation de ses sectateurs. Il fut donc condamné avec les autres. Félix fut exécuté le premier, puis Georges, Liliose, Aurélius et Sabigothe, tous

le 27me de juillet 852. L'Eglise honore leur mémoire le même jour. Les chrétiens enlevèrent leurs corps à la dérobée, et les enterrèrent en divers lieux : Georges et Aurélius au monastère de Pillemelar, Félix à Saint-Christophe au delà du fleuve Bétis, Liliose à Saint-Genès, Sabigothe à l'église des trois saints Fauste, Janvier et Martial.

Le 20 août suivant, deux jeunes moines, Christophe et Lévigilde, souffrirent aussi le martyre. Christophe était de Cordoue, disciple du prêtre saint Euloge, moine de Saint-Martin de Royan dans les montagnes. Lévigilde était d'Elvire, moine de Saint-Juste et de Saint-Pasteur, dans les mêmes montagnes de Cordoue. Ils vinrent l'un après l'autre se présenter au cadi et faire leur profession de foi ; mais ils furent exécutés ensemble, et on enterra à Saint-Zoïle les restes de leurs corps brûlés. Peu de temps après souffrirent deux jeunes hommes d'une famille illustre de Cordoue, nommés Emila et Jérémie, qui enseignaient les lettres dans l'église de Saint-Cyprien : l'un était diacre, l'autre laïque. Comme ils savaient fort bien l'arabe, Emila parla si fort contre Mahomet et lui dit tant d'injures, que tout ce que les autres martyrs avaient dit n'était rien en comparaison. Ils furent exécutés le 15me de septembre.

Le lendemain furent martyrisés deux moines, tous deux eunuques, l'un fort âgé, nommé Rogel, natif d'Elvire ; l'autre jeune, nommé *Servio-Deo*, qui était venu d'Orient depuis quelques années. Ils se joignirent ensemble, avec promesse de ne se point quitter qu'ils n'eussent obtenu le martyre. Ils entrèrent donc dans la mosquée de Cordoue, au milieu du peuple qui y était assemblé, commencèrent à prêcher l'Evangile et à exhorter les musulmans à se convertir. Aussitôt il s'éleva un grand bruit, on commença à les frapper de tous côtés, et on les aurait mis en pièces, si le cadi, qui était présent, ne les eût arrachés à la fureur de ce peuple. Car les musulmans regardent comme un grand crime, qu'un homme qui n'est pas de leur religion entre dans leur mosquée. Les deux moines furent chargés de chaînes et mis en prison, où ils continuèrent de prêcher hardiment, et prédirent la mort prochaine du roi. Pour les punir d'être entrés dans la mosquée et d'y avoir prêché l'Evangile, on les condamna à avoir les pieds et les mains coupés, et ensuite la tête. Ils souffrirent ce supplice avec tant de

constance, que les infidèles mêmes en furent touchés. L'Eglise honore ces six martyrs le jour de leur mort.

Les musulmans, étonnés de voir tant de chrétiens courir au martyre, craignirent une révolte et la fin de leur domination. Le roi Abdérame tint conseil, et il fut résolu d'emprisonner les chrétiens et de faire mourir sur-le-champ quiconque parlerait du prophète avec mépris. Alors les chrétiens se cachèrent, et plusieurs s'enfuirent la nuit et déguisés, changeant souvent de retraite. Plusieurs aussi, ne voulant ni s'enfuir ni se cacher, renoncèrent à Jésus-Christ et en pervertirent d'autres. Plusieurs, tant prêtres que laïques, qui louaient auparavant la constance des martyrs, changèrent d'avis et les traitèrent d'indiscrets, alléguant même des autorités de l'Ecriture pour soutenir leur sentiment. Ceux qui, dès le commencement, désapprouvaient la conduite des martyrs, se plaignaient alors hautement de saint Euloge et des autres prêtres qui, en les encourageant, avaient attiré cette persécution. Le roi fit assembler à Cordoue les métropolitains des diverses provinces, et on tint un concile pour chercher les moyens d'apaiser les infidèles. Là, en présence des évêques, un greffier qui professait la religion chrétienne, mais qui, étant très-riche, craignait de perdre sa charge, attaqua un jour le saint prêtre Euloge, et s'emporta fort contre lui. Il avait toujours blâmé ces martyrs, et pressait les évêques de prononcer anathème contre ceux qui voudraient les imiter. Enfin le concile fit un décret qui défendait à l'avenir de s'offrir au martyre ; mais en termes allégoriques et ambigus, suivant le style du temps ; en sorte qu'il y avait de quoi contenter le roi et le peuple des musulmans, sans toutefois blâmer les martyrs, quand on pénétrait le sens des paroles. Saint Euloge n'approuvait pas cette dissimulation [1].

La persécution durait encore, et l'évêque de Cordoue était pour la seconde fois en prison, quand le roi Abdérame, étant monté sur une terrasse de son palais et voyant des corps des martyrs encore attachés à des pieux, commanda de les brûler. A l'instant même il perdit la parole, et, étant porté sur un lit, il expira la nuit suivante, avant que les bûchers des martyrs fussent éteints. C'était la même année 852. Il avait régné trente-un ans.

[1] *Bibl. PP.*, t. XV. *Memor.*, l. II, c. XII, etc.

Mahomet, son fils aîné, lui succéda, et en régna trente-cinq.

Il n'était pas moins ennemi des chrétiens ; et, dès le premier jour de son règne, il chassa tout ce qu'il y en avait dans le palais, et les priva de leurs charges. Peu de temps après, il leur imposa le tribut et ôta la paye à ceux qui servaient dans ses troupes. Il établit des officiers aussi ennemis des chrétiens que lui ; en sorte que, non-seulement ils ne souffraient pas qu'aucun parlât contre leur prophète, mais ils en obligeaient plusieurs, par la crainte, à embrasser leur religion. Entre ces apostats, on remarque le cateb ou greffier qui, l'année précédente, s'était déclaré contre saint Euloge et les martyrs. C'était le seul de tous les chrétiens qui fût demeuré dans le palais, à cause qu'il parlait arabe très-élégamment ; mais, quelques mois après, il fut chassé comme les autres et privé de sa charge. Ne pouvant souffrir la perte de sa fortune, il se fit musulman et commença à fréquenter la mosquée bien plus assidûment qu'il n'allait à l'église étant chrétien. Alors on lui rendit sa charge et son logement au palais, pour servir d'exemple et en pervertir d'autres.

Cependant le roi commanda d'abattre toutes les églises bâties de nouveau, et tout ce que l'on avait ajouté aux anciennes depuis la domination des Arabes. Il voulait chasser de son royaume tous les chrétiens et les juifs, et n'y souffrir d'autre religion que la sienne ; mais les révoltes qui s'élevèrent au commencement de son règne, l'empêchèrent d'exécuter ce dessein, et il eut au contraire la douleur de voir plusieurs musulmans se faire chrétiens et mépriser la mort, sans compter ceux que la crainte tenait cachés. Comme la révolte avait diminué ses revenus, il surchargea les chrétiens pour y suppléer, et de faux frères entreprenaient le recouvrement de ces exactions. Les principaux des musulmans, voyant les chrétiens ainsi abattus, leur disaient : « Qu'est devenu votre courage et votre ardeur pour le combat ? Ceux qui s'empressaient tant à attaquer notre prophète ont été punis comme ils méritaient ; qu'ils y viennent maintenant, si c'est Dieu qui les pousse. »

Alors un jeune moine nommé Fandila, aimable et par sa bonne mine et par sa vertu, se présenta le premier au martyre. Il était de la ville d'Acci, aujourd'hui Guadix ; et, étant venu étudier à Cordoue, il embrassa la vie monastique et se retira à Tabane, sous la conduite de l'abbé Martin. Après qu'il y eut vécu quelque

temps, les moines de Pegna-Mellar le demandèrent à son abbé, et, malgré lui, le firent ordonner prêtre, pour gouverner la double communauté d'hommes et de femmes de ce lieu-là. Etant abbé, il redoubla ses jeûnes, ses veilles et ses prières. Un jour donc, il vint à Cordoue se présenter hardiment au cadi, lui prêcher l'Evangile et lui reprocher les impuretés de sa secte. Le cadi, l'ayant mis en prison et chargé de chaînes, en rendit aussitôt compte au roi, qui entra en grande colère, admirant cette hardiesse et ce mépris de sa puissance. Il ordonna d'arrêter l'évêque de Cordoue ; mais il s'était sauvé par la fuite. Le roi avait aussi donné un ordre général de faire périr tous les chrétiens et de vendre leurs femmes pour les disperser; mais les grands lui firent révoquer cet ordre, lui représentant qu'il n'était pas juste de perdre tant de peuple pour la témérité d'un seul, à laquelle aucun des plus sages et des plus considérables n'avait pris part. Il se contenta donc de faire couper la tête à Fandila, et exposer son corps au delà du fleuve, le 13me de juin 853. L'Eglise en fait mémoire le même jour.

Le lendemain, Anastase, aussi prêtre et moine, souffrit le martyre. Il fut instruit dès l'enfance à Saint-Aciscle de Cordoue; étant diacre, il en quitta les fonctions pour embrasser la vie monastique, et fut ordonné prêtre. S'étant donc présenté aux juges et ayant parlé contre leur prophète, il fut aussitôt exécuté, et, avec lui, Félix, moine, natif de Complute, mais Africain d'origine. Ils eurent l'un et l'autre la tête tranchée. Le même jour, vers l'heure de none, une religieuse, nommée Digne, du monastère de Tabane, que gouvernait Elisabeth, se présenta au martyre. Peu de temps auparavant, elle crut voir en songe sainte Agathe, qui, tenant des lis et des roses, lui en donnait une et l'appelait à la suivre. Depuis ce jour, elle désirait ardemment le martyre ; si bien qu'ayant appris celui d'Anastase et de Félix, elle ne put attendre davantage ; mais, ouvrant secrètement sa clôture, elle se rendit en diligence à Cordoue, et demanda hardiment au cadi pourquoi il avait fait mourir ses frères, qui ne soutenaient que la vérité. Elle ajouta sa profession de foi et des anathèmes contre la fausse religion ; et le cadi lui fit aussitôt couper la tête et pendre le corps par les pieds avec les deux autres. Ces trois martyrs souffrirent donc en même temps, le 14me de juin 853. Le lendemain Benilde, femme avancée

en âge et d'une grande piété, souffrit le même martyre, et l'Eglise honore ces quatre saints le jour de leur mort. Leurs corps furent brûlés quelques jours après et jetés dans le fleuve.

Colombe, sœur de l'abbé Martin et de l'abbesse Elisabeth, mais beaucoup plus jeune, charmée de la vertu de sa sœur et de Jérémie, son beau-frère, était très-souvent chez eux et conçut un grand désir de se consacrer à Dieu. Sa mère, qui la voulait marier, le trouvait fort mauvais et s'en prenait à sa fille aînée et à son gendre. Colombe refusa plusieurs partis, et enfin, se trouvant libre par la mort de sa mère, elle se retira avec sa sœur au monastère de Tabane, sous la conduite de Martin, son frère. Elle y fut l'exemple de toutes les religieuses, et, pour vaquer plus librement à l'oraison, elle obtint de se renfermer seule dans sa cellule. Mais les musulmans ayant dispersé la communauté de Tabane, les religieuses furent obligées de se retirer à Cordoue, dans une maison qu'elles avaient près de l'église de Saint-Cyprien. La ferveur de Colombe y croissait de jour en jour; et, poussée par de fréquentes révélations, elle sortit secrètement du monastère, demanda la demeure du cadi, se présenta devant lui, lui déclara sa foi et l'exhorta doucement à se convertir. Le cadi, surpris de sa beauté et de ses discours, la mena au palais et la présenta au conseil, où elle continua de parler si fortement, que, n'espérant pas de la faire changer, on la fit exécuter aussitôt devant la porte du palais. Elle fit un présent au bourreau qui devait lui couper la tête, et son corps ne fut point exposé comme les autres; mais on le mit dans un panier, revêtu comme il était, d'habits de lin, et on le jeta dans le fleuve. C'était le 17me de septembre 853. Six jours après, son corps fut trouvé entier par les soins de quelques moines, et apporté à saint Euloge, qui l'enterra honorablement dans l'église de Sainte-Eulalie.

Pompose, religieuse de Pegna-Mellar, suivit l'exemple de sainte Colombe. Ce monastère était dédié à saint Sauveur, et situé au pied d'une roche où des abeilles s'étaient logées, ce qui lui donna ce nom, qui signifie Roche de miel. Sainte Pompose s'y était retirée avec son père et sa mère et toute sa famille, et était parvenue à une grande perfection. Elle apprit le jour même le martyre de sainte Colombe; et, comme elle soupirait depuis longtemps après cette grâce, elle sortit du monastère la nuit suivante, vint à Cor-

doue, se présenta le matin au cadi, et eut la tête tranchée le 19me de septembre. Son corps, jeté dans le fleuve, fut retiré et enterré à Sainte-Eulalie avec celui de sainte Colombe. L'Eglise honore ces deux saintes, chacune à leur jour [1].

C'est ainsi que les provocations des mahométans d'Espagne se voyaient confondues par le courage des vierges chrétiennes; courage pieux et calme, comme la grâce qui l'inspire, et comme l'Eglise de Dieu, qui nous le propose pour modèle.

La persécution continua bien des années encore à Cordoue. Un prêtre nommé Abundius, curé d'une paroisse dans la montagne voisine, fut engagé au martyre par l'artifice des musulmans. Reconnaissant que c'était la vocation divine, il marcha content au sacrifice, où on le conduisait. Interrogé par le cadi, il fit hardiment sa profession de foi et parla contre Mahomet et ses sectateurs. Aussitôt il fut mis à mort et son corps exposé aux chiens, le 11me de juillet 854. L'année suivante, le 30me d'avril, trois martyrs souffrirent ensemble : Amator, jeune prêtre, qui était venu étudier à Cordoue; Pierre, moine; et Louis, frère du diacre Paul, martyrisé en 851. Ils se réunirent tous trois pour faire ensemble profession de l'Evangile, et furent promptement exécutés. Les corps furent jetés dans le fleuve, d'où l'on en tira deux : Pierre, que l'on enterra à Pegna-Mellar, et Louis à Palme, au diocèse d'Italique en Andalousie. Dans le même temps, un vieillard nommé Vitesind, qui avait eu le malheur d'apostasier, répara glorieusement sa faute. Etant exhorté à l'exercice de la fausse religion qu'il venait d'embrasser, il le refusa courageusement, et fut aussitôt mis à mort [2].

L'année suivante, 856, Elie, prêtre de Lusitanie, déjà vieux, fut mis à mort avec deux jeunes moines, Paul et Isidore, le 17me d'avril, et le 28me de juin, Argymire, moine avancé en âge. Il avait eu une charge considérable à Cordoue; et, en ayant été privé, il s'était retiré dans un monastère. Quelques infidèles l'accusèrent devant le cadi d'avoir traité Mahomet d'imposteur et de professer la divinité et la toute-puissance du Christ. Il fut mis dans une étroite prison ; et le cadi, ayant vainement essayé de le pervertir,

[1] *Bibl. PP.*, t. XV. — [2] S. Euloge, *Mémorial*, l. II, c. XII, XIII, XIV. *Bibl. PP.*, t. XV.

le fit mettre tout vivant sur le chevalet et percer d'une épée au travers du corps. Il fut enterré près de saint Parfait, dans l'église de Saint-Aciscle [1].

Aure, sœur de saint Adolphe et de saint Jean, qui avaient souffert le martyre au commencement du règne d'Abdérame, était religieuse depuis trente ans au monastère de Sainte-Marie de Cuteclar. Elle était d'une famille très-noble entre les Arabes de la province de Séville, ce qui donna occasion à quelques-uns de ses parents, qui en avaient ouï parler, de venir la voir. La trouvant non-seulement chrétienne, mais religieuse, ils en avertirent le cadi, qui était aussi son parent. Il la fit venir, et, d'abord, il lui reprocha doucement la honte qu'elle faisait à sa famille, par son changement de religion; mais ensuite il la menaça des tourments et de la mort, pour l'obliger à quitter le christianisme. Aure céda pour l'heure et promit de faire ce qu'il voudrait; le cadi, ou juge, la laissa en liberté; mais étant retournée en sa maison, elle continua de faire profession, comme auparavant, de la religion chrétienne, s'efforçant d'effacer, par ses regrets et par ses larmes, le scandale qu'elle avait donné. Comme elle fréquentait hardiment les églises, les infidèles l'accusèrent devant le cadi, à qui elle répondit que jamais elle n'avait été séparée de Jésus-Christ, et n'avait jamais adhéré un moment à leurs profanations, quoiqu'elle eût eu la faiblesse de le promettre. Le juge, irrité, la fit mettre en prison chargée de chaînes ; et, ayant reçu l'ordre du roi, il la fit exécuter le lendemain, suspendre son corps à un gibet, la tête en bas, et puis jeter dans le fleuve. C'était le 19me de juillet, la même année, 856. L'Eglise honore tous ces martyrs en leurs jours propres [2].

Le prêtre saint Euloge, qui nous en a conservé la mémoire en trois livres, prit soin aussi de les défendre contre les reproches de quelques chrétiens qui ne voulaient pas les reconnaître pour martyrs. « Car, disaient-ils, ils ne font point de miracles comme les anciens martyrs ; ils ne souffrent point diverses sortes de tourments ; ceux qui les font mourir ne sont point idolâtres, mais des musulmans qui reconnaissent le même Dieu que nous et détestent l'idolâtrie. « Saint Euloge répond : « Quant aux miracles, ils ne

[1] S. Euloge. *Mémorial*, c. xv et xvi. — [2] Ibid., l. II, c. xvi.

sont pas nécessaires en tous les temps, comme ils l'étaient à la naissance de l'Eglise, et ce ne sont pas des marques infaillibles de sainteté. Les tourments ne sont point essentiels au martyre; c'est la mort et la persévérance jusqu'à la fin : on ne regarde point la longueur du combat, mais la victoire. Quoique Mahomet n'ait point enseigné l'idolâtrie, il suffit aux chrétiens, pour l'avoir en horreur, que ce soit un faux prophète et un de ces imposteurs prédits par les apôtres, et qu'il ait combattu la divinité de Jésus-Christ. » Saint Euloge marque ici que les chrétiens faisaient le signe de la croix et se recommandaient à Dieu, quand ils entendaient les crieurs des musulmans appeler le peuple du haut des tours qui accompagnent les mosquées.

Parmi ces martyrs de Cordoue, nous en avons vu plusieurs s'offrir d'eux-mêmes aux persécuteurs. On en faisait une quatrième objection contre eux. Saint Euloge les justifie, dans son premier livre, par l'exemple de beaucoup d'autres plus anciens que l'Eglise honore comme martyrs, quoiqu'ils se soient présentés d'eux-mêmes. Cette réponse est péremptoire : Fleury n'aurait pas dû la passer sous silence, pour dire que les réponses d'Euloge à cette objection sont faibles. Un saint des derniers temps, grand maître et juge compétent des vertus chrétiennes, saint François de Sales, pense comme saint Euloge, et trouve même plus héroïque la charité des martyrs qui se présentent d'eux-mêmes. » Le bienheureux portier de la prison de Sébaste, dit-il, voyant l'un des quarante, qui étaient alors martyrisés, perdre le courage et la couronne du martyre, se mit en sa place, sans que personne le poursuivît, et fut ainsi le quarantième de ces glorieux et triomphants soldats de Notre-Seigneur. Saint Adauctus, voyant que l'on conduisait saint Félix au martyre : Et moi, dit-il sans être pressé de personne, je suis aussi bien chrétien que celui-ci, adorant le même Sauveur ; puis, baisant saint Félix, il s'achemina avec lui au martyre et eut la tête tranchée. Mille des anciens martyrs en firent de même; et, pouvant également éviter ou subir le martyre sans pécher, ils choisirent de le subir généreusement, plutôt que de l'éviter loisiblement. En ceux-ci donc le martyre fut un acte héroïque de la force et de la constance qu'un saint excès d'amour leur donna. Mais quand il est force d'endurer le martyre, ou de renoncer à la foi, le martyre ne laisse pas d'être

martyre et un excellent acte d'amour et de force ; néanmoins je ne sais s'il faut le nommer acte héroïque, n'étant pas choisi par aucun excès d'amour, mais par la nécessité de la loi, qui, en ce cas, le commande[1]. » Voilà ce que dit le saint et savant évêque de Genève. Or, ceux des martyrs de Cordoue qui se présentèrent d'eux-mêmes, ne le firent point par une impétuosité naturelle, mais après avoir consulté Dieu dans la prière et la retraite. Aussi l'Eglise les honore-t-elle comme martyrs, eux et leur défenseur saint Euloge.

Il avait fini ses trois livres, lorsque souffrirent encore deux martyrs, dont il ajouta l'histoire à la fin de son apologie. Le premier, nommé Rodrigue, était un prêtre né au bourg d'Egabre, instruit et ordonné à Cordoue. Il avait deux frères, dont l'un se fit musulman, ce qui lui causait des disputes continuelles avec le troisième, qui était demeuré chrétien. Une nuit leur querelle vint à un tel excès, que, Rodrigue ayant voulu les apaiser, ils se jetèrent tous deux sur lui et le laissèrent pour mort. Comme il s'était mis au lit sans connaissance, le frère musulman le fit mettre sur un brancard et porter dans le voisinage, en disant : « Voici mon frère, que Dieu a éclairé ; quoiqu'il soit prêtre, il a embrassé notre religion, et se trouvant, comme vous voyez, à l'extrémité, il n'a pas voulu mourir sans vous le déclarer. » Quelques jours après, le prêtre Rodrigue étant guéri et apprenant ce qu'avait fait son frère l'apostat, se retira de sa maison de campagne dans un autre lieu. La persécution était alors violente à Cordoue, en sorte que l'on abattit les clochers de quelques églises. Saint Rodrigue ayant été obligé de sortir du fond de la montagne où il était caché, pour venir au marché de Cordoue, son frère l'apostat le rencontra et le mena au cadi, l'accusant d'avoir abandonné la religion de Mahomet. Rodrigue nia que jamais il l'eût embrassée, et déclara qu'il était non-seulement chrétien, mais prêtre. Le cadi, ayant vainement essayé de l'ébranler, l'envoya en prison.

Il y trouva un nommé Salomon, qui, ayant apostasié pendant quelque temps, était revenu à l'Eglise. Ils furent bientôt unis d'une étroite amitié, et s'exerçaient ensemble au jeûne et à la prière. Le cadi, l'ayant appris, les fit séparer, et défendit de les laisser voir à

[1] *Traité de l'amour de Dieu*, l. VIII, c. XI.

personne. Puis, après les avoir fait venir et les avoir exhortés encore jusqu'à trois fois, il les condamna à mort, par ordre du roi. On les mena sur le bord du fleuve ; ils se préparèrent au combat par le signe de la croix : saint Rodrigue fut exécuté le premier, et leurs corps exposés et jetés dans le fleuve, comme les autres. Le prêtre saint Euloge, ayant appris leur bienheureuse mort, vint voir les corps, après avoir célébré la messe, et vit des infidèles qui prenaient des cailloux teints du sang de ces martyrs, et, après les avoir lavés, les jetaient dans le fleuve, de peur que les chrétiens ne les gardassent comme des reliques. Le jour de leur martyre et auquel l'Eglise les honore, fut le 13me de mars 857.

En Espagne, le prêtre saint Euloge, après avoir employé ses talents à encourager, à défendre et à nous faire connaître les martyrs de Cordoue, finit par en augmenter le nombre. L'archevêque Vistremir de Tolède, étant mort le dernier jour de l'année 858, Euloge fut élu pour lui succéder, par le suffrage de tous les évêques de la province et du voisinage. Mais il y eut quelque obstacle qui empêcha qu'il ne fût sacré, et on en élut un autre de son vivant, quoiqu'il ne survécut pas deux mois à son élection ; car il souffrit le martyre, après y en avoir encouragé tant d'autres. Une fille nommée Léocritie, d'une famille noble de musulmans, avait été instruite dès l'enfance dans la religion chrétienne par une de ses parentes, qui la fit même baptiser. Son père et sa mère, s'en étant aperçus, la maltraitaient et la fouettaient jour et nuit pour la faire renoncer à la foi. Elle fit connaître son état à saint Euloge et à sa sœur Amalone, témoignant qu'elle désirait aller en quelque lieu où elle pût en liberté exercer sa religion.

Saint Euloge lui procura secrètement les moyens de sortir de chez ses parents, à qui elle donna le change feignant de céder à leur volonté, jusqu'à parler contre la religion chrétienne. Elle se para comme si elle eût pensé au mariage ; et, sous prétexte d'aller à une noce, elle sortit et courut chez saint Euloge et sa sœur, qui la reçurent à bras ouverts et la cachèrent chez des amis fidèles. Le père et la mère, au désespoir, remuèrent ciel et terre pour la trouver ; et, par l'autorité du cadi, firent emprisonner et fouetter plusieurs chrétiens, même des religieuses et des prêtres. Saint Euloge, sans s'émouvoir, faisait souvent changer de retraite à Léocritie, et passait les nuits en prières pour elle, prosterné dans

l'église de Saint-Zoïle. Elle, de son côté, jeûnait et veillait, couchait sur la cendre et couverte d'un cilice.

Une nuit, étant venue voir saint Euloge et sa sœur, elle ne put retourner, parce que la personne qui devait l'accompagner vint trop tard et qu'il était déjà jour. Le cadi, en étant averti, envoya des soldats entourer la maison, d'où ils tirèrent Léocritie avec Euloge, et les amenèrent en sa présence. Il demanda à Euloge pourquoi il tenait cette fille chez lui. Le saint répondit que les prêtres ne pouvaient refuser l'instruction à ceux qui la demandaient. Le cadi le menaça de le faire mourir à coups de verges ; mais saint Euloge répondit que le glaive était un moyen plus sûr, et commença à parler hautement contre leur faux prophète et leur fausse religion. On le mena aussitôt au palais devant le conseil. Un des conseillers, qui le connaissait particulièrement, lui dit : « Si des ignorants se précipitent malheureusement à la mort, un homme savant et vertueux comme toi ne doit pas imiter leur folie. Crois-moi, je te prie, dis seulement un mot à présent, puisqu'il le faut ; tu reprendras ensuite ta religion, et nous promettons de ne te point rechercher. Saint Euloge lui dit en souriant : Ah ! si tu pouvais connaître les récompenses qui attendent ceux qui conservent notre foi, tu renoncerais à ta dignité temporelle.» Il commença alors à leur proposer hardiment les vérités de l'Evangile ; mais, pour ne pas l'écouter, ils le condamnèrent aussitôt à perdre la tête.

Comme on le menait au supplice, un des eunuques du roi lui donna un soufflet. Il tendit l'autre joue, et en souffrit patiemment un second. Quand il fut arrivé au lieu de l'exécution, il pria à genoux, étendit les mains au ciel, fit le signe de la croix sur tout son corps, et présenta sa tête, qui fut promptement coupée. C'était à trois heures après midi, le samedi, 11me jour de mars 859. Il fut enterré à Saint-Zoïle. Sainte Léocritie fut aussi décapitée quatre jours après, et jetée dans le fleuve Bétis ; mais elle en fut tirée et enterrée à Saint-Genès-de-Tertios. L'Eglise honore l'un et l'autre le jour de leur martyre. La vie de saint Euloge a été écrite par Alvar, son ami, et, depuis, il nous reste peu de monuments de l'église d'Espagne sous la domination des musulmans [1].

[1] *Acta SS.*, 11 et 15 mart.

SAINT SOPHRONE,

PATRIARCHE DE JÉRUSALEM.

Il était de la Phénicie du Liban et né à Damas. Son père s'appelait Plynthas, sa mère Myro. Il embrassa la vie monastique non loin de Jérusalem, dans le monastère de saint Théodore. Il étudia si bien les lettres humaines qu'on lui donna le titre de sophiste ou de savant. Les écrits qu'on a de lui, particulièrement ceux qu'on vient de retrouver, justifient cette distinction littéraire. Déjà connu, comme Père de l'Eglise, par l'exactitude et la fermeté de ses doctrines, saint Sophrone peut l'être maintenant comme poëte par la pieuse élégance de ses hymnes. Il en a de deux sortes : une vingtaine en vers anacréontiques, sur les principaux faits de l'Evangile et d'autres sujets pieux, l'Annonciation de la sainte Vierge, la Nativité de Jésus-Christ, l'adoration des Mages, sa présentation au temple, son baptême, la résurrection de Lazare, le dimanche des Rameaux, l'institution de l'Eucharistie, saint Paul, saint Jean, saint Etienne, saint Thècle, le retour de la sainte Croix, la sainte cité de Jérusalem et les saints lieux. Dans cette dernière hymne, Sophrone parle avec amour du jardin de Gethsémani, qui reçut autrefois le corps de la sainte Mère de Dieu, et où était son sépulcre ; mais il ne parle pas de son corps même, comme y étant. La seconde série de petits poëmes, ce sont plus de deux cent trente odes sur les vertus chrétiennes, particulièrement l'esprit de pénitence. Chaque ode est de quatre strophes, dont la dernière est presque toujours une invocation à la sainte Vierge. Sophrone dit dans l'une d'elles : « Vierge sans tache, vous nous avez enfanté, avec deux volontés et en deux natures, le Fils unique du Père fait homme pour nous rendre participant de la nature divine, lui le Dieu suprême. » Un autre écrit du même Père est un commentaire sur la liturgie de Jérusalem. Il en fait l'histoire et donne l'explication mystique tant de l'édifice que des cérémonies. Il dit entre autres : « Les prêtres sont assimilés aux archanges, car de même que le séraphin prit le charbon ardent et le donna au prophète Isaïe, de même aussi les prêtres prennent le pain ou le corps du Seigneur et le donnent au peuple. Nul ne doit penser que les

choses saintes sont les figures du corps et du sang de Jésus-Christ, mais il doit croire que le pain et le vin offerts ont été changés au corps et au sang de Jésus-Christ. » Pendant que Sophrone habitait Alexandrie, il lui vint un mal d'yeux que les médecins, après avoir essayé de bien des remèdes, déclarèrent incurable. Délaissé des hommes experts dans l'art de guérir, Sophrone s'adressa aux martyrs saint Cyr et saint Jean, dont les reliques avaient été transférées par saint Cyrille dans une église sur le bord de la mer. Il fut guéri complétement, et en reconnaissance il écrivit la vie des deux saints, ainsi que la relation de soixante-dix miracles opérés à leur intercession, le soixante-dixième sur lui-même.

Il était l'ami inséparable d'un autre moine, Jean Moschus, avec lequel il vint l'an 610 à Alexandrie, où le patriarche saint Jean l'Aumônier les accueillit tous deux comme des amis intimes. Il les respectait tous deux comme ses pères, et leur obéissait sans réserve. Comme ils étaient très-doctes, il s'en servait utilement pour combattre les hérétiques, et ils y travaillèrent avec tant de fruit, qu'ils retirèrent de l'hérésie grand nombre de bourgades, d'églises et de monastères. Vers l'an 615, les deux amis vinrent à Rome, où Jean Moschus composa son livre appelé le *Pré spirituel*, comme étant tout semé de fleurs, c'est-à-dire de miracles ou d'exemples rares de vertu, qu'il avait appris dans ses divers voyages. Jean mourut à Rome même sous le pontificat de Benoît V. Il adressa son *Pré spirituel* à Sophrone, son cher disciple, ce qui l'a fait citer sous son nom, et il est à présumer qu'il eut grande part à cet ouvrage. Jean le lui laissa en mourant, et lui recommanda de ne point laisser son corps à Rome, mais de l'emporter dans un coffre de bois, pour l'enterrer au mont Sinaï, avec les moines de cette solitude. Que si les incursions des barbares ne permettaient pas de l'emporter si loin, qu'il l'enterrât au monastère de Saint-Théodore, où il avait premièrement renoncé au monde. Sophrone exécuta cet ordre, et, étant parti de Rome avec les autres onze disciples de Jean, il arriva à Ascalon, où il apprit qu'il était impossible d'aller au mont Sinaï, à cause de la révolte des Arabes. Il vint à Jérusalem au mois de septembre 619, et, y ayant trouvé l'abbé de Saint-Théodore, il transporta le corps du bienheureux Jean dans ce monastère.

Bientôt saint Sophrone combattit avec beaucoup de force et de

science, tant à Alexandrie qu'à Constantinople, la nouvelle hérésie du monothélisme, qu'introduisaient les patriarches de ces deux villes, Cyrus et Sergius. Cette hérésie nouvelle consistait à soutenir qu'en Jésus-Christ il n'y avait point deux volontés, comme deux natures, la volonté divine et la volonté humaine, mais une seule : ce qui est contraire à la foi de l'Eglise. Saint Sophrone montra donc que toujours les saints Pères ont enseigné qu'en Jésus-Christ il y a deux natures, la nature divine et la nature humaine ; que chacune de ces deux natures étant parfaite, chacune a sa volonté et son opération distincte ; qu'ainsi en Jésus-Christ il y a deux volontés et deux opérations, comme il y a deux natures.

Cependant saint Sophrone, étant retourné en Orient, fut élu malgré lui patriarche de Jérusalem, cette même année 633. Presque tous les évêques orientaux et les peuples chrétiens le prièrent d'envoyer un de ses suffragants à Rome, pour informer le Pape de cette nouvelle erreur et le presser d'y porter remède. En attendant, il recueillit en deux volumes six cents passages des Pères, pour convaincre les monothélites et tâcher de les ramener. A peine assis sur le siége de Jérusalem, il assembla son concile et écrivit une lettre synodale, suivant la coutume, pour rendre compte de sa foi au Pape et aux autres évêques des grands siéges. Il y explique le mystère de la Trinité et réfute les hérésies contraires avec beaucoup d'étendue, mais en même temps avec beaucoup de pénétration et de justesse. Il explique non moins bien le mystère de l'Incarnation, s'appliquant particulièrement à prouver l'unité de personne contre Nestorius, et la distinction des natures contre Eutychès. Ces deux vérités établies, il en tire des conclusions contre la nouvelle erreur des monothélites.

Le pape Honorius n'approuvait point l'erreur ; mais il ne se défiait point assez des artifices de Cyrus d'Alexandrie et de Sergius de Constantinople. Il croyait pouvoir ramener le calme en Orient, comme on l'avait en Occident, où personne ne disputait de ces choses. Mais le mal augmentait en Orient, bien loin de diminuer. Les remontrances de saint Sophrone, les deux volumes où il avait rassemblé les témoignages des Pères, au lieu de ramener les monothélites, ne faisaient que les aigrir et lui attirer leurs calomnies. Dans cette extrémité, il employa le grand remède : ce fut d'envoyer à Rome. Il prit le premier de ses suffragants, Etienne de Dore,

le mena sur le Calvaire et lui dit : « Vous rendrez compte au Dieu qui, en ce lieu saint, a été volontairement crucifié pour nous dans la chair ; vous lui rendrez compte à son avénement glorieux et terrible, lorsqu'il viendra juger les vivants et les morts, si vous négligez le péril où la foi se trouve. Faites donc ce que je ne puis faire en personne, à cause de l'incursion des Sarrasins. Allez promptement, de cette extrémité de la terre, vous présenter au trône apostolique, où sont les fondements de la sainte doctrine. Faites connaître, non pas une fois ou deux, mais plusieurs fois, aux saints personnages qui y sont, tout ce qui se passe ici, et ne cessez point de les prier jusqu'à ce que, dans leur apostolique sagesse, ils prononcent un jugement victorieux, et que, suivant les canons, ils détruisent complétement les nouveaux dogmes, de peur que, comme dit l'Apôtre, ils ne gagnent comme la gangrène, et ne perdent de plus en plus les âmes des simples. » Etienne, effrayé de cette conjuration et pressé par les prières de la plupart des évêques et des peuples d'Orient, se mit aussitôt en chemin. Mais les monothélites l'ayant appris lui suscitèrent de grandes traverses et envoyèrent des ordres en divers lieux pour le prendre et le renvoyer chargé de chaînes. Toutefois il évita ces périls et arriva à Rome, peut-être après la mort du pape Honorius. Depuis, le pape Théodore, successeur d'Honorius, établit Etienne son vicaire en Palestine.

La sainte cité de Jérusalem fut prise par les musulmans, l'an 636, après avoir soutenu un siége de deux ans. Elle se rendit enfin, par composition, au calife Omar, présent en personne. Saint Sophrone en avait reçu des garanties pour toute la Palestine. Saint Théophane ajoute dans sa chronographie : « Omar, entré dans la ville sainte avec un manteau crasseux de poil de chameau et affectant une hypocrisie satanique, demanda à voir le temple des Juifs, bâti par Salomon, pour en faire l'oratoire de son blasphème. Sophrone, le voyant, dit : C'est ici vraiment l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel, l'abomination de la désolation debout dans le lieu saint. Et ce défenseur de la piété pleura beaucoup sur le peuple chrétien. »

Ces paroles de saint Sophrone et de saint Théophane méritent attention. Ils qualifient de blasphème, d'hypocrisie satanique, la religion de Mahomet. Nous avons déjà vu, au 6 mars, quarante

illustres martyrs s'exprimer dans le même sens, et même en donner la raison. Comme Mahomet fait son dieu auteur du péché, ce n'est pas le vrai Dieu que le mahométisme adore, ce n'est pas le Dieu du ciel et de la terre, mais un faux dieu, le dieu de ce siècle, le prince de ce monde, Satan, le vrai auteur du mal. Le mahométisme est donc vraiment le grand blasphème; sa piété est donc vraiment une hypocrisie satanique, puisqu'elle adore Satan, en feignant d'adorer Dieu.

Il y a plus. Le vrai Dieu a un Fils unique, qui s'est fait homme, qui est mort sur une croix, pour la rédemption du genre humain. Or le dieu dont Mahomet se dit le prophète, nie tout cela, il est en tous sens l'ennemi de la croix. Donc il est Satan, l'adversaire, l'antechrist : donc son culte à Jérusalem est l'abomination de la désolation dans le lieu saint. Et saint Sophrone a eu bien raison de le dire.

Cependant la mosquée que le calife Omar faisait bâtir sur l'emplacement du temple de Salomon commençait à s'élever, lorsqu'elle s'écroula tout à coup. Comme il en demandait la cause, les juifs lui dirent que cet édifice ne pourrait subsister tant qu'il y aurait une croix élevée sur le mont des Olives; Omar la fit abattre, et, à cette occasion, les musulmans détruisirent une infinité de croix. Saint Sophrone mourut dans ces tristes conjonctures, le 11 mars 644.

La haine que l'enfer porte à la croix et à l'Homme-Dieu qui est mort dessus, doit augmenter sans cesse notre foi et notre amour envers Jésus notre Sauveur, et notre dévotion envers sa croix sainte. C'est dans cette vue qu'un religieux dominicain, le bienheureux Henri-Amand Suzon, répandit en Allemagne la dévotion du saint nom de Jésus.

Le même jour à Carthage, les saints martyrs Héraclas et Zosime. — A Alexandrie, les saints Candide, Pipérion et vingt autres martyrs.—A Laodicée en Syrie, les saints Trophime et Thale, martyrs, qui, après des tourments cruels et multipliés, obtinrent la couronne immortelle durant la persécution de Dioclétien. — A Antioche, la mémoire de plusieurs saints martyrs, dont les uns furent mis sur des grils ardents, par ordre de l'empereur Maximilien, non pour les faire mourir, mais seulement pour pro-

longer leur supplice ; les autres furent livrés à de cruels tourments, et tous parvinrent à la palme du martyre. — Au même lieu, les saints Georges et Firme. — A Sardes, saint Euthyme, évêque, qui ayant été exilé pour la défense des saintes images, par Michel, empereur iconoclaste, termina enfin son martyre sous l'empire de Théophile. —A Milan, saint Benoît, évêque. — Sur les confins du diocèse d'Amiens, saint Firmin, abbé. — A Carthage, saint Constantin, confesseur. — A Rabuco, dans la campagne de Rome, saint Pierre, confesseur, illustre par l'éclat de ses miracles.

XIIe JOUR DE MARS.

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND,

PAPE.

Saint Grégoire, surnommé le Grand pour l'éclat de ses actions et de ses vertus, naquit à Rome, vers l'an 540. Gordien, son père, était sénateur, et jouissait d'une fortune considérable; mais il renonça au monde après la naissance de son fils, se fit ecclésiastique, et mourut un des sept cardinaux diacres qui avaient soin, chacun dans son quartier, des pauvres et des hôpitaux. Sylvie, mère du saint et honorée elle-même comme sainte, suivit l'exemple de son mari, et se consacra au service de Dieu dans un petit oratoire. Grégoire s'appliqua dans sa jeunesse aux études convenables à son rang. Il n'avait qu'une trentaine d'années lorsqu'il fut nommé préteur ou premier magistrat de Rome. Mais dès son enfance il s'était accoutumé à n'estimer que les choses du ciel : aussi n'avait-il point de plus grand plaisir que de s'entretenir de Dieu avec de saints religieux, et de se retirer dans sa chambre ou dans quelque église, pour vaquer à la prière et à la méditation. Après la mort de son père, il fonda six monastères en Sicile, et un septième à Rome, dans sa propre maison, où il prit lui-même l'habit, en 575, et se livra avec une ardeur incroyable à tous les exercices de la mortification chrétienne.

Ayant été élu abbé de son monastère en 584, il veillait avec un soin extrême à l'observation de la règle. Un de ses moines, nommé Juste, avait amassé trois pièces d'or, et les avait soigneusement

cachées; mais il révéla sa faute quand il se vit au lit de la mort. Grégoire, pour punir d'une manière exemplaire cette infraction de la règle, qui proscrivait l'esprit de propriété, défendit à la communauté de visiter le malade, et d'aller prier autour de lui, comme cela se pratiquait ordinairement. Il ne lui envoya qu'un prêtre pour l'assister et l'exhorter à la pénitence. Juste détesta sa faute, et mourut dans les sentiments de la plus vive componction. Le saint abbé ne s'en tint pas là; son zèle pour maintenir la discipline monastique lui fit faire ce que saint Macaire avait fait dans une semblable circonstance. Il ordonna que Juste fût enterré avec ses trois pièces d'or sous un fumier. Mais comme il était mort pénitent, il ne voulut pas qu'il fût privé des prières de l'Eglise, et il ordonna qu'on offrît pour lui le saint sacrifice de la messe durant trente jours consécutifs.

Apprenons de saint Grégoire, d'abord premier magistrat de Rome, ensuite moine, et enfin pape, combien nous devons estimer la vocation religieuse. Mais apprenons aussi avec quelle fidélité nous devons répondre à cette vocation et observer la règle.

En 454 la Grande-Bretagne avait été envahie par un peuple idolâtre et barbare, les Anglo-Saxons, qui s'y firent sept royaumes. Des anciens Bretons, les uns se sauvèrent dans les montagnes, les autres sur le continent, dans l'Armorique ou la Bretagne actuelle. L'idolâtrie était revenue avec les Saxons, et le christianisme s'était retiré avec les anciens habitants. Mais un jour saint Grégoire, il n'était encore que moine, traversait le marché de Rome. Il aperçoit, exposés en vente, des esclaves d'une grande beauté. Il s'informe de leur pays : on lui dit qu'ils sont Anglais et de la Grande-Bretagne. « Les Anglais sont-ils chrétiens ou plongés encore dans les ténèbres du paganisme? — Ils sont encore païens. — Quel malheur, reprit-il, que des créatures aussi belles soient sous la puissance du démon, et qu'un tel extérieur ne soit pas accompagné de la grâce de Dieu! » Aussitôt il va trouver le pape Benoît Ier, le conjure d'envoyer des prédicateurs de l'Evangile dans la Bretagne : il s'offre lui-même, et part. Que les voies de Dieu sont admirables! C'est à la pitié d'un moine pour des esclaves anglais que l'Angleterre devra sa conversion au christianisme.

Mais à peine Grégoire était-il parti, que le peuple romain s'attroupe autour du Pape et lui crie tout d'une voix : « Saint Père,

qu'avez-vous fait? Vous avez détruit Rome, vous avez offensé saint Pierre en laissant partir Grégoire.» Le Pape, étonné de ces cris, envoie des courriers après le missionnaire, et le ramène dans la ville. Mais ce que ne peut Grégoire encore moine, il l'exécute devenu pape. Envoyés par lui, le moine saint Augustin et ses compagnons, au nombre de quarante, convertissent successivement les divers royaumes anglo-saxons. Ethelbert, le plus puissant de ces rois, et qui avait épousé une princesse catholique de France, se convertit le premier avec ses sujets, et, de concert avec saint Augustin et saint Grégoire, établit des évêchés à Cantorbéry, à Londres, York et dans d'autres villes. Dieu donnait à saint Augustin de faire des miracles comme il s'en voyait au temps des apôtres. Dans les siècles suivants, cette chrétienté devint si florissante, que l'Angleterre fut appelée l'île des saints, et qu'il en sortit un grand nombre de zélés missionnaires, qui convertirent les peuples de l'Allemagne et du nord de l'Europe.

Depuis trois siècles l'Angleterre est tombée en grande partie dans le schisme et l'hérésie. De nos jours il semble que Dieu la regarde de nouveau avec des yeux de miséricorde, et qu'il est sur le point de la faire rentrer dans l'unité de son Eglise. Prions que cette espérance s'accomplisse, et que cette île devienne de nouveau l'île des saints, et que par elle la lumière de la foi vienne à luire à tant de millions d'Indiens qui vivent en Asie sous la domination anglaise. Pensons bien que si par nos prières nous contribuons à la conversion d'une seule âme, nous aurons plus de mérite devant Dieu que si nous avions créé le ciel et la terre.

Le royaume des Ostrogoths, ou Goths de l'est, avait cessé en Italie. Mais un autre peuple barbare y faisait des incursions; c'étaient les Lombards, les uns ariens, les autres encore idolâtres. Les empereurs de Constantinople avaient aussi de leur côté récupéré quelques portions du pays. Mais ils n'y envoyaient des magistrats que pour en tirer de l'argent : on vit des pères et des mères réduits à vendre leurs enfants pour payer les impôts. Aussi les habitants préféraient-ils se donner aux barbares, que de rester sous ce gouvernement des empereurs de Constantinople. Ceux-ci ne les défendaient ni ne leur permettaient de se défendre eux-mêmes. Il y a plus. Lorsque les gouverneurs impériaux faisaient des traités avec les Lombards, c'était pour les rompre à la pre-

mière occasion, ce qui rendait ces barbares encore plus mauvais. Aussi en 590, où saint Grégoire fut fait pape bien malgré lui, les Lombards assiégeaient la ville même de Rome au dehors, tandis que la peste la ravageait au dedans. Nous nous plaignons quelquefois des misères de notre époque : il y en a eu de plus grandes.

Élevé sur la chaire apostolique dans ces tristes conjonctures, saint Grégoire devient le sauveur de l'Italie entière. Ses prières devant Dieu, sa vigilance sur la ville arrêtent d'abord la contagion qui désolait Rome ; des blés qu'il fait venir de Sicile y ramènent l'abondance. Comme il n'y avait plus de gouvernement temporel, il s'occupe même de la défense militaire des pays menacés par l'ennemi. Sa fermeté, sa prévoyance suffisent à tout. Il pourvoit à la sûreté des villes. Il veut que les évêques en fassent autant. Non-seulement il leur permet, mais il leur commande de vendre jusqu'aux vases sacrés de leurs églises, pour racheter de la captivité leurs diocésains. La férocité des Lombards ne peut tenir contre tant de vertus. Deux fois il les amène à la paix, tout exaspérés qu'ils étaient par la trahison du gouverneur impérial de Ravenne. Leur reine, Théodelinde, était catholique. Son premier mari étant mort, ses sujets lui permettent de donner la couronne à celui des Lombards qu'elle choisirait pour époux. Agilulphe, le nouveau roi, d'après les exhortations de sa vertueuse épouse et du saint pontife, rentre dans le sein de l'Eglise avec la plupart de ses sujets, et relève les temples et les monastères détruits. En même temps, Grégoire était en correspondance avec tout l'univers, travaillait à l'extinction des schismes et des hérésies qui divisaient l'Orient, à la conversion des Visigoths en Espagne, et des Saxons en Angleterre; prêchait et écrivait avec une merveilleuse piété, veillait à la réforme du chant de l'église ; et au milieu de tous ces travaux, continuellement malade jusqu'à ne pouvoir quelquefois remuer du lit.

Mon Dieu, soyez à jamais béni des grâces dont vous avez comblé votre serviteur Grégoire et des biens que vous avez faits par lui à tout le monde. Veuillez nous accorder quelques-unes de ces grâces, afin que nous aussi nous nous sanctifiions dans le peu que nous avons à faire. Que dis-je? Peu! Cela n'est rien.

A Rome encore, saint Maximilien, martyr. — A Nicomédie, le martyre de saint Pierre, officier de la chambre de Dioclétien. Ce saint se plaignant avec liberté des cruautés excessives qu'on exerçait contre les chrétiens, l'empereur le fit amener devant lui, puis successivement suspendre en l'air, déchirer à coups de fouet, arroser de vinaigre mêlé avec du sel, enfin brûler à petit feu sur un gril, et il devint ainsi à juste titre l'héritier de la foi et du nom de Pierre. — Au même lieu, saint Egdune, prêtre, et sept autres, qui successivement, en autant de jours différents, furent suffoqués, pour effrayer le reste des chrétiens. — A Constantinople, saint Theophane, qui, de très-riche, s'étant fait pauvre religieux, fut tenu en prison pendant deux ans, pour le culte des saintes images, par l'impie Léon l'Arménien ; d'où ayant été transporté en Samothrace, il y mourut de misère, et devint célèbre par beaucoup de miracles. — A Capoue, saint Bernard, évêque et confesseur.

XIIIe JOUR DE MARS.

SAINTE EUPHRASIE OU EUPRAXIE,

VIERGE.

Dans les jours de Théodose (le Jeune), très-pieux empereur, il y eut un sénateur à Constantinople, nommé Antigone, parent et ami de l'empereur, sage dans ses paroles et ses œuvres, conseillant toujours au prince ce qui était bon, afin qu'il gouvernât pieusement les affaires de la république romaine. C'était un homme compatissant, et qui donnait à tous les pauvres les choses nécessaires. L'empereur l'aimait, non-seulement comme un parent et un sénateur, mais encore comme un chrétien pieux, et qui lui donnait toujours d'utiles conseils. Or il était très-riche, à tel point que la capitale n'avait pas son pareil en opulence, en paroles et en œuvres. Il prit une femme très-noble, comme lui du sang impérial, nommée Eupraxie, fort craignant Dieu, assidue à l'église et priant Dieu avec larmes. Elle tira de la misère un grand nombre de pauvres, et faisait beaucoup d'offrandes aux églises et aux sanctuaires. L'empereur et l'impératrice l'aimaient singulièrement ; surtout parce qu'elle était de leur famille, et en même temps pleine de vertu et de piété. Or il leur naquit une fille, qu'Antigone appela Eupraxie, du nom de la mère.

Ayant eu cette fille, Antigone dit un jour à Eupraxie : « Vous le savez, ma sœur et dame Eupraxie, ce n'est rien que cette vie, rien que la richesse de ce monde périssable; en quatre-vingts ans se termine la vie de l'homme. Mais il est des richesses dans le ciel, réservées pour des siècles sans fin à ceux qui craignent le Seigneur. Et nous nous privons de ces richesses-là, embarrassés que nous sommes dans les soins de ce monde et dans la tromperie de la richesse temporaire, et nous dépensons inutilement nos jours, sans rien procurer d'utile à nos âmes. » Eupraxie, ayant entendu ces choses, dit à Antigone : « Et qu'ordonnez-vous, seigneur, que nous fassions? Antigone lui dit : Nous avons reçu de Dieu une petite fille, contentons-nous-en, et ne nous approchons plus pour la misère de ce monde. » A ces mots, Eupraxie se leva, tendit les mains au ciel, et dit en soupirant à Antigone : « Béni soit Dieu qui vous a pénétré de sa crainte, et amené à la pleine connaissance de la vérité. En vérité, seigneur, bien des fois j'ai prié Dieu qu'il éclairât votre cœur et illuminât votre intelligence sur cela, mais jamais je n'ai osé vous le manifester. Puis donc que vous avez commencé vous-même, commandez que je parle. Antigone lui dit : Ma sœur, dites ce que vous voulez. Elle répondit : Vous savez, mon seigneur, qu'il y a bien des générations, l'Apôtre a dit : Le temps est court; ce qui reste à conclure, c'est que ceux qui ont des femmes soient comme n'en ayant pas, ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant pas, ceux qui achètent comme ne possédant pas, car la figure de ce monde passe. A quoi nous serviront ces trésors et cette abondance de richesses? Rien de tout cela ne nous suivra dans la tombe. Ce que vous avez donc saintement résolu, faites-le promptement; donnez beaucoup aux pauvres, de peur que votre bonne résolution ne demeure sans fruit. » Antigone, ayant entendu ces paroles d'Eupraxie, se mit à glorifier Dieu.

Après qu'ils eurent embrassé cette vie parfaite et distribué une bonne partie de leur bien aux pauvres, Antigone vécut encore un an dans la continence avec sa femme, et puis mourut saintement. L'empereur et l'impératrice le pleurèrent beaucoup, et parce qu'il était de leur famille, et parce que c'était un homme juste et pieux. Ils eurent aussi une grande compassion pour Eupraxie, non-seulement parce qu'elle était leur parente, mais encore parce qu'elle était très-jeune : car elle n'avait vécu que deux ans trois mois avec

son époux, un an trois mois comme mari et femme, une année comme frère et sœur. Après l'enterrement d'Antigone, l'empereur et l'impératrice s'appliquèrent beaucoup à consoler Eupraxie. Elle, de son côté, ayant pris sa jeune enfant, elle la mit entre les mains de l'empereur et de l'impératrice, et tombant à leurs pieds, leur dit au milieu des cris et des gémissements : « C'est entre les mains de Dieu et entre vos mains que je remets cette orpheline : en mémoire de votre Antigone, daignez recevoir sa pupille, et lui tenir lieu de mère et de père. » Les assistants versèrent des larmes et poussèrent des cris de douleur, au point que l'empereur lui-même se mit à sangloter et à pleurer.

Avec le temps, comme le deuil se calmait, l'empereur conseilla à la veuve d'Antigone de fiancer sa jeune Eupraxie à quelqu'un des plus nobles du sénat ; elle y consentit, reçut des arrhes, et on attendit que la jeune fille fût en âge : car elle n'avait encore que cinq ans. Quelque temps après, un sénateur eut l'idée d'épouser la veuve d'Antigone. Par le crédit de quelques dames, il persuada à l'impératrice de lui en faire la proposition par leur entremise, à l'insu de l'empereur. Eupraxie, ayant entendu ces femmes, pleura amèrement et leur dit : « Malheur à vous dans le siècle à venir, de ce que vous donnez des conseils semblables à une femme qui veut vivre selon Dieu. Retirez-vous de moi, car ce que vous faites est inexcusable. » Elles se retirèrent bien confuses et racontèrent à l'impératrice ce qui s'était passé. L'empereur, l'ayant su, entra dans une grande colère, et dit à l'impératrice : « En vérité, madame, vous avez fait là une chose indigne de votre majesté. Est-ce là l'œuvre d'une princesse chrétienne? Est-ce ainsi que vous avez promis à Dieu de régner selon la piété? Voilà comme vous vous souvenez d'Antigone, qui nous a toujours donné les meilleurs conseils! Vous avez fait une chose indigne de notre empire, en poussant une jeune femme, qui embrasse la continence, à rentrer dans le monde. Voilà comme vous craignez Dieu, entreprenant de faire une œuvre mauvaise! ui l'entendra, sans se moquer de notre empire? qui persuadera jamais les hommes qu'une chose aussi inconvenante a été faite sans ma volonté? Vous avez fait là une action qu'on ne devrait pas entendre sous mon empire, à cause de notre cher Antigone. » A ces reproches, l'impératrice, couverte de confusion, resta comme une pierre, sans voix, pen-

dant deux heures, et il y eut un grand chagrin entre l'empereur et l'impératrice au sujet d'Eupraxie, la veuve d'Antigone.

Eupraxie, ayant su quelle était la cause de ce chagrin entre le prince et la princesse, en fut elle-même triste jusqu'à la mort, et résolut de quitter Constantinople. Après avoir bien pleuré, elle dit à sa fille Eupraxie : « Mon enfant, nous avons en Egypte beaucoup de grands domaines, allons-y pour visiter les possessions de ton père et les miennes : car tout est à toi, mon enfant. » Elle s'en alla donc de la capitale, avec sa fille, à l'insu de l'empereur, se rendit en Egypte, et y demeura, inspectant ses domaines. Elle s'avança dans l'intérieur de la Thébaïde avec ses intendants et ses régisseurs, prenant elle-même soin de ses affaires. Elle y fréquentait les églises et les tombeaux des martyrs, y laissant de grosses offrandes. Elle visitait aussi les monastères d'hommes et de femmes, et leur faisait beaucoup de largesses.

Il y avait dans une ville un monastère de cent trois religieuses, dont les habitants racontaient de grandes et merveilleuses vertus. On n'y goûtait ni vin, ni huile ; personne n'y mangeait ni pommes, ni raisins, ni figues, ni autres fruits de la terre. On disait que plusieurs de ces religieuses, retirées du monde dès leur enfance, ne connaissaient pas même les pommes et les poires de figure. Leur nourriture était des légumes, encore sans huile. Quelques-unes ne mangeaient que tous les deux jours, d'autres tous les trois. Nulle ne se lavait les pieds avec de l'eau. Quant à des bains, il est superflu d'en parler. Rien que d'en faire mention leur paraissait une immodestie, tant elles avaient de répugnance pour la chose même. Chacune avait sa couche par terre, c'était un cilice ou tissu de poils, d'une aune de large et trois de long, sur lequel elle reposait quelques moments. Leurs vêtements étaient pareillement des cilices ou des tissus de poils, qui couvraient même l'extrémité des pieds. Chacune travaillait suivant ses forces. Quelqu'une tombait-elle malade ? on n'employait aucun secours de la médecine. Chacune recevait la maladie comme une grande bénédiction de Dieu, et la supportait avec patience, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu d'y remédier lui-même. Aucune d'entre elles ne sortait du monastère. Il y avait une portière, par qui se faisaient toutes les réponses. Il s'opérait dans ce monastère beaucoup de guérisons miraculeuses.

Comme Eupraxie aimait beaucoup le monastère de ces saintes femmes à cause de leur vertu, elle y venait souvent, apportant de l'encens et des cierges. Un jour ayant appelé la supérieure et les principales religieuses, elle leur dit : « Mon intention est d'offrir au monastère une petite bénédiction, comme un revenu de vingt ou trente livres, afin que vous veuilliez bien prier pour cette orpheline et pour son père Antigone. Théodule, la supérieure ou l'abbesse, répondit : Madame, vos servantes n'ont pas besoin de revenu ni ne désirent de possessions. Elles ont méprisé toutes les choses de cette vie, afin de jouir des biens éternels. C'est pourquoi nous ne voulons rien posséder sur la terre, afin de ne pas manquer les trésors célestes. Toutefois, pour ne pas vous faire de la peine, procurez-nous un peu d'huile pour le luminaire et de l'encens pour l'oratoire, et vous en aurez la juste récompense. » Cela fait, Eupraxie supplia l'abbesse et toutes les sœurs de prier pour Antigone et pour sa fille Eupraxie.

Un jour l'abbesse Théodule dit agréablement à la jeune fille : « Madame Eupraxie, aimez-vous bien ce monastère et les sœurs ? Elle répondit : Oui, madame, et je vous aime beaucoup. L'abbesse lui dit de nouveau en riant : Si vous nous aimez, demeurez avec nous, en cet habit. La petite fille répliqua : En vérité, si cela ne contriste point madame ma mère, je ne sortirai point de ce lieu. L'abbesse reprit : Dites-moi, madame Eupraxie, qui vous aimez davantage, de nous ou de votre fiancé? L'enfant répondit · Lui, je ne l'ai pas vu, ni lui moi ; mais vous, je vous vois et je vous aime. Mais vous, madame, qui aimez-vous, de moi ou de lui ? L'abbesse répondit : Nous aimons et vous et Jésus-Christ. — Eh bien, répliqua l'enfant, moi aussi je vous aime et Jésus-Christ avec vous. » Or, Eupraxie la mère était là, assise, et fondant en larmes. L'abbesse était ravie d'entendre la jeune fille parler si bien ; car elle n'avait pas encore sept ans. Sa mère, profondément émue et pleurant amèrement, lui dit : « Viens, mon enfant, retournons à la maison, car il se fait tard. La petite fille répondit : Moi, je demeurerai avec madame l'abbesse. L'abbesse dit à la jeune fille : Allez, madame, vous ne pouvez demeurer ici ; car personne ne peut demeurer ici, qu'il ne se consacre à Jésus-Christ. — Et où est Jésus-Christ, demanda l'enfant? » L'abbesse lui montra gracieusement une image de Notre-Seigneur. L'enfant

y alla aussitôt, baisa l'image, puis se tournant dit à l'abbesse : « En vérité, moi aussi je me consacre à Jésus-Christ et je ne m'en vais plus avec madame ma mère. — Mais, mon enfant, dit l'abbesse, vous n'avez pas où coucher, vous ne pouvez pas demeurer ici. L'enfant répliqua : Où vous couchez, madame, je coucherai aussi. »

Le soir étant venu, la mère et l'abbesse eurent beau faire les plus vives instances, elles ne purent persuader à la jeune fille de sortir du monastère. Les caresses et les instances qu'elles lui firent les jours suivants, ne réussirent pas mieux. A la fin, l'abbesse lui dit : « Mais si vous voulez demeurer ici, il faudra apprendre les lettres, la grammaire, le psautier, et jeûner comme toutes les sœurs. L'enfant répondit : Et je jeûnerai, et j'apprendrai tout, laissez-moi seulement ici. L'abbesse dit à la mère : Madame, laissez cette enfant ici, car je trouve que la grâce de Dieu a répandu sa lumière sur elle, et les bonnes œuvres de son père, et votre piété, et les prières de tous les deux, lui procurent la vie éternelle. » Alors Eupraxie se levant et prenant sa fille, la présenta devant l'image de Notre-Seigneur, et, étendant les mains vers le ciel, elle s'écria en pleurant avec larmes : « Seigneur Jésus-Christ, vous aurez soin de cette enfant, car elle vous a désiré, et elle s'est recommandée à vous. Puis se tournant vers sa fille elle dit : Dieu, qui a rendu immobiles les fondements des montagnes, veuille t'affermir dans sa crainte, ma fille. » Après quoi elle la remit entre les mains de l'abbesse, et sortit du monastère, pleurant et se frappant la poitrine, à tel point que toute l'assemblée pleurait avec elle.

Le lendemain, l'abbesse, prenant la jeune Eupraxie, la conduisit dans l'oratoire, et ayant prié sur elle la revêtit de l'habit monastique. La mère étant survenue et la voyant avec ce vêtement des anges, elle leva les mains au ciel et fit pour elle cette prière : « O Roi des siècles, qui avez commencé en elle cette bonne œuvre, accomplissez-la vous-même dans la paix, et donnez-lui de marcher selon vos commandements, afin que cette orpheline trouve confiance devant votre gloire. » Ensuite elle dit à sa fille : « Eupraxie, aimez-vous bien d'être vêtue de ce costume ? — Oui, ma mère, répondit l'enfant ; car l'abbesse et les bonnes sœurs m'ont appris que ce sont les arrhes que notre Seigneur Jésus-Christ donne à celles qui l'aiment. La mère ajouta : Que celui auquel vous avez

été fiancée, vous rende lui-même digne de sa couche nuptiale. » Ensuite elle dit adieu à l'abbesse et aux sœurs, donna le baiser à sa fille, et sortit du monastère, pour aller, suivant sa coutume, porter des secours aux pauvres et aux malheureux.

Cependant on s'entretenait partout de la vie édifiante d'Eupraxie, de sa libéralité envers les monastères et les autres lieux de dévotion. L'empereur lui-même en entendit parler, et le sénat de Constantinople était dans l'admiration. Car on entendit dire qu'elle ne mangeait pas même de poisson, ni ne buvait de vin, et qu'avec tant de largesses qu'elle faisait à tout le monde, elle jeûnait jusqu'au soir, où encore elle ne mangeait que des légumes.

Quelques jours après la vêture de la jeune Eupraxie, l'abbesse fit venir sa mère, et lui dit en secret : « Madame, j'ai quelque chose à vous dire, ne vous en troublez pas. Elle répondit : Madame, dites ce que vous voudrez. L'abbesse reprit : Si vous pensez faire quelque chose pour cet enfant, prenez vos mesures ; car j'ai vu en sommeil votre mari Antigone dans une grande gloire, et il a prié notre Seigneur Jésus-Christ que vous sortiez de votre corps, pour être désormais avec lui et jouir de la gloire qu'il a méritée par son excellente vie. » La pieuse dame non-seulement ne fut pas troublée de cette nouvelle, mais en eut une grande joie ; car elle demandait à Dieu de sortir de la vie humaine et d'être désormais avec le Christ. Bientôt, appelant sa fille, elle lui dit : « Mon enfant, comme il m'a été dit par madame l'abbesse, Jésus-Christ m'appelle, et le jour de ma mort approche. Voici que j'ai mis entre vos mains tous mes biens et ceux de votre père ; dispensez-les pieusement, afin que vous puissiez avoir l'héritage céleste. » Eupraxie, entendant ainsi parler sa mère, commença à gémir et à pleurer, disant : « Malheur à moi, parce que je suis étrangère et orpheline. La mère lui dit : Ma fille, vous avez Jésus-Christ pour père et pour époux, vous n'êtes donc ni étrangère ni orpheline ; vous avez madame l'abbesse pour vous tenir lieu de mère. Seulement, ayez soin d'accomplir ce que vous avez promis. Craignez Dieu, honorez nos dames les sœurs, les servant en toute humilité. Ne pensez jamais dans votre cœur : Je suis du sang impérial, et ne dites pas : C'est à elles à me servir. Soyez pauvre sur la terre, afin que vous soyez riche dans le ciel. Voilà que vous avez tout entre les mains . s'il le faut, donnez des promesses et de l'argent au monastère, et

priez pour votre père et pour moi, afin que nous trouvions miséricorde auprès de Dieu et que nous soyons préservés du supplice éternel. » Ayant donné ces ordres à sa fille, elle mourut trois jours après, et fut ensevelie dans le monastère.

L'empereur ayant appris la mort d'Eupraxie, femme d'Antigone, appela le sénateur à qui sa fille avait été fiancée, et l'informa qu'elle s'était retirée dans un monastère. Le sénateur supplia le prince d'ordonner à la jeune personne de revenir à la capitale pour célébrer le mariage. Eupraxie ayant lu la lettre de l'empereur, se mit à rire, et lui répondit de sa propre main en ces termes : « Sire, est-ce que vous conseilleriez à votre servante de repousser le Christ, pour s'unir à un homme corruptible et prochaine pâture des vers, qui est aujourd'hui et qui demain ne sera plus ? Loin de votre servante, que je commette une telle iniquité ! C'est pourquoi, sire, que cet homme ne vous fatigue pas davantage : car j'ai donné mon consentement au Christ, et il m'est impossible de le renier ; mais je supplie Votre Majesté de vous souvenir de mes parents. Prenez donc tout le bien, distribuez-le aux pauvres et aux orphelins, et donnez tout le reste aux églises. Car je sais que vous vous souviendrez de mes parents, surtout de mon père : j'ai appris que dans le palais jamais il ne s'éloignait de vous. Vous souvenant donc de l'un et de l'autre, disposez convenablement de tout ce bien. Donnez la liberté à tous les esclaves, avec une gratification légitime. Mandez aux intendants de mon père qu'ils remettent aux laboureurs ce qu'ils doivent depuis la mort de mon père jusqu'à ce jour ; afin que, sans sollicitude pour mes affaires terrestres, je puisse sans aucun obstacle servir Jésus-Christ, à qui l'on saura que j'ai recommandé mon âme. Priez pour votre servante, et vous et l'impératrice, afin qu'elle mérite de servir le Christ, suivant la grâce qu'il a faite à sa servante. » Enfin elle scella sa lettre et la remit au courrier. L'empereur l'ayant lue en particulier avec l'impératrice, ils répandirent tous deux beaucoup de larmes et prièrent avec ferveur pour Eupraxie. Le lendemain il fit lire la lettre en plein sénat, où il avait eu soin de faire venir le père du jeune fiancé. Tous les sénateurs, entendant sa lettre, pleurèrent d'attendrissement, et dirent tout d'une voix : « En vérité, sire, c'est la fille d'Antigone et d'Eupraxie, elle est de votre sang : c'est une fille pieuse de pieux parents,

un rameau saint d'une sainte racine. » Tous glorifièrent Dieu et prièrent pour la jeune personne; et le père du fiancé n'osa plus parler d'elle.

L'empereur disposa pieusement de tout, distribua le bien aux pauvres, et mourut chrétiennement. Eupraxie était admirée des hommes, mais vivait selon Dieu, dans une abstinence au-dessus de son âge. Elle n'avait que douze ans, quand elle commença de s'y exercer. Elle mangeait d'abord d'un soir à l'autre, ensuite après deux jours, et enfin après trois. Nulle autre qu'elle ne nettoyait les tables, ne rangeait les lits des sœurs, ne tirait de l'eau du puits et ne la portait à la cuisine. Or, il y avait cet usage dans le monastère : quand une des sœurs était tentée du démon pendant le sommeil, elle le disait aussitôt à la supérieure, qui priait Dieu avec larmes pour que le démon s'éloignât : elle ordonnait de mettre des pierres sous le cilice qui servait de couche à la sœur et de la cendre dessus, et à la sœur de reposer ainsi pendant dix jours. Comme Eupraxie arrangeait les couchettes des sœurs, c'était à elle que l'abbesse donnait ses ordres. Or, un jour Eupraxie, ayant été tentée elle-même, mit ainsi des pierres et de la cendre sur sa propre couchette. La supérieure s'en étant aperçue, se mit à sourire et dit à une des anciennes : « Voici que la jeune personne commence aussi à être tentée. » Et elle pria Dieu de la fortifier dans sa crainte. Puis appelant Eupraxie, elle lui dit : « Pourquoi, mon enfant, ne m'avez-vous pas fait connaître la tentation du diable, mais me l'avez-vous cachée? Eupraxie, tombant aux genoux de l'abbesse, lui dit : Pardonnez-moi, madame, j'avais honte de vous le dire. L'abbesse répondit : Prenez courage, mon enfant, afin de remporter la victoire et la couronne. »

Ayant été tentée de nouveau peu après, Eupraxie le dit à une sœur nommée Julie, qui l'aimait beaucoup et qui l'aidait dans ses combats. Julie dit : « Madame Eupraxie, ne le cachez point à la supérieure, mais faites-le-lui connaître, afin qu'elle prie pour vous. Car on raconte d'elle, qu'elle a éprouvé elle-même beaucoup de ces tentations dans sa jeunesse. On rapporte que, violemment tentée une nuit, elle sortit de la maison, se tint debout en plein air, sans manger, ni boire, ni dormir, pendant quarante jours et quarante nuits, mais ne cessant de prier jusqu'à ce qu'elle eut vaincu le tentateur. Ainsi tous nous sommes tentés par le diable, mais nous

espérons en Notre-Seigneur de le vaincre. Que ceci ne vous trouble donc point; mais dites les choses à la supérieure, et n'en ayez pas de honte. Eupraxie remercia Julie et lui dit : Que Dieu vous assiste, ma sœur, car vous m'avez édifiée et fortifié mon âme. Je m'en vais dire la chose à la supérieure. — Vous ferez bien, ma sœur, dit Julie, afin qu'elle prie pour vous et qu'elle ajoute à vos exercices. » Eupraxie ayant fait connaître la chose à la supérieure, celle-ci lui dit : « Que ceci ne vous surprenne pas, mon enfant, toute la guerre du diable contre nous est de cette sorte. Soyez donc courageuse et immuable, et il ne prévaudra point contre vous, car vous aurez beaucoup de tentations à soutenir de sa part. Combattez donc afin de vaincre, et de recevoir de Jésus-Christ votre époux la couronne de la victoire. Suivant que vous le pouvez, ajoutez à vos exercices. Qui soutient de grands combats, obtient de grandes récompenses. Après combien de jours mangez-vous? — Le troisième, dit Eupraxie. — Ajoutez-y un jour, dit l'abbesse. » Eupraxie ayant reçu ce commandement avec joie se retira.

A l'âge de vingt ans, elle devint très-forte et en même temps très-belle. Ayant été tentée de nouveau, elle le fit connaître à l'abbesse, qui lui dit : « Ne craignez pas, ma fille, Dieu est avec vous. » Or, il y avait dans la cour du monastère un monceau de pierres. La supérieure lui dit, pour l'éprouver : « Ma fille, emportez ces pierres d'ici, et placez-les près du four. » Eupraxie se mit aussitôt à l'œuvre, et transportait les pierres. Or il y en avait de si grandes, que deux sœurs pouvaient à peine les remuer. Eupraxie les enlevait sur ses épaules, sans que personne lui aidât : car elle était jeune et très-vigoureuse. Elle ne disait point à la supérieure : Les pierres sont grandes, je n'ai point assez de force, je suis à jeun, je n'en puis plus, ce travail m'accable; mais elle faisait avec empressement ce que l'obéissance lui commandait.

Le lendemain, la supérieure lui dit : « Il n'est pas bon que les pierres soient près du four, reportez-les à leur première place, » et pour voir sa patience, elle lui ordonna d'y travailler pendant trente jours. Eupraxie accomplit de nouveau l'ordre de la supérieure. Toutes les sœurs étaient émerveillées de voir la patience de la jeune personne. Les unes riaient seulement, les autres disaient de plus : Courage, Eupraxie ! Elle de son côté achevait sa besogne avec joie et en chantant des psaumes. Le trentième jour, après

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

l'office divin, Eupraxie allait transporter des pierres, lorsque la supérieure lui dit : « Ma fille, laissez ce travail, prenez de la farine, pétrissez-la, et faites cuire le pain dans le four, afin qu'il soit prêt le soir pour le service des sœurs. » Elle fit avec beaucoup de joie et d'empressement ce qui lui était commandé.

Eupraxie fut encore tentée de bien des manières ; mais elle disait tout à l'abbesse, qui lui permit enfin, pour vaincre le tentateur, de jeûner la semaine entière, si elle le pouvait. Eupraxie le fit habituellement, sans en manquer aucun office ni de jour ni de nuit, et sans discontinuer à servir humblement toutes les sœurs, comme à l'ordinaire. Aussi l'aimaient-elles toutes, et priaient-elles avec ferveur pour son salut.

Une d'entre elles cependant, nommée Germaine, et née, disait-on d'une esclave, se laissa porter à l'envie. Elle s'éleva donc contre Eupraxie dans la cuisine et lui dit : « Dites-moi donc, Eupraxie, vous ne mangez qu'une fois la semaine suivant la règle de la supérieure, et nous ne le pouvons pas : si donc nous y sommes obligées par la supérieure, que ferons-nous ? — Pardonnez, madame, répondit Eupraxie, madame la supérieure a dit que chacune s'exercerait comme elle pourrait ; car elle ne m'a pas fait de ceci une obligation. — Artificieuse hypocrite, dit l'autre, qui ne sait que vous faites ce manége pour remplacer la supérieure à sa mort. Mais j'espère bien de Dieu qu'il ne vous laissera jamais arriver à ce gouvernement. Eupraxie se jeta à ses pieds et lui dit : Pardonnez-moi, madame, et priez pour moi ; j'ai péché contre Dieu et contre vous, pardonnez-moi. » La supérieure apprenant ce qui s'était passé, assembla toute sa communauté, réprimanda vivement Germaine, la priva trente jours de la sainte communion, et même de la société de ses compagnes, et ne lui pardonna au bout de ce temps qu'aux instances d'Eupraxie et des autres sœurs.

Une autre fois, pour vaincre une violente tentation du malin esprit, Eupraxie se tint debout, en plein air, les mains élevées au ciel, pendant quarante jours et quarante nuits, sans boire ni manger ; au bout de ce temps elle tomba épuisée, et comme morte. Mais elle reprit ses sens et la force, quand la supérieure lui eut fait prendre de la nourriture.

Ne pouvant la vaincre par la tentation, le diable chercha à la faire mourir. Un jour qu'elle tirait de l'eau, il la fit tomber dans le

puits la tête la première. Elle s'écria : « Jésus-Christ, secourez-moi ! » Les sœurs l'en ayant tirée, elle se mit à rire, disant : « Vive mon Dieu! Tu ne me vaincras pas, démon, je ne te céderai point. Au lieu d'une cruche d'eau que je portais à la maison, j'y en porterai deux. Un autre jour comme elle était à fendre du bois, il l'entrava de manière qu'elle se blessa d'un coup de hache; ce qui ne la put empêcher de porter son bois fendu à la cuisine. Une fois il la fit tomber du troisième étage de la maison; une autre fois dans la maison il lui jeta de l'eau bouillante au visage. Dans ces cas elle ne ressentit aucun mal. Ce qui fit juger à l'abbesse et aux anciennes religieuses que Dieu l'avait prise sous sa protection spéciale.

Or toute la ville et la province avait la coutume d'apporter les enfants malades en ce monastère auprès des femmes à miracles. La supérieure recevait les enfants, on entrait dans l'église, on priait pour eux, et bientôt ces enfants, guéris de toute espèce de mal, étaient rendus à leurs mères, qui s'en retournaient joyeuses et glorifiant Dieu. En outre, dans ce même monastère il y avait une femme énergumène détenue depuis son enfance, pour qu'elle pût être guérie. Elle était possédée d'un esprit immonde, avait les fers aux mains et aux pieds, grinçait des dents, ayant l'écume à la bouche, et poussant des cris à faire trembler tous ceux qui étaient à portée de l'entendre. Bien des fois la supérieure et les principales des religieuses avaient prié pour sa guérison, mais sans succès. On ne pouvait pas même approcher d'elle pour lui donner à manger; on lui présentait la nourriture de loin, dans un vase, au bout d'une perche. Souvent elle empoignait le vase et la perche, et les jetait au visage des gens qui lui rendaient ce service.

La portière vint donc un jour dire à la supérieure : « Madame, une femme vient d'amener un enfant, et elle est à la porte qui pleure. C'est un garçon d'environ huit ans, paralytique, sourd et muet. » La supérieure, connaissant par révélation qu'Eupraxie avait mérité les grâces particulières contre les démons, la fit appeler, et lui dit : « Allez recevoir cet enfant de sa mère, et apportez-le ici. » Elle y alla, mais voyant ce pauvre enfant paralytique et tremblant, elle en eut grand'pitié, et, faisant sur lui le signe de la croix avec un profond gémissement, elle lui dit : « Que celui qui t'a créé te guérisse lui-même, mon fils. » Ensuite le prenant dans ses bras, elle s'en alla vers l'abbesse. Mais pendant qu'elle le por-

tait, l'enfant se trouva guéri et se mit à crier après sa mère. Eupraxie, le voyant parler, le jeta par terre, tout épouvantée. L'enfant se leva aussitôt, courut à la porte, cherchant sa mère. La portière courut informer la supérieure. Celle-ci ayant appelé la mère de l'enfant, lui dit : « Ma sœur, dites-moi, êtes-vous venue nous tenter? La mère de l'enfant répondit : Je prends à témoin notre Seigneur Jésus-Christ, madame, que jusqu'à ce jour cet enfant n'a ni marché, ni parlé, ni entendu. Mais cette dame religieuse l'ayant pris dans ses bras, il s'est mis à parler. Elle de son côté, le jeta par terre, demeurant stupéfaite; mais l'enfant, se levant, vint à moi votre servante. L'abbesse lui dit : Voilà que vous l'avez bien portant, prenez-le, et allez en paix. » Elle prit son fils et s'en alla, glorifiant Dieu.

L'abbesse demanda de nouveau aux anciennes de la communauté : « Que vous en semble d'Eupraxie? Elles répondirent : C'est une véritable servante de Dieu. Elle la fit venir, et lui dit : Ma fille, je veux qu'à cette femme souffrante qui est dans le monastère, vous offriez la nourriture de vos mains, si toutefois vous n'en avez pas peur.—Madame, dit Eupraxie, je n'en ai pas peur » Et de fait elle prit le vase de légume, avec un morceau de pain, et le lui présenta. Aussitôt l'autre, se mettant à grincer des dents et à frémir, s'élança sur elle, saisit le vase et voulut le briser. Mais Eupraxie, lui saisissant la main, dit : « Vive le Seigneur Dieu, si je te mets par terre; je prendrai la crosse de madame l'abbesse, et je te rosserai si bien, que jamais tu n'oseras plus faire de même. » La possédée, voyant qu'Eupraxie était plus forte, se tint tranquille. Alors Eupraxie se mit à lui parler d'une manière caressante : « Asseyez-vous, ma sœur, mangez et buvez, et ne vous troublez pas. » L'autre s'assit, mangea, but et resta tranquille. Depuis ce moment on ne lui donnait plus la nourriture avec une perche, mais elle la recevait, et la prenait de la main d'Eupraxie. Toutes les sœurs, voyant cela, priaient pour elle. Lorsqu'elle commençait à remuer et à se fâcher, les sœurs lui disaient : « Sois tranquille, sœur, et ne fais pas la méchante. Car, si madame Eupraxie vient, elle te battra; » et aussitôt elle s'apaisait.

Cependant Germaine, se laissant de nouveau aller à l'envie, disait aux autres sœurs : « Quoi donc? s'il n'y avait pas d'Eupraxie, on ne trouverait personne pour servir cette malheureuse? Don-

nez-moi ce manger, et je la servirai. » Et ayant pris la nourriture, elle s'approcha de l'énergumène et lui dit : « Prenez, ma sœur, et mangez. » Aussitôt l'autre se jetant sur elle lui déchira ses vêtements, la renversa sur le pavé, et se mit à lui dévorer les chairs. On poussa de grands cris, mais personne n'osait approcher. Julie courut à la cuisine dire à Eupraxie : « Hâtez-vous, madame ; Germaine est mise en pièces par l'énergumène. » Eupraxie accourut, saisit les mains et la gorge de la possédée, et lui arracha Germaine, qui était tout en sang et en plaies. Eupraxie dit : « As-tu bien fait de maltraiter ainsi ta sœur ? L'autre se tenait debout, jetant l'écume, et grinçant les dents. Eupraxie ajouta : Dorénavant, si tu es méchante envers tes sœurs, je ne t'épargne plus, mais je prends la crosse de l'abbesse, et je te châtie sans miséricorde. » L'autre se rassit et fut tranquille.

Le lendemain matin, en sortant de l'oratoire après l'office, Eupraxie trouva l'énergumène qui avait déchiré ses vêtements, avait jeté les lambeaux par terre et s'était assise dessus, ramassant l'ordure et la mangeant. Eupraxie en pleurs en informa l'abbesse. Toutes les sœurs virent ce triste spectacle. L'abbesse ordonna de lui donner une autre tunique. Eupraxie prit la tunique, un vase, des légumes et du pain, les lui présenta et dit : « Prenez, ma sœur, habillez-vous et mangez ; pourquoi vous mettre dans un état si indécent ? » Et elle l'habilla et la servit, qui mangea et but. Mais Eupraxie ne cessa de pleurer sur elle jusqu'au soir. La nuit, sans rien dire aux sœurs, elle pria pour la guérison de cette malheureuse. Au matin, l'abbesse lui dit : « Pourquoi m'avez-vous caché que vous faisiez des prières pour l'énergumène ? Si vous me l'aviez dit, j'aurais uni mes efforts aux vôtres. — Pardonnez-moi, madame, dit Eupraxie, j'étais émue de compassion de la voir dans un état si déplorable. L'abbesse reprit : J'ai à vous annoncer quelque chose, mais prenez garde que Satan ne vous tente et qu'il ne vous en arrive une élévation. Voici : Jésus-Christ vous a donné puissance contre ce démon, pour le chasser. » Aussitôt, Eupraxie mit de la cendre sur sa tête, se prosterna sur le pavé et s'écria : « Qui suis-je, moi impure, pour chasser ce démon, que vous n'avez pu depuis si longtemps ? L'abbesse lui dit : Mon enfant, c'est vous qu'attend cette œuvre, car votre récompense est grande dans le ciel. »

Entrée dans l'oratoire, Eupraxie se jette aux pieds du Sauveur, le suppliant de lui accorder sa prière et de lui donner le secours d'en haut. S'étant relevée et ayant prié encore, elle se rendit auprès de l'énergumène, d'après les ordres de l'abbesse. Toute la communauté la suivait pour voir ce qui se passerait. S'approchant de l'énergumène, Eupraxie lui dit : « Te guérisse mon Seigneur Jésus-Christ ! » et elle lui imprima aussitôt sur le front le signe de la croix. Le démon cria devant tout le monde : O la méchante hypocrite ! voilà tant d'années que j'y demeure, et personne ne m'a chassé, et cette impure libertine prétend me mettre dehors? Eupraxie lui dit : Ce n'est pas moi qui te mets dehors, mais le Christ, maître de toutes choses. Le démon dit : Je ne sors point, impure que tu es, car tu n'as point reçu pouvoir de me chasser. Eupraxie répond : Moi je suis impure et pleine de méchanceté, comme tu le témoignes toi-même : mais par l'ordre du Seigneur, sors d'elle, sinon je prends la crosse de l'abbesse et je te chasserai à force de coups. Et comme le démon résistait, elle prit la crosse et dit : Sors, ou bien je te tourmenterai. Le démon réplique : Comment puis-je sortir? j'ai un pacte avec elle, et je ne puis pas le rompre. Aussitôt Eupraxie se met à frapper, et dit au troisième coup : Sors de cette créature de Dieu, esprit immonde ! te réprimande le Seigneur Jésus-Christ! Le démon dit : Je ne puis en sortir, pourquoi me chasser? Où puis-je aller? — Dans les ténèbres extérieures, répond Eupraxie, dans le feu éternel, dans les tourments sans relâche préparés à toi et à ton père Satan, et à tous ceux qui font vos volontés.» Toutes les sœurs regardaient de loin, sans oser venir plus près. Eupraxie entrée ainsi en lutte avec le démon, regarda au ciel et dit : « Seigneur Jésus-Christ, ne me confondez point en cette heure-ci ! que cet impur démon ne remporte point la victoire!» Aussitôt le démon, jetant de l'écume et poussant un grand cri, sortit de la femme, et elle fut guérie à cet instant. Les sœurs accoururent en glorifiant Dieu ; car elles avaient été dans une crainte bien vive. Eupraxie prenant la femme la lava dans l'eau, lui mit des vêtements, et la présenta devant l'abbesse. Celle-ci la conduisit avec les sœurs dans l'oratoire, où elles rendirent grâce à Dieu de ce miracle. De ce moment, Eupraxie s'humiliait encore davantage, passait la nuit entière sans dormir et la semaine entière sans manger,

servant toutes les sœurs suivant sa coutume, avec joie et empressement, en toute douceur et humilité.

Un jour l'abbesse eut une vision qui la troubla beaucoup; elle se prosterna dans l'oratoire avec larmes, sans rien faire connaître à personne. Les anciennes craignaient de l'interroger. Comme l'abbesse faisait chaque jour la même chose, les prieures la supplièrent enfin : « De grâce, madame, apprenez-nous pourquoi vous êtes si affligée et brisez nos âmes par vos lamentations et vos gémissements? L'abbesse dit : Ne me contraignez pas à le dire jusqu'à demain. Les anciennes répliquèrent : Croyez-bien, madame, que si vous ne le dites pas, vous causez une grande affliction à nos âmes. L'abbesse répondit : Jusqu'à cette heure-là je ne voulais point vous faire connaître ce qui sera; mais puisque vous m'y contraignez, écoutez : Eupraxie nous quitte, car elle meurt demain; que personne ne le lui fasse connaître, pour ne point l'affliger. » Aussitôt il s'éleva des pleurs et des cris pendant plusieurs heures. Une des religieuses, qui le sut, courut au four où Eupraxie faisait cuire du pain, assistée de Julie sa compagne ordinaire. La religieuse dit : « Savez-vous bien, madame Eupraxie, que la grande dame et les prieures sont dans une grande affliction à cause de vous? Eupraxie et Julie restèrent longtemps muettes de surprise. Julie dit enfin : Madame la supérieure aurait-elle appris qu'à l'instigation de celui qui vous a réclamée autrefois, l'empereur a ordonné de vous tirer du monastère, et serait-ce là ce qui afflige la grande dame? Eupraxie répondit : Vive le Seigneur! Quand même tous les empires de la terre s'ébranleraient, jamais ils ne pourront me persuader de quitter mon Seigneur Jésus-Christ. Toutefois, pendant que ces pains cuisent, allez apprendre exactement pourquoi ces pleurs, afin de tirer mon âme d'inquiétude. »

Julie, s'en étant allée et s'arrêtant à la porte, entendit l'abbesse qui racontait ainsi sa vision aux anciennes : « Je vis arriver ici comme deux hommes de bonne mine pour emmener Eupraxie, et qui me dirent : Envoyez-la, car le roi la demande. D'autres arrivent et me disent : Prenez-la vous-même, et conduisez-la au Seigneur. Je la pris aussitôt et je m'avançai avec eux. Quand nous arrivâmes à une certaine porte, dont je ne saurais dire la magnificence, elle s'ouvrit d'elle-même, nous entrâmes, et nous vîmes une gloire

inénarrable, un palais supercéleste, un appartement et un trône nuptial que la main n'a pas fait. Pour moi, je ne pus approcher davantage, mais les saints prirent Eupraxie et la présentèrent au Seigneur, dont elle baisa les pieds sans tache. Et je vis là des myriades d'anges et des multitudes innombrables de saints, et tous étaient debout à regarder. Et voilà que la Mère du Seigneur, ayant pris Eupraxie, lui montra le palais, l'appartement et le trône nuptial, ainsi que la couronne qui lui était préparée. Et j'entendis une voix adressant à Eupraxie ces paroles : Voilà ta récompense et ton repos ; maintenant va, et tu viendras après dix jours, et tu jouiras de ces choses pendant des siècles infinis. Or, voici le neuvième jour depuis que j'ai eu cette vision ; Eupraxie mourra donc demain. »

Ayant entendu ce récit de l'abbesse, Julie se frappa la poitrine et le visage, et s'en retourna au four, en pleurant amèrement. Eupraxie, la voyant pleurer et se désoler, lui dit : « Je vous conjure par le Fils de Dieu, ma sœur, dites-moi ce que vous avez entendu et pourquoi vous pleurez. Julie répondit : Je pleure, madame, parce que nous nous séparons aujourd'hui ; car, comme j'ai entendu, vous mourrez demain. » A ces mots, Eupraxie tomba en défaillance. Julie était assise auprès d'elle, pleurant. Eupraxie lui dit : « Ma sœur, donnez-moi la main, et me conduisez au lieu où est déposé le bois, et m'y laissez. Cependant prenez les pains du four, et portez-les au monastère. » Julie le fit, mais sans en informer l'abbesse. Eupraxie, de son côté, prosternée sur le pavé, conjurait Dieu avec des pleurs et des cris d'avoir pitié d'elle, de ne pas l'enlever si subitement, de la laisser encore un an sur la terre pour y expier ses péchés par la pénitence, afin de ne point paraître devant lui les mains vides de bonnes œuvres et être jetée dans le feu comme le figuier stérile.

Une des sœurs l'ayant entendue se lamenter, en avertit l'abbesse et les prieures. Julie dit alors : « En vérité, madame, elle a appris qu'elle doit mourir demain. L'abbesse dit aux prieures : Qui donc le lui a fait connaître et a ainsi brisé son âme ? Ne vous ai-je pas recommandé de ne pas lui dire que son heure était venue ? Allez, et amenez-la ici. Elle vint, pleurant et sanglotant. L'abbesse lui dit : Qu'avez-vous, ma fille, pour pleurer de la sorte ? — Je pleure, madame, répondit Eupraxie, parce que vous saviez que je vais

mourir et que vous ne me l'avez pas dit, pour que je pleure mes péchés, attendu que je n'ai fait aucune bonne œuvre. » Et en disant cela, elle se jeta par terre, et saisit les pieds de l'abbesse, en sorte que toute l'assistance éclata en pleurs. Car Eupraxie criait : « Ayez pitié de moi, madame, et suppliez Dieu qu'il m'accorde encore cette année, car je n'ai point fait de pénitence et je ne sais quelles ténèbres m'envelopperont. L'abbesse répondit : Vive le Seigneur ! Jésus-Christ votre roi vous a jugée digne du sénat céleste. » Et elle se mit à raconter sa vision, et comme quoi Eupraxie allait jouir des biens divins. Elle la conjura de prier Dieu pour elle-même, afin de participer à son bonheur. Car elle souhaitait trépasser avec elle en Jésus-Christ, et jouir des mêmes faveurs.

Eupraxie, prosternée aux pieds de l'abbesse, fut saisie d'un frisson, puis d'une grande fièvre. L'abbesse dit aux sœurs : « Prenez-la, et entrons dans l'oratoire, car son heure est venue. » Elles la placèrent donc dans l'oratoire ou la chapelle, et restèrent près d'elle jusqu'au soir. Le soir venu, comme c'était l'heure de la réfection, l'abbesse leur permit de sortir et de prendre du pain. Elle ne retint que Julie, pour garder ensemble Eupraxie, et ferma les portes jusqu'au matin. Julie disait cependant à Eupraxie : « Madame ma sœur, ne m'oubliez pas : souvenez-vous que sur la terre j'ai été votre compagne inséparable. Priez le Seigneur qu'il me prenne avec vous. »

Au matin, comme l'abbesse vit qu'Eupraxie touchait à ses derniers moments, elle convoqua les sœurs par Julie. Elles se rassemblèrent, pleurant et disant : « Souvenez-vous de nous, madame notre sœur. » La dernière de toutes arriva la possédée d'autrefois, fondant en larmes, et lui baisant les mains elle disait : « Quels services ces mains ne m'ont-elles pas rendus, à moi indigne ? C'est par Dieu et par ces mains que le démon a été chassé de moi. Comme Eupraxie ne pouvait pas répondre, l'abbesse lui dit : Est-ce que vous n'avez pas pitié de la sœur que voilà ? Pourquoi ne lui dites-vous rien, à elle qui est si affligée à cause de vous ? Eupraxie, tournant vers elle ses regards, dit : Pourquoi me faites-vous souffrir, ma sœur ? Laissez-moi reposer, car j'expire. Seulement craignez Dieu et il vous gardera. Puis, tournant les yeux vers l'abbesse, elle dit : Priez pour moi, car il y a un grand combat dans mon âme à cette heure. » L'abbesse ayant prié, et toutes

les sœurs ayant répondu : Amen, Eupraxie rendit son âme à l'âge de trente-huit ans. On la mit dans le tombeau de sa mère.

Julie ne quitta point ce tombeau durant trois jours, pleurant celle à qui elle avait appris le psautier. Le quatrième jour elle vint toute joyeuse dire à l'abbesse : « Madame, priez pour moi ; Dieu m'appelle, madame Eupraxie ayant intercédé pour moi pécheresse. » Elle embrassa toutes les sœurs, mourut le lendemain et fut déposée dans le même monument qu'Eupraxie.

Trente jours après, l'abbesse ayant convoqué les prieures du monastère, leur dit : « Elisez-vous une mère, qui puisse vous gouverner, et mettez-la à ma place. — Pourquoi, répondirent-elles, tenez-vous à vos servantes un langage si nouveau ? Elle dit : Le Seigneur m'appelle. Madame Eupraxie a prié pour moi, elle a employé bien des supplications pour que je fusse admise aux noces célestes. C'est déjà par sainte Eupraxie que Julie est devenue participante de cette félicité. » Les sœurs apprirent avec joie la gloire d'Eupraxie et de Julie, et firent des vœux pour y parvenir elles-mêmes. Elles choisirent l'une d'entre elles, nommée Théognie, pour être leur supérieure. L'abbesse lui dit : « Voilà que toutes les sœurs vous ont rendu un bon témoignage, en vous choisissant pour me succéder. Je vous conjure donc, par la sainte et consubstantielle Trinité, de ne point procurer à ce monastère les biens et les richesses du siècle, et de ne point porter l'esprit des sœurs vers les vanités de la terre, afin que méprisant les choses qui passent, elles méritent celles qui durent dans les cieux. Elle dit ensuite aux sœurs : Comme vous connaissez toutes la vie de madame Eupraxie, imitez-la, pour que vous soyez jugées dignes du même bonheur. « Toutes ayant répondu : Amen, elle leur fit ses adieux, entra dans l'oratoire, et ferma la porte, avec défense d'entrer avant le lendemain. Quand elles entrèrent le matin, elles la trouvèrent qui s'était endormie dans le Seigneur. Elles bénirent Dieu, et la déposèrent dans le monument d'Eupraxie. Il s'y fit un grand nombre de miracles et de guérisons. Les démons s'écriaient : Même après sa mort, Eupraxie a pouvoir sur nous et nous chasse. [1]

[1] *Acta SS.*, 13 mart.

Le même jour, à Nicomédie, la fête des saints martyrs Macédone, Patrice, sa femme, et Modeste, leur fille. — A Nicée, les saints martyrs Theusétas, Horréz, son fils, Théodora, Nymphodora, Marc et Arabie, qui furent jetés dans les flammes pour Jésus-Christ. — A Hermopolis en Egypte, saint Sabin, qui, après avoir beaucoup souffert, fut enfin précipité dans la rivière, où il accomplit son martyre. — En Perse, sainte Christine, vierge et martyre. — A Cordoue, les saints Rodrigue, prêtre, et Salomon, martyrs. — A Constantinople, saint Nicéphore, évêque, défenseur ardent des traditions de ses pères, qui, pour la défense du culte des saintes images, s'opposa vivement à l'empereur Léon l'Arménien, iconoclaste, qui l'envoya en exil, où pendant quatorze ans, il souffrit un long martyre, et s'endormit enfin dans le Seigneur. — A Camerino, saint Ansevin, évêque et confesseur.

XIVe JOUR DE MARS.

SAINTE MATHILDE,

REINE DE GERMANIE.

Sainte Mathilde était fille du comte Dietrich de Saxe, qui descendait du fameux Witikind, chef des Saxons sous Charlemagne. Ses parents, parmi lesquels, depuis la conversion de leur maître Witikind, la religion et la piété étaient comme héréditaires, la firent élever sous les yeux de son aïeule Mathilde, abbesse du monastère d'Erfort. Elle puisa dans cette école un goût extraordinaire pour l'oraison et pour la lecture des livres de piété; elle apprit aussi à travailler à tous les ouvrages convenables à son sexe, et contracta insensiblement l'habitude d'employer tous ses moments à des choses sérieuses et dignes d'une créature raisonnable. Devenue reine, sa vertu ne fit que s'accroître. Tandis que le roi, son époux, remportait des victoires sur les Hongrois et les Danois, Mathilde en remportait sur les ennemis de son salut. Elle vaquait à la prière et à la méditation, afin de s'entretenir dans la ferveur et l'humilité. Cet exercice avait pour elle tant de charmes, que, outre le temps qu'elle y donnait pendant le jour, elle y consacrait encore une bonne partie de la nuit. Souvent elle visitait les malades et les affligés, qu'elle consolait et exhortait à la patience. Elle

servait les pauvres, et leur apprenait à estimer un état dont Jésus-Christ a fait choix, et auquel sont promises les récompenses de la vie future. Elle procurait la liberté aux prisonniers; et, lorsque les droits de la justice s'opposaient à leur élargissement, elle allégeait au moins le poids de leurs chaînes par d'abondantes aumônes. Le principal but qu'elle se proposait en cela, était de porter ces malheureux à expier leurs crimes par les larmes d'une sincère pénitence. Elle avait la consolation de voir le roi, son mari, entrer dans ses vues, et s'empresser à la seconder dans toutes ses pieuses entreprises [1].

Henri l'Oiseleur, son mari, était devenu roi d'Allemagne en cette manière : L'an 911, à la mort de Louis IV, les seigneurs offrirent la couronne royale à Othon le Grand, duc de Saxe et de Thuringe, père de Henri ; il la refusa à cause de son grand âge, et, avec une noble générosité, leur recommanda Conrad, duc de la France rhénane ou de la Franconie, le regardant, quoiqu'il fût son ennemi, comme un prince de mérite et de capacité. Conrad, élu roi d'Allemagne, oublia un peu la reconnaissance qu'il devait à Othon, en refusant à son fils Henri l'investiture de la Thuringe et ne lui accordant que celle de la Saxe. De là une inimitié fâcheuse entre les deux princes. Conrad sut noblement réparer son tort en 918, où il fut blessé mortellement dans une bataille contre les Hongrois.

Il n'avait point d'enfant; mais le duc Eberhard de Franconie, seigneur aussi prudent et puissant que vaillant, était son frère. Uniquement occupé du véritable bien de l'Allemagne, Conrad, se sentant près de sa fin, assembla autour de son lit de mort quelques-uns de ses conseillers les plus fidèles, et ensuite fit appeler son frère Eberhard. Il lui recommanda, avec les expressions les plus tendres, de ne pas mépriser la dernière prière de son frère et de son roi mourant, de renoncer à toutes ses prétentions, quoique bien fondées, sur la couronne d'Allemagne, de les transporter plutôt au duc Henri de Saxe, de se soumettre à lui le premier, et, par là d'accélérer, son élection auprès des autres princes. Henri seul était l'homme destiné par la Providence pour ramener l'ordre et l'union dans l'Allemagne, complétement délabrée, et rendre au nom allemand la considération qu'il avait perdue au dehors.

[1] *Acta SS.*, 14 mart.

Profondément ému, le magnanime Eberhard jura d'accomplir fidèlement la dernière volonté de son royal frère ; sur quoi Conrad lui remit les insignes de la royauté, la couronne, le sceptre, la lance, le bracelet et le manteau, avec ordre de les porter aussitôt après sa mort au duc de Saxe.

Les funérailles de Conrad à peine terminées, son frère Eberhard se rendit promptement en Saxe, y apprit au duc Henri la nouvelle bien inattendue des dernières dispositions de son frère mourant, lui remit tous les insignes de la dignité royale, et fut le premier qui fit hommage à Henri comme à son roi et à son souverain. Deux grandes âmes étaient amicalement en présence. Avec celui qui jusqu'alors avait été son ennemi, et ennemi souvent redoutable, Henri conclut une éternelle paix. Ils se présentèrent réciproquement la main, et, de ce moment, les deux princes se lièrent d'une amitié que jamais le moindre nuage ne vint à troubler tant qu'ils vécurent. Tels étaient les nobles caractères que l'on voyait dans le dixième siècle, siècle pourtant nommé barbare par d'autres siècles se prétendant civilisés, qui seraient fort en peine de montrer quelque chose de pareil.

Henri, surnommé l'Oiseleur à cause de sa passion pour la chasse, justifia le jugement de son prédécesseur Conrad, et réalisa ses grandes espérances. Il rétablit la paix et le bon ordre au dedans de l'Allemagne, et repoussa les ennemis du dehors. Dès l'année 920, il eut à combattre l'insurrection d'Arnoulfe, duc de Bavière. Il le vainquit par sa générosité. Les deux armées étant en présence, Henri lui demanda une entrevue. Arnoulfe, persuadé que c'était pour un duel, y vint armé de toutes pièces. Il fut bien étonné de voir le monarque sans armes. Celui-ci, avec une éloquence qui partait du cœur, lui représenta les suites funestes de la désunion entre les princes et les peuples de l'Allemagne, et, pour preuve de sa loyauté, lui offrit sa vie durant les prérogatives de la royauté pour la Bavière. La paix fut conclue avant la bataille. Il s'entendit de même avec le roi de France, Charles le Simple, qui lui céda la Lorraine. En 925, une armée de Hongrois ayant fait une irruption en Allemagne, Henri, qui ne se sentait pas assez fort pour les vaincre en bataille rangée, eut l'adresse de leur prendre leur principal chef ; il ne le leur rendit qu'après leur avoir fait jurer une trêve de neuf ans, durant laquelle il leur

payerait un tribut sous le nom de présent ou de pension, tant était redoutable la nation des Hongrois.

Henri profita de ces neuf ans de trêve pour mettre l'Allemagne en état de défense et y former des troupes bien aguerries. Quand la trêve fut expirée, Henri assembla son peuple et dit : « Je vous ai dépouillés jusqu'ici, vous et vos enfants, pour remplir les trésors des Hongrois. Maintenant je suis obligé de dépouiller les églises et leurs ministres. Que me conseillez-vous? Prendrai-je l'argent destiné au service de Dieu, pour le donner à ses ennemis et nous racheter de leurs mains, ou bien n'attendrons-nous d'être rachetés que de Dieu? » Tout le peuple s'écria qu'il n'attendait son salut que de Dieu, et, levant les mains au ciel, il promit de servir en cette guerre. Bientôt arrivèrent les députés des Hongrois, réclamant le tribut accoutumé. Pour toute réponse, Henri leur fit donner un chien galeux auquel on avait coupé la queue et les oreilles. C'était l'an 931. La même année, pour venger cet affront, les Hongrois s'avancèrent en deux armées innombrables ; elles furent battues toutes les deux, plusieurs de leurs rois demeurèrent sur le champ de bataille. Ces barbares revinrent l'année suivante, plus nombreux encore ; ils essuyèrent une défaite plus sanglante encore, et laissèrent l'Allemagne tranquille pendant vingt ans. Le roi Henri appliqua au service de Dieu et au soulagement des pauvres le tribut qu'on leur payait [1].

Le roi Henri travailla aussi à la conversion des infidèles et fit baptiser un roi des Abodrites et un roi des Danois ou Normands. Il avait pour ami saint Udalric, évêque d'Augsbourg, et mourut le second jour de juillet 936. Pendant qu'il était à l'extrémité, la reine sainte Mathilde, son épouse, alla se mettre en prière dans l'église. Les cris du peuple lui ayant appris qu'il était mort, elle demanda s'il y avait quelque prêtre encore à jeun qui pût célébrer la messe pour lui. Il se présenta un jeune et vertueux prêtre, nommé Adaldague ; elle lui donna sur-le-champ les bracelets d'or qu'elle portait, et le fit nommer plus tard archevêque de Brême. Elle fit porter le corps du roi Henri à Quedlinbourg, près d'Halberstat, où elle avait résolu avec lui de fonder un monastère de filles, ce qu'elle exécuta incontinent. C'étaient toutes personnes nobles,

[1] *Script. rerum germanic.* Regin.on, Her.nan., Marian., Vitiq.

et sainte Mathilde se retira avec elles pour y achever ses jours [1].

Elle avait eu du roi Henri trois fils, Othon, Henri et Brunon. Elle avait une prédilection singulière pour le second, ce qui fut la source de grands malheurs; car, après la mort de son époux, elle souhaitait de faire reconnaître ce fils pour son successeur, et il y avait un prétexte de le préférer à Othon, son aîné, en ce que celui-ci était né avant que le père fût roi. Othon, déjà désigné par le père, l'emporta suivant le suffrage des Francs et des Saxons; mais Henri, qui fut duc de Bavière, garda toujours des prétentions et se révolta plusieurs fois. Le troisième frère, Brunon, dès l'enfance appliqué à l'étude et destiné au service de l'Eglise, devint un grand saint.

Cependant, retirée au monastère de Quedlimbourg, Mathilde y observait toute la discipline, et, conservant une dignité merveilleuse dans ses actions et ses discours, elle ne laissait pas de montrer une modestie et une pudeur qui l'auraient fait passer pour une vierge si on n'avait vu les princes, ses enfants. La nuit, outre l'office où elle assistait, elle priait longtemps devant et après. Jamais elle n'approcha de l'autel les mains vides, soit du vivant du roi, son époux, soit après sa mort. Tous les jours elle présentait au prêtre son offrande de pain et de vin pour le salut de toute l'Eglise; mais depuis qu'elle fut veuve, elle ne cessa point de faire offrir le saint sacrifice pour les péchés du roi, son époux, en quoi elle surpassa toutes les femmes de son temps. Elle observa toute sa vie le huitième jour de la mort du prince, le trentième et l'anniversaire.

Vers l'an 946, elle soutint une rude persécution de la part des princes, ses enfants. Comme elle faisait de grandes aumônes, on leur rapporta qu'elle avait consumé des sommes immenses des revenus de l'Etat, et la chose alla si loin que le roi Othon envoya des espions pour arrêter ceux par qui la reine, sa mère, envoyait ses libéralités, les leur ôter et les maltraiter. On voulait qu'elle abandonnât les terres qu'elle avait reçues en douaire, et qu'elle prît le voile de religieuse. Pour comble d'affliction, le prince Henri, son fils, qu'elle aimait uniquement, s'accordait avec le roi Othon contre elle. Comme elle vit augmenter de jour en jour

[1] *Vita B. Mathild. Acta SS.*, 14 mart. *Acta Bened.*, sect. v.

leurs mauvais traitements, elle laissa tout ce que le roi Henri lui avait donné en douaire et se retira dans l'Angrie, qui faisait partie de la Westphalie actuelle. Mais quelque temps après, le roi Othon ayant eu de mauvais succès à la guerre, céda aux exhortations de la reine Edithe, son épouse, des évêques et des seigneurs, rappela la reine, sa mère, lui demanda pardon publiquement, et lui rendit les terres qu'il lui avait ôtées. Le prince Henri, imitant l'exemple de son frère Othon, se réconcilia pareillement avec elle, et elle ne l'aima pas moins que devant.

La sainte reine Mathilde, étant ainsi rétablie dans sa première autorité, s'appliqua plus qu'auparavant aux aumônes et à toutes sortes de bonnes œuvres; et, avec le secours du roi, son fils, elle fonda plusieurs églises et cinq monastères, entre autres celui de Palide ou Polden, dans le duché de Brunswick, où elle assembla trois mille moines. Le roi Othon confirma cette donation par ses lettres de l'an 955.

La même année arriva la mort de Henri, alors duc de Bavière; la reine Mathilde, sa mère, en fut si affligée, qu'elle quitta le peu d'ornements qu'elle avait gardés pendant sa viduité, et ne parut plus qu'en habit de deuil. Elle ne voulut plus entendre aucune chanson profane, ni voir aucun jeu; elle n'écoutait que des cantiques tirés de l'Ecriture sainte ou des vies des saints. Elle faisait donner à manger aux pauvres deux fois par jour, et leur en distribuait encore pendant son repas. Dans ses voyages, elle faisait porter des cierges pour distribuer aux églises, et de la nourriture pour les pauvres, et avait chargé une religieuse qui la servait, nommée Richeburge, de n'en laisser passer aucun sans aumône. En toutes les villes où elle séjournait l'hiver, elle faisait allumer un grand feu pour les pauvres, qui durait toute la nuit. Elle redoublait ses charités le samedi, parce que c'était le jour de la mort du roi, son époux; le matin, elle faisait préparer un bain pour les pauvres et les passants, et quelquefois elle les servait de ses propres mains; puis elle les faisait entrer dans une chambre, où elle leur donnait de la nourriture ou des habits, selon leur besoin. Elle observait exactement de faire tous les jours quelque ouvrage de ses mains[1].

[1] *Acta, SS.*, 14 mart.

En 967 elle eut à Northause, où elle avait fondé un monastère de trois mille religieuses, une dernière entrevue avec tous ses enfants et petits-enfants. L'empereur Othon s'y trouvait, avec sa sœur Gerberge, reine de France. Ils passèrent ensemble sept jours. Sainte Mathilde leur recommandait, surtout à l'empereur, son fils, le nouveau monastère qu'elle avait fondé pour le salut de toute sa famille. Elle rappela à son fils que dans ce lieu était né Henri, son frère, et sa sœur Gerberge ; le seul nom de ce monastère devait ainsi lui rappeler le souvenir affectueux d'un père, d'une mère, d'un frère, d'une sœur. Le jour que l'empereur devait partir, après qu'ils eurent entendu ensemble la sainte messe, elle lui renouvela ses souvenirs avec une tendresse plus vive que jamais, et lui annonça qu'il voyait sa mère pour la dernière fois. Ils se firent les derniers adieux et s'embrassèrent en pleurant ; tous les assistants pleuraient. L'empereur étant monté à cheval, elle rentra dans l'église, s'approcha de l'endroit où il avait entendu la messe, se mit à genoux et baisa en pleurant les traces de son fils qui partait. L'empereur en ayant été averti, il sauta de cheval, vint se jeter à ses pieds, disant : « O vénérable dame, par quel service pourrons-nous jamais payer ces larmes ? Après un court entretien, la pieuse reine dit : Que sert-il de rester plus longtemps ensemble ? Bon gré mal gré, il faudra bien nous séparer ; en vous voyant, je ne diminuerai point ma douleur, je l'augmenterai au contraire. Allez dans la paix du Christ ; vous ne verrez plus notre face dans cette chair mortelle, du moins nous le pensons. »

En effet, revenue de Northause à Quedlimbourg, elle y tomba malade ; et, voyant que sa mort était proche, elle fit appeler Richeburge, alors abbesse de Northause, afin qu'elle l'assistât jusqu'à la fin. Elle distribua aux évêques et aux prêtres ce qui lui restait de biens et qu'elle n'avait pas achevé de distribuer aux pauvres et aux monastères. Une foule de personnes vinrent la visiter pendant cette maladie, entre autres son petit-fils Guillaume, archevêque de Mayence. Elle le reçut avec une grande joie, et lui dit : « Je ne doute pas que Dieu ne vous envoie ici ; car personne ne m'est plus intime ni plus agréable pour ce qu'il s'agit de faire, surtout depuis que j'ai perdu l'espoir de voir mon cher fils Brunon me survivre, pour voir mes derniers moments et confier mon corps

à la terre. Maintenant donc entendez d'abord ma confession, et donnez-moi l'absolution par la puissance que vous avez reçue de Dieu et de saint Pierre, ensuite entrez dans l'église, chantez la messe pour mes péchés et mes négligences, pour l'âme de mon seigneur le roi Henri, et pour tous les fidèles chrétiens, vivants et défunts.»

Après que l'archevêque, son petit-fils, eut dit la messe, il revint la trouver, lui donna une seconde absolution, puis l'onction de l'huile sainte et le viatique. Il demeura encore trois jours auprès d'elle ; mais, voyant qu'elle n'était pas si près de sa fin, il lui demanda la permission de s'en retourner. La reine demanda à l'abbesse Richeburge s'il lui restait encore quelque chose qu'elle pût donner à l'évêque. « Bien-aimée de Dieu, répondit l'abbesse, que peut-il vous rester encore, puisque vous avez tout distribué aux pauvres ? — Alors, reprit la pieuse reine, apportez-moi les draps mortuaires réservés pour ma sépulture, afin que j'en donne un à mon petit-fils, comme un gage de mon amour ; car il en aura plutôt besoin que moi, pour le très-difficile voyage qu'il va entreprendre. » L'évêque le reçut de sa main avec action de grâces, lui donna une dernière bénédiction, et dit tout bas aux assistants : « Nous allons à Radelvroth, je laisse ici un de mes clercs, afin que, si la reine meurt, il vienne m'en avertir aussitôt, et que nous revenions pour donner au corps la sépulture convenable. La reine, levant la tête, dit tout haut : Il n'est pas nécessaire qu'il reste ici; il fera bien de partir avec vous; vous en aurez plus besoin dans ce voyage ; allez dans la paix du Christ, quelque part que sa volonté vous appelle. » L'évêque étant arrivé à Radelvroth, prit une potion médicinale et mourut subitement. Quand la nouvelle en fut venue à Quedlimbourg, on ne savait comment l'annoncer à la reine, pour ne pas accroître son mal. Mais la servante du Christ, souriant avec larmes, leur dit : Que chuchotez-vous ensemble ? pourquoi vouloir nous cacher cette triste nouvelle ? car nous savons que l'évêque Guillaume est sorti de ce monde, et c'est le comble de nos souffrances. Allez, faites sonner les cloches, assemblez les pauvres, distribuez-leur des aumônes qui intercèdent pour son âme. »

La pieuse reine survécut douze jours à son fils Guillaume. Enfin le samedi de la première semaine de carême, dès le point du jour,

elle fit appeler les prêtres et les religieuses ; et, comme une grande multitude de l'un et de l'autre sexe était accourue pour la voir, elle ordonna de laisser entrer tout le monde ; elle leur donna plusieurs avis salutaires et particulièrement à Mathilde, abbesse de Quedlimbourg, fille de l'empereur, son fils. Ensuite elle fit approcher les prêtres et les religieuses pour entendre sa confession et demander à Dieu la rémission de ses péchés. Elle ordonna que l'on célébrât la messe et qu'on lui apportât le corps de Notre-Seigneur. Vers la neuvième heure, elle se fit coucher à terre sur un cilice, se mit de la cendre sur la tête, de ses propres mains, disant : « Il ne sied à un chrétien de mourir que sur le cilice et la cendre. » Ensuite, ayant fait sur son corps le signe de la croix, elle s'endormit tranquillement dans le Seigneur, le même jour, quatorzième de mars 968, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. Elle fut enterrée au monastère de Quedlimbourg, dans l'église de Saint-Servais, à côté du tombeau du roi Henri, son époux, où elle avait résolu d'attendre le jour de la résurrection et du jugement. Sa vie fut écrite par ordre de l'empereur saint Henri, son arrière-petit-fils.

Le même jour, à Rome, la fête de quarante-sept bienheureux martyrs, baptisés par l'apôtre saint Pierre pendant les neuf mois qu'il fut enfermé avec saint Paul dans la prison de Mamertin. Tous ces généreux confesseurs de Jésus-Christ demeurant fermes dans sa foi, Néron les fit mourir par le glaive. — En Afrique, les saints Pierre et Aphrodise, qui obtinrent la couronne du martyre dans la persécution des Vandales. — A Carres en Mésopotamie, saint Euvcue, patrice, et ses compagnons, massacrés pour la foi, par Evélid, roi des Arabes. — Dans l'Abruzze ultérieure, deux saints solitaires, qui furent pendus à un arbre, et étranglés par les Lombards : leurs ennemis mêmes les entendirent psalmodier après leur mort. — Durant la même persécution, un diacre de l'église de Marsique eut la tête tranchée pour avoir confessé la foi.

XVe JOUR DE MARS.

SAINT ZACHARIE,

PAPE.

Un grand et saint Pape venait de mourir : c'était Grégoire III; un grand et saint Pape lui succéda : ce fut Zacharie, ordonné le 3 décembre 741, quatre jours après la mort de son prédécesseur ; car on n'attendait plus le consentement de l'empereur grec de Constantinople ni de son exarque de Ravenne. Il occupa, et dignement, le siége de saint Pierre dix ans trois mois et treize jours. Il était Grec de nation, mais né dans la grande Grèce, autrement l'Italie méridionale. Plein de douceur et de bonté, il était si éloigné de la vengeance, qu'il combla de biens et d'honneurs ceux qui l'avaient persécuté avant son pontificat. Il aima le clergé et le peuple romain jusqu'à exposer sa vie dans le trouble où était l'Italie par suite de la mésintelligence des ducs de Bénévent et de Spolète avec Liutprand, roi des Lombards.

Zacharie envoya une légation au roi et fit tant, par ses exhortations, qu'il en tira la promesse de rendre les quatre villes qu'il avait prises sur le duché de Rome. D'un autre côté, le roi s'étant mis en campagne contre Trasimond, duc de Spolète, que les Romains avaient soutenu précédemment, le saint Pape persuada aux Romains d'envoyer leurs troupes au secours du roi contre ce duc, qui n'avait tenu aucune des promesses qu'il leur avait faites, particulièrement pour la reddition des quatre villes. Trasimond, se voyant abandonné, se rendit au roi, qui lui laissa la vie, mais en l'obligeant d'entrer dans le clergé. Comme le roi différait, à son tour, d'accomplir sa promesse et de rendre les quatre places, le saint Pontife, vrai pasteur de son peuple, sortit de Rome avec des évêques et des clercs, et alla hardiment trouver le roi à Terni, à douze milles de Spolète. Liutprand, ayant appris cette nouvelle, envoya au-devant de lui ses ducs et ses princes, avec la plus grande partie de l'armée, et marcha lui-même à sa rencontre jusqu'à huit milles de Narni. Le lendemain, qui était un vendredi, on

conduisit le Pape à Terni, devant la basilique de Saint-Valentin, évêque et martyr, où il fut reçu par le roi à la tête du reste des grands et de l'armée. Ils firent ensemble leur prière, se saluèrent l'un et l'autre affectueusement, et, au sortir de l'église, où le saint pontife l'entretint des choses du salut, le roi lui fit escorte jusqu'à un demi-mille. Le jour suivant, qui était le samedi, le Pape, avec une grâce merveilleuse, l'exhorta de cesser la guerre, d'épargner le sang et de chercher la paix. Le roi, touché de ses pieuses remontrances et plein d'admiration pour son courage et son langage de Pontife, lui accorda tout ce qu'il demandait. Il rendit au saint homme les quatre villes avec leurs habitants, les lui assura même par un acte de donation dans l'église de Saint-Pierre. Il rendit encore à saint Pierre, par un titre de donation, les patrimoines de Sabine, de Narni, d'Ossimo, d'Ancône et de quelques autres, dont le premier avait été enlevé depuis environ trente ans. Il rendit au même bienheureux Pontife tous les captifs qu'il retenait de différentes provinces romaines, avec ceux de Ravenne, parmi lesquels il y avait quatre personnages décorés du titre de consuls. Enfin le roi confirma la paix pour vingt ans avec le duché de Rome [1].

Voilà comme le biographe du saint pape Zacharie raconte cette négociation. Dans tout ceci, on ne fait aucune mention ni de l'empereur ni de l'empire. Le Pape et le roi traitent ensemble comme deux souverains. C'est au Pape que le roi, par un acte de donation, rend les quatre villes d'Amérie, Horta, Polymartium et Bléra. Et c'est dans une entrevue de trois jours que le Pape, par sa pieuse et insinuante éloquence, obtient du roi ce que n'auraient jamais pu faire les forces de Rome, quand elles auraient été soutenues du secours de l'empire.

Le dimanche qui suivit la conclusion du traité, le Pape, à la prière du roi, ordonna un évêque dans l'église de Saint-Valentin. Il accompagna cette cérémonie d'une telle piété, que plusieurs des Lombards qui y assistaient avec le roi en furent touchés jusqu'aux larmes. Après la messe, il invita à dîner le roi Liutprand, qui mangea de si bon appétit et de si bonne humeur, qu'il assurait n'avoir jamais fait une si bonne chère. Le lundi, le roi prit

[1] Anast. in Zach.

congé du Pape, lui donnant Agiprand, duc de Clusi, son neveu, et trois autres seigneurs pour l'accompagner jusqu'aux villes qui devaient lui être rendues et en exécuter la restitution. Le saint Pontife les ayant reçues toutes les quatre, revint à Rome victorieux, assembla le peuple et rendit grâces à Dieu, par une procession générale, qui sortit de Notre-Dame des Martyrs, c'est-à-dire de la Rotonde, et se termina à Saint-Pierre.

Cependant la province de Ravenne n'avait pas été comprise dans le traité de Liutprand avec le Pape, et le roi des Lombards faisait de grands préparatifs pour s'en rendre maître. Dans cette extrémité, l'exarque Eutychius, l'archevêque Jean, les peuples de Ravenne, de la Pentapole, de l'Emilie implorèrent par écrit l'assistance du Pape pour détourner cet orage. Zacharie, vivement touché de leurs alarmes, tenta d'abord de désarmer Liutprand par ses députés, qu'il chargea de présents et de prières. N'ayant pas réussi par cette voie, il résolut d'aller lui-même trouver le le roi à Pavie. Ayant donc laissé le gouvernement de Rome au patrice Etienne, il courut, comme le bon pasteur, racheter celles de ses brebis qui allaient périr. C'était au fort de l'été. L'on observa que de Rome à Ravenne une nuée le garantissait des ardeurs du soleil pendant le jour, et que de Ravenne à Pavie cette nuée paraissait précédée de bataillons armés. L'exarque vint au-devant du saint Pontife jusqu'à dix-sept lieues de Rayenne, où il le conduisit. Tout le peuple de Ravenne, hommes, femmes, enfants, alla à sa rencontre et le reçut au milieu des larmes et des actions de grâces, en criant : « Béni soit notre pasteur qui a laissé ses ouailles et qui est venu nous délivrer, nous qui allions périr !

De Ravenne, le Pape envoya deux députés à Liutprand, pour lui annoncer son arrivée prochaine. Mais le roi, déterminé à ne rien accorder, refusa même de leur donner audience. Cette opiniâtreté, dont il fut informé la nuit, ne découragea point le saint Pontife ; méprisant le péril et se confiant au Christ, il sortit hardiment de Ravenne, entra sur les terres des Lombards et arriva sur le Pô, le 28 juin. Le roi envoya ses grands pour le recevoir et l'amener à Pavie. Mais comme c'était la veille de Saint-Pierre, le Pape alla à l'église de ce saint, qui était hors de la ville, et y célébra la prière de none, avec la sainte messe. Le lendemain, jour

même de la fête, il y célébra la messe solennelle, à la prière du roi. Là, s'étant salués, ils mangèrent ensemble et revinrent dans la ville. Le lendemain de la fête, invité par le roi à venir au palais, où il fut reçu avec les plus grands honneurs, le saint homme le pria de ne plus envoyer ses troupes dans la province de Ravenne, mais au contraire de lui rendre les villes qu'il avait prises, particulièrement Césène. Le roi résista longtemps; mais enfin il convint de rendre à Ravenne tout le territoire qu'elle avait auparavant, et les deux tiers du territoire de Césène, gardant, pour sa sûreté, l'autre tiers et la ville jusqu'au 1er juillet de l'année suivante, afin que ses ambassadeurs eussent le temps de revenir de Constantinople. Au départ du Pape, le roi l'accompagna jusqu'au Pô, et laissa auprès de lui plusieurs seigneurs, avec ordre de le suivre à Ravenne et de faire sortir les garnisons lombardes des places qu'il restituait. De retour à Rome, le Pape célébra encore une fois la fête de saint Pierre et de saint Paul, apparemment le jour de l'octave [1].

Dans toutes ces conjonctures, nous voyons les peuples d'Italie, avec leurs magistrats, soit impériaux, soit autres, recourir au Pontife romain comme à leur unique salut, et ce Pontife ne point tromper leur confiance. Seul et sans armes, il désarme par la parole seule les princes et les rois. Certes, s'il est une manière de devenir souverain légitime d'un pays, c'est cette manière. Du moins, ainsi en juge le bon sens et la reconnaissance des peuples sauvés.

Bienfaiteur de l'Italie, le pape saint Zacharie le fut également de l'Allemagne, où il continua d'établir la foi, et de la France, où il commença de rétablir la discipline, qui avait beaucoup souffert de l'invasion des musulmans et des guerres intestines. Charles-Martel venait de mourir; mais ses deux fils, Carloman et Pepin, le remplaçaient dignement. Braves tous les deux, leur union constante était d'autant plus admirable, qu'ils avaient des Etats à partager et qu'ils étaient frères. Carloman, à qui le royaume d'Austrasie était échu, montra surtout un grand zèle pour la propagation de la foi et pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Dès le commencement de son gouvernement, il manda à ce sujet

[1] Anast. in Zach.

auprès de lui saint Boniface, qui travaillait dans la Germanie avec l'autorité de vicaire du Saint-Siége, et il le pria d'assembler un concile dans ses Etats pour corriger les abus introduits dans les églises des Gaules depuis plus de soixante ans.

Saint Boniface en écrivit au pape Zacharie une lettre où il prend dans l'inscription la qualité de serviteur des serviteurs de Dieu. Après lui avoir témoigné la joie qu'il ressent de son exaltation, et l'avoir assuré qu'il ne lui sera pas moins soumis qu'il ne l'a été à ses prédécesseurs, il le supplie de confirmer, par l'autorité apostolique, l'érection des trois nouveaux évêchés qu'il avait établis en Allemagne ; le premier à Wurtzbourg, le second à Burabourg, et le troisième à Erfurt, capitale de la Thuringe. Il avait ordonné évêques de Wurtzbourg Burchard, Vitta de Burabourg, et Adelaire d'Erfurt. Il ne reste aujourd'hui de Burabourg que des ruines.

Le pape saint Zacharie fit à la lettre de Boniface une réponse très-obligeante. Il y confirma l'érection des trois nouveaux évêchés, et permit la tenue du concile, comme le demandait Carloman, pour le rétablissement des règles de la discipline, qui sont, dit le Pape, entièrement abolies dans ces provinces, par la déplorable négligence qu'on a depuis si longtemps à tenir des conciles. «C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous accordons volontiers d'en assembler, et même nous l'ordonnons. Car on ne connaît plus, ni ce que c'est que le sacerdoce, ni ce que sont ceux qui s'en disent revêtus. » Il exhorte Boniface à déposer les évêques, les prêtres et les diacres qu'il trouvera coupables de quelque excès contre les canons. Il lui refuse la permission d'ordonner son successeur de son vivant ; mais il lui accorde comme une grâce singulière le pouvoir de le désigner en mourant, afin que celui qu'il aura désigné aille se faire ordonner à Rome. Zacharie écrivit en même temps une lettre aux trois nouveaux évêques d'Allemagne pour confirmer l'érection de leurs évêchés. Il écrivit aussi au prince Carloman, pour l'exhorter à consommer le projet qu'il avait formé touchant le rétablissement de la discipline.

Carloman fit tenir un concile dès la même année 742, et un autre l'année suivante. Boniface envoya au pape Zacharie une relation de ce qui s'y était passé. Le Pape, satisfait de ces heureux commencements de réforme, écrivit une lettre adressée à tous les

évêques, à tous les prêtres et diacres, aux abbés, aux ducs et aux comtes dans l'étendue des Gaules et des autres provinces de la domination des Francs. Il les félicite des heureuses dispositions qu'ils ont montrées pour la réformation du clergé. « Jusqu'à présent, leur dit-il, vous avez eu parmi vous, en punition de vos péchés, de faux et de mauvais prêtres. Est-il surprenant que les nations païennes aient prévalu contre vous, puisqu'il n'y avait point de différence entre les laïques et les ministres du Seigneur ? Il n'est nullement permis à ceux-ci d'aller à la guerre ; car quelle victoire peut-on espérer quand les prêtres, avec les mêmes mains sacriléges dont ils viennent de célébrer les saints mystères et de distribuer le corps du Seigneur, versent le sang des chrétiens, à qui ils auraient dû administrer le pain céleste, ou le sang des païens à qui ils auraient dû annoncer Jésus-Christ ? Au contraire, si le clergé de votre royaume se rend recommandable pour sa régularité et sa chasteté, comme les canons l'ordonnent, et que notre frère Boniface vous le prêche de notre part, aucune nation ne pourra tenir devant vous. » Le Pape, en finissant sa lettre, recommande aux Francs de tenir tous les ans un concile pour remédier aux abus et aux erreurs qui pourraient déshonorer la sainteté de l'Eglise ou en diviser l'unité [1].

Les victoires de Pepin, frère de Carloman, ne lui firent pas négliger non plus les affaires de la religion. Il fit assembler, l'an 744, le 2 de mars, un concile à Soissons, où assistèrent vingt-trois évêques, qui avaient saint Boniface à leur tête. De plus, pour nommer aux évêchés, Pepin se fit autoriser par le Pape et lui écrivit de ce concile. C'est ce que nous apprend une lettre de Loup de Ferrières, écrivant dans le siècle suivant à Amolon, archevêque de Lyon. « Le roi, dit-il, m'a ordonné de vous faire observer que ce n'est pas une entreprise nouvelle, lorsqu'il nomme des personnes de son palais, surtout pour remplir les grands siéges ; car Pepin, dont notre roi descend par Charlemagne, ayant exposé les besoins de ce royaume au Pape dans un concile où présidait le saint martyr Boniface, le Pape consentit qu'il apportât remède à ces maux, en nommant, après la mort des évêques, pour remplir leurs siéges, ceux qu'il en jugerait les plus dignes [2]. »

[1] Labbe, t. VI, p. 1545. — [2] Lup. Ferrar., *Epist.* 81.

Outre la France et l'Allemagne, le pape saint Zacharie et son légat saint Boniface travaillaient encore à ramener au bien le clergé, les rois et les peuples de l'Angleterre. On le voit par un concile national tenu en 747, où l'archevêque de Cantorbéry présenta deux lettres du pape Zacharie, qui furent lues et expliquées en langue vulgaire. Elles contenaient des avis salutaires à tous les habitants de la Grande-Bretagne pour mener une vie plus réglée, avec des menaces d'anathèmes contre ceux qui les mépriseraient.

En la même année 747, les peuples chrétiens virent un illustre exemple de piété ; car en cette année-là même le prince Carloman quitta le monde, fit le pèlerinage de Rome, s'offrit lui-même à saint Pierre et reçut l'habit monastique de la main du saint pape Zacharie.

Vers le même temps, son frère Pepin, du consentement des évêques, des abbés et des seigneurs, avait envoyé à Rome le prêtre Ardobane, pour consulter le pape Zacharie sur plusieurs points de discipline, qui se rapportaient à trois chefs principaux : l'ordre épiscopal, la pénitence des homicides et les conjonctions illicites.

Le Pape répondit à cette consultation par une lettre dont l'inscription est conçue en ces termes : « Au très-excellent et très-chrétien seigneur Pepin, maire du palais, et à nos bien-aimés frères, tous les évêques, abbés et seigneurs qui sont dans le pays des Francs. J'ai une très-grande joie en Notre-Seigneur, leur dit-il, en apprenant, par la relation de notre bien-aimé fils Pepin, la bonne conduite de vous tous et les saintes dispositions avec lesquelles vous travaillez de concert à entretenir comme il convient les églises situées dans vos provinces, et à maintenir la conduite régulière des évêques, des prêtres et des abbés. » Le Pape exhorte ensuite les clercs et les moines à ne combattre contre les ennemis de la patrie que par leurs prières, à l'exemple de Moïse, et à laisser aux princes séculiers et aux autres laïques le soin de faire la guerre. Après quoi il ajoute : « Comme notre très-cher fils Pepin nous a demandé par votre avis des réponses sur les questions qu'il nous a proposées, nous avons marqué au bas de chaque article ce que nous avons reçu de la tradition des Pères, ce que les canons ont statué, et ce que nous-même, avec l'inspiration de Dieu, avons pu décerner par l'autorité apostolique. » Suivent

vingt-sept articles, où le Pape ne fait généralement que rappeler les anciens canons [1].

Le pape Zacharie se voyait consulté par saint Boniface sur une infinité de difficultés qu'il rencontrait dans sa mission et légation d'Allemagne. Il en reçut entre autres des plaintes contre deux prêtres, Virgile et Sidoine. Sur ce dernier point, le Pape lui marque dans sa réponse qu'il leur a écrit des lettres menaçantes, et qu'il mande au duc Odilon de Bavière de les lui envoyer à Rome, si cela est nécessaire. « Quant à la perverse doctrine de Virgile, qui a parlé contre Dieu et contre son âme, s'il est convaincu dans un concile d'enseigner qu'il y a un autre monde et d'autres hommes sous la terre, un autre soleil et une autre lune, chassez-le de l'Eglise et privez-le du sacerdoce. » Telles sont les paroles du pape Zacharie, les seules qui nous apprennent cette accusation. Sur ces vagues indices, un auteur protestant, copié par ses confrères, a forgé toute une historiette, savoir : que Boniface, archevêque de Mayence et légat du pape Zacharie, dans le huitième siècle, déclara hérétique un évêque de ce temps nommé Vigile ou Virgile, pour avoir osé soutenir qu'il y a des antipodes. Or, dans les paroles du pape Zacharie, les seules qui nous apprennent la chose, il n'est pas question d'un évêque, mais d'un prêtre ; Boniface ne le déclare pas hérétique, il l'accuse seulement d'enseigner une doctrine erronée ; cette doctrine, telle que le Pape la comprenait, ne consistait point à dire simplement qu'il y a des antipodes, mais qu'il y a dans un autre monde d'autres hommes, c'est-à-dire des hommes d'une espèce différente de la nôtre, et qui ne sont pas, comme nous, enfants d'Adam ; un autre soleil et une autre lune que ceux qui nous éclairent. Un tel paradoxe est certainement contraire à l'Ecriture sainte. Que telle fut l'opinion du prêtre Virgile, rien ne le prouve : on voit seulement qu'il en était accusé, probablement sur des bruits vagues, puisque le Pape ordonne de l'examiner en concile. On ignore également quelles furent les suites de cette affaire, ni même si elle en eut. Si ce prêtre Virgile est le saint évêque de Saltzbourg de ce nom, comme on le croit communément, on doit juger qu'il se sera disculpé sans peine des accusations auxquelles saint Boniface avait peut-être ajouté

[1] Labbe, t. VI, p. 1506.

foi trop aisément. Pour Sidoine, qui est probablement celui qui devint dans la suite évêque de Constance, il justifia assez par sa mauvaise conduite les reproches que saint Boniface lui fait.

Vers l'an 750, saint Boniface envoya au saint pape Zacharie un saint prêtre, avec une lettre où il lui dit : « Je prie instamment Votre Sainteté et votre piété paternelle de recevoir avec bonté le porteur de cette lettre, nommé Lul, qui est un prêtre de mon clergé. Il a des affaires secrètes à communiquer de ma part à Votre Piété seule, tant de vive voix que par écrit. »

Parmi ces choses secrètes sur lesquelles saint Lul était chargé par saint Boniface de consulter le saint pape Zacharie de vive voix, et sur lesquelles le Pape donna, également de vive voix, sa réponse, on conjecture avec assez de fondement qu'il était question de ratifier et de clore une révolution politique qui se préparait depuis longues années parmi les Francs, savoir : un changement de dynastie. Dans l'origine, la couronne des Francs était plutôt élective qu'héréditaire. Childéric, père de Clovis, s'étant rendu odieux par ses débauches, les Francs le chassèrent du trône et du royaume, et choisirent unanimement pour roi le Romain Egidius, qui régna seul huit ans. Alors, ayant appris que Childéric était devenu plus sage, ils le prièrent de revenir de la Thuringe, où il s'était enfui, et le rétablirent dans la royauté ; en sorte que lui et Egidius régnaient ensemble [1]. Ce fait, attesté par saint Grégoire de Tours, nous montre que, dans l'origine, les Francs pouvaient se choisir des rois non-seulement d'une autre famille, mais encore d'une autre nation. Depuis Clovis, qui avait eu la précaution de faire périr tous ses autres parents, on les choisissait parmi ses descendants. Ceux-ci, ayant promptement dégénéré et étant devenus tout à fait nuls, les Francs ne pouvaient-ils pas faire une seconde fois ce qu'ils avaient fait une première, se donner un roi d'une autre famille, ou même d'une autre nation ? surtout un roi qui l'était déjà de fait, et auquel il ne manquait que le nom ? Il est à croire que saint Boniface consulta confidentiellement le pape saint Zacharie sur cette question importante avant qu'on la lui proposât officiellement.

« L'an 751, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et le prêtre

[1] Greg. Tur., l. II, c. XII.

Fulrad, chapelain, furent envoyés à Rome au pape Zacharie, pour consulter le Pontife sur les rois qui existaient alors en France, et qui n'avaient que le nom de rois, sans aucune puissance royale. Par eux, le Pontife manda qu'il valait mieux que celui-là fût roi qui avait la puissance souveraine ; et ayant donné son autorisation, il ordonna que Pepin fût établi roi. L'année d'après, suivant la sanction du Pontife romain, Pepin fut appelé roi des Francs, sacré à cet effet de la main du saint martyr, l'archevêque Boniface, et, selon la coutume des Francs, élevé sur le trône dans la ville de Soissons. Quant à Hildéric, qui portait le vain titre de roi, il eut les cheveux coupés et fut relégué dans un monastère. » Voilà en quels termes Eginhard, condisciple, puis secrétaire du fils de Pepin, Charlemagne, raconte la chose dans ses annales des Francs [1]. Un auteur contemporain, le continuateur de Frédégaire, la rapporte en ces mots : « Alors, du conseil et avec le consentement de tous les Francs, et avec l'autorisation du Siége apostolique, l'illustre Pepin, par l'élection de toute la France, la consécration des évêques et la soumission des princes, fut élevé à la royauté, avec la reine Bertrade, selon les anciennes coutumes [2]. » Les autres annales et chroniques rapportent la même chose que ces deux écrivains, et souvent dans les mêmes termes. Les annales de Xante, ville sur le Rhin au-dessous de Cologne, disent plus brièvement : « Pepin, élu roi suivant la coutume des Francs, est sacré par saint Boniface, évêque de Mayence [3]. »

Maintenant, que penser de la conduite des Francs et de la décision du pape Zacharie ? Nous citerons l'avis de trois hommes compétents. Voici comme Bossuet résume ce fait : « En un mot, le Pontife est consulté, comme dans une question importante et douteuse, s'il est permis de donner le titre de roi à celui qui a déjà la puissance royale. Il répond que cela est permis. Cette réponse, partie de l'autorité la plus grande qui soit au monde, est regardée comme une décision juste et légitime. En vertu de cette autorité, la nation même ôte le royaume à Childéric et le transporte à Pepin. Car on ne s'adressa point au Pontife pour qu'il ôtât ou qu'il donnât le royaume, mais afin qu'il déclarât que le

[1] Eginh., *Annal. ad an.* 749 et 750. — [2] Fredeg., *Contin. anno* 752. — [3] Pertz., *Monumenta Germaniæ*, t. II, p. 221.

royaume devait être ôté ou donné par ceux qu'il jugeait en avoir le droit [1]. »

Fénelon s'explique dans le même sens. Il reconnaît formellement que la puissance temporelle vient de la nation ; il suppose que la nation a le droit d'élire et de déposer ses rois ; car il observe que, dans le moyen âge, les évêques étaient devenus les premiers seigneurs, les chefs du corps de chaque nation pour élire et déposer les souverains [2]. Il reconnaît que, pour agir en sûreté de conscience, les nations chrétiennes consultaient dans ce cas le chef de l'Eglise, et que le Pape était tenu de résoudre ces cas de conscience, par la raison qu'il est le docteur et le pasteur suprême. « Le pape Zacharie, dit-il, répondit seulement à la consultation des Francs, comme le principal docteur et pasteur, qui est tenu de résoudre les cas particuliers de conscience, pour mettre les âmes en sûreté [3]. » — « Ainsi l'Eglise ni ne destituait, ni n'instituait les princes laïques ; elle répondait seulement aux nations qui la consultaient sur ce qui touche à la conscience, sous le rapport du contrat et du serment. Ce n'est pas là une puissance juridique et civile ; mais seulement directive et ordinative, telle que l'approuve Gerson [4]. »

A la suite de Fénelon et de Bossuet, écoutons Châteaubriand. « Traiter d'usurpation l'avénement de Pepin à la couronne, c'est un de ces vieux mensonges historiques qui deviennent des vérités à force d'être redits. Il n'y a point d'usurpation là où la monarchie est élective, on l'a déjà remarqué ; c'est l'hérédité qui, dans ce cas, est une usurpation. Pepin fut élu de l'avis et du consentement de tous les Francs : ce sont les paroles du premier continuateur de Frédégaire. Le pape Zacharie, consulté par Pepin, eut raison de répondre : Il me paraît bon et utile que celui-là soit roi qui, sans en avoir le nom, en a la puissance, de préférence à celui qui, portant le nom de roi, n'en garde pas l'autorité. » Voilà ce que dit Châteaubriand, à la suite de Bossuet et de Fenélon [5].

Certes, lorsque trois hommes de cette sorte et trois Français se rencontrent en un point de cette nature, on peut s'en tenir là. Il siérait surtout fort mal à des Français du dix-huitième ou du dix-

[1] *Defensio*, l. II, c. XXXIV. — [2] *Œuvr. comp. de Fénelon*. Versailles, t. XXII, p. 584. — [3] Ibid., t. II, p. 382. — [4] Ibid., t. II, p. 384. — [5] *Etudes histor.*, t. III, p. 243.

neuvième siècle de blâmer les Francs du huitième ou du neuvième.

Le saint pape Zacharie mourut le 15 mars 752, après avoir occupé le siége apostolique dix ans trois mois et treize jours. Photius lui-même a loué sa sainteté.

Le même jour, à Césarée en Cappadoce, le martyre de saint Longin, qu'on dit être celui qui ouvrit d'un coup de lance le côté de Notre-Seigneur. — Saint Aristobule, disciple des apôtres, qui ayant achevé le cours de sa prédication, consomma son martyre. — A Thessalonique, sainte Matrone, servante d'une femme juive, laquelle adorant Jésus-Christ en secret, et se dérobant tous les jours pour aller dans l'église offrir à Dieu sa prière, fut surprise par sa maîtresse : celle-ci, après plusieurs autres sortes de mauvais traitements, lui donna tant et de si rudes coups de bâton, qu'elle rendit son âme innocente en persévérant à confesser le nom de Jésus-Christ. — Le même jour, saints Ménigne, foulon, martyrisé sous Dèce. — En Egypte, saint Nicandre, qui, recherchant avec soin les reliques des saints martyrs, mérita lui-même d'être martyr, sous l'empereur Dioclétien. — A Cordoue, sainte Léocrice, vierge et martyre (voir au 11 mars). — A Riéti, saint Proie, martyr à qui les saints martyrs Juvénal et Eleuthère apparurent. — A Rome, saint Spécieux, moine, dont l'âme fut vue par son frère, lorsqu'elle était partie dans le ciel.

XVIe JOUR DE MARS.

SAINT ABRAHAM, ermite, et SAINTE MARIE, sa nièce, pénitente.

La vie de ces deux saints a été écrite par leur ami saint Ephrem, diacre d'Edesse en Mésopotamie, et qui est compté avec justice parmi les Pères de l'Eglise.

Abraham naquit en 300, dans une ville près d'Edesse ; il avait des parents très-riches, qui l'aimaient à l'excès, et le fiancèrent tout jeune, en attendant qu'il fût promu à quelque dignité. Lui pensait bien différemment. Dès son jeune âge il fréquentait les

églises, écoutait avec plaisir les Ecritures divines et les méditait avec application. Cependant ses parents le pressaient de célébrer le mariage; Abraham ne le voulait pas. Mais enfin, comme leurs importunités étaient continuelles, il se vit contraint par la honte qu'il avait de leur résister. Les noces furent célébrées pendant sept jours, suivant l'usage du pays. Le septième jour, comme il était assis dans la chambre nuptiale avec l'épouse, la grâce de Dieu illumina subitement son cœur, comme une lumière. La prenant pour guide, il sortit aussitôt de la maison, et ensuite de la ville. Ayant trouvé, à deux milles de là, une cellule vide, il s'y retira plein de joie et y glorifiait Dieu de tout son cœur.

Quelques personnes s'étonneront peut-être de la démarche de saint Abraham. Mais aujourd'hui encore la sainte Eglise de Dieu accorde à chacun des nouveaux époux, après la célébration de leur mariage et avant sa consommation, deux mois de liberté pour embrasser la vie religieuse par des vœux solennels. Et le concile œcuménique de Trente a même déclaré : « Si quelqu'un dit que le mariage ratifié, non consommé, n'est point dirimé par la profession solennelle de religion de l'un des époux, qu'il soit anathème ! »

Cependant les parents et les alliés du jeune homme, ne sachant ce qu'il était devenu, étaient fort en peine, et le cherchaient de toutes parts. Après dix-sept jours ils le trouvèrent dans la cellule, qui priait Dieu. A son aspect, grande fut leur suprise. Mais le bienheureux leur dit : « Pourquoi vous étonner ? Bénissez plutôt le Dieu de miséricorde qui m'a retiré du bourbier de mes iniquités, et priez-le qu'il me donne de porter jusqu'à la fin de ma vie le joug qu'il a daigné m'imposer tout indigne que je suis. » Les parents et amis ayant répondu : Amen, il les conjura de ne point l'importuner par de fréquentes visites ; ensuite il boucha la porte de la cellule et s'enferma dans l'intérieur, ne laissant qu'une très-petite fenêtre par où lui passer la nourriture.

Son intelligence fut illuminée de la grâce, il fit chaque jour des progrès dans la voie de la perfection, et acquit une grande continence, avec le don des veilles, des larmes, de l'humilité et de la charité. Sa renommée s'étendit de toutes parts, et tous ceux qui en entendaient parler, venaient le voir pour en être secourus. Car il lui fut donné de Dieu un discours de sagesse et de prudence ;

ses parents eux-mêmes le regardaient comme un astre brillant. Dix ans après sa retraite ses parents moururent, lui laissant beaucoup de richesses et d'or. Il pria un fidèle ami de distribuer le tout aux pauvres et aux orphelins, afin de n'en être pas lui-même distrait dans ses oraisons : par ce moyen il demeura libre de toute inquiétude. Car l'attention du bienheureux était de n'attacher son esprit à rien de terrestre : aussi ne possédait-il sur la terre qu'une saie ou blouse, avec une tunique ou chemise de poil de chèvre, et une écuelle qui lui servait à manger et à boire. Avec tout cela il acquit une humilité extraordinaire et une charité égale envers tout le monde. Il ne préférait point le riche au pauvre, ni le prince au sujet, mais les honorait tous également, sans acception des personnes. Jamais il ne réprimanda personne durement ; mais sa parole était assaisonnée du sel de la charité et de l'indulgence. Car qui jamais, entendant ses douces et belles réponses, ou voyant son visage vénérable et angélique, put se rassasier de l'entendre et de le voir ? Tout le temps de sa vie ascétique, il observa la même règle, sans y rien changer pendant cinquante ans. Un temps si long lui parut peu de jours, tant il avait d'amour pour Jésus-Christ et d'ardeur pour son service.

Dans la circonscription de la ville était une bourgade considérable, dont tous les habitants étaient idolâtres, depuis le plus petit jusqu'au plus grand. Jamais personne n'avait pu les convertir, ni les prêtres et les diacres que l'évêque y avait établis, ni une foule de moines qui y avaient pris leur place une et deux fois ; tous en étaient revenus sans fruit, persécutés et découragés. Un jour l'évêque étant assis au milieu de son clergé, il se souvint du saint homme, et leur dit : « Je ne connais pas de mon temps un homme parfait en toute bonne œuvre, et orné de toutes les vertus que Dieu aime, comme le vénérable Abraham. Les ecclésiastiques répondirent : C'est un vrai serviteur de Jésus-Christ et un parfait religieux. L'évêque reprit : Mon intention est de l'ordonner pour cette bourgade de païens. Car, par sa patience et sa charité, il pourra les convertir à Dieu. » Et, se levant aussitôt, il se rendit à sa cellule, avec le clergé. Y étant arrivé et l'ayant salué, l'évêque se mit à lui parler de la bourgade, et à l'exhorter, à le prier même d'y aller. A cette proposition, le saint, comme accablé de douleur, dit à l'évêque : « De grâce, mon Père, permettez-moi de

pleurer mes iniquités ; car je suis un homme imparfait et incapable d'une chose pareille. L'évêque répondit : Par la grâce de Jésus-Christ vous en êtes capable ; ne différez donc point d'accomplir cette obédience. Le bienheureux insista : Je conjure votre sainteté d'avoir pitié de ma faiblesse, et de permettre que je pleure mes propres péchés. L'évêque répliqua : Voilà que vous avez tout quitté, vous avez haï le monde et tout ce qu'il y a dans le monde, vous vous êtes crucifié vous-même ; cependant, quoique vous ayez bien fait tout cela, vous n'avez pas encore l'obéissance. Le saint se mit à pleurer et dit : Qui suis-je, moi, un chien mort, et quelle est ma vie, pour que vous conceviez sur moi de tels desseins ? — Assis en ce lieu, lui dit l'évêque, vous ne sauvez que vous-même. Là, par la grâce de Dieu, vous avez à sauver et à convertir beaucoup d'autres. Jugez combien la récompense sera plus grande. Le saint répondit, fondant en larmes : Que la volonté de Dieu soit faite ! J'irai par obéissance. » Aussitôt on le tira de sa cellule, et on le conduisit à la ville, où l'évêque l'ordonna et d'où il l'envoya aussitôt à la bourgade accompagné du clergé.

En chemin, Abraham priait Dieu d'avoir pitié de sa faiblesse; Quand il fut arrivé et qu'il vit l'idolâtrie des habitants, il pria Dieu bien plus encore d'avoir pitié de leur aveuglement Il manda aussitôt à son fidèle ami de la ville de lui envoyer sans délai tout l'argent qui restait de ses biens. Avec cela, il bâtit promptement une grande et belle église, où il conjurait Dieu avec larmes d'y rassembler son peuple dispersé. Un jour, sortant de là, il entra dans le temple des païens, et y renversa les idoles et les autels. Une loi de l'empereur Constantin autorisait à le faire. Les habitants, s'en étant aperçus, tombèrent comme des furieux sur le saint homme, l'accablèrent de coups et le chassèrent de la bourgade. Il y revint la nuit, rentra dans l'église, et y pria pour eux avec larmes. Les habitants y étant venus le matin, furent si étonnés de l'y trouver en prière, qu'ils étaient comme hors d'eux-mêmes. Dès lors ils y venaient chaque jour, non pas pour prier, mais pour voir la beauté de l'édifice et en considérer les ornements. Abraham commença donc à les exhorter à la connaissance du vrai Dieu. Mais eux le frappèrent à coups de bâton, le traînèrent hors du bourg, et l'y laissèrent pour mort. Sur le minuit, il revint à lui-même et se mit à prier avec larmes pour

leur conversion. Puis, se levant, il rentra dans l'église, et, se tenant debout, chanta des psaumes. Les habitants y étant revenus le lendemain, furent plus étonnés que jamais de l'y trouver : leur étonnement devint de la rage; ils se jetèrent sur lui, l'assommèrent de coups, et, lui mettant comme la veille une corde aux pieds, ils le traînèrent hors du bourg. Ils le maltraitèrent ainsi durant trois années. Mais, quoi qu'on pût lui faire, le battre, l'outrager, le traîner par des cordes, lui faire endurer la faim et la soif, jamais il ne témoignait d'humeur ni même d'émotion à personne, mais redoublait de charité envers tout le monde : exhortant, priant, caressant les vieillards comme ses pères, les autres comme ses frères, les plus jeunes comme ses enfants, encore qu'ils le tournassent en dérision.

Un jour, toutefois, les habitants du bourg étant tous rassemblés, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, ils commencèrent à dire les uns aux autres avec admiration : « Vous voyez la patience de cet homme, et son indicible charité envers nous ; comment, au milieu de tant de tribulations et de maux que nous lui avons fait souffrir, il ne s'est point éloigné d'ici, il n'a dit à aucun de nous une parole fâcheuse, il ne nous a point pris en aversion, mais il a souffert tout cela non-seulement avec patience, mais avec une grande joie. Certainement, s'il n'y avait point avec lui, comme il l'assure, et le Dieu vivant, et le royaume, et le paradis, et le supplice, et la récompense, jamais il ne supporterait cela de nous. D'ailleurs, comment lui seul aurait renversé tous nos dieux, sans qu'ils aient pu se venger de lui ? C'est véritablement un serviteur du vrai Dieu, et tout ce qu'il a dit est divin et véritable. Venez donc, et croyons dans le Dieu qu'il prêche. » Ayant ainsi parlé, ils s'en allèrent tous ensemble à lui dans l'église, criant et disant : « Gloire au Dieu du ciel, qui nous a envoyé son serviteur, pour nous délivrer de l'erreur et nous sauver ! » Quand le bienheureux les vit, il ressentit une joie extrême ; son visage s'épanouit comme une fleur des plus belles, et il leur dit : « Mes pères, mes frères, mes enfants ! bénis soyez-vous, vous qui êtes entrés ici au nom du Seigneur. Venez tous ensemble, rendons gloire à Dieu qui a éclairé les yeux de votre intelligence pour le connaître : recevez le sceau de la vie, afin d'être purifiés des souillures de l'idolâtrie : croyez de tout votre cœur et de tout votre esprit que

Dieu est le créateur du ciel et de la terre... » Et il leur expliqua sommairement le symbole des apôtres. Tous répondirent : « Oui, notre père et guide de notre vie, oui il en sera comme vous dites et comme vous enseignez ; voilà comme nous croyons, voilà comme nous pensons. » Alors il les baptisa au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, au nombre de mille âmes.

Après leur baptême, il les instruisit encore une année entière, et le jour et la nuit, sur la foi et la morale chrétienne. Alors, les voyant affermis dans le bien, craignant d'un autre côté que leur grande affection ne fût pour lui-même une occasion de se relâcher de la discipline monastique, il résolut de les quitter secrètement. Etant donc entré de nuit dans l'église, il remercia Dieu avec effusion de cœur de toutes les grâces qu'il leur avait faites, et le supplia de les confirmer dans son amour et son service. Puis, ayant fait trois fois sur la bourgade le signe de la croix, il se retira dans un lieu inconnu. Le lendemain, les habitants vinrent à lui comme d'ordinaire. Ne le trouvant pas, ils en furent dans un étonnement extrême. Se dispersant comme des brebis errantes, ils allaient de tous côtés cherchant leur pasteur, et appelant son nom d'une voix pleurante. N'ayant pu le découvrir nulle part, ils coururent à l'évêque, qui ne fut pas moins affligé de cette disparution. Il envoya plusieurs personnes à la découverte du saint homme, comme à la recherche d'une perle précieuse, surtout à cause des larmes inconsolables de son troupeau. Après des recherches infructueuses, l'évêque s'en alla dans la bourgade, consola les habitants, puis ordonna d'entre eux des prêtres, des diacres et des lecteurs ; car il y en avait plusieurs de dignes et de capables. Le saint, ayant appris comment les choses avaient tourné en bien, remercia de tout son cœur et revint à son ancienne cellule. Il y ajouta une petite cellule extérieure, et s'enferma dans celle du dedans, dont il boucha la porte. Quand les habitants de la bourgade apprirent son retour, ils furent ravis de joie. Ils accouraient à lui comme à leur père : ils étaient édifiés de son genre de vie, plus qu'on ne saurait dire. C'était pour eux une faveur des plus grandes, de le voir ou d'entendre de sa bouche une parole de salut.

Satan, de son côté, voyant que toutes les traverses qu'il avait

suscitées au saint homme, n'avaient contribué qu'à le rendre plus fervent et plus parfait, l'attaqua d'une autre manière, au milieu de la nuit. Comme Abraham était debout à chanter des psaumes, la cellule resplendit tout à coup d'une lumière plus éclatante que le soleil, et une voix se fit entendre comme la voix d'une grande multitude, disant : « Tu es heureux, seigneur Abraham, tu es vraiment heureux, car nul n'a été trouvé comparable à toi pour toutes sortes de bonnes œuvres. Nul n'a fait toutes mes volontés, comme toi : c'est pour cela que tu es bienheureux. » Le saint homme comprit tout de suite la ruse du méchant, et, haussant la voix, il dit : « Périssent avec toi tes ténèbres, car tu es plein de dol et de tromperie. Pour moi, je suis un homme pécheur ; mais, ayant la charité de mon Dieu et l'espérance dans son secours, je ne te crains point et tes fantômes ne m'épouvantent pas ; car mon inexpugnable boulevard c'est le nom de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ, que j'ai aimé, et au nom duquel je te réprimande, chien immonde et misérable. » A ces mots, l'esprit des ténèbres s'évanouit comme de la fumée. Et Abraham continua tranquillement de louer Dieu, comme s'il n'avait point vu de fantôme. Les malins esprits cherchèrent encore longtemps, et par diverses apparitions, à l'épouvanter, à le troubler, ou du moins à le distraire. Leurs efforts ne réussirent qu'à lui faire aimer Dieu de plus en plus et à le servir avec plus d'ardeur.

Le saint homme avait un frère unique qui mourut, laissant une petite orpheline, appelée Marie. Les amis la conduisirent à son oncle, à l'âge de sept ans. Il la logea dans la cellule extérieure, avec une petite fenêtre entre les deux, par où il lui apprit le psautier et les autres écritures. Elle veillait avec lui à l'office nocturne, chantait avec lui les psaumes, gardait comme lui l'abstinence, et s'efforçait de pratiquer comme lui toutes les vertus. Son bienheureux oncle conjurait souvent Dieu d'attirer à lui et de fixer en lui sa jeune intelligence, afin qu'elle ne s'embarrassât point dans les sollicitudes de la terre. Comme son père lui avait laissé de grandes richesses, il les fit distribuer aux pauvres. La nièce, de son côté, lui disait chaque jour : « Mon père, je vous conjure de prier pour moi le Seigneur, afin que je sois délivrée de toutes les mauvaises et absurdes pensées ainsi que de toutes les embûches du démon. » Elle s'avançait ainsi avec une pieuse allégresse dans le service et

l'amour de Dieu, observant avec fidélité la règle de la vie ascétique. Son oncle était ravi de voir ses progrès; car elle pratiqua vingt ans avec lui la vie d'ascète, comme un agneau sans tache, une chaste colombe.

Satan fut jaloux des habitants de ce nouveau paradis, comme il le fut autrefois de nos premiers ancêtres. Pour nuire à ceux-ci, il se servit de la ruse du serpent; pour nuire à ceux-là, il se servit de la corruption d'un faux moine. Ce misérable venait voir saint Abraham, comme pour profiter de ses leçons et de ses exemples. Ayant donc vu la nièce à travers la petite fenêtre, il fut épris d'une passion impure. Longtemps, près d'une année entière, il chercha vainement à séduire sa proie. Enfin, elle ouvrit la porte et sortit de la cellule. Mais comme nos premiers parents, après avoir perdu le trésor de la grâce, ouvrirent les yeux et eurent honte d'eux-mêmes; ainsi la nièce d'Abraham, après avoir perdu le trésor de la virginité, ouvrit les yeux, et eut horreur d'elle-même. Elle déchira son cilice, se frappa le visage; son désespoir alla si loin, qu'elle voulut s'étrangler. « Car, disait-elle pleurant, je suis déjà morte. J'ai perdu le fruit de ma vie pénitente, de ma continence et de mes larmes. J'ai irrité Dieu, je me suis tuée moi-même. Comment suis-je tombée? je l'ignore. Où sont les avertissements de mon saint oncle? où sont les enseignements de son ami Ephrem? Prends garde à toi-même, me disait-il, conserve ton âme sans tache à ton époux incorruptible et immortel. Car ton époux est saint et jaloux. Je n'ose plus porter mes regards vers le ciel : je suis morte devant Dieu et devant les hommes. Le mieux, c'est de m'en aller où personne ne me connaisse; puisque enfin je suis morte, et qu'il n'y a plus d'espérance de salut. » Aussitôt, se levant, elle s'en alla dans une autre ville, où ayant changé de vêtements, elle s'installa dans une hôtellerie.

Pendant que ceci arrivait, le saint vit en songe un dragon monstrueux, qui vint avec d'horribles sifflements à sa cellule, y dévora une colombe et s'en retourna dans son antre. A son réveil, le saint conçut une grande tristesse et pleura beaucoup; il craignit que ce ne fût l'annonce d'une persécution contre l'Église, ou bien d'un schisme ou d'une hérésie dans l'Église. Et il pria le Seigneur de lui donner des lumières à cet égard. Deux jours après il vit le même dragon, sortant de son antre, venir à lui dans sa cellule,

poser sa tête sous les pieds du saint homme, puis son ventre se rompre, et une colombe s'y trouver vivante et sans lésion. Aussitôt, s'éveillant, il appela sa nièce, et lui demanda pourquoi depuis deux jours il ne l'entendait point chanter les louanges de Dieu. Comme il ne reçut point de réponse, il comprit bien vite ce que signifiait la vision. Il se mit à pleurer amèrement, et dit : « Hélas ! hélas ! un loup cruel a ravi mon agneau, mon enfant est captive ! Et élevant la voix, il s'écria : Sauveur du monde, Jésus-Christ, ramenez votre agnelet Marie dans le bercail de la vie, afin que ma vieillesse ne descende pas avec douleur dans la tombe. Seigneur, ne méprisez point ma prière, mais envoyez promptement votre grâce pour la tirer du dragon. » Les deux jours où il eut sa vision signifiaient les deux ans que sa nièce passerait dehors. Nuit et jour il priait pour elle. Au bout des deux ans il apprit où elle était et quelle était sa conduite. Il envoya sur les lieux un ami fidèle, pour avoir des renseignements plus sûrs et plus circonstanciés. Ensuite il le pria de lui procurer un habit militaire, avec un cheval et une pièce d'argent; il sortit de sa cellule, monta à cheval, se posa sur la tête un large et profond bonnet de poil de chameau, qui lui couvrait le visage, et se mit en campagne pour délivrer sa nièce Marie, comme autrefois le patriarche Abraham pour délivrer son neveu Lot. Arrivé à l'hôtellerie, il regardait de côté et d'autre pour la voir. Comme elle ne paraissait pas, il dit à l'hôte en souriant : « Ami, j'ai entendu dire que vous avez ici une fille très-jolie, je la verrais avec plaisir. L'autre, voyant son grand âge, lui fit des reproches, et ajouta cependant : Oui, il y en a une, et fort belle ; » ce qui était vrai. Il demanda quel était le nom de la fille, l'hôte répondit qu'elle s'appelait Marie. Alors le saint dit d'un visage joyeux : « De grâce, faites-la-moi venir, afin que nous nous réjouissions aujourd'hui ensemble, car je l'aime beaucoup pour ce que j'en ai entendu dire. » Quand elle parut avec son air et dans son costume de courtisane, peu s'en fallut que le corps et l'âme du bon vieillard ne se fondissent en larmes ; il se contint cependant, de peur que, si elle le reconnaissait, elle ne prît la fuite. Comme ils étaient donc assis et buvaient ensemble, le saint homme lui parla comme quelqu'un qui l'aimait outre mesure. Elle, se levant, lui embrassa le cou et le couvrit de baisers. Mais en le baisant, elle sentit une odeur qui lui rappela sa vie ascétique. Elle poussa

un profond gémissement et dit : « Malheureuse que je suis ! L'hôte étonné lui dit : Madame Marie, voilà deux ans que vous êtes ici, et jamais je n'ai entendu ni soupirs ni paroles semblables : que vous est-il arrivé ? Elle répondit : Que ne suis-je morte il y a trois ans ! je serais heureuse. Le saint vieillard, craignant qu'elle ne le reconnût et que d'épouvante elle ne prît la fuite, l'interrompit en disant : Eh quoi, c'est maintenant et en ma présence que vous rappelez vos péchés. Et il donna la pièce d'argent à l'hôte et lui dit : « Préparez-nous un bon souper, afin que nous nous réjouissions aujourd'hui avec cette fille, car je suis venu de fort loin pour l'amour d'elle. » Et ce bon vieillard, qui depuis cinquante ans n'avait pas goûté de pain, mangea de la chair et but du vin sans scrupule, concluant avec l'Evangile : « Il faut nous réjouir en ce jour, car ma fille que voici était morte, et elle revit ; elle était perdue, et la voici retrouvée. » Après qu'ils eurent mangé ensemble, la fille dit : « Seigneur, entrons dans la chambre pour nous reposer. » Il répondit : « Entrons. » Et comme en entrant il vit un lit tout dressé, il s'assit joyeusement dessus. La fille lui dit : « Permettez, seigneur, que je tire vos souliers. » Il répondit : « Allez auparavant bien fermer la porte. » Elle insista pour tirer d'abord les souliers, mais il ne le permit pas. Quand donc elle revint de fermer la porte à clef, il lui dit : « Madame Marie, approchez. » Lorsqu'elle se fut approchée de lui, il la saisit fortement par la main, de manière qu'elle ne pût lui échapper ; puis ôtant son bonnet de poil et fondant en larmes, il dit : « Ma fille Marie, est-ce que tu ne me reconnais pas ? Ne suis-je pas ton père Abraham ? n'est-ce pas moi qui t'ai élevée ? Que vous est-il arrivé, ô mon enfant ? où est cet habit angélique, que vous portiez alors ? comment êtes-vous tombée du haut du ciel dans cet abîme de perdition ? Pourquoi ne m'avez-vous rien dit, lorsque la tempête de l'enfer est venue vous assaillir ? Certainement, j'aurais crié, avec Ephrem, vers celui qui peut vous sauver de la mort même. Pourquoi, vous désespérant, vous êtes-vous abandonnée au démon ? pourquoi m'avez-vous ainsi délaissé et plongé dans la douleur ? Parmi les hommes, qui est-ce qui est sans péché, ma fille, si ce n'est Dieu ? »

Cependant la fille, frappée de stupeur, restait muette, n'osant lever les yeux pour le regarder, mais demeurant entre ses mains comme une pierre insensible, accablée qu'elle était de honte et

de crainte. Le saint vieillard continua avec larmes : « Vous ne me parlez point, ô ma fille Marie ? N'est-ce pas pour vous que je suis venu ici plein de tristesse ? Sur moi-même soit ton péché, ma fille ! Je répondrai pour toi au jour du jugement. C'est moi qui ferai pénitence pour ce péché. Il l'exhorta ainsi jusqu'à minuit. Alors prenant un peu de confiance, elle dit : Je n'ose vous regarder, de honte ; comment donc invoquerai-je le très-saint nom du Seigneur, souillée que je suis de tant d'immondices ? Le saint vieillard repliqua : Sur moi-même soit ton péché, ma fille. C'est à moi que Dieu en demandera compte. Ecoute-moi seulement, et retournons à notre demeure. Notre ami Ephrem pleure sur toi et prie pour toi. Mon enfant, je vous en conjure, ayez donc pitié de ma vieillesse, compâtissez à mes cheveux blancs ; ma chère enfant, je vous en supplie, levez-vous et suivez-moi. Elle lui répondit : Si Dieu accepte ma pénitence, je vous suivrai. En attendant je me prosterne à vos pieds, et je baise les saintes traces de vos pas, de ce que vous avez ainsi eu pitié de moi, et que vous êtes venu ici pour me tirer des piéges du diable. Et posant sa tête sur les pieds du saint, elle pleura toute la nuit, disant : Seigneur, que vous rendrai-je pour tant de miséricordes ? »

Au point du jour, le bienheureux vieillard dit : « Levez-vous, ma fille, et partons. J'ai encore ici, dit-elle, de l'or et quelques vêtements, que voulez-vous que j'en fasse ? — Abandonnez tout cela, répondit le saint, car c'est la part du démon ; » et ils sortirent aussitôt. Il la mit sur le cheval, qu'il conduisait lui-même par la bride, en marchant devant plein de joie. C'était le bon pasteur rapportant sur ses épaules la brebis perdue.

Arrivé à leur retraite, il renferma sa nièce dans la cellule intérieure qu'il occupait lui-même auparavant, et se mit dans la cellule extérieure. Marie reprit son cilice avec ses premiers exercices de pénitence. Elle persévéra dans les larmes et dans l'humiliation du cœur ; elle punit son corps par les veilles, les jeûnes et les plus rudes austérités. Après trois ans, Dieu lui fit connaître que sa pénitence avait été agréée, et lui accorda comme preuve le don de guérir les malades.

Le bienheureux Abraham vécut encore dix ans, glorifiant Dieu de la conversion sincère de sa nièce, et mourut dans une heureuse vieillesse, à l'âge de soixante-dix ans, après en avoir passé cin-

quante dans la vie ascétique, sans jamais se démentir, mais croissant toujours en ferveur. A ses funérailles, presque toute la ville accourut, avec les bourgades voisines : chacun, s'approchant du saint corps, dérobait quelque bénédiction de ses vêtements, et quelque mal que touchât cette relique, elle le guérissait aussitôt. Saint Ephrem avait exposé les vertus de saint Abraham plus en détail dans un autre ouvrage, mais qui n'est point venu jusqu'à nous. Il ajoute que Marie survécut sept ans à son oncle; qu'elle continua de passer tout ce temps dans les larmes et les exercices de la pénitence : mais avec tant de ferveur et de contrition, que plusieurs personnes, qui en passant l'entendaient pleurer et soupirer, ne pouvaient s'empêcher de pleurer et de soupirer avec elle sur leurs propres fautes et de glorifier Dieu. Quand elle mourut, son visage parut, à tous ceux qui le virent, resplendissant de grâce; en sorte que, dit saint Ephrem, nous comprîmes que le chœur des saints anges était présent, et que nous rendîmes gloire à Dieu, qui par son ineffable clémence sauve ceux qui espèrent en lui, par notre Seigneur Jésus-Christ.

Le même jour, à Rome, le martyre de saint Cyriaque, diacre, qui, après avoir enduré une longue et rigoureuse prison, fut arrosé de poix fondue, étendu sur le chevalet, tiré avec des cordes faites de nerfs, meurtri de coups de bâton, enfin décapité avec Large, Smaragde, Crescentien, Memmie et Julienne, vierges, et dix-sept autres, par l'ordre exprès de Maximien. On ne solennise néanmoins leur fête que le huitième du mois d'août, jour auquel le pape saint Marcel leva leurs corps, et leur donna une sépulture honorable. — A Aquilée, la fête de saint Hilaire, évêque, et saint Fabien, diacre, qui, après la peine du chevalet et plusieurs autres tourments, terminèrent leur martyre avec Felix, Large et Denys, sous l'empereur Valérien et le président Béroine. — En Lycaonie, saint Papas, martyr, qui, ayant été cruellement flagellé pour la foi, et déchiré avec des ongles de fer, fut forcé de marcher avec des souliers garnis de clous la pointe en dedans, puis lié à un arbre, où il expira ; en même temps il rendit l'arbre fertile, de stérile qu'il était auparavant. — A Anazarbe en Cilicie, saint Julien, martyr, qui, ayant été longtemps torturé, sous le président Marcien, fut à la fin enfermé dans un sac avec des serpents, et jeté dans la mer. — A Ravenne, saint Agapit, évêque et confesseur. — A Cologne, saint Héribert, évêque, célèbre par sa sainteté. — A Clermont en Auvergne, saint Patrice, évêque.

XVIIe JOUR DE MARS.

SAINT PATRICE,

APOTRE D'IRLANDE.

C'est aux Pontifes romains que la Grande-Bretagne, l'Ecosse et l'Irlande doivent leur conversion au christianisme, par conséquent les plus précieux avantages et de la vie présente et de la vie future.

Sans parler ici du pape saint Grégoire le Grand, qui, vers la fin du sixième siècle de l'ère chrétienne, convertit la nation anglaise proprement dite, par son disciple saint Augustin ; dès le second siècle, le saint roi Lucius de la Grande-Bretagne demande des missionnaires au pape saint Eleuthère, qui lui en envoie. Dans la première moitié du cinquième siècle, un pélagien cherchait à répandre son hérésie parmi les Bretons. Ces peuples répugnaient à l'erreur, mais ils n'étaient point assez instruits pour la combattre. Ils eurent recours au Pape et aux évêques des Gaules. Le pape saint Célestin envoya sur les lieux le diacre Pallade, qui le pressa beaucoup d'y porter secours. D'après ses instances, saint Célestin y envoya comme son légat saint Germain, évêque d'Auxerre, qui fut accompagné de saint Loup, évêque de Troyes. C'était l'an 429. Pour assurer encore plus la religion dans la Grande-Bretagne, le pape saint Célestin y renvoya le diacre, qu'il avait ordonné évêque pour les Scots ou Ecossais, dont une partie avait transmigré de l'Irlande au nord de la Bretagne ; et ce fut le premier évêque de cette nation, qui jusque-là avait été très-barbare ; saint Jérôme témoigne qu'ils n'avaient point de mariages réglés, et qu'ils mangeaient de la chair humaine. Saint Pallade y fut envoyé évêque l'an 435. Il est honoré le 6 juillet.

Le pape saint Célestin ayant appris qu'il était mort, lui substitua saint Patrice, l'ordonna évêque et l'envoya prêcher la foi en Irlande, d'où les Ecossais étaient originaires. Saint Patrice avait environ cinquante-cinq ans, étant né vers l'an 377, en Ecosse, au territoire de la ville d'Alclud, aujourd'hui nommée Dunbritton. A l'âge de seize ans, il fut emmené captif en Irlande, et y demeura

cinq ou six ans, pendant lesquels il apprit la langue et les mœurs du pays. Des pirates l'ayant mené en Gaule vers l'an 400, il s'en alla au monastère de Saint-Martin, c'est-à-dire à Marmoutier, y reçut la tonsure monastique, et y demeura trois ans. Il retourna dans la Grande-Bretagne, puis il passa en Italie, où il employa sept ans à visiter les monastères du pays et des îles voisines. Il fut ordonné prêtre, et demeura trois ans auprès de saint Sénieur, que l'on croit avoir été évêque de Pise. Cependant il crut avoir reçu ordre de Dieu, par des révélations, d'aller travailler à la conversion des Irlandais ; il y alla, mais inutilement, et les barbares ne voulurent point l'écouter. Il revint donc en Gaule, et passa environ sept ans auprès de saint Germain d'Auxerre, puis il se retira dans l'île d'Arles, c'est-à-dire à Lérins, et y demeura neuf ans.

Par le conseil de saint Germain, il fit le voyage de Rome ; et ce fut alors que le pape saint Célestin l'ordonna évêque et l'envoya en Irlande l'an 432. Il y prêcha l'Evangile avec un grand succès, son zèle étant soutenu par les miracles, et il est reconnu pour l'apôtre de l'île. Environ un an après, il fonda le monastère de Sabal, vers la ville de Doun, et y mit pour abbé saint Dunnius, son disciple. Il fonda aussi l'église d'Armagh, métropolitaine du pays. La vie de saint Patrice était austère ; il fit tous ses voyages à pied jusqu'à l'âge de cinquante-cinq ans, c'est-à-dire jusqu'à son épiscopat ; depuis, les mauvais chemins d'Irlande l'obligèrent à se servir d'une voiture. Ce fut lui qui introduisit l'usage des lettres chez les Irlandais, qui n'avaient auparavant d'autres monuments publics que des vers rimés, composés par leurs bardes, et contenant leur histoire. Saint Patrice fit encore deux voyages à Rome en 444, et 445 et mourut vers l'an 460, âgé de quatre-vingts ans [1].

SAINTE GERTRUDE,

VIERGE ET ABBESSE.

La famille de Gertrude était une famille de saints. Son père, le duc Pepin de Landen, maire du palais des rois d'Austrasie,

[1] Fleury, Baillet, Bolland, 17 mars.

mort en 640, est honoré comme saint dans le Brabant, le 21 février. Sa mère était la bienheureuse Itte ou Ittuberge, sœur de saint Modoald, évêque de Trèves. A la mort de son père, Gertrude était âgée de quatorze ans, et avait déjà déclaré, en présence du roi Dagobert, qu'elle ne voulait point d'autre époux que Jésus-Christ. Comme elle demeurait chez sa mère, saint Amand, évêque de Maëstricht, y vint dans le cours de ses prédications, et exhorta la mère à faire un monastère pour elle et pour sa fille. Quoique cette manière de servir Dieu fût inconnue à cette sainte veuve, elle s'y résolut aussitôt et se consacra à Dieu avec tous ses biens, nonobstant de très-grandes oppositions. Telle fut l'origine du monastère de Nivelle en Brabant. Craignant même qu'on ne lui enlevât sa fille, pour la marier à quelque grand seigneur, sainte Itte lui coupa elle-même les cheveux en forme de couronne, et lui fit donner le voile par les évêques, avec plusieurs autres filles. Sa mère la fit aussitôt déclarer abbesse de Nivelle, quoiqu'elle n'eût guère que vingt ans. Elle s'acquitta parfaitement de cette charge, par ses soins et ses bons exemples. Elle fit venir de Rome des reliques et des livres saints, et attira d'outre-mer de savants hommes, pour instruire la communauté dans le chant des psaumes et la méditation des choses saintes. C'étaient des Irlandais, entre autres saint Foillan et saint Ultain frères, et sainte Gertrude leur bâtit un monastère à Fosse, près de Nivelle. Après la mort de sa mère, elle se déchargea du soin des affaires extérieures sur les moines, et des affaires du dedans sur les religieuses, afin de se donner tout entière à la contemplation. Puis, se sentant épuisée par ses abstinences et ses veilles, elle fit élire à sa place sa nièce Vulfetrude, fille de Grimoald, maire du palais d'Austrasie, à la place de Pepin, son père : Vulfetrude n'avait que vingt ans, mais elle avait été élevée depuis son enfance près de sa tante.

Sainte Gertrude, ainsi dégagée de tout soin, ne songea plus qu'à se préparer à une sainte mort. Dès qu'elle sentit sa fin approcher, elle appela un des moines qui servaient le monastère, et lui dit : « Allez vite trouver Ultain au monastère de Fosse, et dites-lui : Gertrude m'envoie vous demander quel jour elle mourra ; car elle dit qu'elle craint beaucoup à l'approche de son dernier terme, et que cependant elle ressent une joie sensible. Ultain répondit : C'est aujourd'hui le 16 de mars ; Gertrude, la servante du Sei-

gneur, mourra demain pendant la messe. Dites-lui qu'elle ne craigne pas : saint Patrice et les anges sont prêts à la recevoir dans la gloire. » Cette nouvelle remplit sainte Gertrude de la plus douce consolation. Elle passa toute la nuit en prières avec ses sœurs. Le lendemain, qui était un dimanche, elle reçut, vers la sixième heure, le viatique du corps et du sang de Jésus-Christ, et, au milieu de son action de grâces, elle rendit son âme à Dieu, au moment que le prêtre venait de prononcer les paroles de la consécration. L'auteur qui rapporte les circonstances de cette sainte mort est bien digne de foi, puisqu'il était présent [1].

Sainte Gertrude laissait une sœur, sainte Beggue, qui avait épousé le duc Angésise, fils de saint Arnoulfe, maire du palais, ensuite évêque de Metz. Elle eut pour fils Pepin, duc d'Austrasie, frère de Charles Martel, grand-père de Pepin le Bref et bisaïeul de Charlemagne. Etant devenue veuve, elle vint à Nivelle la trente-troisième année après la mort de sainte Gertrude sa sœur, c'est-à-dire l'an 692, et pria l'abbesse et sa communauté de l'aider dans le dessein qu'elle avait de fonder un monastère. L'abbesse lui donna des reliques et des exemplaires des saintes Ecritures, avec une partie du lit où était morte sainte Gertrude. Elle joignit à ces présents quelques religieuses des plus ferventes et des plus anciennes de Nivelle, pour établir la règle dans le monastère que Beggue faisait bâtir à Andenne. Sainte Beggue s'y fit religieuse et y mourut deux ans après que les bâtiments furent achevés. Elle est honorée le 17 de décembre.

La princesse Adèle, petite-fille du roi saint Sigisbert, et grand'mère de saint Grégoire, évêque d'Utrecht, vint quelques années après à Nivelle pour s'éclaircir de la vérité des miracles qu'on publiait de sainte Gertrude. Elle demanda à une religieuse quel jour venait cette année la fête de cette sainte. On lui répondit que c'était le vendredi de la cinquième semaine de carême; ce qui convient à l'an 696. C'était la coutume, quand il arrivait une fête solennelle pendant le carême, de faire après la messe le repas qu'on ne faisait les autres jours de jeûne qu'après vêpres. Mais Adèle, qui doutait un peu des pouvoirs et des miracles de sainte Gertrude, dit : « A Dieu ne plaise que pour cette solennité

[1] *Acta SS.*, 17 mart. *Act. ord. Bened.*, t. II.

je prenne quelque réfection extraordinaire! La religieuse répondit : Si sainte Gertrude a quelque puissance auprès de Dieu, elle saura bien vous y obliger.» Le jour de la fête étant venu, les moines, les religieuses et les séculiers qui s'y étaient rendus firent un bon repas après la messe, et mangèrent de tous les mets dont on peut user en carême. Adèle fut la seule qui ne voulut pas prendre sa réfection, dans la crainte de rompre son jeûne.

Elle avait avec elle un fils encore enfant, qui, pendant le dîner de la communauté, étant allé jouer autour d'une fontaine qui était dans l'enceinte du monastère, s'y laissa tomber et s'y noya. Les religieuses, sortant du réfectoire, l'y trouvèrent mort, et leurs cris apprirent bientôt à la mère ce funeste accident. Celle qui avait disputé avec cette princesse sur le pouvoir de sainte Gertrude, prit cet enfant, et, après avoir recommandé à la mère d'avoir une foi vive, elle le porta au lit de la sainte ; il ressuscita aussitôt en présence des assistants. Alors Adèle, confuse de son incrédulité, reconnut avec joie le pouvoir de sainte Gertrude, et ne se fit plus un scrupule de manger avant l'heure le jour de sa fête. Elle prit aussitôt son repas avec toute sa maison, et le lendemain elle fit chanter une messe d'actions de grâces en l'honneur de sainte Gertrude. Afin que personne ne révoque en doute ce miracle, dit l'auteur qui le rapporte, je prends Dieu à témoin que j'ai vu de mes yeux ce que j'ai écrit, et que les circonstances dont je n'ai pas été témoin oculaire, je les ai apprises de personnes dignes de foi [1].

Le même jour, à Jérusalem, saint Joseph d'Arimathie, noble décurion, disciple de Notre-Seigneur, qui détacha de la croix le corps de son maître, pour l'ensevelir dans son propre sépulcre, où personne n'avait encore été mis. — A Rome, les saints Alexandre et Théodore, martyrs. — A Alexandrie, la mémoire de plusieurs saints martyrs, qui, ayant été pris par les adorateurs de Sérapis, et refusant constamment d'adorer cette idole, furent impitoyablement massacrés, du temps de l'empereur Théodose : ce prince ordonna aussitôt, par un édit, que le temple de Sérapis fût rasé. — A Constantinople, saint Paul, martyr, brûlé pour la défense du culte des saintes images, sous Constantin-Copronyme. — A Châlons-sur-Saône, saint Agricole, évêque.

[1] *Act. S. Gertrud.*, in fine, 17 mart.

XVIIIe JOUR DE MARS.

SAINT CYRILLE,

PRÊTRE ET PUIS ÉVÊQUE DE JÉRUSALEM.

Saint Cyrille, d'abord prêtre, ensuite évêque de Jérusalem, y était né vers l'an 315. Ordonné prêtre vers l'an 345 par saint Maxime, il fut chargé de prêcher tous les dimanches dans l'assemblée des fidèles, et en même temps d'instruire les catéchumènes, qui étaient des juifs et des païens qui voulaient se convertir. Il nous reste de lui vingt-trois catéchismes ou instructions familières et orales, dont les dix-huit premières expliquent le symbole, et les cinq autres les sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie, que les néophytes recevaient le même jour. C'est un monument d'un prix inestimable, par la clarté et la suite avec laquelle la doctrine chrétienne y est exposée et défendue contre les païens et les hérétiques.

Dans la première instruction, Cyrille exhorte les néophytes à se dépouiller du vieil homme par la pénitence et la confession, afin de revêtir l'homme nouveau dans le baptême. La seconde instruction est sur la pénitence : la troisième, sur les figures, la nécessité et les effets du baptême. La quatrième a pour texte ces paroles de saint Paul aux Colossiens : *Prenez garde que personne ne vous surprenne par la philosophie, et par des raisonnements vains et trompeurs, selon les traditions des hommes, et non pas selon Jésus-Christ.*

Saint Cyrille expose les précautions à prendre pour se préserver de cette séduction de Satan, qui se transforme en ange de lumières. « Toute la religion consiste à savoir les dogmes qu'il faut croire, et les bonnes œuvres qu'il faut pratiquer. On ne peut plaire à Dieu sans ces deux choses ensemble. Il servirait peu d'avoir de Dieu des sentiments dignes de lui, et de vivre dans le désordre, comme aussi de mener une vie réglée, et de ne pas avoir de Dieu les sentiments qu'il mérite. Il est donc d'une extrême conséquence de connaître ces deux choses. D'autant plus que beaucoup cherchent à séduire par la philosophie et de vaines erreurs; les hellènes ou païens, par une éloquence de courtisane; les Juifs, par l'Ecriture qu'ils interprètent mal; les hérétiques, par un venin

caché sous l'apparence de doctrine chrétienne. Le Seigneur dit, par rapport à tous ceux-là : *Prenez garde que personne ne vous induise en erreur* [1]. C'est pourquoi nous enseignons ce qu'il faut croire, et ensuite nous l'expliquerons. »

Saint Cyrille réduit la doctrine chrétienne à dix dogmes principaux : Dieu, Jésus-Christ, sa naissance d'une vierge, sa mort sur la croix, sa sépulture, sa résurrection, son ascension, le jugement dernier, le Saint-Esprit, l'âme humaine, le corps, les aliments, la résurrection des corps, la sainte Ecriture.

Sur le premier article, qu'il n'y a qu'un seul Dieu, il réfute sommairement les manichéens et les marcionites, qui en admettaient deux, et les païens qui en admettaient sans nombre. En parlant de Jésus-Christ, il dit : « Il a été véritablement crucifié pour nos péchés. Si quelqu'un en doutait, il n'a qu'à faire attention au lieu même où nous sommes : c'est le saint lieu de Golgotha, où il a été crucifié, et où l'on a bâti le temple dans lequel nous sommes assemblés en l'honneur de celui qui a été attaché à la croix ; et toute la terre est remplie du bois de la croix, coupée en petits morceaux... Après avoir achevé la carrière de la souffrance et racheté les hommes de leurs péchés, Jésus-Christ est monté au ciel, accompagné des anges, et à la vue des apôtres ; que si vous ne croyez point à ces paroles, croyez du moins à la vertu de ce qui se voit des yeux. Tous les rois, en mourant, perdent toute leur autorité avec la vie ; mais Jésus-Christ, après avoir été crucifié, est adoré par toute la terre. Quand nous nommons le crucifié, les démons tremblent. Il y a eu bien des hommes attachés à la croix : mais y en a-t-il un seul dont le nom invoqué mette en fuite les démons ? Ne rougissons donc pas de la croix de Jésus-Christ, et ne la portons point en cachette. Imprimez-la sur votre front, afin que les démons, voyant l'étendard du roi, s'enfuient en tremblant. Faites ce signe, et quand vous mangez, et quand vous buvez, et quand vous êtes assis ou debout, et quand vous vous couchez ou que vous vous levez, et quand vous parlez, et quand vous marchez, et, pour tout dire en un mot, faites-le dans toutes vos actions et dans toutes vos entreprises.

« L'homme est composé de deux substances, de l'âme et du

[1] Matth., XXIV.

corps, et Dieu est le créateur de l'un et de l'autre. Vous devez savoir que votre âme a un libre arbitre, qu'elle est un des plus parfaits ouvrages de Dieu, qu'il l'a créée à sa ressemblance, qu'elle est immortelle à cause qu'il lui a donné l'immortalité, qu'il l'a rendue vivante, raisonnable et incorruptible, qu'elle est libre de faire ce qu'elle veut. Car ce ne sont pas les astres, ni le destin qui vous portent au péché, malgré vous. » Saint Cyrille signale les merveilles de la Providence, jusque dans le corps humain, dont l'Esprit-Saint fait son temple. « Apprenez des solitaires, dit-il, à estimer la continence : ce sont eux qui, séparés même des vierges, mènent sur la terre une vie semblable à celle des anges. Mais en vous proposant de vivre dans la chasteté, donnez-vous de garde de blâmer ceux qui sont engagés dans les liens du mariage. L'Apôtre dit que *le mariage est quelque chose d'honorable et le lit nuptial sans tache*[1]. Vous donc qui vous proposez de vivre chastement, vous êtes nés de personnes mariées. Il ne faut pas rejeter l'argent, parce qu'on a de l'or. Les gens mariés peuvent aussi espérer le salut, s'ils usent légitimement du mariage, dans l'intention d'avoir des enfants, et non pour contenter leurs passions brutales. Ceux qui n'ont été mariés qu'une fois, ne doivent pas non plus condamner ceux qui aspirent à de secondes noces. Car, comme dit l'Apôtre de ceux qui ne peuvent garder la continence : « *Il vaut mieux se marier que de brûler*[2]. »

Saint Cyrille parle des aliments, à cause que les manichéens et les marcionites prétendaient que les viandes et le vin étaient mauvais de leur nature. « Quand nous jeûnons, dit-il, nous nous abstenons du vin et de la chair, non que nous ayons en horreur ces choses, comme si elles étaient abominables ; mais pour mériter davantage en méprisant ce qui est agréable aux sens, afin de jouir de la table céleste, et afin qu'après avoir semé ici-bas dans les larmes, nous moissonnions avec joie dans l'autre vie. » Quant à l'Ecriture sainte, il dit à ses auditeurs : « Si vous entendez quelquefois des hérétiques condamner la loi et les prophètes, et même les charger de reproches, opposez-leur cette parole de Jésus-Christ : Je ne suis pas venu pour dissoudre la loi, mais pour l'accomplir[3] ; mais surtout apprenez de l'Eglise quels sont les livres

[1] Hebr., XIII, 14. — [2] I, Cor., VII. — [3] Matth., V.

de l'Ancien et du Nouveau Testament, et ne lisez aucun de ceux qui sont apocryphes. Quand vous saurez ceux qui sont reçus par toute l'Eglise, à quoi bon chercher ceux qui sont douteux et controversés? » La cinquième instruction traite de la foi, et nous en montre le modèle dans Abraham et d'autres saints personnages. La sixième enseigne la monarchie ou la souveraine unité de Dieu, contre le paganisme et contre les hérésies de Manès, de Marcion et autres gnostiques. La septième expose que de toute éternité Dieu est Père d'un Fils unique; la huitième, que Dieu est tout-puissant. La neuvième instruction est une suite de la précédente, et explique que Dieu a fait le ciel et la terre, les choses visibles et les invisibles; que c'est le Père et le Fils qui ont fait toutes choses; le Fils par la puissance du Père, qu'il a reçue dans sa génération éternelle, et qu'ainsi le Fils est un même Dieu avec le Père.

La dixième instruction explique cet article du symbole : Et en un Seigneur Jésus-Christ. C'est proprement un traité de la Trinité contre les juifs. « Si quelqu'un veut honorer pieusement le Père, il doit adorer aussi le Fils, autrement son culte ne sera point agréé. Le Père a prononcé du haut des cieux : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances.* Le Père se complaît dans le Fils : si donc vous-même ne vous y complaisez pas, vous n'aurez point la vie. Ne vous laissez donc point séduire par l'artifice des juifs, qui se récrient qu'il n'y a qu'un seul Dieu; mais après avoir connu qu'il n'y a qu'un seul Dieu, sachez que Dieu a un Fils unique. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le premier; le Psalmiste lui-même a dit en la personne du Fils : *Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui.* Ne vous arrêtez donc point à ce que disent les juifs, mais à ce que disent les prophètes. Vous étonnerez-vous si les juifs rejettent les paroles des prophètes, eux qui ont lapidé les prophètes mêmes?

« L'Ancien Testament rend témoignage à la divinité du Fils. Dieu dit : *Faisons l'homme*, il ne dit pas à mon image, mais *à notre image;* et après la formation d'Adam il est dit : *Dieu fit l'homme à son image, il le fit à l'image de Dieu.* L'Ecriture n'attribue pas seulement au Père la dignité de Dieu, mais elle y comprend aussi le Fils, pour marquer que l'homme n'est pas seulement créature de Dieu le Père, mais encore de notre Seigneur Jésus-Christ. C'est ce même Seigneur coopérant au Père, qui lui

a coopéré dans la punition de Sodome, suivant cette parole de l'Ecriture : *Le Seigneur fit pleuvoir sur Sodome et Gomorre du soufre et du feu du haut du ciel, de la part du Seigneur*. C'est le même Seigneur qui apparut à Moïse.

« Dans le Nouveau Testament, il y a beaucoup de témoignages en faveur du Christ. Est témoin Dieu le Père qui du haut du ciel le déclare son Fils ; est témoin l'Esprit-Saint qui descend sur lui sous la forme de colombe ; est témoin l'archange Gabriel qui l'annonce à Marie ; est témoin la Vierge Théotocos ou Mère de Dieu ; est témoin l'étable où il est né, l'Egypte où il s'est réfugié dans son enfance ; est témoin Siméon qui le reçut entre ses bras, et Anne la prophétesse ; est témoin Jean-Baptiste, le plus grand d'entre les prophètes, le premier homme du Nouveau Testament, et qui réunit les deux Testaments en sa personne. Est témoin le Jourdain, entre les fleuves, et, entre les mers, celle de Tibériade ; sont témoins les aveugles, les boiteux, les morts ressuscités ; témoins les démons mêmes, quand ils disent : *Qu'y a-t-il entre vous et nous ? car nous savons que vous êtes le Fils de Dieu ;* sont témoins les vents apaisés, les cinq pains multipliés pour nourrir cinq mille hommes. Est témoin le bois de la croix, trouvé ces jours-ci parmi nous, et dont ceux qui en prennent avec foi ont presque rempli tout le monde. Est témoin le palmier qui est dans cette vallée, et qui donna de ses branches aux enfants qui bénissaient le Seigneur. Est témoin Gethsémani, qui semble encore signaler le traître Judas aux spectateurs. Est témoin Golgotha, cette sainte montagne que l'on découvre de toutes parts ; le sépulcre où il a été enseveli, et la pierre même qui est là jusqu'aujourd'hui. Est témoin le soleil qui nous éclaire présentement, et qui s'éclipsa au temps de sa passion ; les ténèbres qui couvrirent la terre depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième ; la lumière qui luit depuis la neuvième heure jusqu'au soir. Est témoin cette sainte montagne des Olives, d'où il monta vers son Père ; sont témoins ces nuées qui reçurent le Seigneur ; témoins les portes du ciel, dont le psaume avait dit : *Ouvrez-vous, portes principales, et le Roi de gloire entrera*. Sont témoins ses ennemis mêmes, parmi eux le bienheureux Paul, qui, après lui avoir fait la guerre quelque temps, l'a servi de longues années. Sont témoins les douze apôtres qui ont prêché la vérité, non-seulement par leurs paroles, mais encore par leurs souffrances et par

leur mort. Est témoin l'ombre de saint Pierre, qui guérissait les malades au nom du Christ. Sont témoins les suaires et les demi-ceintures de Paul, qui, par la vertu du même Christ, rendaient la santé. Sont témoins les Perses et les Goths, ainsi que toutes les nations qui meurent pour lui, quoiqu'ils ne l'aient pas vu des yeux du corps. Sont témoins les démons, que les fidèles chassent encore aujourd'hui des possédés par la vertu de son nom. Avec tant et de si excellents témoins, vous ne croiriez pas encore? Enfin Jésus-Christ a rendu témoignage lui-même. »

La onzième instruction explique cet article du symbole : Je crois au Fils unique de Dieu, engendré du Père, vrai Dieu, avant tous les siècles, et par qui tout a été fait. C'est une espèce de traité sur la divinité de Jésus-Christ, prouvée par l'Ancien et le Nouveau Testament, en particulier par la confession de saint Pierre, *prince des apôtres et souverain prédicateur de l'Eglise.* — La douzième instruction expose l'incarnation du Fils de Dieu, conformément aux prophéties de Jacob, de David, d'Isaïe, etc., et aux paroles de l'Evangile, ainsi que du symbole des apôtres. La piété chrétienne y remarque les particularités suivantes. On voyait encore sur le mont des Olives l'empreinte des pieds de Jésus-Christ montant au Ciel : saint Cyrille en prend à témoin tous les habitants de Jérusalem ; il y voit l'accomplissement de cette parole du prophète Zacharie : *En ce jour-là il sera debout à pied sur la montagne des Olives qui est proche de Jérusalem à l'orient de la ville* [1]. Saint Augustin témoigne également qu'on allait en Judée adorer les vestiges de Jésus-Christ, qui se voyaient au lieu où il était monté au ciel [2]. — Pourquoi le Fils de Dieu s'est-il incarné dans le sein d'une vierge? Saint Cyrille répond comme saint Irénée : La mort étant venue par la vierge Ève, il était à propos que la vie nous vînt par la vierge Marie : le serpent a trompé l'une, l'ange Gabriel annonce la bonne nouvelle à l'autre. — Saint Cyrille dit positivement que c'est sur le Thabor que le Sauveur fut transfiguré. Ce témoignage de l'évêque de Jérusalem nous montre la tradition du pays. — Il rappelle incidemment l'obligation du célibat ecclésiastique, par cette réflexion : « Si ceux qui exercent le sacerdoce de Jésus ne doivent avoir aucun commerce avec une

[1] Zach., 24. — [2] Aug., *Homil.* IV *in Joan.*

femme, comment le même Jésus aurait-il pu naître d'un homme et d'une femme? » — La loi de Moïse ordonnait, pour la purification, l'offrande de deux tourterelles ou de deux petits de colombes. L'Evangile ne dit pas laquelle de ces deux offrandes fit la sainte Vierge. Saint Cyrille nous apprend, d'après la tradition de Jérusalem, que ce furent deux tourterelles.

La treizième instruction est sur le crucifiement et la sépulture de Jésus-Christ. On y lit, touchant l'heure du crucifiement : « Il a été crucifié pour nous. Il fut jugé de nuit, dans un temps où il faisait froid, et où l'on faisait du feu pour se chauffer. C'est à la troisième heure qu'il fut crucifié ; et depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième, le soleil s'éclipsa et il reparut lumineux après la neuvième heure. Voyons comme tout cela est écrit. Le prophète Zacharie avait dit : *En ce jour-là il n'y aura point de lumière et il fera froid; et il y aura de la glace* [1], et de fait, comme il faisait froid, *Pierre se chauffait*. Le prophète ajoute : *Et ce jour-là sera connu du Seigneur*. Ce n'est pas que Dieu ne connaisse tous les jours ; mais entre tant de jours qu'il y a, c'est le jour de la passion du Seigneur, le jour que le Seigneur a fait, jour que le Seigneur connaît spécialement. Alors, dit le prophète, *il n'y aura ni jour ni nuit*. Quelle est cette énigme? L'Evangile nous l'explique. Il n'y avait point de jour, parce que le soleil ne luisait pas perpétuellement de l'orient à l'occident, mais que *depuis la sixième heure jusqu'à la neuvième il y eut des ténèbres* au milieu du jour. Or, Dieu a donné aux ténèbres le nom de nuit. C'est pourquoi il n'y aura ni jour ni nuit : car la lumière n'était pas totale pour être appelée jour, ni non plus les ténèbres, pour être appelées nuit, mais le soleil reparut après la neuvième heure. Le prophète a même prédit cette dernière circonstance : car, ayant dit : *Il n'y aura ni jour ni nuit*, il ajoute : *Et la lumière paraîtra sur le soir*. Vous voyez l'exacte certitude des prophètes, vous voyez la vérité des Ecritures; mais vous demandez à quelle heure précise le soleil s'éclipsa, si c'est à la cinquième, à la huitième ou à la dixième. Le prophète Amos vous l'apprendra : *En ce jour-là, dit le Seigneur, le soleil se couchera en plein midi* [2]. Effectivement, depuis la sixième heure il y eut des ténèbres, et la

[1] Zach., XIV, 6. — [2] Amos, VIII.

lumière fut obscurcie sur la terre pendant le jour. Et quel sera ce temps, et quel sera ce jour, ô prophète? *Je changerai*, dit-il, *vos fêtes solennelles en deuil;* cela se passait effectivement au temps des Azymes ou de la Pâque. Il ajoute : *Je ferai verser sur lui des larmes comme sur un fils unique, et ce sera un jour de douleur pour lui et pour tous ceux qui sont avec lui.* Aussi en ce jour solennel des Azymes, les femmes fondaient en larmes et pleuraient sur lui, et les apôtres qui s'étaient cachés, étaient dans l'abattement. Que cette prophétie est merveilleuse ! »

La quatorzième instruction explique ces paroles du symbole : Il est ressuscité des morts le troisième jour, est monté aux cieux, est assis à la droite du Père. Dans la quinzième, saint Cyrille explique cet article : Il viendra encore une fois sur la terre, pour juger les vivants et les morts, et son règne n'aura point de fin.

Dans les instructions seize et dix-sept, il explique éloquemment l'article du Saint-Esprit. Par ses explications, on voit que l'Eglise de Jérusalem avait ajouté dès lors au symbole, dans l'article de l'Esprit-Saint, ce que le deuxième concile œcuménique, premier de Constantinople, y ajouta depuis universellement contre l'hérésiarque Macédonius. Saint Cyrille prouve avec effusion de cœur, et par l'Ancien et par le Nouveau Testament, que le Saint-Esprit est Dieu ; qu'il est consubstantiel au Père et au Fils ; qu'il tire son origine du Fils, comme le Fils tire son origine du Père. « Tout excellente que soit la nature des anges, dit-il en l'instruction seize, ils ont été tirés du néant par leur création ; mais le Saint-Esprit procède éternellement de Dieu. La nature des anges est sujette au changement, comme toutes les choses créées, lors même qu'ils ne changent pas ; mais le Saint-Esprit est immuable, étant consubstantiel au Père et au Fils. C'est cet Esprit qui a prédit Jésus-Christ par les prophètes, qui a opéré dans les apôtres, et qui aujourd'hui encore marque les âmes dans le baptême. Le Père a donné au Fils, et le Fils a donné au Saint-Esprit. Ce n'est pas moi qui le dis, mais Jésus même : *Toutes choses m'ont été données par le Père*, puis en parlant du Saint-Esprit : *Quand l'Esprit de vérité sera venu, il me glorifiera, parce qu'il recevra du mien, et il vous l'annoncera.* » Saint Cyrille dit encore dans l'instruction suivante : « Non-seulement saint Paul, mais les autres apôtres, et tous ceux qui, par leur ministère, ont cru au Père, et au Fils, et

au Saint-Esprit qui leur est consubstantiel, ont été remplis du Saint-Esprit. »

Dans la dix-huitième instruction, expliquant ces paroles du symbole : Je crois aussi la sainte Eglise catholique, la résurrection de la chair et la vie éternelle, saint Cyrille dit « que l'Eglise est appelée catholique, parce qu'elle est répandue par toute la terre; parce qu'elle enseigne universellement et sans exception tout ce qui est nécessaire au salut; parce qu'elle soumet au vrai culte tout le genre humain, les souverains et les sujets, les savants et les ignorants; parce qu'elle guérit universellement tous les péchés, et possède universellement toutes les vertus. Il faut donc observer avec soin cet article du symbole, afin d'éviter les conventicules impurs des hérétiques. Lors donc que vous arrivez dans une ville étrangère, ne demandez pas simplement : Où est la maison du Seigneur ? car les hérésies s'efforcent de donner ce nom à leurs repaires. Ne demandez pas non plus simplement : Où est l'Eglise ? mais, où est l'Eglise catholique ? Car tel est le nom propre de la sainte Eglise, notre mère à tous et l'épouse de Jésus-Christ. Persécutée autrefois, elle couronnait ses martyrs avec les couronnes immortelles et variées de la patience; aujourd'hui, dans la paix, elle se voit honorée par les rois, par les grands, par les hommes de toute condition. Au reste, les rois sont bornés à des nations particulières, leur puissance a des limites : il n'y a que la sainte Eglise catholique dont la puissance s'étende sans bornes sur toute la terre. ».

Ces dix-huit instructions ont pour but de préparer les catéchumènes à recevoir les trois sacrements de baptême, de confirmation et d'eucharistie. Viennent ensuite cinq catéchèses ou catéchismes sur ces sacrements mêmes, que les néophytes venaient de recevoir. La première et la seconde de ces instructions traitent du baptême, des renoncements à Satan, à ses œuvres et à ses pompes, ainsi que des autres cérémonies usitées à Jérusalem, comme l'onction sainte par tout le corps, la triple immersion, le vêtement blanc, qui marquaient les effets du sacrement. — La troisième catéchèse mystagogique, ou sur les mystères, parle du saint chrême ou de la confirmation, que les néophytes recevaient immédiatement après le baptême. « Ne vous imaginez pas, dit saint Cyrille, que ce soit une huile commune. Car, comme le pain de

l'eucharistie, après l'invocation de l'Esprit-Saint, n'est plus du pain commun, mais le corps de Jésus-Christ ; de même le saint chrême, après l'invocation, n'est plus une huile commune, mais un don du Christ, et qui, par la présence de sa divinité, a la vertu de procurer le Saint-Esprit. Ainsi, pendant qu'on fait l'onction sur le front et les autres sens du corps, l'âme est sanctifiée par l'Esprit-Saint et vivifiant. » Dans l'église de Jérusalem, l'onction du saint chrême se faisait non-seulement sur le front du néophyte, mais encore sur les oreilles, les narines et la poitrine, comme pour l'armer par tous les sens contre l'enfer et le monde. — La quatrième instruction sur les saints mystères traite du corps et du sang de Jésus-Christ, après la lecture de ces paroles aux Corinthiens : *J'ai appris du Seigneur, et je vous l'ai aussi laissé par tradition*, etc. Saint Cyrille y parle en ces termes : « La doctrine de saint Paul que vous venez d'entendre suffit pour vous rendre certains des divins mystères, dont vous avez été jugés dignes et qui vous ont rendus participants du corps et du sang de Jésus-Christ. Car l'Apôtre vous criait tout à l'heure : *La nuit même que notre Seigneur Jésus-Christ était trahi, il prit du pain, et ayant rendu grâces, il le rompit, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps. Et, ayant pris le calice et rendu grâces, il dit : Prenez, buvez, ceci est mon sang.* Puis donc que lui-même assure du pain : *Ceci est mon corps*, qui osera en douter encore ? Et puisque lui-même certifie : *Ceci est mon sang*, qui jamais en doutera, disant que ce n'est pas son sang ? Autrefois, en Cana de Galilée, il changea l'eau en vin, qui approche fort du sang : et il ne sera pas digne de créance, lorsqu'il change le vin en son sang même ? Invité à des noces corporelles, il fit ce miracle surprenant : et l'on ne confessera pas bien plus encore qu'il a gratifié de la jouissance de son corps et de son sang les enfants de l'époux céleste ? Ainsi recevons ces choses, avec une pleine certitude, comme le corps et le sang du Christ. Car sous le type du pain vous est donné son corps, et sous le type du vin son sang, afin que vous deveniez un même corps et un même sang avec lui. Nous devenons en effet de cette manière des *porte-Christ*, son corps et son sang étant distribués dans nos membres ; et, selon le bienheureux Pierre, nous sommes participants de la nature divine. »

Dans la cinquième et dernière instruction sur les mystères, il

rapporte et explique certaines cérémonies de la messe, telle qu'on la célébrait à Jérusalem.

Outre ces instructions aux néophytes, le prêtre Cyrille prêchait encore chaque dimanche aux fidèles dans l'église, ce qu'il appelle non pas catéchèses, mais homélies. Il ne nous en reste qu'une, sur la guérison du paralytique.

Dans ses catéchèses il appelle saint Pierre à plusieurs reprises le coryphée, le chef des apôtres, le souverain prédicateur de l'Eglise, le porte-clefs du royaume des cieux, qui a reçu la charge de paître les brebis intellectuelles. Non-seulement il l'appelle le coryphée, mais le plus coryphée des apôtres, comme s'il lui fallait un mot nouveau pour exprimer une si haute prééminence. Il ajoute que Pierre étant venu à Rome avec Paul, ils obtinrent par leurs prières que Simon le Magicien, qui, par ostentation volait en l'air, tombât par terre. Ce qui n'est pas étonnant, dit-il, car c'était Pierre qui parlait, portant les clefs du ciel, et Paul revenu du troisième ciel, où il avait entendu des choses ineffables [1].

Saint Maxime étant mort, le prêtre Cyrille lui succéda vers la fin de l'année 350. Le commencement de son épiscopat fut illustré par un grand prodige, dont il s'empressa de rendre compte à l'empereur Constance. Dans les cinquante jours de la Pâque à la Pentecôte, le 7 mai 351, à neuf heures du matin, une immense croix de lumière parut au-dessus du Golgotha, s'étendant jusqu'à la montagne des Olives; elle se montra très-distinctement, non à une ou deux personnes, mais à tout le peuple de la ville. Ce ne fut point, comme on pourrait le penser, un phénomène passager : il subsista au-dessus de la terre pendant plusieurs heures, visible aux yeux et plus éclatant que le soleil, dont la lumière l'aurait effacé, si la sienne n'avait été plus forte. Aussitôt tout le peuple accourut à l'église avec une crainte mêlée de joie : les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, et jusqu'aux filles les plus retirées ; les chrétiens du pays et les étrangers, et les païens qui y étaient venus de divers lieux. Tous, d'une voix, louaient notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu, le faiseur de miracles, voyant par expérience la vérité de la doctrine chrétienne, à qui le ciel rendait témoignage. Dans cette lettre, que nous avons

[1] Édition de Touttée, p. 31, 96, 150, 217, 277.

encore, Saint Cyrille donne à Constance les épithètes les plus honorables : c'était sans doute pour l'affectionner davantage à la vraie foi ; car il finit par lui souhaiter de glorifier à jamais la sainte et consubstantielle Trinité. L'église grecque célèbre au 7 mai la fête de ce miracle, qui d'ailleurs est attesté par un grand nombre d'autres historiens [1].

On voit par une lettre que saint Cyrille professait ouvertement la divinité consubstantielle de Jésus-Christ, malgré les prélats ariens qui dominaient à la cour. Il en eut beaucoup à souffrir, car plus d'une fois ils le chassèrent de son siége par la violence ; aussi les évêques catholiques réunis à Constantinople l'an 382, et qui formèrent un concile œcuménique par l'approbation du Saint-Siége, rendirent-ils à sa foi le témoignage le plus éclatant. Ils déclarèrent dans leur lettre au pape saint Damase et aux évêques d'Occident, comme le rapporte Théodoret en son cinquième livre : « que le révérendissime Cyrille, évêque de Jérusalem, avait été élu canoniquement par les évêques de la province, et avait souffert plusieurs persécutions pour la foi. »

Un des prélats ariens, Eusèbe de Nicomédie, fit l'éducation d'un neveu de l'empereur Constance, qui fut Julien l'Apostat, précurseur de l'antechrist. Pour se venger du Christ qu'il avait renié, l'apostat Julien entreprit de rebâtir le temple de Jérusalem et d'y rétablir le culte judaïque. Le Christ avait annoncé que ce temple serait détruit et qu'il n'y resterait pas pierre sur pierre. Auparavant déjà les prophètes avaient dit que cette dernière désolation serait sans remède ; que les juifs ne subsisteraient plus jamais en corps de nation ; qu'ils seraient errants, sans roi, sans prince, sans sacrifice, sans autel, sans prophètes, cherchant le salut et ne le trouvant point [2]. Relever donc le temple et son culte, c'était démentir non-seulement le Christ, mais les prophètes, c'était ruiner l'un et l'autre Testament et préparer le triomphe du paganisme.

Afin d'y disposer les juifs, Julien leur écrivit une lettre flatteuse. Il fit plus. Il fit venir les principaux d'entre eux et leur demanda pourquoi ils n'offraient point de sacrifices, comme leur loi

[1] Soc., l. II, c. XXVIII. Sozom., l. IV, c. V. — [2] Dan., IX. Jérém., XXXI, 36. Osée, III, 4. Amos, VIII, 11.

l'ordonnait. Ils répondirent qu'il ne leur était pas permis de sacrifier hors de Jérusalem et du temple. Alors il leur déclara qu'en étudiant leurs livres sacrés, il avait découvert que la fin de la captivité dans laquelle ils gémissaient était arrivée ; qu'ils devaient donc retourner dans leur patrie et remettre la loi en vigueur. Puis, joignant les effets aux paroles, il envoya de toutes parts des ouvriers à Jérusalem, et ordonna à ses trésoriers de fournir l'argent nécessaire pour la construction du temple, qui devait coûter des sommes immenses. Le gouverneur de la province était chargé d'y donner ses soins. Enfin Alypius, ami intime de l'empereur, qui l'appelle son bien-aimé frère, avait la surintendance de l'ouvrage, et s'était rendu sur les lieux pour en presser l'exécution.

A cette nouvelle, les juifs accourent de toutes parts à Jérusalem. Ils se croient déjà les maîtres du monde, et leur insolence menace déjà les chrétiens de les passer au fil de l'épée. Dans une conjoncture si critique, saint Cyrille, évêque de Jérusalem, fut exposé à de rudes assauts, soit de la part des infidèles, soit de celle des faibles chrétiens. Mais, au milieu des insultes des uns et des alarmes des autres, il soutint toujours, sur la foi des oracles de Daniel et de Jésus-Christ, que la tentative des juifs et des païens tournerait à leur propre confusion. Toutes les apparences étaient contre lui. On assemblait une quantité prodigieuse de matériaux ; on travaillait jour et nuit à nettoyer l'emplacement de l'ancien temple et à démolir les vieux fondements. Quelques juifs avaient fait faire, pour ce travail, des hoyaux, des pelles et des hottes d'argent. On voyait les femmes les plus délicates mettre la main à l'œuvre et emporter les décombres dans leurs robes les plus précieuses. Elles avaient donné leurs bijoux et leurs pierreries pour contribuer aux frais de l'entreprise.

La démolition était achevée, et, sans y penser, on avait accompli, dans la dernière rigueur, la parole de Jésus-Christ, *qu'il ne resterait pas pierre sur pierre*. On voulut placer les nouveaux fondements ; mais il sortit de l'endroit même d'effroyables tourbillons de flammes, dont les élancements redoutables consumèrent les ouvriers. La même chose arriva à diverses reprises ; et l'opiniâtreté du feu, rendant la place inaccessible, obligea d'abandonner pour toujours l'ouvrage. Ce sont les propres termes d'Ammien-Mar-

cellin [1], auteur du temps, historien judicieux et fidèle, païen de religion et attaché au service de Julien. Les auteurs chrétiens disent la même chose : saint Ambroise, saint Chrysostôme, saint Grégoire de Nazianze, tous trois contemporains de l'événement ; Rufin, Socrate, Sozomène, Théodoret, qui écrivirent dans le siècle suivant [2], tous en parlent comme d'un fait notoire et sur lequel il n'y avait pas une ombre de doute. Seulement, ils y ajoutent les détails que Marcellin, ordinairement prolixe, néglige cette fois, peut-être pour ménager l'honneur de son héros. La nuit donc qui précéda le jour où, les fondements étant déjà tout prêts, l'on devait commencer l'ouvrage, il s'éleva un grand tremblement de terre, qui non-seulement jeta à des distances considérables les pierres qui étaient dans les fondements, mais qui renversa la plupart des édifices d'alentour. Les galeries publiques, où s'était retiré un grand nombre de juifs pour veiller aux ouvrages, tombèrent avec fracas et ensevelirent sous leurs ruines toutes les personnes qui s'y trouvèrent. Des tourbillons de vents emportèrent le sable, la chaux et les autres matériaux dont il y avait des tas immenses. Le feu consuma même les marteaux, les ciseaux, les scies et les autres outils que l'on avait serrés dans un édifice souterrain au bas du temple. Le jour venu, comme les juifs étaient accourus pour voir le désastre de la nuit; il sortit de ce bâtiment un torrent de feu qui s'étendit par le milieu de la place et continua de courir çà et là après avoir brûlé et tué les juifs qui s'y rencontrèrent. Ce feu recommença plusieurs fois pendant toute la journée. La nuit suivante, ils virent tous sur leurs habits des croix lumineuses qu'ils ne pouvaient effacer, quelque moyen qu'ils employassent; il parut aussi une croix de lumière dans le ciel. Les juifs ne laissèrent pas de revenir au travail, pressés tant par leur inclination que par les ordres de l'empereur ; mais ils furent toujours repoussés par ce feu étrange. Plusieurs d'entre eux, ainsi que plusieurs païens, furent touchés de ce prodige, et, reconnaissant la divinité de Jésus-Christ, demandèrent le baptême.

« Ces prodiges, dit un ancien auteur, ayant été annoncés à l'em-

[1] Amm., l. XXIII, n. 1. — [2] Ambr., *epist.* 40. Chrysost., *In Jud. or.*, 2. Greg. Naz., *Or.*, 4. Ruf., l. I, c. XXXVII. Soc., l. III, c. XX. Soz., l. V, c. XXI. Theod., l. III, c. XX.

pereur Julien, il cessa d'ordonner la réédification du temple [1]. »

Quant à ceux des juifs qui s'opiniâtrèrent dans le judaïsme, ils ne laissèrent pas que de consigner cet événement dans leurs mémoires. Un fameux rabbin du siècle suivant s'exprime ainsi : « Environ l'an du monde 4349, nos annales rapportent qu'il y eut un grand tremblement dans toute la terre, qui détruisit le temple que les juifs avaient élevé à grands frais, par ordre de Julien l'Apostat. Le lendemain de ce désastre, le feu du ciel tomba sur les ouvrages, mit en fusion tout ce qui était de fer dans cet édifice, et consuma un grand nombre de juifs [2]. »

Julien lui-même a rendu un témoignage forcé à ce prodige. Dans un écrit où il en parle, il confesse qu'il avait entrepris de rebâtir le temple des juifs ; que cette entreprise avait manqué ; que le feu en avait été la cause ; que ce désastre avait été prédit par les prophètes. Seulement il en conclut que les prophètes ne savaient ce qu'ils disaient, attendu qu'il est dans la nature que le feu brûle. Les poëtes étaient bien plus éclairés, eux qui, comme le même Julien nous l'apprend ailleurs, se sont rendus méprisables par leurs contradictions, tandis que les prophètes excitent l'admiration de tout le monde par leur concert. Telle est la logique de l'Apostat. On dirait voir le père du mensonge, le serpent infernal, que transperce un trait de la vérité divine, et qui s'entortille et se recourbe en tout sens pour ne pas en convenir.

L'impie Julien avait menacé saint Cyrille de toute sa colère quand il reviendrait de la guerre contre les Perses ; mais il y périt misérablement, non loin de l'ancienne Babylone. Saint Cyrille fut encore persécuté par Valens, empereur arien, qui périt misérablement dans une bataille contre les Goths. Enfin, le saint évêque mourut tranquillement à Jérusalem, le 18 mars 386, dans la soixante-dixième année de son âge.

Le même jour, à Césarée en Palestine, la fête de saint ALEXANDRE, qui, de la Cappadoce et de sa propre ville dont il était évêque, étant venu à Jérusalem visiter les saints lieux, lorsque Narcisse, qui occupait ce siége,

[1] *Spicileg. roman.* du card. Maï, t. II. *Fragm. Juliani imp. res gestæ*, p. 6. — [2] Wagenseil. Warburton.

était fort âgé, prit par ordre de Dieu le gouvernement de cette église. Quelque temps après, ce saint homme, que son grand âge et la blancheur de ses cheveux rendaient encore plus vénérable, fut mené à Césarée durant la persécution de Dèce, et enfermé dans une étroite prison, où il accomplit son martyre pour la foi de Jésus-Christ. — A Augsbourg, saint Narcisse, évêque, qui, le premier, prêcha l'Evangile aux Grisons : depuis, étant allé en Espagne, et ayant fait à Gironne des conversions innombrables, il y reçut la palme du martyre, avec un diacre nommé Félix, durant la persécution de Dioclétien. — A Nicomédie, dix mille saints martyrs, qui furent passés au fil de l'épée pour la confession du nom de Jésus-Christ. — Le même jour, les saints martyrs Trophime et Eucarpe. — En Angleterre, saint Edouard, roi, qui, ayant été tué par les artifices de sa belle-mère, devint célèbre par ses miracles. — A Lucques en Toscane, la fête de saint Fridien, évêque, illustre par le don des miracles. On solennise plus particulièrement sa fête le 18 novembre, jour de la translation de son corps. — A Mantoue, saint Anselme, évêque et confesseur.

XIXe JOUR DE MARS.

SAINT JOSEPH,

ÉPOUX DE LA SAINTE VIERGE.

Combien Dieu honore saint Joseph ! Il le met pour ainsi dire à sa propre place. Il lui confie son Fils unique, un Dieu fait homme, avec sa très-sainte Mère. Il les lui confie sous les titres de la plus affectueuse confiance. Joseph est l'époux véritable de Marie, et en ce sens le père de Jésus, son père légal, son père adoptif, mais surtout son père par affection. C'est lui le premier à qui Dieu révèle l'accomplissement de cette grande promesse faite à nos premiers parents après leur chute ; promesse de grâce et de miséricorde, renouvelée d'âge en âge aux patriarches et aux prophètes ; promesse appliquée par le prophète Isaïe à la maison de David et faisant dès lors sa plus grande gloire : Voici que la Vierge concevra et enfantera un fils, et on appellera son nom Emmanuel, c'est-à dire *Dieu avec nous*. L'ange du Seigneur lui dit donc : « Joseph, fils de David, ne craignez pas de prendre avec vous Marie,

votre épouse; car ce qui est né en elle est du Saint-Esprit. Elle enfantera un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus ou Sauveur; car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. »

C'est vous qui lui donnerez le nom de Jésus... Quelle gloire pour l'humble et chaste Joseph! Car saint Jérôme nous apprend dans son livre contre l'hérétique Helvidius, que saint Joseph a toujours été vierge, et il est constant qu'après avoir été uni à sa sainte épouse il vécut toujours dans la plus parfaite continence. De là cette intimité que lui témoigne le ciel.

C'est lui que Dieu charge de veiller sur le divin enfant. C'est lui que l'ange avertit de le transporter de Bethléhem en Egypte, de le rapporter d'Egypte en Judée, de la Judée à Nazareth. Combien Jésus n'honorait-il pas cet affectionné père! Combien Marie n'honorait-elle point ce chaste époux! Quel honneur, quel bonheur pour lui de mourir entre les bras de Jésus et de Marie! Apprenons de Dieu à honorer ce grand saint.

Comment Joseph s'en était-il rendu digne? Il était humble, pauvre, obéissant, craignant Dieu. Descendu de la royale famille de David, il se voyait réduit à vivre du travail de ses mains; arrivé dans la ville de ses pères, à Bethléhem, il se voit réduit à loger dans une étable; il ne s'en plaint point. L'ange lui dit, durant la nuit, de s'enfuir en Egypte; il se lève à l'instant même. Les plus grands mystères lui sont révélés; il en garde le secret avec une fidélité inviolable. Quel n'est pas son amour pour Jésus et Marie! Il vénère sa très-chaste épouse comme le temple vivant de Dieu, dont il a été établi lui-même le gardien. Avec quelle pieuse tendresse il porte dans ses bras l'enfant Jésus, le couvre de ses baisers, en dirige les premiers pas, en recueille les premières paroles. Oh! qui pourra comprendre l'amitié réciproque de ce père et de cet enfant!

Considérons un peu les principales circonstances de la vie de saint Joseph. La sainte famille demeurait d'abord à Nazareth; c'est là que le Christ allait venir au monde. Cependant, selon le prophète, il doit naître à Bethléhem; comment la prophétie s'accomplira-t-elle? Admirons la providence de Dieu. L'empereur romain, César Auguste, est curieux d'avoir le dénombrement des sujets de son empire; il ordonne que chacun aille se faire inscrire dans son endroit natal. Comme Joseph était originaire de

Bethléhem, il s'y rend avec Marie son épouse. Comme la ville était petite et qu'il y arrivait beaucoup de monde, ils furent obligés de se loger dans une étable. Et c'est là que naît Jésus. Oh! sainte famille de Jésus, Marie et Joseph! oui, c'est dans l'étable de Bethléhem que vous devenez complète! Oh! qui n'ambitionnerait la gloire de cette étable?

Les anges du ciel la proclament. Gloire à Dieu au plus haut des cieux, disent-ils, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. Ils ont annoncé la bonne nouvelle aux pasteurs : Ne craignez point, parce qu'il vous est né aujourd'hui un Sauveur, qui est le Christ-Seigneur, dans la cité de David. Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. Oh! venez, humbles bergers, venez les premiers. Venez voir et aimer le Sauveur qui vous est né. Les voilà qui racontent à Marie et à Joseph ce qu'ils ont vu et entendu; Marie et Joseph en sont dans l'admiration et la joie.

Après les pasteurs de Bethléhem viennent les rois de l'Orient, les mages. Ils offrent au nouveau roi des Juifs, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Nouveau sujet d'admiration pour Marie et Joseph. Eclairés de l'Esprit de Dieu, ils voient dans ces mages l'accomplissement des prophéties; ils y voient les prémices de la gentilité qui se convertit au Seigneur. Et cette gentilité convertie, c'est nous-mêmes. Nous réjouissions dès lors le cœur de Marie et de Joseph.

Ce n'est pas tout. Le quarantième jour après sa naissance, l'enfant Jésus est présenté au temple de Jérusalem par son père et sa mère, pour y être offert à Dieu et racheté par le sacrifice de deux tourterelles. C'est Marie et Joseph qui offrent à Dieu, dans son temple, son propre et éternel fils fait homme et victime. Le saint vieillard Siméon le reconnaît, l'embrasse, l'adore et le proclame, non-seulement comme la gloire d'Israël, mais comme le Sauveur de tous les peuples, la lumière de toutes les nations. Une sainte prophétesse y joint ses louanges. Marie et Joseph en sont dans l'admiration. Siméon les bénit et dit à Marie, la mère de l'enfant : «Celui-ci est établi pour la ruine et pour la résurrection de plusieurs en Israël et pour un signe de contradiction; et votre âme à vous-même sera transpercée d'un glaive, afin que soient découvertes les pensées de plusieurs cachées au fond de leur cœur.»

Ce glaive, ces contradictions vont commencer tout à l'heure.

Après le départ des mages et la présentation dans le temple, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, disant : « Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère, et fuyez en Egypte, et soyez là jusqu'à ce que je vous le dise ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'enfant pour le faire périr. » Joseph s'étant levé, prit l'enfant et sa mère durant la nuit, et se retira en Egypte. Et il y demeura jusqu'à la mort d'Hérode ; afin que fût accompli ce que le Seigneur avait annoncé par le prophète, disant : J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte.

Si Dieu nous avait donné commission d'arranger la fortune de la sainte famille, probablement, au lieu de la faire pauvre, nous l'eussions faite encore plus riche qu'Abraham : au lieu de faire naître l'enfant Jésus dans une étable, nous l'eussions fait naître dans un palais encore plus riche que celui de Salomon. Dieu n'a pas pensé comme nous. Non-seulement il veut que la sainte famille soit pauvre, mais il la loge dans une étable. Les richesses et le palais, il les laisse au méchant Hérode, lequel, au lieu d'y trouver le vrai bonheur, y trouve les jalousies, les haines, toutes les passions furieuses. Ce n'est pas tout : on pouvait espérer que la sainte famille serait du moins tranquille dans sa pauvre étable ; mais non, car la voilà qui se sauve au milieu de la nuit, comme si c'eût été une famille de malfaiteurs ; la voilà qui s'enfuit à travers les déserts, et qui s'enfuit en Egypte, pays inconnu, où elle n'a d'autre ressource que la Providence et le travail de ses mains. Anges du ciel, veillez bien sur les pauvres émigrés !

Et pendant ce temps, que fait le roi Hérode ? Il tue les petits enfants de Bethléhem et des environs, et ce n'est pas sa seule tuerie. Il tue le grand-père de sa femme, le frère de sa femme, sa femme même, trois de ses propres fils ; il veut se tuer lui-même ; il ordonne qu'à sa mort on tue les principaux pères de famille, afin qu'à ses funérailles on pleure malgré soi. Le palais de ce méchant homme n'était que jalousie, haines, accusations des uns contre les autres, conspirations, meurtres, empoisonnements. C'était une vraie image de l'enfer. Sainte famille de Jésus, Marie et Joseph, préservez-nous, préservez-moi à jamais de rien de semblable ! Je me réfugie dans votre sein ; daignez m'y recevoir, si ce n'est comme enfant, du moins comme petit domestique. Car j'aime

mieux être abject dans la maison de mon Dieu, que d'habiter dans le palais des pécheurs.

«Or, après la mort d'Hérode, voici qu'un ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, en Egypte, disant : « Levez-vous et prenez l'enfant et sa mère, et allez dans la terre d'Israël ; car ils sont morts, ceux qui cherchaient l'âme de l'enfant. » Joseph, s'étant levé, prit l'enfant et sa mère, et s'en vint dans la terre d'Israël. Mais apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode, son père, il craignit d'y aller, et, ayant été divinement averti en songe, il se retira dans la Galilée, et, y venant, il habita dans une ville appelée Nazareth, afin que fût accompli ce qui avait été dit par les prophètes : Il sera appelé Nazaréen [1] ; » en hébreu, Notzer ou Notzri.

Ce nom se trouve dans deux endroits des plus importants de l'Ecriture. La personne divine qui apparaît à Moïse, et qui s'appelle *Jéhova, Dieu, miséricordieux, clément, patient, véritable,* prend aussi le nom de *Notzer*. Et, dans toutes les bibles hébraïques, ce nom est écrit avec une lettre majuscule, pour indiquer, disent les docteurs juifs, qu'il renferme un profond mystère. Et ce mystérieux nom commence cette suite de la même invocation : *Gardant la miséricorde jusqu'à mille générations, ôtant l'iniquité, les crimes et les péchés* [2]. Il n'est pas difficile d'entrevoir que les Juifs ont raison, et que ce nom renferme effectivement un grand mystère touchant le Christ. L'autre passage est d'Isaïe, quand il dit : « Un rejeton naîtra du tronc de Jessé, et un germe, une fleur (Notzer) s'élèvera de ses racines [3]. » Ce rejeton, ce germe, ce Notzer, il est dit que l'Esprit de Jéhova reposera sur lui, qu'il sera élevé pour être l'étendard des peuples, que les nations accourront vers lui, et que son sépulcre sera glorieux. Comme Jésus a demeuré à Nazareth, les Juifs l'ont appelé par dérision Notzer, Notzri, ou le Nazaréen. Ce titre fut attaché à la croix. Et la croix est devenue l'étendard des nations, et ce Nazaréen est adoré par l'univers comme le Notzer de Moïse, comme le Dieu clément et véritable, qui garde la miséricorde jusqu'à mille générations, qui ôte, qui efface les péchés du monde. Sans doute qu'il y a dans ce nom un grand mystère, mais un mystère accompli, mais un mystère éclairci.

[1] Matth., II, 19-23. — [2] Exod., XXXIX, 7. — [3] Isaïe, XI, I, 10.

« Cependant le petit enfant croissait et se fortifiait; il était rempli de sagesse et la grâce de Dieu était en lui. Son père et sa mère allaient tous les ans à Jérusalem à la fête de Pâques. Et, lorsqu'il eut douze ans, ils y montèrent, selon qu'ils avaient coutume, au temps de la fête. Les jours de la solennité passés, lorsqu'ils s'en retournèrent, l'enfant Jésus demeura dans Jérusalem, sans que son père et sa mère s'en aperçussent. Pensant qu'il était avec leurs compagnons, ils cheminèrent une journée, et ils le cherchaient ensuite parmi leurs parents et ceux de leur connaissance. Mais ne l'ayant pas trouvé, ils retournèrent à Jérusalem pour l'y chercher. Et il arriva que trois jours après ils le trouvèrent au temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Lors donc qu'ils le virent, ils furent frappés d'étonnement; et sa mère lui dit : « Mon enfant, pourquoi en avez-vous usé ainsi avec nous? Voilà que nous vous cherchions, votre père et moi, étant tout affligés. Et il leur dit : Pourquoi est-ce que vous me cherchiez? ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé de ce qui regarde mon Père? » Mais ils ne comprirent point la parole qu'il leur disait. Et il descendit avec eux, et il vint en Nazareth, et il leur était soumis. Et sa mère conservait toutes ces paroles en son cœur. Et Jésus croissait en sagesse, et en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes [1].

Le Fils de Dieu ayant voulu se rendre semblable à nous en toutes choses, excepté le péché, il était dans l'ordre que, comme les autres enfants, il sentît les progrès de l'âge. Il croissait donc et se fortifiait. La sagesse même dont il était plein croissait avec l'âge, se déclarait par degrés. Cependant dès le berceau et dès le sein de sa mère, il était rempli de sagesse. Sa sainte âme, dès sa conception, unie à la sagesse éternelle en unité de personne, en était intimement dirigée, et en reçut d'abord un don de sagesse éminent au-dessus de tout, comme étant l'âme du Verbe divin, une âme qu'il s'était rendue propre; en sorte que selon l'humanité même, tous les trésors de science et de sagesse étaient cachés en lui. Ils y étaient donc, mais cachés, pour se déclarer dans leur temps. *Et la grâce de Dieu était en lui :* qui en doute, puisqu'il était si étroi-

[1] Luc, II, 40-52.

tement uni à la source de la sainteté et de la grâce? Mais le saint Evangéliste veut dire qu'à mesure que l'enfant croissait et commençait à agir par lui-même, il reluisait dans tout son extérieur je ne sais quoi qui faisait rentrer en soi-même et qui attirait les âmes à Dieu ; tant tout était simple, mesuré, réglé dans ses actions et dans ses paroles.

Joseph et Marie, selon le précepte de la loi, ne manquaient pas, tous les ans, d'aller célébrer la Pâque dans le temple de Jérusalem. Ils y menaient leur cher fils, qui se laissait avertir de cette sainte observance et peut-être instruire du mystère de cette fête. Il y était avant que d'y être ; il en faisait le fond, puisqu'il était le vrai agneau qui devait être immolé et mangé en mémoire de notre passage à la vie future. Mais Jésus, toujours soumis à ses parents mortels durant son enfance, fit connaître un jour que sa soumission ne venait pas de l'infirmité et de l'incapacité d'un âge ignorant, mais d'un ordre plus profond.

Il choisit, pour accomplir ce mystère, l'âge de douze ans, où l'on commence à être capable de raisonnement et de réflexions plus solides, afin de ne point paraître vouloir forcer la nature, mais plutôt en suivre le cours et les progrès.

La soustraction de Jésus, qui échappe à sa sainte Mère et à saint Joseph, n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute ; c'est donc une humiliation et un exercice. Ils en furent premièrement dans l'inquiétude et ensuite dans la douleur, parce qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis avec lesquels ils le crurent. Combien de fois, s'il est permis de le conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste ! Qui ne s'affligerait avec lui et avec la plus tendre mère, comme la meilleure épouse qui fût jamais?

Les charmes du saint enfant étaient merveilleux : il est à croire que tout le monde le voulait avoir ; et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe de voyageurs ; car les gens de même contrée allant à Jérusalem dans les jours de fête, faisaient des troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement ; et ses parents marchèrent un jour sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ, c'est dans la sainte cité; c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, après trois jours de recherche laborieuse, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint enfant se laissa enfin trouver dans le temple.

Il était assis au milieu des docteurs : il les écoutait, et il les interrogeait; et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses. Le voilà donc, d'un côté, assis avec les docteurs, comme étant docteur lui-même et né pour les enseigner; et, de l'autre, nous ne voyons pas qu'il y fasse, comme dans la suite, des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa plus tard : c'était, si je l'ose dire, c'était un enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutait et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient; et on admirait ses réponses, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit, en y ressentant pourtant, comme il était juste, quelque chose de supérieur; en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus, par une sage économie, sait ménager toutes choses, et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il était, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens; allez consulter les docteurs; interrogez-les; répondez-leur; reconnaissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale?

Admirons aussi, avec tous les autres, la prudence de Jésus; une prudence non-seulement au-dessus de son âge, mais encore tout à fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang; une prudence de l'esprit. Nous pourrions ici regretter quelques-unes de ces réponses de Jésus qui firent admirer sa prudence; mais l'Evangile nous en a conservé une qui nous fera assez connaître la nature et la hauteur de toutes les autres.

Ses parents furent étonnés de le trouver parmi les docteurs,

dont il faisait l'admiration. Ce qui marque qu'ils ne voyaient rien en lui d'extraordinaire dans le commun de la vie, car tout était comme enveloppé sous le voile de l'enfance ; et Marie, qui était la première à sentir la perte d'un si cher fils, fut aussi la première à se plaindre de son absence. Et, *mon Fils*, dit-elle, *pourquoi nous avez-vous fait ce traitement ? Votre père et moi, affligés, vous cherchions.* Remarquez : *votre père et moi;* elle l'appelle son père, car il l'était, comme on a vu, à sa manière ; père, non-seulement par l'adoption du saint enfant, mais encore vraiment père par le sentiment, par le soin, par la douceur ; ce qui fait dire à Marie : *Votre père et moi affligés;* pareils dans l'affliction, puisque, sans avoir part dans votre naissance, il n'en partage pas moins avec moi la joie de vous posséder et la douleur de vous perdre. Cependant, femme obéissante et respectueuse, elle nomme Joseph le premier : *Votre père et moi*, et lui fait le même honneur que s'il était père comme les autres. O Jésus ! que tout est réglé dans votre famille ! Comme chacun, sans avoir égard à sa dignité, y fait ce que demande l'édification et le bon exemple ! Bénite famille, c'est la sagesse éternelle qui vous règle.

Pourquoi me cherchiez-vous? ne saviez-vous pas que je dois être occupé des affaires de mon Père? C'est ici la réponse sublime de l'enfant. Est-ce qu'il désavoue Marie, qui avait appelé Joseph son père? Non sans doute ; mais il leur rappelle le doux souvenir de son vrai Père, qui est Dieu, dont la volonté, qui est l'affaire dont il leur veut parler, doit faire son occupation. La volonté de son Père était qu'il donnât alors un essai de la sagesse dont il était plein et qu'il venait déclarer, et tout ensemble de la supériorité avec laquelle il devait regarder ses parents mortels, sans suivre la chair et le sang, leur maître de droit, soumis à eux par dispensation.

Et ils ne conçurent pas ce qu'il leur disait. Ne raffinons point mal à propos sur le texte de l'Evangile. On dit non-seulement de Joseph, mais encore de Marie même, qu'ils ne conçurent pas ce que voulait dire Jésus. Marie concevait sans doute ce qu'il disait de Dieu, son Père, puisque l'ange lui en avait appris le mystère ; ce qu'elle ne conçut pas aussi profondément qu'il le méritait, c'étaient ces affaires de son Père, dont il fallait qu'il fût occupé. Apprenons que ce n'est pas dans la science, mais dans la soumis-

sion, que consiste la perfection. Pour nous empêcher d'en douter, Marie même nous est représentée comme ignorant le mystère dont lui parlait ce cher Fils. Elle ne fut point curieuse, elle demeura soumise ; c'est ce qui vaut mieux que la science. Laissons Jésus-Christ agir en Dieu, faire et dire des choses hautes et impénétrables ; regardons-les, comme fit Marie, avec un saint étonnement ; conservons-les dans notre cœur pour les méditer, et les tourner de tous côtés en nous-mêmes, et les entendre, quand Dieu le voudra, autant qu'il voudra.

Et il partit avec eux, et alla à Nazareth. Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, il rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce que l'Evangile appelle *descendre;* mais, quoi qu'il en soit, il est vrai que, remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole ; est-ce là donc tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? Dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Où sont donc ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité ; disons mieux, à leur orgueil ? qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même qu'il *était venu pour servir.* Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert; et l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père. Le dirai-je ? il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion, il laisse sa mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison ; ce qu'il n'aurait pas fait si Joseph, son chaste époux, eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana : on ne parle point de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa mère, ses frères et ses disciples : Joseph ne paraît pas dans un

dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs ; mais, depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie?* comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une mère veuve et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux. *Sa mère ne s'appelle-t-elle pas Marie? n'avons-nous pas parmi nous ses frères Jacques et Joseph, et Simon et Juda, et ses sœurs?* On ne parle point de son père : apparemment donc qu'il l'avait perdu ; Jésus-Christ l'avait servi dans sa dernière maladie. Heureux père à qui un tel fils a fermé les yeux ! vraiment il est mort entre les bras et comme dans le baiser du Seigneur. Jésus resta à sa mère pour la consoler, pour la servir : ce fut là tout son exercice.

Sainte famille de Jésus, Marie et Joseph, ah ! si toutes les familles vous ressemblaient, le ciel commencerait sur la terre ! Plus de guerre, plus de violence, plus d'injustice, plus de procès, plus de haines ; partout la paix, l'union, la concorde, la charité. Tous aimeraient tous en Dieu et Dieu en tous.

Le même jour, à Sorrento, les saints martyrs Quinctus, Quinctille et Marc, avec neuf autres. — A Nicomédie, saint Panchaire, Romain, qui, ayant eu la tête coupée sous Dioclétien, reçut la couronne du martyre. — Le même jour, saint Apollone et Léonce, évêques. — A Gand, saint Landoald, prêtre de l'église de Rome, et saint Amance, diacre, que le pape saint Martin avait envoyé pour prêcher l'Evangile, et qui, après leur mort, devinrent célèbres par de nombreux miracles. — A Civita di Pinna, la fête de saint Jean, homme d'une éminente sainteté, qui, étant venu de Syrie en Italie, y bâtit un monastère, où il gouverna pendant quarante-quatre ans un grand nombre de serviteurs de Dieu ; enfin, plein de vertus et de mérites, il mourut en paix.

XXe JOUR DE MARS.

SAINT CUTHBERT,

ÉVÊQUE DE LINDISFARNE EN ANGLETERRE.

Il naquit près du monastère de Mailros dans l'île de Lindisfarne. Dès sa jeunesse, il fut prévenu de grâces singulières qui l'attirèrent à Dieu. Une nuit qu'il gardait un troupeau, il vit, étant en prière, monter au ciel l'âme de saint Aïdan, dont il apprit la mort le lendemain ; il fut tellement touché de cette vision, qu'il alla se rendre moine à l'abbaye de Mailros, dans le pays des Merciens, mais habitée par des Irlandais. Il fut un des moines envoyés pour fonder l'abbaye de Ripon ; mais quand on l'eut donnée à saint Wilfrid, il s'en retira avec les autres du rite irlandais, et retourna à Mailros, dont il fut prieur quelque temps après. Il sortait quelquefois pour aller dans les lieux écartés ou inaccessibles instruire les paysans, que tous les autres ecclésiastiques négligeaient à cause de leur pauvreté et de leur rusticité ; et quelquefois il demeurait avec eux jusqu'à trois semaines et un mois, et baptisait ceux qui n'étaient pas encore chrétiens. Il faisait un grand nombre de miracles. Son abbé l'ayant ensuite envoyé au monastère de Lindisfarne, il y trouva des moines déréglés, qu'il ramena par sa douceur et sa patience. Il versait des larmes lorsqu'il célébrait la messe et qu'il entendait les confessions des pécheurs. Après avoir été douze ans prieur de Lindisfarne, il se retira dans l'île de Farne pour y vivre en solitude. Il y subsistait du travail de ses mains, et négligeait tellement son corps qu'il ne se déchaussait pendant plusieurs années que le jeudi saint pour le lavement des pieds. Il fit encore là plusieurs miracles.

Saint Cuthbert avait passé plusieurs années dans cette solitude, quand saint Théodore de Cantorbéry tint un concile en présence du roi Egfrid, l'an 684, où il fut élu tout d'une voix évêque de Lindisfarne. On lui envoya plusieurs courriers, sans pouvoir le tirer de sa retraite ; il fallut que le roi y allât lui-même avec saint Trumwin, évêque des Pictes, et plusieurs personnes considérables ; encore eut-on bien de la peine à le déterminer. Son ordina-

tion fut différée à l'année suivante, et célébrée à York en présence du roi, le jour de Pâques, 26 mars 685. Sept évêques y assistèrent, et à leur tête saint Théodore. Le nouvel évêque de Lindisfarne continua de garder les observances monastiques, s'appliquant toutefois avec un grand soin à l'instruction de son peuple. Il visitait tout son diocèse, jusqu'aux moindres villages, pour donner des avis salutaires et imposer les mains aux nouveaux baptisés, afin qu'ils reçussent la grâce du Saint-Esprit. Il fit encore plusieurs miracles pendant son épiscopat, principalement pour la guérison des malades. Mais il mourut au bout de deux ans, l'an 687, le 20 mars, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. La vie de saint Cuthbert a été écrite par un autre saint, le vénérable Bède, qui vivait dès lors et qui prit toutes les précautions pour ne dire que des choses bien attestées.

SAINT AMBROISE DE SIENNE.

Il naquit à Sienne en Toscane, le 16 avril 1220, de l'illustre famille des Sansedoni. Sa mère, également noble et pieuse, de la famille des Stribelini, s'appelait Justine. Les deux familles étaient des premières de la ville par leurs richesses et par les victoires qu'elles avaient remportées sur les Sarrasins. Le père d'Ambroise avait mérité par sa bravoure le surnom de *Bonne-Attaque*, et se voyait appeler aux conciles où l'on devait s'occuper de la défense des chrétiens contre les infidèles.

Ambroise naquit tout contrefait, les bras collés au corps, les jambes aux cuisses, le visage sombre et disproportionné. Sa mère en eut une douleur extrême, et pria Dieu de lui faire la grâce de supporter cette affliction avec patience. Elle confia l'enfant à une nourrice de la ville, nommée Flore. Un jour la nourrice le tenait dans ses bras devant sa maison, quand un pèlerin, venant à passer, s'arrête et le considère avec admiration. La nourrice couvrit le visage de l'enfant pour en cacher la laideur. Le pèlerin, qui était un vieillard, lui dit : « Femme, ne cachez pas le visage de cet enfant, car il sera la lumière et la gloire de cette ville. »

Un an après sa naissance, la nourrice le portait d'ordinaire à

l'église voisine de Sainte-Madeleine, qui appartenait aux frères Prêcheurs, pour y entendre la sainte messe. Il y avait dans cette église une chapelle pleine de reliques, devant lesquelles elle allait prier pour la santé de l'enfant. Bientôt elle remarqua, ainsi que les religieux et les voisins, que quand elle se mettait dans un autre endroit de l'église, l'enfant pleurait toujours, et qu'il ne disait rien tant qu'elle demeurait dans la chapelle. Un jour que la nourrice sortait de l'église, l'enfant se mit à pleurer extraordinairement et à tourner le visage du côté de la chapelle avec de grands efforts. Les religieux et les assistants, étonnés, obligèrent la nourrice de retourner à la chapelle. Dès qu'elle y fut, l'enfant tira des langes ses mains et ses bras, jusque-là collés au côté, et, les élevant vers le ciel, invoqua trois fois, d'une voix très-distincte, le nom de Jésus. A ce miracle, accoururent les personnes qui savaient combien l'enfant était contrefait. Les religieux font ôter les langes, et l'enfant commence à étendre les jambes, jusqu'alors collées aux cuisses : son visage, jusqu'alors si sombre, commence à devenir tout serein et à resplendir de beauté, à la grande admiration de tous les assistants. La nouvelle d'un si grand miracle causa une joie extrême, non-seulement à la mère de l'enfant, mais à tous les habitants de Sienne : tous firent des prières et des aumônes pour en bénir Dieu. Le père était absent à cette époque.

Dès que le petit enfant voyait un livre, il voulait l'avoir pour le feuilleter, comme s'il y entendait quelque chose. A tel point que sa mère ne pouvait dire devant lui ses heures de la sainte Vierge; car, si on ne lui donnait pas le livre, il se mettait à pleurer, même toute la nuit; dès qu'il l'avait entre les mains, il était content. Le père fit faire deux petits volumes avec des images, l'un de personnages du siècle, l'autre de personnages de religion, pour voir si c'étaient les figures ou les lettres qui faisaient plaisir à l'enfant. Il lui présenta d'abord le volume avec les images du siècle : l'enfant refusait de les voir. Il prit au contraire un grand plaisir à regarder le volume des images religieuses, mais plus encore les lettres que les images. Il apprit promptement à lire. Sa plus grande joie fut dès lors de lire et d'entendre les psaumes, que sa mère avait coutume de réciter dans son office de la sainte Vierge. Dès l'âge de sept ans, il le récita lui-même chaque jour.

Dès qu'il fut assez grand pour sortir de la maison, il y ame-

nait les pèlerins et les pauvres, les soulageait par des aumônes avec beaucoup de joie, et puis les reconduisait avec dévotion. A l'âge de neuf ans, il se mit à jeûner les veilles des fêtes et à passer ses nuits en prières. Ses parents, craignant pour sa santé, le lui défendirent; mais il en fut si affligé, qu'il passait les nuits sans dormir et qu'il fallut le laisser faire, d'autant plus que sa santé n'en souffrait point. Comme son père était très-riche, il lui demanda la permission d'héberger tous les samedis cinq pèlerins. Dès la veille au soir, il se tenait donc à la porte de la ville, par où arrivaient les pèlerins d'au delà des monts, en choisissait cinq, les conduisait dans une chambre à part, les déchaussait lui-même, leur lavait les pieds, les servait humblement à table, les menait coucher et les déshabillait lui-même. Le matin, il les réveillait, les conduisait à une église pour y entendre la messe et visiter ensuite les principales églises de la ville ; après quoi, il les ramenait à la maison,les faisait dîner, leur donnait une aumône, et les congédiait en se recommandant à leurs prières.

Il avait une charité semblable pour tous les malheureux. Il visitait fréquemment les maisons des pauvres, et leur procurait les choses nécessaires, avec la permission de ses parents. Tous les vendredis, il visitait les prisons de la ville, et quand il y trouvait des pauvres qui n'avaient pas de quoi se nourrir, il leur envoyait à manger, y joignant de plus quelque argent. Tous les dimanches, il allait au grand hôpital servir les malades pendant leurs repas. A tant de piété et de charité, le jeune Ambroise joignait une pureté sans tache. L'esprit de ténèbres employa bien des ruses et se transforma de bien des manières pour la lui faire perdre ; mais le saint adolescent découvrit tous ces piéges, et le mettait lui-même en fuite par le signe de la croix.

Ses parents auraient bien voulu le marier : déjà ils lui avaient trouvé un parti très-convenable; pour l'y amener peu à peu, ils cherchaient à lui persuader de fréquenter les jeunes nobles de son âge, d'entretenir comme eux des chevaux, des chiens et des oiseaux pour la chasse. Alors il leur fit connaître que son désir était de renoncer à toutes les choses du monde et d'entrer en religion, afin d'y servir Dieu plus librement. Il leur parla d'une manière si efficace, que nul ne put s'opposer à sa volonté. Sur quoi il demanda très-humblement à son père la permission de distribuer

aux pauvres une partie de ses immenses richesses. Le pieux père l'accorda volontiers à son dévot fils, qui, en conséquence, distribua bien des centaines d'écus d'or, surtout pour marier convenablement des filles nubiles et pauvres.

Ambroise donc entra chez les frères Prêcheurs de Sienne, et y reçut l'habit à l'âge de dix-sept ans, le jour de sa naissance, 16 avril 1257. Sur sa demande, il fut envoyé à Paris pour se perfectionner dans la théologie sous Albert le Grand. Ses progrès le firent admirer des plus habiles philosophes et théologiens. Il disait des écrits d'Albert le Grand et de saint Thomas, qu'il était impossible que ce fût l'œuvre de l'esprit humain, mais de l'illumination divine. Il prêcha avec grand applaudissement ; mais telle était son humilité, qu'il ne voulut pas même recevoir le baccalauréat. Il fut envoyé à Cologne, pour y enseigner la philosophie et la théologie ; il y enseigna effectivement plusieurs années, apprit la langue allemande et commença de prêcher les populations, que la réputation de sa sainteté attirait de toutes parts.

Les princes d'Allemagne, où il n'y avait pas de roi universellement reconnu, étaient en guerre les uns contre les autres. Saint Ambroise de Sienne fut obligé par ses supérieurs de travailler à la pacification de l'Allemagne. Par obéissance, il alla dans les provinces où les habitants paraissaient le plus intraitables. Il prêchait tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, principalement là où les hommes étaient plus belliqueux et plus enflammés de haine. Les princes, qui le savaient rempli de l'Esprit-Saint, fréquentaient ses prédications ; ils en étaient touchés et venaient à sa cellule le prier d'être le médiateur pour concilier la paix entre eux. Et voilà comme, en peu de temps, la paix se rétablit entre les princes et les peuples d'Allemagne. Ambroise les disposa même tous à marcher au secours du roi de Hongrie contre les infidèles [1]. Il était occupé à cette pacification universelle de la Germanie, lorsque ses compatriotes l'appelèrent pour leur rendre le même service.

La ville de Sienne avait été mise en interdit par le pape Clément IV, dès l'année 1266, pour avoir suivi le parti de l'empereur Frédéric, excommunié et déposé. Les Siennois avaient été

[1] *Vita B. Ambr. Sen.*, c. I, II, III, IV. Apud *Acta SS.*, 20 martii.

absous par Clément IV, mais Grégoire X avait déclaré qu'ils étaient retombés sous l'interdit. Ils employèrent en vain plusieurs princes pour obtenir la levée de la censure; enfin ils eurent recours à l'assistance divine, par les prières et les aumônes, et résolurent d'envoyer au Pape quelque serviteur de Dieu. Ils jetèrent les yeux sur leur bienheureux compatriote, Ambroise, qui leur avait déjà obtenu l'absolution de Clément IV. Ils le firent donc venir du fond de l'Allemagne et le prièrent d'être encore leur intercesseur auprès du pape Grégoire. Ayant accepté la commission par obéissance, il les avertit qu'il fallait commencer par renoncer aux haines et aux inimitiés qui les divisaient entre eux; et, pour cet effet, il prêcha dans la place qui était devant l'église de son ordre, car l'église même ne pouvait contenir tout le peuple qui s'empressait de l'écouter. Ses sermons furent si efficaces, qu'il réconcilia entre elles toutes les familles de la ville.

Etant arrivé à Viterbe, où était alors la cour de Rome, il demanda audience; ce que le Pape lui accorda aussitôt, étant informé par la renommée de sa vertu et de sa doctrine ; puis, l'ayant ouï parler, il accorda à la ville de Sienne la levée de l'interdit. A son retour, Ambroise fut reçu avec toutes les démonstrations de la joie publique. Le jour de sa rentrée devint une fête annuelle.

Le saint pape Grégoire X l'employa pareillement avec succès à pacifier et à réconcilier plusieurs villes d'Italie. Dans ce ministère, à la charité la plus ardente, Ambroise joignait l'humilité la plus profonde. Un homme puissant, irrité de ses efforts et de ses succès pour la pacification générale, lui dit un jour avec menace : « Vous êtes un imposteur, un séducteur du peuple chrétien, un homme plein d'ambition et de vaine gloire, digne du dernier supplice, que je vous réserve, si vous ne vous désistez de votre entreprise. » Le saint homme lui répondit humblement : « Dieu s'appelle le roi de la paix; c'est pourquoi tout fidèle doit désirer la paix avec le prochain. Dieu ne la donne qu'à ceux qui l'accordent de bon cœur aux autres. Ce que je fais, je ne le fais pas par moi-même, mais par la volonté de celui qui a puissance sur moi. Maintenant donc, si c'est à cause de moi que vous vous troublez, je vous en demande pardon ; je prie Dieu qu'il pardonne des paroles proférées peu à propos, et qu'il ne vous l'impute pas à péché. Que si je mérite toute espèce de supplice, je le supporterai de bon cœur

pour la rémission de mes fautes. » A ces paroles pleines d'humilité et de calme, le magnat si cruel et si féroce, qui n'avait aucune crainte de Dieu, se sent touché jusqu'au fond de l'âme ; il se jette aux pieds du saint et lui dit : « Pardonnez-moi, serviteur de Dieu, et priez pour moi, qu'il m'accorde une paix véritable ; quant à moi, je suis prêt à la faire avec vous. » Le saint le releva, l'embrassa tendrement, pria pour lui, et le trouva depuis un excellent chrétien.

Le bienheureux Ambroise disait dans ses prédications que la vengeance était un péché d'idolâtrie, attendu que la vengeance appartient à Dieu seul, et que, par conséquent, celui qui se venge usurpe la place de Dieu. Un jour, malgré toutes ses exhortations, un homme de Sienne s'obstinait à ne point pardonner. Alors le saint lui dit : « Je prierai pour vous. — Je n'ai que faire de prières, répliqua durement le vindicatif. » Le saint ne laissa pas de faire pour lui la prière suivante : « Seigneur Jésus-Christ, par votre très-grande providence et sollicitude que vous avez sans cesse pour le genre humain, je vous prie d'interposer votre puissance dans cette vengeance projetée, et de vous la réserver, afin que tous connaissent que la punition des offenseurs n'appartient qu'à vous seul, et afin que la sensualité n'empêche point la connaissance de votre justice. » Ambroise enseigna publiquement cette prière aux peuples, les exhortant à la dire pour ceux qu'ils trouveraient obstinés à ne point pardonner les injures. A l'heure même que le saint homme faisait pour lui cette prière, le vindicatif se concertait avec ses amis et ses parents pour ne point faire de paix ni écouter Ambroise. Mais la prière du juste fut plus puissante. Tout à coup cet homme si dur se sent pénétrer de componction, toutes les raisons du saint homme lui reviennent à la mémoire, il passe deux jours sans presque manger ni dormir. Enfin il vient avec ses amis trouver le bienheureux Ambroise, pour le prier de faire la paix entre eux et de lui pardonner sa faute [1].

Saint Ambroise de Sienne continua cette vie de zèle, de charité, de prédication et de miracles jusqu'à sa mort, arrivée à Sienne même le 20 mars 1286.

[1] *Vita B. Ambr. Sen.*, c. VI. *Acta SS.*, 20 mart.

LE BIENHEUREUX HIPPOLYTE GALANTI.

Le bienheureux Hippolyte Galanti naquit à Florence même, le 12 octobre 1565, de parents dont la probité et la vertu étaient la principale richesse. Sa jeunesse fut si édifiante, que, à peine âgé de douze ans, il attira sur lui l'attention de l'archevêque de Florence, Alexandre de Médicis, depuis pape sous le nom de Léon XI, et fut chargé par ce prélat d'enseigner les premiers éléments de la religion à d'autres jeunes gens de son âge. Pendant de longues années, il partagea son temps entre le travail qu'exigeait sa profession (il était fabricant d'étoffes de soie), les œuvres de charité et le soin de sa propre sanctification.

On est étonné que, sans biens, sans protecteurs, sans connaissances, il ait pu faire tant de bien dans une ville telle que Florence. Il fonda une congrégation uniquement occupée d'instruire des vérités de la religion et de former à la vertu les enfants des deux sexes, et même des personnes adultes qui vivaient dans l'ignorance de leurs devoirs et des premiers mystères de la religion. Le nombre des âmes qu'il retira par ce moyen de l'abîme de la perdition et du désespoir est presque infini.

Le zèle d'Hippolyte eut de nombreux imitateurs dans toute l'Italie, et en peu d'années il s'y établit, sous le nom d'ordre de la doctrine chrétienne, une multitude de congrégations qui se proposèrent le même but et suivirent la même règle qu'il avait donnée à la sienne. Il mourut en odeur de sainteté, le 20 mars 1619, âgé seulement de cinquante-cinq ans. Il avait reçu plusieurs fois le don de prophétie. Son nom est encore aujourd'hui en grande vénération dans la Toscane et les provinces adjacentes. Il a été béatifié par Léon XII, le 15 mai 1823.

Le même jour, en Judée, saint Joachim, père de la bienheureuse vierge Marie, mère de Dieu. Sa fête se célèbre le dimanche dans l'octave de l'Assomption. — En Asie, saint Archippe, compagnon de saint Paul dans ses travaux : ce grand apôtre en fait mention dans son épître à Philémon, et

dans celle qu'il a écrite aux Colossiens. — En Syrie, les saints martyrs Paul, Cyrille, Eugène, et quatre autres. — Le même jour, sainte Photine, de Samarie, avec ses deux enfants Joseph et Victor ; les saints Sébastien, officier de l'armée; Anatole, Photius, Photide, ainsi que les saintes Parascève et Cyriaque, sœurs, qui tous, ayant confessé Jésus-Christ, endurèrent le martyre. — A Amide en Paphlagonie, les sept saintes femmes Alexandra, Claude, Euphrasie, Matrone, Justine, Euphémie et Thédosie, qui souffrirent la mort pour la foi ; elles furent suivies de deux autres femmes, sainte Derphute et sa sœur. — A Apollonie, saint Nicétas, évêque, mort en exil pour le culte des saintes images. — Au monastère de Fontenelle, la fête de saint Vulfran, évêque de Sens, qui, après avoir quitté son évêché, se retira dans cette solitude, et y finit sa vie, célèbre par ses miracles.

XXIe JOUR DE MARS.

SAINT BENOIT.

Tandis qu'en Orient l'empereur Justinien s'occupait à faire et à défaire des lois, des mœurs, des bâtiments, des séditions, un individu pauvre, sorti depuis peu d'une caverne, établissait en Occident une législation et une société nouvelle, pour quiconque voulait bien s'y soumettre ; une législation et une société ayant pour but de pratiquer la perfection du christianisme; une législation et une société qui, de fait, civilisera les nations barbares, leur apprendra tout à la fois et à cultiver les terres et à cultiver les sciences et les arts, et réalisera ainsi les vœux de Boëce et de Cassiodore, en transmettant aux siècles futurs les trésors littéraires de l'antiquité soit ecclésiastique, soit profane. Le nom de cet homme était *Benedictus* ou *Béni*, dont nous avons fait Benoît. Béni de nom, il l'a été surtout dans ses œuvres. Il était né, vers l'an 480, d'une famille considérable, aux environs de Norsie, dans le duché de Spolète. Son père se nommait Eutrope, sa mère, Abundantia. Jeune encore, il avait été envoyé à Rome pour faire ses études. Mais voyant la corruption de la jeunesse des écoles, il se retira secrètement de cette ville, et, s'étant dérobé même de sa nourrice qui l'avait suivi, il vint à un lieu nommé Sublac, à quarante milles de Rome, où il s'enferma dans une caverne fort

étroite. Il était dans sa quatorzième ou quinzième année. Il demeura trois ans dans cette caverne, sans que personne en sût rien, excepté un moine qui, l'ayant rencontré auprès de cette solitude et ayant appris son dessein, lui promit le secret, le revêtit de l'habit monastique et lui donna tous les secours qui dépendaient de lui. Romain, c'était le nom du moine, demeurait dans un monastère du voisinage, sous un abbé nommé Théodat ; mais il se dérobait quelquefois et portait, à certains jours, ce qu'il se retranchait de sa portion, à saint Benoît. Comme il n'y avait point de chemin pour arriver à sa caverne du côté du monastère de Théodat, Romain attachait le pain à une longue corde, avec une clochette, pour avertir Benoît de le prendre.

Vivant ainsi dans sa grotte, sans aucun commerce avec les hommes, il ne savait pas même quel jour il était. Le jour de Pâques 497, un prêtre d'un lieu assez éloigné, ayant préparé à manger pour lui-même, Dieu lui fit connaître, par révélation, le lieu où était son serviteur qui mourait de faim. Il se mit aussitôt en route, à travers les vallons et les rochers, jusqu'à ce qu'il le trouva dans sa caverne. La première chose qu'ils firent tous deux, fut de prier ensemble et de s'entretenir ensuite des choses divines. A la fin, le prêtre lui dit : « Levez-vous et mangeons, car c'est aujourd'hui la fête de Pâques. Benoît répondit : Je sais bien que c'est la fête de Pâques, puisque j'ai mérité de vous voir. Le prêtre lui dit de nouveau : C'est vraiment la solennité pascale, le jour de la résurrection du Seigneur, auquel il ne vous convient pas de jeûner, et j'ai été expressément envoyé pour que nous prenions ensemble les dons de Dieu. » Ils mangèrent donc ensemble, en bénissant le Seigneur, et, le repas fini, le prêtre revint à son église.

Vers le même temps, des pâtres le trouvèrent caché dans sa caverne, et, le voyant couvert d'une peau de brebis, à travers les broussailles, ils le prirent pour une bête. Mais quand ils connurent que c'était un serviteur de Dieu, ils conçurent pour lui de la vénération. Plusieurs même, gagnés par ses discours, quittèrent leurs mœurs brutales et se convertirent. Depuis ce temps, il commença à être connu de tout le voisinage. Plusieurs venaient le voir et lui apportaient de la nourriture ; lui, pour les remercier, nourrissait leurs âmes de diverses instructions salutaires. Le démon en fut envieux. Un jour, Benoît étant seul, le souvenir d'une

femme qu'il avait vue autrefois excita en lui une tentation si violente, qu'il fut près de quitter sa solitude. Mais aussitôt, illuminé de la grâce divine et revenu à lui-même, il se jette dans un buisson d'orties et d'épines, et s'y roule si longtemps à nu, qu'il en sortit tout en sang. Les plaies du corps prévinrent celles de l'âme, et la douleur éteignit la volupté. Le fruit qu'il retira de cette victoire, fut que depuis il n'eut plus de pareilles tentations à combattre.

Son nom étant devenu fort célèbre, plusieurs quittèrent le monde et se rangèrent sous sa conduite. A quelque distance de Sublac il y avait un monastère, dont l'abbé étant mort, tous les suffrages de la communauté se réunirent à lui donner Benoît pour successeur. Les religieux vinrent le trouver et le pressèrent, avec beaucoup d'instances, de se charger de leur direction. Il le refusa longtemps, disant que leurs manières ne pourraient s'accorder avec les siennes; mais fatigué par leurs importunités, il consentit enfin à être leur abbé. Comme il voulait les corriger et les obliger de vivre conformément à leur état, ils se repentirent bientôt du choix qu'ils avaient fait de lui, le regardant comme un homme sans expérience, dur et sans miséricorde, peu propre à conduire les autres. Ils dissimulèrent néanmoins leur colère dans les commencements. Mais voyant qu'il ne relâchait rien de sa sévérité, et trouvant insupportable de quitter leurs anciennes habitudes, ils prirent unanimement le parti de se défaire de lui, en lui donnant du vin empoisonné. Lorsqu'il était à table, on lui présenta à bénir le premier verre qui était pour lui; tous, suivant la coutume du monastère, tenant en main leurs verres pour être bénis en même temps. Benoît étendit la main et fit le signe de la croix; aussitôt le verre, dans lequel se trouvait le breuvage de mort, se cassa comme s'il y eût jeté une pierre. L'homme de Dieu comprit aussitôt ce que c'était; et, se levant de table, il dit aux moines d'un visage tranquille : « Que le Dieu tout-puissant ait pitié de vous, mes frères! pourquoi avez-vous voulu me traiter de la sorte? Ne vous avais-je pas prédit que vos mœurs et les miennes ne pourraient s'accorder? Allez chercher un supérieur qui vous convienne; vous ne m'aurez plus à l'avenir. » Leur ayant ainsi parlé, il retourna dans sa chère solitude. C'était vers l'an 510.

Ses vertus et ses miracles lui attirèrent enfin tant de disciples

dans sa solitude de Sublac, qu'il bâtit alentour douze monastères, en chacun desquels il mit douze moines sous la conduite d'un abbé soumis à sa correction. On connaît encore les lieux et les noms de ces monastères. La réputation de saint Benoît passa d'abord à Rome, d'où elle s'étendit dans les provinces les plus éloignées. Les plus nobles de cette ville et les personnes de piété venaient le voir dans sa solitude. Quelques-uns même lui donnèrent leurs enfants, non pour les élever dans la science des arts vains et inutiles, mais pour les former dans la vertu et dans la piété. Equitius lui donna son fils Maur, âgé de douze ans, et le patrice Tertullus, son fils Placide, encore enfant, deux sujets de grande espérance. Les actes de saint Placide rapportent ceci à l'an 522.

Dans cette année et pendant les suivantes, saint Benoît opéra plusieurs merveilles, que les auteurs de sa vie ont eu soin de rapporter. Parmi ces auteurs, le principal est le pape saint Grégoire le Grand, qui a écrit la vie du saint, sur le témoignage de ses disciples immédiats. Benoît demeurait en 528 dans un de ses douze monastères, peu éloigné du lac de Sublac, lorsque le jeune Placide, y allant puiser de l'eau, tomba lui-même dans le lac, dont l'eau l'emporta loin de terre environ la portée d'un trait. Benoît, l'ayant connu aussitôt, appela Maur et lui dit : « Mon frère, courez vite, cet enfant est tombé dans le lac, et l'eau l'entraîne. » Maur lui ayant demandé sa bénédiction, ainsi qu'il était dès lors de coutume, courut jusqu'à l'endroit où l'eau emportait Placide, et, l'ayant pris par les cheveux il revint avec la même diligence. Sitôt qu'il fut à terre, il regarda derrière lui, et, voyant qu'il avait marché sur l'eau, il en fut épouvanté. Il raconta la chose à saint Benoît, qui attribua ce miracle à son obéissance; mais saint Maur l'attribuait au commandement de son maître, soutenant qu'il ne pouvait avoir de part à une chose qu'il avait faite sans s'en apercevoir. Placide décida la contestation en disant : « Lorsqu'on me tirait de l'eau, je voyais sur ma tête la melote de l'abbé, et lui-même qui me tirait.» La melote était une peau de mouton, que les moines portaient sur leurs épaules.

Comme la ferveur allait croissant dans ces monastères, et que toujours un plus grand nombre abandonnaient la vie du siècle pour embrasser le joug du Sauveur, le prêtre d'une église du voisinage devint jaloux de saint Benoît. Il se nommait Florentius, et son

petit-fils fut plus tard sous-diacre du pape saint Grégoire, qui rapporte la chose. Ce prêtre, jaloux du saint, se mit donc à critiquer sa manière de vie, et à détourner de l'aller voir tous ceux qu'il pouvait. Voyant, au contraire, que sa manière de vie lui attirait beaucoup de louanges et convertissait toujours un plus grand nombre d'âmes, il se laissa aveugler par l'envie. Il aurait voulu être loué comme Benoît, sans vivre de même. Il envoya donc au serviteur de Dieu, comme une aumône, un pain où il y avait du poison. Saint Benoît en eut connaissance et n'y toucha point. Florentius, n'ayant pu tuer le corps du maître, chercha à corrompre les âmes des disciples; il introduisit dans le jardin du monastère où demeurait Benoît, sept filles nues pour solliciter, par leurs yeux lascifs, l'imagination des moines. Saint Benoît, voyant que tout cela se faisait à cause de lui personnellement, laissa tous ses monastères sous la conduite des supérieurs qu'il leur avait donnés, et partit avec quelques religieux pour aller s'établir ailleurs. Florentius était sur la terrasse de sa maison, lorsqu'il apprit le départ de Benoît. Comme il était à s'en réjouir, la terrasse s'écroula tout à coup et l'écrasa sous ses ruines. Saint Benoît n'était encore éloigné que de trois lieues. Maur, son disciple, courut aussitôt lui dire : « Revenez, revenez ! parce que le prêtre qui vous persécutait vient de périr. » Mais l'homme de Dieu se mit à pleurer amèrement, et de ce que son ennemi avait péri, et de ce que son disciple osait s'en réjouir ; et il imposa une pénitence à celui-ci pour cette faute.

Parti de cette manière de Sublac, saint Benoît vint à Cassin, petite ville sur le penchant d'une haute montagne dans le pays des Samnites. Il y avait sur le sommet de cette montagne un ancien temple d'Apollon, que les paysans adoraient encore, et tout autour, des bois consacrés à l'idole, où ils faisaient des sacrifices. Ce fut là que Benoît fixa sa demeure. Il brisa l'idole, renversa l'autel, coupa les bois, bâtit un oratoire de Saint-Martin dans le temple même d'Apollon, et un de Saint-Jean à l'endroit où était l'autel des idoles, et se mit à instruire de la vraie religion tout le peuple d'alentour. Il travailla après cela au logement des religieux, n'ayant d'autre architecte que lui-même, ni d'autres ouvriers que ses moines. On rapporte la fondation de ce monastère vers l'an 529. Mais tout cela ne se fit pas sans essuyer, comme

autrefois saint Antoine, bien des assauts du malin esprit. Souvent il apparaissait au saint, non point en songe, mais aux yeux mêmes de son corps, sous des formes horribles, avec des yeux flamboyants, lui disant des injures, se plaignant à grands cris de la violence qu'il lui faisait, en ajoutant, par allusion à son nom de Benedictus : « Maudit, et non pas béni, qu'as-tu à faire avec moi? pourquoi me persécutes-tu? » Les religieux mêmes entendaient la voix et les paroles, mais Benoît seul voyait la figure. Un jour que les moines travaillaient à rehausser un mur, le saint leur envoya dire de sa cellule : « Soyez bien sur vos gardes ; car le malin esprit vient à vous dans ce moment. » A peine le messager eut-il achevé ces paroles, que le mur, ébranlé, tomba sur un enfant du monastère et l'écrasa de manière à lui briser les os. Les moines, affligés, le portèrent à saint Benoît, qui le fit placer sur sa natte, puis ayant fermé sa cellule et prié avec ferveur, il le renvoya sur l'heure même travailler au mur, aussi bien portant que jamais[1].

Le nombre de ses disciples augmentant de jour en jour, saint Benoît leur donna une règle, qui fut trouvée si sage, qu'avec le temps elle a été reçue dans tous les monastères de l'Occident, comme celle de saint Basile l'a été dans ceux de l'Orient.

La vie monastique a pour fin d'observer, non-seulement les préceptes de l'Evangile, mais encore les conseils, savoir : la continence parfaite, la pauvreté volontaire, l'obéissance religieuse. Les préceptes obligent tous les chrétiens ; les conseils de perfection ne sont que pour ceux qui veulent et que Dieu y appelle. Jésus-Christ dit à tout le monde : « Si quelqu'un veut venir après moi, il faut qu'il se renonce soi-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive. Si quelqu'un ne renonce point à sa famille, à tout ce qu'il possède, et de plus à soi-même, il ne saurait être mon disciple. » Ainsi, pour être vraiment disciple de Jésus-Christ, il faut renoncer à tout, au moins de cœur et d'affection. Mais il dit de plus au jeune homme : « Si vous voulez être parfait, vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres, et ensuite venez et suivez-moi. » C'est à pratiquer ce conseil de perfection et à suivre en tout Jésus-Christ, que tend la vie monastique. Jésus-Christ, la pureté même, est né d'une vierge, a vécu vierge, est mort vierge, et, dans le ciel, s'en-

[1] S. Greg. *Vita S. Bened.*, c. XI.

toure d'une troupe élue de vierges ; Jésus-Christ, le Seigneur du ciel et de la terre, est né pauvre, dans une étable ; il a vécu pauvre, n'ayant pas où reposer sa tête ; il est mort pauvre, dépouillé de ses vêtements mêmes, et n'ayant pas à lui un sépulcre ; Jésus-Christ, le souverain maître de l'univers, a été obéissant toute sa vie, a été obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix. Voilà le modèle, voilà la règle vivante de la vie monastique.

Sans nous arrêter aux mots, allons au fond des choses. Quand les philosophes de l'antiquité nous tracent d'imagination le portrait de leur sage ; quand ils nous le montrent supérieur au plaisir et à la douleur du corps, supérieur aux honneurs et aux richesses du monde, supérieur à l'inconstance naturelle de l'homme, et suivant en tout la raison et la sagesse, ne vous font-ils pas le portrait du vrai moine, qui, par les vœux de religion, s'élève pour jamais au-dessus des plaisirs et des richesses, au-dessus de sa propre inconstance, en se mettant dans l'heureuse nécessité de faire toujours, dans la volonté de son supérieur, la volonté de Dieu, c'est-à-dire ce qui est parfait ? Les efforts des philosophes pour mettre leurs idées en pratique n'ont-ils pas été des essais informes et avortés de vie monastique ? Les Pères de l'Eglise n'ont-ils pas eu raison de dire que la vie monastique était la vraie philosophie ?

Nous en voyons des traces dans l'Ancien Testament. Les enfants des prophètes, qui, sous la direction d'Elie et d'Elisée, vivaient en commun dans les déserts ou sur les bords du Jourdain, étaient les moines et les cénobites d'Israël. Dans l'Eglise chrétienne, cette tendance à se retirer du monde pour vivre dans le calme de la solitude, s'est manifestée dans tous les temps. Dès les premiers siècles, sous le nom d'ascètes, les âmes d'élite se réunissaient en plus ou moins grand nombre, soit à la ville, soit à la campagne, pour vaquer plus efficacement à la perfection. Cette tendance, augmentée par la persécution des idolâtres et peut-être aussi par la vie peu édifiante de bien des chrétiens du monde, peupla plus tard les déserts d'Egypte, de Palestine et de Syrie. L'Occident s'en ressentit à son tour. Nous avons vu, en Italie, le monastère de Saint-Eusèbe de Verceil ; en Afrique, ceux de Saint-Augustin et de Saint-Fulgence ; en Gaule, ceux de Saint-Martin, de Saint-Germain d'Auxerre, de Lérins, de Condat ; en Norique, ceux de Saint-Séverin, sans compter une foule d'autres. Mais presque chaque

monastère avait sa règle particulière; quelquefois même on en changeait. De plus, outre les ermites qui vivaient seuls, peut-être souvent sans aucune règle ou direction certaine, il y avait des moines vagabonds qui, sans observer aucune règle, couraient le monde ou se réunissaient quelque temps pour vivre à leur fantaisie, à peu près comme Lucien nous représente les philosophes de son temps, en particulier les philosophes cyniques. Ce fut pour remédier à tous ces inconvénients, prévenir tous ces écarts et porter constamment tous ses disciples à la perfection religieuse, que saint Benoît écrivit sa règle de la vie monastique.

Saint Benoît finit sa règle en disant qu'il l'avait dressée pour donner, à ceux qui la pratiqueraient, des principes d'une vie honnête et quelques commencements des vertus religieuses : qu'à l'égard de ceux qui tendaient à la perfection, ils en trouveraient les règles dans les *Conférences de Cassien*, les *Vies des Pères* et dans la *Règle de saint Basile*. On voit bien qu'il avait puisé lui-même à ces sources, pour se perfectionner et pour former la législation qu'il a léguée à ses disciples. Le pape saint Grégoire le Grand la trouvait écrite avec beaucoup de netteté et de prudence. On raconte d'un prince illustre, Cosme de Médicis, qu'il la lisait assidûment, et, qu'interrogé à ce sujet, il répondit que les préceptes lui en paraissaient très-propres par leur sagesse pour lui aider à bien gouverner ses Etats [1].

C'est une vérité première de la foi chrétienne, que Dieu nous a créés et mis au monde pour le connaître, l'aimer, le servir, et, par ce moyen, mériter la vie éternelle, qui consiste à le voir, à l'admirer, à l'aimer, à le posséder immédiatement en lui-même, tel qu'il est, et non plus tel qu'il nous apparaît à travers le voile des créatures ou les mystères de la foi. Cette destination, infiniment glorieuse, mérite infiniment que l'homme y tende de toutes les puissances de son âme et de son corps. Car de là dépend sa grandeur, sa félicité, sa gloire pour l'éternité entière. Mais souvent le cœur de l'homme se laisse partager entre Dieu et la créature, entre Dieu et des riens qui l'arrêtent et le dégradent. La vie religieuse, la règle de saint Benoît en particulier, a pour but de déprendre le cœur humain de ces bagatelles, afin qu'il

[1] Ceillier, t. XVI, art. *S. Benoît.*

s'élève sans obstacle, avec une liberté toujours plus heureuse et une activité toujours plus calme, à sa destination immortelle.

Mais voilà ce que le monde ne comprend pas et ne saurait comprendre ; autrement il ne serait plus le monde. Son plus haut point de mire, c'est le bonheur d'ici-bas. Il le cherche partout, sans le trouver : le vrai moine le trouve partout sans le chercher.

En effet, qu'est-ce que le bonheur? N'est-ce pas le repos du cœur, le contentement de l'âme? Or, le religieux fidèle, dont le cœur et l'âme s'élèvent sans cesse vers Dieu pour lui plaire, n'y trouve-t-il pas dès maintenant ce contentement et ce repos? De plus, pourquoi l'homme est-il malheureux? C'est qu'il a des passions qui le tourmentent ; c'est qu'il a des querelles avec les autres ; c'est qu'il n'est pas d'accord avec lui-même et que, dévoré par l'ennui, il ne sait que faire de son temps et de sa personne. Or, la vie monastique coupe racine à tout cela. Elle fait mourir dans l'homme toutes les passions mauvaises ou inutiles, afin de tourner toutes les puissances de son âme à la pratique des vertus les plus parfaites ; elle extirpe de son cœur jusqu'à l'idée de propriété individuelle, et par là elle retranche la cause principale de toutes les querelles avec autrui ; elle prescrit pour chaque instant de la nuit et du jour une occupation chrétienne et méritoire, et par là elle ne laisse aucune entrée à la tristesse intérieure de l'homme qui ne sait que faire. Ainsi la vie monastique, qui ne se propose directement que le bonheur du ciel, procure encore dès maintenant le vrai bonheur ici-bas.

Vers l'an 544, Totila, roi des Goths en Italie, au milieu de ses combats et de ses marches, voulut voir saint Benoît, ayant ouï dire qu'il avait le don de prophétie. Il vint donc à son monastère, et, s'étant arrêté assez loin, il manda qu'il allait venir. Rusé comme il était, il voulut éprouver le saint, et envoya un de ses gardes, nommé Riggon, auquel il fit prendre sa chaussure et ses habits de roi, le faisant accompagner de trois seigneurs qui étaient le plus ordinairement auprès de sa personne, avec des gardes et un grand cortége. Riggon étant ainsi entré dans le monastère, saint Benoît, qui était assis, le vit de loin et lui cria dès qu'il put en être entendu : « Mon fils, quittez l'habit que vous portez ; il ne vous appartient pas. » Riggon se jeta par terre, épouvanté d'avoir voulu

tromper un si grand saint. Tous ceux qui l'accompagnaient en firent autant, et, sans oser approcher de saint Benoît, ils retournèrent trouver le roi, et lui racontèrent en tremblant combien vite ils avaient été découverts. Alors Totila vint lui-même trouver le saint, et, dès qu'il le vit, il se jeta par terre sans oser en approcher. Saint Benoît, qui était assis, lui dit par trois fois de se lever ; et comme il n'osait, il vint le relever lui-même et lui dit : « Vous faites beaucoup de mal, vous en avez beaucoup fait ; cessez de commettre des injustices. Vous entrerez dans Rome, vous passerez la mer, et, après avoir régné neuf ans, vous mourrez le dixième. » Tout cela fut accompli dans la suite. Le roi, fort épouvanté, se recommanda à ses prières et se retira ; et depuis ce temps, il fut beaucoup moins cruel[1].

Saint Benoît acheva tranquillement ses jours au milieu des guerres et des révolutions d'Italie. Il avait une sœur nommée Scholastique, dont nous avons vu la vie au 10 février. Saint Benoît ne lui survécut pas longtemps. L'année même de sa mort, qui fut 543, il la prédit à quelques-uns de ses disciples qui demeuraient avec lui, en leur recommandant le secret, et à d'autres plus éloignés, leur donnant des signes pour la connaître. Six jours avant qu'elle arrivât, il fit ouvrir son sépulcre. Aussitôt il fut saisi d'une fièvre violente ; et comme elle allait tous les jours en augmentant, le sixième, il se fit porter à l'oratoire, y assura son passage en recevant le corps et le sang du Seigneur, et, levant les yeux et les mains au ciel, entre les bras de ses disciples qui le soutenaient, il rendit l'esprit en priant, le samedi 21me de mars 543, environ la soixante-troisième année de son âge. Il fut enterré dans l'oratoire de Saint-Jean-Baptiste, qu'il avait bâti à la place de l'autel d'Apollon, et il se fit plusieurs miracles dans la caverne de Sublac, qu'il avait habitée[2].

Le même jour, à Alexandrie, la mémoire des saints martyrs qui, sous l'empereur Constance et le préfet Philagre, furent massacrés dans l'église,

[1] *Vita S. Benedict.*, c. XIV et XV. — [2] S. Greg., *Dial.*, l. II, c. XXXIII et XXXIV.

le propre jour du vendredi saint par les ariens et les païens. — Le même jour encore, les saints martyrs Philémon et Domnin. — A Catane, saint Bérille, ordonné évêque par saint Pierre : il mourut en paix dans une extrême vieillesse, après avoir converti un grand nombre d'infidèles. — A Alexandrie, saint Sérapion, anachorète, et évêque de Thmuis, homme d'une vertu consommée, qui finit ses jours dans l'exil, où il avait été envoyé par un effet de la fureur des ariens. — Dans le diocèse de Lyon, saint Lupicin, abbé, célèbre par sa sainte vie et par la gloire de ses miracles.

XXIIe JOUR DE MARS.

SAINTE CATHERINE DE SUÈDE.

Fille de sainte Brigitte, l'amour de Dieu sembla prévenir en elle l'usage de la raison. Ses parents l'envoyèrent à l'âge de sept ans au monastère de Risberg, pour y être élevée dans la pratique des vertus chrétiennes. Son désir était de demeurer vierge. Cependant, pour obéir à son père, elle épousa Egard, jeune seigneur rempli de piété. Le premier jour de leurs noces, elle lui persuada de garder ensemble la continence. Egard y consentit; ils vécurent comme frère et sœur le reste de leur vie, couchant l'un et l'autre sur la dure, y joignant les jeûnes, les veilles, les prières et les aumônes. Dès son enfance, Catherine disait tous les jours l'office de la sainte Vierge, les sept psaumes de la pénitence, avec beaucoup d'oraisons particulières. Avant de se livrer au sommeil, elle passait quatre heures à méditer sur la passion du Sauveur, avec beaucoup de génuflexions et de larmes. Elle pratiquait autant que possible la pauvreté dans ses vêtements, ce qui lui attira souvent les reproches de Charles, son frère ; elle les supportait avec une inaltérable douceur.

Avec la permission de son mari, qui mourut quelque temps après, elle rejoignit sa mère, sainte Brigitte, à Rome, fit avec elle le pèlerinage de Jérusalem et d'autres sanctuaires. Sa mère étant morte à Rome l'an 1373, elle accompagna le corps au monastère de Watstein en Suède. Elle fixa son séjour dans cette maison, en devint abbesse, y donna l'exemple de toutes les vertus. Des miracles sans nombre s'étant opérés au tombeau de sa mère, elle re-

tourna, l'an 1376, à Rome, pour en procurer la canonisation, au nom du roi, des seigneurs et des prélats de Suède. Elle poursuivit l'affaire pendant cinq ans. Le schisme étant survenu et mettant obstacle à la conclusion, elle déposa toutes les pièces aux archives de l'Eglise romaine, revint dans sa patrie, au monastère de Watstein, et y mourut le 24 mars 1381. Dieu l'honora de plusieurs miracles, et pendant sa vie et après sa mort. Durant les vingt-cinq dernières années de sa vie, elle ne passa aucun jour sans se purifier, par le sacrement de pénitence, de ces fautes de fragilité qui échappent aux plus justes. Il existe de sainte Catherine de Suède, en sa langue maternelle, un livre manuscrit avec ce titre : *Consolation de l'âme.* Elle dit dans la préface, que son livre n'est qu'un tissu de maximes tirées de l'Ecriture et des traités de piété ; elle se compare à l'abeille qui compose son miel du suc de différentes fleurs [1].

SAINTE CATHERINE DE GÊNES.

Catherine de Fiesque Adorno naquit à Gênes en 1447. Elle eut pour père Jacques de Fiesque, qui mourut vice-roi de Naples, sous René d'Anjou, roi de Sicile. La famille des Fiesque a été très-illustre en Italie pendant plusieurs siècles. Ses chefs étaient comtes de Lavagna, dans le territoire de Gênes. Ils furent longtemps vicaires perpétuels de l'empire en Italie, et eurent depuis de grands priviléges dans la république de Gênes, et entre autres celui de battre monnaie. Cette famille produisit de célèbres généraux durant les guerres que Gênes fit en Orient et contre les Vénitiens. Elle donna aussi à l'Eglise plusieurs cardinaux et deux papes, savoir : Innocent IV et Adrien V. Sainte Catherine eut trois frères et une sœur, qui embrassa la vie religieuse.

Pour ce qui est de Catherine même, dès l'âge le plus tendre elle donnait des marques de sa sainteté future. A peine âgée de huit ans, elle s'éloignait des amusements de l'enfance, montrait dans toutes ses actions une modestie merveilleuse, apprenait les

[1] *Acta SS.*, 24 mart. Godescard, 22 mars.

mystères de la foi chrétienne, s'efforçait d'en pénétrer le sens, les méditait avec amour, faisait des progrès étonnants dans la voie de la perfection, obéissant à ses parents avec une docilité exemplaire, gardant le silence et s'abstenant de tout discours où il n'était pas question de Dieu. Dans sa chambre était suspendu un tableau représentant le Sauveur descendu de la croix, et couché sur les genoux de sa mère, qu'on appelle ordinairement Notre-Dame de la Pitié. Catherine contemplait souvent cette pieuse image, elle en était si vivement attendrie, qu'elle semblait vouloir exprimer en elle-même toutes les douleurs du Christ mourant. Bientôt son cœur s'embrasa d'un violent désir de souffrir pour l'amour de Jésus. Méprisant les délices de la maison paternelle, elle couchait sur la paille, n'ayant qu'un morceau de bois pour oreiller, cachant avec soin ces austérités aux yeux des domestiques à qui elle était confiée. On la surprit pourtant plus d'une fois méditant à l'écart sur la passion du Sauveur, et versant d'abondantes larmes. A treize ans, elle voulut quitter le monde et se retirer dans un monastère, pour aimer Dieu à son aise. Elle jeta les yeux sur les Augustines de Gênes, chez qui se trouvait déjà sa sœur Limbanie. Mais son jeune âge ne permit point aux religieuses de la recevoir alors. Trois ans après, ses parents lui firent épouser un jeune seigneur de Gênes nommé Julien Adorno. C'était pour confirmer la réconciliation de ces deux puissantes familles, longtemps ennemies l'une de l'autre. Son mari, qui était passionné pour le plaisir et entraîné par l'ambition, lui causa mille chagrins pendant les dix années qu'ils passèrent ensemble. Elle les supporta avec une patience admirable, et y trouva des moyens de se sanctifier de plus en plus. Adorno, par ses profusions, dissipa son bien et celui que sa vertueuse épouse lui avait apporté en mariage. Catherine en était bien moins touchée que de la vie déréglée de son époux. Elle demandait tous les jours sa conversion à Dieu. Ses prières furent à la fin exaucées. Adorno, revenu de ses égarements, en fit pénitence, entra dans le tiers ordre de Saint-François, et mourut dans de vifs sentiments de piété. Catherine avait une proche parente, nommée Thomase de Fiesque, qui devint veuve vers le même temps, et qui prit l'habit chez les Dominicaines dont elle mourut prieure en 1534.

Pendant son mariage, après la cinquième année, à la sollicita-

tion de ses amies, Catherine s'était relâchée quelque peu de sa vie solitaire et pénitente, et condescendit à fréquenter les sociétés du monde, sans pourtant commettre contre Dieu aucune faute grave. Sa ferveur première en fut comme assoupie. Les plaisirs du monde ne lui laissèrent qu'un profond dégoût. Elle consulta sa sœur religieuse, qui lui indiqua un sage confesseur. A peine fut-elle à ses pieds, une lumière d'en haut la vint éclairer sur l'état de son âme, un trait de l'amour divin atteignit son cœur, elle conçut une douleur inexprimable de son relâchement et de ses négligences, elle était prête à s'en confesser publiquement et à faire les pénitences les plus rigoureuses. Jésus-Christ lui apparut, portant sa croix, ruisselant de sang partout le corps. Cette vue lui fit une telle impression, que tout ce qu'elle voyait lui semblait arrosé du sang de Jésus-Christ. Elle eut dès lors un désir immense de souffrir, pour se conformer à la passion du Sauveur. Cette conversion, non pas précisément de mal en bien, mais de bien en mieux, lui arriva l'an 1474, la vingt-septième année de son âge.

Son attrait principal était la contemplation ; mais elle y joignit la vie active. Elle servit pendant plusieurs années les malades, dans le grand hôpital de Gênes, avec une charité et une tendresse incroyables. Elle ne se laissa point abattre par les répugnances que la nature lui faisait éprouver dans les commencements ; elle les surmonta peu à peu par sa patience et par le plaisir de plaire à Jésus-Christ, en le servant dans ses membres souffrants. Sa charité n'était point renfermée dans l'enceinte de l'hôpital, elle embrassait tous les pauvres malades de la ville ; ils ne lui étaient pas plutôt connus, qu'elle leur faisait procurer tous les secours dont ils avaient besoin. Son amour pour eux parut surtout pendant la peste qui fit à Gênes de terribles ravages dans les années 1497 et 1501.

Ses austérités avaient quelque chose d'effrayant. Elle s'était tellement accoutumée à jeûner, qu'elle passa vingt-trois carêmes et autant d'avents sans prendre aucune nourriture. Elle recevait seulement la communion tous les jours, et buvait de temps en temps un verre d'eau, où elle mêlait un peu de vinaigre et de sel. Les hosties que l'on donnait alors aux laïques, lorsqu'on leur administrait l'eucharistie, étaient beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont aujourd'hui. On lit aussi dans la vie de la sainte, qu'immédiatement après la communion, on lui présentait un calice

avec du vin, comme on fait encore à la communion des ordinands : on ne le faisait que pour lui faciliter le moyen d'avaler les particules de l'hostie qui pouvaient être restées dans sa bouche. Ainsi Baillet se trompe en disant que Catherine recevait l'eucharistie sous les deux espèces. Cette réception de l'eucharistie sous les deux espèces fut en usage pendant plusieurs siècles ; mais les hussites ayant prétendu qu'elle était de précepte, l'Eglise catholique confirma d'abord par sa pratique, et quelque temps après par ses décrets, la coutume universelle de ne communier que sous une espèce [1].

Sainte Catherine de Gênes a écrit un merveilleux dialogue entre l'âme et le corps, l'amour-propre, l'esprit, l'humanité et notre Seigneur Jésus-Christ. Ce dialogue est en trois livres. Elle y décrit la suite des opérations divines, par où Notre-Seigneur la conduisit des imperfections de son premier état jusqu'à la perfection la plus haute. On trouve un résumé de ce dialogue dans l'*Histoire de l'Eglise*, t. XXII.

Parmi les épreuves où Dieu fit passer sainte Catherine de Gênes, fut celle de ne trouver souvent personne qui comprît son état et pût lui donner des conseils, c'est de se voir privée bien des fois de son confesseur, qui la comprenait et aux avis de qui elle s'empressait de recourir. Enfin, les neuf dernières années de sa vie, elle endura une maladie extraordinaire, à laquelle les médecins ne pouvaient trouver de remède. C'était comme un martyre et un crucifiement continuels. Aux fêtes des saints, elle ressentait toutes les douleurs que ces saints avaient souffertes. Dans les derniers temps, elle ne pouvait prendre d'autre nourriture que la sainte eucharistie. Le jour de l'Assomption de la sainte Vierge 1510, elle reçut l'extrême-onction, suivant ses désirs. Les anges la visitèrent ; elle passa sept jours dans une joie continuelle : on la croyait guérie. De violentes convulsions lui reprirent, le démon lui apparut sous une forme horrible ; comme elle ne pouvait parler, elle fit signe aux assistants de faire le signe de la croix sur sa poitrine, et de jeter de l'eau bénite sur son lit et dans sa chambre. Après une demi-heure, cette vision effroyable disparut, et elle reprit sa tranquillité ordinaire.

[1] *Acta SS.*, 15 septembri, et Godescard, 14 septembre.

Le 3 septembre, le céleste époux voulut lui faire ressentir, et dans le corps et dans l'âme, toutes les douleurs de sa passion. Elle étendit les bras en forme de croix, et dit tout haut ces paroles : « Qu'elle soit la bienvenue, et cette passion, et tout supplice quelconque, que m'enverra l'aimable volonté de Dieu. Car voici environ trente-six ans, ô mon amour, que vous m'avez éclairée ; et depuis cette époque jusqu'à cette heure, j'ai toujours désiré de souffrir et intérieurement et extérieurement ; et parce que c'était mon désir, jamais il ne m'a semblé avoir rencontré aucun tourment, mais, quoique toutes les peines passées et la douleur extérieure parussent un grand supplice, votre providence me transformait tout en immense joie intérieure. Me voici maintenant au terme, je viens à vous avec une souveraine douleur extérieure et intérieure, oppressée de la tête aux pieds, à tel point que je ne crois pas qu'un corps humain, si robuste qu'il soit, pût endurer cet effroyable tourment : il me semble que non-seulement un corps de chair et d'os y succomberait, mais que sa violence anéantirait un corps de fer et de diamant. Il est évident que c'est vous qui modérez tout par votre juste providence, qui ne veut pas encore que je meure. Et quoique j'aie enduré sans aucun remède ces excessifs tourments dans mon corps, toutefois je me trouve l'esprit plein de courage, et je suis tellement disposée, que je ne puis pas dire que je souffre ; au contraire, il me semble nager dans une joie continuelle, joie si grande et si délicieuse, que je ne puis ni l'exprimer, ni même la comprendre. »

Le 14 septembre 1510, jour de l'Exaltation de la sainte croix, elle parla avec plus de force et d'amour que jamais. Le lendemain 15, qui était un dimanche, on lui demanda si elle voulait communier. Ravie en extase, elle éleva un doigt vers le ciel, pour faire entendre qu'elle était appelée à l'instant même au banquet céleste. Puis chantant d'une voix très-douce les dernières paroles de Jésus : Seigneur, je recommande mon âme entre vos mains, elle alla se réunir pour jamais à Dieu, la soixante-troisième année de son âge.

Les peuples commencèrent aussitôt à l'honorer comme sainte ; des guérisons miraculeuses augmentèrent la dévotion publique ; plusieurs de ces miracles ayant été constatés juridiquement, le pape Clément XII la canonisa solennellement en 1737, par une

bulle du 16me de juin, où il fait l'éloge de ses vertus et même de ses écrits [1].

Le même jour, à Narbonne, la fête de saint Paul, évêque, disciple des apôtres que l'on dit être le même que le proconsul Sergius Paulus, baptisé par saint Paul, et que ce grand apôtre, lorsqu'il alla en Espagne, avait établi évêque de Narbonne. Ce saint ayant dignement rempli le ministère de la prédication évangélique, et opéré d'éclatants miracles, entra dans le séjour de la béatitude éternelle. — A Terracine, saint Epaphrodite, pareillement disciple des apôtres, et qui fut ordonné évêque de cette ville par l'apôtre saint Pierre. — En Afrique, saint Saturnin, et neuf autres saints martyrs. — Le même jour, les saintes martyres Callinique et Basilisse. — A Ancyre, saint Basile, prêtre et martyr, qui rendit son âme à Dieu par la violence des tourments qu'on lui fit souffrir sous Julien l'Apostat. — A Carthage, saint Octavien, archidiacre, et plusieurs milliers de martyrs, mis à mort par les Vandales pour la foi catholique. — Au même lieu, saint Deogratias, évêque de Carthage, qui racheta un grand nombre de ses diocésains, que les Vandales avaient emmenés captifs; et étant devenu célèbre par ses saintes œuvres, il alla jouir du repos de Jésus-Christ. — A Osimo, dans la marche d'Ancône, saint Bienvenu, évêque. — A Rome, sainte Lée, veuve, dont la vie pleine de vertu, et la mort toute sainte ont été écrites par saint Jérôme.

XXIIIe JOUR DE MARS.

SAINT TURIBE,

ARCHEVÊQUE DE LIMA EN AMÉRIQUE.

Saint Toribio ou Turibe, second fils du seigneur de Mogrobeyo, diocèse de Léon, en Espagne, naquit le 16 novembre 1538. Il fit connaître dès son enfance un goût décidé pour la vertu et une extrême horreur du péché. Ayant un jour rencontré une pauvre femme transportée de colère à l'occasion d'une perte qu'elle venait de faire, il lui parla de la manière la plus touchante sur la faute qu'elle commettait, et lui donna, pour l'apaiser, la valeur de la chose qu'elle avait perdue. Il avait une tendre dévotion à la sainte Vierge ; chaque jour il récitait son office avec le rosaire,

[1] *Acta SS.*, 15 septembri.

et il jeûnait tous les samedis en son honneur. Pendant qu'il fréquentait les écoles publiques, il se retranchait une partie de son dîner, quoique très-frugal, pour en assister les pauvres. Il portait si loin les austérités de la mortification qu'on était obligé de modérer son zèle. Il commença ses hautes études à Valladolid, et alla les achever à Salamanque. Le roi Philippe II, qui le connut de bonne heure, en faisait un cas particulier. Il récompensa son mérite par des places distinguées, et le fit président ou premier magistrat de Grenade. Le saint remplit cette charge durant l'espace de cinq ans avec une intégrité, une prudence et une vertu qui lui acquirent une estime générale. C'était ainsi que Dieu préparait les voies à son élévation dans l'Eglise.

Le Pérou avait été conquis par des aventuriers d'Espagne, d'autres aventuriers étaient venus s'y établir : de là bien des maux, à quoi la religion devait porter remède. L'archevêché de Lima était vacant ; saint Turibe y fut nommé par le roi. Jamais peut-être on ne vit de choix plus universellement approuvé. On regardait Turibe comme le seul homme capable de guérir les maux de cette église. Le saint fut consterné en apprenant la nouvelle de sa nomination : il se jeta au pied de son crucifix, et là, fondant en larmes, il pria Dieu de ne pas permettre qu'on lui imposât un fardeau qui ne pouvait manquer de l'écraser. Il écrivit au conseil du roi des lettres où il représentait son incapacité avec les couleurs les plus fortes ; il passait ensuite aux canons de l'Eglise, qui défendent expressément d'élever des laïques à l'épiscopat. Mais on n'eut point égard à sa lettre, et il fallut qu'il donnât son consentement. Son humilité, toutefois, ne resta pas sans récompense ; elle fut pour lui la source de ces grâces abondantes dont l'effet se manifesta depuis dans l'exercice de son ministère.

Turibe voulut recevoir les quatre ordres mineurs en quatre dimanches différents, afin d'avoir le temps d'en faire les fonctions ; il reçut ensuite les autres ordres, puis fut sacré évêque. Il s'embarqua sans délai pour le Pérou, et prit terre près de Lima, en 1581. Il était à la quarante-troisième année de son âge. Le diocèse de Lima a cent trente lieues d'étendue le long des côtes, et comprend, outre plusieurs villes, une multitude innombrable de villages et de hameaux dispersés sur la double chaîne des Andes, qui passent pour les plus hautes montagnes de l'univers. Le saint

archevêque ne désespéra point à la vue de cette immense région, qu'embarrassaient bien des ronces et des épines. Une prudence consommée, jointe à un zèle actif et vigoureux, lui aplanit toutes les difficultés. Peu à peu il vint à bout d'extirper les scandales publics et d'établir le règne de la piété sur les ruines du vice. Immédiatement après son arrivée, il entreprit la visite de son vaste diocèse. Il ne serait pas possible de donner une juste idée des fatigues et des dangers qu'il eut à essuyer. On le voyait gravir sur des montagnes escarpées, couvertes de glace ou de neige, afin de porter des paroles de consolation et de vie dans les pauvres cabanes des Indiens. Presque toujours il voyageait à pied, et comme les travaux apostoliques ne fructifient qu'autant que Dieu les seconde, il priait et jeûnait sans cesse pour attirer la miséricorde divine sur les âmes confiées à ses soins. Il mettait partout des pasteurs savants et zélés, et procurait le secours de l'instruction et des sacrements à ceux qui habitaient les rochers les plus inaccessibles. Persuadé que le maintien de la discipline influe beaucoup sur les mœurs, il en fit un des objets les plus importants de sa sollicitude. Conformément au concile de Trente et à un bref de Grégoire XIII, il régla qu'à l'avenir on tiendrait tous les deux ans des synodes diocésains, et des conciles provinciaux tous les sept ans. Il était inflexible par rapport aux scandales du clergé, surtout lorsqu'il s'agissait de l'avarice. Dès que les droits de Dieu et du prochain étaient lésés, il en prenait la défense sans avoir égard à la qualité des personnes : il se montrait tout à la fois et le fléau des pécheurs publics et le protecteur des opprimés. La fermeté de son zèle lui suscita des persécutions des gouverneurs du Pérou, gens qui, avant l'arrivée du vertueux vice-roi François de Tolède, ne rougissaient pas de tout sacrifier à leurs passions et à leurs intérêts particuliers. Il ne leur opposa que la douceur et la patience, sans toutefois rien relâcher de la sainteté des règles ; et comme quelques mauvais chrétiens donnaient à la loi de Dieu une interprétation qui favorisait les penchants déréglés de la nature, il leur représenta, d'après Tertullien, que Jésus-Christ s'appelait la vérité et non pas la coutume, et qu'à son tribunal nos actions seraient pesées, non dans la fausse balance du monde, mais dans la balance du sanctuaire. Avec une telle conduite, le saint archevêque ne pouvait manquer d'extirper les abus les plus invétérés :

aussi les vit-on disparaître presque tous. Les maximes de l'Evangile prirent le dessus, et on les pratiquait avec une ferveur digne des premiers siècles du christianisme.

Turibe, pour étendre et pour perpétuer l'ouvrage de son zèle, se conforma en tout aux règles du concile de Trente, fonda des séminaires, des églises, des hôpitaux, sans vouloir que son nom fût inséré dans les actes de fondation. Lorsqu'il était à Lima, il visitait tous les jours les pauvres malades des hôpitaux; il les consolait avec une bonté paternelle et leur administrait lui-même les sacrements. La peste ayant attaqué une partie de son diocèse, il se priva de son nécessaire, afin de pourvoir aux besoins des malheureux, il recommanda la pénitence comme le seul moyen d'apaiser le ciel irrité ; il assista aux processions en fondant en larmes, et, les yeux fixés sur un crucifix, il s'offrit à Dieu pour la conservation de son troupeau. A ces actes de religion il joignit des prières, des veilles et des jeûnes extraordinaires, qu'il continua tant que la peste fit sentir ses ravages.

Il affrontait les plus grands périls quand il était question de procurer à une âme le plus petit avantage spirituel. Il eût voulu donner sa vie pour son troupeau, et il était sans cesse dans la disposition de tout souffrir pour l'amour de celui qui a racheté les hommes par l'effusion de son sang. Lorsqu'il apprenait que de pauvres Indiens erraient sur les montagnes et dans les déserts, il entrait dans les sentiments du bon pasteur et allait chercher ces brebis égarées. L'espérance de les ramener au bercail le soutenait au milieu des fatigues et des dangers qu'il était obligé d'essuyer. On le voyait parcourir sans crainte d'affreuses solitudes, habitées par les lions et les tigres. Il fit trois fois la visite de son diocèse. La première de ses visites dura sept ans, la seconde cinq, et la troisième un peu moins. La conversion d'une multitude innombrable d'infidèles en fut le fruit. Le saint, étant en route, s'occupait ou à prier ou à s'entretenir des choses spirituelles. Son premier soin, en arrivant quelque part, était d'aller à l'église répandre son cœur au pied des autels. L'instruction des pauvres le retenait quelquefois deux ou trois jours dans le même endroit, quoiqu'il y manquât des choses les plus nécessaires à la vie. Les lieux les plus inaccessibles étaient honorés de sa présence. En vain lui représentait-on les dangers auxquels il exposait sa vie, il répondait que

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Jésus-Christ étant descendu du ciel pour le salut des hommes, un pasteur devait être disposé à tout souffrir pour sa gloire. Il prêchait et catéchisait avec un zèle infatigable, et ce fut pour se mettre en état de mieux remplir cette importante fonction qu'il apprit, dans un âge fort avancé, les différentes langues que parlaient les sauvages du Pérou. Il disait tous les jours la messe avec une piété angélique, faisait une longue méditation avant et après cette grande action. Il se confessait ordinairement tous les matins, pour se purifier plus parfaitement des moindres souillures. La gloire de Dieu était la fin de toutes ses paroles et de toutes ses actions, ce qui rendait sa prière continuelle. Néanmoins il avait encore des heures marquées pour prier; alors il se retirait en son particulier et traitait avec Dieu de ses besoins, ainsi que de ceux de son troupeau. Dans ces moments, un certain éclat extérieur brillait sur son visage. Son humilité ne le cédait point à ses autres vertus : de là ce soin extrême à cacher ses mortifications et ses autres bonnes œuvres. Sa charité pour les pauvres était immense : sa libéralité les embrassait tous indistinctement. Il s'intéressait cependant d'une manière particulière aux besoins des pauvres honteux.

Saint Turibe tomba malade à Santa, ville qui est à cent dix lieues de Lima : il était alors occupé à faire la visite de son diocèse. Il prédit sa mort, et promit une récompense à qui lui apprendrait que les médecins désespéraient de sa vie. Il donna à ses domestiques tout ce qui servait à son usage, le reste de ses biens fut légué aux pauvres. Il voulut être porté à l'église pour y recevoir le saint viatique ; mais il fut obligé de recevoir l'extrême-onction dans son lit. Il répétait continuellement ces paroles de saint Paul : « Je désire d'être affranchi des liens du corps, pour me réunir à Jésus-Christ. » Dans ses derniers moments, il fit chanter par ceux qui étaient autour de son lit ces autres paroles : « Je me suis réjoui à cause de ce qui m'a été dit : Nous irons dans la maison du Seigneur. » Il mourut le 23 mars 1606, en disant avec le Prophète : « Seigneur, je remets mon âme entre vos mains. » L'année suivante, on transporta son corps à Lima, et il fut trouvé sans corruption. L'auteur de sa vie et les actes de sa canonisation rapportent que de son vivant il ressuscita un mort et guérit plusieurs malades. Après sa mort, il s'opéra plusieurs miracles par la vertu de son

intercession. Turibe fut béatifié l'an 1679, par Innocent XI, et canonisé l'an 1726, par Benoît XIII [1].

Dans son épiscopat de vingt-cinq ou vingt-six ans, saint Turibe tint trois conciles provinciaux avec les évêques de cette partie de l'Amérique, et treize ou quatorze synodes diocésains avec les principaux ecclésiastiques de son archevêché. Ces conciles et ces synodes du nouveau monde peuvent servir de modèle à l'ancien. Saint Turibe de Lima, comme saint Charles de Milan, s'y efforce d'appliquer au clergé et au peuple les remèdes salutaires du concile de Trente, et cela dans l'esprit du concile et avec l'approbation du Saint-Siége. On peut en voir le résumé, tome XXV de l'*Histoire universelle de l'Église catholique.*

Le même jour, en Afrique, les saints martyrs Victorien, proconsul de Carthage; deux frères de la ville d'Aquarége, et deux autres nommés Frumence, tous deux marchands. Ces saints, ainsi que l'écrit Victor, évêque en Afrique, ayant souffert les plus cruelles tortures pour la confession de la foi catholique, durant la persécution des Vandales, sous Hunoric, roi arien, reçurent la couronne d'une gloire immortelle. — De plus, en Afrique, saint Fidèle, martyr. — Au même lieu, saint Félix et vingt autres. — A Césarée, en Palestine, saint Nicon et quatre-vingt-dix-neuf autres saints martyrs. — Le même jour, les saints martyrs Domice, Pélagie, Aquilas, Eparque et Théodosie. — A Antioche, saint Théodule, prêtre. — A Césarée, saint Julien, confesseur. — En Campanie, saint Benoit, moine, que les Goths enfermèrent dans un four ardent, et qui le lendemain y fut trouvé sain et entier.

XXIVe JOUR DE MARS.

SAINT SIMON,

MARTYRISÉ A TRENTE PAR LES JUIFS.

A Trente, ville sur les confins de l'Allemagne et de l'Italie, existaient trois familles juives, dont les chefs se nommaient Tobie, Ange et Samuel. Chez ce dernier demeurait un vieillard à longue barbe, appelé Moïse, qui passait parmi les juifs pour savoir le temps et l'heure du Messie à venir. Le mardi de la semaine sainte,

[1] Godescard, 23 mars.

21 avril 1475, ils s'assemblèrent chez Samuel, ou était leur synagogue, pour examiner un veau qu'on venait de leur amener de la campagne. Comme ils parlaient de choses et d'autres, Ange dit tout à coup : « En cette préparation de la pâque, nous avons de la chair et du poisson en abondance ; il ne nous manque qu'une chose. Samuel répondit : Et qu'est-ce qui vous manque ? » Alors se regardant l'un l'autre sans rien dire, ils comprirent tous qu'il parlait d'un enfant chrétien à immoler ; enfant qu'ils égorgent cruellement en mépris de notre Seigneur Jésus-Christ, et dont ils mangent le sang mêlé à leurs azymes, afin de se préserver par le sang chrétien de la mauvaise odeur qu'ils exhalent. C'est ce qu'ils appellent leur jubilé. Mais ils se firent signe de parler avec précaution à cause des domestiques, qui, occupés de différents services pour la préparation de la pâque, couraient sans cesse de côté et d'autre.

Le lendemain, réunis tous à la synagogue, ils consultaient en quel lieu ils pourraient plus commodément faire cette immolation. Tobie et Ange ne voulurent pas qu'elle se fît chez eux : leurs maisons étant étroites, il serait difficile de cacher aux domestiques une action si grave et si longue. Elle se ferait mieux chez Samuel, où le local est vaste et où rien ne manque. Tombés d'accord sur le lieu, ils disputaient sur le moyen de dérober un petit garçon. Comme l'on proposait des partis divers, Samuel appela son domestique Lazare et lui dit : « Si tu as l'adresse de dérober un petit garçon chrétien et de nous le livrer, je te donnerai aussitôt cent ducats. Le domestique répondit : C'est là une affaire pleine de péril, et je m'y refuse absolument. » Ayant ainsi parlé, il sortit de la synagogue, prit ses hardes, et s'enfuit dans une terre étrangère.

Le jeudi, tous étant rassemblés à la synagogue, ils dirent à Tobie, qui exerçait la médecine : « Nous pensons que personne ne peut mieux que vous satisfaire nos vœux ; car vous êtes chaque jour en rapport avec les chrétiens, et presque tous en usent familièrement avec vous. Il vous est facile de surprendre un enfant ; personne ne prend garde à vous, quand vous vous promenez dans la ville. Nous aurons soin de vous récompenser largement. « Tobie refuse, et montre par beaucoup de raisons combien la chose est périlleuse. Mais eux le contraignent par leurs exécrations, et lui interdisent à jamais la synagogue, s'il n'obéit point. Tobie, voyant que tous avaient conspiré contre lui et qu'une récompense lui serait pro-

mise, leur dit : « J'entreprendrai volontiers la chose. Mais, comme vous savez, je suis pauvre, et mon art ne suffit pas pour vivre commodément. De plus, j'ai beaucoup de petits enfants. Je vous les recommande, ainsi que moi. Ils répondirent tous : Amenez ici un petit garçon, et jamais vous n'aurez à nous reprocher aucune ingratitude. Le traître Tobie dit alors à Samuel : Ne fermez point vos portes à clef, afin que si je fais une bonne rencontre, je puisse l'introduire plus facilement. « Sorti vers le soir, il se mit à parcourir seul tout le voisinage et s'avança jusque sur la place. Revenant sur ses pas, il aperçut dans la rue du *Fossé*, assis devant chez son père, un petit garçon, d'une beauté parfaite, nommé Simon, qui n'avait pas encore vingt-neuf mois complets, étant né le 26 novembre 1472. Le père était à travailler dans les champs, la mère assistait à Ténèbres. Le juif Tobie, voyant que personne ne le regardait, tendit la main d'une manière caressante à l'enfant, qui la prit avec confiance et se mit à le suivre. Quand le traître eut passé la maison du père, il commença à traîner l'enfant, tantôt à le pousser. Le petit garçon, regardant en arrière, se mit à crier avec larmes et à invoquer le nom de sa mère. Le traître épouvanté lui donna une pièce d'argent et l'apaisa avec de douces paroles. Au bout de la rue, il aperçut avec effroi un savetier travaillant dans son échoppe. Il s'arrêta, et attendit que l'ouvrier regardât d'un autre côté, pour traverser promptement la rue et entrer chez Samuel.

Tel qu'un tigre altéré de sang, Samuel conduisit l'enfant dans sa chambre secrète, où les autres se rassemblèrent bientôt avec une joie féroce. Et de peur que l'enfant, effrayé de se voir en un lieu étranger, ne se mît à pousser des cris, l'un lui donnait des raisins, un autre des pommes, les autres d'autres choses que les enfants aiment le plus. Cependant sa mère Marie, avec son père André, ne le trouvant ni chez eux, ni chez les voisins où il allait d'habitude, le cherchèrent avec anxiété par toute la ville. Or tous les enfants assuraient qu'il fallait le chercher chez les juifs, qui l'avaient pris, pour le crucifier en haine de la foi chrétienne. Le père et la mère pensaient effectivement à pénétrer chez les juifs, lorsque la nuit survint et les obligea de rentrer chez eux, versant des larmes amères.

La nuit étant close et le silence régnant partout, les juifs me-

nèrent le jeune enfant dans un vestibule qui joignait la synagogue. Là, s'asseyant sur un banc près de la cheminée, le cruel Moïse reçut l'enfant sur ses genoux. Tous les autres lui ayant coupé la chemise et les hauts-de-chausses, le garrottèrent par le milieu du corps, dont tout le reste était nu. Samuel prit son propre mouchoir et en serra le cou de l'enfant pour qu'il ne pût crier : les autres lui tenaient les mains et les pieds et Tobie la tête. Alors Moïse tirant un couteau, lui taillada l'extrémité du membre viril, comme pour le circoncire. Ensuite, prenant une tenaille, il se mit à lui déchiqueter la joue droite près du menton, et déposa un morceau de chair coupée dans une coupe préparée pour cela. Les assistants recueillaient dans des écuelles le sang de l'innocente victime, et chacun à son tour, saisissant la tenaille, découpait un morceau de chair vive. Ainsi firent tous les principaux, jusqu'à ce que la plaie surpassa de beaucoup la grosseur d'un œuf. Et si, de fois à autre, le mouchoir qui l'étranglait se relâchant, le gosier de l'enfant râlait un peu fort, les juifs mettaient aussitôt leurs mains sur sa bouche et le suffoquaient impitoyablement.

Après cette opération atroce, Moïse leva la jambe droite de l'enfant, et, la posant sur ses genoux, il commence, avec le même fer, à déchiqueter la partie extérieure depuis la cheville jusqu'au gras de la jambe. Et chacun à son tour, prenant la tenaille, découpait la chair vive avec le sang vif. Ensuite le cruel vieillard, chef d'un crime si horrible, dressant l'enfant à demi mort, recommande à Samuel de s'asseoir à gauche ; puis, étendant l'un et l'autre avec violence les bras de la sainte victime, comme d'un crucifié, ils exhortent tous les autres à percer le saint corps avec de durs poinçons. Aussitôt, s'étant amassés autour, tous le percèrent de mille coups, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, en disant : « Voilà comme nous avons tué Jésus, le Dieu des chrétiens ; puissent tous nos ennemis être confondus de même à jamais ! » Il y avait déjà bien plus d'une heure que le pauvre enfant endurait cet affreux supplice : comme il ne pouvait respirer librement, il éprouva une défaillance. A la fin, levant les yeux mourants au ciel, comme pour prendre Dieu à témoin, il pencha la tête et rendit au Seigneur sa sainte âme.

Aussitôt les juifs lavèrent son corps sanguinolent dans un bassin d'eau pure, dont ils aspergèrent leurs maisons, comme les

chrétiens font les leurs avec de l'eau bénite. Chacun se croyait heureux quand il pouvait s'en laver les mains et le visage. Samuel, qui avait dépouillé l'enfant de ses habits, l'en revêtit de nouveau et ordonna à son domestique Vital de le porter dans le grenier à foin, et de l'y cacher sous la paille. Le saint corps y demeura jusqu'au vendredi soir. Le père et la mère, l'ayant cherché inutilement, s'adressèrent à l'évêque, qui était en même temps seigneur temporel de la ville. Aussitôt il ordonna aux magistrats de faire toutes les recherches possibles, avec peine de mort contre quiconque, sachant quelque chose du fait, ne le révélerait point à la justice. Les magistrats, accompagnés du père et de la mère, ayant cherché partout, arrivèrent à la maison du juif Samuel; il eut peine à ouvrir sa porte, parce qu'il était à manger joyeusement le festin pascal et qu'il est défendu aux juifs de laisser entrer alors aucun chrétien chez eux. Mais il n'osa résister aux officiers de la justice : il les suivit même avec sa femme et son fils, dans tous les endroits de la maison. On ne trouva point le corps; car on ne s'imaginait point qu'il fût au grenier, sous un tas de paille. Le canal d'une rivière qui se jette un peu plus loin dans l'Adige, passait sous la maison des Juifs : le père et les magistrats le firent fermer, pour voir si le corps de l'enfant n'y serait pas; on ne trouva rien.

Le soir, Samuel dit à son cuisinier Bonaventure de porter le cadavre dans le cellier et de le cacher sous les tonneaux, de peur que les employés de la justice, revenant sur leurs pas, ne visitassent l'endroit qu'ils avaient oublié. Le lendemain, samedi, Samuel porta le cadavre dans la synagogue même, et le déposa sur la table qui leur tient lieu d'autel, où il resta jusqu'au dimanche de Pâques. Cependant les juifs, voyant que tout le monde les désignait comme les auteurs du crime, délibéraient entre eux sur ce qu'ils avaient de mieux à faire. Les uns disaient qu'il fallait jeter le cadavre dans l'Adige; mais comme tout le monde avait les yeux sur eux et qu'ils n'osaient même sortir de la maison, ce moyen fut jugé impraticable. D'autres proposèrent de l'enterrer profondément dans la cave; mais la terre fraîchement remuée et portée dehors aurait découvert le fait aux yeux de la justice. Dans cette incertitude, le domestique Bonaventure, sur un signe de son maître, le reporta dans le cellier et le jeta dans le canal qui pas-

sait à côté. Puis remontant à la cuisine, il annonça à sa maîtresse, de manière à être entendu des servantes, qu'il avait vu dans l'eau quelque chose de blanchâtre, qu'il soupçonnait que c'était le corps d'un enfant noyé, peut-être celui que les chrétiens cherchaient avec tant de bruit par toute la ville. La femme se rendit à la synagogue, et redit à Samuel et à Tobie ce qu'elle venait d'apprendre de Bonaventure. Tobie la suivit aussitôt dans le cellier, et essaya de faire aller le cadavre à fond, avec une perche et des pierres qu'on jeta dessus : ce fut en vain, le corps revenait toujours sur l'eau. Tobie s'en retourna donc à la synagogue, ne se possédant plus de fureur. Là, tous adoptèrent le parti suivant.

Tobie lui-même alla trouver l'évêque, et lui annonça que les eaux avaient amené auprès du cellier de Samuel un enfant, peut-être celui que ses parents cherchaient depuis plusieurs jours. Les juifs espéraient, par cette annonce spontanée, détourner d'eux le soupçon de meurtre. L'évêque, bien content de cet indice, prit avec lui le chef de la justice et le préfet de la ville, et suivit Tobie avec une grande multitude de peuple. Il trouva le corps nageant au-dessus de l'eau, et se le fit présenter. Quand il eut considéré les membres cruellement déchiquetés et chacune des plaies, il s'écria avec une profonde émotion : « Il est impossible que ce crime ait été commis par un autre que par un ennemi de la foi chrétienne. Je vous prends donc à témoin, Jésus-Christ, qui, crucifié et enseveli, êtes ressuscité en ce jour, que je ne laisserai point impunie cette impiété. Et à toi, bienheureux petit innocent, je promets que quiconque a trempé ses mains dans ton sang, subira la peine de sa cruauté. » Et aussitôt il ordonna au chef de la justice de faire une exacte recherche et de lui en présenter le rapport. Ce qui parut merveilleux à tout le monde, c'est que la chair si tendre de l'enfant n'était point encore putréfiée, et qu'elle ne sentait pas même. Quand on eut ôté les vêtements, on considéra attentivement toutes les plaies de la victime, et la jambe droite horriblement déchiquetée, tout le corps portant les marques des coups d'aiguilles et de poinçons, comme s'il avait été piqué par les abeilles. Lorsque le père survint, il reconnut le corps de son jeune fils. Tout le monde jugeait, disait même en présence des juifs que c'étaient eux les auteurs de cette atrocité, et qu'ils méritaient un traitement pareil. Car aux indices très-évidents se joi-

gnait, qu'à l'arrivée des juifs le sang se mit à couler de tous les membres; les assistants le recueillirent dans des linges et le conservèrent avec grande vénération. De plus, dans différents endroits de la maison, on trouva le sol taché de sang, notamment dans le lieu du supplice.

Tout cela constaté, le chef de la justice fit transporter le corps à l'hôpital Saint-Pierre, avec défense de l'ensevelir sans son consentement. En même temps, il interrogea séparément Moïse et les autres juifs : de quelle manière et à quel moment le corps avait été amené là. Comme leurs réponses ne s'accordaient point et que leur visage annonçait leur fluctuation intérieure, il les fit garrotter et conduire au château, dans des prisons séparées. Pour procéder avec plus de maturité dans une affaire aussi grave, il convoqua deux médecins et un chirurgien, et leur donna ordre d'examiner avec attention le cadavre et les plaies, puis de déclarer sous serment ce qu'ils en pensaient. Ils le firent et prononcèrent d'une voix unanime que l'enfant n'était pas mort dans l'eau, et cela pour les raisons suivantes : Les corps noyés sont ordinairement gonflés, ils rendent par la bouche et par les narines des eaux d'autant plus fétides, qu'ils ont séjourné dans les eaux plus longtemps. On leur trouve toujours la bouche entr'ouverte, le gosier large, la couleur pâle et livide, sans autres blessures que celles qu'ils auraient reçues avant de tomber ou d'être jetés dans l'eau. Et alors même le sang ne coule pas de la plaie, mais il reste glacé dans les veines, et tous les membres sont roides. Ici se trouve tout le contraire : nul gonflement dans le corps, nulle humeur aqueuse ; la bouche fermée, le gosier resserré, la couleur de la chair d'un rouge vif, aucune meurtrissure ni percussion ; mais des plaies faites avec des instruments tranchants et avec des pointes à la tête, à la joue, à la jambe et à tous les membres, plaies qui répandent un sang frais, comme si le corps était vivant. Sur ce rapport, le chef de la justice pria l'évêque de lui adjoindre un habile jurisconsulte pour lui servir de conseil. L'évêque lui donna le préfet de la ville, qui avait toutes les qualités désirables. Pendant que ces deux magistrats se consultaient ensemble, il s'assembla une multitude de peuple, qui priait Dieu de faire connaître les auteurs de cet exécrable attentat. La pauvre mère accourut aussi, remplissant l'air de ses gémissements. Dès qu'elle aperçut le corps de son enfant, si hor-

riblement déchiré, elle tomba par terre sans connaissance, et ses voisines éplorées furent obligées, non pas de la reconduire, mais de la reporter chez elle.

Cependant on entendait par toute la ville des cris, que les juifs étaient coupables du meurtre de l'enfant, et qu'il fallait les en punir. Le chef de la justice, voulant connaître le motif de cette opinion qui se répandait dans le peuple, fit venir un certain Jean, habitant de Trente, et qui de juif s'était fait chrétien sept ans auparavant. Les deux magistrats lui demandèrent avec soin quels étaient les rites et les coutumes observés chez les juifs, principalement à Pâques : car ils avaient déjà entendu quelque chose qui confirmait le soupçon du peuple.

L'individu répondit : « Les juifs ont coutume, le mercredi de la semaine sainte, de faire des pains azymes, et d'y mêler le sang d'un enfant chrétien. Ils en usent encore dans leur pâque, savoir le jeudi, et de même le vendredi, en le mêlant à du vin. Quand ils bénissent la table à l'ordinaire, ils y ajoutent des malédictions contre le Christ et contre la foi chrétienne, priant Dieu de faire tomber sur les chrétiens toutes les plaies dont il a frappé l'endurcissement de Pharaon et de son royaume. Je me rappelle, dans ma jeunesse, avoir entendu dire bien souvent à mon père, que, dans la ville de Tongres en la basse Germanie, les juifs avaient conspiré quarante ans auparavant, et égorgé un enfant chrétien, pour en employer le sang à leur pâque. Ayant été découverts et ayant confessé leur crime, il y en eut plus de quarante-cinq livrés aux flammes. Mon père, s'étant échappé avec plusieurs autres, vint s'établir en ces contrées. »

Sur ces indices, appuyés d'une si forte présomption, le chef de la justice appliqua les détenus à la question. Ils nièrent d'abord constamment le fait, et se plaignaient d'être torturés innocemment. Puis, recourant à leurs fourberies accoutumées, ils dirent qu'un certain Suisse leur voisin, homme très-pauvre, nommé Gianzer, leur paraissait coupable de ce crime. Depuis longtemps ennemi des juifs et les ayant menacés de quelque malheur, il aura commis ce meurtre, et pour en détourner l'odieux sur eux, il aura jeté le cadavre dans l'eau, sachant bien qu'il serait amené dans leurs maisons. Ils donnèrent à cette calomnie de telles couleurs, que l'homme innocent fut mis aux fers avec sa femme, et qu'il n'en

fut délivré que par un miracle, comme on verra plus loin. Cependant les deux magistrats ayant continué l'interrogatoire, les malheureux juifs, vaincus par la douleur, confessèrent la série de leur crime, telle que nous l'avons vu, et telle qu'un des deux médecins jurés la consigna dès lors dans une lettre du 5 avril 1475.

La confession des coupables ayant été bientôt divulguée par l'Italie et to[illegible] Allemagne, les autres juifs, voyant qu'il n'y avait pas moyen [illegible] délivrer leurs frères par la ruse, amenèrent de grandes sommes d'argent pour corrompre les ministres de la justice publique. N'ayant pu réussir auprès des deux magistrats, ils augmentèrent à tel point la somme, qu'ils espéraient gagner l'évêque, ou même Sigismond d'Autriche. Mais ils trouvèrent les mains de l'un et de l'autre fermées à leurs présents, comme leurs oreilles à leurs prières. Alors ils firent venir de Padoue les plus habiles jurisconsultes, afin de traîner l'affaire en longueur et d'empêcher le prononcé du jugement. Mais leurs efforts furent inutiles, Dieu ne permettant pas qu'un si grand crime demeurât impuni.

Toutefois, on disputa longtemps quelle peine on infligerait aux coupables. Tous furent condamnés à mort et leurs biens confisqués. Les plus criminels furent tenaillés, comme ils avaient tenaillé l'enfant, puis roués vifs et brûlés. Deux des moins coupables, ayant demandé et reçu le baptême pour mourir chrétiens, furent simplement décapités.

Après la punition méritée des juifs, on s'occupa de la gloire de l'innocent martyr. A la place des maisons où il avait été si cruellement égorgé, on bâtit une église à sa mémoire. Par un décret public de la cité, il fut défendu à tout juif de fixer sa demeure à Trente. Les miracles se multipliant par l'invocation du saint, on commença d'accourir de tout pays à ses reliques. Beaucoup d'aveugles recouvrèrent la vue, beaucoup d'autres malades furent guéris. Le pape Grégoire ordonna d'inscrire le martyr Simon dans les fastes sacrés de l'Eglise romaine, au 24 mars, en ces termes : « A Trente, passion de saint Simon, petit innocent, cruellement égorgé par les juifs en haine du Christ, et qui ensuite brilla par beaucoup de miracles. » En 1588, Sixte V accorda au cardinal Madruce, évêque et prince de Trente, de célébrer la fête du saint dans tout le diocèse, avec un office et une messe propres, et indulgence plénière. A cette occasion, la veille de la fête on fit une pro-

cession solennelle par toute la ville. La procession sortit de l'église de Saint-Pierre, où était exposé le corps du saint martyr. Les diverses confréries ouvraient la marche, avec leurs bannières et des flambeaux ; venaient ensuite deux cents petits garçons, élégamment habillés, avec la bannière et l'image du saint de leur temps et de leur âge. Ils étaient suivis du clergé régulier et séculier, ainsi que des chanoines, tenant tous des cierges. Les curés des quatre paroisses de Trente portaient sur leurs épaules le corps du martyr dans un berceau d'argent, qu'ombrageait un riche baldaquin soutenu par les quatre principaux docteurs. Suivaient sur deux rangs les dignitaires de l'église, puis l'évêque de Trente, à côté duquel deux lévites encensaient continuellement les saintes reliques. Immédiatement après le clergé marchaient les magistrats, les docteurs et les nobles tant de la ville que du diocèse. Venaient enfin en très-grand nombre les femmes et les filles, portant tous, hommes et femmes, des cierges allumés. On estima généralement le nombre des assistants à treize mille. La procession, sortie de Saint-Pierre, fit une station à l'église de la Sainte-Trinité, puis à Saint-Vigile la cathédrale, et à Sainte-Marie-Madeleine. Sur une des places publiques, on représenta au vif toute l'histoire du martyr. Rentré à Saint-Pierre, on chanta le *Te Deum*, ensuite les premières vêpres du saint.

Entre les miracles opérés par l'intercession de saint Simon, on lit le suivant : Le Suisse Gianzer, avec sa femme, était emprisonné au château et garrotté de chaînes, à cause que les juifs l'avaient accusé d'avoir tué le bienheureux Simon et jeté son corps dans le canal. Comme il priait Dieu, par les mérites de son saint martyr, de manifester leur innocence, leurs chaînes se rompirent tout à coup et leurs entraves se brisèrent. Les officiers de la justice ne tardèrent point à leur rendre la liberté.

Voici l'antienne, le verset et l'oraison que récite l'église de Trente : « Intercédez pour votre patrie, bienheureux Simon ; aidez-nous de vos mérites, vous par les prières et l'invocation de qui un si grand nombre ont récupéré la santé contre toute espérance. — Réjouissez-vous et jubilez, église de Trente, qui avez été enrichie de la gloire d'un tel fils. — Dieu, restituteur de l'innocence, pour le nom de qui le bienheureux innocent Simon a subi la mort la plus cruelle par la main des juifs perfides, accordez-nous, par

l'intercession de ses mérites, de nous préserver des contagions de cette vie et de parvenir à la patrie céleste[1]. »

En l'année 1840, nous avons vu les juifs de Damas commettre, sur un religieux capucin et sur son domestique, le même meurtre que les juifs de Trente commirent sur un jeune enfant l'an 1475. Nous avons vu les juifs du dix-neuvième siècle, tout comme ceux du quinzième, mettre tout en œuvre, même la calomnie, pour dérober à la vindicte publique leurs frères accusés et juridiquement convaincus.

Le même jour, à Rome, les saints Marc et Timothée, qui, sous l'empereur Antonin, reçurent la couronne du martyre. — Au même lieu, saint Epigmène, prêtre, lequel étant mort par le glaive, accomplit son martyre sous le juge Turpius, durant la persécution de Dioclétien. — A Rome encore, saint Pigmène, prêtre, qui, précipité dans le Tibre pour la foi de Jésus-Christ, sous Julien l'Apostat, y trouva la mort. — A Césarée, en Palestine, les saints martyrs Timolaus, Denys, Pauside, Romule, Alexandre, un autre Alexandre, Agape, et un autre Denys, qui, ayant été décapités sous le président Urbain, dans la persécution de Dioclétien, méritèrent de recevoir la couronne de la vie éternelle. — En Mauritanie, la fête des saints Romule et Second, frères, qui endurèrent la mort pour la foi de Jésus-Christ. — A Synnade, en Phrygie, saint Agapit, évêque. — A Bresce, saint Latin, évêque. — En Syrie, saint Séleuque, confesseur.

XXVe JOUR DE MARS.

ANNONCIATION DE LA SAINTE VIERGE.

Disons aujourd'hui dévotement avec l'archange Gabriel : *Ave, Maria, gratia plena.* Je vous salue, ô la plus parfaite des créatures ! Je vous salue, ô la plus pure des vierges ! Je vous salue, ô la plus tendre des mères ! Je vous salue, ô Marie pleine de grâce, de beauté, de perfection, de mérite devant le trône de l'Éternel ; pleine de grâce, de bonté, d'amour, de miséricorde pour ceux de vos enfants qui gémissent encore dans cette vallée de larmes, pour nous, pauvres pécheurs ! Je vous salue avec l'ange Gabriel ; je vous salue avec lui de la part de tous les anges et de tous

[1] *Acta SS.*, 24 mart.

les archanges, de la part de tous les trônes et de toutes les dominations, de la part de tous les chérubins et séraphins ; je vous salue avec cet envoyé de Dieu, de la part de Dieu même, de la part du Père qui vous choisit aujourd'hui pour sa fille, de la part du Fils qui vous choisit aujourd'hui pour sa mère, de la part du Saint-Esprit qui vous choisit aujourd'hui pour épouse. Je vous salue enfin, ô Marie, permettez-le-moi, je vous salue de ma part et de la part de tous les pécheurs, dont la rédemption se traite aujourd'hui entre vous et Dieu.

Mon Dieu, qui pourra jamais comprendre l'honneur que vous faites en ce jour à Marie ! Vous lui envoyez un ambassadeur ; c'est un des premiers princes de votre cour. Et vous le lui envoyez, non-seulement pour la saluer et célébrer ses louanges, mais pour traiter avec elle du grand mystère de votre sagesse et de votre miséricorde, la rédemption des hommes et la glorification de votre nom dans tous les siècles ; c'est pour traiter avec elle de ces grandes choses et y obtenir son consentement. Elle hésite, elle délibère, elle oppose comme un obstacle la virginité qu'elle a promise au Seigneur. Il faut que l'archange lui assure de sa part que, par un miracle unique de sa toute-puissance, elle deviendrait mère sans cesser d'être vierge. Ce n'est qu'alors qu'elle consent à l'honneur incomparable de la maternité divine, en disant, avec une profonde humilité : « Me voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » C'est cet humble consentement qu'attendaient les trois personnes divines : le Père éternel, pour lui communiquer l'honneur ineffable d'engendrer dans le temps celui qu'il engendre de toute éternité ; le Fils, pour prendre, dans son sein très-pur, la chair innocente qu'il devait immoler sur la croix ; le Saint-Esprit, pour opérer en elle le plus étonnant de tous les mystères. O mon âme, abîme-toi d'admiration !

O Marie, non-seulement Dieu vous élève aujourd'hui à une dignité incomparable, il vous en rend encore digne par sa grâce et sa miséricorde. Après cela, que puis-je faire pour vous louer, vous bénir, vous aimer dignement ? Que peuvent tous les hommes ? Que peuvent tous les anges en comparaison de ce que Dieu a fait pour vous ? O Marie, que vous dirai-je ? Mon cœur est si plein que je ne sais que vous dire. Après Dieu, c'est vous que j'aime, c'est vous que j'honore, c'est vous que je veux servir ; après Dieu, c'est

vous, mon amour, ma joie, mon bonheur dans le temps et dans l'éternité.

Le même jour, à Rome, saint Quirin, qui, après avoir perdu tous ses biens, enduré une affreuse prison, et subi une cruelle flagellation, sous l'empereur Claude, fut tué d'un coup d'épée et jeté dans le Tibre : les chrétiens l'ayant trouvé vers l'île de Saint-Barthélemi, l'enterrèrent dans le cimetière de Pontien. — Au même lieu, deux cent soixante-deux saints martyrs. — A Sirmich, le martyre de saint Irénée, évêque, qui, du temps de l'empereur Maximien, après de très-cruels supplices, suivis d'une longue et pénible prison, fut décapité sous le président Probus. — A Nicomédie, sainte Dule, servante d'un soldat, laquelle ayant été tuée en défendant sa chasteté, mérita la couronne du martyre. — A Jérusalem, la commémoraison du saint Larron, qui confessa Jésus-Christ, mourant sur la croix, et qui pour cela mérita d'entendre ces paroles si consolantes : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.* — A Laodicée, saint Pélage, évêque, qui du temps de l'empereur Valens, ayant souffert l'exil et d'autres peines, pour la foi catholique, s'endormit au Seigneur. — A Pistoie, les saints confesseurs Baront et Dizier. — Dans l'île d'Aindre, près de l'embouchure de la Loire, saint Herbland, abbé, dont la vertu a été manifestée par l'éclat de ses miracles.

XXVIe JOUR DE MARS.

SAINT LUDGER,

ÉVÊQUE DE MUNSTER EN WESTPHALIE.

Ludger, contemporain de Charlemagne, était natif de Frise, et de race noble ; son père et sa mère étaient chrétiens, et sa mère avait été conservée par un effet singulier de la Providence. Elle avait une aïeule païenne, qui, irritée de ce que son fils n'avait que des filles, ordonna que l'on fît mourir celle-ci avant qu'elle eût teté ; car ces païens superstitieux croyaient permis de faire mourir un enfant, pourvu qu'il n'eût pris encore aucune nourriture. Le domestique chargé de cette exécution voulut plonger l'enfant dans un seau d'eau, la tête la première ; mais la petite, étendant ses bras contre le bord du seau, résista assez longtemps pour attirer la compassion d'une femme du voisinage, qui la prit, l'emporta chez elle, et lui fit promptement avaler du miel ; après quoi il ne fut plus permis de la faire mourir. Elle fut mère de deux

saints évêques, Ludger et Hildegrim, et de plusieurs filles, mères de plusieurs autres évêques.

Dès l'enfance, saint Ludger pria ses parents de le donner à instruire à quelque homme de Dieu, et ils le mirent sous la conduite de saint Grégoire d'Utrecht, qui, le voyant avancer dans la vertu, lui donna l'habit, et le mit dans son monastère. C'était une école d'où sortirent un grand nombre d'évêques et de prêtres. Ensuite il l'envoya en Angleterre avec l'Anglais Alubert, qui était venu travailler avec lui en Frise, et que Grégoire souhaitait qu'il fût sacré évêque. Ludger y passa une année à étudier sous Alcuin, et y fut ordonné diacre et Alubert évêque ; après quoi il revint en Frise auprès de l'abbé Grégoire. Mais quelque temps ensuite, il en obtint la permission de retourner en Angleterre s'instruire encore auprès d'Alcuin, qui enseignait à York. Il en revint au bout de trois ans, apportant une grande quantité de livres. Saint Albéric le fit ordonner prêtre à Cologne, au même temps qu'il fut consacré évêque, et le chargea de l'église de Doken, où saint Boniface avait souffert le martyre. Mais il ne laissait pas de gouverner le monastère d'Utrecht, par quartier, avec deux autres prêtres et l'évêque Albéric, qui l'avait ainsi ordonné.

Saint Ludger travailla sept ans en Frise depuis la mort de saint Grégoire, c'est-à-dire depuis 776 jusque vers 783, et pendant ce temps il fit un grand nombre de conversions, fonda plusieurs églises et plusieurs monastères. Les choses étaient en cet état quand le ravage des Saxons l'obligea de quitter la Frise. Il distribua en divers lieux ses disciples, qui étaient en grand nombre, et en emmena deux avec lui, savoir : Hildegrim, son frère, et Gerbert, surnommé le Chaste. Il alla à Rome, soit avec saint Willehade, comme disent quelques-uns, soit l'année suivante, et passa au mont Cassin, où il s'arrêta pour apprendre la règle de saint Benoît ; car il se proposait d'établir un monastère dans une terre qui lui appartenait. Il revint en Frise au bout de deux ans et demi [1].

Charlemagne ayant entendu parler de Ludger, le chargea de l'instruction des Frisons, des cinq cantons à l'orient de la rivière de Labec. Il passa même, de l'avis du prince, dans une île entre

[1] *Acta SS.*, 26 mart.

la Frise et le Danemark, où l'on adorait un dieu nommé Sosise. Il en abattit les temples, bâtit une église, et, ayant converti les habitants, il les baptisait dans une fontaine où saint Willebrod avait baptisé trois hommes, et dont les païens, par superstition, n'osaient puiser de l'eau qu'en silence.

Parmi les Frisons que Ludger eut le bonheur de convertir fut Landeric, fils du prince de ce pays. Le saint missionnaire, qui fut son parrain, l'instruisit avec soin dans les saintes lettres, et, dans la suite, il l'ordonna prêtre. Landeric ne trompa pas ses espérances. Il fut longtemps le chef de l'école chez les Frisons, et le plus ferme soutien de cette chrétienté, tant par son zèle que par le crédit que lui donnait sa naissance.

Dieu autorisa par des prodiges la prédication de Ludger. Comme il était un jour à table avec ses disciples chez une dame frisonne, on lui présenta un homme aveugle depuis trois ans, nommé Bernlef, qui était fort connu et aimé dans tout le pays, parce qu'il savait chanter avec grâce les combats des anciens rois de sa nation. Ces chansons, conservées dans la mémoire par tradition, étaient les seuls monuments de l'histoire parmi la plupart de ces peuples barbares, et Charlemagne fut le premier qui les fit mettre par écrit. Ludger, regardant l'aveugle d'un air gai, lui demanda s'il voulait se confesser à lui et en recevoir la pénitence. Bernlef, qui ne s'attendait point à cette demande, accepta cependant la proposition, et Ludger lui donna un rendez-vous pour le lendemain.

Le saint missionnaire étant monté à cheval, Bernlef se fit conduire sur un cheval à sa rencontre au lieu marqué, Ludger prit le cheval de l'aveugle par la bride, pour le mener à l'écart, où il entendit sa confession et lui imposa la pénitence. Après quoi, lui ayant fait le signe de la croix sur les yeux, il mit sa main devant lui et lui demanda s'il voyait quelque chose. Il répondit, plein de joie, qu'il voyait sa main. En continuant leur route, ils approchèrent d'un village nommé Werthem. Ludger lui demanda s'il reconnaissait ce lieu. Bernlef lui en dit le nom, et assura qu'il distinguait les maisons et les arbres. Alors le saint missionnaire le conduisit dans un oratoire voisin, et après lui avoir fait rendre grâces à Dieu : « Jurez, lui dit-il, que de mon vivant vous ne direz à personne que c'est moi qui vous ai guéri. » Bernlef le jura et garda

sa parole. Il contrefit même encore quelques jours l'aveugle, pour mieux cacher l'auteur de sa guérison, et il ne raconta le miracle qu'après la mort du saint.

Saint Ludger ayant été obligé de sortir de Frise pendant une seconde persécution, chargea Bernlef, qu'il savait être bienvenu partout, d'aller de maison en maison pour baptiser, avec l'agrément des mères, des enfants moribonds, par immersion ou par infusion. Il en baptisa ainsi dix-huit, qui moururent aussitôt après, excepté deux, à qui, dans la suite, Ludger donna la confirmation. Ce qui est dit ici du baptême par infusion, prouve seulement qu'il était en usage pour les malades. Bernlef mourut saintement dans un âge fort avancé. Sa femme, le voyant au lit de la mort, s'écriait, fondant en larmes, qu'elle ne pourrait lui survivre. « Consolez-vous, lui répondit-il, si j'ai quelque pouvoir auprès de Dieu, vous me suivrez de près. » Elle mourut en effet quinze jours après.

Quand la moisson fut devenue plus abondante en Saxe, Charlemagne chargea Ludger d'en cultiver la partie occidentale ; ce qu'il fit sans quitter le soin de la mission de Frise. Pour y faciliter les progrès de l'Evangile, il proposa d'ordonner évêque quelqu'un de ses disciples. Mais Hildebalde, évêque de Cologne, le pressa d'accepter lui-même l'épiscopat. Il répondit par ces paroles de l'apôtre : « Il faut que l'évêque soit sans reproche. — Hélas ! reprit Hildebalde, on n'a pas observé cette règle à mon égard. » Il fit de nouvelles instances à Ludger, qui fut enfin obligé de se rendre aux désirs du peuple et à l'ordre de l'empereur. Il fut ordonné, l'an 801, premier évêque de Mimigardtfort, depuis nommé Munster, à cause d'un monastère de chanoines que le saint évêque y fit bâtir.

Il avait fait construire, quelques années auparavant, dans une terre de son patrimoine, le monastère de Werden, dont on rapporte la fondation à l'an 796. Il en fit aussi bâtir un à Helmstat. Charlemagne, qui connaissait le saint usage qu'il faisait des biens de l'Eglise, lui donna, avec l'évêché de Mimigardtford, le monastère de Leuze en Brabant. Comme Ludger n'avait pas fait profession de la vie monastique, quoiqu'il en pratiquât les observances, dès qu'il fut élevé à l'épiscopat, il mangea de la chair et quitta la cuculle. Mais il ne quitta pas le cilice qu'il portait caché sous ses habits.

Etant évêque, il guérit encore un aveugle. Pendant qu'il faisait la visite de son diocèse, comme il se trouvait un jour à table dans un certain village de Saxe, un aveugle vint crier à sa porte. Il envoya le diacre qui avait soin des pauvres lui porter du pain et de la viande. L'aveugle n'en ayant pas voulu, le diacre retourna lui chercher à boire, ce qu'il refusa aussi, en disant qu'il souhaitait seulement paraître devant l'évêque, afin qu'il le secourût. Le diacre, qui ne comprit pas ce qu'il voulut, le laissa, et l'aveugle commença à crier plus haut qu'auparavant. Ludger lui envoya de l'argent qu'il refusa pareillement, en disant qu'il demandait seulement à parler au saint évêque. Il fut donc introduit, et Ludger lui dit : « Mon frère, que me voulez-vous ? — Faites, dit-il, que je voie, pour l'amour de Dieu ! — Que vous voyiez, pour l'amour de Dieu ! » reprit Ludger en s'étonnant de sa demande. Et à l'instant, quoiqu'il n'eût répété ces paroles que pour témoigner sa surprise, l'aveugle recouvra la vue, et, s'étant mis à table, il but et mangea avec une grande joie.

Le saint évêque eut un ardent désir d'aller prêcher l'Evangile aux Normands, c'est-à-dire aux Danois et aux autres peuples du nord ; mais il ne put en obtenir la permission de Charlemagne, qui le croyait nécessaire en Germanie. A une époque où l'on ne craignait point encore, le saint homme eut révélation des ravages que les Normands feraient un jour dans l'empire des Francs. Il le prédit à sa sœur Hériburge en versant beaucoup de larmes. Elle s'écria en gémissant : « Plaise au Seigneur de m'enlever de ce monde avant que ces calamités n'arrivent ! Ludger lui répondit : Il n'en sera pas ainsi ; ces malheurs arriveront de votre vivant, mais moi je ne les verrai pas dans mon corps. » Et de fait, lorsque l'évêque Altfrid, deuxième successeur de saint Ludger, écrivait ces détails sous la dictée d'Hériburge, les Normands avaient brûlé les églises et les monastères de ces parages, et réduit les campagnes en un désert.

Les grandes charités que faisait Ludger donnèrent occasion de le calomnier à quelques envieux. Parce qu'il distribuait libéralement aux pauvres tous ses revenus, il fut accusé auprès de Charlemagne de dissiper les biens de son église, et il eut ordre de venir rendre compte de sa conduite. Il se rendit à la cour et prit un logement près du palais. Charlemagne ayant su son arrivée, le

manda dès le matin. Ludger récitait alors son office. Il répondit qu'il irait à l'audience quand il aurait fait ses prières. L'empereur, impatient de le voir, envoya jusqu'à trois fois pour le presser, sans que rien obligeât le saint évêque à les interrompre. Quand il eut achevé, il alla saluer l'empereur, qui lui dit avec un peu d'émotion : « Evêque, d'où vient ce peu d'égards à mes ordres, et pourquoi m'obliger à vous envoyer tant de messages ? — Prince, répondit-il, c'est que j'ai cru devoir préférer Dieu à vous et à tous les hommes ; c'est ce que vous-même m'avez commandé de faire en me donnant mon évêché. — Evêque, répliqua aussitôt Charlemagne, je vous remercie de ce que je vous trouve tel que je vous croyais. Quelques-uns ont interprété mal vos bonnes œuvres ; mais je vous promets de ne les écouter plus. »

Hildegrim, frère de saint Ludger, était aussi fort distingué par sa piété. Charlemagne lui donna l'évêché de Châlons-sur-Marne ; mais il paraît qu'il le quitta après la mort de saint Ludger, qui arriva l'an 809, le 26 mars, jours auquel il est honoré. Ludger, quoique infirme sur la fin de sa vie, célébrait tous les jours la messe, et le dimanche de la Passion qui précéda la nuit qu'il mourut, il prêcha deux fois, la première à la messe du matin, et la seconde à celle qu'il célébra à neuf heures. Ses disciples voulurent l'enterrer à Werden, ainsi qu'il l'avait ordonné ; mais le peuple s'y opposa, et l'on prit le parti de laisser le corps comme en dépôt dans l'église de Mimigardtford. Pendant ce temps-là, Hildegrim obtint un ordre de l'empereur pour faire exécuter les dernières volontés de son frère. Il lui succéda dans le gouvernement du monastère de Werden, et Gerfroi, son neveu, dans le siége de Munster. La vie de saint Ludger a été écrite par Altfrid, son second successeur, sur les mémoires que lui fournirent Hildegrim, frère du saint, la religieuse Hériburge, sa sœur, et Gerfroi, son neveu [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie Lavicane, saint Castule, intendant des étuves du palais impérial, qui, logeant chez lui des chrétiens, fut pour cela trois fois suspendu en l'air, trois fois interrogé par le juge ; enfin, comme il persévérait à confesser la foi de Jésus-Christ, on le jeta dans une fosse, où, accablé d'une masse de sable qu'on fit tomber sur lui, il rem-

[1] *Acta SS.*, 26 mart. *Act. Bened.*, sect. IV, pars I.

porta la couronne du martyre. — Au même lieu, les saints Pierre, Marcien, Jovin, Thècle, Cassien et plusieurs autres martyrs. — Dans la Pentapole de Libye, la fête des saints martyrs Théodore, évêque, Irénée, diacre, Sérapion et Ammone, lecteurs. — A Sirmich, saint Montan, prêtre, et sainte Maxime, qui furent noyés pour la foi de Jésus-Christ. — De plus, les saints Quadrat, Théodose, Emmanuel, et quarante autres martyrs. — A Alexandrie, saint Eutique, et plusieurs autres saints martyrs, qui, du temps de l'empereur Constance, sous George, évêque arien, furent passés au fil de l'épée pour la foi catholique. — A Saragosse, en Espagne, saint Braulion, évêque et confesseur. — A Trèves, saint Félix, évêque.

XXVIIe JOUR DE MARS.

SAINT RUPERT,

PREMIER ÉVÊQUE DE SALZBOURG.

Saint Rupert ou Robert était de la race des rois de France, et évêque de Worms, la seconde année de Childéric III, l'an 696.

Sa réputation étant venue jusqu'à Théodon, duc de Bavière, il lui envoya des députés pour le prier instamment de venir instruire la province du Norique. Le saint évêque y envoya d'abord des missionnaires, puis il y alla lui-même; et le duc, plein de joie, vint au-devant de lui jusqu'à Ratisbonne, où il le reçut avec grand honneur. Saint Rupert, l'ayant instruit tant de la morale que de la foi catholique, le baptisa avec plusieurs de sa nation, tant des nobles que du peuple. Il est certain que, dès le temps du roi Théodoric Ier, les Bavarois avaient reçu la religion chrétienne, comme il paraît par leurs lois; mais nous voyons en même temps, surtout par le capitulaire du pape Grégoire, qu'il n'y existait aucune organisation d'évêchés sous une métropole, ni, par conséquent, aucune succession assurée d'évêques. On conçoit que dans cet état de choses, surtout au milieu des révolutions politiques du royaume d'Austrasie, les générations nouvelles de la Bavière, sans être précisément idolâtres, ne fussent pas toujours chrétiennes. C'est à quoi le pape saint Grégoire II cherchait à remédier par ses légats.

Le duc Théodon, étant converti, promit à saint Rupert de choisir

un lieu pour établir un siége épiscopal, et de bâtir des églises et des logements pour les ecclésiastiques. Le saint évêque s'embarqua sur le Danube et vint jusqu'aux frontières de la Pannonie inférieure, prêchant la foi. En revenant, il passa par Laureac, à présent Lorch, autrefois métropole du Norique, où il guérit plusieurs malades par ses prières et convertit plusieurs personnes. Ensuite, ayant appris qu'en un lieu nommé Juvave, il y avait eu quantité d'édifices merveilleux, mais alors presque ruinés et couverts d'arbres, il y alla lui-même, et demanda ce lieu au duc Théodon. Le duc le lui accorda volontiers avec les terres des environs, dans une étendue de deux lieues. Saint Rupert y établit son siége épiscopal, bâtit une belle église en l'honneur de saint Pierre, avec un cloître et les logements des clercs, pour y célébrer l'office tous les jours. C'est ainsi qu'à la voix de son pontife, l'antique Juvave sortit de ses ruines pour revivre des siècles sous le nom de Saltzbourg.

Ce saint évêque, ayant besoin d'ouvriers pour l'aider à prêcher l'Evangile, retourna en son pays et en amena douze, avec sa nièce Erentrude, qui s'était consacrée à Dieu. Il fonda pour elle un monastère en l'honneur de la sainte Vierge, sur une montagne voisine, et elle en fut la première abbesse. Il continuait à visiter assidûment tout le pays, à bâtir des églises et à ordonner des clercs. Enfin, après s'être donné un successeur, il mourut l'an 718, le jour de Pâques, 27 mars, auquel l'Eglise honore sa mémoire [1].

Le même jour, à Drisipare, en Pannonie, saint Alexandre, soldat, qui, après avoir soutenu de rudes combats pour Jésus-Christ et fait de nombreux miracles, accomplit son martyre, sous l'empereur Maximien, en ayant la tête coupée. — Le même jour, saint Philet, sénateur, sainte Lydie, sa femme, et leurs enfants, Macédo et Théoprépide, saint Amphiloque, chef de milice, et saint Cronidas, greffier, mis à mort pour avoir confessé Jésus-Christ. — En Perse, les saints martyrs Zanitas, Lazare, Marotas, Narsès, et cinq autres, qui, ayant été cruellement massacrés sous Sapor, roi de Perse, méritèrent la palme du martyre. — En Egypte, saint Jean, ermite, homme d'une grande sainteté, qui, favorisé des plus précieuses grâces de Dieu, et rempli de l'esprit de prophétie, prédit à l'empereur Théodose les victoires qu'il devait remporter sur les tyrans Eugène et Maxime.

[1] *Acta SS.*, 27 mart.

XXVIIIe JOUR DE MARS.

SAINT GONTRAM,

ROI DE BOURGOGNE.

Il était fils de Clotaire Ier, roi de France, et petit-fils de Clovis Ier et de sainte Clotilde. Clotaire était maître de la France et d'une partie de l'Allemagne, lorsqu'il tomba malade et se vit contraint de tout quitter. « Eh bien, disait-il à ses courtisans, qu'en pensez-vous ? quel est ce roi céleste qui fait ainsi mourir de si grands rois ? » Il mourut de cette sorte à Compiègne, l'an 561, après en avoir régné cinquante. Ses quatre fils tirèrent au sort la monarchie des Francs. Charibert eut Paris et l'Aquitaine ; Gontram eut Orléans, la Bourgogne, et fit sa capitale de Châlon-sur-Saône ; Chilpéric eut la Neustrie, et fut appelé roi de Soissons ; Sigebert, le plus jeune, eut l'Austrasie, et fit de Metz sa capitale.

C'était une époque de révolutions et de meurtres politiques. Charibert étant mort l'an 567 sans laisser de fils, ses trois frères partagèrent entre eux son royaume. Sigebert est assassiné, laissant un fils de cinq ans. Chilpéric meurt de la même manière, laissant un fils de deux mois. Gontram servit de père à ses deux neveux. Dans les commencements de son règne, il commit lui-même plus d'une faute par faiblesse et entraînement, mais il les expia par la pénitence. Ce qui dominait dans son caractère, était la bonté et la piété.

A la mort de Chilpéric, étant allé à Paris, il s'appliquait à réparer les injustices de son frère défunt. Il fit restituer aux particuliers les biens que Childéric leur avait enlevés, ordonna l'exécution des testaments en faveur de l'Eglise, qu'il avait cassés, et fit de grandes libéralités aux pauvres. On l'avertit, toutefois, qu'on en voulait à sa vie. Cela fut cause que, tant qu'il resta à Paris, il marchait toujours environné de gardes, même quand il allait à l'église. Un jour de dimanche qu'il assistait à la messe, le diacre ayant fait faire silence pour la commencer, Gontram se tourna vers le peuple et dit : « Je vous conjure, hommes et femmes qui êtes ici rassemblés, de vouloir bien me garder une fidélité inviolable, et

de ne pas me tuer, comme vous avez fait récemment mes frères. Qu'il me soit permis, au moins pendant trois ans, d'élever mes neveux, qui sont mes fils adoptifs; de peur, ce qu'à Dieu ne plaise, que si je venais à mourir, vous ne vinssiez à périr avec ces enfants, n'y ayant aucun homme fait dans notre famille pour vous défendre. » A ces mots, tout le peuple adressa des prières à Dieu pour le roi. Ses deux neveux étaient Childebert d'Austrasie, fils de Sigebert et de Brunehaut, et Clotaire II, fils de Chilpéric et de Frédégonde.

Gontram, reçut le jeune roi d'Austrasie avec la tendresse d'un père. Lui ayant mis une lance à la main, il lui dit devant tout le monde : « C'est ici la marque que je vous donne mon royaume. Désormais, soumettez à votre autorité toutes mes villes comme étant les vôtres. Car, par le fait de nos péchés, il ne reste de notre famille que vous, qui êtes le fils de mon frère. Vous serez donc mon héritier et mon successeur dans tout mon royaume, à l'exclusion de tous les autres.» Puis, le prenant à l'écart et lui recommandant le secret le plus inviolable sur ce qu'il allait lui dire, il lui fit connaître en détail les hommes qu'il devait ou non honorer de sa confiance.

Un jour, allant faire sa prière dans les différentes églises d'Orléans, le roi Gontram se dirigea vers la demeure de saint Grégoire de Tours, qui logeait dans l'église de Saint-Avit. Grégoire se leva plein de joie à sa rencontre, et, après lui avoir donné sa bénédiction, le pria de vouloir bien accepter chez lui quelques eulogies de saint Martin. Gontram ne s'y refusa point ; il entra avec beaucoup de bienveillance, but un verre de vin, avertit Grégoire de ne manquer au dîner où il avait invité tous les évêques, et se retira joyeux. Ce qu'il faisait pour Grégoire de Tours, il le faisait pour les citoyens d'Orléans. Il acceptait leur invitation, allait dîner chez eux, et les charmait tous par sa bonté. On l'appelait généralement le bon roi.

Grégoire lui avait demandé la grâce de quelques seigneurs impliqués dans une insurrection politique, et qui s'étaient refugiés dans l'église de Saint-Martin de Tours ; mais il n'avait pu rien obtenir. Il ne se rebuta point ; il retourna le lendemain, et dit au roi : « Ecoutez, prince ; j'ai été envoyé vers vous en ambassade par mon seigneur ; quelle réponse voulez-vous que je lui fasse, puis-

que vous ne daignez pas m'en faire ? Le roi, surpris, lui demanda : Quel est donc votre seigneur, qui vous envoie ? L'évêque lui dit en souriant : Celui qui m'envoie, c'est saint Martin.» A ce nom, Gontram fit venir les coupables, leur reprocha leur perfidie, les appela malins renards, et puis leur rendit ses bonnes grâces, ainsi que les biens qu'on leur avait enlevés.

Le zèle de Gontram soutenait et animait celui des prélats de son royaume. Ayant perdu ses deux fils, qui devaient être ses héritiers, il s'appliqua plus que jamais à toute sorte de bonnes œuvres. Il paraissait, dit Frédégaire, comme un évêque avec les évêques, tant il avait de zèle pour les intérêts de l'Eglise. Les exemples d'un si bon roi sanctifièrent sa famille. Les deux princesses, ses filles, Clodeberge et Clotilde, renoncèrent aux grandeurs et aux plaisirs du monde, pour consacrer à Dieu leur virginité ; et Clodeberge ne tarda pas à en recevoir la récompense dans le ciel.

Gontram se distingua surtout par sa magnificence à fonder et à doter des églises. Il donna plusieurs belles terres au monastère de Saint-Symphorien d'Autun et à celui de Saint-Bénigne de Dijon, et il établit dans ce dernier la psalmodie perpétuelle sur le modèle du monastère d'Agaune, où les moines, divisés en plusieurs troupes, se relevaient les uns les autres pour chanter nuit et jour, sans interruption, les louanges de Dieu. Il fit bâtir une magnifique église et un monastère dans le faubourg de Châlon-sur-Saône, en l'honneur de saint Marcel, martyr, et il y institua aussi un chœur continuel, voulant que l'ordre de la psalmodie fût le même que celui qui était observé dans l'église de Tours. Il fit approuver par quarante évêques les règlements qu'il y établit. Rien n'est plus édifiant que la manière dont ce prince parle dans l'acte de la fondation de ce monastère ; il commence ainsi :

« Gontram, par la disposition de la divine Providence, roi sous le règne de Dieu, serviteur des serviteurs du Seigneur, à tous les enfants de notre mère la sainte Eglise, salut. Je vois avec douleur qu'en punition de nos péchés, des églises, fondées pour le service de Dieu, dépérissent par l'ambition démesurée des princes et par la trop grande négligence des prélats, et je suis pénétré de douleur de ne pouvoir suffire à tout. Cependant, pour ne pas paraître les mains vides devant l'arche du Seigneur, nous avons résolu de

doter des plus belles terres la basilique que nous avons fait soigner en l'honneur du glorieux martyr Marcel de Châlon. Il marque ensuite plusieurs lieux, dont il charge les habitants de bâtir les divers édifices nécessaires aux monastères, et il termine par ces paroles : Si quelqu'un viole ces dispositions, qu'il soit effacé du livre de vie[1]. »

Le roi Gontram assembla plusieurs conciles, non-seulement pour régler les affaires de l'Eglise, mais encore pour le bien temporel des peuples, pour concilier les différends d'un royaume à l'autre, et prévenir ainsi les guerres civiles entre les Francs. Pour lui, les conciles étaient encore des conseils d'État. Sa charité se montra surtout en cette circonstance.

Un vaisseau venu d'Espagne apporta la peste à Marseille, pendant que Théodore, évêque de cette ville, était à la cour de Childebert. Le saint évêque retourna aussitôt consoler et soulager son peuple affligé. Il n'omit aucun des secours spirituels et temporels qu'il pouvait lui procurer, et quand la maladie et la désertion eurent réduit les habitants de cette grande ville à un assez petit nombre, il s'enferma dans l'enceinte de l'église de Saint-Victor, avec ceux qui restaient, passant les jours et les nuits en prières, pour désarmer la colère de Dieu. Le mal contagieux ayant gagné de Marseille dans le territoire de Lyon, Gontram fit tout à la fois l'office d'un bon roi et d'un pieux évêque. Il ordonna qu'on célébrât des rogations, et que, pendant les trois jours qu'elles dureraient, on jeûnât au pain d'orge et à l'eau. Il montra le premier l'exemple, en redoublant ses austérités, ses prières et ses aumônes accoutumées. Ses sujets le regardaient avec vénération, et respectaient encore plus en lui la qualité de saint que celle de roi. On arrachait les franges de ses vêtements, pour les appliquer aux malades : une femme en guérit son fils d'une fièvre quarte. On lui amenait même des possédés, et Grégoire de Tours dit qu'il avait été témoin du pouvoir qu'il avait sur eux. Gontram était surtout le protecteur de l'innocence opprimée par les grands, comme il le fit voir l'année suivante 589, en prenant la défense d'une jeune vierge, à qui l'amour de la pudeur avait inspiré le courage d'une héroïne.

[1] Greg., l. IX, c. XXI et XXII.

Le duc Amolon, en l'absence de sa femme, s'éprit d'une passion criminelle pour une jeune fille, et se la fit amener de nuit par ses domestiques, étant ivre. Comme elle résistait de toutes ses forces, les domestiques lui donnèrent des coups de poing, et la mirent en sang. Le duc, pris de vin, la reçut dans cet état. Mais aussitôt elle saisit une épée qu'elle aperçut au chevet du lit, et lui en donna un coup vigoureux à la tête, comme autrefois Judith à Holoferne. Aux cris du duc, ses domestiques accourent et veulent la tuer. Mais il leur dit en expirant : « N'en faites rien : c'est moi qui ai péché en voulant lui ravir l'honneur : ce qu'elle a fait mérite plutôt qu'on lui conserve la vie. » La jeune héroïne, profitant du trouble où était la famille, s'échappa de la maison, arriva la nuit même à Châlon, se réfugia dans l'église de Saint-Marcel, s'y jeta aux pieds du roi Gontram, et lui conta ce qui lui était arrivé. Ce prince la reçut avec bonté, lui accorda, non-seulement la vie, mais rendit en sa faveur une ordonnance par laquelle, déclarant qu'il la prenait sous sa protection, il défendit aux parents du duc de l'inquiéter [1].

Enfin le bon roi Gontram, car ainsi le nommaient ses contemporains, mourut le 28 mars 593, à Châlon-sur-Saône, où il fut enseveli dans l'église de Saint-Marcel, que lui-même avait fondée. Par sa mort, son neveu Childebert, roi d'Austrasie, hérita du royaume de Bourgogne. L'Eglise a mis le roi Gontram au nombre des saints et en fait mémoire le 28 mars. Cela ne veut pas dire que toutes les actions de sa vie fussent saintes ; car il en est quelques-unes qu'il expia par la pénitence. Mais quand on pense qu'il était le chef des Francs, parmi lesquels le meurtre était comme une habitude et se compensait légalement par quelques pièces de monnaie ; quand on se rappelle les cruautés commises par tous les princes barbares que l'histoire nous a fait connaître un peu en détail, entre autres par son père et par son frère Chilpéric, sa bonté, sa piété, sa charité tiennent du prodige. On y voit comme l'élément chrétien travaillait sans cesse à corriger la barbarie originelle. C'est la crainte de Dieu, c'est le culte des saints qui arrêtent le bras et radoucissent le cœur de Gontram ; ce sont les évêques qui le portent à la clémence.

[1] Greg., c. XXVII.

On voit en particulier, par l'étude attentive de son époque, ainsi que des suivantes, quel bonheur c'était pour l'humanité que les églises et les monastères fussent autant d'asiles où l'on pût se dérober à la vengeance de son ennemi. Les Francs étaient si familiarisés avec le meurtre des rois mêmes, qu'ils dirent en face à Gontram : « Elle est encore entière, la hache qui a fendu la tête de tes frères, et elle atteindra la tienne plus facilement encore, » et que Gontram pria le peuple, dans l'église, de ne pas le tuer, comme ils avaient tué ses frères, mais de le laisser encore vivre au moins trois ans. Quel bonheur n'était-ce donc pas, au milieu d'une nation aussi meurtrière, que chaque monastère, chaque église fût un asile inviolable où pût se réfugier le malheureux qui avait à craindre pour sa vie ? L'on conçoit le zèle des évêques pour soutenir ces refuges de l'humanité. Aujourd'hui, qu'une justice régulière veille à la sûreté publique, ces mêmes asiles ne sont point nécessaires ; mais alors ils étaient un bienfait immense. Enfin, ce sont ces asiles mêmes de la religion, ce sont les efforts de l'Eglise et des évêques à les maintenir inviolables qui peu à peu ont inspiré aux nations modernes plus de respect pour la vie de l'homme.

Le même jour, à Césarée, en Palestine, la fête des saints martyrs Prisque, Malch et Alexandre, qui, durant la persécution de Valérien, demeurant dans une métairie du faubourg, et voyant qu'ils pouvaient obtenir dans cette ville la couronne céleste du martyre, embrasés du zèle de la foi, vinrent de leur plein gré trouver le juge, et lui reprochèrent sa cruauté à répandre le sang de tant d'innocents : au même instant, en haine du nom de Jésus-Christ, il les fit exposer aux bêtes pour en être dévorés. — A Tarse, en Cilicie, les saints martyrs Castor et Dorothée. — En Afrique, les saints Rogat, Successe, et seize autres martyrs. — A Rome, saint Sixte III, pape et confesseur. — A Norcia, saint Spes, abbé, homme d'une admirable patience, dont l'âme, au moment de sa mort, fut vue de tous ses religieux, monter au ciel sous la figure d'une colombe.

XXIXe JOUR DE MARS.

SAINTS JONAS ET BIRCH-JÉSUS,

MARTYRS EN PERSE.

L'an 327, dix-huitième de son règne, Sapor, roi de Perse, se mit à renverser les églises et les autels, à incendier les monastères et à persécuter cruellement tous les chrétiens de son empire. Quiconque refusait d'adorer le soleil, le feu et l'eau, était soumis à d'intolérables tortures. Il y avait deux frères également vertueux dans la ville de Beth-Asa ; leurs noms étaient Jonas et Birch-Jésus, c'est-à-dire Béni-Jésus. Ayant appris qu'on tourmentait les martyrs en certains lieux, ils résolurent d'y aller. Arrivés dans la ville de Hubaham, ils y trouvèrent en prison un grand nombre de fidèles, qu'ils encouragèrent par leurs exhortations ; si bien que les uns confessèrent glorieusement la foi, et que les autres remportèrent la couronne du martyre. Ces derniers furent au nombre de neuf.

Le juge, ayant su la conduite des deux frères, les fit amener à son tribunal et essaya d'abord de leur persuader par de douces paroles à obéir au roi des rois, c'est-à-dire au roi de Perse, et à adorer le soleil, la lune, le feu et l'eau. Les saints répondirent : « Vous devez respecter non-seulement le roi dont vous avez reçu la puissance, mais beaucoup plus encore celui qui vous a donné la sagesse et l'intelligence. C'est pourquoi il vous faut chercher d'abord qui est ce Roi des rois, souverain Seigneur du ciel et de la terre, qui fixe les temps et les change à son gré, dont l'autorité fait les juges, et qui leur donne la puissance pour défendre la vérité. Nous vous prions donc à notre tour de décider auquel de ces rois il faut nous contraindre d'obéir, nous autres mortels, ou à celui qui est le souverain Créateur de toutes choses, ou bien à ce roi que la mort enlèvera dans peu pour le réunir à ses ancêtres ? » Les princes des mages furent extrêmement irrités de leur entendre dire que le roi n'était pas immortel, mais qu'il mourrait un jour. Ils firent préparer des verges remplies d'épines, et, en attendant, séparèrent les deux frères. Ayant renfermé Birch-Jésus dans une

obscure prison, ils s'efforcèrent, par les plus terribles menaces, de persuader à Jonas de sacrifier au feu, au soleil et à l'eau, suivant les ordres du roi. Tout fut inutile. Alors le chef des mages ordonna de dépouiller le martyr, de l'attacher à un pieu placé sous le nombril, et de le frapper avec des verges jusqu'à ce que les côtes fussent à nu. Tout le temps du supplice, Jonas ne dit autre chose que cette prière : « Je vous rends grâces, Dieu d'Abraham, notre père, qui, le prévenant de votre miséricorde, l'avez fait sortir autrefois de ce lieu, et nous avez rendus dignes d'apprendre par lui les mystères de notre foi. Maintenant donc je vous prie, Seigneur, de nous accorder ce que l'Esprit-Saint annonçait par la bouche de David, notre père, de vous offrir un holocauste parfait. » A la fin il s'écria à haute voix : « Je renonce au roi idolâtre et à tous ses sectateurs, que je déclare ministres du mauvais démon. Je renie en outre le soleil, la lune, les étoiles, le feu et l'eau. Au contraire, je crois et je confesse le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit. » Les juges lui firent attacher une corde aux pieds et traîner dans un étang glacé, pour toute la nuit, avec des gardes pour l'empêcher d'en sortir.

Après avoir soupé et pris un peu de sommeil, les princes des mages firent comparaître Birch-Jésus, et lui dirent que son frère avait embrassé leur religion. « Eh bien, répondit le saint martyr, je louerai d'autant plus mon Dieu, le Dieu véritable, que mon frère l'a plus outragé par son apostasie, comme vous me l'apprenez ; quoique je sente bien qu'en ceci encore vous avez menti et que vous cherchez à me circonvenir. Mais la vérité ne le permettra pas. Car qui serait assez aveugle pour croire avec vous qu'il y a quelque chose de divin dans des corps matériels destinés au service des hommes ? Comment, sans être insensés, pourrions-nous rendre des honneurs divins au feu, que le souverain Créateur a fait pour la commune utilité des mortels, puisque nous voyons tout le monde en user également, les pauvres aussi bien que les riches ? » Le saint développa ces pensées avec tant de force et d'éloquence, que les mages, étonnés, se dirent : « Ne permettons pas qu'il parle davantage en public ; autrement les adorateurs mêmes du soleil abandonneront notre culte et nous traiteront d'impies. Ils résolurent donc de ne l'interroger plus que la nuit. En même temps ils lui appliquèrent sur chaque bras des lames de fer

toutes rouges, en disant : « Par la fortune du roi des rois, si tu fais tomber une de ces lames, nous dirons que tu as renoncé à la foi des chrétiens.—Mauvais démons, ministres d'un roi impie ! s'écria le bienheureux martyr ; non ! par notre Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu ; non ! dis-je, je ne crains pas votre feu, et pas une de vos lames ne m'échappera ! Pour Dieu même, je vous en conjure, réunissez vos tourments de toute espèce et hâtez-vous d'en faire en moi l'épreuve. Car qui combat pour Dieu est plein de courage. » A ces mots, les juges lui firent verser du plomb fondu dans les narines et dans les yeux, après quoi on le ramena en prison, où il fut pendu par un pied.

Le lendemain, les mages s'étant fait présenter Jonas, lui dirent : « Comment vous portez-vous ? Peut-être que la nuit dernière vous a été pénible, l'ayant passée sur un étang glacial. — Non, répondit Jonas, je vous l'assure par le vrai Dieu que mon âme espère voir bientôt ; non, depuis le jour que ma mère m'a mis au monde, je n'ai pas eu de jour plus agréable et plus délicieux : le souvenir du Christ souffrant a été pour moi une consolation ineffable. Les mages reprirent : Il faut que tu saches que ton compagnon a renoncé. — Oui, répliqua le martyr, je sais depuis longtemps qu'il a renoncé au diable et à ses anges.—Prends garde, dirent les mages, de périr misérablement, abandonné de Dieu et des hommes.—Mais vous-mêmes, répondit le saint, si vous êtes sages, comme vous vous en flattez, dites-moi s'il ne vaut pas mieux semer le blé que de le laisser en tas dans un grenier, sous prétexte de le préserver des pluies et des orages. La vie est comme une semence que le chrétien jette sur la terre : elle produira dans le monde à venir, où le Christ la renouvellera dans une gloire immortelle.— Prends garde, dirent les mages de nouveau, prends garde que vos livres ne t'abusent ; car ils ont déjà trompé bien du monde.— Il est vrai, repartit le saint, qu'ils ont détaché un grand nombre de personnes des voluptés du siècle, après leur avoir fait goûter les douleurs du Christ souffrant. Car dès qu'un chrétien s'est une fois enivré de l'amour du Christ mourant pour lui sur la croix, il oublie richesses, honneurs, or, argent. Se souciant fort peu des rois et des princes, il soupire après la vue du seul roi véritable, dont le royaume est éternel et la puissance de génération en génération. »

Les juges, voyant l'inébranlable constance du martyr, lui font

couper les doigts des mains et des pieds, phalange par phalange, et les sèment de côté et d'autre. Puis, s'adressant au martyr : « Vois-tu, dirent-ils, comme nous avons semé tes doigts ? Tu n'as qu'à attendre la moisson, pour récolter de cette semence un grand nombre de mains. — Je ne redemande pas un grand nombre de mains, répondit le bienheureux Jonas. Dieu qui m'a créé d'abord, me créera de nouveau des ailes nouvelles. » Aussitôt on lui arrache la peau de la tête, on lui coupe la langue et on le jette dans une chaudière de poix bouillante. Mais la poix s'échappe tout à coup sans endommager le martyr. Alors les juges l'étendent sous une presse de bois et lui brisent les membres ; puis ils le scient par morceaux et les jettent dans une citerne desséchée, avec des gardes pour empêcher qu'on ne les enlève.

Après avoir fini de cette manière avec le premier, les juges font amener son frère Birch-Jésus, et l'exhortent à avoir pitié de son corps. Il répondit : « Ce n'est pas moi qui me le suis fait, ce n'est pas moi non plus qui le perdrai. Dieu qui l'a créé lui rendra la forme perdue. Mais vous, vous en serez punis pour votre cruauté, vous et votre roi insensé, qui, ignorant son Seigneur et son Créateur, s'efforce d'établir contre sa volonté des lois impies. » Alors le prince des mages dit aux autres : « Nos délais sont injurieux au roi. On ne gagne rien avec cette espèce d'hommes, ni par les discours ni par les tourments. » Dans leur colère, ils ordonnèrent donc que le martyr serait battu avec des joncs dont la pointe était très-aiguë; qu'ensuite son corps serait couvert d'éclats de roseau, que l'on ferait entrer dans la chair avec des cordes étroitement serrées; que quand il aurait été percé de toutes parts, et que son corps offrirait l'image d'un porc-épic, on le roulerait par terre. Ce ne fut pas tout. Après cette horrible torture, ils lui firent verser dans la bouche de la poix bouillante et du soufre. Ce dernier supplice réunit Birch-Jésus à son frère Jonas. Un de leurs anciens amis, nommé Abtusciatas, racheta leurs corps pour cinq cents drachmes et trois vêtements de soie, après s'être engagé de plus par serment à n'en rien dire.

L'auteur des actes de ces martyrs les termine ainsi : Ce livre, écrit sur la relation des témoins oculaires, contient les actes des saints martyrs Jonas, Birch-Jésus, Zébine, Lazare, Maruthas, Norsès, Elie, Maharis, Sabas et Scembaise, martyrs du Christ,

qui, après les avoir soutenus dans le combat, leur a fait remporter la victoire et la couronne. Puisse avoir part à leurs prières, Isaïe, Fils d'Adab, d'Erzeroum, des cavaliers du roi, qui a été présent aux interrogatoires des martyrs, et s'est chargé d'écrire leur triomphe [1] !

Le même jour, à Héliopolis, au mont Liban, sous Julien l'Apostat, saint Cyrille, diacre et martyr, à qui les païens ouvrirent le ventre, et lui arrachèrent le foie, qu'ils mangèrent comme des animaux féroces. — A Nicomédie, les saints Pasteur, Victorin et leurs compagnons, martyrs. — En Afrique, les saints confesseurs Armogaste, comte; Archimime, de la ville de Mascule; et Satur, intendant de la maison du roi; lesquels, durant la persécution des Vandales, sous Genséric, roi arien, ayant souffert d'horribles tourments et toutes sortes d'outrages pour la défense de la vérité, parvinrent glorieusement au terme de leurs combats. — Dans la ville d'Asti, saint Second, martyr. — Au monastère de Luxeuil, le décès de saint Eustase, abbé, disciple de saint Colomban, et qui fut le père de près de six cents religieux. La sainteté de sa vie brilla d'autant plus, qu'elle fut accompagnée d'éclatants miracles.

XXXe JOUR DE MARS.

SAINT JEAN CLIMAQUE.

Jean, né en Palestine, suivant toutes les apparences, passa sa jeunesse dans les environs du monastère de Sinaï. Il était très-instruit des sciences humaines. A l'âge de seize ans, il renonça au monde pour entrer dans le monastère; mais il n'y fit profession que quatre ans après. Il eut pour maître dans la discipline monastique un saint vieillard nommé Martyrius. Celui-ci étant mort, il sentit le désir d'embrasser la vie des anachorètes. Il descendit donc de la montagne de Sinaï, et se retira dans la solitude qui est au bas dans la plaine. La cellule où il se logea était éloignée de l'église d'environ deux lieues. Il y venait les samedis et les dimanches, avec les autres solitaires, pour entendre l'office et commu-

[1] *Act. Mart. orient.*, p. 115.

nier suivant la coutume de l'Orient. Il s'occupait de la prière, du travail des mains, de la méditation, surtout la méditation de la mort, qu'il regardait comme l'ennemie de l'ennui et de la paresse. Il mangeait sans distinction de toutes les choses que la règle lui permettait de manger ; mais en très-petite quantité. De cette manière, il domptait l'intempérance, en mangeant peu, et la vaine gloire, en mangeant de tout. Dieu lui accorda le don des larmes : il les répandait en secret, et, dans la crainte que les autres solitaires ne l'entendissent gémir, il se retirait à l'écart dans une petite grotte qu'on voit encore au pied de la montagne. Là, il faisait retentir jusqu'au ciel ses soupirs, ses gémissements et ses cris. Il employait aussi une partie de son temps à lire les livres saints et les Pères, principalement saint Grégoire de Nazianze, saint Basile, Cassien et saint Nil.

Quelque désir qu'il eût de vivre seul, il ne put se refuser aux instances que lui fit un solitaire nommé Moïse, de le prendre sous sa discipline. L'éclat de ses vertus lui suscita des envieux. Ils ne pouvaient souffrir qu'on allât le consulter dans sa cellule. Pour ôter tout prétexte de scandale, il fut un an sans parler à personne. Ses ennemis, admirant son humilité, furent les premiers à le conjurer de reprendre sa première conduite et de les instruire comme les autres. Etant donc admiré de tous pour l'éminence de ses vertus ils le choisirent, d'une commune voix, pour leur conducteur dans la vie spirituelle. Il remonta dans le monastère de Sinaï, âgé de soixante-quinze ans, dont il en avait passé près de quarante dans le désert.

Cependant un autre Jean, abbé de Raïthe, monastère assez près de la mer Rouge, à quelques lieues de Sinaï, le pria, tant en son nom qu'au nom de sa communauté, de mettre par écrit les pensées que l'Esprit de Dieu lui dicterait touchant la pratique des vertus, et de leur faire part de sa grande expérience dans la vie spirituelle. « Nous les recevrons, lui dit cet abbé, comme de nouvelles tables écrites de la propre main de Dieu, envoyées par votre ministère à de nouveaux et spirituels Israélites sortis des agitations du monde comme des abîmes de la mer Rouge. » Par esprit d'obéissance, saint Jean Climaque composa un ouvrage en deux parties. La première, qui lui a fait donner le surnom de *Climax* ou Echelle, est son *Echelle du Paradis*, qu'il dressa sur le modèle

de celle que Jacob vit autrefois en songe, appliquant, comme saint Grégoire de Nazianze et saint Chrysostôme avaient fait avant lui, cette échelle mystérieuse de l'Ecriture à celle des vertus chrétiennes et religieuses. Elle est composée de trente degrés ou échelons, en l'honneur des trente années de la vie cachée de Jésus-Christ, parce que c'est l'image de la vie des vrais chrétiens, qui est cachée en Jésus-Christ, suivant le langage de saint Paul. Ces trente degrés contiennent tout le progrès de la vie intérieure, depuis le renoncement au monde jusqu'à l'oraison la plus sublime et la plus parfaite tranquillité de l'âme. La seconde partie est sa *Lettre au Pasteur*, qu'il écrivit principalement pour l'abbé de Raïthe, au lieu que son *Echelle du Paradis* s'adressait aux religieux du monastère plutôt qu'à l'abbé. Elle renferme les instructions les plus utiles pour le gouvernement des âmes. Non-seulement il y enseigne comment les supérieurs doivent se conduire envers les religieux, il expose encore en détail les qualités principales que doivent avoir ceux que l'on veut charger du soin des monastères [1]. L'abbé de Raïthe fit un commentaire de cet ouvrage si célèbre de saint Jean Climaque.

Le 1er septembre de l'an 600, le pape saint Grégoire écrivit à l'abbé du mont Sinaï, pour se recommander à ses prières, lui souhaiter les biens éternels, et lui envoyer en même temps quinze lits avec leurs garnitures pour un hospice de vieillards, qu'un Isaurien venait de bâtir sur la montagne [2]. Après avoir gouverné quelque temps son monastère, saint Jean Climaque retourna dans la solitude d'où on l'avait tiré pour le faire abbé. Il établit pour son successeur un frère qu'il avait nommé Georges, solitaire de la même montagne de Sinaï, et qui avait passé soixante-dix ans dans la pratique de toutes les vertus. Lorsque saint Jean approcha de sa dernière heure, son frère vint le voir, fondant en larmes et se plaignant qu'il le laissait après lui sans secours. « Ne vous affligez pas, répondit le saint ; si j'ai quelque pouvoir auprès de Dieu, il ne vous laissera pas un an dans le monde. » Georges mourut en effet dans l'année, dix mois après son frère.

[1] *Bibl. PP.*, t. X. Ceillier, t. XVII. — [2] L. XI, *epist.* 1.

Le même jour, à Rome, sur la voie Appienne, le martyre de saint Quirin, tribun, qui ayant été baptisé avec toute sa maison par le pape saint Alexandre qu'il avait en garde, fut, sous l'empire d'Adrien, livré au juge Aurélien : comme il demeurait ferme dans la foi, on l'étendit sur le chevalet, et il eut la langue, les deux pieds et les mains coupés et termina par le glaive son glorieux martyre. — A Thessalonique, les saints Dommin, Victor et leurs compagnons, martyrs. — A Constantinople, la mémoire de plusieurs saints martyrs de la communion catholique, que l'hérésiarque Macédonius fit mourir, du temps de l'empereur Constance, par des supplices jusqu'alors inouïs; car entre autres cruautés, il fit déchirer les mamelles des femmes chrétiennes, en les pressant sous des couvercles de coffres, et les brûlant ensuite avec des fers chauds. — A Senlis, saint Rieul, évêque d'Arles. — A Orléans, saint Pasteur, évêque. — A Syracuse, saint Zosime, évêque et confesseur. — A Aquin, saint Cligne, confesseur.

XXXIe JOUR DE MARS.

LE BIENHEUREUX NICOLAS DE FLUE.

Aujourd'hui encore, au pays d'Unterwald, en la petite église de Saxlen, sous le grand autel, se voit le squelette d'un homme marqueté d'or et de diamants, portant à son cou les décorations de plusieurs ordres militaires, entre autres la croix de Saint-Louis et la croix d'honneur. C'est un guerrier suisse du quinzième siècle, qui se battait le chapelet d'une main et l'épée de l'autre, et qui, après avoir quitté les armes, sauva de sa ruine toute la confédération. Les ordres modernes dont il porte les insignes sont les décorations que ses descendants ont gagnées au service étranger. Cet homme est appelé par ses compatriotes frère Klaus : c'est le bienheureux Nicolas de Flue, et que l'Eglise honore communément le 22 mars [1].

Il descendait d'une famille de bons et pieux bergers, où l'on se transmettait de père en fils les anciennes vertus des Suisses, et qui jouissait depuis plusieurs siècles de l'estime et du respect de ses concitoyens. Ses parents avaient une honnête aisance; ils étaient pleins de modération et craignaient Dieu. Ils firent ce

[1] *Acta SS.*, 22 mart. Godescard, 31 mars.

qu'avaient fait leurs pères et leurs aïeux, restèrent fermement attachés à la foi de l'Eglise et soumis aux magistrats ; ils élevèrent leurs enfants dans tout ce qui était bon, et prirent de leurs troupeaux un soin infatigable. Puis ils s'endormirent tranquillement et s'en allèrent à Dieu pleins de confiance ; car ils avaient marché devant lui aussi fidèlement que les patriarches sur les bords du Jourdain.

Le jeune Nicolas grandit sous leur tutelle, et comme s'en souvenaient encore après sa mort, des vieillards de soixante-dix ans, il se montra toujours un enfant pieux et obéissant, observateur fidèle des avis de ses parents, aimant la vérité, doux et affable envers tout le monde. Ce qui le distingua des hommes ordinaires, ce fut, dès les jours de son enfance, la tendance de son esprit, toujours tourné vers la source suprême du bon et du beau. Ceux qui l'entouraient remarquèrent plus d'une fois qu'après le rude travail de toute une journée dans les prairies, comme on revenait le soir au logis, il disparaissait à la dérobée pour aller prier dans quelque lieu caché. Son esprit parvint de bonne heure à mortifier assez son corps pour pouvoir se livrer sans distraction aux plus hautes contemplations. Quand quelqu'un, par bienveillance, l'avertissait de ne point ruiner sa santé dans sa jeunesse par des jeûnes aussi rudes, il répondait avec douceur que tel était à son égard la volonté de Dieu.

Malgré sa dévotion fervente et austère, il n'était jamais triste et sombre, mais en tout temps affable et joyeux ; et il remplissait tous les devoirs de sa condition : dans sa vingt-troisième année, sur l'appel des magistrats, il porta les armes dans la campagne de Zurich ; il le fit encore quatorze ans plus tard, lors de l'occupation de la Thurgovie, où il commanda comme capitaine une compagnie de cent hommes. Il avait déployé tant de bravoure dans cette guerre, que son pays lui décerna comme récompense une médaille d'or. Une circonstance plus honorable encore de la même expédition, c'est que le monastère de la vallée Sainte-Catherine le révère encore aujourd'hui comme son libérateur. Ce fut grâce à ses exhortations que les Suisses renoncèrent à mettre le feu à ce monastère pour en chasser les ennemis, lesquels l'abandonnèrent d'eux-mêmes bientôt après. A la guerre, Nicolas portait d'une main son épée, de l'autre son chapelet; il

se montra toujours à la fois guerrier sans peur et chrétien miséricordieux, protégeant la veuve et l'orphelin, et il ne permettait pas que les vainqueurs se livrassent à des actes de violence envers les vaincus.

Parvenu à l'âge d'homme, Nicolas se maria pour obéir à ses parents; il choisit parmi les vierges de la contrée une vertueuse jeune fille nommée Dorothée. Ils vécurent ensemble dans l'union et la paix, et engendrèrent dix enfants, cinq garçons et cinq filles, dont sortit une grande et honorable famille qui ne perdit jamais le souvenir de ses ancêtres : il existe encore à présent des descendants du bienheureux frère Nicolas. Il eut tellement à cœur l'éducation de ses enfants, que l'un de ses fils, pendant la vie de son père, parvint à la plus haute dignité du pays, et qu'un autre l'obtint après sa mort; un troisième, qu'il fit étudier à Bâle et à Paris, devint curé de Saxlen. Nicolas lui-même fut élu à l'unanimité gouverneur et juge d'Obwalden; nous savons de sa propre bouche quelle fut sa conduite dans cette place importante. Le curé Henri Im Grund, son ami et le directeur de sa conscience, a révélé après sa mort ce qu'il lui avait dit un jour à ce sujet : « J'ai reçu de Dieu en partage un esprit droit; j'ai été souvent consulté dans les affaires de ma patrie; j'ai aussi prononcé beaucoup de sentences; mais, moyennant la grâce divine, je ne me souviens pas d'avoir agi en quelque chose contre ma conscience. Je n'ai jamais fait acception de personnes et ne me suis jamais écarté des voies de la justice. » La haute charge de landamman lui fut décernée par l'assemblée du pays à plusieurs reprises; mais il craignit cette grande responsabilité, et, sans doute, il sentait aussi que Dieu lui avait réservé quelque chose de plus grand. Nicolas de Flue vivait ainsi depuis cinquante ans pour le bien de sa patrie et de sa famille, lorsqu'en 1467 un grand changement s'opéra dans son existence.

Tandis qu'il accomplissait fidèlement tous les devoirs que lui imposait sa condition, il sentit dans son intérieur croître de plus en plus le penchant à mener une vie plus haute avec Dieu dans la solitude. Voici là-dessus le témoignage de son fils aîné, Jean de Flue : « Mon père est toujours allé se coucher en même temps que ses enfants et ses domestiques; mais, toutes les nuits, je l'ai vu se lever de nouveau, et l'ai entendu prier dans sa chambre jus-

qu'au matin. » Maintes fois il se rendit aussi, dans le silence de la nuit, à la vieille église voisine de Saint-Nicolas, ou en d'autres lieux saints ; ces paisibles promenades étaient pour lui les heures les plus heureuses de sa vie. Ce qui le poussa de plus en plus à céder à l'impulsion intérieure de ne plus vivre que dans la contemplation des vérités éternelles, ce furent de fréquentes visions miraculeuses où Dieu l'engagea à prendre ce parti. Ainsi il vint un jour dans un de ses biens, nommé Bergmatt, pour visiter son troupeau. Il s'agenouilla sur l'herbe, et commença, comme c'était son habitude, à prier du fond de son cœur et à considérer les merveilles de la grâce divine.

Alors Dieu lui accorda cette vision. Il vit un lis odoriférant, blanc comme la neige, sortir de sa bouche et s'élever jusqu'au ciel. Tandis qu'il prenait plaisir au parfum et à la beauté de la fleur, son troupeau venait vers lui en bondissant, et il y avait dans le nombre un cheval superbe. Comme il se tournait de ce côté, le lis s'inclina, se courba vers le cheval, qui accourut et le lui tira de la bouche. Nicolas reconnut par là que son trésor était dans le ciel, mais que les biens et les joies célestes lui seraient enlevés, si son cœur restait trop attaché aux choses de la terre. Une autre fois qu'il vaquait aux occupations de sa maison, il vit venir à lui trois hommes d'un extérieur pareil et vénérable, et dont les manières et les discours ne respiraient que la vertu. L'un d'eux commença ainsi à l'interroger : « Dis-nous, Nicolas, veux-tu te remettre corps et âme en notre pouvoir ? — Je ne me donne à personne d'autres, répondit-il, qu'au Dieu tout-puissant, que j'ai longtemps désiré servir de mon âme et de mon corps. » A ces mots, les étrangers se tournèrent l'un vers l'autre en souriant, et le premier reprit : « Puisque tu t'es donné tout entier à Dieu et que tu t'es engagé à lui pour jamais, je te promets que, dans la soixante-dixième année de ton âge, tu seras délivré de toutes les peines de ce monde. Reste donc ferme dans ta résolution, et tu porteras dans le ciel une bannière victorieuse au milieu de la milice de Dieu, si tu as porté avec patience la croix que nous te laissons. » Après ces paroles, les trois hommes disparurent.

Cette apparition et d'autres semblables l'affermirent plus que jamais dans sa résolution de quitter le monde ; il finit par la déclarer à sa vertueuse épouse, et la pria de lui donner, pour

l'amour de Dieu, la permission de remplir la vocation que Dieu lui marquait. Elle y consentit avec une résignation tranquille, et Nicolas se mit alors sérieusement à tout régler dans sa maison ; il assigna à chacun sa part d'héritage. En 1467, il rassembla toute sa maison, son vieux père septuagénaire, sa femme, ses enfants et ses amis ; il parut devant eux, pieds nus et tête nue, revêtu seulement d'une longue robe de pèlerin, le bâton et le chapelet à la main ; il les remercia pour tout le bien qu'ils lui avaient fait, les exhorta pour la dernière fois à craindre Dieu avant tout, à ne jamais oublier ses commandements ; puis il leur donna sa bénédiction et partit. Il témoigna souvent par la suite combien cette séparation lui avait été douloureuse, en remerciant toujours Dieu avant tout de l'avoir rendu capable de surmonter, pour le servir, l'amour qu'il portait à sa femme et à ses enfants.

Nicolas se mit paisiblement en route vers la contrée où Dieu voudrait le conduire ; il ne voulait pas rester dans son pays, craignant de devenir un sujet de scandale, et d'être pris pour un imposteur qui se donne une apparence de sainteté. A travers les vallées fertiles et les forêts verdoyantes de sa patrie, il arriva aux limites de la confédération, à un endroit où il pouvait voir au delà des frontières la petite ville de Liestal ; il y eut une vision merveilleuse. La ville, avec ses maisons et ses tours, lui parut entourée de flammes. Effrayé de ce spectacle, il regarda autour de lui, et s'entretint avec un paysan qu'il trouva dans une métairie. C'était un bon et honnête campagnard, auquel, après d'autres entretiens, il découvrit sa résolution, en le priant de lui indiquer un lieu retiré pour l'accomplir. Cet homme trouva le projet bon et louable, mais lui conseilla de rentrer dans sa patrie, parce que les confédérés n'étaient pas toujours bien accueillis partout : on pourrait, ajouta-t-il, le voir de mauvais œil et troubler sa retraite ; d'ailleurs, il y avait assez de déserts en Suisse, pour pouvoir y servir Dieu en paix. Le frère Nicolas remercia son hôte de ce bon avis, et reprit le même soir le chemin de son pays. Il passa la nuit dans un champ en plein air, pria Dieu de l'éclairer sur le but de son pèlerinage. Bientôt il s'endormit, le cœur toujours triste ; mais voilà tout à coup qu'il se vit entouré d'une vive clarté, il lui sembla qu'un lien le ramenait vers sa patrie. Cette clarté surna-

turelle pénétra tout son intérieur, et le fit souffrir comme s'il avait senti le tranchant d'un couteau.

Depuis la vision qu'il eut à cette place où il existe encore aujourd'hui une chapelle avec son portrait, Nicolas de Flue, pendant les vingt ans qu'il vécut encore, ne prit plus d'autre aliment ni d'autre boisson que la sainte eucharistie qu'il recevait tous les mois. Cela se fit par la grâce du Dieu tout-puissant, qui a créé de rien le ciel et la terre, et peut les conserver comme il lui plaît. Ce miracle, comme le dit Jean de Muller, l'historien de la confédération suisse, fut examiné pendant sa vie, raconté au loin, livré à la postérité par ses contemporains, et tenu pour incontestable, même après le changement de confession religieuse[1].

Le lendemain matin, frère Nicolas se leva et alla le même jour, sans s'arrêter, jusqu'au Melcthal, sa patrie. Comme il avait fait vœu de pauvreté perpétuelle, il ne rentra point dans sa maison, mais se rendit dans un de ses pâturages, appelé le Kluster. Là il se fit une petite cabane de branches et de feuillages sous un mélèze vigoureux, au milieu d'épais buissons d'épines. Il resta là, sans que personne le sût, jusqu'au huitième jour, ne mangeant ni ne buvant, mais absorbé dans la prière et dans la méditation des choses divines; c'est alors que quelques chasseurs le découvrirent, en poursuivant le gibier dans ce désert. Ils en parlèrent à son frère, Pierre de Flue, qui vint le supplier de ne pas se laisser mourir de faim dans une solitude aussi sauvage. Frère Nicolas l'engagea à être sans inquiétude à son égard, parce qu'il n'avait encore éprouvé aucun mal jusqu'ici.

Cependant, pour n'avoir pas l'air de tenter Dieu, il fit appeler secrètement un prêtre vénérable, curé à Kerns, Oswald Isner. Celui-ci a rendu le témoignage suivant, après la mort de l'ermite, comme on peut le lire dans le livre de la paroisse de l'an 1488. « Quand le père Nicolas eut commencé à s'abstenir d'aliments naturels et qu'il eut ainsi passé onze jours, il m'envoya chercher, et me demanda secrètement s'il devait prendre quelque nourriture ou bien continuer son épreuve. Il avait toujours désiré de pouvoir vivre sans manger, pour se séparer du monde d'autant mieux. J'ai touché quelquefois ses membres, où il ne restait que peu de chair;

[1] Jean de Muller. *Hist. de la Suisse*, l. V, c. II, t. V, p. 248.

tout était desséché jusqu'à la peau ; ses joues étaient absolument creuses et ses lèvres amaigries. Quand j'eus vu et compris que cela ne pouvait venir que de la bonne source de l'amour divin, j'ai conseillé au frère Nicolas de persister dans cette épreuve aussi longtemps qu'il pourrait la supporter sans danger de mort, puisque Dieu l'avait soutenu sans nourriture pendant onze jours. C'est ce que fit le frère Nicolas ; dès ce moment jusqu'à sa mort, c'est-à-dire environ vingt ans et demi, il continua de n'user d'aucune nourriture corporelle. Comme le pieux frère était plus familier peut-être avec moi qu'avec tout autre, je l'ai mainte fois accablé de questions et lui ai fait les plus vives instances pour savoir comment il soutenait ses forces. Un jour, dans sa cabane, il me dit en grand secret que, quand il assistait à la messe et que le prêtre communiait, il en recevait une force qui seule lui permettait de rester sans manger et sans boire, autrement il ne pourrait y résister. »

Quand le bruit de cette vie miraculeuse se fut répandue, une foule de personnes accoururent de toutes parts pour voir l'homme que Dieu avait honoré d'une telle grâce, et pour s'en convaincre par leurs propres yeux. On peut bien penser qu'aucun bûcheron n'allait abattre un arbre dans ce canton, aucun berger visiter ces prairies, sans chercher l'entretien du merveilleux habitant de la solitude. Sa vie calme en fut tellement troublée, qu'il voulut chercher un refuge plus isolé encore et moins accessible aux hommes. Après avoir parcouru dans cette vue plusieurs vallées des plus sauvages, il vit enfin, au-dessus d'une gorge sombre, à travers laquelle la Melk se précipite en mugissant, descendre du ciel quatre lumières étincelantes comme des cierges allumés. Obéissant à ce signe de la volonté de Dieu, il se bâtit là une petite hutte entourée d'épais taillis, située seulement à un quart de lieue de distance de sa femme et de ses enfants. Mais cette même année ses voisins, les habitants d'Obwalden, édifiés par sa vie sainte, et sachant par toute sa vie passée qu'il n'était ni un vain enthousiaste ni un imposteur, lui bâtirent une chapelle aussi petite qu'il la voulait avoir, et lui en firent présent pour lui marquer leur attachement. Frère Nicolas entra dans cette nouvelle demeure et y continua de servir Dieu de tout son corps et de toute son âme.

Cependant la renommée de sa vie extraordinaire et surnaturelle retentit au loin, et bien des hommes se refusèrent à croire qu'un homme pût vivre aussi miraculeusement de la seule grâce de Dieu. Tandis que ceux-ci regardaient sa vie comme une imposture, beaucoup d'autres y ajoutèrent foi. Voulant vérifier le fait, les magistrats envoyèrent des gardes, qui pendant un mois occupèrent jour et nuit toutes les avenues de cette retraite, afin que personne n'y portât des vivres.

Le prince-évêque de Constance usa d'un autre moyen : il envoya sur les lieux son suffragant, l'évêque d'Ascalon, avec ordre de ne rien négliger pour acquérir une certitude complète des faits qu'on lui avait rapportés, et pour démasquer l'imposture, s'il la reconnaissait. L'évêque se rendit à Saxlen, bénit d'abord la chapelle à côté de la cellule de Nicolas, puis entra chez le pieux solitaire, et lui demanda quelle était la première vertu du chrétien. Frère Nicolas répondit : La sainte obéissance. Eh bien! reprit l'évêque aussitôt, si l'obéissance est ce qu'il y a de meilleur et de plus méritoire, je vous ordonne, en vertu de la sainte obéissance, de manger ces trois morceaux de pain, et de prendre ce vin bénit de saint Jean. Nicolas pria l'évêque de le dispenser de cette obligation, à cause que cela lui serait excessivement pénible et douloureux; il l'en pria à diverses reprises et avec instance; mais l'évêque ne voulut point céder. Alors frère Nicolas obéit. Mais à peine eut-il avalé quelque peu de pain et de vin, qu'il lui survint une si forte douleur d'estomac, que l'on craignit qu'il n'expirât sur l'heure. Le suffragant, étonné et confus, lui fit des excuses, et déclara que ce qu'il venait de faire lui avait été ordonné par l'évêque de Constance, qui voulait éprouver par l'obéissance du frère si sa voie était de Dieu ou du malin esprit.

L'archiduc Sigismond d'Autriche envoya également son médecin, le savant et habile Burcard de Hornek, afin qu'il observât attentivement Nicolas durant plusieurs jours et plusieurs nuits. Frédéric III, empereur d'Allemagne, lui envoya aussi des délégués pour l'examiner; mais toutes ces perquisitions et recherches ne servirent qu'à confirmer la vérité; tous ceux qui le visitèrent furent tellement frappés de la piété et de l'humilité du serviteur de Dieu, que tous leurs doutes s'évanouirent, et qu'ils se séparèrent de lui pénétrés du plus profond respect, pour aller annoncer

ce miracle à toute la chrétienté. Nicolas lui-même ne s'en vanta jamais ; il croyait que Dieu lui avait fait une bien plus grande grâce en le rendant capable de triompher de son amour pour les siens, en lui faisant obtenir leur consentement à sa renonciation au monde, et en ne lui laissant pas éprouver trop vivement le désir de retourner auprès d'eux. Quand on lui demandait comment il pouvait exister sans manger, il avait pour coutume de répondre : Dieu le sait !

Pour constater le fait de cette vie extraordinaire, on inscrivit dans les archives de Saxlen ce qui suit : « Qu'il soit fait savoir à tous et à chacun que, dans l'année quatorze cent quatre-vingt-sept, vivait un homme du nom de Nicolas de Flue, né et élevé près de la montagne, dans la paroisse de Saxlen ; il a abandonné père et frère, femme et enfants, cinq fils et cinq filles, et s'en est allé dans la solitude qu'on nomme le Ranft, où Dieu l'a soutenu sans nourriture ni boisson jusqu'aujourd'hui où le fait est écrit, c'est-à-dire pendant dix-huit ans. Il a toujours été d'un esprit éclairé, d'une vie sainte, ce que nous avons vu et savons en vérité. Prions donc afin que, délivré de la prison de cette vie, il soit conduit là où Dieu sèche les larmes aux yeux de ses saints [1]. »

Le bienheureux Nicolas de Flue vivait ainsi paisiblement dans la solitude, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes. Seulement, le dimanche et les jours de fête, il abandonnait sa cellule et assistait, comme tous les enfants de la paroisse, au service divin dans l'église de Saxlen, ne voulant en rien être distingué des autres. De même, on le voyait se rendre annuellement à Lucerne pour la grande procession, et visiter les lieux de célèbres pélerinages, ainsi que ceux où l'Église accordait quelque indulgence. Quand la route lui fut devenue trop pénible à cause de son âge avancé, et que les riches dons des personnes pieuses lui permirent de fonder dans cette solitude le service d'un chapelain, il entendit tous les jours la messe dans sa propre chapelle ; il s'y confessait et reçevait la sainte communion trois fois par mois.

Du reste, tous ses jours se ressemblaient, s'écoulant dans une paix profonde, que ne pouvaient altérer les passions basses des hommes charnels : telles sont les cimes élevées des monts de

[1] Extrait du livre de paroisse de Saxlen, écrit du vivant de frère Nicolas.

sa patrie, qui souvent resplendissent des rayons éclatants du soleil, quant à leurs pieds d'épais nuages se sont abaissés sur les vallées.

Il consacrait au service de Dieu tout le temps qui s'écoulait depuis minuit jusqu'à midi ; c'était alors qu'il priait, qu'il considérait la miséricorde de Dieu dans le gouvernement du genre humain ; c'est alors qu'il méditait avant tout la vie et la passion de Jésus-Christ notre Sauveur, qui, comme il le disait, lui communiquait une force miraculeuse, une nourriture surnaturelle. Il ne possédait aucun livre ; mais voici, entre autres prières qui échappaient aux élans de son cœur, celle qu'il ne manquait pas de dire chaque jour.

« O Seigneur ! enlevez tout ce qui m'éloigne de vous ! — O Seigneur ! faites-moi don de ce qui mène à vous ! — O Seigneur enlevez-moi à moi-même, et donnez-moi tout-à-fait à vous ! »

Le sujet de cette courte oraison, c'est-à-dire le désir de devenir sans cesse plus semblable à Dieu, de devenir saint comme le Père qui est dans les cieux, était le but unique de toute sa vie.

Souvent, au milieu de ses prières et de ses méditations, l'ardeur de la contemplation l'emportait dans un monde supérieur ; devant cette vive lumière, ses yeux corporels se fermaient, les yeux intérieurs de son âme s'ouvraient, ses regards pénétraient cet autre monde qui rayonne de la magnificence divine. Dans ces heures d'extase, où son âme veillait, il ressemblait extérieurement à un homme endormi ou mort. Un jour, ceux qui le trouvèrent dans cet état l'ayant éveillé et lui ayant demandé ce qu'il lui arrivait, ce qu'il faisait, il répondit qu'il avait été bien loin, et qu'il avait eu des jouissances infinies.

Pendant le reste de la journée, de midi jusqu'au soir, il recevait ceux qui le visitaient ; ou bien, quand le temps était beau, il parcourait les montagnes en priant, visitait son ami le frère Ulric, et s'entretenait avec lui des choses célestes. Ulric était un gentilhomme allemand, originaire de Bavière, qui, après des aventures inconnues, avait quitté le monde pour se fixer auprès de Nicolas dans cette sollicitude. Établi dans le creux d'un rocher, il y menait une vie semblable ; seulement il ne pouvait se passer d'aliments, et de pieux campagnards le pourvoyaient. Le soir, frère Nicolas reprenait ses prières ; puis il allait prendre un re-

pos bien court sur sa couche qui ne consistait qu'en deux planches, avec un morceau de bois ou une pierre pour oreiller ; il se réveillait bientôt pour prier encore.

Le nombre de ceux qui visitèrent cet homme si parfaitement séparé du monde, devint bientôt infini. Sa vie sainte et miraculeuse inspirait à tous les chrétiens, sans distinction de rang, une telle confiance dans la force de ses prières et dans la vertu de ses conseils, que, dans les autres cantons suisses ou ailleurs, quiconque avait le cœur malade, quiconque désirait un sage avis dans des affaires publiques ou privées, allait trouver frère Nicolas dans son asile, trouvait auprès de lui des conseils et des consolations, et se recommandait à ses prières. Généraux d'armée et hommes d'état, évêques et savants ne croyaient pas au-dessous de leur dignité de visiter dans ces gorges sauvages ce pauvre ermite, qui ne savait ni lire ni écrire ; ils s'étonnaient de sa sagesse si simple ; et de son regard clair et profond sur les choses divines et humaines. Tous ceux qui, de près ou de loin, se rendaient en pèlerinage à Einsidlen pour y invoquer la sainte Mère de Dieu, ne croyaient pas pouvoir revenir en paix dans leurs foyers, s'ils n'avaient auparavant visité et entretenu frère Nicolas. Sigismond, duc d'Autriche, et Éléonore, son épouse, fille du roi d'Ecosse, lui envoyèrent, en signe de leur vénération, un riche ornement d'autel pour sa chapelle. D'autres grands personnages le visitèrent ou lui envoyèrent leurs délégués. Dès cette époque, Albert de Bonstetten écrivit sa vie pour le roi de France, Louis XI.

Nicolas se montrait toujours, dans ses discours comme dans toute sa conduite, bon et affable envers ceux qui le visitaient ; il leur présentait la main quand ils entraient et sortaient. Il appelait les hommes mon fils, les femmes ma fille ; au moment de la séparation, il disait toujours : Prie pour moi, mon fils ! Il ne refusait audience qu'à ceux qu'il savait venir à lui, non avec droiture et avec l'intention de devenir meilleurs, mais par vaine curiosité, pour le tenter comme les Pharisiens. Il reconnaissait bien ces hommes ; car, grâce à sa vie pure et toute en Dieu, l'Esprit-Saint rendait son regard si éclairé et si perçant, qu'il pouvait voir jusque dans les profondeurs de l'âme humaine et que les pensées des hommes ne pouvaient lui rester cachées.

On nous a conservé beaucoup d'entretiens et d'exhortations,

dont profitèrent ceux qui visitaient Nicolas, et qui sont salutaires pour tout chrétien. Quand, par exemple, des artisans lui demandaient comment ils devaient s'y prendre pour gagner la vie éternelle, et s'ils ne devaient pas se réfugier dans la solitude, il leur répondait avec bonté et douceur que chacun doit faire honnêtement et loyalement son ouvrage, son métier, ses occupations, qu'elles qu'elles soient, ne pas surfaire, ne tromper personne, et ne pas négliger ses intérêts sous prétexte de travailler à la vie éternelle. On doit, dans l'état de mariage, diriger sa maison dans la crainte de Dieu, et remplir avec droiture la charge à laquelle on a été appelé; de cette manière, on parvient à une existence aussi heureuse qu'en habitant une cellule au milieu des forêts. Le chemin de la solitude n'est pas le seul qui aboutisse au ciel; ce n'est ni la vocation ni le salut de chacun de vivre dans le désert comme saint Jean-Baptiste. Ainsi parlait frère Nicolas.

Lui demandait-on quelle conduite il y avait à tenir en matière de foi, et quant aux commandements et aux préceptes divins? il exhortait à se laisser instruire dans la doctrine chrétienne par les pasteurs des âmes, à l'écouter avec un cœur pur, à en remplir les devoirs de toutes ses forces. Si quelquefois, disait-il, il arrive malheureureusement que la vie du prêtre est en opposition avec la doctrine qu'il enseigne, il n'y a là pour vous aucun motif de désobéir à ses instructions; car vous buvez l'eau douce et agréable de la même fontaine, soit qu'elle vous arrive par des tuyaux de plomb ou de cuivre, ou par des tuyaux d'argent et d'or; de même, vous recevez, par l'entremise de mauvais prêtres, les mêmes grâces, les mêmes dons de Dieu, pourvu qu'auparavant vous vous en rendiez digne.

Nicolas engageait les Suisses, avec un mélange de douceur et de sévérité, à conserver la simplicité et les mâles vertus de leurs aïeux, leur amour fraternel, leurs sentiments chrétiens, leur attachement à l'Eglise. Il faisait une allusion prophétique à la révolution religieuse qui éclata bientôt après sa mort, lorsqu'il disait : Il va venir un temps malheureux de révolte et de dissensions dans l'Eglise. O mes enfants! ne vous laissez pas séduire par aucune innovation! Ralliez-vous et tenez ferme; restez dans la même voie, dans les mêmes sentiers que nos pieux ancêtres; conservez et maintenez ce qu'ils nous ont enseigné. C'est ainsi que vous résis-

terez aux attaques, aux ouragans, aux tempêtes qui vont s'élever avec tant de violence[1].

Le bienheureux Nicolas de Flue n'était ni un savant, ni un prince; cependant par sa sainteté seule, il fut le sauveur, et, par là même, le prince de sa patrie.

L'an 1481, après les trois glorieuses victoires sur le duc de Bourgogne à Granson, à Morat et à Nancy, les députés de la confédération helvétique étaient assemblés à Stanz, dans le pays d'Unterwald pour délibérer sur le partage du butin et sur l'admission des villes de Soleure et de Fribourg dans la confédération. C'était à la mi-décembre. Après bien des discours, on ne put s'accorder sur rien. Les députés s'apprêtaient à partir, irrités les uns contre les autres. On s'attendait à une guerre civile, à la rupture de la confédération. Dans ce péril extrême, le curé de Stanz (il se nommait Henri) se souvint de frère Nicolas de Flue, qui, depuis vingt ans, demeurait dans l'ermitage du Ranft, et y vivait depuis treize ans sans prendre aucune nourriture corporelle. Il crut que sa vertu seule et la confiance qu'elle inspirait pourrait sauver la patrie.

Déjà la nuit était avancée quand le curé Henri arriva devant l'ermitage. La cellule où le pieux frère habitait depuis près de vingt ans, était tellement basse, qu'il en touchait la voûte avec la tête; elle n'avait que trois pas de longueur, et la moitié en largeur; à droite et à gauche, il y avait de petites fenêtres grandes comme la main, une porte et une petite fenêtre donnaient sur la chapelle. C'était par là que Nicolas saluait ordinairement ceux qui le visitaient. On n'y voyait d'autre meuble qu'un lit où il reposait, avec une mauvaise couverture grise et une pierre et un morceau de bois pour oreiller.

Le bon curé expliqua au frère le grand péril où l'on était; il lui dit comment l'assemblée, que lui-même avait conseillée pour pacifier les esprits, avait eu une issue déplorable, et que les choses les plus graves étaient à craindre; il l'engagea au nom de Dieu à venir secourir sa pauvre patrie dans ce pressant danger. Frère Nicolas lui recommanda d'annoncer sa prochaine venue. Bientôt,

[1] *Le bienheureux Nicolas de Flue*, par Guido Goerres, traduit de l'allemand.

en effet, on vit le saint vieillard à Stanz. Il portait un simple habit de couleur foncée, qui lui tombait jusqu'aux pieds; il tenait d'une main son bâton, de l'autre son chapelet; il était pieds nus et tête nue, comme toujours. Lorsqu'il parut dans la salle, toute l'assemblée se leva spontanément et s'inclina devant le frère Nicolas.

« Chers seigneurs, fidèles confédérés ! leur dit-il, soyez salués au nom de Jésus ! Mon bon père m'a envoyé ici pour que je vous harangue à propos de vos discordes qui peuvent entraîner la ruine de la patrie. Je suis un homme pauvre et sans lettres, mais je veux vous donner conseil dans toute la sincérité de mon cœur, et je vous parle comme Dieu m'inspire. Je vous souhaite beaucoup de bien, et, si j'étais capable de vous en faire un peu, je voudrais que mes paroles vous portassent à la paix. O chers confédérés ! traitez vos affaires avec de bons sentiments, car un bien amène l'autre. Songez que c'est à une constante union que vous et vos pères devez votre prospérité. Maintenant que, grâce à la concorde qui régnait parmi vous, Dieu vous a accordé de si belles victoires, voudriez-vous, par jalousie et par cupidité pour un partage de butin, vous séparer et vous perdre réciproquement? Gardez-vous bien de toute dissension, de toute défiance; en Dieu on doit toujours trouver la paix : Dieu, qui est la paix même, n'est sujet à aucun changement; mais la discorde est sujette au changement et elle détruit tout.

« C'est pourquoi je vous en conjure, chers confédérés des campagnes! recevez dans votre alliance les deux bonnes villes de Fribourg et de Soleure; elles vous ont prêté un fidèle secours dans le danger; elles ont souffert avec vous par la bonne et par la mauvaise fortune; elles ont beaucoup perdu pour votre cause. Je ne veux pas seulement vous exhorter et vous conseiller, mais je vous supplie instamment, parce que je sais que c'est la volonté de Dieu. Il viendra un temps où vous aurez bien grand besoin de son secours et de son appui.

« Et vous, confédérés des villes! renoncez à ces droits de garantie que vous avez établis avec ces deux villes, car ils sont une cause de discorde. N'étendez pas trop loin le cercle de la confédération, afin de maintenir d'autant mieux la paix et l'unité, et de jouir en repos de votre liberté si chèrement achetée. Ne vous char-

gez pas de trop d'affaires à l'extérieur, et ne vous alliez pas à des puissances étrangères.

« N'acceptez, ô chers confédérés ! ni présents, ni subsides d'argent, afin de ne point paraître avoir vendu votre patrie pour de l'or, afin que la jalousie et l'égoïsme ne germent point parmi vous et n'empoisonnent pas vos cœurs. Conservez dans toutes vos relations votre équité naturelle ; partagez le butin selon les services, les terres conquises d'après les localités. Ne vous laissez jamais entraîner à des guerres injustes par espoir du pillage ; vivez en paix et en bonne intelligence avec vos voisins ; s'ils vous attaquent, défendez vaillamment la patrie et combattez en hommes de cœur. Pratiquez la justice à l'intérieur, et aimez-vous les uns les autres comme des alliés chrétiens. Que Dieu vous protége et soit avec vous pendant toute l'éternité ! »

Ainsi parla le frère Nicolas, et Dieu donna sa grâce aux paroles du saint anachorète, dit le vieux chroniqueur Tchudi, au point qu'en une heure toutes les difficultés furent aplanies. Les confédérés, d'après son conseil, reçurent dans leur ligue les villes de Fribourg et de Soleure ; les anciens traités d'alliance furent confirmés, et on les consolida en leur donnant pour bases de nouvelles lois reçues à l'unanimité. La pacification de tous les cantons de la Suisse, le maintien de l'ordre public et du pouvoir des magistrats contre les perturbateurs, le partage du butin d'après la règle qu'avait donnée frère Nicolas, tels furent les points sur lesquels tombèrent d'accord, le jour même, ces confédérés qui avaient lutté si longtemps et avec tant d'animosité. Ce bonheur inespéré était dû à la sainteté de frère Nicolas, avec lequel était la bénédiction de Dieu.

Le frère retourna le soir même dans son paisible ermitage. A Stanz, on mit les cloches en branle ; ce concert de jubilation retentit d'un lieu à l'autre, le long des lacs et des vallées, à travers les villages et les villes de toute la Suisse, depuis les hauteurs du Saint-Gothard, couvert de neige, jusqu'aux plaines riantes de la Thurgovie. Il y eût partout autant de joie et d'allégresse qu'après les victoires de Grandson et de Morat. C'était à juste titre : là les confédérés avaient sauvé leur patrie des ennemis étrangers ; ici ils la sauvaient de leurs propres passions. Leur vrai libérateur, qui leur avait fait remporter cette grande victoire sur eux-mêmes, était

le pauvre frère Nicolas ; tous le reconnurent et le louèrent comme leur sauveur. Dans les lettres authentiques que chaque délégué rapporta de l'assemblée de Stanz dans son lieu natal, on lit : « Tous les envoyés doivent en premier lieu faire connaître à leur pays la fidélité, la sollicitude, le dévouement qu'a montrés le pieux frère Nicolas dans toute cette affaire, et c'est à lui qu'on doit rendre grâces de ce qui s'est fait. »

Nicolas mena encore six années dans la retraite sa vie paisible et riche en bénédiction. Avant sa mort, Dieu lui envoya une maladie aiguë, où des douleurs indicibles lui pénétrèrent jusqu'à la moelle des os. Dans cet état de supplice, il se retournait en tout sens, il se remuait sur sa couche comme un ver foulé aux pieds qui ne peut plus rester en repos. Ces effroyables souffrances durèrent huit jours, pendant lesquels son corps fut comme anéanti ; il les supporta avec la plus grande résignation ; il exhortait encore ceux qui entouraient son lit de mort à toujours se conduire en cette vie de manière à pouvoir la quitter avec une conscience calme. La mort est terrible, disait-il, mais il est bien plus terrible encore de tomber entre les mains du Dieu vivant. Quand ses douleurs furent un peu apaisées et que l'instant de sa mort approcha, frère Nicolas, avec toute l'ardeur de sa piété, désira de recevoir le corps adorable du Sauveur et d'être fortifié par le sacrement de l'extrême-onction. Près du mourant se tenait son fidèle compagnon, le frère Ulrich ; son vieil ami, le curé Henri de Stanz, et la pieuse anachorète Cécile, qui, après sa mort, mena encore soixante-dix ans cette vie solitaire dans une cellule voisine ; autour de lui se trouvaient sa fidèle épouse et ses pieux enfants. En leur présence, il reçut les saints sacrements avec une humilité profonde ; puis il remercia Dieu pour tous les bienfaits qu'il lui avait dispensés, se prosterna et mourut de la mort des justes, le 21 mars 1487, le jour même où, soixante-dix ans auparavant, il était né pour la gloire de Dieu et l'édification de tous les fidèles.

Sa mort répandit le deuil par tout le peuple. Tous les ateliers furent fermés, et chaque maison pleura frère Nicolas, comme si le père de famille lui-même était mort. Son corps fut transporté avec pompe à Saxlen, et inhumé dans l'église de Saint-Théodore. Tous les cantons lui firent de magnifiques funérailles ; Sigismond, archiduc d'Autriche, fit dire pour lui cent messes de *Requiem*. Des

miracles nombreux s'opérèrent à son tombeau, et le nom de Nicolas de Flue devint célèbre non-seulement en Suisse, mais en Allemagne, en France et jusque dans les Pays-Bas. En 1518, son corps fut levé de terre avec solennité par l'évêque de Lausanne, et placé dans un tombeau plus riche. Depuis il a été enfermé dans une châsse et placé dans un autel où il reçoit encore de nos jours les hommages des fidèles. Plusieurs papes ont approuvé le culte qu'on lui rend [1].

AMÉDÉE DE SAVOIE,

PRINCE.

Le bienheureux Amédée, neuvième du nom, duc de Savoie, naquit à Thonon, le 1er février 1435, de Louis II et d'Anne, son épouse, fille du roi de Chypre. La princesse, sa mère, voulut elle-même prendre soin de son enfance et de son éducation, et, laissant au duc, son père, le choix des études et des exercices propres à le former selon sa naissance, elle s'appliqua tout entière à l'élever selon la sainteté du christianisme. Elle lui inspira de bonne heure une vive horreur du péché, et s'efforça de le mettre en garde contre les séductions de la grandeur et les piéges que le monde tend sans cesse aux faiblesses des princes.

La piété du jeune duc parut presque dès le berceau. Aussi on ne pouvait lui causer de plus grand plaisir que de lui apprendre quelque nouvelle pratique de dévotion. Une messe lui tenait lieu de divertissement, et il ne se délassait de ses études que par des lectures pieuses. Élevé au sein de l'opulence et des grandeurs, dans l'une des cours les plus brillantes de l'Europe, rien ne fut jamais capable d'amollir son cœur et de le séduire. Un fréquent usage des sacrements, accompagné de secrètes austérités, voilà les

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 31 mars. *Vie du bienheureux Nicolas de Flue*, par Guido Goerres.

remèdes qu'il employait pour se préserver des funestes impressions de tout ce qui l'environnait.

Jamais prince ne fut plus aimé, et ne mérita mieux l'amour de ses peuples. Il savait allier beaucoup de grandeur et de noblesse avec beaucoup de bonté et d'affabilité pour tous ceux qui l'approchaient. Son bonheur était de faire plaisir aux autres et de leur être utile.

A l'âge de dix-sept ans, Amédée épousa Yolande de France, fille de Charles VII et sœur de Louis XI, à laquelle il avait été promis dès le berceau. Rien de mieux assorti que cette union. Les deux jeunes époux avaient le même goût pour la piété, le même éloignement pour le faste, la même inclination pour tous les genres de bonnes œuvres. Aussi la cour eut-elle bientôt changé de face, et tous les seigneurs s'empressèrent à l'envi de tenir la seule conduite qui pût les rendre agréables à leur souverain. Voici ce que dit à cet égard un ancien historien : « Il ne pouvait souffrir ni les blasphêmateurs, ni les parjures, ni les perfides, ni les fripons; tous ces vices étaient bannis de sa cour. Si le plus brave de ses sujets eût été convaincu d'avoir proféré un seul blasphême, quand tous les potentats de la terre eussent parlé pour lui, il ne l'eût pas retenu une heure dans sa maison. Ce fut à son exemple qu'un prince de Milan fit bâtir une chapelle qu'on appelait la chapelle des blasphêmes, parce qu'elle était construite avec les amendes des courtisans qu'on avait surpris à blasphêmer. » Fût-on des premiers officiers, si l'on était libertin, il fallait quitter le service. Sa maxime était que Dieu doit toujours être servi le premier, et que l'esprit de la religion doit régler tous les détails de notre conduite. A sa prière du matin succédait une lecture de piété, avec laquelle il entendait la messe avec un si profond respect et un recueillement si édifiant, qu'on avait coutume de dire qu'il suffisait de voir le duc de Savoie à la messe pour avoir de la dévotion. Il entrait ensuite au conseil, où les causes des pauvres, des veuves et des orphelins étaient toujours rapportées les premières. L'injustice avait beau s'envelopper de voiles épais, l'œil perçant du prince savait la découvrir, sous quelque subterfuge qu'elle essayât de se cacher.

La charité envers les pauvres était pour le pieux Amédée une véritable passion. On aurait dit qu'il n'avait en main le pouvoir

souverain que pour soulager les malheureux dans ses états ; il mettait son bonheur à distribuer des aumônes. Chaque jour il nourrissait un grand nombre de pauvres dans ses palais ; les plus rebutants et les plus hideux y étaient toujours les mieux reçus ; il les servait quelquefois lui-même à table, et, à cette occasion, quelques-uns de ses courtisans ayant osé lui représenter que c'était avilir la dignité royale que d'en agir de la sorte, il se contenta de leur demander froidement s'ils croyaient à l'évangile ; puis il ajouta : Souvenez-vous donc que Jésus-Christ regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au plus petit des siens ; et quel plus grand honneur pour un prince que celui de servir Jésus-Christ ! Ses ministres lui dirent un jour que ses aumônes épuisaient ses finances, et qu'il leur semblerait plus utile de fortifier les places de guerre et de lever de nouvelles troupes, que de nourrir tant de fainéants. « Je loue votre zèle, répondit aussitôt le bienheureux Amédée; mais apprenez que les charités qu'un prince fait aux pauvres sont les plus sûres fortifications d'un état, les pauvres sont les meilleures troupes, et le secret pour faire régner l'abondance, c'est de faire de grandes largesses aux malheureux. » La Savoie fut appelée sous son règne le paradis des pauvres.

Un jour, en passant dans une rue de la capitale, le bienheureux Amédée entendit un pauvre artisan se plaindre amèrement du surcroît de charges que faisait peser sur le peuple un nouvel impôt ; il demanda sur le champ à ses ministres s'il ne serait pas possible de diminuer cette taxe ; et comme ceux-ci alléguèrent des besoins impérieux et pressants, alors le prince détacha le collier d'or qu'il portait à son cou, et ordonna qu'il fût converti en monnaie, afin que ses sujets fussent soulagés d'autant.

Quoique ennemi du luxe, Amédée savait, lorsque l'éclat de son rang l'exigeait, déployer une sage magnificence ; c'est ainsi que, lorsqu'il parut à la cour de France, il étonna par le brillant cortége et la beauté des équipages dont il était accompagné.

Pendant les dernières années de sa vie, il veilla, avec un soin particulier, sur l'éducation des princes, ses fils ; il sentait que le sort de ses états, après sa mort, dépendait en quelque sorte du soin qu'il prendrait de leur inspirer des sentiments digne de leur rang et conformes aux maximes de la religion ; il ne négligea rien pour se donner en eux de dignes successeurs.

La fin de sa vie fut marquée par de grandes infirmités, qu'il supporta avec autant de courage que de résignation; mais elles ne changèrent rien à ses austérités habituelles, et, malgré ses souffrances, il ne laissait pas que de se condamner encore à des jeûnes très-fréquents. Lorsqu'il sentit, dans sa dernière maladie, qu'il n'avait que peu de temps à vivre encore, il déclara la duchesse, son épouse, régente de ses Etats, et ayant fait appeler les principaux seigneurs, qui fondaient en larmes, il leur parla ainsi: Je vous recommande les pauvres et les malheureux; répandez libéralement sur eux vos charités, et le Seigneur répandra abondamment sur vous ses bénédictions. Rendez la justice sans acception de personnes; faites que la religion fleurisse et que Dieu soit bien servi. Peu après il expira, ayant reçu le saint viatique et l'extrême-onction avec une nouvelle ferveur, le 31 mars 1572, à Verceil, âgé seulement de trente-sept ans.

Son corps fut enterré dans l'église de Saint-Eusèbe, sous les marches du maître-autel, ainsi qu'il l'avait demandé. On était si persuadé de sa sainteté, que les évêques qui assistaient à ses funérailles délibérèrent longtemps s'ils diraient la messe des morts pour se conformer aux usages de l'Eglise; mais enfin l'archevêque de Turin dit la messe de la sainte Vierge, et l'évêque de Verceil celle du Saint-Esprit. Dieu, qui avait manifesté plus d'une fois les grandes vertus de son serviteur pendant sa vie, déclara sa sainteté après sa mort par un grand nombre de miracles. L'évêque de Verceil en rapporte cent trente-huit. C'est ce qui a déterminé le pape Innocent XI à permettre qu'on fît l'office et qu'on dit la messe en l'honneur du bienheureux Amédée dans tous les états du duc de Savoie [1].

Le même jour, à Thécué en Palestine, saint Amos, prophète, ayant été maltraité fréquemment et cruellement par le prêtre Amasias, et par son fils Ozias, qui lui perça les tempes avec un bâton pointu; transporté ensuite à demi-mort dans son pays, il y expira, et fut mis dans le tombeau de ses pères. — En Afrique, les saints Théodule, Anèse, Félix, Cornélie, et leurs compagnons, martyrs. — En Perse, saint Benjamin, diacre, qui

[1] Godescard, 31 mars.

du temps du roi Isdegerde, ne cessant point de prêcher la parole de Dieu, fut percé sous les ongles avec des roseaux aigus ; puis, ayant été empalé, il consomma son martyre. — A Rome, sainte Balbine, vierge, fille de saint Quirin martyr, laquelle ayant été baptisée par le pape Alexandre, après avoir heureusement achevé sa carrière, fut enterrée sur la voie Appienne, près du sépulcre de son père.

Ier JOUR D'AVRIL.

SAINT HUGUES,

ÉVÊQUE DE GRENOBLE.

Il naquit l'an 1053, à Château-Neuf, en Dauphiné, diocèse de Valence. Son père, nommé Odilon, brave officier, se retira dans sa vieillesse à la grande Chartreuse, où il vécut encore dix-huit ans et mourut centenaire, après avoir reçu les derniers sacrements de la main de son fils, devenu évêque. La mère désirait également se retirer dans un monastère de religieuses. Mais comme il y en avait alors très-peu dans la province, elle en pratiqua la règle dans sa propre maison, suivant le conseil de son saint fils, qui l'assista pareillement à son heure dernière. Né de parents aussi vertueux, Hugues parut un saint dès sa jeunesse. Il aima beaucoup l'étude, et fréquenta des écoles lointaines. Une extrême modestie le préserva de tout péril. Il était chanoine de Valence, lorsque Hugues, évêque de Die et légat du pape saint Grégoire VII pour toutes les Gaules, ayant connu son mérite, le prit avec lui et s'en servit utilement dans la réforme des désordres du clergé.

En 1080, comme le légat tenait un grand concile à Avignon, les députés de l'église de Grenoble vinrent lui demander un évêque, et, apprenant que Hugues de Valence était de sa suite, ils l'élurent tout d'une voix. Mais Hugues refusa, se regardant comme indigne et incapable d'une si grande charge. Le légat combattit ses craintes, en lui disant que dans des occasions pareilles nul ne devait présûmer de sa propre vertu, mais plutôt de la bonté de Dieu. Vaincu par ces encouragements et ceux du

concile, il acquiesça enfin à son élection. Cependant il ne voulut point recevoir la consécration de l'archevêque de Vienne, accusé de simonie, et il accompagna le légat à Rome, pour être sacré de la main du Pape. Pendant qu'il y attendait le jour, l'esprit de ténèbres le tenta de blasphèmes contre Dieu, tentation qui lui dura toute sa vie, avec plus ou moins de violence. Il s'en ouvrit au légat, qui lui conseilla de s'adresser au Pape lui-même. Saint Grégoire VII, qui était fort expérimenté en ces choses, lui rappela que le Seigneur reprend et châtie ceux qu'il aime, et flagelle tout fils qu'il affectionne. Plus donc il flagellait son cœur, plus il lui donnait une marque évidente de sa dilection paternelle. En outre, le diable pressentait déjà quelles pertes il éprouverait par lui et quels accroissements de vertu en tirerait le peuple de Dieu : c'est pourquoi il employait tous les efforts de sa vieille malice pour le détourner du saint ministère, Dieu le permettant ainsi pour la confusion et la peine du tentateur, et pour la couronne et la gloire du serviteur fidèle. Ces exhortations du saint Pape l'encouragèrent tellement, que cette même tentation qui l'avait presque poussé au désespoir, devint pour lui un sujet de confiance. Quelques jours après, il reçut la consécration épiscopale du saint Pontife, qui lui témoigna tout le temps une affection si particulière, qu'on ne doutât point qu'il ne connût les grâces spéciales que Dieu communiquait au nouvel évêque. La comtesse Mathilde, qui se montrait dans l'Église catholique comme la prophétesse Débora dans le peuple d'Israël, fournit tout ce qui était nécessaire pour le sacre, y ajoutant quelques ouvrages de saint Ambroise et de saint Augustin. Elle l'honora toute sa vie comme un vrai serviteur de Dieu, dont elle réclamait les conseils et les prières.

Saint Hugues, arrivant à Grenoble, y trouva un peuple indocile et ignorant, un clergé simoniaque, des prêtres scandaleux, des laïques usuriers et usurpateurs des biens de l'Église : c'était un vaste champ à son zèle. Il travailla avec courage à retrancher tous ces scandales ; mais, le fruit ne répondant pas à ses travaux, il quitta son siége après environ deux ans d'épiscopat, et se retira au monastère de la Chaise-Dieu, où il prit l'habit monastique. Il n'y demeura qu'un an ; car le pape saint Grégoire VII, ayant appris le lieu de sa retraite, lui ordonna de retourner à son église et de ne pas préférer son repos au salut des âmes dont il était chargé.

Hugues obéit ; mais il conserva le reste de sa vie, dans l'épiscopat, l'amour et les pratiques de la vie religieuse.

Il n'y avait pas encore trois ans depuis son retour, qu'il eut un songe mystérieux. Il lui semblait que Dieu lui-même se construisait une habitation dans un désert de son diocèse, et que sept étoiles lui en montraient le chemin. Vers le même temps, il vit arriver en sa présence sept hommes qui cherchaient un lieu propre à la vie érémitique : c'était saint Bruno et ses compagnons. Saint Hugues reconnut en eux les sept étoiles, et il les conduisit dans la solitude de la Chartreuse, la même qu'il avait vue en songe. C'était en 1084. Ils y bâtirent le monastère, qui y subsiste encore dans sa première ferveur.

Le saint évêque de Grenoble n'avait pas de plus sensible consolation que d'aller souvent à la Chartreuse s'édifier de la vie sainte que menaient ces pieux solitaires. Mais ils étaient encore plus édifiés de son humilité qu'il ne pouvait l'être de leurs austérités. Ce saint évêque vivait avec eux comme le dernier d'entre eux. Sa ferveur lui faisait oublier sa dignité, et il rendait les derniers services à celui avec lequel il logeait ; car dans ces commencements, les chartreux logeaient souvent deux dans une même cellule. Son compagnon se plaignit à saint Bruno de ce que Hugues voulait faire auprès de lui la fonction d'un valet ; mais le saint évêque n'écoutait que son humilité, et il tenait à honneur de servir les serviteurs de Dieu.

Saint Bruno prenait souvent la liberté de le renvoyer à son église. « Allez à vos ouailles, lui disait-il, elles ont besoin de vous ; rendez-leur ce que vous leur devez. » Le saint évêque obéissait à Bruno comme à son supérieur, et, quand il avait passé quelque temps avec son peuple, il retournait dans la solitude. Il voulait vendre tous ses chevaux et faire dans la suite la visite de son diocèse à pied. Mais saint Bruno ne le lui conseilla point, de crainte que, par cette singularité, il ne parût condamner les autres évêques, et que lui-même n'en tirât quelque vaine gloire. Hugues suivit ce conseil ; mais son humilité lui fit retrancher tout ce qu'il crut ne pas devoir à sa dignité. Sa modestie extérieure répondait aux vertus qu'il cachait dans son cœur, et elle en était la fidèle gardienne. Ce saint évêque gardait ses yeux avec tant de circonspection, qu'après cinquante années d'épiscopat, il ne connaissait

qu'une seule femme de visage. Quoiqu'il eût parlé à une infinité d'autres femmes, il n'avait jamais arrêté la vue sur aucune. Pour ne pas donner la plus légère occasion à la malignité de la médisance, il ne confessait jamais les femmes que de jour, et dans un lieu où il pouvait être vu ; car sa charité pour les pécheurs lui attirait un grand nombre de pénitents. Il les écoutait avec une grande patience, et les larmes qu'il versait en les confessant leur inspirait une salutaire componction.

Malgré des maux presque continuels d'estomac et de tête dont saint Hugues fut affligé pendant quarante ans, il ne cessa pas d'annoncer la parole de Dieu à son peuple; mais il ne cherchait point à dire ce qui pouvait lui attirer les applaudissements de ses auditeurs. Il ne se proposait que de les instruire et de les toucher; à quoi il réussissait si bien, qu'après son sermon, un grand nombre de pécheurs lui demandaient à se confesser. Quelques-uns même confessaient publiquement leurs péchés. Après saint Bruno, saint Hugues fut comme le père des chartreux. Il fit une ordonnance par laquelle il défendit aux femmes de passer par la terre de ces religieux, de peur qu'elles ne troublassent leur solitude. Elle est datée du mois de juillet 1084.

Plus l'évêque de Grenoble était saint, plus il se montra intrépide défenseur de l'Eglise romaine. En 1106, l'empereur Henri V ayant fait violence au pape Pascal II pour lui extorquer un privilége injuste, les évêques de la province de Vienne, excités par leur saint collègue de Grenoble, excommunièrent publiquement l'empereur dans leur concile. Ce coup était d'autant plus hardi, que Vienne, à cause du royaume de Bourgogne, appartenait à Henri et que ses ambassadeurs se trouvaient au concile avec des lettres favorables du Pape.

Honorius II étant monté sur le saint siége l'an 1124, saint Hugues lui envoya des députés pour demander la permission de quitter son évêché de Grenoble. Ce désir, qu'il avait eu dès le commencement de son épiscopat, lui dura toute sa vie; mais il augmenta avec l'âge et les infirmités. Le saint vieillard se regardait comme un serviteur inutile, qui occupait la place d'évêque, en recevait les honneurs et les revenus, sans en avoir le mérite ni en faire les fonctions. Le pape Honorius n'eut toutefois aucun égard à sa demande, et renvoya ses députés avec des lettres de

consolation, où il l'encourageait à la persévérance. Saint Hugues ne se rebuta pas ; il alla lui-même à Rome, et conjura le Pape qu'il lui permît d'achever sa vie en repos, et qu'il donnât un meilleur pasteur à l'église de Grenoble. Mais le Pape demeura persuadé que, par son autorité et son bon exemple, il serait plus utile à son troupeau que tout autre. Il lui accorda donc tout ce qu'il demandait d'ailleurs, le consola autant qu'il put et le renvoya avec honneur.

Saint Hugues justifiait bien le jugement du Pape. Nous avons vu avec quelle vigueur l'évêque de Grenoble excommunia son propre souverain, l'empereur Henri V, lorsqu'il eut fait prisonnier le pape Pascal II pour lui arracher les investitures. Les années n'affaiblirent point cette vigueur épiscopale. Après l'élection du pape Innocent II et avant que ses nonces fussent arrivés en France pour y faire condamner le schisme de l'antipape, le saint évêque de Grenoble se rendit au Puy en Velai avec d'autres évêques, nonobstant ses infirmités et son grand âge ; car il avait environ soixante-dix-huit ans. Il savait, d'une manière certaine, que Pierre de Léon n'avait point été élu Pape pour son mérite, mais par le crédit de sa famille et par la violence. C'est pourquoi il n'eut aucun égard aux respects et aux bons offices que Pierre et son père lui avaient autrefois rendus ; mais, n'ayant en vue que la justice et le bien de l'Eglise, il l'excommunia dans ce concile, avec les autres évêques, comme schismatique, et cette excommunication fut d'un grand poids, à cause de l'autorité de saint Hugues.

L'excommunication de l'antipape Anaclet fut la dernière action mémorable du saint évêque de Grenoble. Ses infirmités augmentèrent de jour en jour, et il fut obligé de garder le lit longtemps avant sa mort. Il perdit même entièrement la mémoire de toutes les choses temporelles qu'il avait faites ou vues dans le monde. Mais, par un prodige assez singulier, il n'oublia rien de ce qui concernait le service de Dieu, et il récitait tous les jours par cœur les psaumes avec ses clercs. Les moines de Calais, monastère qu'il avait fondé, se rendirent auprès de lui pour le servir pendant sa maladie, et ils se crurent bien payés de leurs services par l'édification qu'ils reçurent. Quand Hugues s'apercevait que la douleur lui avait arraché quelques paroles d'impatience, il s'en

accusait avec larmes, et il ordonnait à ceux qui le servaient de lui donner la discipline. Mais, comme on ne croyait pas devoir lui obéir là-dessus, il fondait en larmes, et récitait plusieurs fois le *Confiteor*, pour demander pardon à Dieu. Hugues, ayant fait écrire les chartreux au pape Innocent II sur le triste état où il était réduit, obtint enfin la permission de faire ordonner à sa place, sur le siége de Grenoble, un saint religieux de la Chartreuse, nommé aussi Hugues. Après quoi, il ne vit plus rien à désirer sur la terre, et il ne tarda pas d'aller s'unir à son Créateur. Il mourut le 1er jour d'avril 1132, âgé de plus de quatre-vingts ans.

Le pape Innocent II ayant appris la vie édifiante et la sainte mort de Hugues, le mit au nombre des saints, et donna ordre à Guigues, prieur de la Chartreuse, d'en écrire la vie; c'est ce qu'il lui manda par la lettre suivante, qu'on peut regarder comme le décret de sa canonisation :

« Innocent, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à notre très-cher fils Guigues, prieur de la Chartreuse, salut et bénédiction apostolique. Pour correspondre aux bienfaits de Dieu, nous avons d'abord rendu grâce à sa majesté en apprenant la vie sainte du bienheureux Hugues, et les miracles qui s'opèrent par ses mérites. Ensuite, après avoir pris l'avis des archevêques, des évêques, des cardinaux et des autres qui étaient avec nous, nous avons ordonné qu'on l'honorât comme un saint et qu'on célébrât le jour de sa mort. Mais, parce que vous avez une exacte connaissance de sa vie et des miracles, nous vous ordonnons, par l'autorité de saint Pierre et la nôtre, d'en écrire ce que vous savez, afin que le clergé lisant cette vie et le peuple l'entendant, en soient édifiés et méritent d'obtenir la rémission de leurs péchés par l'intercession de ce saint évêque. Nous prions pour vous, et nous donnons notre bénédiction à nos chers fils les chartreux. Pise, le 22 d'avril. »

Guigues écrivit en effet la vie de saint Hugues, et il la dédia au pape Innocent II. Personne n'en était mieux instruit que ce pieux écrivain; car il avait vécu longtemps avec saint Hugues, et il était son ami particulier [1].

[1] *Acta SS.*, 1 april.

Le même jour, à Rome, sainte Théodore, sœur du très-illustre martyr saint Hermès, laquelle, ayant souffert le martyre sous l'empereur Adrien et le juge Aurélien, fut enterrée auprès de son frère, sur la voie Salaria, non loin de la ville. — Saint Venance, évêque et martyr. — En Egypte, les saints martyrs Victor et Etienne. — En Arménie, les saints Quintien et Irénée, martyrs. — A Constantinople, saint Macaire, confesseur, qui, sous l'empereur Léon, finit sa vie en exil pour la défense des saintes images. — Dans le diocèse d'Amiens, saint Valéri, abbé, dont le tombeau est illustré par de fréquents miracles.

IIe JOUR D'AVRIL.

SAINT FRANÇOIS DE PAULE.

Saint François de Paule naquit vers l'an 1416, à Paule, petite ville de la Calabre. Ses parents, sans être riches, trouvaient dans leur industrie le moyen de subsister d'une manière honnête. Ils étaient contents de leur état par principe de religion, et ne se proposaient dans toute leur conduite que l'accomplissement de la volonté divine. Ayant vécu plusieurs années ensemble sans avoir d'enfants, ils s'adressèrent à Dieu, par l'intercession de saint François d'Assise, pour en obtenir un fils ; ils s'engagèrent en même temps, si leurs vœux étaient exaucés, à consacrer ce fils au service du Seigneur. Ce qu'ils désiraient si ardemment leur fut accordé : ils eurent un fils, de la naissance duquel ils se crurent redevables à leurs prières. On le nomma François au baptême. Ceux qui lui avaient donné le jour prirent un soin particulier de lui inspirer de bonne heure de grands sentiments de piété ; et ils avaient la consolation de le voir entrer dans leurs vues, et aller même au delà de ce qu'on devait naturellement attendre de son âge. Il fit paraître, en effet, dès son enfance, beaucoup d'amour pour la prière, la retraite et la mortification.

Lorsqu'il eut atteint sa treizième année, son père, nommé Martotille, le mit chez les Franciscains de la petite ville de Saint-Marc. Le saint apprit chez ces religieux les premiers principes des sciences, et jeta les fondements de cette vie austère qu'il mena

toujours depuis. Il s'interdit dès lors l'usage du linge et de la viande; et, quoiqu'il n'eût pas fait profession de la règle de saint François, il ne laissait pas de la suivre dans tous ses points; il y ajoutait même de nouvelles mortifications, et donnait à tous les religieux l'exemple de la plus rigoureuse pénitence. Un an se passa de la sorte.

Le saint pria ensuite ses parents de l'accompagner dans les pèlerinages qu'il avait envie de faire à Assise, à Rome et à Notre-Dame des Anges. De retour à Paule, il se retira, de leur consentement, dans une solitude peu éloignée de sa patrie; mais, ne s'y trouvant point assez tranquille, ni suffisamment séparé du commerce du monde, il s'avança vers la mer, et se creusa une caverne dans le coin d'un rocher. Il avait à peine quinze ans. Il couchait sur le roc, et ne vivait que des herbes qu'il allait cueillir dans le bois voisin, ou que des âmes charitables lui apportaient quelquefois.

Deux personnes pieuses se joignirent au saint ermite, qui n'avait pas vingt ans révolus, et embrassèrent le même genre de vie. Les habitants des lieux voisins leur bâtirent à chacun une cellule avec une chapelle, où ils s'assemblaient pour chanter les louanges de Dieu. Un prêtre de la paroisse venait leur dire la messe. Le nombre des disciples de François ayant considérablement augmenté, il entreprit, l'an 1454, de bâtir, avec la permission de l'archevêque de Consenza, une église et un monastère. Lorsqu'on fut instruit de son projet, on vint lui aider de toutes parts à l'exécuter.

Chacun s'empressait à porter les matériaux; y il eut même des personnes distinguées par leur naissance qui voulurent mettre la main à l'œuvre. François fit plusieurs miracles en cette circonstance. Un de ses miracles fut la guérison d'une maladie qui avait été jugée incurable par les forces de la nature; celui sur lequel elle avait été opérée en attesta la vérité, avec serment, dans le procès de la canonisation du serviteur de Dieu.

Quand les bâtiments du monastère furent achevés, le saint y logea ses disciples. Il s'appliqua d'abord à établir la régularité parmi eux, et à les assujettir à des pratiques uniformes. Pour lui, il ne diminua rien de ses premières austérités. Il est vrai qu'il ne couchait plus sur le roc, mais il n'avait d'autre lit qu'une planche

ou la terre nue ; une pierre ou un tronc d'arbre lui servait d'oreiller. Ce ne fut que dans sa vieillesse qu'il consentit à coucher sur une natte. Il ne mesurait le temps du sommeil que sur les bornes étroites de la nécessité, et il n'accordait de soulagement à la nature que pour se mettre en état de reprendre ses exercices avec une nouvelle ferveur. Il ne faisait qu'un repas par jour, sur le soir ; encore ne vivait-il ordinairement que de pain et d'eau. Quelquefois il passait deux jours sans manger, surtout à l'approche des grandes fêtes.

François voulut que la charité, la pénitence et l'humilité fussent la base de sa règle. Il obligea ses disciples à observer un carême perpétuel, et à ne se permettre jamais l'usage de la viande, des œufs, du lait, du fromage, du beurre, ni généralement de toutes les choses que les anciens canons interdisaient en carême. L'observation de cette rigoureuse abstinence lui parut si essentielle à son ordre, qu'il en fit la matière d'un quatrième vœu. Son but en cela était de réparer, au moins par une sorte de compensation, les abus auxquels se livraient la plupart des chrétiens durant le carême. Il gémissait sans cesse à la vue du relâchement qui s'était introduit par rapport au jeûne, et des adoucissements que la tiédeur forçait l'Eglise de tolérer. Il espérait que l'exemple de son ordre serait une leçon muette, mais peut-être plus efficace que tous les discours. Il prit la charité pour la devise de son ordre. Cette vertu devait en être l'âme et le caractère distinctif, et en unir les membres les uns avec les autres; elle devait encore les unir avec les autres fidèles par un amour tendre pour leur salut. Entre toutes les vertus qui brillaient dans notre saint, son humilité se faisait principalement remarquer. Quoiqu'il fût honoré des Papes et des rois, il se regardait comme le rebut du monde, et s'abaissait au-dessous de toutes les créatures. Il eût voulu vivre caché et inconnu à tous les hommes. Son humilité était d'autant plus solide, qu'il ne la connaissait pas lui-même. A l'entendre, il n'était qu'un misérable pécheur qui étudiait Jésus crucifié, et quoiqu'il fût rempli de l'esprit de Dieu, il ne voyait en lui qu'un abîme de bassesse et de néant. Ce fut encore par un effet de sa vertu favorite qu'il voulut que ses disciples portassent le nom de *Minimes*, comme pour marquer qu'ils étaient les derniers dans la maison du Seigneur. Le supérieur

de chaque maison ne devait prendre que le titre de *correcteur*, et se souvenir sans cesse qu'il était le serviteur de tous les autres, conformément à ces paroles de Jésus-Christ : « Que celui qui est le plus grand parmi vous devienne comme le plus petit. »

L'archevêque de Cosenza approuva le nouvel ordre en 1471. Le pape Sixte IV le confirma par une bulle datée du 23 mai 1474, et en créa François supérieur général. Le saint ne comptait encore parmi ses disciples qu'un petit nombre de clercs et un seul prêtre. Ce dernier, Balthasar de Spino, était un docteur en droit, qui devint depuis confesseur du pape Innocent VIII.

Vers l'an 1576, le saint fonda deux nouvelles maisons de son ordre, l'une à Paterno, sur le golfe de Tarente, et l'autre à Spezza, dans le diocèse de Cosenza. Trois ans après, il passa en Sicile, où il fut reçu comme l'ange du Seigneur. Il opéra dans cette île plusieurs guérisons miraculeuses, et y fonda un monastère qui donna bientôt naissance à d'autres. Etant revenu dans la Calabre l'année suivante, il jeta les fondements d'un nouveau monastère à Corigliano, au diocèse de Rossane.

Quelques avis donnés par le saint à Ferdinand, roi de Naples, et à ses deux fils, Alphonse, duc de Calabre, et Jean, cardinal d'Aragon, lui attirèrent une persécution de la part de ces princes. Frédéric, prince de Tarente, troisième fils du roi, n'avait pas de François la même idée que son père et ses frères; il le respectait et l'aimait. Ferdinand ne cherchait plus que l'occasion de se venger du saint, et, pour mieux cacher les motifs qui le faisaient agir, il allégua pour prétexte que François avait bâti des monastères dans son royaume sans son consentement. Ayant appris qu'il était au couvent de Paterno, il chargea un capitaine de galères d'aller se saisir de sa personne, et de le conduire dans les prisons de Naples. L'officier partit sur-le-champ pour exécuter les ordres du roi; mais lorsqu'il eut vu le saint, il fut si touché de son humilité et de la disposition où il était de le suivre, qu'il n'osa rien entreprendre contre lui. Il retourna à Naples, et parla si fortement au roi en faveur du serviteur de Dieu, qu'il résolut de le laisser en liberté.

L'éminente sainteté de François était encore relevée aux yeux des hommes par le don de prophétie. Il prédit la prise de Constantinople par les Turcs, plusieurs années avant l'événement; il prédit

aussi que les mêmes infidèles s'empareraient d'Otrante, qui était comme la clef du royaume de Naples ; mais il promit aux chrétiens, surtout au pieux Jean, comte d'Aréna, l'un des généraux de Ferdinand, que les affaires prendraient l'année suivante une face nouvelle. Effectivement, Otrante fut reprise, et les Turcs chassés de l'Italie.

Les prodiges que Dieu ne cessait d'opérer par son serviteur excitaient partout l'admiration. Le pape Paul II, voulant s'assurer de la vérité des faits, chargea un de ses camériers, l'an 1469, de se rendre sur les lieux, et de s'adresser à l'archevêque de Cosenza, pour avoir une connaissance exacte de tout ce que publiait la renommée. Le prélat dit au député qu'il connaissait particulièrement le saint ; que c'était un homme d'une vertu extraordinaire, et que Dieu semblait l'avoir fait le dépositaire de sa puissance. « Il ne tient qu'à vous, ajouta-t-il, de le voir, de l'interroger ; vous donnerez par là une nouvelle force à votre témoignage. » Le camérier suivit le conseil de l'archevêque, et fit une visite à François. Il fut accompagné par Charles Pyrrho, chanoine de Cosenza, que le saint avait guéri d'une maladie dix ans auparavant.

Lorsqu'ils arrivèrent l'un et l'autre, le saint travaillait avec les ouvriers aux fondations de son église ; mais il ne les eut pas plutôt aperçus, qu'il quitta son travail pour aller au-devant d'eux. Le camérier s'étant mis en devoir de lui baiser la main, comme cela se pratique en Italie à l'égard des prêtres et des religieux, il n'y voulut jamais consentir. « C'est à moi, dit-il au camérier en se prosternant à ses pieds, c'est à moi de baiser vos mains, qui sont consacrées depuis trente ans par l'oblation du saint sacrifice. » Le camérier fut fort étonné de ce discours, et comme le saint ne l'avait jamais ni vu ni connu, il comprit que Dieu seul lui avait révélé depuis combien de temps il était prêtre. Il lui dit, sans toutefois lui déclarer le sujet de son voyage, qu'il serait bien aise de l'entretenir dans son couvent. François le conduisit dans une chambre. Le député du Pape qui avait de l'esprit et qui possédait le talent de rendre plausible tout ce qu'il disait, fit tomber la conversation sur le nouvel institut. Il l'accusa d'introduire une rigueur indiscrète et des singularités blâmables ; il parla aussi fort au long des illusions auxquelles exposent les grâces extraordinaires, et conclut son discours par exhorter le saint à rentrer dans la voie

commune où tant de grands hommes avaient marché avec succès. Celui-ci reprit modestement les objections qu'on lui avait faites, et les réfuta toutes avec beaucoup de solidité ; mais, voyant que le camérier ne se rendait point, il prit dans sa main des charbons ardents, et dépouilla le feu en sa présence de la vertu qu'il a de brûler, en disant que *Dieu obéissait à ceux qui le servaient dans la sincérité de leur cœur*, paroles qui furent depuis insérées dans la bulle de sa canonisation. Le camérier, frappé de ce prodige, conçut pour François une profonde vénération, et alla rendre au Pape un compte fidèle de tout ce qu'il avait vu.

Voici un autre miracle. La sœur du saint, ayant perdu son fils, le vint trouver, fondant en larmes, dans l'espérance qu'il lui procurerait quelque consolation. Lorsqu'on eut achevé l'office qui se dit pour les défunts, François fit porter le corps du mort dans sa cellule, et se mit en prières. Quel fut l'étonnement de la mère quand, quelque temps après, elle vit paraître son fils plein de vie ! Le jeune homme ressuscité entra dans l'ordre des Minimes, où il se distingua par la pratique de toutes les vertus, et suivit plus tard son oncle en France.

Ce fut Louis XI qui y fit venir le saint. Il l'en pria d'abord par des envoyés et des lettres, lui promettant, à lui et à son ordre, les plus grands avantages. Comme le saint ne venait point, Louis XI s'adressa au roi de Naples. François répondit qu'il ne lui semblait pas raisonnable de faire un voyage de quatre cents lieues pour un homme qui ne demandait que la guérison du corps, et cela dans des vues tout humaines. Louis XI s'adressa au pape Sixte IV, qui envoya deux brefs au serviteur de Dieu, avec ordre de se rendre en France au plus tôt.

François partit sans délibérer davantage. Il passa par Naples et par Rome, où il fut traité de la manière la plus honorable. La Provence, ravagée par la peste, éprouva les effets du pouvoir que Dieu lui avait donné de guérir les maladies. Le roi fut si charmé d'apprendre qu'il était arrivé dans ses Etats, qu'il fit présent d'une bourse de dix mille écus à qui lui en apporta la première nouvelle. Le dauphin, son fils, et les seigneurs les plus qualifiés de la cour eurent ordre d'aller le recevoir à Amboise, et de l'amener au château du Plessis-les-Tours. Le roi alla au-devant de lui avec sa cour, et se jeta à ses pieds pour le conjurer d'obtenir

que Dieu lui prolongeât la vie. Le saint lui répondit ce qu'une personne sage devait répondre à une pareille demande : il lui fit entendre que la vie des rois a ses bornes comme celle des autres hommes ; que les décrets de Dieu étaient immuables, et qu'il n'y avait d'autre parti à prendre que de se soumettre avec résignation à la volonté du ciel, et de se préparer à mourir saintement. Louis le logea dans son palais et lui donna un interprète. Il eut plusieurs conférences avec lui tant en particulier qu'en présence des seigneurs de la cour. François s'exprimait avec tant de sagesse, quoiqu'il n'eût aucune teinture des lettres, qu'au rapport de Philippe de Comines, qui l'entendit plusieurs fois, tout le monde était persuadé que le Saint-Esprit parlait par sa bouche. Enfin, ses exhortations, jointes à de ferventes prières, obtinrent au roi la grâce de rentrer en lui-même. Il prit des sentiments plus chrétiens, et mourut dans les bras du serviteur de Dieu, le 13 août 1483, après lui avoir recommandé ses trois enfants.

Charles VIII, fils et successeur de Louis XI, honora le saint encore plus particulièrement que n'avait fait le roi son père. Il le consultait dans toutes les choses qui regardaient sa conscience et même dans les affaires de l'Etat. Tant qu'il resta au Plessis, il n'y eut aucun jour qu'il n'allât le visiter pour recevoir ses leçons. Il voulut qu'il tînt sur les fonts et qu'il nommât le dauphin son fils. Il lui fit bâtir un beau couvent dans le parc du Plessis au lieu appelé Montils, et un autre à Amboise, à l'endroit même où il l'avait reçu n'étant encore que dauphin. Durant son séjour à Rome, où il fut proclamé empereur de Constantinople par le pape Alexandre VI, il fonda sur le mont Pincio un monastère du même ordre pour la nation française. Ce fut aussi sous le règne de Charles VIII que le saint fonda le couvent de Nigeon, près de Paris. Deux docteurs qui s'étaient fort opposés à cet établissement dans le conseil de l'évêque de Paris n'eurent pas plutôt vu François, qu'ils changèrent de sentiment ; ils se mirent même au nombre de ses disciples, et embrassèrent son institut l'an 1505.

La règle du saint n'avait pas reçu d'abord toute sa perfection ; diverses circonstances avaient rendu quelques changements indispensables. Lorsqu'elle fut en état d'être présentée au souverain Pontife, Alexandre VI l'approuva, et cette approbation fut depuis confirmée par Jules II.

Après la mort de Charles VIII, arrivée l'an 1498, Louis XII monta sur le trône. Le saint lui ayant demandé la permission de retourner en Italie, il la lui accorda, mais il la révoqua bientôt après. Il voulut encore enchérir sur ce que ses prédécesseurs avaient fait pour lui ; il le combla d'honneurs et de bienfaits, ainsi que ses disciples et ses parents.

Le saint, intérieurement averti de la proximité de sa mort, s'y prépara par un renouvellement extraordinaire de ferveur. Il s'enferma dans sa cellule les trois derniers mois de sa vie, et ne voulut plus avoir de communication avec les hommes. Il ne s'occupa, durant tout ce temps-là, que de l'éternité. Enfin, il fut pris de la fièvre le dimanche des Rameaux. Le jeudi saint, il assembla ses religieux dans la sacristie qui servait de chapitre, pour leur recommander l'amour de Dieu, la charité entre eux, et la fidélité à tous les points de leur règle ; s'étant ensuite confessé, il reçut la sainte eucharistie en la posture qu'on la reçoit ce jour-là dans son ordre, c'est-à-dire nu-pieds et la corde au cou. Il mourut le lendemain, 2 avril 1508, à l'âge de quatre-vingt-onze ans, et fut canonisé par Léon X en 1519[1].

Le même jour, à Césarée en Palestine, la fête de saint Amphien, martyr, qui, durant la persécution de Galère-Maximien, ayant repris le président Urbain de ce qu'il sacrifiait aux idoles, fut cruellement déchiré ; puis, par un raffinement de cruauté, on lui enveloppa les pieds avec un linge trempé dans de l'huile auquel on mit le feu ; enfin il fut précipité dans la mer : de sorte que, passant par le feu et par l'eau, il parvint au lieu du rafraîchissement.—Au même endroit, sainte Théodosie, vierge, de la ville de Tyr, qui, durant la même persécution, ayant publiquement salué les saints confesseurs qui étaient debout devant le tribunal, et les priant de se souvenir d'elle lorsqu'ils seraient arrivés au ciel, fut arrêtée par les soldats et menée au président Urbain, par l'ordre duquel elle eut les côtés et les mamelles déchirés jusqu'au fond des entrailles ; ensuite elle fut jetée dans la mer. — A Lyon, saint Nizier, évêque de cette ville, illustre par sa sainteté et ses miracles. — A Côme, saint Abonde, évêque et confesseur. — A Langres, saint Urbain évêque. — En Palestine, le décès de sainte Marie Egyptienne, surnommée la Pécheresse.

[1] *Acta, SS.*, et Godescard, 2 avril.

IIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT RICHARD,

ÉVÊQUE DE CHICHESTER EN ANGLETERRE.

Il était second fils de Richard et d'Alice de Wic, à quatre milles de Worcester. Il parut, dès son enfance, fort porté à la vertu. Il était ennemi des bagatelles et de tous ces amusements pour lesquels on est si passionné dans le premier âge. Tout son temps était employé aux exercices de religion ou à l'étude des sciences. Jamais il n'avait plus de plaisir que quand il trouvait l'occasion d'obliger les autres.

Son frère aîné, sorti de tutelle, se vit possesseur pauvre d'une terre. Richard, touché de son embarras, se mit à son service, conduisant la charrue, les chevaux, ou faisant des ouvrages semblables. Pénétré de reconnaissance, son frère lui légua par écrit tout son héritage. Des amis charnels de Richard se proposèrent alors de le marier avec une noble héritière, et d'en faire ainsi un grand seigneur. Ce que le frère apprenant, il eut regret de lui avoir donné sa terre. Mais Richard lui dit : « Bien-aimé frère, que votre cœur ne se trouble point pour cela. Comme vous avez été généreux envers moi, je le serai envers vous ; je vous rends la terre, avec votre écrit. Je vous cède même la fille, si cela lui fait plaisir, ainsi qu'à ses amis : car jamais je ne lui ai donné un baiser. » Et aussitôt il quitta la terre, la fille et tous les amis, pour aller à Paris continuer les études qu'il avait commencées à Oxford. Il vécut en France, avec deux amis choisis, d'une manière très-austère. Du pain bis et de l'eau étaient sa nourriture ordinaire, excepté les dimanches et les principales fêtes ; ces jours-là il mangeait un peu de viande et de poisson, par complaisance pour ceux qui venaient le visiter. De retour en Angleterre, il prit à Oxford le grade de maître ès arts ; il alla ensuite à Bologne en Italie pour y étudier le droit canonique. Il fit tant de progrès dans cette science, qu'on le chargea d'en donner des leçons publiques : son professeur, fut si charmé de son enseignement, qu'il lui offrit sa fille unique avec tous ses biens. Richard, qui

avait d'autres pensées, le remercia humblement, prétexta quelque voyage, promettant de faire leur volonté à son retour. Il revint à Oxford, où son mérite et sa vie sainte lui attirèrent l'estime et la vénération de toute l'université, qui le choisit unanimement pour son chancelier.

Saint Edmond, qui le connaissait depuis longtemps, l'engagea à venir dans son diocèse, et, à force d'instances, obtint enfin ce qu'il demandait. Il le fit chancelier de l'église de Cantorbéri et lui confia le soin des plus importantes affaires de son diocèse. Richard répondit parfaitement à l'opinion que le saint archevêque avait conçue de lui. Il vivait dans une grande simplicité et consacrait à des œuvres de charité tous ses revenus. Comme son maître et son ami, il était d'un désintéressement invincible et ne recevait jamais aucun présent [1].

Saint Edmond étant mort l'an 1240, Richard profita de sa liberté pour aller étudier la théologie à Orléans, chez les frères Prêcheurs. Il y reçut la prêtrise, et exerçait le saint ministère dans une petite paroisse, lorsqu'il fut rappelé à Cantorbéri par le nouvel archevêque, Boniface, oncle de la reine Eléonore, lequel l'obligea malgré lui à reprendre les fonctions de chancelier de cette église. L'an 1244, l'évêché de Chichester étant devenu vacant, le roi Henri III y fit nommer un sujet qui fut déclaré incapable par l'archevêque Boniface et ses suffragants : ils élurent à sa place saint Richard. Le roi, piqué de ce qu'on avait cassé l'élection de son protégé, fit saisir le temporel de l'évêque de Chichester. Saint Richard, du conseil de ceux qui l'avaient élu, alla trouver le roi, mais n'en put rien obtenir. Après avoir enduré bien des fatigues, il s'adressa au Siége apostolique, que son biographe appelle, *après Dieu, le dernier refuge en ce monde.* Arrivé à Rome, il y trouva les envoyés du roi préparés à plaider contre lui. Le pape Innocent IV l'accueillit avec bienveillance, et, après avoir pesé les raisons alléguées de part et d'autre, il confirma son élection et le sacra évêque de ses propres mains. Revenu en Angleterre avec les lettres du Pape, saint Richard fut encore deux ans sans pouvoir obtenir du roi la restitution des biens de son église. Ce prince ne les rendit que lorsque le Pape, averti par le

[1] *Acta SS.*, 3 april.

saint évêque, l'eut menacé des censures ecclésiastiques, s'il ne les restituait dans un temps donné.

Débarrassé de tout autre soin, saint Richard donna toute son attention au gouvernement de son diocèse : il visitait les malades, enterrait les morts, recherchait les pauvres et soulageait leurs misères. Son intendant se plaignant un jour à lui de ce que ses aumônes excédaient ses revenus, il lui répondit qu'il n'avait qu'à vendre sa vaisselle et son cheval. Un incendie lui ayant causé une perte considérable, il n'en devint pas plus économe pour les malheureux. « Qui sait, disait-il à ce sujet, si Dieu n'a pas permis cet accident pour nous punir de ce que nous sommes trop attachés aux biens de ce monde ? » Sa piété pour Dieu était aussi tendre que solide. On eût dit qu'il était dans une perpétuelle contemplation des choses célestes. Il prêchait avec une onction et un fruit qui supposaient un homme doué de l'esprit de prière dans un degré éminent. Il supportait les injures avec patience et ne répondait que par des bienfaits au mal que lui faisaient ses ennemis. Son zèle à maintenir la discipline était inflexible, surtout lorsqu'il s'agissait de punir les ecclésiastiques déréglés. Le roi, l'archevêque de Cantorbéri et plusieurs autres prélats, s'intéressèrent en vain pour un prêtre qui avait commis une faute contre la sainteté de son état. Quoiqu'ils ne demandassent qu'un adoucissement à la peine portée contre lui, jamais ils ne purent l'obtenir ; mais cette inflexibilité ne s'étendait pas aux pécheurs pénitents : Richard les traitait avec charité, et les recevait avec une tendresse incroyable.

Ayant reçu du pape Innocent IV la commission de prêcher la croisade pour la terre sainte, afin d'aller au secours de saint Louis, roi de France, qui y était encore, saint Richard commença par son église, et, continuant de prêcher dans les lieux maritimes, il vint à Cantorbéri, puis à Douvres, étant déjà malade depuis dix jours. Il ne discontinuait pas toutefois de travailler, il prêchait tous les jours, il confessait, il confirmait, il donnait les ordres jusqu'à ce qu'il fût entièrement épuisé. Arrivant à Douvres, il logea à l'Hôtel-Dieu, et le maître de cet hôpital le pria de dédier une petite église, que l'on avait bâtie au cimetière, en l'honneur de saint Edmond de Cantorbéri. L'évêque Richard le fit avec joie, et, prêchant à cette cérémonie, il dit : « Depuis que je suis évêque, j'ai toujours désiré ardemment dédier au moins une église en

l'honneur de mon saint maître, avant que de mourir. Je rends grâces à Dieu qui ne m'a pas frustré de mon désir ; je sais que ma mort est proche, et je la recommande à vos prières. »

Le lendemain, comme il entendait la messe, il tomba en faiblesse ; on le mit au lit ; il déclara qu'il n'en reviendrait pas, et fit préparer ses funérailles. En effet, il mourut le troisième jour après, qui était le lundi 3me d'avril 1253, environ dans sa cinquante-sixième année et la neuvième de son épiscopat, à compter depuis son élection. Son corps fut reporté à Chichester et enterré dans la cathédrale, devant l'autel qu'il avait dédié à saint Edmond, et il s'y fit plusieurs miracles. Aussi fut-il canonisé neuf ans après par le pape Urbain IV, et l'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort.

Le même jour, à Taormine, en Sicile, saint Pancrace évêque, qui, en souffrant le martyre, scella de son sang l'Evangile de Jésus-Christ, qu'il avait prêché dans cette ville, où l'apôtre saint Pierre l'avait envoyé. — A Tomes en Scythie, les saints martyrs Evagre et Bénigne. — A Thessalonique, le martyre des saintes vierges Agape et Quionie, qui, sous l'empereur Dioclétien, ne voulant pas renoncer Jésus-Christ, souffrirent d'abord une longue et dure captivité, puis furent jetées dans le feu ; mais les flammes ne leur ayant fait aucun mal, elles rendirent leurs âmes en priant Dieu. — A Tyr, saint Vulpien, martyr, qui fut cousu dans un sac avec un aspic et un chien, puis jeté dans la mer, durant la persécution de Galère-Maximien. — Au monastère de Médice en Orient, saint Nicétas, abbé, qui, sous Léon l'Arménien, souffrit beaucoup pour le culte des saintes images. — En Angleterre, sainte Burgondofare, vierge et abbesse.

IVe JOUR DAVRIL.

SAINT ISIDORE,

ARCHEVÊQUE DE SÉVILLE.

Saint Isidore était frère de saint Léandre, archevêque de Séville avant lui ; de saint Fulgence, évêque d'Astigile ; de sainte Florentine, abbesse de religieuses. Leur père, nommé Sévérien, était duc de Carthagène. Isidore fut élevé dans sa première jeunesse

par son frère aîné saint Léandre, et l'aida beaucoup dans la conversion des Visigoths d'Espagne. Léandre étant mort le 27 février 596, son frère Isidore lui succéda dans le siége de Séville et l'occupa près de quarante ans, étant mort l'an 636. Il fut l'âme de tous les conciles qui se tinrent de son temps en Espagne, et en présida plusieurs.

Comme il voyait approcher sa fin, il redoubla tellement ses aumônes, que, pendant six mois environ, l'on voyait une foule de pauvres chez lui depuis le matin jusqu'au soir. Sentant augmenter son mal, il fit venir deux évêques, pour recevoir d'eux la pénitence publique. Il se fit transporter de sa cellule dans la basilique du martyr saint Vincent, suivi d'une grande multitude de clercs, de religieux et de peuple, qui jetaient des cris capables de fendre les cœurs. Arrivé dans la basilique et déposé au milieu du chœur devant la balustrade de l'autel, il fit retirer les femmes, afin qu'il n'y eût que des hommes présents lorsqu'il recevrait la pénitence. Alors un des évêques mit sur lui le cilice, un autre la cendre ; puis, étendant les mains au ciel, il fit tout haut sa prière pour demander le pardon de ses péchés. Après quoi il reçut, de la main des évêques, le corps et le sang de Notre-Seigneur, se recommanda aux prières de tous les assistants, leur demanda pardon de la manière la plus humble, remit les obligations à ses débiteurs, recommanda à tous la charité réciproque, et fit distribuer aux pauvres ce qui lui restait d'argent. A la fin, et sur sa demande, tous les assistants lui donnèrent le baiser, comme un éternel témoignage qu'ils lui avaient pardonné de tout leur cœur. C'était le samedi saint. Etant retourné à son logis, il mourut en paix quatre jours après, le jeudi 4 avril, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire. C'est Rédemptus, un de ses disciples, qui nous décrit ainsi ses derniers moments [1].

Saint Braulion, évêque de Saragosse, dit dans un éloge de saint Isidore : « Je crois bien que Dieu l'a suscité dans ces derniers temps pour relever l'Espagne déchue, rétablir les monuments des anciens, et nous empêcher de vieillir dans la rusticité. » Cet éloge dit beaucoup ; mais il est justifié par les œuvres. Ce que Boëce et Cassiodore avaient fait en Italie, saint Isidore le fit en Espagne ; il

[1] *Acta SS.*, 4 april.

résuma toutes les connaissances humaines d'une manière nette et succincte, telle qu'il le fallait pour initier les nouveaux peuples de l'Occident à tout ce que l'antiquité laissait de bon et d'utile.

Son principal ouvrage en ce genre est celui des *Origines* ou *Etymologies*, composé à la prière de son ami Braulion, qui le divisa en vingt livres, saint Isidore n'ayant pu y mettre la dernière main. C'est une véritable *Encyclopédie*, qui renferme en substance tout ce que l'on savait au septième siècle.

Au grand ouvrage de saint Isidore, il faut joindre ses trois opuscules *Des différences et des propriétés des mots*, comme qui dirait un dictionnaire de synonymes; son livre *De la nature des choses*, traité d'astronomie et de cosmographie, adressé au roi Sisebut, qui le lui avait demandé; sa *Chronique*, ou son abrégé d'histoire universelle, depuis le commencement du monde jusqu'à l'an 626 de Jésus-Christ; son *Histoire des rois goths, vandales et suèves;* son *Catalogue des écrivains ecclésiastiques*, faisant suite à ceux de saint Jérôme et de Gennade de Marseille; son livre *De la vie et de la mort des saints* de l'un et de l'autre Testament; divers traités de morale, où règne beaucoup d'onction et de piété; des commentaires sur l'Ecriture sainte; trois livres de sentences, recueillies dans les écrits des anciens docteurs, et surtout de saint Grégoire le Grand; deux livres contre les Juifs, adressés à sa sœur sainte Florentine; sa règle pour les moines du monastère d'Honori, qu'il avait fondé; ses deux livres des offices ecclésiastiques, adressés à son frère saint Fulgence, qui, pour avoir un ouvrage de sa main, l'avait prié de lui développer l'origine des divers offices et des diverses cérémonies de l'Eglise.

SAINT PLATON,

MOINE GREC DU HUITIÈME SIÈCLE.

Saint Platon, né à Constantinople d'une famille noble et très-riche, après avoir distribué tous ses biens aux pauvres, s'était retiré au monastère du mont Olympe en Bithynie, où il avait succédé, l'an 770, à l'abbé Théoctiste. Douze ans après, des affaires indispensables l'ayant obligé de venir à Constantinople, il y était telle-

ment oublié, que ses propres neveux ne savaient pas s'il était encore au monde ; mais sa vertu le fit bientôt connaître, et par ses exhortations il fit de grands fruits. Il réunit les familles divisées, abolit les jurements, procura de grandes aumônes et fit grand nombre de conversions. Toute sa famille renonça au monde, et ils fondèrent un monastère près de Constantinople, qui fut nommé Saccudion, et dont il prit le gouvernement l'an 782. Il assista, comme abbé de ce monastère, au deuxième concile de Nicée. L'an 794, attaqué d'une maladie qu'il crut mortelle, il demanda un successeur, et ses moines nommèrent à sa place son neveu Théodore.

Cependant l'empereur Constantin VI, ayant répudié sa femme légitime, épousa, malgré le patriarche Taraise, une fille nommée Théodote, de la famille de saint Platon. Mais le saint, revenu de sa maladie, se déclara contre ce mariage. L'empereur, irrité, le fit menacer d'exil, de fouet, de mutilation des membres ; on lui envoya des moines pour le solliciter, on lui écrivit des lettres, le tout inutilement. L'empereur le fit venir en sa présence ; il lui résista en face, et lui soutint que son mariage était illicite. L'empereur le fit enfermer dans une étroite prison, où il le fit presser par des évêques de consentir seulement de parole, afin de recouvrer la liberté. Attaqué par les railleries et des moines et des laïques, et de ses parents et des étrangers, le saint demeura toujours ferme et souffrit la persécution une année entière.

Son neveu saint Théodore ne fut pas moins inébranlable. Ses parents occupaient les premières charges ; Nicéphore, son cousin, était préfet de Constantinople ; leurs sollicitations ne gagnèrent rien sur lui. Il alla même plus loin que son oncle ; il défendit à ses moines de communiquer avec l'empereur dans les choses qui concernaient la religion. Il fut fouetté cruellement ainsi que ses moines, enlevé avec eux de son monastère, conduit pieds et mains liés à Thessalonique pour y vivre en exil. De là il écrivit à saint Platon ce qui s'était passé depuis leur séparation et tout le détail de son voyage. Il écrivit aussi au Pape, et en reçut une réponse pleine de louanges sur sa prudence et sa fermeté [1].

Touchés de l'exemple de saint Platon et de saint Théodore, les moines et les évêques de la Chersonèse, du Bosphore, des côtes

[1] *Vita S. Theod.*, apud Sirmond, t. V.

et des îles voisines, déclarèrent à leur tour l'empereur excommunié, et ne se laissèrent fléchir ni par les menaces ni par les présents. Frappés et bannis, ils n'en devinrent que plus hardis à parler contre ce mariage scandaleux, et ramenèrent plusieurs de ceux qui avaient imité l'empereur.

Saint Platon, avec ses deux neveux, saint Théodore et Joseph, archevêque de Thessalonique, eut à souffrir pour la même cause sous l'empereur Nicéphore, qui les fit condamner par des évêques de cour et les envoya en exil. Les trois confesseurs ne trouvèrent d'appui que dans le pape saint Léon III, auquel ils écrivirent toute l'affaire et qui les soutint par ses réponses. Sous l'empereur Michel 1er, la paix fut rétablie et confirmée par le Pape.

Revenu de son exil, saint Platon rentra dans sa cellule, pour mener la vie de reclus. Mais à l'âge de soixante-dix-neuf ans, il fut obligé de changer de régime, parce qu'il n'avait plus la force de satisfaire, sans le secours d'autrui, à aucun des besoins du corps. Il était tantôt couché sur un lit, tantôt assis, récitant des psaumes, priant mentalement, parlant aux frères, pour les instruire, les exhorter, les consoler, ne pouvant plus ni fléchir les genoux, ni lire par lui-même; et, ce qui l'affligeait le plus, c'était de ne pouvoir assister aux offices ni travailler de ses mains. Il rendait grâces à Dieu des soulagements que l'on donnait à son infirmité, soit la nourriture, soit le bain, dont il usait par obéissance; mais il était contristé de relâcher de l'austérité de sa vie. Il tomba malade pendant le carême de l'année 813; et, quoique ce fût un temps de retraite, plusieurs moines de dehors ne laissèrent pas de le visiter. Le patriarche Nicéphore y vint lui-même avec tout son clergé, lui demanda ses prières, l'embrassa tendrement, et effaça tout le soupçon qui pouvait rester de leur division précédente. Le saint malade pardonna à tous ceux qui l'avaient persécuté, et pria pour eux. Comme l'abbé Théodore lui demanda s'il ne voulait disposer de rien, il secoua son habit de la main, et lui dit d'une voix très-basse : « Je n'ai plus rien, je vous ai tout remis. » Ayant la poitrine oppressée, il remuait encore les lèvres, et chantait un cantique de la résurrection, quand il expira le samedi devant le dimanche des Rameaux, 19 mars 813 [1].

[1] *Acta SS.*, 4 april. *Apud Sirmond.*, t. V.

On croit que la semaine sainte et celle de Pâques firent remettre la solennité de ses funérailles jusqu'au 4me d'avril, jour auquel l'Eglise célèbre sa mémoire. Le patriarche fit cette cérémonie avec un grand luminaire et quantité de parfums ; et ce fut apparemment en cette occasion que saint Théodore Studite prononça l'oraison funèbre de saint Platon, son oncle et son père spirituel, qui est la seule vie que nous ayons de ce saint. A peine put-on mettre son corps dans le sépulcre, tant était grande la foule du peuple, qui s'empressait à l'entour et ne pouvait se résoudre à le perdre de vue.

Le même jour, à Thessalonique, les saints martyrs Agathopode, diacre, et Théodule lecteur, qui, pour avoir confessé la foi chrétienne, furent, sous l'empereur Maximien et le président Faustin, jetés dans la mer avec une pierre au cou. — A Milan, décès de saint Ambroise, évêque et confesseur. Sa fête principale revient au 7 décembre, jour de son ordination. — En Palestine, saint Zosime, anachorète, qui donna la sépulture au corps de sainte Marie Egyptienne. — A Palerme en Sicile, saint Benoît de Saint-Philadelphe, surnommé le Noir, de l'ordre des frères Mineurs de l'étroite observance, illustre par ses vertus et par ses miracles : il mourut le 5 avril 1589, et a été canonisé par le pape Pie VII.

Ve JOUR D'AVRIL.

SAINT VINCENT FERRIER.

Qui ne connaît saint Vincent Ferrier, surtout en Bretagne, où il a terminé sa sainte vie? Il renouvela, dans les quatorzième et quinzième siècles, les prédications et les miracles des apôtres. Il convertit des milliers d'infidèles, d'hérétiques, de schismatiques, de pécheurs, et en Espagne, et en France, et en Angleterre, et en Allemagne, et en Italie ; car il évangélisa tous ces pays, parlant, comme les apôtres, diverses langues. Mais attachons-nous à ce que nous pouvons imiter. Etudions, par exemple, comme il étudia. « Voulez-vous étudier, dit-il, d'une manière qui vous soit utile ? Que la dévotion accompagne toutes vos études, et que votre

butsoit moins de vous rendre habile que de contribuer à votre sanctification. Consultez Dieu plus que vos livres, et demandez-lui avec humilité la grâce de comprendre ce que vous lisez. L'étude fatigue l'esprit et dessèche le cœur. Allez de temps en temps ranimer l'un et l'autre aux pieds de Jésus-Christ. Quelques moments de repos dans ses plaies sacrées procurent une nouvelle vigueur et de nouvelles lumières. Interrompez votre travail par des oraisons jaculatoires ; que la prière enfin précède et termine votre étude. La science est un don du Père des lumières ; ne la regardez donc pas comme l'ouvrage de votre esprit et de vos talents. »

Né à Valence en Espagne, l'an 1357, entré dans l'ordre de Saint-Dominique en 1374, Vincent Ferrier mourut à Vannes en Bretagne, l'an 1419, épuisé par ses austérités et par ses travaux. Il avait renouvelé la foi et la piété dans une grande partie de la terre par ses miracles et ses prédications ; il avait puissamment contribué à l'extinction d'un schisme qui, depuis quarante ans, divisait l'Eglise ; il se voyait honoré des peuples et des rois : que pensait-il, néanmoins, de lui-même ? Ecoutons-le. « Toute ma vie, dit-il, n'est que puanteur : je ne suis qu'infection dans mon corps et dans mon âme ; tout en moi exhale une odeur de corruption, causée par les abominations de mes péchés et de mes injustices. Et, ce qui est encore pis, je sens cette puanteur s'accroître en moi tous les jours, et devenir de plus en plus insupportable. »

Si les saints pensent ainsi d'eux, que devons-nous penser de nous ?

Voici l'emploi de ses deux dernières années. De Nantes, l'homme apostolique se rendit à Vannes, en 1417, pour y saluer le duc de Bretagne, Jean V, qui résidait ordinairement dans cette dernière ville. Quand on fut averti de son arrivée, non-seulement l'évêque Amauri de La Motte, le chapitre, le clergé, le peuple, mais encore le duc, la duchesse, tous les princes et les seigneurs de la cour allèrent au-devant de lui jusqu'à la chapelle Saint-Laurent, située à un quart de lieue de la ville. Il alla d'abord à l'église cathédrale, et puis, refusant modestement de loger dans le château ducal de la Motte, que le duc lui avait cédé, il préféra la maison d'un simple particulier appelé Robin le Scarb. Le lendemain, qui fut le quatrième dimanche du carême, il chanta la messe à son ordinaire, et prêcha dans la place des Lices, sur une estrade,

parce que l'église cathédrale ne se trouvait point assez spacieuse pour contenir la foule qui voulait le voir et l'entendre. Il continua de célébrer la messe solennelle et de prêcher tous les jours, au même lieu, jusqu'au mardi de Pâques, qu'il prit congé du duc, de l'évêque, du chapitre et du peuple, pour aller prêcher dans le reste de la Bretagne. Plusieurs personnes d'une qualité distinguée s'attachèrent à la suite du saint homme quand il partit de Vannes, et ne l'abandonnèrent point dans tout le voyage. Il parcourut toute la province avec un zèle qui ne se ressentait en rien des infirmités qu'il éprouvait. Lorsqu'il montait en chaire, il paraissait si faible et si débile, qu'on ne croyait pas qu'il pût parler ; à peine avait-il commencé son sermon, qu'il s'animait et prêchait avec autant d'ardeur, de science, d'à propos et de clarté, que lorsqu'il possédait toutes ses forces. Ce fut ainsi qu'il évangélisa Guérande, Aurai, Redon, Guemené, Rostrenen, Pontivi, Croisic, Hennebon, Carhais, Guemperlé, où il fut logé chez les religieux de son ordre, Concarneau, Pont-l'Abbé, Quimper, Saint-Paul de Léon et Morlaix, où il fut reçu dans la maison des Dominicains, ses confrères. Il demeura quinze jours dans cette ville, et allait ordinairement prêcher au haut de la rue des Fontaines, lieu élevé au-dessus de la ville, où l'on bâtit depuis une chapelle en son honneur. De Morlaix, le saint missionnaire vint à Lannion, Tréguier, la Roche-Derien, Guingamp, Chatelaudren, Saint-Brieuc, Lamballe, Quintin, Jugon, Saint-Malo, d'où il se rendit à Dinan et y séjourna dix jours chez les Dominicains. Il trouva dans cette ville une place telle qu'il la lui fallait pour prêcher, puisque c'était alors une des plus grandes du royaume; aussi y annonça-t-il la parole de Dieu à un peuple infini qui accourait de toutes parts. Il évangélisa de même Dol, Antrain, Bazouges, Fougères et Vitré ; puis se rendit à Rennes, où il fut reçu par l'évêque, le clergé, la noblesse, les magistrats et la bourgeoisie, avec tout le respect possible. L'évêque lui avait fait préparer un logement dans le palais épiscopal ; mais l'humble Vincent ne voulut pas loger ailleurs que chez ses confrères, les religieux de Bonne-Nouvelle. Pendant qu'il fut à Rennes, il prêcha dans une place assez spacieuse, appelée le cimetière Sainte-Anne. De Rennes, il reprit le chemin de Vannes par Montfort, Josselin, la Chèze et Ploërmel.

Outre les travaux éclatants de son emploi de missionnaire apos-

tolique, il se rabaissait jusqu'aux moindres fonctions des catéchistes, n'estimant rien de petit de tout ce qui pouvait servir à la gloire de Dieu et au salut des âmes. On le voyait réunir autour de lui des enfants à des heures fixes, leur enseigner la manière de faire le signe de la croix, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des apôtres; leur apprendre à aimer Dieu, à respecter leurs parents et le prochain. Se faisant tout à tous, à l'exemple de l'Apôtre, il accueillait les pauvres avec autant d'égards que les riches, et les hommes obscurs comme les nobles. Il se montrait agréable à tous, leur témoignait le désir de leur être utile, était pour eux plein de douceur, et gagnait ainsi l'affection et le respect de tout le monde. Les veuves et les orphelins trouvaient en lui un défenseur plein de zèle. Enfin il ne se refusait à aucun des services qu'il pouvait rendre à ses frères. La vertu des miracles, et le don de se faire entendre à ceux même qui ne savaient pas sa langue, l'accompagnèrent en Bretagne comme dans tous les autres lieux qui avaient eu le bonheur de le posséder ; mais il fallut enfin que le corps succombât sous les rigueurs de la pénitence et sous les travaux de l'apostolat.

Ses compagnons, voyant approcher la fin de sa vie, employèrent leurs sollicitations pour lui persuader d'aller mourir en Espagne. Le grand intérêt qu'ils paraissaient y prendre l'empêcha d'apporter une trop forte résistance à leurs prières; cependant il ne se rendit pas tout de suite, et se rappela les paroles que Notre-Seigneur lui avait dites à Avignon, et l'ordre qu'il lui avait donné d'aller dans les contrées de l'Ouest prêcher son Evangile. Enfin il se laissa vaincre, et, après avoir pris congé des habitants de Vannes, il monta sur son âne et se mit en chemin à minuit. Mais, après avoir marché quelques lieues avec ses compagnons, il se trouva, à la pointe du jour, devant la porte de la ville. Alors il se tourna vers ses frères et leur dit : « Rentrons dans cette ville, mes frères, ce qui nous est arrivé marque assez que Dieu veut que ce soit ici la borne de ma carrière. »

Son retour causa une joie universelle aux habitants; ils accoururent en foule, hommes, femmes, enfants, pour lui baiser les mains et lui marquer leur satisfaction. On entendait partout le son des cloches comme dans les plus grandes solennités, et l'on ne disait autre chose de toutes parts, sinon : Béni soit celui qui vient

au nom du Seigneur ! Quand il fut arrivé à son hospice ordinaire, il dit aux habitants : « Mes enfants, il a plu à Dieu que je revinsse ici, mais ce n'est plus pour y prêcher, c'est pour mourir chez vous. Allez-vous-en, et que Dieu vous récompense de l'honneur que vous avez bien voulu me faire aujourd'hui pour son amour. » Il leur dit encore beaucoup d'autres choses, qui leur tirèrent les larmes des yeux, et changèrent en une sensible affliction la joie qu'ils avaient eue de son retour.

Le jour suivant, il fut attaqué d'une fièvre violente, accompagnée de douleurs extrêmes dans tous les membres, et d'un épuisement universel ; mais, possédant toujours son âme, comme dans la plus parfaite santé, il appela ses frères, et leur annonça le jour de sa mort. Il fit venir le prêtre auquel il avait coutume de confier les secrets de sa conscience ; il se confessa, et le pria de lui accorder l'absolution générale, selon le pouvoir que lui en avait donné le pape Martin V. Il reçut ensuite tous les sacrements avec un redoublement de dévotion, et passa trois jours entiers à exhorter à la pratique de la vertu et à la persévérance dans le bien ceux qui avaient le bonheur de l'approcher. Quand on eut appris dans la ville qu'il avait reçu les derniers sacrements, l'évêque, la noblesse, les magistrats vinrent le voir, et il leur dit : « Messieurs les Bretons, si vous voulez rappeler dans votre mémoire tout ce que je vous ai prêché pendant deux ans, vous trouverez qu'il n'est pas moins utile pour votre salut que conforme à la vérité. Vous n'ignorez pas à quels vices j'ai trouvé que votre province était sujette, et que, de mon côté, je n'ai rien épargné pour vous ramener dans le bon chemin. Rendez grâces à Dieu avec moi de ce qu'après m'avoir donné le talent de la parole, il a rendu vos cœurs capables d'être touchés et portés au bien. Il ne vous reste plus qu'à persévérer dans la pratique des vertus et à ne pas oublier ce que vous avez appris de moi. Pour ce qui me regarde, puisqu'il plaît à Dieu que je trouve ici la fin de ma vie et de mes travaux, je serai votre avocat devant le tribunal de Dieu, je ne cesserai jamais d'implorer sa miséricorde pour vous, et je vous le promets, pourvu que vous ne vous écartiez point de ce que je vous ai enseigné. Adieu ; je m'en irai devant le Seigneur en dix jours d'ici. »

Ensuite, pour employer plus tranquillement à la contemplation le reste de sa vie, il pria qu'on empêchât le grand concours du

peuple. Ses douleurs augmentèrent, mais sa patience plus encore que ses douleurs. Dans les opérations les plus cruelles de la chirurgie, on ne lui entendait prononcer que les noms de Jésus et de Marie. Comme il n'y avait point encore de maison religieuse de son ordre à Vannes, ceux qui avaient la principale autorité dans la ville, voulant prévenir les disputes qu'il pourrait y avoir au sujet de sa sépulture, vinrent lui demander où il souhaitait être enterré. Il répondit : « Je suis un pauvre religieux qui ne me fais gloire que d'une qualité, qui est celle de serviteur de Jésus-Christ. En cette qualité, je regarde le salut de mon âme comme l'unique soin dont je dois m'occuper. Du reste, je m'embarrasse très-peu de ce qui regarde la sépulture de mon corps. Cependant, afin de vous procurer la paix après ma mort, comme j'ai tâché de vous y entretenir pendant ma vie, je vous prie de permettre que le prieur du couvent de mon ordre, qui est le plus près d'ici, soit le maître de régler ce qui regarde ma sépulture. »

Neuf jours après, il demanda qu'on lui lût la passion de Notre-Seigneur, selon les quatre évangélistes ; il se fit lire ensuite les sept psaumes de la pénitence, qu'il répéta, avec tous les autres psaumes, jusqu'à ce que les forces lui manquèrent absolument et que sa langue demeura immobile. Il joignit les mains, leva les yeux au ciel, et rendit son âme à Dieu, le mercredi 5 avril 1419, dans la soixante-troisième année de son âge. La duchesse de Bretagne, fille de France, voulut elle-même laver son corps. L'eau qu'elle y employa servit à la guérison de beaucoup de malades. Le duc Jean, cinquième du nom, prépara des obsèques magnifiques à saint Vincent ; il se fit un concours si grand, qu'on fut obligé de garder le corps pendant trois jours, pour satisfaire la dévotion du peuple, qui voulait le voir et le toucher. Il fallut même, à la fin, l'environner de gardes en armes, pour qu'on ne le mît pas en pièces. Il fut enterré dans l'église cathédrale, à côté du grand autel, et Dieu a continué de faire, après la mort de saint Vincent Ferrier, autant et plus de miracles par son intercession qu'il n'en avait accordé à ses prières pendant sa vie.

Aussitôt après sa mort, la plupart des princes, des prélats, des villes et des universités qui avaient eu le bonheur de le connaître et de le posséder, s'adressèrent au pape Martin V, pour procéder à sa canonisation. Jean V, duc de Bretagne, fut un des plus ar-

dents à solliciter cette affaire. Elle ne fut terminée qu'en 1455, par le pape Calixte III; encore la bulle de sa canonisation ne fut-elle publiée que trois ans après par Pie II. On leva son corps de terre en 1456. Les Espagnols ayant demandé inutilement qu'on le transportât à Valence, résolurent, en 1599, de l'enlever secrètement, comme un trésor qui leur appartenait. Pour prévenir leurs desseins, on cacha la châsse qui le renfermait. On la découvrit en 1637, ce qui donna lieu à une seconde translation, qui se fit le 6 septembre; après quoi on mit cette châsse sur l'autel d'une chapelle qui venait d'être bâtie dans la cathédrale, et elle y est encore exposée à la vénération des fidèles [1].

Le même jour, à Thessalonique, sainte Irène, qui, en opposition à l'édit de Dioclétien, ayant caché les livres saints, fut mise en prison, percée d'une flèche, et brûlée par l'ordre du président Dulcèce, sous lequel Agape et Quionie, ses deux sœurs, avaient souffert le martyre peu auparavant. — Dans l'île de Lesbos, le supplice de cinq martyrs. — Le même jour, saint Zénon, martyr, qui, ayant été écorché et enduit de poix, fut jeté dans le feu. — En Afrique, le martyre de plusieurs saints, qui, durant la persécution de Genséric, roi arien, furent massacrés dans l'église le jour de Pâques; un d'eux, qui faisait l'office de lecteur, eut la gorge percée d'un coup de flèche, tandis qu'il chantait l'*Alleluia* au pupître.

VIe JOUR D'AVRIL.

SAINT CÉLESTIN,

PAPE.

Le pape saint Boniface étant mort le 4 septembre 422, on élut sans contestation Célestin, Romain de naissance, qui tint le Saint-Siége près de dix ans. Cette élection eut lieu le 11 du même mois de septembre, qui était un dimanche. Saint Augustin écrivit au nouveau Pape pour le féliciter sur la manière paisible dont son élection s'était faite, et pour lui recommander une affaire qui l'affligeait beaucoup, et qu'il termina suivant ses désirs.

[1] *Acta SS.*, 5 april. Godescard, *Vies des saints de Bretagne.*

Dans ce temps, les pélagiens cherchaient à répandre leur hérésie parmi les Bretons d'Angleterre. Ces peuples répugnaient à l'erreur, mais ils n'étaient point assez instruits pour la combattre. Ils eurent recours au Pape et aux évêques des Gaules. Le pape Célestin envoya sur les lieux le diacre Pallade, qui le pressa beaucoup d'y porter secours. D'après ses instances, saint Célestin y envoya comme son légat saint Germain, évêque d'Auxerre. Dans le même temps, les évêques des Gaules assemblés en concile priaient ce même saint, avec son ami saint Loup, évêque de Troyes, de se charger de cette entreprise. C'était l'an 429.

Pour assurer encore plus la religion dans l'île de la Grande-Bretagne, le pape saint Célestin y envoya le diacre Pallade lui-même, qu'il avait ordonné évêque pour les Scots, ou Ecossais, dont une partie avait transmigré de l'Irlande au nord de la Bretagne ; et ce fut le premier évêque de cette nation, qui jusqu'alors avait été très-barbare. Saint Jérôme témoigne qu'ils n'avaient point de mariages réglés, et qu'ils mangeaient de la chair humaine. Saint Pallade y fut envoyé évêque l'an 431. Le pape saint Célestin ayant appris qu'il était mort, lui substitua saint Patrice, l'ordonna évêque et l'envoya prêcher la foi en Irlande même, d'où les Ecossais étaient originaires.

Dans le temps même que le pape saint Célestin envoyait des légats en Bretagne pour réprimer l'hérésie, un premier évêque aux Ecossais, un apôtre à l'Irlande, il nommait saint Cyrille d'Alexandrie son légat en Orient, pour présider en son nom au concile général d'Ephèse, et lui faire exécuter la sentence qu'il avait prononcée à Rome contre Nestorius, évêque de Constantinople ; et saint Cyrille d'Alexandrie et le concile général d'Éphèse exécutaient la sentence du Pape.

Vers l'an 430, Nestorius, sous prétexte d'abolir certaines croyances superstitieuses introduites parmi le peuple, se mit à enseigner que la sainte Vierge n'était point et ne devait point être appelée mère de Dieu. Chez nous, tous les enfants du catéchisme savent qu'en Jésus-Christ il y a deux natures, la nature divine et la nature humaine, mais une seule personne, la personne du Fils de Dieu fait homme, qui est né de la vierge Marie. Or, Nestorius, évêque de Constantinople, ignorant cette leçon du catéchisme, divisait Jésus-Christ en deux personnes, l'une seu-

lement Dieu, l'autre seulement homme, et disait que la sainte Vierge n'était mère que de la dernière. Pour accréditer sa nouvelle doctrine, il tâcha d'abord de persuader les magistrats par ses artifices, et de gagner par ses libéralités les courtisans les plus en faveur. Ensuite il répandit clandestinement dans les provinces et les monastères divers écrits où il insinuait ses sentiments hérétiques sous le voile de la piété et du zèle pour la gloire de Dieu. Enfin, il fit monter en chaire un évêque qu'il avait séduit, et qui prononça publiquement que c'était une impiété de dire que la sainte Vierge était mère de Dieu. A ces mots tout le peuple se lève, pousse des cris d'horreur et s'enfuit hors de l'église. Toute la ville de Constantinople est en alarmes au récit d'un pareil blasphème. Les vieux solitaires, qui depuis une quarantaine d'années n'avaient mis le pied hors de leurs cloîtres, sortirent de leurs profondes retraites pour confesser publiquement la foi qu'ils avaient reçue de leurs pères et soutenir au dépens de leur vie l'honneur de la maternité divine de la Vierge très-sainte. Plusieurs, en effet, furent maltraités, battus, jetés en prison par les gens que l'hérésiarque avait gagnés.

Enfin le bruit de cette nouvelle impiété s'étant répandu par toute la terre, les évêques de toutes les parties du monde chrétien, sur les ordres du pape saint Célestin et sous la présidence de saint Cyrille d'Alexandrie, qui tenait la place du chef de l'Eglise, s'assemblèrent à Ephèse, dans l'église même qui portait le nom de Marie. Tout le temps de la première séance, qui dura depuis le matin jusqu'au soir, le peuple d'Ephèse, cessant toute autre occupation, oubliant même de boire et de manger, se tenait continuellement aux portes de l'église où les évêques étaient réunis, dans l'attente de la sentence qui allait être prononcée. Enfin, tout au soir les portes de l'église s'ouvrent, saint Cyrille paraît à la tête de deux cents évêques et annonce à tout le peuple la condamnation de l'impie Nestorius. A l'instant des cris de joie remplissent les airs. L'ennemi de la Vierge est terrassé, s'écrie-t-on de toutes parts. Vive la grande, l'auguste, la glorieuse Mère de Dieu ! On ne savait comment témoigner sa joie aux évêques du concile ; on les accompagnait dans les rues avec des flambeaux ; on brûlait des parfums sur leur passage ; on allumait des feux de joie par toute la ville. Il semblait qu'une nouvelle vie eût été rendue à ce

peuple, tant il avait été affligé de l'injure que Nestorius avait faite à Marie. Dans les autres villes il en fut de même. Les fidèles se joignaient aux prêtres et aux solitaires pour chanter en procession des cantiques d'actions de grâces.

Dans cette affaire, nous trouvons encore une autre instruction importante, qui peut nous servir de règle dans des circonstances semblables. Lorsque les erreurs de Nestorius commencèrent à se répandre, et les peuples et les évêques en adressèrent leurs plaintes au Pape, comme au chef de toute l'Eglise. Nestorius lui-même ne manqua pas de lui écrire. Le pape saint Célestin ayant reçu toutes les pièces, assembla un concile à Rome vers le commencement du mois d'août 430, où la doctrine de Nestorius fut condamnée, et saint Cyrille chargé de l'exécution. Le Pape lui en écrivit, ainsi qu'à Jean, évêque d'Antioche, Rufus de Thessalonique, Juvénal de Jérusalem, Flavien de Philippes. Le même jour, 11 août 430, il adressa une autre lettre au peuple et au clergé de Constantinople, qu'il appelle ses membres. Elle est pleine d'exhortations à demeurer fermes dans la foi catholique, et de consolation pour ceux que Nestorius persécutait. Le Pape y déclare nulles toutes les excommunications prononcées par Nestorius, depuis qu'il a commencé à enseigner ses erreurs. Il ajoute que, ne pouvant agir en personne à cause de l'éloignement, il a commis à sa place son saint frère Cyrille.

Le même jour encore, il adressa une lettre à Nestorius même. Elle se termine ainsi : « Sachez donc seulement que, si vous ne prêchez, touchant le Christ notre Dieu, ce que tient l'église de Rome, d'Alexandrie, et toute l'Eglise catholique, ce que la sainte église de Constantinople a tenu jusqu'à vous ; et si dans dix jours, à compter depuis notre monition que voici, vous ne condamnez nettement et par écrit cette nouveauté impie qui veut séparer ce que l'Ecriture joint ensemble, vous êtes exclu de la communion de toute l'Eglise catholique. L'acte authentique de ce jugement, ainsi que les autres papiers, nous l'adressons par le diacre Possidonius à notre saint collègue l'évêque d'Alexandrie, afin qu'il agisse à notre place, et que notre décret vous soit connu et à vous et à tous nos frères, car tous doivent savoir ce qui se fait, quand il s'agit de la cause de tous. »

Bossuet, évêque de Meaux, dit à ce sujet : « Il y a dans cette

affaire deux circonstances fort importantes : l'une que le Pape décidait avec une autorité fort absolue ; car il écrit à saint Cyrille en ces termes : *C'est pourquoi, par l'autorité de notre siége et agissant à notre place avec puissance, vous exécuterez la sentence avec une sévérité exemplaire.* C'est Célestin qui prononce, c'est Cyrille qui exécute, et il exécute *avec puissance*, parce qu'il agit *par l'autorité* du siége de Rome. Ce qu'il écrit à Nestorius n'est pas moins fort, puisqu'il donne son approbation à la foi de saint Cyrille ; et en conséquence, il ordonne à Nestorius de se conformer à ce *qu'il lui verra enseigner*, sous peine de déposition. L'autre circonstance est, que tous les évêques de l'église grecque étaient disposés à obéir. Une si grande puissance exercée dans l'église grecque, et encore contre un patriarche de Constantinople, donne sans doute une grande idée de l'autorité du Pape. Il se montrait le supérieur de tous les patriarches : il déposait celui de Constantinople ; celui d'Alexandrie tenait à honneur d'exécuter la sentence ; celui d'Antioche, quelque ami qu'il fût de Nestorius, ne songeait pas seulement à y résister ; Juvénal, patriarche de Jérusalem, était dans le même sentiment ; Célestin leur donnait ses ordres et à tous les autres évêques de l'église grecque, et sa sentence allait être exécutée sans opposition. »

Mais ce qui mérite surtout l'attention des enfants de l'Eglise, c'est la sentence que prononça le concile œcuménique d'Ephèse contre Nestorius, en exécution de la sentence même prononcée par le Pape. Voici comme parle cette vénérable assemblée. « Nestorius ayant, entre autres choses, refusé d'obéir à notre citation et de recevoir les évêques envoyés de notre part, nous avons été obligés d'entrer dans l'examen de ses impiétés, et l'ayant convaincu, tant par ses lettres que par ses autres écrits, et par les discours qu'il a tenus depuis peu dans cette ville, prouvés par témoins, de penser et d'enseigner des impiétés : nous, contraints par les saints canons et par la lettre de notre saint Père et coministre Célestin, évêque de l'Église romaine, en sommes venus, par nécessité, après avoir bien des fois répandu des larmes, à cette lugubre sentence : Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il a blasphémé, a défini par ce très-saint concile, qu'il est privé de toute dignité épiscopale et retranché de toute assemblée ecclésiastique. »

Cette sentence, l'une des plus solennelles qui aient été prononcées dans l'Eglise, renferme des choses bien importantes. On y voit tous les évêques d'un concile œcuménique, dans l'acte le plus solennel de leur autorité comme concile, appeler le Pape leur Père, et s'avouer contraints par sa lettre, non moins que par les canons, dans cet acte suprême de leur autorité. L'expression du concile, observe Bossuet, reconnaît dans la lettre du Pape la force d'une sentence juridique, qu'on ne pouvait pas ne point confirmer, parce qu'elle était juste dans son fond et valable dans sa forme, comme étant émanée d'une puissance légitime [1].

Le Pape écrivit dans ces temps aux évêques des Gaules, pour la défense de saint Augustin, dont quelques prêtres gaulois continuaient d'attaquer la doctrine après sa mort. A la lettre de saint Célestin sont joints neuf articles touchant la grâce, cités comme partie de la même lettre dès le commencement du siècle suivant. Ces articles sont précédés d'un avertissement qui porte : Que quelques-uns, qui se glorifient d'être catholiques et qui anathématisent Pélage et Célestius, ne laissent pas de parler contre nos maîtres, comme s'ils avaient excédé les bornes nécessaires, et font profession de n'approuver que ce que le Saint-Siége du bienheureux apôtre a défini contre les ennemis de la grâce, par le ministère de ses pontifes. C'est pourquoi l'on a cru devoir rechercher ce que les Papes ont déjà défini, touchant la grâce, contre les criminels défenseurs du libre arbitre, et y joindre quelques sentences des conciles, que les Papes ont rendues leurs en les approuvant.

Cette lettre de saint Célestin, avec son appendice, est extrêmement remarquable. Le Pape y venge la mémoire de saint Augustin ; il le place parmi les principaux docteurs de l'Eglise ; il témoigne que jamais soupçon fâcheux n'a flétri sa renommée. Mais il n'approuve pas pour cela, en détail, tout ce qu'il a pu dire, même sur la grâce. La règle dernière, à cet égard, ce n'est pas ce que les docteurs out pu écrire sur ces questions ardues, mais ce que le Siége de Pierre a défini, soit directement par lui-même, soit en approuvant les définitions des conciles. Or, comme

Remarques sur l'hist. des Concil. Œuv. de Bossuet, t. XXX, p. 528, édit. de Vers.

il a été dit au concile œcuménique d'Ephèse, saint Pierre, jusqu'à présent et toujours, vit et juge dans ses successeurs. Donc, les définitions qu'il donnera sur la grâce au dix-septième et au dix-huitième siècle, n'auront pas moins d'autorité que celles qu'il donnait au cinquième.

Le pape saint Célestin ayant reçu, à Noël de l'an 431, les lettres de Constantinople qui lui donnaient avis de la condamnation de Nestorius et de l'élection de Maximien, les fit lire devant tout le peuple assemblé dans l'église de saint Pierre. Cette lecture causa aux assistants une extrême joie, qui fut suivie d'acclamations et de prières pour l'empereur Théodose le Jeune. Le 15 mars 432, le Pape expédia quatre lettres : la première aux évêques du concile d'Ephèse, la seconde à l'empereur Théodose, la troisième à Maximien, nouvel évêque de Constantinople, la quatrième au clergé et au peuple de la même ville. Dans cette dernière lettre, Célestin marque toute la suite de l'affaire ; les périls où ils ont été, l'inquiétude qu'il en a ressentie, le zèle de saint Cyrille et ses efforts pour ramener Nestorius, les démarches qu'il a faites lui-même ; le concile demandé par Nestorius, et auquel toutefois il n'a osé se présenter ; le secours qu'il a cherché dans les pélagiens. Ensuite le Pape exhorte l'église de Constantinople à écouter Maximien, qui ne leur prêchera que l'ancienne doctrine, qu'il a prise de l'Eglise romaine, et à demeurer fermes dans la foi, comme ils avaient fait jusqu'alors. Le pape saint Célestin mourut vers le 26 juillet de la même année 432, et eut pour successeur saint Sixte, troisième du nom.

Le même jour, à Rome, la fête de saint Sixte, premier du nom, pape et martyr, qui gouverna l'Eglise du temps de l'empereur Adrien, et qui, sous Antonin le Débonnaire, souffrit avec joie une mort temporelle, afin d'acquérir la possession de Jésus-Christ. — En Macédoine, les saints martyrs Timothée et Diogène. — En Perse, cent vingt bienheureux martyrs. — A Ascalon, saint Platonide et deux autres saints martyrs. — A Carthage, saint Marcellin, martyr, qui, pour avoir défendu la foi catholique, fut tué par les hérétiques. — En Irlande, saint Celse, évêque, prédécesseur de saint Malachie dans l'épiscopat. — En Danemark, saint Guillaume, abbé, illustre par la sainteté de sa vie et ses miracles.

VIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT APHRAATE,

SOLITAIRE.

Vers l'an 370, l'empereur Valens, perverti par les ariens, persécutait violemment les catholiques. Ceux d'Antioche, ayant été chassés de leurs églises, s'assemblaient au pied de la montagne voisine, où il y avait des cavernes dans lesquelles on disait que saint Paul s'était caché autrefois. Là, ils chantaient les louanges de Dieu et écoutaient sa parole, exposés aux pluies et aux neiges en hiver, et à d'extrêmes chaleurs en été. Toutefois, on envoya des soldats pour les en chasser, et ils s'assemblèrent au bord de l'Oronte. Chassés aussi de là, ils s'assemblèrent au champ des exercices militaires, d'où on les chassa encore. Cependant Valens, qui se trouvait à Antioche, fit tourmenter et mettre à mort plusieurs d'entre eux par différents supplices, mais principalement en les jetant dans l'Oronte.

Le palais d'Antioche était sur le bord de ce fleuve, et entre deux passait le grand chemin pour sortir à la campagne. Un jour que l'empereur Valens regardait du haut de sa galerie, il vit un vieillard, vêtu d'un méchant manteau, qui se pressait de marcher malgré son grand âge. On lui dit que c'était le moine Aphraate, pour qui tout le peuple avait une vénération merveilleuse. En effet, il avait quitté la solitude pour venir au secours de l'Eglise, quoique simple laïque, et alors il allait se rendre à la place où s'assemblaient les catholiques. « Où vas-tu ? lui dit l'empereur. Aphraate répondit : Je vais prier pour la prospérité de votre empire. — Mais, reprit Valens, tu devais demeurer chez toi et prier en secret, suivant la règle monastique. Aphraate répondit : Vous dites fort bien, seigneur, je le devais, et j'ai continué de le faire tant que les brebis du Sauveur ont joui de la paix ; mais, dans les périls où elles sont, il faut tenter tous les moyens de les sauver. Dites-moi, seigneur, si j'étais une fille enfermée dans la maison de mon père, et que je visse le feu s'y prendre, que devrais-je faire ? Demeurer assise et la laisser brûler, ou plutôt sortir de ma chambre, courir et porter de l'eau de tous côtés pour éteindre le

feu? C'est ce que je fais maintenant. Vous avez mis le feu à la maison de mon père, et nous courons pour l'éteindre.» Ainsi parla Aphraate. L'empereur se tut; mais un des eunuques de sa chambre dit des injures au saint vieillard, du haut de la galerie, et le menaça de mort. Quelque temps après, cet eunuque étant allé voir si le bain de l'empereur était assez chaud, la tête lui tourna et il se jeta dans la chaudière de l'eau bouillante; comme il était seul, il y demeura et y périt. L'empereur envoya un autre eunuque pour l'appeler; mais il revint dire qu'il ne trouvait personne dans aucune des chambres. Plusieurs y accoururent, et, à force de chercher dans toutes les cuves, à la fin ils trouvèrent ce misérable étendu mort. Le bruit s'en répandit dans toute la ville, et tous louaient le Dieu d'Aphraate. L'empereur, épouvanté, n'osa l'envoyer en exil, comme il l'avait résolu, mais il ne laissa pas de persécuter les autres catholiques.

Saint Aphraate était Perse de naissance et d'une famille illustre. S'étant fait chrétien, il quitta son pays et vint à Edesse, où il s'enferma dans une petite maison qu'il trouva hors de la ville, et y vécut dans les exercices de piété. De là il passa à Antioche, dès lors agitée par les hérétiques, c'est-à-dire sous Constance, et se retira dans un monastère hors de la ville. Il apprit un peu de grec, et, avec son langage demi-barbare, s'expliquant à grand'peine, il ne laissait pas d'être plus persuasif que les sophistes les plus fiers de leur rhétorique. Tout le monde courait à lui, les magistrats, les artisans, les soldats, les ignorants, les savants; les uns l'écoutaient en silence, les autres lui faisaient des questions. Nonobstant ce travail, il ne voulut jamais avoir personne avec lui pour le servir, et recevoir rien de personne, que du pain d'un de ses amis; à quoi, dans son extrême vieillesse, il ajouta quelques herbes, et ne prenait sa nourriture qu'après le soleil couché. Tel était le grand Aphraate, qui vint alors au secours de la religion et fit ensuite plusieurs autres miracles [1].

Le même jour, en Afrique, la fête des saints martyrs Epiphane, évêque, Donat, Rufin et treize autres. — A Sinope, dans la province du Pont,

[1] Théod., l. IV, c. xxv et xxvi.

deux cents bienheureux martyrs. — En Cilicie, saint Calliope, qui, après avoir souffert diverses tortures sous le préfet Maxime, fut crucifié la tête en bas, et honoré ainsi d'un glorieux martyre. — A Nicomédie, saint Cyriaque et dix autres martyrs. — A Alexandrie, saint Péluse, prêtre et martyr. — A Rome saint Hégésippe, qui, presque contemporain des apôtres, vint à Rome trouver le pape Anicet, et y demeura jusqu'au pontificat d'Eleuthère. Pendant son séjour, il composa l'*Histoire ecclésiastique* depuis la passion de Notre-Seigneur jusqu'à son temps, et l'écrivit dans un style simple, afin d'exprimer, par sa manière d'écrire, la vie de ceux dont il tâchait de suivre les exemples. — A Vérone, saint Saturnin, évêque et confesseur.

VIIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT DENYS,

ÉVÊQUE DE CORINTHE.

Il fut un des plus illustres prélats du second siècle, et peut avoir succédé à saint Primus, qui était évêque de Corinthe lorsque saint Hégésippe y vint dans le cours de ses voyages. Non content de veiller sur son troupeau et d'instruire son peuple, il étendait son zèle et sa charité sur les autres provinces par les excellentes lettres qu'il écrivit à un grand nombre d'évêques. Eusèbe en compte sept auxquelles il donne le titre de catholiques ou universelles, parce qu'elles étaient adressées principalement, non point aux évêques dont elles portent le nom en tête, mais à leurs églises et aux nations entières. Du peu que nous en a conservé le même auteur, on voit combien nous devons déplorer la perte d'aussi précieux monuments de l'antiquité ecclésiastique [1].

La première était écrite aux Lacédémoniens pour les instruire dans la foi orthodoxe et les exhorter à la paix et à l'union. Dans la seconde, qui s'adressait aux Athéniens, il tâchait de réveiller en eux la foi et de les engager à mener toujours une vie digne de l'Evangile. La foi des Athéniens s'était affaiblie après la mort de

[1] Euseb., l. IV, c. XXIII.

Publius, leur évêque, qui, dans les persécutions de ces temps, avait souffert le martyre. Mais Quadrat lui ayant succédé, il avait de nouveau rassemblé les membres de cette église que la fureur des persécutions avait dispersés, et la première ardeur avait commencé à se réveiller en eux. Aussi, dans cette lettre, où il fait encore mention de saint Denys l'Aréopagite, converti par saint Paul, et qu'il atteste avoir été le premier évêque d'Athènes, le saint évêque ne paraît avoir eu d'autre but que de les engager à être à l'avenir plus fermes dans leurs saintes résolutions. La troisième était écrite aux fidèles de Nicomédie, capitale de la Bithynie : il y défendait avec beaucoup de force et de vigueur la règle de la foi, c'est-à-dire les principaux articles du symbole des apôtres, contre l'hérésie de Marcion.

En écrivant aux Gortyniens et aux autres églises de Crète, il louait hautement la vertu de Philippe, évêque de Gortyne, et il attribue à son zèle et à sa vigueur la piété et la générosité illustres de ses ouailles, qu'il avertit en même temps de ne pas se laisser surprendre aux fourberies des hérétiques. Dans l'épître à l'église d'Amastris et à toutes les églises du Pont, il marquait d'abord qu'il avait été excité à écrire par Bachylide et Evelpiste, probablement deux prêtres ou deux évêques du pays. Ensuite, ayant parlé de Palma, leur évêque, il leur expliquait quelques passages de l'Ecriture, les instruisait fort au long sur le mariage et sur la virginité, et leur commandait de recevoir avec douceur tous ceux qui voulaient faire pénitence, soit qu'ils fussent tombés dans l'hérésie, soit qu'ils eussent commis quelque autre faute. Ce qui donne à conclure qu'il s'est proposé dans cette lettre de combattre la secte naissante des montanistes, qui condamnaient les secondes noces, et refusaient à l'Eglise le pouvoir d'absoudre de l'homicide, de l'adultère et de l'idolâtrie.

Dans la sixième, écrite aux fidèles de Gnosse en Crète ou Candie, saint Denys exhorte Pinyte, qui en était évêque, à considérer la faiblesse du commun des hommes, et à ne pas imposer généralement aux fidèles le joug de la virginité ou de la continence perpétuelle, comme s'il fût question d'une vertu absolument nécessaire au salut. Saint Pinyte, qui était très-éloquent et un des plus grands hommes de ce siècle, répondit à cette lettre. Après avoir témoigné beaucoup d'estime et de respect pour saint Denys

et pour son épître, il le prie de donner à son peuple une nourriture plus forte, et d'écrire des lettres nouvelles pour lui suggérer des maximes différentes et l'exciter à une plus haute perfection, de peur qu'accoutumés à être nourris toujours de lait, ils ne vieillissent dans l'enfance de la vie spirituelle, sans aspirer jamais à devenir des hommes parfaits. On voyait dans cette lettre de Pinyte, comme dans un tableau fidèle, la pureté de sa foi, sa sollicitude pour l'avancement de son peuple, sa grande éloquence et la lumière avec laquelle il pénétrait les choses saintes.

Un merveilleux changement se peut ici remarquer. L'île de Crète ou de Candie n'était renommée jusqu'alors que par la vie molle et voluptueuse de ses habitants. Et voilà que la virginité, la continence perpétuelle y sont devenues tellement communes, qu'un saint évêque a peur qu'on n'en veuille faire comme une obligation à tout le monde.

Quant à la lettre de saint Denys à l'Eglise de Rome, Eusèbe a cru qu'elle appartenait plus à l'histoire ecclésiastique que les précédentes. Pour celles-ci, il ne fait qu'en indiquer sommairement les principaux objets ; tandis que, pour l'autre, il a cru devoir en rapporter quelques fragments, surtout pour montrer l'ancienne et louable coutume des pontifes romains à subvenir par leurs charités à toutes les églises de l'univers qui se trouvaient dans l'indigence, et aux nécessités de tous les fidèles, principalement de ceux qui étaient exilés pour la foi, ou qui, pour le même motif, étaient condamnés aux travaux publics, tels que les carrières et les mines. La chaire de saint Pierre était occupée alors par Soter, qui avait remplacé Anicet, mort, suivant Eusèbe, la huitième année de Marc-Aurèle, après avoir tenu le siége apostolique onze ans. Après avoir loué la générosité des Romains, qui, depuis l'origine du christianisme, pratiquaient ces œuvres de miséricorde, saint Denys ajoute : «Votre bienheureux évêque, Soter, non-seulement a conservé cette coutume, il l'a augmentée encore, et en distribuant des aumônes plus abondantes aux indigents des provinces, et en recevant et en consolant avec une affabilité pleine d'amour, comme un père ses enfants, les frères qui, de ces mêmes provinces, viennent à Rome.» Eusèbe témoigne, de son côté, que les libéralités universelles de l'Eglise romaine avaient continué jusqu'à son temps.

Saint Denys disait encore dans cette même lettre au pape Soter : « Nous avons célébré aujourd'hui le saint jour de dimanche, et nous avons lu votre lettre. Nous en ferons de même dans la suite, ainsi que de celle qui nous a été écrite par Clément ; de cette manière, nous serons abondamment pourvus des plus excellentes instructions. » C'est encore dans cette même épître qu'il disait aux Romains que saint Pierre et saint Paul, après avoir prêché ensemble à Corinthe, furent aussi ensemble en Italie, et avaient souffert en même temps, à Rome, un glorieux martyre. Il ajoutait enfin que certains apôtres du diable avaient altéré ses autres lettres, y ôtant, y ajoutant ce qu'il fallait pour les rendre suspectes ou même favorables à leurs erreurs. Il prononce contre eux cette terrible sentence : *Malheur à vous!* et conclut qu'il ne devait pas paraître étrange qu'ils eussent essayé de corrompre les saints Evangiles, puisqu'ils croyaient de leur intérêt d'altérer des écrits d'une autorité si moindre [1]. Ce qui porta le saint évêque à faire cette plainte, peut avoir été l'obligation de satisfaire le Pape, auquel on avait peut-être dénoncé ces lettres, pour n'en avoir lu que des copies altérées par les hérétiques.

Outre ces lettres catholiques ou universelles, il en écrivit encore une particulière à une sainte femme, nommée Chrysophore, pour lui donner divers avis salutaires. Nous savons enfin que le saint évêque avait fait voir dans ses écrits de quels philosophes chaque hérésie avait sucé son venin. Comme il ne paraît pas que tel ait été l'objet des lettres précédentes, il peut se faire qu'il eût publié encore d'autres ouvrages pour la défense de la foi catholique et pour l'utilité de l'Eglise. On ne sait point en quelle année mourut ce saint évêque.

Le même jour, à Alexandrie, saint Edèse, frère du bienheureux Apphien, qui, sous l'empire de Maximien-Galère, reprenant publiquement un juge impie de ce qu'il n'avait point de honte de livrer à la prostitution des vierges consacrées à Dieu, fut arrêté par des soldats ; et après d'horribles supplices, qu'il endura patiemment pour Jésus-Christ, jeté dans la mer. — En Afrique, saint Janvier, martyrisé avec deux saintes femmes,

[1] Euseb, l. IV, c. xxiii.

Maxime et Macarie. — A Carthage, sainte Concesse, martyre. — Le même jour, on fait mémoire des saints Hérodion, Asyncrite et Phlégon, dont parle saint Paul dans l'épître aux Romains. — A Tours, saint Perpétue évêque, homme d'une admirable sainteté. — A Cérentino, dans la campagne de Rome, saint Rédempt, évêque, dont le pape saint Grégoire fait mention. — A Come, saint Amance, évêque et confesseur.

IXe JOUR D'AVRIL.

SAINTE VALDETRUDE,

A MONS, EN HAINAUT.

Il est impossible de dire en détail tous les saints et toutes les saintes qui illustrèrent la France pendant le septième siècle, ni tous les monastères que l'on y fonda, et dont plusieurs ont donné naissance à autant de villes. Ainsi, deux sœurs, sainte Valdetrude et sainte Aldegonde, fondèrent deux monastères de filles qui devinrent les commencements des villes de Mons et de Maubeuge. Elles étaient filles de saint Valbert et de sainte Bertile, l'un et l'autre d'illustre naissance. Sainte Valdetrude fut mariée fort jeune au comte Maldegaire. L'époux et l'épouse et quatre enfants qui leur naquirent, Landric, Aldetrude, Maldeberte et Dentelin, qui mourut fort jeune, sont tous honorés comme saints. Maldegaire, s'étant consacré à Dieu par les conseils de son épouse, sainte Valdetrude, et ayant pris le nom de Vincent, fonda le monastère de Soignies; Valdetrude fonda celui de Mons, et Aldegonde celui de Maubeuge.

Sainte Valdetrude, après la retraite de son mari, resta encore deux ans dans le monde; elle y pratiqua tous les exercices de piété, sous la conduite du saint abbé Guislain, son directeur. Enfin, libre de tout embarras, elle reçut, en 656, le voile sacré des mains de saint Aubert, évêque de Cambrai, et s'enferma dans une petite cellule à laquelle une chapelle était attenante. Cette cellule était dans un lieu solitaire. Plusieurs femmes pieuses s'étant réunies à la sainte, elle forma une communauté religieuse. Sa réputation, ainsi que celle de son monastère, ont donné naissance à la ville de Mons, capitale du Hainaut.

Valdetrude ne s'occupait que de sa sanctification, et elle y travaillait sans cesse par la pratique de la pauvreté, de la douceur, de la patience, de la mortification. Elle recevait quelquefois des visites de sainte Aldegonde, sa sœur, qui gouvernait le monastère de Maubeuge. Sa vertu et sa constance furent mises à de rudes épreuves; mais enfin elles triomphèrent, et Valdetrude jouit depuis de cette paix et de ces consolations que Dieu fait succéder aux plus grands troubles. Elle mourut le 9 avril 686. Ses reliques sont dans l'église qui porte son nom. Elle est patrone titulaire de la ville de Mons et de tout le Hainaut.

Le même jour, à Antioche, saint Prochore, l'un des sept premiers diacres, qui, s'étant rendu célèbre par sa foi et ses miracles, reçut la couronne du martyre. — A Rome, la fête des saints martyrs Démètre, Concesse, Hilaire et leurs compagnons. — A Sirmich, le martyre de sept saintes vierges, qui achetèrent la vie éternelle au prix de leur sang. — A Césarée en Cappadoce, saint Eupsyque, qui, pour avoir abattu le temple de la Fortune, fut martyrisé sous Julien l'Apostat. — En Afrique, les saints martyrs Massilitains, en l'honneur desquels saint Augustin prêcha le jour de leur fête.—A Amide en Mésopotamie, saint Racace, évêque, qui, pour racheter les captifs, fit fondre et vendit jusqu'aux vases sacrés de l'église. — A Rouen, saint Hugues, évêque et confesseur. — A Die en Dauphiné, saint Marcel, évêque, que ses miracles ont rendu célèbre. — En Judée, sainte Marie, femme de Cléophas, sœur de la très-sainte Vierge mère de Dieu. — A Rome, la translation du corps de sainte Monique, mère de saint Augustin, qui, de la ville d'Ostie, fut transporté à Rome sous le pontificat de Martin V, et placé avec beaucoup d'honneur dans l'église du même saint Augustin.

Xe JOUR D'AVRIL.

SAINTE MECHTILDE,

VIERGE ET ABBESSE.

Sainte Mechtilde ou Mathilde et sainte Gertrude naquirent à Islèbe dans la haute Saxe. Elles étaient comtesses de Hackborn, et proches parentes de l'empereur Frédéric II. Mechtilde fut

élevée chez les Bénédictines de Rodersdorf, au diocèse de Halberstadt. Elle montra dès ses premières années une grande innocence de mœurs et beaucoup d'éloignement pour les vanités mondaines. Son obéissance charmait ses supérieures; on la voyait toujours exécuter avec autant de joie que de ponctualité ce qui lui avait été prescrit. Son amour pour la mortification frappait toutes les personnes qui vivaient avec elle. Jamais elle ne flattait son corps, et, quoiqu'elle fût d'une complexion très-délicate, elle s'interdisait l'usage de la viande et du vin. Son humilité lui faisait éviter tout ce qui aurait pu sentir l'ostentation; elle prenait même autant de soin pour cacher ses vertus que les autres en prennent ordinairement pour cacher leurs vices.

Elle ne voulut point sortir de la solitude, et, quand elle fut en âge de se consacrer à Dieu par des vœux, elle fit profession dans le monastère de Rodersdorf. Quelque temps après, on l'envoya à Diessen en Bavière, où elle devint supérieure du monastère de ce nom. Elle y introduisit bientôt la pratique des plus sublimes vertus. Persuadée qu'on ne peut atteindre à la perfection monastique sans une exacte observation de tous les points de la règle, elle exhortait ses sœurs à s'y conformer avec promptitude, et à anticiper plutôt sur le temps marqué pour chaque exercice, qu'à se permettre le moindre retardement par négligence.

Le monastère d'Edelstein en Souabe était alors tombé dans un grand relâchement. Les évêques du pays, voulant y introduire la réforme, ordonnèrent à Mechtilde de s'y retirer et de se charger de cette bonne œuvre; mais la sainte employa diverses raisons pour s'en dispenser : elle eut même recours aux larmes et aux prières. Tout fut inutile, il fallut obéir. Etant arrivée dans sa nouvelle communauté, elle y rétablit en peu de temps l'esprit d'une régularité parfaite. Personne ne put résister à la force réunie de sa douceur et de ses exemples. Austère pour elle-même, elle était pleine de bonté pour les autres. Elle savait faire aimer la règle en la faisant observer, et tenir ce juste milieu qui consiste à ménager la faiblesse humaine sans élargir les voies évangéliques. Ses instructions étaient toujours accompagnées de cet esprit de charité et d'insinuation qui rend la vertu aimable. Elle obligeait ses sœurs à la plus exacte clôture, et les tenait éloignées de tout commerce avec les gens du monde; par là elle les préser-

vait de la dissipation, dont l'effet ordinaire est de refroidir la charité et d'éteindre la ferveur.

Elle n'avait d'autre lit qu'un peu de paille. Sa nourriture était fort grossière, encore ne mangeait-elle que pour soutenir son corps. Elle partageait tous ses moments entre la prière, la lecture et le travail des mains. Elle observait le silence le plus rigoureux. L'esprit de componction dont elle était animée fournissait à ses yeux une source continuelle de larmes. Elle ne se crut jamais dispensée de la règle, pas même à la cour de l'empereur, où elle avait été obligée d'aller pour les affaires de son monastère. Lorsque la maladie la forçait à garder le lit, sa plus grande douleur était de ne pouvoir assister, avec les autres sœurs, à la prière et à l'office de la nuit. Elle mourut à Diessen, le 29 mars, quelque temps après l'an 1300, et avant sainte Gertrude, sa sœur. Son nom n'a jamais été inséré dans le Martyrologe romain; mais on le trouve dans plusieurs calendriers sous le 10 avril, le 29 mars et le 30 mai [1].

Le même jour, le fête de saint Ezéchiel, prophète, qui, reprenant le juge du peuple d'Israël de ce qu'il adorait les idoles, fut, par son ordre, mis à mort à Babylone, et enterré dans le sépulcre de Sem et d'Arphaxad, tous deux ancêtres d'Abraham. Plusieurs fidèles ont eu la coutume d'aller prier dans ce lieu.—A Rome, la fête d'un grand nombre de saints martyrs, baptisés par le pape saint Alexandre lorsqu'il était en prison, et que le préfet Aurélien fit mettre dans un vieux navire, avec ordre de les mener en pleine mer, et de les y précipiter avec une corde au cou. — A Alexandrie, les saints martyrs Apollone, prêtre, et cinq autres, qu'on noya dans la mer, durant la persécution de Maximien. — En Afrique, les saints Térence, Africain, Pompée et leurs compagnons, lesquels, sous l'empereur Déce et le préfet Fortunatien, furent battus de verges, mis à la torture, et tourmentés en d'autres manières ; enfin, ayant eu la tête coupée, ils achevèrent leur sacrifice. — Le même jour, saint Macaire, évêque d'Antioche, illustre par ses vertus et ses miracles.

[1] Godescard, et *Acta SS.*, 1 april.

XIe JOUR D'AVRIL.

SAINT LEON.

PAPE.

Le pape saint Sixte III étant mort vers le mois d'août 440, après avoir tenu le Saint-Siége environ dix-huit ans, on élut pour lui succéder saint Léon, son archidiacre, originaire de Toscane, mais né à Rome. Il était dans les Gaules, où il venait de réconcilier ensemble les généraux Aëtius et Albinus. Telle était la haute opinion que l'Église romaine avait de son mérite, qu'elle aima mieux demeurer plus de quarante jours sans pasteur que d'en nommer un autre; et ce qu'il y eut d'admirable, c'est que, pendant un si long temps, il ne se forma aucun trouble dans la ville. On lui envoya une députation publique, pour l'inviter à venir prendre le soin de sa patrie et de son Eglise. Il vint, et fut ordonné évêque, le dimanche 29 de septembre de la même année. Son élévation lui donna moins de joie, que l'obligation où elle le mettait de servir les autres ne lui donna de sollicitude; il ne se chargea qu'avec crainte d'un ministère si relevé, sachant qu'il peut occasionner de fréquentes chutes. Mais l'affection que son peuple lui témoigna à son entrée, lui donna l'espérance de le conduire facilement et de le porter au bien sans contrainte. Il ne fut pas trompé. Son peuple eut pour lui une grande soumission, et il reconnut par les effets, que ses avis étaient reçus avec joie. Il prêchait souvent, surtout dans les grandes solennités, et au jour où il faisait chaque année la mémoire de son ordination. On ne sait où Sozomène avait appris qu'à Rome, ni le Pape ni aucun autre ne prêchait jamais dans l'église. Les sermons que nous avons encore de saint Léon sont une preuve du contraire, et il dit lui-même, dans l'éloge de son prédécesseur, le jour de la fête des sept frères Machabées, qu'il avait coutume d'instruire publiquement son peuple. Dans un très-grand nombre de ses discours, il parle de la prédication comme d'un devoir attaché au ministère des Papes, de même qu'à celui des autres évêques. Un de ses soins fut d'attirer à Rome les personnes les plus distinguées par leur savoir et l'intégrité de leurs mœurs, pour s'en servir dans le

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

gouvernement de l'Eglise. On met de ce nombre saint Prosper d'Aquitaine, qui lui aida à écrire ses lettres les plus importantes.

L'Eglise et l'empire avaient également besoin d'un homme tel que saint Léon, justement surnommé le Grand. Parmi les peuples qui envahissaient l'empire de toutes parts, il y avait très-peu de catholiques; presque tous étaient ariens ou même idolâtres. Les Vandales ariens saccageaient les églises d'Afrique avec une fureur d'ariens et de Vandales. Les manichéens fugitifs de Carthage affluaient en Italie, et menaçaient d'infecter Rome. Les priscillianistes remuaient en Espagne, les pélagiens dans la Vénétie et ailleurs, les nestoriens en Orient; une nouvelle hérésie sortira de Constantinople, qui, par l'ineptie de l'empereur Théodose, bouleversera tout à la fois et l'Eglise et l'empire : Attila marchera sur Rome, Genséric la prendra, et Léon se montrera plus grand que toutes ces calamités.

La Sicile ayant été ravagée par les Vandales, il envoya du secours à Pascasin, évêque de Lilybée, avec des lettres de consolation, et en même temps il le consulta sur le jour de Pâques de l'année suivante 444, comme il avait déjà consulté saint Cyrille d'Alexandrie. Pascasin répondit au Pape : Qu'après avoir bien examiné la question et calculé exactement, il avait trouvé, comme saint Cyrille, que le jour de Pâques de l'année suivante devait être le dimanche 23 d'avril, de quoi il explique les raisons [1].

Le 10 octobre de la même année 443, saint Léon écrivit une décrétale aux évêques d'Italie, pour réformer plusieurs abus qui s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique. Il écrivit également à l'évêque d'Aquilée, métropolitain de la Vénétie, pour y extirper certain reste de pélagianisme. Il établit Anastase évêque de Thessalonique, son vicaire dans l'Illyrie, lui disant : « Vous nous renverrez, suivant l'ancienne tradition, les causes majeures qui ne pourront être déterminées sur les lieux, et les appellations. » La Mauritanie Césaréenne, province d'Alger, appartenait encore à l'empire d'Occident; mais elle avait beaucoup souffert de la guerre des Vandales. Saint Léon, averti par ceux qui en venaient qu'il s'y faisait des ordinations irrégulières, donna commission à l'évêque Potentius, qui y allait de Rome, de s'en informer. Sur la relation

[1] Ballerini, *Opera Leonis, Epist.* III, t. I.

de cet évêque, saint Léon écrivit une lettre décrétale qui termine par ces mots : « Que s'il s'élève d'autres causes qui intéressent l'état des églises et la concorde des évêques, nous voulons qu'on les examine sur les lieux dans la crainte du Seigneur, et que de tous les arrangements pris et à prendre on nous envoie une relation complète, afin que ce qui aura été défini justement et raisonnablement d'après la coutume de l'Eglise soit aussi confirmé par ma sentence. » Cette décrétale est des plus importantes, en ce qu'elle nous montre le droit, l'usage et les effets des appellations à Rome, particulièrement de l'Afrique.

Entre ceux que la désolation de l'Afrique et la crainte des Vandales firent passer en Italie, il y eut un grand nombre de manichéens qui se réfugièrent à Rome et s'y cachèrent quelque temps. Mais saint Léon les découvrit, et en avertit son peuple en plusieurs de ses sermons, les exhortant à les dénoncer partout à leurs prêtres, autrement à leurs curés. Les priscillianistes, qui ne différaient guère des manichéens, dont ils étaient sortis, se multipliaient de nouveau en Espagne, à la faveur des troubles. Informé de cet état de choses par saint Turibius, évêque d'Astorga, saint Léon lui répondit par une longue lettre du 21 juillet 447. Il y représente l'hérésie des priscillianistes comme la sentine de toutes les hérésies antérieures ; il insiste particulièrement sur ce qu'ils niaient le libre arbitre de l'homme, et attribuaient toutes ses actions à une nécessité fatale, l'influence des astres. C'est donc à bon droit que, dès son origine, nos Pères ont mis tout en œuvre et partout pour bannir cette fureur impie de toute l'Eglise ; d'autant plus que les princes du siècle eux-mêmes ont eu tant d'horreur pour cette sacrilége démence, qu'ils en ont abattu l'auteur et plusieurs de ses disciples avec le glaive des lois publiques. Car ils voyaient bien que c'était ruiner tout zèle pour l'honnêteté, dissoudre toutes les unions conjugales, renverser de fond en comble toutes les lois divines et humaines, que de jamais permettre à de pareilles gens de vivre en professant de pareils principes. Saint Léon marque la conformité des priscillianistes avec les manichéens et envoie à saint Turibius les actes de la procédure qu'il avait faite à Rome contre eux.

Dans ces procédures, particulièrement contre les manichéens de Rome, on voit le nom et la forme de ce qu'on appella plus tard

inquisition. Le saint Pape, qui lui donne le nom d'inquisition plus d'une fois, y préside, assisté d'évêques, de prêtres, de sénateurs, et d'autres personnages illustres. Il déclare aux fidèles qu'ils sont obligés en conscience de dénoncer les hérétiques. Il fait amener les personnes suspectes ou convaincues d'hérésie, s'efforce d'en obtenir l'aveu et la rétractation. Ceux qui se reconnaissent l'Eglise, les admet à la pénitence ; ceux qui s'opiniâtrent, elle les livre au bras séculier, qui les punit, suivant les lois de l'empire, comme renversant, par leurs principes, les bases mêmes de la morale et de la société.

Entre les saints évêques des Gaules, le principal était saint Hilaire d'Arles. Il exerçait une espèce de suprématie sur les églises de ce pays. Il y avait à cela plus d'une cause. Plusieurs Papes, notamment saint Zosime, avaient désigné ses prédécesseurs dans le siége d'Arles, comme leurs vicaires dans les Gaules. De plus, soit amitié pour sa personne ou vénération pour son mérite, des métropolitains lui cédaient leurs droits. Enfin le patrice Aëtius et le préfet du prétoire, qui l'avaient en particulière affection, lui donnaient une escorte de soldats dans ses voyages. Tout cela, s'il n'eût été réprimé, pouvait avoir des suites fâcheuses. Un des successeurs d'Hilaire aurait pu abuser de cet exemple, ainsi que du prétexte que la ville d'Arles était la métropole civile des Gaules par la résidence du préfet, pour s'arroger une domination séculière sur toutes les églises gallicanes. Déjà Hilaire pécha par un zèle trop peu circonspect, faute où peuvent tomber les saints mêmes. Etant arrivé à Besançon dans le cours de ses visites, on lui dénonça Célidonius, évêque de cette ville, comme ordonné contre les règles, pour avoir été mari d'une veuve et pour avoir condamné à mort pendant qu'il était magistrat. Hilaire ayant assemblé un concile, l'évêque Célidonius fut déposé comme bigame et un autre ordonné à sa place. Célidonius en appela au Pape et se rendit à Rome. Vers le même temps, Hilaire ayant appris que Projectus, évêque dans une province autre que celle d'Arles, était malade, s'y rendit inopinément, et ordonna un évêque à sa place, comme si l'église eût été vacante. Projectus étant revenu en santé, se plaignit également de ce procédé au pape saint Léon.

Hilaire voyant que Célidonius était allé à Rome, s'y rendit aussi malgré les rigueurs de l'hiver. Saint Léon assembla un

concile pour juger cette affaire. Célidonius produisit des témoins qui le montrèrent innocent de l'irrégularité pour laquelle il avait été condamné. Hilaire ne trouva rien à opposer à leurs témoignages : interrogé, il ne répondit rien de raisonnable, il s'embarrassait lui-même dans ses réponses. Il avança même des choses qu'aucun laïque ne pouvait dire, ni aucun évêque entendre. Enfin, appelé en cause, il s'enfuit honteusement de Rome. Tel est le jugement qu'en portèrent saint Léon et son concile. De retour à Arles, il s'appliqua tout entier à apaiser le Pape, et écrivit plusieurs lettres sur ce sujet.

Quatre ou cinq mois après le départ précipité d'Hilaire, saint Léon adressa une lettre décrétale à tous les évêques des provinces intéressées dans l'affaire. Il la commence par établir l'autorité du Saint-Siége sur les prérogatives accordées à saint Pierre. « Jésus-Christ, dit-il, a tellement institué l'économie de sa religion pour éclairer par la grâce de Dieu tous les peuples et toutes les nations, qu'il a voulu que la vérité, annoncée auparavant par les prophètes, le fût par les apôtres pour le salut de tous. Mais en voulant que ce ministère appartînt à tous les apôtres, il l'a placé principalement dans saint Pierre, chef de tous les apôtres, et a voulu que ce fût de lui, comme du chef, que ses dons se répandissent sur tout le corps ; en sorte que quiconque s'écarte de la solidité de Pierre doit savoir qu'il n'a plus de part à ce ministère divin. » Le Pape déclare aux évêques qu'il a absous Célidonius sur la déposition des témoins ; qu'il a maintenu Projectus dans son siége, et il blâme Hilaire d'avoir donné à un évêque malade le chagrin de lui ordonner un successeur de son vivant, et de l'avoir fait dans une autre province où il n'avait aucun droit, le Saint-Siége ayant révoqué le privilége qu'il avait accordé pour un temps à Patrocle, et enfin d'avoir fait cette ordination sans avoir pris les suffrages du clergé et du peuple. Il rend aux métropolitains le droit de faire les ordinations avec les plus anciens évêques de la province. « Il n'est pas permis à un métropolitain, dit-il, de transférer son privilége à un autre ; que si, malgré les décrets apostoliques, il tente de le faire, le droit d'ordination sera dévolu au plus ancien évêque de la province. » Enfin le Pape ôte à Hilaire le droit de métropolitain ; heureux, ajoute-t-il, de conserver son propre siége par l'indulgence du siége apostolique. En

envoyant cette décrétale dans les Gaules, saint Léon y joignit une constitution de l'empereur Valentinien III, datée du 8 juillet 445. L'empereur y dit, en parlant de la sentence prononcée par le Pape, et qu'il appelle irréformable : « Cette sentence n'avait pas besoin de notre sanction impériale pour être exécutée dans les Gaules; car que ne peut pas dans les églises l'autorité d'un si grand Pontife ? »

Pendant que saint Léon maintenait la discipline ecclésiastique en Occident, il fut appelé à maintenir la foi chrétienne en Orient. Comme nous avons déjà vu en la vie du pape saint Célestin, Nestorius, évêque de Constantinople, ignorant les principaux mystères de la foi qu'il devait enseigner, avait avancé qu'il y a deux personnes en Jésus-Christ, celle de Dieu et celle de l'homme; que le Verbe ne s'est point uni hypostatiquement à la nature humaine; qu'il ne l'a prise que comme un temple où il habite, et que par conséquent la sainte Vierge n'est point mère de Dieu, mais seulement mère de l'homme ou du Christ. Eutychès, moine de Constantinople et abbé d'un monastère, aussi ignorant que Nestorius, donna dans l'erreur opposée, et prétendit qu'en Jésus-Christ les deux natures s'étaient confondues en une, et qu'ainsi il n'y avait en lui qu'une seule nature, non plus qu'une seule personne. Cet hérésiarque opiniâtre fut condamné par saint Flavien, évêque de Constantinople, mais il trouva un protecteur dans un eunuque de la cour, favori de l'empereur Théodose le Jeune, qui fit condamner saint Flavien à son tour dans une assemblée connue sous le nom de brigandage d'Ephèse. Dioscore, évêque d'Alexandrie, qui la présidait par ordre de l'empereur ou plutôt de l'eunuque, non-seulement déposa le saint, mais le traita si brutalement qu'il en mourut peu de jours après. Saint Léon, quarante-quatrième successeur de saint Pierre, d'accord avec l'empereur Marcien, successeur de Théodose, convoqua un concile à Chalcédoine, où Dioscore fut déposé, l'hérésie condamnée, et la foi catholique affermie. Ainsi toujours verrons-nous les portes ou les puissances de l'enfer s'insurger contre l'Eglise, mais jamais prévaloir contre elle : parce que l'Eglise est bâtie sur la pierre, et c'est toujours de cette pierre que part le coup qui frappe toutes les hérésies.

Pour l'affaire d'Eutychès comme pour celle de Nestorius, toutes

les parties s'adressèrent au Saint-Siége de Rome : saint Flavien de Constantinople, l'empereur Théodose, Eutychès lui-même. Saint Léon répondit aux uns et aux autres. Une de ses lettres à Flavien décidait la question de doctrine, et devait servir de règle au concile œcuménique. Quand elle eut été lue à Chalcédoine, tout le concile s'écria : « Pierre a ainsi parlé par Léon ! » Dans ce même concile, composé de six cents évêques, Dioscore ne fut point admis à siéger comme évêque, mais seulement comme accusé. Un des présidents en donna la cause : « Il doit rendre raison de son jugement ; car, n'ayant point l'autorité de juge, il l'a usurpée, et a osé tenir un concile sans l'autorité du Siége apostolique, ce qui ne s'est jamais fait et n'est point permis. » Enfin le concile de Chalcédoine, ayant terminé ce qui regardait la foi, fit un vingt-huitième canon pour accorder à l'évêque de Constantinople le premier rang après le Pontife romain, tandis qu'il ne venait qu'après les évêques d'Alexandrie et d'Antioche. Il soumit ce canon comme tout le reste à l'approbation du Pape ; et le concile, et l'empereur, et l'évêque de Constantinople le supplièrent d'y donner son consentement. Saint Léon approuva ce qui s'était fait touchant la foi ; « mais, dit-il dans une lettre à l'impératrice, pour les conventions des évêques, contraires aux saints canons de Nicée, de concert avec votre piété, nous les annulons, et de l'autorité du bienheureux apôtre Pierre, nous les cassons par une définition absolue. » Cette décision du Pape termina tout. On ne connut aucun moyen de suppléer à son approbation. Et, malgré le vœu si fortement prononcé d'un concile général, malgré le vif intérêt que l'empereur et l'évêque Anatolius de Constantinople attachaient à l'agrandissement de ce siége, il fallut céder à l'autorité à qui tous les siéges sont soumis. C'est ce que nous apprenons de saint Léon et d'Anatolius même.

Quelque chose peut-être de plus remarquable encore, c'est ce qu'on lit dans le synodique de Constantinople ou recueil des actes de cette église. Quoique schismatique, l'auteur de ce recueil dit sur le vingt-huitième canon du quatrième concile : « Il me paraît que ce canon n'a pas été reçu même au commencement, mais aboli aussitôt. Car il est constant que Léon de Rome, non-seulement ne donna point son assentiment au concile en cette affaire, mais qu'il blâma cette absurde nouveauté avec indignation dans

les lettres qu'il écrivit, et à l'empereur et au concile. D'où vient, je pense, qu'aucun des deux conciles qu'on appelle le cinquième, ni celui sous Justinien, ni celui sous Pogonat, n'a écrit de canon sur aucune matière. Que si le sixième concile (*le quinisexte*) dit : *Nous statuons en renouvelant*, et non pas *en confirmant*, il montre par là même que dès le commencement ce canon du quatrième concile n'a été aucunement mis en pratique, ni aucunement reçu, mais il est demeuré sans nul effet dans l'intervalle ; je dis le canon touchant la prérogative et la prééminence dans les choses ecclésiastiques. Car ce qui dans l'origine n'a pas eu de consistance, mais a été annulé aussitôt, on le renouvelle ; tandis que ce qui subsiste et se pratique, on le confirme et on l'approuve. C'est ainsi que chaque concile parle des conciles antérieurs [1]. »

Cependant les peuples barbares qui devaient punir Rome idolâtre et démembrer son empire s'avançaient l'un après l'autre. Après les Goths arrivèrent les Huns, ayant à leur tête le terrible Attila, qui s'appelait lui-même le fléau de Dieu. Il était digne de ce nom. Partout où il passait, il mettait tout à feu et à sang. A son entrée en Italie, les villes se voyaient saccagées et réduites en cendres. Rome, abandonnée des empereurs romains, était perdue sans le pape saint Léon. Il alla au-devant du farouche conquérant, qui, contre l'attente de tout le monde, le reçut avec de grands honneurs, accorda la paix et retourna dans son pays. C'était en 453. Deux ans après, Genséric, roi des Vandales, autre peuple barbare, qui s'était emparé de l'Afrique, marcha sur Rome avec une armée formidable. Saint Léon alla encore au-devant de lui, et obtint que ses troupes se contenteraient de piller la ville, sans y verser le sang et sans y mettre le feu. Rome fut ainsi deux fois sauvée par ce saint Pape, qui mourut l'an 461.

L'humilité, la douceur et la charité étaient les vertus principales de saint Léon. Imitons-le. Ecoutons ce qu'il nous dit. C'est une maxime fondamentale du christianisme que les seules et vraies richesses consistent dans cette bienheureuse pauvreté d'esprit si fortement recommandée par le Sauveur, c'est-à-dire dans l'humilité et le parfait détachement de toute affection terrestre. Plus on est humble, plus on est grand ; plus on est pauvre d'esprit,

[1] Maï., *Spicilegium romanum*, t. VII, *præfatio*, p. xxv et xxvi.

plus on est riche. Notre progrès dans cette pauvreté d'esprit sera la mesure de la part que nous aurons à la distribution de la grâce et des dons célestes.

Le même jour, à Pergame en Asie, saint ANTIPAS, ce témoin fidèle dont parle saint Jean dans l'Apocalypse : enfermé dans un bœuf d'airain brûlant, il y accomplit son martyre sous l'empereur Domitien.—A Salone en Dalmatie, saint DOMNION, évêque, martyrisé avec huit soldats. — A Gortyne, dans l'île de Crète, saint PHILIPPE, évêque, très-célèbre par sa sainteté et sa science, du temps des empereurs Marc-Antoine Vére et Commode : il gouverna si bien l'église qu'on lui avait confiée, qu'il la garantit de la fureur des gentils et des piéges des hérétiques. — A Nicomédie, saint EUSTORGE, prêtre. — A Spolète, saint ISAAC, moine et confesseur, dont le pape Grégoire rapporte les vertus. — A Gaza en Palestine, saint BARSANUHE, anachorète, sous l'empereur Justinien.

XIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT JULES,

PAPE.

Le pape saint Marc, successeur de saint Silvestre, étant mort le 7 octobre de l'année 336, la chaire apostolique resta vacante jusqu'au 6 février 337, qu'y fut élevé le pape saint Jules.

Les hérétiques ariens, condamnés au concile de Nicée en 325 sous le pape saint Silvestre, s'étaient relevés par la légèreté et l'inconstance de l'empereur Constantin, qui mourut en 337. Ils devinrent encore plus puissants sous son fils l'empereur Constance, qui, incapable de gouverner l'empire et gouverné par les eunuques, prétendait néanmoins régenter en maître l'Eglise de Dieu. Les ariens persécutèrent donc les plus fidèles catholiques, principalement saint Athanase, évêque d'Alexandrie. Ainsi l'an 335, dans leur conciliabule à Tyr, ils le condamnèrent pour avoir mis à mort l'évêque Arsène, après lui avoir coupé la main droite. Et dans ce même conciliabule ils reçurent à leur communion ce même évêque Arsène, ayant ses deux mains. Il y eut quelque

chose de plus prodigieux encore : Le nom d'Arsène figura parmi les signataires du jugement, et celui qu'on disait mis à mort par Athanase souscrivit vivant à la déposition d'Athanase. C'est la réflexion de l'historien grec Socrate. Tels étaient les hérétiques qui niaient la divinité de Jésus-Christ, autrement les ariens. Les plus impudents mensonges ne leur coûtaient pas plus que les plus cruelles violences. Ils chassèrent les évêques catholiques des principaux siéges et y mirent de force les hérétiques.

Les ariens, comptant mener le pape Jules comme ils menaient l'empereur Constance, le prièrent d'assembler un concile et d'y mander Athanase et ses accusateurs. Le Pape accepta la proposition, écrivit aux uns et aux autres, et manda saint Athanase en particulier. Cette tournure des affaires n'accommodait guère les ariens. Ils sentirent qu'ils ne seraient pas les maîtres à Rome. Après avoir demandé un concile et un jugement au Pape, ils aimèrent mieux se rendre juges de leur propre cause. Ils s'assemblèrent à Antioche. Athanase y fut déposé. Mais la primauté du Pape était dès lors si bien reconnue en Orient, que Socrate, auteur grec du même siècle, prouve l'irrégularité du concile d'Antioche, en ce que Jules, évêque de la grande Rome, n'y assista point ni n'envoya personne à sa place, bien qu'il y eût une règle ecclésiastique qui défendait aux églises de rien régler sans le consentement de l'évêque de Rome.

Le pape saint Jules était l'unique soutien du grand nombre des persécutés; car non-seulement saint Athanase, mais Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaza, chassés tous deux de nouveau, de plus un grand nombre d'évêques de Thrace, de Syrie, de Phénicie et de Palestine, se réfugièrent à Rome, afin d'être tenus par le chef comme membres du corps. L'historien Socrate dit : « Quand ils eurent instruit Jules de ce qui les concernait, celui-ci, selon la prérogative de l'Eglise romaine, les munit de lettres où il s'exprimait avec une grande autorité, et les renvoya en Orient, après avoir rendu à chacun d'eux son siége, et blâmé fortement ceux qui avaient eu la témérité de les déposer. Etant donc partis de Rome, et appuyés sur les rescrits de l'évêque Jules, ils reprirent possession de leurs églises, et envoyèrent les lettres à ceux à qui elles étaient adressées.» Sozomène, autre historien grec, dit de son côté : « L'évêque de Rome, ayant examiné la cause de

chacun et les voyant tous d'accord en la foi du concile de Nicée, les reçut à sa communion, attendu qu'ils pensaient comme lui. Et parce que le soin de tout lui appartient en vertu de la dignité de son trône, il rendit à chacun son église. » C'est ainsi que parlent ces deux historiens grecs, nés une quarantaine d'années après la conclusion de ces affaires, une dizaine d'années après la mort de saint Athanase.

Il faut observer toutefois que ces affaires ne se terminèrent pas aussi promptement qu'ils le disent ou semblent le dire ; car elles traînèrent encore plusieurs années. En attendant, saint Athanase fut reçu avec une estime particulière du pape saint Jules. Sozomène dit : « Le primat de l'Eglise romaine et tous les pontifes de l'Occident regardèrent ces choses, l'intrusion des siéges d'Antioche, d'Alexandrie et de Constantinople, comme une injure faite à eux-mêmes. Car ayant approuvé dès le commencement la décision de ceux qui étaient venus à Nicée, ils avaient persévéré jusqu'alors dans les mêmes sentiments. Athanase étant donc venu vers eux, ils le reçurent avec beaucoup de bienveillance, et entreprirent de lui rendre justice. »

Jules envoya aux ariens, dont le chef était Eusèbe de Nicomédie, les prêtres Elpide et Philoxène, afin qu'ils vinssent d'autant plus sûrement au concile de Rome qu'ils avaient provoqué. Mais eux s'épouvantaient d'un jugement libre, ecclésiastique, et avaient peur d'Athanase. Ils osèrent même retenir les légats plusieurs mois ; puis en les congédiant, ils leur donnèrent pour Jules une lettre composée, dit Sozomène, avec tous les artifices de la rhétorique et de la chicane, respirant l'ironie et la menace. Jules répondit avec la véritable dignité d'un pasteur suprême, avec autant de franchise et d'énergie que de douceur chrétienne, avec la simplicité et la cordialité d'un apôtre, non moins qu'avec le zèle et l'incorruptibilité d'un protecteur de l'innocence opprimée. La lettre était écrite à la prière du concile de Rome, qui, après un soigneux examen, avait absous Athanase et Marcel. Il faut y remarquer surtout ce que dit le pape Jules, touchant les jugements ecclésiatiques et l'autorité de l'Eglise romaine : « Ne savez-vous pas que c'est la coutume de nous écrire d'abord, et que d'ici devait venir la décision de ce qui est juste ? Il fallait donc écrire à l'église d'ici ; » ce que deux historiens grecs, Sozo-

mène et Nicéphore, résument en ces termes : « Il y avait dès lors une loi sacerdotale ou ecclésiastique qui déclarait nul tout ce qui se faisait sans le consentement de l'évêque de Rome. »

Cependant, à la prière du pape saint Jules et d'autres évêques, l'empereur Constant avait écrit à son frère Constance, pour assembler un concile d'Orient et d'Occident, afin de réunir l'église divisée, et rétablir Athanase et Paul de Constantinople dans leurs siéges. On convint de part et d'autre de tenir un concile à Sardique en Illyrie, aux confins des deux empires. Il y fut convoqué par l'autorité du pape saint Jules ; car Socrate nous apprend que quelques Orientaux l'accusèrent d'avoir fixé un terme trop court. Le concile s'assembla donc en 347. Les seuls évêques catholiques passèrent trois cents. Les ariens, accompagnés d'avocats et de généraux d'armée, y vinrent avec empressement, croyant y dominer en maîtres. Mais quand ils virent que les Occidentaux n'avaient à leur tête qu'Osius et les légats du pape Jules, et que ce concile serait un jugement ecclésiastique, sans assistance de comtes ni de soldats, ils furent surpris et troublés par les remords de leur conscience, et s'enfuirent de Sardique après quelques jours.

Il y avait trois choses à traiter dans le concile : la foi catholique, les causes de ceux que les eusébiens ou les ariens de la faction d'Eusèbe de Nicomédie accusaient, et les plaintes formées contre les eusébiens eux-mêmes. Quant à la foi, le concile décida qu'on s'en tiendrait au concile de Nicée. Il reconnut Athanase, Marcel d'Ancyre et Asclépas de Gaza, innocents des accusations formées ou plutôt inventées contre eux. Les huit chefs de la faction arienne furent déposés et excommuniés, c'est-à-dire privés non-seulement de l'épiscopat, mais de la communion des fidèles. Les Pères de Sardique firent ensuite quelques canons de discipline, dressèrent leurs lettres synodales, envoyèrent une ambassade à Constance, et s'en retournèrent chez eux.

Le commencement de leur lettre au Pape est remarquable. « Ce que nous avons toujours cru, nous le pensons encore maintenant ; car l'expérience prouve et confirme ce que chacun a entendu dire : c'est la vérité, que le bienheureux Paul, docteur des nations, a dite concernant lui-même : *Voulez-vous une preuve de celui qui parle en moi, du Christ?* Car, comme le Seigneur Jésus habitait en lui, il est sans doute que l'Esprit-Saint a parlé par son âme et

retenti par l'organe de son corps. Vous aussi, bien-aimé frère, séparé de corps vous nous avez été présent en esprit et en volonté. Votre absence était juste et nécessaire, de peur que les loups schismatiques ne vinssent furtivement à ravager le troupeau, les chiens hérétiques à le troubler par leurs frénétiques aboiements, le serpent blasphémateur à l'infecter de son venin. Car il n'y a rien de meilleur ni de plus convenable, sinon que les prêtres du Seigneur rapportent tout, de chaque province, au chef, c'est-à-dire au siége de l'apôtre Pierre. »

Ceci est très-digne d'attention. Dans leurs poursuites contre Athanase, les ariens ne voyaient qu'eux-mêmes; toujours ils avaient prétendu que l'Eglise universelle devait approuver sans façon la tendance destructive d'une de ses parties, bien loin que cette partie malade cherchât la guérison dans l'universalité. Le concile de Sardique ordonne, au contraire, que les parties soient sans cesse d'accord avec le tout. Et comme le Pape, héritier de la dignité de Pierre, est le chef, la tête avec laquelle sont unis tous les membres du corps, tous les mouvements des églises particulières ne doivent non plus se produire que de concert avec ce chef. De même que, par la vertu toute-puissante du Sauveur, ce qui avait été séparé redevenait un; de même il y avait dans l'arianisme, qui niait la divinité du Sauveur, un germe de séparation, d'indépendance, de destruction, ainsi que le démontre toute son histoire. Comme donc l'Eglise catholique combattait l'arianisme, il était dans la nature des choses que, par une inspiration secrète, elle en combattît aussi la tendance séparatiste, et qu'avec le centre et le chef invisible de l'Eglise, elle en relevât aussi le centre et le chef visible. Dans la défense d'Athanase, le représentant de l'Eglise catholique combattant pour la divinité du Sauveur, ce fut donc le chef de l'Eglise visible qui fixa les regards. Tout se tient. Ceux qui défendaient la dignité du chef invisible s'attachèrent au chef visible, qui les défendit à son tour; de cette manière, ils furent rendus à leurs églises, afin de pouvoir défendre le chef invisible avec un nouveau courage. De là, au commencement de la lettre des Pères de Sardique, cette mystérieuse comparaison, où le Pape, quoique absent, est sensé parler par eux, comme le Christ, quoique invisible, parlait par le docteur des nations.

La même chose se manifeste encore dans les canons du concile. Persécutés par les ariens, les évêques catholiques avaient eu recours au Pape, comme à leur supérieur et au conservateur des canons. Ne pouvant nier cette supériorité, les ariens cherchaient à la tourner en ridicule et à entraver le droit d'appel au Pape. De là certains canons de leur conciliabule d'Antioche. Le concile de Sardique, au contraire, reconnaît formellement et explique ce droit d'appel dans les canons qui suivent, et qui ont été insérés textuellement par Photius dans son *Syntagma* ou classification méthodique des canons [1].

Le texte grec, qui est l'original, et qui nous a été conservé par Photius même, donne ce sens : « que si l'évêque de Rome croit connaître suffisamment l'affaire et pouvoir porter la sentence sur l'évêque appelant, il fera ce qu'il jugera à propos dans sa sagesse [2]. » Ce texte authentique complète les différentes formes judiciaires proposées dans le cas d'appel au pape de la part de l'évêque condamné : 1° Les évêques écriront au pontife romain. 2° Si le Pape croit connaître suffisamment l'affaire et pouvoir porter la sentence sur l'évêque appelant, il fera ce qu'il jugera à propos dans sa sagesse. C'est-à-dire que le pape peut juger par lui-même et sans faire reviser sur les lieux. Ce droit du Pape était tellement regardé comme certain, l'usage que venait d'en faire Jules Ier était tellement présent à l'esprit des Pères de Sardique, qu'ils ne songent même pas à l'exposer avec développement, et ils s'étendent uniquement sur les formes à suivre lorsque le Pape voudra faire recommencer le jugement sur les lieux. C'est pour ce cas que sont établies les mesures suivantes : 3° il daignera écrire aux évêques voisins de la province ; 4° ces évêques exami-

[1] Maï, *Spicilegium romanum*, t. VII. *Syntagma Photii*, tit. I, c. v, p. 26 et 27 ; tit. IX, c. v et vi, p. 250 et 254.

[2] Εἰ δὲ ἐξαρκεῖν νομίζοι πρὸς τὴν τοῦ πράγματος ἐπιγνωσιν καὶ ἀπόφασιν τοῦ ἐπισκόπου, ποιήσει ὅπερ ἂν τῇ ἐμφρονεστάτῃ αὐτοῦ βουλῇ ἔχειν δόξῃ.

Littéralement : « Si autem sufficere putaverit ad rei cognitionem, et episcopi sententiam, faciet, quod prudentissimo ejus concilio recte habere videbitur. » La version suivante de Denys le Petit change complétement le texte : « Si verè crediderit episcopos sufficere, ut negotio terminum imponant, faciet quod sapientissimo concilio suo judicaverit. » Mansi, t. III, col. 10, can. 5.— Col. 25, can. 7.— Maï, *Spicil. rom.*, t. VII, p. 27, tit. I, *De fide orth.*, c. v.

neront de nouveau et prononceront; 5° si le condamné en appelle encore de cette seconde sentence, on ne pourra pas lui donner un successeur, mais il faudra attendre que le Pape ait porté la sentence définitive [1].

Voilà comme, en 347, le concile de Sardique reconnaissait et expliquait le droit d'appellation au Pape. Il ne l'établissait pas, car nous le voyons en usage dès les premiers siècles, et il est d'ailleurs une conséquence nécessaire de la primauté de juridiction accordée par Jésus-Christ à saint Pierre et à ses successeurs. Le concile ne fait que le développer contre les efforts des ariens pour l'obscurcir. Dans ce qu'il en dit, on voit que dès lors le Pape envoyait ce qu'on a appelé depuis des légats *à latere*. Le texte grec du cinquième canon se sert même de cette dénomination-là.

Comme le concile de Sardique ne fut qu'une suite et un complément de celui de Nicée, qu'il ne voulut point d'autre symbole, qu'il ne fit que développer quelques-unes de ses règles de discipline, ses canons ont été cités quelquefois sous le nom de canons de Nicée.

Cependant plusieurs motifs divers ramenèrent l'empereur Constance à des sentiments de justice. Il défendit de persécuter les catholiques. Il écrivit même jusqu'à trois lettres à saint Athanase, et lui fit écrire, pour l'inviter à venir le voir. Saint Athanase quitta alors Aquilée, où il séjournait après le concile de Sardique, et vint à Rome faire ses adieux au pape Jules, et lui montrer les lettres de Constance. L'Eglise romaine en eut une joie incroyable; car elle regardait l'empereur d'Orient comme revenu à la vraie foi, puisqu'il rappelait Athanase. Saint Jules écrivit aux catholiques d'Alexandrie une lettre, où il les félicite de leur constance dans la foi, de leur attachement pour Athanase, et de la joie qu'ils auront de le revoir. « Pour moi, conclut-il, ce m'est un délice, quand je me représente en esprit le retour de mon frère, la joie de chacun de vous, la piété du peuple allant à sa rencontre, l'allégresse de ceux qui accourent de toutes parts : quel jour ce sera pour vous! Le passé sera fini : ce retour tant désiré unira tout le monde dans la même jubilation. La part que nous prenons d'avance à cette joie est d'autant plus grande, que Dieu nous a fait

[1] Bouix, *Du concile provincial*, p. 316 et 317.

la grâce de connaître un si grand homme. » Le Pape finit par des prières, pour leur attirer les grâces qu'ils méritent.

Ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est qu'Ursace et Valens, eux qui, après la mort d'Eusèbe de Nicomédie, étaient les plus violents ennemis d'Athanase, allèrent à Rome et présentèrent au pape saint Jules une rétractation formelle et complète. Ce grand et excellent Pape mourut le 12 avril 352, après avoir tenu le Saint-Siége quinze ans deux mois et six jours.

Le même jour, à Vérone, le martyre de saint Zénon évêque, qui, durant les tempêtes que la persécution avait excitées, gouverna cette église avec une constance admirable, et obtint la couronne du martyre du temps de Gallien. — En Cappadoce, saint Sabas, Goth, qui, sous l'empire de Valens, lorsque Athanaric, roi des Goths, persécutait les chrétiens, après de cruels tourments, fut jeté dans la rivière. Ce fut aussi en ce temps-là, ainsi que l'écrit saint Augustin, que des troupes nombreuses de Goths orthodoxes furent honorées de la couronne du martyre. — A Brague en Portugal, saint Victor, qui, seulement catéchumène, refusant d'adorer les idoles, et confessant Jésus-Christ avec une fermeté inébranlable, après plusieurs autres tourments, eut la tête tranchée, et mérita d'être baptisé dans son sang. — A Fermo dans la marche d'Ancône, sainte Visse, vierge et martyre. — A Gap, saint Constantin, évêque et confesseur. — A Pavie, saint Damien, évêque.

XIIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT JUSTIN.

PÈRE DE L'ÉGLISE ET MARTYR.

Il était à Naplouse, ville de la Palestine, appelée autrefois Sichem, près du puits de Jacob, et qui du temps d'Alexandre le Grand était la métropole de la Samarie. Justin naquit vers le commencement du second siècle de l'ère chrétienne. Il était, ainsi que ses parents, Grec d'origine et païen de religion. Dès sa jeunesse, il s'adonna passionnément à l'étude de la philosophie, de la sagesse, autrement la science des vérités générales, de la raison humaine, afin d'apprendre à connaître Dieu et de parvenir à la

science du souverain bien. S'étant donc adressé d'abord à un stoïcien, il le quitta quelque temps après, parce qu'au lieu de pouvoir lui communiquer cette science, il l'ignorait au point de la mépriser et de ne la croire pas nécessaire. Il se dégoûta de même bientôt d'un professeur péripatéticien, et puis d'un pythagoricien célèbre : du premier, parce qu'il demanda de convenir d'un salaire, bassesse, dit Justin, indigne d'un philosophe; du second, parce que, avant de l'élever à la considération du souverain bien et du souverain beau, il exigeait qu'il apprît l'astronomie, la musique et la géométrie. Il fâchait à Justin qu'on voulût l'obliger de faire un si long détour. Il se retourna donc du côté des platoniciens. Par bonheur, un des principaux d'entre eux, homme intelligent, s'était fixé depuis peu à Naplouse. il se mit sous sa conduite. Chaque jour il faisait des progrès sensibles à cette école. Il lui semblait que l'intelligence des choses incorporelles le soulevait de terre, et que la contemplation des idées donnât des ailes à son esprit. Déjà il s'applaudissait d'être devenu sage en si peu de temps, et follement s'imaginait qu'il était sur le point de voir Dieu lui-même; car il savait que c'était là le but de la philosophie de Platon.

Ainsi rempli de lui-même et enflé de son savoir, il sortit un jour de la ville et se dirigea vers une solitude peu éloignée de la mer, pour s'y livrer plus tranquillement à ses méditations accoutumées. Il approchait du lieu où il croyait aller et se trouver tout seul, quand il aperçut derrière lui un vieillard d'un extérieur doux et vénérable. Il se retourne aussitôt, s'arrête et le considère attentivement. « Est-ce que vous me connaissez donc? dit alors le vieillard. — Non, répondit Justin. — Et le vieillard : Pourquoi donc me regardez-vous si fixement? — Je m'étonne, répliqua l'autre, comment vous m'avez suivi en ce lieu, où je ne m'attendais pas à rencontrer personne. — Ce qui m'y amène, repartit celui-là, c'est l'inquiétude que j'ai pour quelques-uns de mes amis : ils sont en voyage; je viens ici pour en apprendre des nouvelles et voir si je ne les découvrirai pas quelque part. Mais, vous-même, pourquoi vous trouvez-vous dans cette solitude? »

Justin lui ayant appris que c'était pour se livrer à ses méditations philosophiques, il s'établit entre eux, sur ce sujet, une assez longue conversation, dans laquelle le sage et vénérable vieillard

s'étudia et réussit à le convaincre de la vanité de la science dont il se faisait gloire, et à lui découvrir les sources d'où la connaissance de la vérité venait aux hommes.

Comme il lui démontrait que ni Pythagore, ni Platon, ni aucun autre philosophe n'étaient des guides sûrs pour arriver au terme où il aspirait, Justin lui demanda quels maîtres il fallait donc suivre, si ceux-là n'avaient pas connu la vérité. « A une époque très-reculée, dit le vieillard, et bien avant ceux qu'on a cru philosophes, il y a eu des hommes justes, bienheureux et chéris de Dieu, qui, parlant par l'esprit divin, ont annoncé d'avance ce qui se passe aujourd'hui dans le monde. On les appelle prophètes. Eux seuls ont connu la vérité ; eux seuls l'ont annoncée aux hommes, sans craindre ni considérer personne, sans se laisser vaincre à la gloire. Ils n'ont prêché que ce qu'ils ont entendu et vu par l'Esprit-Saint qui les animait. Leurs écrits subsistent encore. Quand on les lit avec foi, ils contribuent puissamment à faire connaître les principes, la fin et tout ce qu'il convient à un philosophe de savoir. Ils n'usent point de démonstrations dans leurs discours : le témoignage qu'ils rendent de la vérité est beaucoup au-dessus de toute démonstration. Leurs oracles, que nous voyons ou accomplis déjà, ou bien s'accomplissant tous les jours sous nos yeux, nous font une nécessité de leur donner une croyance entière. Ajoutez-y les miracles réels qu'ils opéraient en célébrant un seul Dieu, créateur et père de toutes choses, et en annonçant aux hommes son Fils Jésus-Christ, ce que n'ont jamais fait ni ne font jamais les faux prophètes, qu'anime un esprit trompeur et immonde. Ils entreprennent seulement de produire certains prodiges pour surprendre les hommes, et ils célèbrent les louanges des esprits d'erreur et des démons. Mais vous, priez avant tout que les portes de la lumière vous soient ouvertes ; car nul ne peut ni voir, ni entendre ces choses, si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence. »

Quand il lui eut dit ces paroles et beaucoup d'autres encore, le vieillard, en se retirant, l'engagea à les méditer plus au long ; après quoi Justin ne le revit plus jamais. Ce discours alluma dans son cœur un grand feu et un vif amour des prophètes et des hommes qui sont les amis du Christ. « En réfléchissant dans moi-même à tout ce que je venais d'entendre, dit-il en terminant

son récit, je trouvai que c'était là la seule philosophie certaine et utile. Et voilà comment et pourquoi je suis à présent philosophe [1]. »

Outre les motifs que lui avait allégués le vénérable vieillard, ce qui le décida puissamment encore à embrasser le christianisme, ce fut la constance des martyrs : il voyait une preuve convaincante de la vérité de leur religion et de la fausseté des déréglements qu'on leur imputait, dans le peu de crainte qu'ils avaient de la mort et de tout ce qui effraye le plus la nature humaine [2]. Cette conversion arriva de 132 à 136, dans les dernières années du règne d'Adrien.

Après que Justin eut été initié aux saints mystères, il s'appliqua tout entier à la lecture des livres sacrés. Il y avait ressenti d'abord une majesté terrible, capable d'effrayer ceux qui s'égarent du droit chemin ; mais alors il goûtait, en les méditant, un repos délicieux. Le dialogue avec Tryphon montre clairement combien il était versé dans cette étude; car on y voit d'innombrables et très-longs passages des divines Ecritures, cités par cœur, selon que demandait le discours, et appliqués avec une adresse et une force merveilleuses. Mais le saint ne s'appliqua pas moins à tous les exercices de la piété chrétienne, et il semble qu'il ait été un de ces ascètes qui, avant l'institution de la vie monastique, en remplissaient les obligations principales, mettant leurs biens en commun ou les distribuant aux pauvres, vivant dans le célibat et tout à fait étrangers aux affaires du siècle.

Pour montrer cependant qu'en devenant chrétien il n'avait pas renoncé à la vie de philosophe, mais qu'il s'était consacré à l'étude et à la pratique d'une philosophie plus sainte, plus sublime, la sagesse même de Dieu, saint Justin garda le pallium ou le manteau. Ce vêtement qui, parmi les païens, distinguait les philosophes, semble avoir été adopté par ceux des chrétiens qui faisaient profession d'une vie plus austère. C'est dans cet esprit que paraissent l'avoir porté saint Aristide, philosophe chrétien d'Athènes, Tertullien, le martyr saint Porphyre, et saint Héraclas, évêque d'Alexandrie.

Que saint Justin ait été lui-même revêtu du sacerdoce, beau-

[1] Justin. *Dial. cum Tryph.*, n. 1-8. — [2] *Apolog.*, 2, n. 12.

coup de raisons et de conjectures, tirées, soit de ses œuvres, soit des actes de son martyre, nous le persuadent. En tous cas, la grâce sacerdotale ne fut point oisive en lui, témoin les éminents services qu'il rendit à l'Eglise du Christ : il l'édifia par ses exemples, l'instruisit par ses livres, la défendit de vive voix et par des écrits publics, l'enrichit de son sang et l'illustra par un glorieux martyre. Notre saint eut certainement, pour enseigner et défendre la vérité, une ardeur merveilleuse et telle qu'il convenait à un homme qui se regardait comme appelé de Dieu à cet unique ministère. Ce qui donne à croire qu'il avait embrassé un genre de vie où il ne pouvait, sans encourir la damnation éternelle, manquer à ce devoir, y eût-il pour lui les dangers les plus imminents : « Notre devoir, dit-il dans un endroit, est de faire connaître à chacun quelle est notre vie, quelle est notre doctrine, afin que les fautes de ceux qui pèchent par ignorance ne nous soient pas imputées et que nous n'en portions point la peine [1]. » Dans un autre : « Comme j'ai obtenu de Dieu la grâce d'entendre les Ecritures, je m'efforce de faire part de cette grâce à tout le monde, de peur que je ne sois condamné au jugement de Dieu [2]. » Et ailleurs : « Telle est ma résolution : dans toutes mes paroles, je n'ai en vue que de dire la vérité; je la dirai sans crainte ni considération aucune, et dussé-je à l'heure même être mis en pièces [3]. » Voilà un véritable philosophe, c'est-à-dire un homme qui aime sincèrement la vérité et la sagesse; Platon, Sénèque, qui retenaient cette vérité captive, qui n'osaient la prêcher publiquement, de peur de s'exposer à quelque péril : Platon, Sénèque n'aimaient qu'eux-mêmes.

Le saint martyr ne pouvait choisir pour exercer son zèle un théâtre plus imposant que Rome ; il paraît s'y être rendu et fixé peu après sa conversion. Il avait fait auparavant le voyage d'Alexandrie. Les juifs de cette ville lui montrèrent, dans l'île du Phare, les restes des cellules où ils disaient que les soixante et douze interprètes avaient fait leur célèbre version des saintes Ecritures. Il se peut qu'il y ait publié son petit discours aux Grecs, pour leur rendre compte des motifs qui lui avaient fait abandonner leur religion et embrasser le christianisme. Venu à Rome,

[1] *Apol.*, 1, n. 3. — [2] Ibid., n. 58. — [3] *Dial. cum Tryph.*, n. 120.

il y mit au jour un discours beaucoup plus long, intitulé *Réfutation des Grecs*, qui paraît être ce que nous avons aujourd'hui sous le titre d'*Exhortation aux Grecs ou gentils.*

Ce qui, suivant le saint martyr, produisit les extravagances du polythéisme, fut l'oubli de la parole ancienne, révélée de Dieu et conservée pure dans la religion de Moïse et des patriarches; ou, comme il dit ailleurs, l'oubli de la croyance catholique [1]. Ce qui jeta les philosophes dans des extravagances plus grandes encore, dans une infinité de systèmes contradictoires entre eux et avec eux-mêmes, fut d'avoir cru qu'ils pourraient d'eux-mêmes, par leur raison particulière, s'élever à la science des choses divines, de ne s'en être pas tenus fidèlement à la parole ancienne, mais d'en avoir tourné chacun à sa manière certains articles pour faire des sectes et leur laisser son nom. Sous le christianisme, les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Les hérésies renouvelèrent et les extravagances du polythéisme et les extravagances de la philosophie. Et si l'orateur romain a pu dire, il y a dix-neuf siècles : « Il n'est point d'absurdité au monde qui n'ait été soutenue par quelque philosophe », on peut dire aujourd'hui, avec plus de raison encore : « Il n'y a point d'extravagance ni d'impiété imaginable qui n'ait été enseignée par quelque hérésiarque.»

Saint Justin composa un livre contre toutes les hérésies. Il parle de ce livre dans sa première apologie, écrite vers l'an 150, et il offre de le présenter aux princes et au sénat, s'ils avaient envie de le lire. Les anciens font mention encore d'un autre livre qu'il avait fait en particulier contre Marcion. Eusèbe fait un grand éloge de l'un et de l'autre ; mais ils sont également perdus.

Généreux athlète du christianisme, Justin le vengeait donc à la fois et contre le polythéisme, dont il révélait l'absurdité, et contre l'hérésie, qui retombait dans les mêmes extravagances, parce qu'elle abandonnait également l'unique règle de vérité et de certitude, la croyance à la doctrine ancienne et révélée de Dieu. Bientôt il eut encore la gloire de le défendre contre la fureur des idolâtres dans une apologie publique adressée à l'empereur Antonin, à ses fils, au sénat et au peuple romain.

Justin demanda que les chrétiens fussent jugés selon les lois,

[1] *De monarchiâ.*

et non plus condamnés témérairement. Rien de plus injuste que la manière de procéder contre eux. On leur imputait les crimes les plus énormes, mais, dans le fait, on ne punissait en eux que le nom seul et la profession du christianisme. En effet, pour être absous, il suffisait de nier qu'on fût chrétien, et ceux qui confessaient de l'être étaient punis sans autre enquête; tandis que l'ordre de la justice exigeait qu'on examinât sévèrement la vie des uns et des autres, pour que chacun fût châtié et absous suivant ses œuvres. Cette injustice criante, il faut l'attribuer à l'instigation des démons; ces esprits méchants s'étant rendus terribles aux hommes en ont été adorés comme des dieux. Lorsque Socrate, par la raison, le verbe ou la parole, essaya de renverser cette superstition, ils le firent mourir comme athée et comme voulant introduire des dieux nouveaux. Ils en font de même aux chrétiens. « Car, dit Justin, la raison, le verbe ou la parole a non-seulement condamné ce culte des démons chez les Grecs par Socrate : cette condamnation a été proclamée encore chez les barbares, par la même raison, parole ou Verbe, devenu homme et appelé Jésus-Christ. Comme nous croyons à cette parole et que nous ne craignons pas d'appeler démons impurs les auteurs de tous ces maux, nous passons pour athées; nous le sommes sans doute à l'égard de ces dieux prétendus, mais nullement à l'égard du Dieu très-véritable, le Père de la justice, de la chasteté et des autres vertus, sans mélange d'aucun vice. Car nous l'adorons en esprit et en vérité; nous l'adorons conjointement avec le Fils qui est sorti de lui et nous a enseigné ces choses, ainsi qu'aux anges fidèles; nous l'adorons conjointement encore avec l'Esprit prophétique. » Tout homme raisonnable conviendra donc que nous ne sommes point athées, puisque nous adorons premièrement le Dieu éternel, créateur de l'univers; en second lieu, son Fils Jésus-Christ, qui a été crucifié sous Ponce-Pilate; et, au troisième rang, l'Esprit prophétique. On nous reproche comme une folie d'adorer un homme crucifié; mais cet homme est le Fils de Dieu et la raison souveraine. Pour s'en convaincre, il suffit de voir le merveilleux changement qui s'est opéré dans nos mœurs, du moment que, par lui, nous suivons le seul Dieu immortel.

Quoiqu'il fût de règle de ne point divulguer aux infidèles les mystères de la foi chrétienne, saint Justin crut néanmoins, pour

la défense du christianisme, devoir leur donner comme une idée assez nette du mystère de la sainte Trinité et des autres. On trouve même dans son apologie un exposé assez complet de la liturgie ancienne. Elle consistait alors, comme aujourd'hui, dans la lecture des prophètes et des apôtres, c'est-à-dire des écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament ; dans l'offrande du pain et du vin mêlé d'eau ; dans la prière pour différentes sortes de personnes ; dans la célébration des louanges de Dieu ; dans la commémoration de ses bienfaits, dans la consécration des dons, moyennant les paroles que Jésus-Christ proféra dans l'institution même du sacrement : Ceci est mon corps ; ceci est mon sang, et dans la distribution des dons consacrés.

C'est dans cette oblation sainte que consiste, suivant le bienheureux martyr, la partie la plus importante du culte divin. Il l'oppose, dans cette apologie, aux sacrifices profanes des idolâtres, pour leur prouver que c'était à tort qu'ils accusaient les chrétiens d'athéisme : dans son dialogue avec Tryphon, il soutient qu'elle avait succédé aux anciens sacrifices de la loi, et qu'elle était cette victime pure qui, après la réprobation des sacrifices judaïques, devait, suivant la prédiction de Malachie, être offerte en tout lieu. « Oui, dit le saint, voilà ce que le Seigneur a prédit touchant les sacrifices que nous lui offrons partout, c'est-à-dire touchant le pain et la coupe eucharistiques, qui, comme nous avons vu, ne sont pas un aliment commun et un breuvage ordinaire, mais la chair et le sang du Verbe de Dieu incarné [1]. » Il ne pouvait guère exposer plus clairement la doctrine catholique sur le sacrifice de la messe.

Sur la morale, voici entre autres comme il s'exprime : « Dans ce que Jésus-Christ nous dit sur la chasteté, il condamne jusqu'à une pensée mauvaise. Aussi est-il un grand nombre de l'un et de l'autre sexe qui, à l'âge de soixante ou soixante-dix ans, conservent la pureté, ayant suivi dès l'enfance la doctrine du Christ. Je me vante de pouvoir en montrer de tels dans toutes les conditions humaines ; car, à quoi bon parler de la multitude innombrable de ceux qui de la débauche ont passé à la vie réglée ? Il nous ordonne d'aimer tous les hommes, même nos ennemis ; de partager nos

[1] *Dialog.*, n. 41.

biens avec le pauvre ; de supporter avec patience les injures. Aussi pouvons-nous montrer un grand nombre qui, pour avoir été avec nous, de violents et d'emportés, sont devenus tout autres, s'étant laissé vaincre ou par la vie réglée de leurs voisins, ou par la patience extraordinaire de leurs compagnons de voyage, ou par la fidélité qu'ils ont éprouvée dans leurs affaires. Il nous défend d'user de serments dans nos discours. Il nous a dit : Le grand commandement, c'est : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et tu le serviras lui seul de tout ton cœur et de toutes tes forces. Qui ne vit pas selon ces préceptes, n'est pas chrétien, confessât-il de bouche la doctrine du Christ. Il n'obtiendra point de salut ; le Christ lui-même le déclare. Pour ces chrétiens de nom, nous vous prions même de les punir. Quant aux tributs que vous imposez, d'après ce qu'il nous enseigne, nous les payons avec plus d'empressement que personne. »

Un temps de calme ayant succédé à la persécution, saint Justin fit un voyage en Asie. Sur le point de partir d'Ephèse et n'attendant plus qu'un temps favorable à la navigation pour revenir en Italie, il se promenait dans les galeries publiques de la ville, lorsqu'il fit rencontre d'un individu qu'il ne connaissait pas et qui était accompagné de six autres. L'inconnu, l'ayant salué poliment, lui exprima le désir de conférer avec lui, parce que son vêtement lui avait fait connaître qu'il était philosophe. Justin, l'ayant salué à son tour, lui demanda son nom et sa condition. L'autre lui répondit ingénument qu'il était un Hébreu, nommé Tryphon ; que, chassé de sa patrie par la dernière guerre, il s'était retiré en Grèce et demeurait habituellement à Corinthe, où il s'était appliqué à l'étude de la philosophie ; et c'est pour cela qu'il aimait à s'entretenir avec les philosophes. Le saint lui témoigna son étonnement de ce qu'étant juif, au lieu de s'adonner tout entier à la lecture et à l'étude de Moïse et des prophètes, il s'était livré à celle des philosophes. Car, encore que ces derniers aient parlé de Dieu, connu son unité et disserté sur sa providence, ils en ont parlé, toutefois, communément comme si, dans la réalité, il y avait plusieurs dieux : ils ont borné sa providence aux choses universelles, aux genres, aux espèces, et l'ont niée pour les individus ou personnes particulières ; et cela pour avoir une pleine liberté de faire et de dire tout ce qui leur passait par la tête, comme

s'ils n'avaient rien à espérer ni à craindre de la divine justice.

Il raconte ensuite comment lui-même, embrasé du désir de connaître Dieu, il s'était mis sous la discipline de différents maîtres, et il s'imaginait enfin avoir profité beaucoup à l'école d'un philosophe platonicien [1]. Mais ayant rencontré un jour un vieillard inconnu qui lui fit sentir le néant de la philosophie humaine, il s'était adressé à la source de la véritable sagesse, qui est Jésus-Christ, prédit autrefois par des hommes inspirés de Dieu ; c'est en se consacrant tout entier à l'étude de ces hommes saints qu'il était devenu un philosophe véritable ; car il n'y a pas d'autre philosophie certaine et salutaire. Et comme il désirait que tout le monde devînt philosophe dans ce sens, il dit, en se tournant vers Tryphon : « Si donc vous aussi vous avez quelque soin de votre salut et quelque confiance en Dieu, il vous sera facile, à vous qui n'êtes pas si étranger à cette doctrine que je l'étais alors, il vous sera facile, moyennant la connaissance du Christ et la participation à ses mystères, d'arriver au véritable bonheur [2]. »

Là-dessus saint Justin eut avec Tryphon une conférence qui dura toute la journée et encore le lendemain jusqu'au soir. C'est une défense du christianisme contre les juifs. On y distingue trois sujets principaux. Le premier concerne la loi de Moïse, que le saint martyr prouve par beaucoup de raisons avoir été abolie ; le second, la divinité de Jésus-Christ ; le troisième, la vocation des gentils et l'Eglise.

On admire dans tout ce dialogue la grande étude que le saint martyr avait faite des Ecritures et la profonde intelligence que Dieu lui en avait donnée, en particulier des prophéties. Il en cite, suivant que l'occasion se présente, tant et de si longs passages, qu'on voit bien qu'il les savait par cœur. Tout ce qui, dans les livres de l'Ancien Testament, peut s'alléguer de plus clair, de plus fort et de plus propre à convaincre l'opiniâtreté judaïque, saint Justin l'emploie avec une force si merveilleuse que souvent ni Tryphon ni ses amis ne savaient que répondre. Tels que ceux qui, forcés dans leur dernier retranchement, ne veulent pas néanmoins convenir de leur défaite, ils en reviennent aux difficultés déjà éclaircies, nient ce dont ils étaient convenus, quand ils s'a-

[1] Justin., *Dialog. cum Tryph.* — [2] N. 8, n. 2.

perçoivent des conséquences qui s'ensuivent. De quoi le saint martyr se plaint plus d'une fois et avec raison.

Pour ce qui est de la personne de Jésus-Christ, bien que Tryphon et ceux qui l'accompagnaient fussent persuadés, non moins que les autres juifs, que leur Messie, leur Christ devait être un homme environné de toute la gloire de ce monde et à qui tout réussirait pleinement, plus d'une fois, néanmoins, il est contraint par le saint martyr de distinguer deux avénements du Christ [1] : dans l'un, sujet aux souffrances ; dans l'autre, revêtu de gloire pour juger tous les hommes avec un souverain empire sur toutes les nations et toutes les monarchies. Il ne peut pas s'empêcher non plus de convenir que le saint lui avait prouvé, par des témoignages irrécusables de l'Ecriture, qu'il est un Dieu personnellement distinct de celui qu'adoraient les juifs, sous l'idée de créateur de l'univers [2]. Il va même jusqu'à permettre que les gentils le reconnaissent et l'adorent comme leur Christ, leur Seigneur et leur Dieu, pourvu qu'ils ne prétendent pas y obliger les juifs, auxquels suffisait le culte du Créateur [3].

Finalement, le saint ayant démontré que le Christ devait être vrai Fils de Dieu et vrai Dieu ; que son Père devait l'envoyer en ce monde pour être la lumière des nations ; qu'il devait lui communiquer sa gloire ; que ce Fils devait naître d'une vierge et être sujet à la souffrance et à la douleur, Tryphon admit tout cela et convint que c'était entièrement conforme à l'idée que les divines Ecritures nous donnent du Christ [4]. Il ne lui restait qu'un doute : peut-on vraiment démontrer que suivant les prophéties, il dût souffrir une mort aussi cruelle et aussi infâme que celle de la croix, vu que dans les livres saints il se prononce une malédiction contre ceux qui sont condamnés à ce genre de supplice ? Justin s'appliqua donc à lui prouver le mystère de la croix avec une telle abondance et clarté de textes, surtout en lui développant le psaume XXI, où sont prédits si évidemment la passion et le crucifiement du Messie, que ni Tryphon ni les siens ne surent que répliquer. Il semblait que le fruit de ce discours devait être leur conversion. Mais quoi que fasse l'homme au dehors pour ensemencer, planter, arroser la terre du cœur humain, elle reste sté-

[1] N. 8. — [2] N. 36, 38, 49. — [3] N. 63, 129. — [4] N. 64.

rile et la semence de la divine parole infructueuse, si Dieu ne la vivifie et ne la féconde par la vertu de sa grâce.

Enfin Tryphon et ses amis le quittèrent en lui souhaitant un heureux voyage et une navigation favorable; tandis que de son côté il priait pour eux, en disant que le plus grand bien qu'il pût leur souhaiter, c'était de connaître que c'est par cette voie que se donne à quiconque l'intelligence humaine, et de croire fermement comme lui que Jésus est le vrai Christ de Dieu.

Revenu à Rome, où la persécution commença sous l'empereur Marc-Aurèle, saint Justin y trouva un philosophe cynique, qui traitait publiquement les chrétiens d'athées et d'impies. C'était le philosophe Crescent, connu pour ses amours infâmes et son avarice, et toutefois pensionné de l'empereur. Justin le provoqua à une conférence publique, où en la présence d'un grand nombre de témoins, il le convainquit clairement, ou d'ignorer souverainement les choses des chrétiens, ou d'être le plus méchant des hommes : d'une souveraine ignorance, si réellement il tenait les chrétiens pour tels qu'il le publiait hautement; d'une souveraine méchanceté, si, connaissant leur doctrine et leurs mystères, il osait néanmoins les diffamer et vouloir les faire passer, dans l'esprit des princes, des magistrats et du peuple, pour des hommes sans religion, sans piété, sans Dieu. Cette dispute se renouvela non pas une fois ou deux, mais très-fréquemment.

Le saint parle de ces disputes dans sa seconde apologie, adressée, comme la première, aux empereurs, au sénat et au peuple romain. Justin disait, dans cette même requête, au philosophe Marc-Aurèle, qu'il s'attendait de jour en jour, d'après les manœuvres des philosophes, particulièrement de Crescent le cynique, à être attaché à un poteau pour être brûlé vif ou dévoré par les bêtes [1]. Ce que le saint avait prévu ne tarda point à s'accomplir. Tatien, son disciple, atteste que sa mort fut, en effet, l'ouvrage de ces philosophes de nom, particulièrement de Crescent, irrités les uns et les autres de ce que Justin leur reprochait sans crainte leur fourberie, leur avarice et la corruption de leurs mœurs [2].

Dans les actes de son martyre, qui sont venus jusqu'à nous et

[1] N. 3. — [2] Tatien, *Oratio contra gentes*, n. 19.

portent tous les caractères de sincérité, nous voyons que Justin et quelques autres qui étaient avec lui, ayant été arrêtés, furent conduits devant le préfet de Rome, nommé Rustique. Il les exhorta d'abord à obéir aux dieux et aux édits de l'empereur. Le saint répondit : « Quiconque obéit aux préceptes de notre Sauveur Jésus-Christ, ne pourra jamais être ni blâmé ni condamné. » Le préfet lui ayant demandé à quel genre d'étude il s'était appliqué, le saint lui dit : « J'ai essayé de toutes sortes de doctrines, et enfin je me suis appliqué à celle des chrétiens, quoiqu'elle ne plaise point à ceux qui se laissent tromper à des opinions fausses. — Quoi ! misérable, reprit Rustique, tu te plais à une pareille science? — Oui sans doute, répliqua Justin, parce qu'elle me fait marcher avec les chrétiens dans une doctrine droite et pure. — Quelle est cette doctrine? — La doctrine véritable que nous professons est de croire un seul Dieu, créateur de toutes les choses visibles et invisibles, et de confesser le Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, prédit par les prophètes, qui viendra juger le genre humain, qui a publié le salut, et qui instruit ceux qui sont véritablement ses disciples. Pour moi, n'étant qu'un homme, je suis incapable de dire quelque chose de grand de sa divinité infinie. Cela n'appartient qu'aux prophètes qui, inspirés de Dieu, ont prédit plusieurs siècles d'avance que son Fils viendrait dans le monde.» Le préfet lui demanda ensuite dans quel lieu s'assemblaient les chrétiens. Justin répondit : « Chacun s'assemble où il veut et où il peut. Et pensez-vous que nous ayons accoutumé de nous réunir tous dans un même lieu? il n'en est pas ainsi : le Dieu des chrétiens n'est pas renfermé dans un lieu particulier, mais invisible, il remplit le ciel et la terre ; les fidèles l'adorent partout, partout ils célèbrent sa gloire.— Mais, insista le préfet, je veux que tu me dises en quel lieu vous vous assemblez, et où toi-même tu as ton école.— Quant à moi, répondit le saint, j'ai demeuré jusqu'à présent vers les bains de Timiotine, auprès de la maison d'un nommé Martin. C'est pour la seconde fois que je suis venu à Rome, et je ne connais point d'autre lieu. Que si quelqu'un a voulu venir me trouver, je lui ai communiqué la doctrine de la vérité. — Tu es donc chrétien ? conclut Rustique. — Assurément, répondit Justin, je suis chrétien. »

Le préfet, se tournant alors vers les compagnons du saint mar-

tyr, demanda d'abord à Chariton : « Es-tu chrétien ? Il répondit : Oui, je suis chrétien par la grâce de Dieu. » Interrogée après lui, une femme nommée Caritaine fit la même réponse. « Et toi, qui es-tu ? continua le préfet, en s'adressant à Évelpiste ? — Je suis esclave de l'empereur, dit celui-ci, mais, comme chrétien, rendu à la liberté véritable par le Christ lui-même, et, par sa grâce, devenu participant des mêmes espérances que ceux que vous voyez.» Hiérax, interrogé après Evelpiste, s'il était chrétien aussi : « Certainement, dit-il, je suis chrétien, puisque je sers et adore le même Dieu. — Mais, répliqua le préfet, est-ce Justin peut-être qui vous a rendus tous chrétiens ? — J'ai été chrétien, dit Hiérax, et je le serai encore. — Et moi aussi, dit Péon en se tenant debout, je suis chrétien. — Et qui t'apprit à l'être ? demanda Rustique. — Mes parents, repartit Péon, m'ont appris à confesser ce saint nom. Evelpiste, reprenant la parole : Pour moi, dit-il, j'ai toujours écouté avec grand plaisir les instructions de Justin ; c'est néanmoins de mes parents que j'ai appris à être chrétien.» Interrogé où étaient ses parents, il dit qu'ils étaient en Cappadoce. Hiérax, également questionné là-dessus, répondit : « Notre véritable père est Jésus-Christ, et notre véritable mère, la foi par laquelle nous croyons en lui. Quant aux parents que j'avais sur la terre, ils sont morts ; pour moi, j'ai été conduit ici de Lycaonie, en Phrygie.» Le préfet demanda finalement à Libérien ce qu'il disait, s'il était aussi chrétien et impie contre les dieux. Oui, répondit le martyr, moi aussi je suis chrétien, puisque je sers et adore le seul vrai Dieu. »

Alors le préfet s'adressant à Justin : « Ecoute, lui dit-il, toi qui passes pour éloquent et qui crois avoir la vraie science ; quand tu seras déchiré de coups de fouet depuis la tête jusqu'aux pieds, crois-tu que tu monteras au ciel ? — Oui, dit Justin, si je souffre ce que vous dites, j'espère recevoir ce qu'ont déjà ceux qui ont gardé les préceptes de Jésus-Christ. — Tu imagines donc, continua le préfet, que tu monteras au ciel pour recevoir quelque récompense ? — Je ne l'imagine pas, dit Justin, je le sais, et j'en suis si assuré que je n'en ai aucun doute. — Venons au principal, conclut Rustique : Assemblez-vous, et tous de concert sacrifiez aux dieux. — Nul homme de bon sens, reprit Justin, ne quitte la piété pour se jeter dans l'impiété et dans l'erreur. — Si vous ne voulez point obéir

à nos ordres, répliqua le préfet, vous serez tourmentés sans miséricorde. — Eh! ce que nous désirons le plus, répondit Justin, est de souffrir des tourments pour notre Seigneur Jésus-Christ; car c'est ce qui nous donnera de la confiance devant son tribunal terrible, où tout le monde doit comparaître. » Les autres martyrs en dirent autant, et ajoutèrent : « Faites vite ce que vous voudrez, car nous sommes chrétiens et ne sacrifions point aux idoles. »

Le préfet, ayant ouï ces paroles, prononça la sentence en ces termes : « Que ceux qui n'ont pas voulu sacrifier aux dieux, ni obéir à l'édit de l'empereur, soient fouettés et puis menés à la mort, comme le prescrivent les lois. » Ainsi donc les saints martyrs, louant Dieu, furent conduits au lieu du supplice, et, après avoir enduré la flagellation, décapités d'un coup de hache. Leurs corps furent enlevés secrètement par quelques fidèles et enterrés dans un lieu convenable [1].

Telle fut la fin de saint Justin, qui mérite à bon droit, comme une prérogative spéciale, le titre de martyr ou de témoin ; car il rendit témoignage aux vérités de la foi, non-seulement par son sang, ce qui lui est commun avec beaucoup d'autres, mais encore par ses paroles, par ses écrits, et en la défendant vaillamment contre les calomnies des gentils, des juifs et des hérétiques. Aussi Tertullien, dans son livre contre les valentiniens [2], faisant le dénombrement des hommes illustres par leur sainteté et leur doctrine, qui avaient combattu les hérétiques avant lui, célèbre en premier lieu *Justin, philosophe et martyr*. Eusèbe [3] l'élève au-dessus de tous ceux qui fleurirent au temps de l'empereur Antonin, et, avec Tatien [4], l'appelle un homme très-digne de l'admiration de tout le monde. A leur exemple, les autres écrivains ecclésiastiques célèbrent comme à l'envi sa sainteté, sa doctrine et son zèle.

Le même jour, à Séville en Espagne, saint Herménigilde, fils de Lévigilde, roi des Visigoths de la secte des ariens : ce saint ayant été mis en

[1] Ruinart, et *Acta SS.*, 1 junii.— [2] C. VI.— [3] L. IV. c. XI.— [4] *Orat.*, etc., n. 16.

prison pour la défense de la foi catholique, et ayant refusé de recevoir la communion d'un évêque arien, eut, par l'ordre de son père, la tête fendue d'un coup de hache ; ainsi devenu roi et martyr, il perdit une couronne fragile et périssable pour régner dans le ciel. — A Pergame en Asie, la fête des saints Carpe, évêque de Thyatire ; Papyle, diacre ; Agathonique sa sœur, femme très-vertueuse ; Agathodore leur domestique, et plusieurs autres ; qui tous, après divers tourments, reçurent la couronne du martyre pour avoir généreusement confessé Jésus-Christ, durant la persécution de Marc-Antonin-Vère et Commode. — Le même jour encore, le martyre de saint Maxime, Quintilien, et Dadas, durant la persécution de Dioclétien. — A Ravenne, saint Ours, évêque et confesseur.

XIVe JOUR D'AVRIL.

SAINT BENNÉZET,

BERGER, ET SAINT DROGON, PATRON DES BERGERS.

Presque tous les anciens patriarches étaient pasteurs de troupeaux. David encore jeune, gardait les brebis de son père, composant des psaumes et les chantant sur sa harpe, lorsqu'il fut sacré roi d'Israël et qu'il tua le géant Goliath. Jésus-Christ a voulu être adoré d'abord par les bergers, et il envoya les inviter par ses anges. Lui-même se compare à un bon pasteur, qui marche devant ses brebis, les conduit dans de bons pâturages et donne sa vie pour elles ; qui court après la brebis égarée jusqu'à ce qu'il la trouve, et la rapporte avec joie sur ses épaules. Non-seulement il s'appelle le bon pasteur, il est même appelé l'agneau de Dieu : tant il aime les comparaisons tirées des brebis. Que de motifs pour les bergers de mener une vie sainte. Dans le douzième siècle, où vécut saint Isidore, laboureur, il y eut deux petits bergers qui furent deux grands saints. L'un d'eux devenu le patron d'Avignon, et saint Bennézet, comme qui dirait le petit Benoît, à cause de sa jeunesse et de sa petite taille.

Comme on lit dans les archives d'Avignon, il gardait les bre-

bis de sa mère l'an 1176, lorsqu'une voix lui dit trois fois distinctement : «Benoît, mon fils, écoute la voix de Jésus-Christ. Il répondit : Qui êtes-vous, seigneur, qui me parlez ? j'entends votre voix, mais je ne puis vous voir. — Ecoute, Benoît, et n'aie pas peur. Je suis Jésus-Christ, qui par un seul mot ai créé le ciel et la terre et la mer, et tout ce qu'ils renferment. — Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? — Je veux que tu quittes les brebis de ta mère ; parce que tu me feras un pont sur le Rhône. — Seigneur, je ne connais pas le Rhône, et je n'ose abandonner les brebis de ma mère. — Ne t'ai-je pas dit de croire ? viens donc hardiment ; j'aurai soin de faire garder tes brebis, et je te donnerai un compagnon qui te conduira jusqu'au Rhône. — Seigneur, je n'ai que trois oboles, et comment ferais-je un pont sur le Rhône ? — C'est bon, tu le feras comme je te l'apprendrai.» Benoît s'en alla donc, à la voix du Seigneur, qu'il entendait bien, mais sans pouvoir le voir. Un ange vint à sa rencontre, sous la forme d'un pèlerin, portant un bâton et une panetière, qui lui dit : «Suivez-moi sans crainte, et je vous conduirai jusqu'au lieu où vous ferez un pont à Jésus-Christ, et je vous montrerai comment le faire.» Mais lorsque Benoît vit la grandeur du fleuve, il eut peur et dit qu'il lui était absolument impossible de faire un pont dans cet endroit-là. L'ange lui dit : «Ne craignez point, parce que le Saint-Esprit est en vous. Voyez la barque dans laquelle vous passerez l'eau. Allez à la ville d'Avignon, et montrez-vous à l'évêque et à son peuple.» Cela dit, l'ange disparut à ses yeux.

Le jeune Benoît, s'étant approché du navire, pria les passagers de le faire passer pour l'amour de Dieu et de la sainte Vierge jusqu'à la ville, où il avait quelque chose à traiter. Le nautonier, qui était un juif, lui répondit : « Si tu veux passer, donne-moi trois pièces, comme font tous les autres. » Benoît supplia de nouveau qu'on voulût bien le passer pour l'amour de Dieu et de sainte Marie. Le juif répliqua : «Ne me parle point de ta Marie ; parce qu'elle n'a aucun pouvoir au ciel ni sur la terre : j'aime mieux trois pièces d'argent que l'amour de ta Marie, car des Maries il y en a beaucoup. » Benoît l'ayant entendu ainsi parler, lui donna les trois oboles qu'il avait. Le juif, voyant qu'il ne pourrait lui extorquer davantage, les reçut et le passa.

Entrant donc dans la ville d'Avignon, Benoît trouva l'évêque

parlant à son peuple. Il leur dit à haute voix : « Ecoutez et comprenez-moi bien : Jésus-Christ m'envoie vers vous, pour que je fasse un pont sur le Rhône. » L'évêque ayant ouï ses paroles et considéré sa chétive personne, l'envoya par dérision au prévôt de la ville, homme excessivement sévère, comme pour le faire châtier rudement. Benoît alla trouver le prévôt et lui dit avec tranquillité : « Mon Seigneur Jésus-Christ m'a envoyé dans cette ville, pour que je fasse un pont sur le Rhône. Le prévôt lui répondit : Comment, toi misérable qui n'as rien, tu dis que tu feras un pont là où ni Dieu, ni Pierre, ni Paul, ni Charlemagne, ni personne n'a pu en faire ? ce qui n'est pas étonnant. Toutefois, comme je sais qu'un pont se fait avec des pierres et de la chaux, je te donnerai une pierre que j'ai dans mon palais ; si tu peux vraiment la remuer et l'emporter, je croirai que tu pourras faire le pont.» Benoît, plein de confiance dans le Seigneur, revint dire à l'évêque qu'il ferait ce que le prévôt venait de lui proposer. L'évêque répondit : « Allons donc voir les merveilles que tu dis.» Et l'évêque s'en alla, suivi du peuple, qui se moquait du petit Benoît et le traitait de fou. Arrivé auprès de la pierre, que trente hommes pouvaient à peine remuer, Benoît l'emporta aussi facilement qu'une petite pierre maniable, et la posa au lieu où est la première pile du pont.

Alors le prévôt de la ville appela Benoît, lui offrit trois cents pièces d'argent, et lui baisa les mains et les pieds. Le saint recueillit encore dans le même endroit cinq mille pièces. Des soldats et d'autres personnes allaient avec lui par la ville pour faire la quête. En ce même jour, Dieu fit plusieurs miracles. Benoît rendit la vue à des aveugles, l'ouïe à des sourds, l'agilité à des boiteux, jusqu'au nombre de dix-huit. Il continua de même toute sa vie. Il plaçait la croix sur les malades, les baisait disant à chacun : « Votre foi vous a sauvé. » On a les dépositions juridiques des témoins de ces miracles.

La première pierre du pont fut posée l'année 1177, en présence de l'évêque, qui en fit la bénédiction. La construction entière dura onze ans. A cette occasion il se forma une confrérie de pieux laïques, qui furent nommés les frères du Pont ou les frères Pontifes, parce que le but spécial de leur dévotion était de faire le pont d'Avignon et d'autres, pour le service des voyageurs,

des pèlerins et des pauvres. Ils sanctifiaient ce travail par la prière et avaient une chapelle pour y réciter leur office. Ils travaillaient de leurs mains, soit à arracher des pierres, soit à les mettre en place : ils faisaient aussi des quêtes pour en acheter. Plus d'une fois, lorsque les ouvriers n'avaient plus de pierres, Benoît leur disait : « Allez creuser en tel endroit, et vous en trouverez ; » et ils en trouvaient effectivement. Une des piles du pont fut renversée par la malice du diable, pendant que Benoît était en Bourgogne ; il connut cet accident à l'instant même, et revint aussitôt pour le réparer.

Benoît mourut l'année 1184, lorsque le plus difficile du pont était achevé. Il fut enterré sur le pont même, que l'on termina complétement quatre ans après. De nouveaux miracles ayant eu lieu par l'invocation du saint, la ville bâtit sur le pont une chapelle, où son corps a été près de cinq cents ans. Une grande partie du pont étant tombée l'an 1669, on l'en retira : il fut trouvé sans aucune marque de corruption par le vicaire général qui en fit la visite l'année suivante durant la vacance du siége. Les entrailles mêmes étaient parfaitement saines, et la prunelle des yeux avait encore sa couleur, quoique les barres de fer qui entouraient le cercueil fussent rongées par l'humidité. En 1674, le corps du saint s'étant trouvé dans le même état, l'archevêque d'Avignon, accompagné par l'évêque d'Orange et la noblesse du pays, le transporta solennellement dans l'église des Célestins. Le culte de saint Benoît a été autorisé par tous les Papes qui ont habité Avignon.

A l'autre extrémité de la France vivait un autre berger, saint Drogon. Il avait perdu son père avant de naître et sa mère en naissant. Dès son enfance il était d'une piété singulière. A l'âge de vingt ans, il donna une partie de ses biens aux pauvres, et céda le reste à ses proches, pour se consacrer plus entièrement à Jésus-Christ. Ensuite, revêtu d'un cilice et d'un habit grossier, après plusieurs pèlerinages, il s'arrêta dans un bourg près de Valenciennes, et se loua comme berger. Il choisit cet état comme le plus propre à lui fournir les moyens de pratiquer l'obéissance, l'humilité, la mortification. Il passa six ans à garder son troupeau. Mais sa modestie, son amour pour la prière, et ses autres vertus, fixèrent sur lui les regards de tout le monde. Il se vit singulière-

ment estimé et aimé de tous ceux qui le connaissaient. On lui faisait des libéralités qui allaient aux pauvres ; il leur donnait encore tout ce qu'il pouvait retrancher de son nécessaire. Craignant enfin de succomber à la vaine gloire, il se mit de nouveau à faire des pèlerinages. Mais étant devenu infirme, il revint dans le bourg, s'y fit faire une petite cellule près l'église, où il passa le reste de ses jours.

Le même jour, à Rome, sur la voie Appienne, la fête des saints martyrs Tiburce, Valérien et Maxime, sous l'empereur Alexandre et le préfet Almaque : les deux premiers ayant été convertis à Jésus-Christ par les exhortations de sainte Cécile, et baptisés ensuite par le pape saint Urbain, furent martyrisés à coups de bâton, et décapités pour la foi. Maxime, camérier du préfet, touché de leur constance, et fortifié par un ange qui lui apparut, crut aussitôt en Jésus-Christ, et fut frappé avec des cordes garnies de plomb, jusqu'à ce qu'il eût rendu l'âme. — A Terni, saint Procule, évêque et martyr. — Le même jour, sainte Domnine, vierge, reçut la couronne de martyre, avec plusieurs autres vierges ses compagnes. — A Alexandrie, sainte Thomaïde, martyre. — Le même jour, saint Ardalian, bateleur, qui, jouant sur le théâtre les cérémonies des chrétiens, fut tout à coup changé de telle sorte, qu'il en prouva la sainteté non-seulement par ses paroles, mais encore par le témoignage de son sang. — A Lyon, saint Lambert, évêque et confesseur.— A Alexandrie, saint Fronton, abbé, remarquable par sa grande sainteté et ses miracles. — A Rome, saint Abonde, mansionnaire ou sacristain de l'église de Saint-Pierre, — En Hollande, sainte Liduvine, vierge.

XVe JOUR D'AVRIL.

SAINT PIERRE GONZALÈS,

VULGAIREMENT SAINT ELME, PATRON DES MARINIERS D'ESPAGNE.

Pierre Gonzalès ou Gonsalve, naquit l'an 1190, dans la ville d'Astorga en Espagne, de laquelle son oncle était évêque. Il fit de l rillantes études et fut nommé de bonne heure chanoine de la cathédrale. Son oncle lui obtint même de Rome la dignité de doyen du chapitre. Pierre devait en prendre possession à la fête de Noël. Jeune encore et un peu vaniteux, il voulut le faire avec pompe et en rendre témoin toute la ville. Il traversait les rues en triomphe sur un cheval magnifiquement paré; arrivé sur une place remplie de monde, il piqua son cheval des deux, pour le faire caracoler avec plus de grâce, et augmenter l'admiration publique. Mais le cheval se cabra, fit un faux pas, et jeta son cavalier dans une mare pleine de boue. Aussitôt les cris d'admiration se changèrent en huées et en moqueries. On conçoit aisément la confusion extrême de Gonzalès. Elle lui fut salutaire. Sur la place même il s'écria tout haut : « Hé quoi ! ce même monde à qui j'ambitionnais de plaire se moque de moi ? Eh bien, je me moquerai de lui à mon tour; dès aujourd'hui je lui tourne le dos, pour commencer une vie meilleure. » Et de fait, il quitta bientôt ce siècle et entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il remplit tous les devoirs d'un parfait religieux. Appliqué à la prédication, il convertit une multitude d'âmes, du mal au bien, et du bien à la perfection. Le roi saint Ferdinand, ayant entendu parler de sa vertu extraordinaire, le fit venir à sa cour, et se servit de ses conseils dans la guerre contre les Sarrasins. Quelques courtisans, jaloux de la faveur du saint religieux, cherchèrent un moyen de le perdre ou du moins de le décrier. Mais Gonzalès eut le bonheur de convertir la malheureuse qu'on avait envoyée pour le pervertir. S'étant retiré de la cour, il allait évangélisant les pauvres dans les montagnes, les mariniers sur le bord de la mer et des fleuves. Un jour, prêchant sur le Minho, il aperçut un grand nombre de pau-

vres gens qui essayaient de traverser à gué cette rivière qui est profonde, s'exposant ainsi chaque jour à la mort.

Le saint, touché de compassion, fit une quête dans le pays, et bâtit un pont sur la rivière. Dieu confirma la prédication de son serviteur par plus d'un miracle.

Pierre Gonzalès prêcha en apôtre jusqu'à la fin de sa vie. Dans son dernier sermon, qu'il prononça dans la ville de Tuy, il prédit sa mort prochaine, et sortit de la ville pour se rendre à Compostelle, afin de mourir entre les bras de ses frères, qui y avaient un couvent. Mais il se trouva si mal sur la route, qu'il fut obligé de retourner au lieu d'où il était parti. L'évêque de Tuy, qui l'avait en grande amitié, l'assista dans sa maladie et reçut son dernier soupir. On l'enterra dans la cathédrale. Sa bienheureuse mort arriva le 15 avril 1246. Le pape Innocent IV béatifia le serviteur de Dieu en 1254, et permit aux Dominicains d'Espagne d'en faire l'office, permission que Benoît XIV étendit à tout l'ordre. Les mariniers d'Espagne et de Portugal l'invoquent dans les tempêtes sous le nom de saint Elme.

Le même jour, à Rome, les saintes Basilisse et Anastasie, femmes de qualité, qui, ayant été disciples des apôtres, et demeurant fermes dans la confession de la foi, eurent, sous l'empire de Néron, la langue et les pieds coupés, et obtinrent la couronne du martyre en périssant par le glaive. — Au même lieu, les saints Maron, Eutychès et Victorin, qui d'abord avaient été exilés pour la foi dans l'île de Ponce, avec la bienheureuse Flavie Domitille, et ensuite rappelés sous l'empereur Nerva : ayant, depuis leur retour, fait plusieurs conversions, ils furent, durant la persécution de Trajan, mis à mort par divers supplices, suivant la sentence du juge Valérien. — En Perse, les saints Maxime et Olympiade, qui, sous l'empereur Dèce, furent meurtris de coups de bâton, et de fouets garnis de plomb ; ensuite frappés sur la tête avec des leviers, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'esprit. — A Ferentino dans la Campagne de Rome, saint Eutyche, martyr. — A Myre en Lycie, saint Crescent, qui accomplit son martyre par le feu. — Le même jour, les saints Théodore et Pausilippe, qui souffrirent la mort sous l'empereur Adrien.

XVIe JOUR D'AVRIL.

SAINT FRUCTUEUX,

ÉVÊQUE DE BRAGUE.

Vers la fin du septième siècle, tandis que les empereurs de Byzance fatiguaient toute l'Eglise par de continuelles controverses et se faisaient les persécuteurs des saints, les rois naguère barbares des Goths, des Francs, des Saxons, contents de l'autorité de la commune croyance et des précédentes décisions de l'Eglise, faisaient entrer le christianisme dans les lois et les mœurs, secondaient les saints et leurs pieuses entreprises, voyaient souvent des saints dans leurs propres familles et quelquefois s'élevaient eux-mêmes jusqu'à la sainteté. En Espagne, les rois des Goths admiraient parmi les leurs un illustre exemple de sainteté dans saint Fructueux ; car il était de race royale et fils d'un général d'armée. Jeune encore, son père l'emmena un jour dans ses terres. Pendant que le général faisait la revue de ses domaines et de ses troupeaux, son jeune fils considérait les lieux les plus sauvages, et pensait à y fonder des monastères. Ses parents étant morts, il reçut la tonsure de Conantius, évêque de Palencia, qui le forma dans la piété. Fructueux donna ses biens aux églises, aux pauvres, à ses esclaves, qu'il mit en liberté ; mais il en employa la meilleure partie à fonder le monastère de Complute, où il assembla une communauté nombreuse. Fatigué des visites que lui attirait sa réputation, il y établit un abbé et alla se cacher dans la solitude. Ses disciples l'en tirèrent par une sainte violence. Mais il les quitta quelque temps après pour aller fonder de nouveaux monastères, un entre autres dans l'île de Cadix. Il y avait tant de moines, que le gouverneur de la province s'en plaignit au roi, craignant qu'il ne restât personne pour les armées et le service de l'Etat. Les familles entières se donnaient à Dieu ; les pères avec leurs fils entraient dans les monastères d'hommes ; les mères avec leurs filles dans les monastères de femmes. Voici comme il fonda le premier de ceux-ci.

Un jour qu'il était dans une de ses communautés d'hommes,

il reçut du désert voisin une lettre par laquelle une fille le priait d'avoir pitié d'elle, comme d'une brebis errante, et de la diriger dans les voies du salut. Elle se nommait Bénédicte, était de race noble et venait d'être fiancée à un grand seigneur de la cour. Mais, brûlant de se consacrer à Dieu seul, elle s'enfuit à l'insu de ses parents, erra longtemps dans le désert, et arriva enfin près du monastère de saint Fructueux. N'osant y entrer, elle lui fit dire sa position. Le saint, bénissant Dieu, fit bâtir dans le désert une petite cellule, pour la noble vierge, dont l'héroïque détermination retentit au loin : plusieurs autres suivirent son exemple ; bientôt il y en eut jusqu'à quatre-vingts réunies autour d'elle. Alors le saint abbé leur bâtit un monastère dans une autre solitude.

Au milieu de tant de bonnes œuvres, saint Fructueux conçut un grand désir de faire le pèlerinage d'Orient. Il en délibéra secrètement avec quelques-uns de ses disciples. Déjà le navire était prêt pour le transporter, lorsqu'il fut inopinément arrêté par ordre du roi. Le secret avait transpiré. Le roi, craignant, ainsi que son conseil, de priver l'Espagne d'un tel personnage, le fit arrêter avec tout le respect possible, et amener à sa cour, où il fut gardé à vue quelque temps, de peur qu'il ne vînt à s'enfuir. On voit combien la cour des Goths différait de la cour de Byzance. Plus tard, saint Fructueux fut ordonné évêque de Dume, et ensuite archevêque de Brague ; mais il ne cessa de pratiquer la vie monastique. Il bâtit, entre autres, l'abbaye de Montel, entre Dume et Brague, et y choisit sa sépulture. Le visage du saint respirait une si grande douceur, qu'elle faisait impression sur les animaux mêmes. Un jour qu'il traversait des forêts, un chevreuil, poursuivi par des chasseurs, vint se réfugier sous son manteau. Le saint prit l'animal sous sa protection et le conduisit au monastère. L'animal reconnaissant ne quitta plus son libérateur; il le suivait pendant le jour et dormait la nuit à ses pieds [1].

Nous avons la règle que le saint donna à son monastère de Complute. Elle approche beaucoup de celle de saint Benoît. Il y nomme convers ou convertis, tous ceux qui entrent pour s'engager dans le monastère. Mais il y a une autre règle de saint Fructueux, nommée la règle commune, apparemment parce

[1] *Acta SS.*, 16 april. *Acta ord. Bened.*, t. II.

qu'elle servait à tous ses monastères. Elle contient des particularités remarquables. Il y condamne d'abord deux espèces de faux monastères : ceux que des particuliers érigeaient de leur propre autorité, se renfermant dans leurs maisons de campagne, avec leurs femmes, leurs enfants, leurs serfs et leurs voisins, et s'engageant par serment à vivre en commun, mais sans règle et sans supérieur. C'étaient des gens intéressés, qui, loin de donner aux pauvres, pillaient les autres, sous prétexte de pauvreté. Ils étaient querelleurs, et souvent appelaient leurs parents et leurs amis pour les secourir à main armée. Il y avait aussi des prêtres qui, pour s'attirer la réputation de piété ou pour conserver leurs dîmes et leurs autres profits, s'érigeaient en supérieurs de monastères, sans avoir pratiqué la vie monastique, et recevaient à bras ouverts tous ceux qui sortaient des vrais monastères, dont ils décriaient la discipline.

La règle commune de saint Fructueux montre la manière de gouverner les différentes sortes de personnes qui composaient ses monastères. Si un homme y venait avec sa femme et de petits enfants au-dessous de sept ans, on les recevait tous, à la charge d'être soumis à l'obéissance. On permettait aux enfants, tant qu'ils étaient petits, d'être, quand ils voulaient, auprès du père ou de la mère; mais quand ils avaient atteint l'âge de raison, on leur apprenait la règle et on les menait au monastère, où ils devaient demeurer, comme offerts par leurs parents. On leur choisissait un maître, que l'on déchargeait de tout autre emploi, pour avoir soin de leur nourriture et de leur instruction. On avait une attention particulière à ceux qui entraient vieux dans le monastère, afin de leur procurer les soulagements nécessaires, sans entretenir leurs mauvaises habitudes, et afin de les aider à faire une sérieuse pénitence. La pénitence était rigoureuse pour ceux qui avaient commis de grands crimes avant leur conversion. Ils commençaient par une confession générale de tous leurs péchés; puis on leur faisait observer la pénitence canonique et mener une vie plus austère que la communauté. On recommande avec grand soin la séparation des monastères des filles d'avec ceux des hommes, et il y a de sévères précautions pour les visites et pour les occasions qu'ils pouvaient avoir de se rencontrer ensemble. Tous les frères doivent s'assembler le dimanche pour la messe, avec une grande at-

ention à se réconcilier et à se corriger chacun de ses défauts. Ces monastères avaient des troupeaux de brebis, pour fournir de quoi soulager les enfants et les vieillards, racheter les captifs et exercer l'hospitalité. Un moine était chargé du soin des pâtres. A la fin de la règle est la formule de la profession des moines, conçue au pluriel et commençant par la profession de foi [1]. Quand on pense que c'est un prince goth qui fondait et qui dirigeait par son exemple ces asiles de l'humanité et de la piété chrétienne, on ne peut qu'admirer le merveilleux changement opéré par le christianisme chez les nations barbares. Saint Fructueux mourut l'an 665, dans l'église où il s'était fait transporter pendant sa dernière maladie, pour y recevoir l'habit de pénitence au pied des autels. Il fut d'abord enterré dans un de ses monastères ; mais, depuis, ses reliques ont été transférées à Compostelle, en Galice.

Le même jour, à Corinthe, le décès des saints martyrs Calliste et Charise, avec sept autres, qui furent tous noyés dans la mer. — A Saragosse en Espagne, dix-huit saints martyrs, Optat, Luperque, Successe, Martial, Urbain, Jules, Quintilien, Publius, Fronton, Félix, Cécilien, Evence, Primitif, Apodème, et quatre autres appelés Saturnin. Ces saints furent cruellement tourmentés tous ensemble, et mis à mort sous Dacien, gouverneur d'Espagne. Le poëte Prudence a décrit en vers leur glorieux martyre. — Au même lieu, sainte Encratide, vierge et martyre, laquelle, après avoir eu le corps déchiré, une de ses mamelles coupée, et le foie arraché, fut enfermée encore vivante dans un cachot, pour y rester jusqu'à ce que son corps tombât en pourriture. — Dans la même ville, les saints Caius et Crémence, qui, demeurant fermes dans la foi qu'ils venaient de confesser une seconde fois, méritèrent de participer au calice de Jésus-Christ. — Au même endroit encore, saint Lambert, martyr. — A Palencia, saint Turibe, évêque d'Astorga, qui, aidé par le pape saint Léon, bannit entièrement d'Espagne l'hérésie de Priscillien : illustre par ses miracles, il mourut en paix. — Le même jour, saint Paterne, évêque d'Avranches. — A Sienne en Toscane, le bienheureux Joachim, de l'ordre des Servites.

[1] *Codex regul.*, t. II.

XVIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT ÉTIENNE,

ABBÉ DE CITEAUX.

Saint Etienne, surnommé Harding ou Hardinge, troisième abbé de Cîteaux, naquit en Angleterre, de parents nobles et riches. Il fut élevé dans le monastère de Sherbourne, au comté de Dorset. Les maîtres auxquels il fut confié le formèrent tout à la fois aux sciences et à une piété solide. Il sut de bonne heure réprimer ses passions, et il vint à bout d'établir dans son âme un calme inaltérable. C'était de ce calme que provenait l'aimable sérénité qu'on remarquait toujours sur son visage. Le désir d'avancer de plus en plus dans la perfection lui fit prendre le parti de quitter le monastère ; il en sortit donc avec un de ses amis qui avait les mêmes sentiments et les mêmes inclinations. Ils passèrent l'un et l'autre en Ecosse, où se trouvaient alors plusieurs rares modèles de piété ; de là, ils se rendirent à Paris, puis à Rome. Leur recueillement ne souffrit point de ces voyages ; et, pour s'entretenir dans l'esprit d'oraison, ils récitaient chaque jour tout le psautier.

Etienne, à son retour de Rome, entendit parler à Lyon des vertus et des austérités que l'on pratiquait au monastère de Molême, qui venait d'être fondé par saint Robert ; il résolut aussitôt d'aller s'y consacrer à Dieu. Il suivit Robert à Cîteaux, lorsqu'il fonda ce nouveau monastère par les libéralités d'Eudes, duc de Bourgogne. Le duc venait souvent s'y édifier ; il se fit même bâtir un palais dans le voisinage, et voulut être enterré dans l'église des solitaires ; plusieurs de ses successeurs y choisirent aussi leur sépulture. Henri, son second fils, porta la ferveur encore plus loin ; il se mit au nombre des disciples du bienheureux Albéric, deuxième abbé de Cîteaux, prit l'habit monastique, et mourut à Cîteaux de la mort des justes.

Après la mort du bienheureux Albéric, saint Etienne fut choisi pour lui succéder dans la charge d'abbé. Son premier soin fut d'entretenir dans ses religieux l'esprit de retraite et de pauvreté. Il employa de sages précautions pour empêcher les visites trop

fréquentes des étrangers. Il n'y avait que le duc de Bourgogne qui eût permission d'entrer dans le monastère ; encore le pria-t-on de ne point tenir sa cour à Cîteaux, comme il avait coutume de faire aux grandes solennités. On supprima dans l'église les croix d'or et d'argent, et on leur en substitua d'autres qui étaient de bois peint. On bannit l'usage des chandeliers, et il fut arrêté qu'il n'y en aurait plus qu'un, lequel serait de fer. Il fut encore décidé qu'on ne se servirait point de calices d'or, mais seulement d'argent doré. Les chasubles, les étoles, les manipules et autres ornements devaient être d'étoffes communes ; il ne devait y entrer ni soie, ni or, ni argent. Mais en même temps que l'église de Cîteaux n'offrait rien que de pauvre, elle était tenue avec une propreté et une décence dignes de la maison de Dieu ; sa simplicité même lui donnait quelque chose de majestueux qui annonçait la grandeur du Maître qu'on y adorait.

Les moines de Cîteaux donnaient plusieurs heures du jour au travail des mains ; ils avaient aussi des moments marqués pour lire et pour copier des livres. Ce fut dans ces moments que saint Etienne, avec l'aide de ses religieux, fit une copie de la Bible latine à l'usage de son monastère. Il se servit, pour la rendre exacte, d'un très-grand nombre de manuscrits. Il consulta aussi des juifs habiles, qui lui expliquèrent le texte hébreu, et, par là, le mirent en état de corriger les endroits où le sens de l'original n'était pas bien rendu. Cette diversité dans les exemplaires de la Bible venait des fautes qui s'y étaient glissées par l'ignorance ou la négligence des copistes. L'exemplaire manuscrit de la Bible, copié sous saint Etienne en 1109, s'est gardé à Cîteaux jusque dans ces derniers temps.

Quelque grande qu'eût paru jusqu'alors la vertu de saint Etienne, elle brilla cependant d'un nouvel éclat dans les épreuves par lesquelles Dieu la fit passer. Le duc de Bourgogne, offensé de ce qu'on ne voulait plus lui permettre de tenir sa cour à Cîteaux, en marqua son ressentiment ; il priva le monastère de sa protection, et cessa de fournir aux besoins de ceux qui l'habitaient. Les religieux se sentirent bientôt de la soustraction des aumônes du prince ; et, leur travail n'étant point suffisant pour les faire entièrement subsister, ils ne tardèrent point à se voir réduits à une nécessité extrême. Etienne, qui manquait de tout, ainsi que sa commu-

nauté, sortit du monastère et alla mendier de porte en porte. Il donna une preuve de son désintéressement et de sa confiance en Dieu, en refusant les aumônes d'un prêtre simoniaque. Il est vrai que la règle de Cîteaux, attentive à écarter tout ce qui pourrait préjudicier à l'esprit de retraite et de recueillement, défend de mendier à ceux qui la professent; mais il est des cas extraordinaires, tel que celui d'une nécessité extrême, qui doivent dispenser de la loi générale. Au reste, le saint abbé et ses religieux se réjouissaient de leur pauvreté, et les incommodités qui en sont la suite furent pour eux une occasion de pratiquer les plus héroïques vertus. Dieu les consola plusieurs fois par des marques sensibles de sa protection.

A l'épreuve dont nous venons de parler, en succéda une autre qui n'était pas moins délicate. La maladie emporta, dans les années 1111 et 1112, la plus grande partie des religieux de Cîteaux. Le saint abbé ressentit vivement ce coup. Ce qui l'affligeait surtout était la crainte de ne pouvoir laisser de successeurs de sa pénitence et de sa pauvreté. En effet, on attribuait la mort de tant de religieux à l'austérité de la règle, qu'on accusait d'être excessive, et l'on en concluait que Dieu n'approuvait pas le nouvel institut. Cette raison, qui avait quelque chose de spécieux, ébranlait l'esprit de plusieurs, et faisait que personne ne se présentait au monastère pour y être reçu. Cependant le saint abbé adressait au ciel de ferventes prières, et lui recommandait avec larmes son petit troupeau. Les grâces qu'il avait obtenues jusqu'alors lui donnaient une sorte de droit à la protection du Seigneur. Sa foi fut à la fin récompensée, lorsque Dieu lui envoya saint Bernard avec plus de trente compagnons, l'an 1113, la quinzième année depuis la fondation de Cîteaux. Le saint abbé reçut avec une joie sensible une si nombreuse et si florissante recrue.

Il se trouva bientôt en état de fonder plusieurs monastères, tels que ceux de la Ferté au diocèse de Châlons, de Pontigni près d'Auxerre, de Clairvaux et de Morimond au diocèse de Langres, de Bonnevaux au diocèse de Vienne. Il sortait souvent de Cîteaux de pieuses colonies pour peupler différents diocèses. Saint Etienne fonda jusqu'à treize abbayes, et il en vit fonder cent par les religieux de son ordre. Il avait sur toutes une inspection générale. Son principal soin fut d'y entretenir une exacte discipline, et l'esprit

d'une charité parfaite. Dans cette vue, il arrêta qu'on ferait fréquemment la visite de chaque monastère, et il institua les chapitres généraux, pour réformer les abus que les visiteurs avaient remarqués. Le premier chapitre se tint en 1116, et le second en 1119, où le saint publia des statuts que le pape Calixte II confirma l'année suivante.

L'an 1133, voyant approcher sa fin, il se démit de sa charge, pour ne plus penser qu'à l'éternité. Il mourut en effet le 28 mars de l'année suivante, 1134, et fut enterré dans le cloître, près de la porte de l'église, dans le tombeau du bienheureux Albéric, son prédécesseur.

Le même jour, à Rome, saint Anicet, pape et martyr, qui, durant la persécution de Marc-Aurèle et de Lucius-Vérus, reçut la palme du martyre. — En Afrique, le décès de saint Mappalique, qui obtint la couronne du martyre avec plusieurs autres, ainsi que le rapporte saint Cyprien dans sa lettre aux martyrs et aux confesseurs. — Dans le même pays, les saints martyrs Fortunat et Marcien. — A Antioche, les saints martyrs Pierre, diacre, et Hermogène, son serviteur. — A Cordoue, les saints martyrs Élie, prêtre ; Paul et Isidore, solitaires. — A Vienne, saint Pantagathe, évêque. — A Tortone, saint Innocent, évêque et confesseur. — A la Chaise-Dieu, dans le diocèse de Clermont, saint Robert, confesseur, fondateur et premier abbé de ce monastère.

XVIIIe JOUR D'AVRIL.

SAINTE MARIE DE L'INCARNATION.

Une âme contemporaine et amie de sainte Chantal et du saint évêque de Genève, fut la bienheureuse Marie de l'Incarnation, religieuse carmélite. Elle naquit à Paris, le 1er février 1565, de Nicolas Avrillot et de Marie Lhuillier, tous deux de familles nobles, jouissant d'une grande fortune et distingués par leur piété. Fille unique, elle reçut au baptême le nom de Barbe. Prévenue dès le berceau des grâces et des bénédictions du Seigneur, elle se montra de bonne heure pleine de douceur, de modestie et d'o-

béissance. Placée à l'âge de onze ans chez les Clarisses de Longchamps, sous la direction de sa tante, elle y fit des progrès étonnants dans la pratique de toutes les vertus. Elle avait en particulier une attention constante à la présence de Dieu, et elle élevait presque continuellement son cœur vers lui par de saintes aspirations. Deux personnes principalement contribuèrent à lui faire contracter cette précieuse habitude : un pieux Franciscain, confesseur du couvent, et une sainte religieuse avec qui elle avait de fréquents entretiens. Elle se distinguait encore par une vive crainte d'offenser Dieu, par une application extrême à ne jamais faire de peine à personne, et, lorsqu'on lui adressait quelques reproches, elle y répondait par une soumission remplie d'humilité. Le moment de sa première communion étant arrivé, elle s'y prépara par des pénitences et des austérités qui auraient effrayé les religieuses les plus mortifiées. Aussi le Seigneur daigna la combler des sentiments de la joie la plus vive, quand elle eut le bonheur de le posséder pour la première fois dans son cœur ; dans la suite, lorsqu'elle se la rappelait, elle assurait qu'elle n'eût pas voulu l'échanger contre tout l'univers.

Marie de l'Incarnation rentra chez ses parents à quatorze ans, pour se conformer à leurs désirs et malgré l'inclination prononcée qu'elle avait pour la vie religieuse. Mais elle ne changea rien aux habitudes pieuses qu'elle avait contractées, et elle continua de s'adonner à la prière, aux lectures saintes et à la mortification chrétienne, autant que sa position pouvait le lui permettre. Cependant le monde était loin de lui plaire, et plus elle le voyait de près, plus elle concevait pour lui d'éloignement et d'aversion. Elle se détermina donc à demander à ses parents la permission d'entrer chez les hospitalières de l'Hôtel-Dieu de Paris. Cette communauté lui plaisait davantage, à cause de la vie laborieuse et pénible de ces saintes filles et du soin qu'elles prenaient des malades. Mais ils étaient bien éloignés d'avoir de pareilles vues sur leur fille, et sa mère lui défendit de lui parler désormais d'une chose semblable, lui déclarant que jamais elle n'y consentirait. Marie se soumit, et reçut cette décision comme si elle fût venue de Dieu même. « Mes péchés, dit-elle, m'ont rendue indigne du titre d'épouse de Jésus-Christ ; il faut bien que je me contente d'être sa servante dans un état inférieur. »

Sa mère, quoique chrétienne et pieuse, voyait avec peine qu'elle fût insensible aux plaisirs qui l'environnaient, et qu'elle recherchât toujours des habillements trop simples pour sa condition. Elle la reprenait souvent avec sévérité, et même elle en vint une fois jusqu'à l'enfermer, au milieu de l'hiver, dans une chambre sans feu, humide, où elle la laissa plusieurs jours et plusieurs nuits ; mais la sainte fille supportait tout avec une patience angélique et ne se permettait pas la moindre plainte contre la rigueur avec laquelle elle était traitée. Tant de vertus, accompagnées d'un esprit brillant et cultivé, et de toutes les grâces extérieures, attirèrent à Barbe Avrillot l'estime universelle, et plusieurs partis se présentèrent pour la demander en mariage. En effet, entre dix-sept et dix-huit ans, elle épousa Pierre Acarie de Villemor, maître des comptes, homme d'une grande piété, d'une grande foi et d'une charité plus grande encore, qui consacra une partie de sa fortune au soulagement des catholiques anglais, forcés par les lois sanguinaires d'Elisabeth de fuir leur patrie et de s'exiler en France.

Le sieur Acarie lui-même, zélé partisan de la ligue, pour laquelle il avait contracté des dettes, fut exilé par Henri IV à dix-huit lieues de la capitale. Alors ses créanciers exigèrent leur remboursement, firent mettre le séquestre sur tous ses biens et poussèrent l'inhumanité jusqu'à saisir sur sa table les plats qui étaient servis pour son dîner ; ils ôtèrent même à son épouse la chaise sur laquelle elle était assise. Elle les laissa faire sans montrer la moindre émotion. « Quand on a mis sa confiance en Dieu, dit-elle, on n'est troublé par aucun événement ; et j'ai de grandes grâces à lui rendre de m'avoir détachée des biens temporels avant de me les avoir ôtés réellement. » Par suite de cette saisie, elle se trouva dans un dénûment extrême, et souvent elle manquait du nécessaire. Un jour elle se jeta aux pieds d'un de ses parents, lui demandant du pain avec instances ; elle fut repoussée d'une manière brutale, mais sa patience n'en fut pas altérée. Cependant son mari ayant été accusé de conspiration contre la vie du roi, elle entreprit elle-même sa défense, fournit les preuves de son innocence, rédigea les lettres et les mémoires, sollicita les juges et dirigea toutes les procédures. Ses efforts furent couronnés de succès ; et le sieur Acarie ayant été déclaré innocent, il put faire avec ses créanciers des arrangements qui, tout en diminuant

beaucoup sa fortune, lui laissèrent encore une position honorable dans la société. Dans le temps du plus grand embarras de ses affaires, on avait proposé à madame Acarie de se séparer de biens d'avec son mari ; mais elle ne voulut jamais écouter cette proposition. Sa conduite envers lui fut toujours aussi tendre que respectueuse. Elle ne faisait rien sans le consulter et déférait toujours à son avis. Dans ses maladies, c'était elle qui voulait le veiller et lui prodiguer tous les soins que réclamait son état, fût-elle incommodée et plus souffrante elle-même que lui.

Elle eut six enfants, trois filles et trois garçons, qu'elle éleva avec un soin extrême dans la crainte de Dieu et la pratique d'une solide piété. Ils se levaient de bonne heure, récitaient ensemble la prière du matin, faisaient une méditation et allaient ensuite entendre la messe : c'était l'exercice de tous les jours. Puis venait le travail, et ensuite les récréations. Madame Acarie présidait à tout, et les avait tellement accoutumés à être toujours avec elle, qu'ils ne pouvaient se passer de sa présence, même dans leurs divertissements, auxquels elle ne manquait jamais de prendre part. Elle leur inspirait une vive horreur pour le mensonge ; elle ne voulait pas qu'ils se plaignissent ni de leur nourriture, extrêmement simple et frugale, ni de leurs habillements, dans lesquels il n'y avait jamais rien de recherché, ni des domestiques de sa maison, à qui elle leur ordonnait au contraire de parler avec égard et respect. Enfin, lorsqu'elle était plus satisfaite de leur conduite et de leurs progrès, elle leur donnait de l'argent pour le distribuer en aumônes aux pauvres qu'ils rencontraient, et les habituait à se faire un plaisir du soulagement des misérables. Dieu donna une ample bénédiction à une conduite si chrétienne. Ses trois filles se firent Carmélites, et ses trois fils, engagés dans les différentes carrières de la magistrature, du sacerdoce et du service militaire, conservèrent toujours dans leurs cœurs les sentiments que leur sainte mère s'était efforcée de leur inspirer. Saint François de Sales, qui les connaissait, écrivait à une de leurs sœurs, en 1619 : « J'ai eu le bien de les avoir tous revus à ce dernier voyage que j'ai fait en France, et le contentement d'avoir reconnu en leurs âmes de grandes marques du soin que le Saint-Esprit a d'eux. »

La conduite de madame Acarie envers ses domestiques devrait servir de modèle à toutes les femmes chrétiennes. Pleine de ces

paroles de saint Paul, que qui n'a pas soin de ses domestiques est pire qu'un infidèle, elle voulut que les siens entendissent la messe tous les jours, et qu'ils approchassent des sacrements à toutes les grandes fêtes de l'Eglise. Mais en même temps elle exigeait une grande exactitude dans le service, et si quelques-uns commettaient quelques manquements, elle les reprenait avec une sévérité toujours mêlée de bonté et de charité. Lorsqu'ils étaient malades, elle les faisait soigner avec intérêt ; et s'ils étaient en danger, c'était elle-même qui les veillait et qui remplissait auprès d'eux les fonctions les plus dégoûtantes. Touchés de ses vertus et de son esprit de renoncement, plusieurs de ses domestiques, hommes et femmes, entrèrent depuis en religion.

Sa charité pour tous les malheureux était immense, et sans cesse elle était occupée de chercher quelque nouveau moyen de faire du bien à son prochain. Elle aimait surtout à donner aux religieux qui se sont faits pauvres volontairement pour Jésus-Christ, aux gentilshommes ruinés, aux pauvres honteux, et particulièrement aux filles indigentes, pour les préserver des dangers auxquels pouvait les exposer leur indigence. Les personnes les plus élevées la chargèrent de distribuer leurs aumônes, et souvent Marie de Médicis et Henri IV se servirent d'elle pour venir au secours des infortunés qui leur étaient inconnus. La visite des prisons et des hôpitaux, ainsi que la conversion des protestants, étaient encore des œuvres de charité auxquelles s'exerçait continuellement madame Acarie. Elle excellait à consoler les malheureux. Quelque peine qu'on eût en l'abordant, on ne la quittait jamais sans avoir l'âme en paix. Un jour, en revenant de Luzarches, elle eut le malheur de tomber de cheval et de se casser la cuisse ; non-seulement cet accident ne lui arracha aucune plainte, mais encore elle garda un profond silence pendant que le chirurgien lui faisait l'opération ; ce qui lui fit dire avec exclamation : « Mais où êtes-vous donc, madame ? je vous fais souffrir des douleurs inouïes, et vous ne criez pas ! Etes-vous morte ou en vie ? » En deux autres occasions, le même malheur lui étant encore arrivé, elle montra la même patience et le même courage.

Mais de toutes les œuvres de piété qu'entreprit madame Acarie, pendant qu'elle était encore dans les liens du mariage, la plus célèbre et la plus importante est l'établissement des Carmélites en

France. Sainte Thérèse venait de réformer cet ordre en Espagne, et déjà de pieux personnages, parmi lesquels les abbés de Bérulle et de Bretigny, secondés par saint François de Sales, s'occupaient de l'introduire en France ; mais le succès de leurs efforts fut dû principalement à la coopération de madame Acarie. Le zèle, le talent, l'énergie et la prudence qu'elle y déploya lui firent donner le titre de fondatrice des Carmélites dans ce royaume. On fit donc venir à Paris des religieuses espagnoles, qui s'établirent au faubourg Saint-Jacques. En peu d'années, les établissements de ce genre se multiplièrent, et l'empressement pour y contribuer fut général parmi les personnes du plus haut rang.

Madame Acarie se multipliait elle-même dès qu'il s'agissait de coopérer à quelque bonne œuvre. En même temps qu'elle s'occupait de l'établissement des Carmélites dont nous venons de parler, elle réunissait, dans une maison près de Sainte-Geneviève plusieurs jeunes personnes qui semblaient appelées à la vie religieuse, et qui s'y préparaient en effet comme si elles eussent été dans un noviciat, consacrant leur temps à la prière et à la mortification. Quelques-unes d'entre elles entrèrent plus tard chez les Carmélites, pendant que les autres fondaient la première maison d'Ursulines, dans le but de soigner l'éducation des filles. Madame Acarie regardait les travaux de ces dernières comme extrêmement précieux pour la réforme des mœurs. Elle savait que les mères de famille élevées dans de bons principes les transmettent soigneusement à leurs enfants, et que ceux-ci reviennent presque toujours, dans l'âge mûr, aux principes dont ils ont été imbus dans leur jeunesse, lors même qu'ils viendraient à s'en écarter à l'époque où les passions les entraînent. L'établissement des Oratoriens en France fut encore en partie le fruit du zèle de madame Acarie. « Il manque, disait-elle au père Coton, confesseur de Henri IV, un ordre qui puisse donner aux évêques de bons vicaires et de bons curés. J'ai souvent pressé monsieur de Bérulle de le fonder ; mais il ne veut pas s'en occuper. Joignez-vous à moi pour le persuader. » Monsieur de Bérulle, en effet, entra dans ces vues, et, secondé par cette sainte femme, ainsi que par monsieur de Marillac, garde des sceaux, il fut le fondateur de cette congrégation qui rendit à l'Eglise de grands et réels services.

Voilà une légère esquisse des travaux et des vertus de madame

Acarie, pendant qu'elle était dans le monde, à la tête d'une nombreuse famille et sous le poids des devoirs multipliés qu'elle avait à remplir envers son mari et ses enfants. Fermement attachée à la foi de l'Eglise, qu'attaquaient de tous côtés les efforts des novateurs; pleine de confiance en la Providence, à laquelle elle s'abandonnait dans tous ses besoins comme dans toutes ses entreprises; cherchant Dieu en tout et avant tout, et consacrant sa vie entière à procurer sa gloire par tous les moyens; toujours résignée et soumise à la volonté de Dieu dans les plus grandes épreuves; humble, mortifiée, patiente, sans cesse occupée des infirmités et des besoins du prochain : c'est par toutes ces vertus, pratiquées avec une rare fidélité, qu'elle mérita le don de la plus sublime oraison et des faveurs surnaturelles semblables à celles dont sainte Thérèse, saint Jean de la Croix et plusieurs autres saints avaient été comblés.

Mais le moment approchait où elle devait mettre le comble à ses mérites par de nouveaux sacrifices. Son mari étant mort en 1613, elle se hâta de mettre ordre à ses affaires temporelles, en faisant elle-même à ses enfants le partage des biens qui leur revenaient. Alors, se trouvant libre de tous les liens qui auraient pu la retenir dans le monde, elle résolut d'entrer chez les Carmélites en qualité de simple sœur converse, et demanda d'être envoyée dans la maison la plus pauvre. Elle se rendit donc au couvent d'Amiens, avec l'approbation de monsieur de Bérulle, alors directeur de ces pieuses filles; et comme toute la communauté était assemblée pour la recevoir, la sainte veuve se jeta aux pieds de la prieure et lui dit : « Je suis une pauvre mendiante, qui viens supplier la miséricorde divine et me jeter entre les bras de la religion. » Pendant son noviciat, elle demanda à être chargée des plus bas emplois de la cuisine, et le reste de sa vie elle n'eut pas d'autre occupation. Si ses infirmités l'obligeaient d'aller à l'infirmerie, alors elle regardait comme une grande grâce la permission de laver les vieux habits et les chiffons de la communauté. Enfin le temps de sa profession arriva, et comme elle se trouvait alors gravement malade, il fallut la porter couchée dans une chambre qui avait une fenêtre sur la chapelle. Elle prononça ainsi ses vœux le 7 avril 1615, et prit le nom de Marie de l'Incarnation. Elle pensa mourir de cette maladie, et fut même regardée quelque temps comme désespérée; mais Dieu

voulait l'éprouver encore et lui donner de nouvelles occasions d'embellir sa couronne.

L'office de prieure vint à vaquer sur ces entrefaites, et la communauté élut pour le remplir la sœur Marie de l'Incarnation, dont les vertus et les talents inspiraient la plus haute confiance; mais elle refusa avec tant d'humilité et de fermeté, qu'on ne voulut pas la contraindre. Une de ses filles fut choisie dans le même temps pour l'office de sous-prieure. Aussitôt la sœur Marie se jeta à ses pieds, et lui promit obéissance, comme toutes les autres converses, au grand étonnement et à l'édification de toute la communauté.

Cependant les affaires temporelles des Carmélites de Pontoise se trouvant dans une situation peu prospère, et la règle n'y étant pas observée avec assez de ponctualité, on y envoya la sœur Marie de l'Incarnation, qui, assistée de monsieur de Marillac, acquitta les dettes, agrandit les bâtiments, augmenta les ornements de l'église, et fit revivre parmi ses nouvelles compagnes le véritable esprit de sainte Thérèse. Elle demeura dans ce couvent jusqu'à sa mort, le 18 avril 1618, après une longue et douloureuse maladie. Au milieu des cruelles souffrances qu'elle endurait, elle était comme plongée et perdue dans les abîmes de l'amour divin, et souvent on lui entendait répéter ces paroles : « Quelle miséricorde, Seigneur! quelle bonté à l'égard d'une pauvre créature! » La prieure lui ayant demandé de bénir toutes les religieuses, elle leva les mains au ciel en disant : « O Seigneur! je vous supplie de me pardonner tous les mauvais exemples que j'ai donnés. — Puis s'adressant à la communauté : S'il plaît à Dieu de m'admettre au bonheur éternel, je le prierai de vous accorder la grâce que les desseins de son Fils s'accomplissent en vous. » Le médecin lui faisait un jour l'observation que ses douleurs devaient être extrêmement violentes. « Elles le sont, en effet, répondit-elle; mais quand nous comprenons que nos souffrances nous viennent de Dieu, cette pensée suffit pour les adoucir et les rendre supportables. »

Depuis son enfance, Marie de l'Incarnation avait conçu une haute idée de la vertu des cloîtres; mais elle n'en connut toute la sublimité qu'après avoir embrassé elle-même la vie religieuse. « J'ai toujours senti, disait-elle, que les religieuses possédaient une grande vertu; mais, avant d'avoir vécu avec elles, je n'avais pas compris à quel degré quelques-unes sont parvenues à s'élever. »

Marie de l'Incarnation a été béatifiée le 29 mai 1791, par Pie VI, et canonisée depuis. Ses reliques, échappées heureusement à la profanation pendant la révolution française, ont été solennellement réintégrées, en 1822, dans la chapelle des Carmélites de Pontoise [1].

Le même jour, à Rome, saint Apollone, sénateur, qui, sous l'empereur Commode et le préfet Pérennius, ayant été dénoncé comme chrétien par un de ses esclaves, et obligé de rendre raison de sa foi, composa un excellent livre qu'il lut en plein sénat, ce qui n'empêcha pas que cette compagnie ne le condamnât à perdre la tête. — A Messine, le décès des saints martyrs Eleuthere, évêque en Illyrie, et Anthie sa mère. Ce prélat, qui s'était rendu célèbre par la sainteté de sa vie et par ses miracles, ayant été, sous l'empire d'Adrien, couché sur un lit de fer ardent, puis sur un gril rougi au feu, de là jeté dans une chaudière pleine d'huile et de poix-résine bouillante, ensuite exposé aux lions sans en recevoir aucun mal, fut enfin égorgé avec sa mère. — Au même lieu, saint Corèbe, préfet, qui, ayant été converti par saint Eleuthère, périt par le glaive. — A Bresse, saint Calocer, martyr, que les saints Faustin et Jovite avaient attiré à la connaissance de Jésus-Christ, et qui persévéra généreusement à confesser son nom jusqu'à la mort, qu'il endura sous le même empereur. — A Cordoue, saint Parfait, prêtre et martyr, massacré par les Maures, parce qu'il avait parlé contre la secte de Mahomet. — A Milan, saint Galdin, cardinal, évêque de cette ville, qui rendit son esprit à Dieu en achevant de prêcher un sermon contre les hérétiques. — En Toscane, au mont *Senario*, le bienheureux Amidei, confesseur, l'un des fondateurs de l'ordre des Servites, remarquable par son ardent amour pour Dieu.

XIXe JOUR D'AVRIL.

SAINT LÉON IX,

PAPE.

Il était né le 21 juin 1002, sous le nom de Brunon, dans le diocèse actuel de Nancy et de Toul, au château de Dachsbourg ou Dabo, sur les confins de la Lorraine et de l'Alsace. Sa famille, ainsi

[1] Godescard, 18 avril.

que celle de Hugues Capet, remontait, par sainte Mathilde, femme de Henri l'Oiseleur, à Charlemagne et à Witikind. Un de ses ancêtres, le comte Hugues Ier, qui embrassa la vie monastique en 940, fut la tige commune des princes de Lorraine, des princes de Hohenlohe et des comtes de Habsbourg, qui subsistent encore. Le comte Hugues IV, père de Brunon, était cousin de l'empereur Conrad. La piété n'était pas moins héréditaire dans sa famille que la noblesse. Son aïeul paternel et son aïeule maternelle, le comte son père et la comtesse sa mère, après s'être distingués dans le monde, y renoncèrent pour se dévouer à Dieu dans les monastères qu'ils avaient fondés, et parmi lesquels était celui de Hesse, près de Sarrebourg. Le jeune Brunon n'avait que cinq ans, lorsque sa mère, qui l'avait nourri elle-même, le mit entre les mains de Bertold, évêque de Toul et troisième successeur de saint Gérard, pour l'instruire dans les arts libéraux et les lettres.

Sous le gouvernement éclairé de Bertold, la ville de Toul était devenue une école plus florissante que jamais, où affluaient les enfants des nobles, et où le jeune Brunon trouva deux de ses cousins, l'un fils du duc de Lorraine, l'autre du duc de Luxembourg. Ils s'appelaient Adalbéron tous les deux. Le premier mourut jeune encore ; le second, qui devint depuis évêque de Metz, joignait à l'étude des sciences la pratique des vertus, la mortification, les jeûnes, les veilles. Il fut le précepteur particulier de son cousin Brunon, comme étant plus avancé en âge et dans les études. Unis par les liens du sang et de l'amitié, les deux cousins faisaient des progrès merveilleux. Ils étudièrent d'abord ce que l'on nommait dans ce temps le *Trivium*, qui comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique : ils se distinguèrent en prose et en vers, s'exercèrent même à plaider et à juger des causes. Ils étudièrent ensuite, avec non moins de succès, le *Quadrivium*, c'est-à-dire l'arithmétique, la musique, la géométrie et l'astronomie. Le progrès dans les sciences n'empêchait point le progrès dans la piété. Le jeune Brunon déployait avec les années un caractère de plus en plus aimable. La grâce divine perfectionnait en lui un heureux naturel. Nonobstant son illustre naissance, ses richesses, ses avantages de corps et d'esprit, on ne voyait en lui ni orgueil ni prétention. Il était affable et prévenant envers tout le monde : il obéissait volontiers, non-seulement à ses supérieurs et à ses égaux, mais encore à ses inférieurs.

Un jour, après avoir terminé ses études, il se délassait dans un des châteaux de son père en Alsace. C'était pendant l'été. Comme il s'endormit le soir, un reptile venimeux lui piqua le visage. Il s'ensuivit une enflure considérable, qui mit ses jours en péril : on n'attendait plus que sa mort, quand un vieillard vénérable, qu'il reconnut pour être saint Benoît, lui apparut et lui procura une prompte guérison. Brunon conçut dès lors une grande affection pour l'état monastique; il paraît même l'avoir embrassé; car il disait quelque temps avant sa mort : « J'ai vu la cellule que j'habitais étant moine, changée en un vaste palais; et il me faut rentrer en ce moment dans la demeure étroite du tombeau. »

L'évêque Bertold, qui l'avait élevé, étant mort, il se soumit de même à son successeur Hériman. Il compatissait à ceux qui avaient à souffrir, particulièrement aux moines de Saint-Évre, contre lesquels des flatteurs et des envieux avaient prévenu le nouvel évêque. Brunon tantôt les défendait avec courage, tantôt pleurait avec eux. Il procura surtout, par son autorité, le maintien de la vie canonique dans le cloître de Saint-Etienne, qui était la cathédrale. Ses parents l'ayant mené à la cour de l'empereur Conrad, qui était de leur famille, il s'y attira la bienveillance de tout le monde; il était de si bonne mine, si plein de grâces et de prudence, que pour le distinguer des autres qui portaient le même nom que lui, on y ajoutait l'épithète de *Bon*. L'empereur et l'impératrice avaient une telle confiance en ses lumières et sa discrétion, qu'ils l'admettaient dans leurs conseils les plus secrets, et ne faisaient rien sans son avis. Ils pensaient dès lors à l'élever à un des postes les plus éminents de l'Eglise et de l'empire. Brunon s'en aperçut; mais, tout jeune qu'il était, promit à Dieu d'accepter avec plus de joie l'église la plus pauvre, si sa Providence l'y appelait, que le poste le plus éminent et le plus riche auquel l'empereur voudrait l'élever par affection charnelle.

Il était âgé de vingt-trois ans et diacre, quand il suivit le roi Conrad dans son voyage de Lombardie. L'évêque Hériman, étant malade, le chargea de conduire les troupes de l'évêché de Toul au service du prince. Dans cette milice séculière, Brunon déploya une sagacité et une prévoyance telles, qu'on eût dit qu'il ne s'était jamais occupé d'autre chose : traçant lui-même les camps, fournissant à tous et à chacun, en temps et lieu, les subsistances néces-

saires ; de telle sorte que et nobles et particuliers n'avaient à s'occuper que de leur personne. C'était en 1026.

Durant cette expédition, l'évêque Hériman vint à mourir pendant le carême. Aussitôt le clergé et le peuple de Toul, d'une voix unanime, choisirent Brunon pour leur évêque. Ils en écrivirent deux lettres, l'une au roi Conrad, l'autre à Brunon lui-même. Ils représentaient au roi les déprédations journalières auxquelles ils étaient exposés sur les confins des trois royaumes de Lorraine, de Bourgogne et de France : le roi de Lorraine et de Germanie étant trop loin pour les défendre, tandis que les rois des Français revendiquaient leur ville par toutes les machinations possibles, il leur fallait donc un pasteur noble et sage, capable de repousser tous les ennemis : ce pasteur n'était pas difficile à trouver, puisque le suffrage unanime du clergé et du peuple avait désigné Brunon, parent du prince, chéri de Dieu et des hommes, élevé dans cette église, instruit dans les lettres, d'une conduite exemplaire, et qui, passant par les divers degrés, avait été canoniquement élevé au diaconat : non-seulement les habitants de la ville et des faubourgs, mais toutes les populations du voisinage, les évêques de la province, s'accordaient à le demander : le roi devait donc leur accorder celui-là, ou aucun ; « car nous avons cette parole du bienheureux pape Célestin : Chacun doit recevoir le fruit de sa milice dans l'église où il a passé sa vie dans tous les offices ; il ne doit aucunement usurper la solde ou la récompense due à un autre ; que les clercs aient la faculté de résister, lorsqu'ils voient qu'on les accable ; qu'ils ne craignent point de repousser ce qu'on leur impose ; et, s'ils n'ont pas la récompense qui leur est due, qu'ils aient au moins le libre jugement sur celui qui doit les régir. » Saint Léon parle dans le même sens quand il dit : « Nul ne doit être ordonné pour ceux qui ne le veulent ni le demandent, de peur que la ville ne méprise ou ne haïsse un évêque qu'elle n'a point souhaité, et qu'elle ne devienne moins religieuse qu'il ne convient, si elle ne peut avoir celui qu'elle voulait. » C'est ainsi que l'église de Toul parlait au roi Conrad, ajoutant que, si la puissance terrestre pouvait faire prévaloir la violence contre une si évidente et si canonique autorité, elle ne pourrait néanmoins jamais leur ôter leur affection pour leur élu. Enfin ils conjuraient tous le prince de considérer plutôt l'utilité de l'Eglise de Dieu que l'intérêt de sa parenté.

Dans la seconde lettre, ils informaient Brunon qu'ils l'avaient élu d'une voix unanime et qu'ils le demandaient au prince : par crainte et par amour de Dieu, il ne devait en aucune façon s'opposer à leur demande ; ils le conjuraient par celui qui s'est fait pauvre pour l'amour de nous et qui s'est humilié jusqu'à la mort, de ne point, à cause de la richesse et de la noblesse de sa famille, mépriser leur église pauvre et humble ; cette église, l'ayant nourri dès son enfance, avait quelque droit d'en être nourrie à son tour ; ayant eu la gloire d'élever un tel personnage, elle méritait de l'avoir pour pasteur, afin qu'il pût dire d'une manière spéciale : Je connais mes brebis et elles me connaissent. On n'ignorait pas que le roi de la terre, en considération de sa parenté et de son mérite, le destinait à quelque chose de plus grand : si donc il écoutait néanmoins leur prière, eux conjureraient le Roi du ciel de lui accorder, et au ciel et sur la terre, des honneurs d'autant plus magnifiques ; si au contraire il les méprisait par l'ambition terrestre d'une dignité plus éminente, la justice divine, se vengeant de ses mépris, non-seulement lui ferait manquer la dignité qu'il ambitionnait, mais encore l'empêcherait de parvenir jamais à un honneur quelconque.

Le roi Conrad et le diacre Brunon, ayant reçu ces lettres, furent dans de grandes perplexités. Le roi était charmé de voir son jeune parent ainsi loué et chéri de tout le monde ; mais il était fâché de ne pouvoir plus, comme il en avait dessein, lui procurer une dignité plus haute. Il craignait d'offenser Dieu s'il résistait au vœu si unanime de cette église ; il regrettait de ne pouvoir rien faire qui répondît au mérite de la personne. Dans cette fluctuation de pensées, il sollicita Brunon, par des intermédiaires, de ne pas accepter, lui représentant le ravage de cette église, sa pauvreté, sa position à l'extrémité de l'empire, où l'empereur ne viendrait jamais guère. Il devait songer à sa propre sûreté et à son propre repos, ainsi qu'à l'amitié du prince, et fermer l'oreille aux instances de ceux qui avaient plus à cœur leur nécessité et leur consolation à eux, que sa sûreté et son honneur à lui. Voilà ce que le roi faisait dire ; mais Brunon était plus touché des lettres que lui avait écrites l'église de Toul ; plus cette église était pauvre, plus il se rappelait le Maître divin de l'humilité, qui s'enfuit quand on veut le faire roi, et qui vient à la croix de lui-même ; plus il se rappelait sa première résolution, d'aimer mieux servir le Christ dans l'humilité, que de se

voir élevé dans le monde au péril de sa conscience. Plus donc on s'efforçait de le détacher de ce parti, plus il s'y attachait. A la fin, il présenta au roi Conrad les lettres qu'il avait reçues de l'église de Toul. Le roi les ayant lues, en fut touché jusqu'à répandre un torrent de larmes, et lui dit après quelques moments de silence : « Je vois bien, mon très-cher neveu, que mes desseins sur vous sont contrariés et vaincus par les desseins de Dieu : je n'ose ni ne dois résister ; car ce serait pour le malheur de nous deux et de beaucoup d'autres. J'approuve ce que je ne puis éviter. Pour vous, content de la grâce de Dieu, qui seul vous a préélu au gouvernement de cette église, sans aucune manière de vénalité, ne cherchez point à vous concilier la bienveillance ni de mon épouse ni d'aucun mortel que ce soit, de peur de vous entacher, ne fût-ce que d'une ombre de simonie ; car, sans aucun doute, ce que Dieu a commencé en vous de bien, il l'achèvera au plus tôt. Jetez vos inquiétudes en sa gratuite bonté, lui-même vous nourrira, suivant sa divine et infaillible promesse. Quant à notre conseil et à notre secours, quel qu'il puisse être, comptez bien qu'il ne vous manquera point; car je m'intéresse à votre prospérité plus qu'à celle de qui que ce soit de votre ordre, tant à cause de votre fidélité pour notre service, qu'à cause de l'affection qui m'unit à vous comme parent. Seulement, ayez soin de servir fidèlement le Tout-Puissant, et d'augmenter les bonnes qualités qu'on loue en vous depuis votre enfance. »

Brunon, ayant ainsi le consentement du prince, se disposait à partir pour son diocèse. On lui représenta d'autres difficultés : c'étaient les hostilités de la Lombardie. Pour les éviter, on lui conseilla la route la plus longue, mais la plus sûre. Il répondit : « Remettons-nous-en à la divine Providence ; nul ne saurait nuire à celui qu'elle protége. Si elle veut me purifier de mes fautes par le feu de la tribulation, je ne m'y refuse pas. Marchons par le grand chemin, et souffrons avec joie tout ce que le souverain arbitre décidera de nous. » Il traversa donc la Lombardie en droiture avec un cortége considérable. Mais comme la simplicité de la foi n'exclut point les règles de la prudence, Brunon, accompagné seulement de cinq personnes, précédait toujours d'un jour d'avance son cortége. Il traversa ainsi toutes les villes, sans que personne le reconnût ni lui dît un mot. Les ennemis, qui comptaient le trouver parmi son escorte, virent toutes leurs manœuvres déjouées. Il

arriva heureusement à Toul le jour de l'Ascension, 15 mai 1026, et fut intronisé le même jour par son cousin Théodoric, évêque de Metz, frère de l'impératrice sainte Cunégonde.

Le saint évêque de Toul était le plus bel homme de son temps. Cet extérieur était rehaussé par une merveilleuse élégance de mœurs et de caractère. Tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il disait, avait l'approbation universelle. A la prudence du serpent, il joignait la simplicité de la colombe, de telle sorte que les sages du siècle le regardaient comme le plus prudent de tous, et que les sages de Dieu le chérissaient merveilleusement pour l'innocence de son âme. Sa charité était si expansive, que bien des fois, à force de distribuer tout aux autres, il se trouvait lui-même pauvre au milieu de leurs richesses. Sa vertu principale était la compassion; jamais affaire ne put l'empêcher un seul jour de servir chaque matin une foule de pauvres de ses propres mains, de leur laver les pieds, à l'exemple du Christ, et de leur donner à manger. Sa piété était si tendre, qu'il ne vaquait à la prière, soit en particulier, soit en public, sans que son visage et sa poitrine fussent baignés de larmes. Il excellait dans les sciences divines et humaines, spécialement dans la musique, et il composa plusieurs morceaux de chant en l'honneur du saint martyr Cyriaque, du saint évêque Hidulphe, de la bienheureuse vierge Odile et du pape Grégoire, l'apôtre des Anglais. Son humilité et sa patience étaient telles, que s'il lui arrivait pour quelque faute de reprendre un de ses inférieurs, et que celui-ci, emporté par l'impatience, répondît par des injures, le saint y répliquait non par des coups, mais par la compassion et les pleurs.

Avec cela, il était d'une constance invincible dans les épreuves. Quelques-uns des principaux du pays, envieux de son mérite et de sa renommée, essayèrent de le décrier à la cour de l'empereur. N'y ayant pu réussir, ils lui suscitèrent des traverses à l'étranger. Ils excitèrent un comte des frontières de France, Eudes, comte de Champagne, à faire la guerre au saint prélat pour le détacher de la fidélité à l'empereur. Brunon fut inébranlable; ni les violences ne purent l'abattre, ni les ruses le surprendre; sa courageuse charité non-seulement soulageait les souffrances de son peuple, mais faisait du bien à ses ennemis mêmes. Le Tout-Puissant le fit enfin triompher de tous ses envieux. Le comte, qui avait allumé cette

guerre, fut tué par le duc Gozilon de Lorraine. Le saint évêque de Toul, envoyé en ambassade auprès du roi Robert de France, se concilia si bien l'amour et la vénération de tout le monde par sa sagesse et sa sainteté, qu'il établit une paix durable, non-seulement entre ce roi et l'empereur Conrad, mais encore entre les deux Henri, leurs fils, qui leur succédèrent. Il réussit même à joindre à l'empire romain le royaume de la Bourgogne transjurane, occupé par le roi Rodolphe [1].

Brunon faisait tous les ans le pèlerinage de Rome ; car il avait une extrême dévotion à saint Pierre et allait le prier tous les ans pour les brebis que Dieu lui avait confiées. Un jour qu'il y était accompagné de plus de cinq cents personnes, tant clercs que laïques, une maladie pestilentielle se mit parmi eux. Une fois attaqué, on n'espérait plus voir le lendemain. Le saint évêque, extrêmement affligé du malheur de ses compagnons de voyage, y trouva un prompt remède. Il trempa dans du vin les reliques des saints qu'il portait avec lui, surtout celles de saint Èvre, auquel il avait une dévotion particulière. Tout malade qui goûtait tant soit peu de cette boisson était aussitôt guéri. Quant à lui-même, pendant tout le voyage, il célébrait presque chaque jour la sainte messe et y exhortait d'une manière touchante les peuples qui y assistaient à se convertir, à faire pénitence et à élever leurs pensées vers le ciel. Ces miracles et cette piété le firent vénérer et chérir, particulièrement dans la province de Rome.

Sa coutume était, quand il voulait prendre son repos la nuit, de se recommander plus dévotement aux reliques des saints; puis, délivré de tous les soins du siècle, il délassait son âme dans une sainte contemplation, et recevait ainsi le sommeil nécessaire au corps. Une nuit qu'il s'était ainsi pieusement endormi, il lui sembla être transporté dans la principale église de Worms, où il vit une multitude infinie de personnes vêtues de blanc, parmi lesquelles il reconnut un de ses amis, l'archidiacre Bézelin, qui était mort en l'accompagnant dans un de ses pèlerinages à Rome. Lui ayant demandé ce que c'était que cette multitude, il apprit que c'étaient ceux qui avaient fini leur vie au service de saint Pierre. Pendant qu'il en était dans l'admiration, survint saint Pierre lui-même, qui

[1] *Vita S. Leon. IX. Acta SS.*, 19 april.

annonça que toute cette multitude communierait de la main de Brunon. Et de fait, l'ayant revêtu d'habits pontificaux, le même saint Pierre et le premier martyr Etienne le conduisirent à l'autel, au milieu d'une mélodie ineffable, et tous reçurent la communion de sa main. Après la communion, il lui sembla que saint Pierre lui donna à lui-même cinq calices d'or, trois à un autre qui le suivait, et un seul à un troisième. S'étant éveillé, il le raconta à ses amis et s'étonnait de ce que cela voulait dire. L'événement le fit bien comprendre; car il fut élu Pape dans la principale église de Worms. Il occupa le siége de saint Pierre cinq ans, son successeur Victor trois ans, et Etienne un seul.

Une autre fois, pendant le sommeil, il lui semblait qu'un personnage qui avait l'air d'une vieille femme difforme le recherchait avec importunité et s'efforçait de le joindre dans un entretien familier, mais pourtant sincère. Cette personne avait le visage si hideux, les vêtements si déchirés, les cheveux si hérissés et si en désordre, qu'à peine y reconnaissait-on quelque chose d'une forme humaine. Epouvanté d'une si horrible laideur, il s'étudiait à éviter cette personne; mais elle cherchait d'autant plus à s'attacher à lui. Fatigué de son importunité, l'homme de Dieu lui fit sur le visage le signe de la croix; elle, aussitôt, tombant à terre comme morte, se relevait avec une beauté toujours plus merveilleuse. Réveillé par l'effroi de cette vision, il se leva pour assister à l'office de la nuit. S'étant rendormi après, en admirant la chose, il lui sembla voir le vénérable abbé Odilon, qui venait de mourir, et il le pria de lui apprendre ce que signifiait cette vision. Odilon lui répondit avec joie : « Tu es bienheureux, et tu as délivré son âme de la mort. » Que ce récit ne soit pas une feinte, ajoute l'archidiacre Wibert, biographe contemporain du saint pontife, nous en avons pour témoins irrécusables le doyen Walter et son compagnon intime Warneher, lesquels certifient lui avoir entendu dire ces choses en pleurant, et en s'étonnant beaucoup de ce que cela voulait dire. Au reste conclut Wibert, personne ne doute que la vision de cette femme ne signifiât l'état déplorable de l'Eglise, à laquelle le saint pontife, par l'assistance du Christ, rendit son ancienne beauté [1].

[1] *Vita S. Leon IX, pap.*, l. II, c. I. *Acta SS.*, 19 april.

Cependant, après la mort du pape Damase II, arrivée le 8 août 1048, l'empereur Henri III tenait une diète ou assemblée générale des prélats et des seigneurs à Worms. Le saint évêque de Toul, Brunon, y avait été convoqué et se trouvait présent; car on ne faisait rien de grand à la cour sans son avis. Il était âgé de quarante-six ans, et en avait vingt-deux d'épiscopat, qu'il avait dignement employés. Tout d'un coup, et l'empereur, et les évêques, et les seigneurs, et les députés de Rome, en un mot tous les assistants, d'une voix unanime, l'élisent Pape. Brunon, qui n'avait pas le moindre soupçon de la chose, est épouvanté; il connaissait, par ses fréquents voyages à Rome, l'état déplorable de l'Eglise; deux Papes venaient de mourir l'un sur l'autre; il refusa donc humblement et très-longtemps. Mais plus il refusait et se déclarait indigne, plus on lui faisait d'instances. Dans cette extrémité, il demanda trois jours pour délibérer; il les passa absolument sans boire ni manger, occupé uniquement de prières. Ensuite, comme on le pressait de nouveau dans l'assemblée, il fit une confession publique de ses péchés, croyant par là faire connaître son indignité et changer l'élection commune. Les larmes qu'il répandit en cette action en tirèrent de tous les assistants. Mais tous s'écrièrent d'une voix: « A Dieu ne plaise que le fils de tant de larmes périsse! » Voyant donc qu'il ne pouvait échapper en aucune manière aux ordres de l'empereur et au vœu unanime de tout le monde, il accepta forcément l'office qui lui était enjoint, en présence des légats romains, mais à condition que tout le clergé et le peuple de Rome y consentiraient.» Je vais à Rome, disait-il; et là, si le clergé et le peuple, de leur plein gré, m'élisent pour Pontife, je ferai ce que vous demandez; autrement, je n'accepte aucune élection.» On applaudit avec joie à cet avis, et on approuva très-fort la condition.

Comme la fête de Noël était proche, le nouveau Pape prit congé de l'empereur et revint à Toul, accompagné de Hugues Cisa, l'un des députés romains d'Everard, archevêque de Trèves, et des évêques Adalbéron de Metz et Théodoric de Verdun. Avec lui venait encore le jeune Hildebrand, qui devint plus tard le pape saint Grégoire VII.

Ayant donc célébré la fête de Noël à Toul et donné ordre au gouvernement de cette église, Brunon se mit en chemin pour Rome, le 28 décembre 1048, accompagné d'Everard, archevêque de

Trèves, et d'Halinard, archevêque de Lyon. Mais au lieu de voyager avec la pompe de sa dignité nouvelle, il marchait en habit de pèlerin, s'occupant continuellement de prières pour le salut de tant d'âmes, dont il était chargé. A Augsbourg, étant en oraison, il entendit une voix d'ange, chantant avec une merveilleuse harmonie : « Voici ce que dit le Seigneur : Je pense des pensées de paix, et non d'affliction; vous m'invoquerez et moi je vous exaucerai, je ramènerai votre captivité de tous les lieux. » Encouragé par cette révélation, il se mit en route, accompagné d'une multitude de personnes qui accouraient de toutes parts. Dans le nombre, une pieuse servante de Dieu, s'étant approchée, lui dit : « Dès que vous mettrez les pieds dans l'église du prince des apôtres, n'oubliez pas de vous servir de ces divines paroles : La paix à cette maison et à tous ceux qui l'habitent ! » Il reçut cet avis avec humilité, et s'y conforma dévotement. Il arriva ainsi jusqu'au Tibre, qui était débordé et qui l'empêcha pendant sept jours de passer outre. Le saint homme était affligé de ce contre-temps, à cause de la multitude de peuple qui s'était rassemblée autour de lui. Il invoqua le secours de Dieu, et commença la dédicace d'une église de Saint-Jean, bâtie dans le voisinage. La consécration n'était point achevée, que le fleuve, rentré dans son lit ordinaire, laissa le passage libre, ce que tout le monde attribua aux mérites du saint Pontife. A l'approche de Rome, toute la ville vint au-devant de lui avec des cantiques de joie; mais lui descendit de cheval et marcha longtemps nu-pieds, priant, gémissant et versant des torrents de larmes. Après s'être ainsi longtemps immolé à Jésus-Christ sur l'autel de son cœur comme une victime vivante, sainte et agréable à Dieu, il parla au clergé et au peuple, et leur exposa le choix que l'empereur avait fait de sa personne, les priant de déclarer franchement leur volonté, quelle qu'elle fût. Il ajouta que, suivant les canons, l'élection du clergé et du peuple doit précéder tout autre suffrage; et que, comme il n'était venu que malgré lui, il s'en retournerait volontiers, à moins que son élection ne fût approuvée d'une voix unanime. On ne répondit à ce discours que par des acclamations de joie, et il reprit la parole pour exhorter les Romains à la correction des mœurs et demander leurs prières. Il fut donc intronisé le 12me de février 1049, qui était le premier dimanche de carême : il prit le nom de Léon IX, et tint le Saint-Siége cinq ans.

De toutes les vertus qui reluisaient en sa personne, les plus éclatantes étaient la miséricorde et la patience. Il était prompt à pardonner aux coupables, pleurait de compassion avec ceux qui confessaient leurs crimes ; il faisait des aumônes jusqu'à se réduire lui-même à l'indigence. La Providence le mit plus d'une fois à l'épreuve, pour faire éclater sa confiance en Dieu. Quand il arriva à Rome, il ne trouva rien dans les coffres de la chambre apostolique, et tout ce qu'il avait apporté avec lui était consumé tant aux frais du voyage qu'en aumônes. Il ne restait rien non plus à ceux de sa suite, et ils songeaient à vendre à perte leurs propres vêtements pour s'en retourner dans leur pays à l'insu du saint homme. Lui les exhortait à se confier en Dieu, mais il compatissait à leur affliction du fond de son âme. Le jour même qu'ils étaient tous prêts à se retirer secrètement, arrivèrent les députés des nobles de la province de Bénévent, avec des présents magnifiques pour le Pape, dont ils demandaient la bénédiction et la protection. Il les reçut avec une paternelle bienveillance, mais fit des reproches aux siens de leur peu de foi, leur montrant, par cet exemple, à ne se défier jamais de la Providence. De ce moment, la renommée du pape Léon retentit jusqu'aux extrémités de la terre ; partout on bénissait Dieu d'avoir donné un tel pasteur à son Eglise ; une multitude extraordinaire de pèlerins affluaient au tombeau du prince des apôtres ; tous étaient admis en présence du saint Pape, et recevaient sa bénédiction ; ceux qui ne pouvaient absolument faire le voyage lui envoyaient des présents pour qu'il les bénît de loin. Mais de toutes les offrandes qu'on mettait à ses pieds, il n'en prenait rien pour lui ni pour les siens : tout était pour les pauvres.

Pour attirer de plus en plus les bénédictions du ciel sur son pontificat, le saint pape Léon fit un pèlerinage au mont Gargan, où était une célèbre église de Saint-Michel-Archange ; il visita de même le monastère de Saint-Benoît, au mont Cassin. De plus, il fit le moine Hildebrand cardinal-sous-diacre et économe de l'Eglise romaine. Enfin, la seconde semaine après Pâques, il tint à Rome le concile qu'il avait indiqué plusieurs mois auparavant ; il s'y trouva des évêques de divers pays, entre autres les archevêques de Trèves et de Lyon [1].

[1] *Acta SS.*, 11 april.

Dans ce concile le Pape confirma d'abord les décrets des quatre premiers conciles généraux, ainsi que les décrets des Pontifes romains, ses prédécesseurs, notamment ceux contre la simonie et l'incontinence des clercs ; ensuite il anathématisa expressément la simonie, qui avait infecté plusieurs parties de l'univers ; enfin, il déposa quelques évêques convaincus de ce crime. Le Seigneur daigna confirmer son autorité par un miracle. L'évêque de Sutri, étant accusé de simonie, voulut se justifier par de faux témoignages ; mais au moment même qu'il allait prononcer le serment, il fut tout d'un coup frappé de Dieu, comme un autre Ananie ; on l'emporta hors de l'assemblée et il expira [1].

Il faut voir dans l'histoire de l'Eglise tous les travaux de saint Léon IX, pour maintenir la pureté de la foi contre l'hérésie, conserver les Grecs dans l'union du Saint-Siége, établir partout de bons évêques, réformer les désordres qui s'étaient introduits dans le clergé et le peuple, concilier la paix entre les princes chrétiens. La Providence lui ménagea bien des croix, surtout vers la fin de sa vie, par suite d'une bataille contre les Normands d'Italie. Mais toutes ces croix tournèrent finalement au plus grand bien de l'Eglise et au salut des âmes.

Ainsi, après la douloureuse bataille de Dragonara, où il avait perdu la plupart de ses amis et de ses parents, le pape saint Léon IX, en récompense de son affliction, vit ces mêmes terribles Normands se soumettre à lui et au Saint-Siége avec l'humilité d'un peuple vaincu ; il vit l'Eglise mourante d'Afrique lui adresser ses derniers adieux et lui demander la paix et l'union d'elle-même avec elle-même ; il vit le nouveau patriarche d'Antioche, métropole du plus lointain Orient, lui demander la communion apostolique et la confirmation de sa promotion épiscopale ; il vit et l'empereur et le patriarche de Constantinople lui demander l'union des Grecs et des Latins, c'est-à-dire l'union et l'alliance du monde entier. Mais saint Léon ne devait pas voir sur la terre la suite de ces événements.

Au commencement de l'an 1054, il se sentit attaqué d'une maladie qui lui causa d'abord plus de faiblesse que de douleur, et qui, lui ayant ôté le goût de toute nourriture, le réduisit à n'user

[1] *Vita S. Leon.*, l. II, c. III. *Acta SS.*, 11 april.

plus d'autre aliment que d'eau. Il ne laissa pas de célébrer encore l'anniversaire de son ordination le 12 de février, auquel il dit la messe pour la dernière fois. La maladie se déclara ensuite, et, assuré qu'il n'en devait pas relever, il se fit transporter de Bénévent à Rome. Les Normands, dont les chroniqueurs d'Allemagne supposent que le Pape était prisonnier, tandis que ceux d'Italie, ainsi que son biographe Wibert, rapportent simplement qu'il se rendit de lui-même au milieu d'eux ; les Normands, que l'on avait regardés comme ses ennemis, ne marquèrent pas moins d'empressement que ceux du pays pour lui rendre tous les bons offices dont ils étaient capables, et pour exprimer la douleur qu'ils avaient de le perdre. Il les avait réduits sous le joug de Jésus-Christ, non par la force des armes humaines, mais par la douceur de l'esprit évangélique, qui leur avait rendu ce joug léger et qui les avait parfaitement soumis à l'Eglise. De sorte que ceux même dont il avait paru le captif, parurent à leur tour ses captifs, avec leur prince Onfroi à leur tête. Ils marchèrent autour de sa litière pour le conduire jusqu'à Capoue, comme des vaincus attachés à un char de triomphe.

Le saint partit de Capoue après douze jours de repos, accompagné de l'abbé du mont Cassin, et arriva à Rome après un mois de marche. Le 17 d'avril, qui était le second dimanche d'après Pâques, se sentant proche de sa fin et se souvenant des devoirs du bon pasteur, dont l'Eglise récitait l'évangile en ce jour, il fit assembler les évêques et son clergé dans sa chambre, et leur fit une longue et ardente exhortation touchant l'obligation qu'ils avaient de veiller à toute heure et sur eux-mêmes et sur le troupeau de Jésus-Christ. Le lendemain, il se fit porter dans l'église de Saint-Pierre, où il passa toute la journée à prier et à donner à tous ceux qui étaient présents des avis salutaires pour leur salut. Le soir venu, il ordonna qu'on le menât devant son tombeau ; il s'y prosterna avec larmes, et dit : « Vous voyez, mes frères, de tant de richesses et d'honneurs, quelle chétive demeure nous attendons : moi, entouré jusqu'à présent de tant de richesses et de dignités, je n'attends de tout cela que le marbre que vous voyez. Et, levant la main, il le marqua du signe de la croix, en disant : Bénie sois-tu entre les pierres, toi qui as été jugée digne de m'être associée, non pour mon mérite, mais par la miséricorde divine ; reçois-moi avec

plaisir, et présente-moi au triomphe de la résurrection le jour des récompenses; car je crois que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je ressusciterai de terre, et que, dans ma chair, je verrai Dieu, mon Sauveur. » Et il parla ainsi en versant des larmes.

Le 19 au matin, il se fit présenter devant l'autel de Saint-Pierre, où il resta prosterné en oraison pendant une heure. S'étant ensuite fait remettre sur son lit, il fit sa confession aux évêques, entendit la sainte messe, reçut l'extrême-onction et le saint viatique. Il demanda ensuite un moment de silence aux assistants, comme pour reposer, et rendit son âme à Dieu sans que personne s'en aperçût.

Dieu fit connaître dès ce moment combien la mort de son serviteur était précieuse devant lui. La multitude et l'éclat des miracles qu'il fit en sa considération, à la vue de toute la ville, porta bientôt la réputation de sa sainteté et l'opinion de la gloire dont il jouissait dans le ciel jusqu'aux extrémités des lieux où le nom de Jésus-Christ était connu. C'est ce qui excita les fidèles à honorer sa mémoire d'un culte religieux dès qu'il cessa de vivre; et l'on peut dire que le jour de ses funérailles fut la première solennité de sa fête.

La vie du pape saint Léon IX a été écrite par trois auteurs contemporains : par son archidiacre Wibert de Toul, par saint Brunon, évêque de Ségni, et enfin l'histoire particulière de sa mort et de ses miracles, par un anonyme, qui en fut témoin oculaire [1].

Le même jour, la fête de saint Timon, l'un des sept premiers diacres, qui fit d'abord sa résidence à Bérée; de là, continuant à répandre la précieuse semence de la parole de Dieu, il vint à Corinthe, où, selon la tradition, les juifs et les païens le jetèrent dans le feu; mais n'en ayant reçu aucune atteinte, il fut enfin attaché à une croix où il accomplit son martyre. — A Mélitine en Arménie, les saints martyrs Hermogene, Caius, Expédit, Aristonique, Rufus et Galatas, qui furent tous couronnés le même jour. — A Colioure en Catalogne, saint Vincent, martyr. — Le même jour, les saints martyrs Socrate et Denys, qui furent percés de

[1] *Acta SS.*, 19 april. *Biblioth. PP.*, t. XX.

coups de lance. — A Jérusalem, saint Paphnuce, martyr. — A Cantorbéri en Angleterre, saint Elphège, évêque et martyr. — A Antioche de Pisidie, saint Georges, évêque, qui mourut exilé pour le culte des saintes images. — Au monastère de Lobe, saint Ursmar, évêque. — A Florence, saint Crescent, confesseur, disciple de saint Zénobe, évêque.

XXe JOUR D'AVRIL.

SAINTE AGNÈS DE MONTE-PULCIANO.

Sainte Agnès naquit à Mont-Politien ou Monte-Pulciano en Toscane, de parents forts riches. Elle avait à peine atteint l'âge où l'on sait discerner le bien d'avec le mal, qu'elle montra beaucoup de mépris pour toutes les choses du monde ; elle n'avait de goût que pour les exercices de piété, et elle y consacrait un temps considérable. Lorsqu'elle fut dans sa neuvième année, ses parents la mirent chez les religieuses nommées Sachines, de leur habit ou de leur scapulaire, qui était de cette grosse toile avec laquelle on fait les sacs. La jeune Agnès ne fut point effrayée des mortifications qu'elle voyait pratiquer ; elle s'y assujettit avec plaisir, et devint bientôt elle-même le modèle de toutes les vertus. Elle résolut de renoncer pour toujours au monde, afin de préserver son innocence des dangers qui se rencontrent dans le siècle.

Elle n'avait que quinze ans lorsqu'on l'envoya dans le couvent des Dominicaines qui venait d'être fondé à Preceno, dans le comté d'Orviète. Quelque temps après, elle en fut nommée abbesse par le pape Nicolas IV. Cette place ne fit que redoubler son zèle pour la perfection. Elle couchait sur la terre nue, et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Durant l'espace de quinze ans, elle jeûna continuellement au pain et à l'eau ; il fallut un ordre exprès de son directeur pour l'obliger ensuite à modérer ses austérités, à cause de l'extrême faiblesse de sa santé.

Ses compatriotes, touchés de l'éclat de ses vertus, mirent tout en œuvre pour la rappeler à Monte-Pulciano. Ils lui donnèrent un couvent qu'ils avaient fait bâtir dans un lieu où était auparavant une maison de débauche. Cette circonstance engagea la sainte à retourner dans sa patrie. Elle prit possession du monastère et y

mit des religieuses de Saint-Dominique, dont elle suivait la règle. Sa sainteté reçut un nouveau lustre du don des miracles et de celui de prophétie. Ses longues infirmités, qu'elle supporta avec une soumission entière à la volonté du ciel, achevèrent de perfectionner ses vertus. Elle mourut à Monte-Pulciano, le 20 avril 1317, dans la quarantième année de son âge. En 1435, son corps fut porté chez les Dominicains d'Orviète, où il est encore. Clément VIII approuva un office fait en son honneur pour l'usage de l'ordre de Saint-Dominique, et inséra son nom dans le Martyrologe romain. La bienheureuse Agnès fut solennellement canonisée par Benoît XIII en 1726[1].

Le même jour, à Rome, les saints Sulpice et Servilien, martyrs : convertis à la foi de Jésus-Christ par les exhortations et les miracles de sainte Domitille, vierge, et ayant refusé de sacrifier aux idoles, ils eurent, par l'ordre d'Arien, préfet de la ville, la tête tranchée, durant la persécution de Trajan. — Les saints Victor, Zotique, Zénon, Acyndine, Césaire, Sévérien, Chrysophore, Théonas et Antonin, qui, après avoir été éprouvés par divers tourments, accomplirent leur martyre sous Dioclétien. — A Tomes en Scythie, saint Théotime, évêque, qui, par sa sainteté et ses miracles, se rendit respectable même aux barbares infidèles. — A Embrun, saint Marcellin, premier évêque de cette ville, qui, par inspiration divine, étant venu d'Afrique avec ses deux compagnons, saint Vincent et saint Domnin, instruisit la plus grande partie des peuples qui habitent les Alpes maritimes, et les convertit à la foi de Jésus-Christ, tant par la force de sa parole que par la vertu de ses miracles, qui continuent encore aujourd'hui. — A Auxerre, saint Marien, prêtre. — Le même jour, saint Théodore, confesseur, surnommé Trichinas, à cause du rude cilice dont il était revêtu. Les miracles nombreux qui le rendirent célèbre éclatèrent surtout contre les démons : il découle de son corps un baume qui rend la santé aux malades.

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 20 avril.

XXIe JOUR D'AVRIL.

SAINT ANSELME,

ARCHEVÊQUE DE CANTORBÉRI.

Saint Anselme était né l'an 1033, dans la ville d'Aoste, aux confins de Bourgogne et de Lombardie. Etant maltraité par son père, il quitta son pays, où il avait commencé ses études avec succès ; et, après avoir passé environ trois ans, partie en Bourgogne, partie en France, il vint en Normandie, et, attiré par la réputation de Lanfranc, il se rendit son disciple et gagna bientôt son amitié. Comme il étudiait infatigablement, apprenant et instruisant les autres, abattant son corps par les veilles, la faim et le froid, il lui vint en pensée qu'il n'aurait pas plus à souffrir dans les austérités de la vie monastique, et ne perdrait pas le mérite de ses souffrances. Il reprit donc le dessein qu'il avait eu dès l'âge de quinze ans, de se faire moine, et songea où il serait mieux, à Clugni ou au Bec. « Mais, disait-il, en l'un et en l'autre, le temps que j'ai employé à mes études sera perdu : je ne pourrai y être utile à personne : à Clugni, à cause de la régularité de l'observance ; au Bec, à cause de la grande capacité de Lanfranc, dont je serai offusqué. » Un reste d'amour-propre le faisait parler ainsi. Il s'en aperçut et dit : « Est-ce donc être moine, que de vouloir être estimé et préféré aux autres? Non, il faut entrer au lieu où je serai le plus méprisé, où je serai compté pour rien. »

Il consulta Lanfranc et lui dit : « J'ai une inclination pour trois états, d'être moine ou ermite, ou de vivre de mon bien et d'en servir les pauvres ; je vous prie de me déterminer. » Son père était mort, et tout le bien le regardait. Lanfranc ne voulut pas décider seul, et le conduisit à Rouen pour consulter l'archevêque Maurille, qui décida en faveur de la vie monastique. Anselme fut donc reçu en l'abbaye du Bec en 1060, à l'âge de vingt-sept ans, Lanfranc en étant prieur sous l'abbé Herluin. Trois ans après, Anselme fut établi prieur à la place de Lanfranc, devenu abbé de Saint-Etienne de Caen. Anselme s'appliqua alors avec plus de liberté à l'étude de la théologie, et y fit un tel progrès, qu'il résolut des questions très-obscures, inconnues avant son temps, montrant clairement la

conformité de ses décisions avec l'autorité de l'Ecriture sainte. Il n'était pas moins éclairé dans la morale. Il connaissait si bien les mœurs de toutes sortes de personnes, qu'il découvrait à chacun les secrets de son cœur ; il montrait les sources et les progrès des vertus et des vices, avec les moyens de les acquérir ou de les éviter. De là il puisait en abondance de sages conseils et de ferventes exhortations.

Quand il fut fait prieur, quelques-uns des frères murmuraient qu'il leur eût été préféré, étant si jeune de profession ; mais il ne se défendit contre eux que par sa patience et sa charité, qui enfin les gagna, leur faisant connaître la pureté de ses intentions. Un jeune moine nommé Osberne avait beaucoup d'esprit et d'industrie, mais beaucoup de malice et de haine contre Anselme. Le saint homme y voyant dans le fond un beau naturel, avait pour lui une grande indulgence et souffrait ses puérilités autant qu'il le pouvait, sans préjudice de l'observance. Ainsi, peu à peu, il l'adoucit et s'en fit aimer. Le jeune homme commença à l'écouter et à se corriger, et Anselme l'ayant pris en affection, lui retrancha les petites libertés qu'il lui avait accordées, et l'accoutuma à une vie plus sérieuse. Il faisait de grands progrès dans la vertu et donnait de grandes espérances des services qu'il rendrait à l'Eglise, mais Anselme eut la douleur de le voir mourir encore jeune entre ses bras.

Fatigué de la multitude des affaires, il voulut quitter la charge de prieur, et alla à Rouen consulter l'archevêque Maurille, qui lui dit : « Ne cherchez pas, mon fils, à vous décharger du soin des autres. J'en ai vu plusieurs qui, ayant renoncé pour leur repos à la conduite des âmes, sont tombés dans la paresse, allant de pis en pis. C'est pourquoi je vous ordonne, par la sainte obéissance, de garder votre charge et de ne la quitter que par l'ordre de votre abbé. Si même vous êtes appelé quelque jour à une plus grande, ne la refusez pas, car je sais que vous ne demeurerez pas longtemps en cette place. » Anselme se retira fort affligé, et continua de gouverner avec tant de douceur et d'affection, que tous l'aimaient comme leur père [1].

Un abbé qui était en réputation de piété se plaignait un jour à

[1] *Acta SS.*, 21 april. *Act. Bened.*, sect. VI.

lui des enfants qu'on élevait dans son monastère, et disait : « Nous les fouettons continuellement, et ils n'en deviennent que pires. — Et quand ils sont grands, dit Anselme, comment sont-ils? — Des stupides et des bêtes, répondit l'abbé. — Voilà, reprit saint Anselme, une belle éducation, qui change les hommes en bêtes! Mais dites-moi, seigneur abbé, si, après avoir planté un arbre dans votre jardin, vous l'enfermiez de tous côtés, en sorte qu'il ne pût étendre ses branches, qu'en viendrait-il, sinon un arbre tordu, replié et inutile? En contraignant ainsi les pauvres enfants, sans leur laisser aucune liberté, vous faites qu'ils nourrissent en eux-mêmes des pensées obliques, repliées, embarrassées, qui se fortifient tellement qu'ils s'obstinent contre toutes vos corrections. D'où il arrive que, ne trouvant de votre part ni amitié ni douceur, ils n'ont point de confiance en vous, et croient que vous n'agissez que par haine et par envie. Ces sentiments croissent en eux avec l'âge, leur âme étant comme courbée et penchée vers le vice ; et, n'ayant point été nourris dans la charité, ils regardent tout le monde de travers. Mais, dites-moi, ne considérez-vous pas que ce sont des hommes comme vous, et voudriez-vous être ainsi traité, si vous étiez à leur place? Pour faire une belle figure d'une lame d'or ou d'argent, l'ouvrier se contente-t-il de frapper dessus à grands coups de marteau? Donnez du pain à un enfant à la mamelle, vous l'étoufferez. Une âme forte se plaît dans les afflictions et les humiliations, et prie pour ses ennemis : une âme faible a besoin d'être menée par la douceur, invitée gaiement à la vertu, et supportée charitablement dans ses défauts. » L'abbé, ayant ouï ce discours, se jeta aux pieds de saint Anselme, reconnut qu'il avait manqué de discrétion, et promit de se corriger [1].

Anselme pratiquait ses maximes le premier, et se rendait aimable à tout le monde. Sa réputation s'étendait non-seulement par toute la Normandie, mais par toute la France, toute la Flandre et jusqu'en Angleterre. De tous côtés, d'habiles clercs et de braves chevaliers venaient se soumettre à sa conduite et se donner à Dieu avec leurs biens : le monastère croissait au dedans en vertu, et en richesses au dehors. Le vénérable Herluin ne pouvant plus agir, à cause de son grand âge, toute la charge du gouvernement retom-

[1] *Vita S. Anselmi*, n. 30.

bait sur Anselme; et, le saint abbé étant mort, il fut élu tout d'une voix pour lui succéder. Il fit tout ce qu'il put, et par raison et par prières, pour s'en excuser; mais enfin il accepta, étant principalement déterminé par ce que lui avait dit Maurille, archevêque de Rouen, quand il voulait renoncer à la charge de prieur. Il l'avait été quinze ans et était âgé de quarante-cinq, quand il fut élu abbé en 1078. Il reçut la bénédiction abbatiale de Gilbert, évêque d'Evreux, le jour de la Chaire de Saint-Pierre, l'année suivante 1079, et gouverna l'abbaye du Bec quinze ans.

Les biens que ce monastère possédait en Angleterre obligeaient saint Anselme à y passer quelquefois; et il y était encore attiré par l'amitié de son ancien maître, Lanfranc. Partout où il allait, il était parfaitement reçu dans les monastères de moines, de chanoines, de religieuses, et aux cours des seigneurs. Lui, de son côté, se faisait tout à tous et s'accommodait à leurs manières autant qu'il le pouvait innocemment, afin d'avoir occasion de leur donner à tous des instructions convenables; ce qu'il faisait sans prendre, comme les autres, le ton de docteur, mais d'un style simple et familier, employant des raisons solides et des exemples sensibles, toujours prêt à donner conseil à qui le demandait. On s'estimait heureux de lui parler; les plus grands étaient les plus empressés à le servir. Il n'y avait, en Angleterre, ni comte, ni comtesse, ni personne puissante, qui ne crût avoir perdu son mérite devant Dieu, s'il n'avait rendu quelque bon office à l'abbé du Bec. Le roi lui-même, Guillaume le Conquérant, formidable à tout le reste des hommes, était si affable pour saint Anselme, qu'il semblait devenir un autre homme en sa présence.

Au milieu de tant d'occupations et de traverses, saint Anselme ne laissait pas d'enseigner, et de vive voix, et par écrit, sur les matières les plus hautes, les plus profondes, les plus ardues, et de la théologie et de la philosophie, et cela avec une justesse, une précision, une clarté qui lui méritent un rang des plus distingués et parmi les Pères et les docteurs de l'Eglise, et parmi ce qu'on est convenu d'appeler philosophes et métaphysiciens. Chose remarquable : dans le dix-septième siècle, trois hommes célèbres, Malebranche, Fénelon, Bossuet, traitèrent les mêmes questions ou des questions analogues. Or, certainement Malebranche n'égale point saint Anselme, et on doute que Fénelon et Bossuet le surpassent.

Le nouveau roi d'Angleterre, Guillaume le Roux, se conduisait plus en tyran qu'en roi chrétien. Sitôt qu'un évêque ou un abbé était mort, le roi s'emparait de tous les biens de l'église ou de l'abbaye pendant la vacance, et ne permettait point de la remplir, tant que ses officiers y trouveraient de quoi profiter. Le bienheureux Lanfranc, archevêque de Cantorbéri, étant mort l'an 1089, Guillaume laissa ce grand siége vacant quatre années entières, pour envahir ses revenus. Il jura même que personne que lui n'aurait cet archevêché de son temps. Mais comme il parlait de la sorte, il fut saisi d'une violente maladie, qui, augmentant tous les jours, le réduisit à l'extrémité. Tous les évêques et les seigneurs du royaume s'assemblèrent, et on lui conseilla de penser à son salut, d'ouvrir les prisons, de remettre les dettes, de rendre la liberté aux églises et de les pourvoir de pasteurs, principalement celle de Cantorbéri. Le roi était malade à Glocester, et saint Anselme, sans en rien savoir, était dans une terre voisine. On le mande pour venir assister le roi à la mort; il y accourt. On lui demande son avis; il dit que le roi doit commencer par une confession sincère de tous ses péchés, et promettre, s'il revient en santé, de réparer de bonne foi tous les torts qu'il a faits.» Ensuite, ajouta-t-il, il fera ce que vous lui avez conseillé.» Le roi en convint, pria les évêques d'être ses cautions envers Dieu, et envoya faire cette promesse en son nom sur l'autel. On dressa et on scella un édit portant que tous les prisonniers seraient délivrés, toutes les dettes remises et les offenses pardonnées, et qu'à l'avenir on donnerait au peuple de bonnes lois et qu'on lui rendrait bonne justice. Tous louaient Dieu et lui demandaient la santé du roi.

Cependant on lui proposa de remplir le siége de Cantorbéri. Il dit qu'il y pensait; et, comme on chercha un digne sujet, il fut le premier à nommer Anselme. Tous y applaudirent; mais Anselme pâlit d'effroi, et résista de toute sa force à ceux qui voulaient le présenter au roi pour recevoir l'investiture. Les évêques le tirèrent à part et lui dirent : « Que prétendez-vous faire? Pourquoi résistez-vous à Dieu? Vous voyez que la religion est presque perdue en Angleterre par la tyrannie de cet homme; et, pouvant y remédier, vous ne voulez pas! A quoi pensez-vous? L'église de Cantorbéri, dont l'oppression nous enveloppe tous, vous appelle à son secours; et sans vous soucier de sa délivrance ni de la

vôtre, vous ne cherchez que votre repos ! Saint Anselme répondit : Attendez, je vous prie, écoutez-moi. J'avoue que ces maux sont grands et ont besoin de remède; mais je suis déjà vieux et incapable de travail extérieur (il avait soixante ans). Si je ne puis travailler par moi-même, comment pourrai-je porter la charge de toute l'église d'Angleterre? D'ailleurs, je sais en ma conscience que, depuis que je suis moine, j'ai toujours fui les affaires temporelles, parce que je n'y trouve aucun attrait. Les évêques reprirent : Conduisez-nous seulement dans la voie de Dieu, nous aurons soin de vos affaires temporelles. Saint Anselme ajouta : Ce que vous prétendez est impossible; je suis abbé dans un autre royaume, je dois obéissance à mon archevêque, soumission à mon prince, aide et conseil à mes moines. Je ne puis rompre tous ces liens.— Ce n'est pas une affaire, dirent les évêques, ils y consentiront tous facilement. — Non, reprit-il, absolument, il n'en sera rien. »

Ils le traînèrent donc au roi malade, et lui représentèrent son opiniâtreté. Le roi, sensiblement affligé, lui dit : « Anselme, que faites-vous? Pourquoi m'envoyez-vous en enfer? Souvenez-vous de l'amitié que mon père et ma mère ont eue pour vous et vous pour eux, et ne me laissez pas périr ! Car je sais que je suis damné, si je meurs en gardant cet archevêché. » Tous les assistants, touchés de ces paroles, se jettent sur Anselme, et lui disent avec indignation : « Quelle folie vous tient? vous faites mourir le roi, en l'aigrissant dans l'état où il est. Sachez donc que l'on vous imputera tous les troubles et tous les crimes qui désoleront l'Angleterre.» Saint Anselme, ainsi pressé, se tourna vers deux moines qui l'accompagnaient, et leur dit : « Ah! mes frères, que ne me secourez-vous ! Un d'eux répondit : Si c'est la volonté de Dieu, qui sommes-nous pour y résister?—Hélas! dit saint Anselme, vous êtes bientôt rendus ! » Le roi, voyant qu'ils n'avançaient rien, leur ordonna de se jeter à ses pieds; mais il se prosterna de son côté, sans leur céder. Alors, s'accusant de lâcheté, ils crièrent : Une crosse, une crosse ! et, lui prenant le bras droit, ils l'approchèrent du lit. Le roi lui présenta la crosse; mais il ferma la main : les évêques s'efforcèrent de l'ouvrir, jusqu'à le faire crier ; et enfin lui tinrent la main avec la crosse. On cria : Vive l'évêque! on chanta le *Te Deum;* on porta Anselme à l'église voisine, quoiqu'il résistât

toujours, en disant qu'ils ne faisaient rien. Après qu'on eut fait les cérémonies accoutumées, il revint trouver le roi, et lui dit : « Je vous déclare, sire, que vous ne mourrez point de cette maladie. C'est pourquoi je vous prie de voir comment vous pourrez réparer ce que l'on vient de me faire ; car je ne l'ai approuvé, ni ne l'approuve. » Ayant ainsi parlé, il se retira.

Comme les évêques le reconduisaient avec toute la noblesse, il se retourna et leur dit : « Savez-vous ce que vous prétendez faire? Vous voulez attacher à un même joug un taureau indompté avec une brebis vieille et faible. Et qu'en arrivera-t-il? Le taureau traînera la brebis par les ronces et les épines, et la mettra en pièces, sans qu'elle ait été utile à rien. Le roi et l'archevêque de Cantorbéri concourent ensemble à conduire l'église d'Angleterre, l'un par la puissance séculière, l'autre par la doctrine et la discipline : vous m'entendez assez ; considérez à qui vous m'associez, et vous vous désisterez de votre entreprise ; sinon, je vous prédis que le roi me fatiguera en diverses manières et m'accablera, et que la joie que je vous donne maintenant par l'espérance de votre soulagement se tournera en tristesse, lorsque vous verrez l'église de Cantorbéri retomber en viduité de mon vivant. Quand le roi m'aura accablé, il n'y aura plus personne qui ose s'opposer à lui, et il vous écrasera tous, comme il lui plaira. » Saint Anselme, parlant ainsi, ne pouvait retenir ses larmes, et s'en retourna à son logis.

Il fut élu archevêque de Cantorbéri le 6 mars 1093, et sacré le 4 décembre de la même année. Ce qu'il avait prédit ne manqua pas d'arriver. On peut voir dans l'histoire de l'Eglise toutes les tracasseries et les persécutions qu'il eut à souffrir de la part des deux rois normands d'Angleterre, Guillaume le Roux et Henri Ier. Deux fois il sortit de la Grande-Bretagne pour aller à Rome, où il offrit sa démission au pape Urbain II, qui refusa de l'accepter : Urbain le fit assister avec lui au concile de Bari au mois d'octobre 1098. Les Grecs y proposèrent la question de la procession du Saint-Esprit, prétendant prouver, par l'Evangile, qu'il ne procède que du Père. Le Pape y répondit par plusieurs raisons, et il employa quelques raisons tirées du *Traité de l'Incarnation*, que saint Anselme lui avait autrefois envoyé. Mais comme la dispute continuait, il fit faire silence et dit à haute voix : « Anselme,

archevêque des Anglais, notre père et notre maître, où êtes-vous ? Saint Anselme se leva et répondit : Très-saint Père, qu'ordonnez-vous ? me voici ! » Le Pape le fit approcher et asseoir auprès de lui, au grand étonnement du concile, où tous demandaient qui il était et d'où il venait. Après que ce mouvement fut apaisé, le Pape déclara publiquement la vertu et le mérite d'Anselme, et avec quelle injustice il avait été chassé de son pays.

Saint Anselme était prêt à répondre à la question proposée ; mais on jugea plus à propos de remettre au lendemain. Et alors il traita la matière avec tant de force et de netteté, que tous en demeurèrent satisfaits et lui donnèrent de grandes louanges ; et on prononça anathème contre ceux qui nieraient que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Ensuite on parla du roi d'Angleterre dans le concile de Bari, et on fit beaucoup de plaintes contre lui, entre autres touchant la simonie et l'oppression des églises ; de quoi le Pape parla fortement, ainsi que de ce que le roi avait fait souffrir à Anselme, ajoutant qu'il avait admonesté plusieurs fois ce prince de se corriger ; et, demandant l'avis des évêques, ils répondirent : «Si vous l'avez appelé jusqu'à trois fois, il est clair qu'il ne reste qu'à le frapper d'anathème jusqu'à ce qu'il se corrige.» Le Pape en convint. Saint Anselme était demeuré jusque-là assis et baissant la tête, sans dire mot. Mais alors il se leva, et, s'étant mis à genoux devant le Pape, il fit tant qu'il obtint de ne pas prononcer l'excommunion contre le roi. Tous les assistants admirèrent sa charité pour son persécuteur.

Ce persécuteur était encore Guillaume le Roux. Un accident bien funeste mit fin à sa vie et à ses violences l'an 1100. Son père, Guillaume le Conquérant, était passionné pour la chasse. Quoiqu'il possédât soixante-huit forêts, outre des parcs et des chasses en divers lieux de l'Angleterre, il ne fut satisfait que lorsque, pour la convenance particulière de sa cour, il eût mis en forêt une vaste étendue de pays entre la ville de Winchester et la côte de la mer. On en chassa les habitants ; on brûla leurs chaumières et leurs églises, et plus de quatre lieues carrées d'un canton riche et populeux furent enlevées à la culture et converties en un désert, pour fournir aux bêtes un terrain suffisant, et un vaste espace pour le délassement du roi. Cette nouvelle forêt, créée par un

acte de despotisme, devint le théâtre de plus d'un événement funeste. En 1081, Richard, fils aîné du Conquérant, s'y était blessé à mort : au mois de mai 1100, Richard, fils de Robert, second fils du Conquérant, y fut tué d'un coup de flèche tiré par imprudence. Dans la même forêt et la même année, à la suite d'une chasse, Guillaume fut trouvé gisant sur la terre et nageant dans son sang. Une flèche, dont le fût était brisé, lui était entrée dans le cœur. Son frère, Henri Ier, sans être bon, n'était pas si méchant : il finit par se réconcilier avec saint Anselme, qui retourna définitivement dans son diocèse l'an 1107. La grande difficulté était d'empêcher les rois normands d'Angleterre, de faire des évêchés, pour leurs finances, ce qu'ils avaient fait des propriétés particulières pour leur chasse.

Saint Anselme mourut deux ans après. Sa dernière maladie fut un dégoût de toute espèce de nourriture, qui lui tint environ six mois ; et, quoiqu'il se fît violence pour manger, ses forces diminuaient insensiblement. Ne pouvant plus marcher, il se faisait porter tous les jours au saint sacrifice, pour lequel il avait une dévotion singulière. Ceux qui le servaient, voyant que ce mouvement le fatiguait extrêmement, voulaient l'en détourner ; mais à peine purent-ils l'obtenir cinq jours avant sa mort. Le mardi de la semaine sainte, vers le soir, il perdit la parole : la nuit, pendant qu'on chantait matines à l'église, on lui lut la Passion qu'on devait lire à la messe : pendant cette lecture, comme on vit qu'il allait passer, on le tira de son lit, et on le mit sur le cilice et la cendre. Il rendit ainsi l'esprit au point du jour, le mercredi saint, 21me d'avril 1109, la seizième année de son pontificat et la soixante-seizième de sa vie. Il mourut à Cantorbéri et fut enterré dans sa cathédrale, près du bienheureux Lanfranc, son prédécesseur. Il se fit plusieurs miracles à son tombeau. L'Eglise honore sa mémoire le jour de sa mort. Sa vie fut écrite aussitôt par son ami, le moine Edmer [1].

Le même jour, en Perse, le décès de saint Siméon, évêque de Séleucie et de Ctésiphonte, qui, ayant été arrêté par l'ordre de Sapor, roi de Perse, fut chargé de fers et présenté à des tribunaux d'iniquité, où, refusant d'a-

[1] *Acta SS.*, 21 april.

dorer le soleil, et rendant témoignage à Jésus-Christ d'une voix libre et assurée, il fut enfermé dans une étroite prison, et y demeura longtemps avec cent autres chrétiens, parmi lesquels il y avait des évêques, des prêtres et des clercs de divers ordres. Usthasane, père nourricier du roi, qui précédemment avait renié la foi et qui depuis avait fait pénitence de son péché, à la persuasion de saint Siméon, souffrit le martyre avec courage : le lendemain, jour du vendredi saint, tous les compagnons de ce saint évêque ayant été égorgés en sa présence, pendant qu'il exhortait chacun d'eux, il eut enfin lui-même la tête tranchée. Avec lui furent martyrisés Abdécalas et Ananie, ses prêtres, personnages d'un mérite distingué. Pusice, surintendant des ouvriers du roi, ayant relevé le courage d'Ananie qui paraissait chanceler, eut le cou percé vers le tendon, et on lui arracha la langue par cette ouverture. Après qu'il eut expiré dans ce cruel supplice, sa fille, qui était une vierge consacrée à Dieu, fut aussi mise à mort. — A Alexandrie, les saints martyrs Arator, prêtre, Fortunat, Félix, Silvin et Vital, qui moururent en prison. — Le même jour, les saints Apollon, Isace et Crotate, qui souffrirent la mort sous Dioclétien. — A Antioche, saint Anastase le Sinaite, évêque.

XXIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT AZADE, SAINT MILLES,

ET PLUSIEURS AUTRES MARTYRS DE PERSE.

Le jour même que le saint archevêque de Perse, Siméon, remporta la couronne du martyre avec ses compagnons, savoir le vendredi saint 341, le roi Sapor publia un sanglant édit, qui condamnait à mort tous les chrétiens qui ne renonceraient pas à leur religion. On ne voyait de toutes parts que des instruments de supplices. Les fidèles, loin de trahir leur foi, volaient généreusement à la mort, et les bourreaux, fatigués, s'avouèrent plus d'une fois vaincus par la patience de leurs victimes. La croix, dit saint Maruthas, germa sur les ruisseaux de sang. La vue de ce signe salutaire fit tressaillir de joie la sainte troupe des fidèles : elle les remplit d'un nouveau courage, qu'ils inspirèrent aux autres. Enivrés des eaux fécondes du divin amour, ils enfantèrent une race spirituelle digne de leur succéder. On ne cessa de massacrer des chrétiens, depuis la sixième heure du vendredi saint jusqu'au premier dimanche après Pâques.

La nouvelle de l'édit ne se fut pas plutôt répandue dans les provinces éloignées, que les gouverneurs emprisonnèrent ceux qui adoraient le vrai Dieu, dans le dessein de les mettre à mort dès que les ordres du prince seraient parvenus jusqu'à eux. A peine les eurent-ils reçus que, sans autre forme de procès, tous ceux qui se dirent chrétiens furent inhumainement égorgés. Parmi les fidèles dont le sang coula pour Jésus-Christ, était un eunuque chéri du roi, et qui se nommait Azade. Sapor fut si vivement touché de sa mort, qu'il publia un autre édit, par lequel il restreignait la persécution aux évêques, aux prêtres, aux moines et aux religieuses. Il y eut en cette occasion une multitude innombrable de martyrs de tout sexe et de tout âge, dont on ne sait pas les noms. Sozomène en compte seize mille ; mais un ancien écrivain persan en porte le nombre jusqu'à deux cent mille [1].

Sur ces entrefaites la reine de Perse tomba dangereusement malade. Les juifs, qui avaient toute sa confiance, lui persuadèrent que sa maladie venait d'un sortilége employé par les sœurs du bienheureux Siméon, pour venger la mort de leur frère. On se saisit aussitôt de la vierge Tharba, nom qui signifie Crescence, et de sa sœur, qui, étant devenue veuve, s'était engagée par vœu à passer le reste de sa vie dans la continence. La servante de Tharba, qui était vierge aussi, fut également arrêtée. On les conduisit toutes les trois devant les juges, où elles furent accusées d'avoir rendu la reine malade par leurs enchantements. «A quoi bon, répondit Tharba, nous accuser de choses qui n'ont aucun rapport avec la sainteté de notre profession ? car rien n'est plus éloigné de la religion chrétienne que le crime dont vous parlez. Que si vous avez soif de notre sang, contentez votre soif. Si c'est votre plaisir de mettre nos corps en pièces, comme vous faites chaque jour aux chrétiens : nous sommes chrétiennes, nous mourrons chrétiennes, et jamais nous ne cesserons de professer la religion chrétienne ; car il nous est prescrit d'adorer un seul Dieu, de ne lui rien égaler de ce qu'il y a au ciel et sur la terre, et, quant aux enchanteurs, de les punir de mort par l'autorité publique.» Et comme l'on disait que c'était un moyen employé par la vengeance, la sainte ajouta : « Quelle raison pouvions-nous avoir d'offenser

[1] *Acta MM. orient.*, p. 42 et seqq.

Dieu aussi grièvement, pour venger la mort de notre frère ; car on ne lui a rien fait qui doive nous affliger. Vous, vous l'avez tué par haine et par envie ; mais lui ne cesse pas de vivre, ayant obtenu la vie immortelle dans le royaume céleste, qui perdra le vôtre, si ferme qu'il soit, et vous renversera de votre domination.» Après cet interrogatoire, les trois saintes furent menées en prison.

Comme Tharba était d'une rare beauté, ses trois juges avaient conçu pour elle, dès le premier aspect, une passion violente. Chacun, à l'insu des autres, songeait au moyen de la gagner. Le président lui fit dire le lendemain qu'il lui obtiendrait du roi la liberté, ainsi que celle de ses sœurs, pourvu qu'elle lui promît de l'épouser. « Misérable ! tais-toi ! répondit la vierge avec horreur : je suis l'épouse du Christ ; je lui ai consacré ma virginité et je la lui garderai sans tache. Loin de craindre la mort, je la regarde comme la fin de mes maux. En me faisant disparaître de ce monde, elle me réunira à mon frère dans le repos éternel. » Ses deux autres juges lui ayant fait les mêmes propositions, ils en reçurent la même réponse.

Alors ils les condamnèrent toutes les trois comme coupables de sortilége. Ils portèrent l'affaire au roi, et lui dirent que le crime était prouvé. Mais le prince n'en voulut rien croire ; il ordonna même qu'on leur laissât la vie et qu'on les mît en liberté si elles consentaient à adorer le soleil. Elles s'y refusèrent en disant : «Non, jamais nous ne rendrons à la créature l'honneur qui n'est dû qu'à Dieu.» Les mages s'écrièrent alors tout d'une voix : «Périssent ces malheureuses, dont les enchantements ont ravi la santé à la reine ! »

Le roi permit alors aux mages de les condamner au supplice qu'ils jugeraient à propos. Ils ordonnèrent qu'on sciât leurs corps en deux et qu'on les rangeât ensuite sur deux lignes, afin que la reine pût passer au milieu, ajoutant que par là elle recouvrerait la santé. Lorsque cette sentence eut été prononcée, le principal juge, qui avait proposé à Tharba de l'épouser, revint encore à la charge et lui fit promettre la liberté avec la vie, en cas qu'elle voulût se rendre à ses désirs. Mais la chaste vierge, saisie d'indignation, ne put s'empêcher de lui répondre : «O le plus impudent des hommes ! jusqu'à quand vous occuperez-vous d'une telle pensée ? Mourir courageusement est pour moi une vraie vie ; mais une vie achetée

par l'infamie me serait mille fois plus insupportable que la mort.»

Quand les saintes furent arrivées au lieu du supplice, on les attacha à deux poteaux, puis on les scia par le milieu du corps. On coupa ensuite chaque moitié en six, et l'on jeta tous les morceaux en autant de paniers qui furent suspendus à des pieux sur deux rangs. La reine, conduite par les mages, passa au milieu de ces lambeaux sanglants, et, après elle, toute l'armée [1]. C'était le 5 mai 341.

L'évêque de Suse, saint Milles, qui continuait à faire des miracles et des conversions dans son pays natal, fut lui-même arrêté par Hormisda, gouverneur de la province. Ses deux disciples, le prêtre Abrosime et le diacre Sina, eurent le même sort. On les chargea de chaînes tous trois et on les conduisit dans la capitale de la satrapie. Ils souffrirent deux fois une cruelle flagellation, et rendirent inutiles, par leur constance, tous les moyens qu'on employa pour les faire sacrifier au soleil. Les saints confesseurs ne cessaient de louer le Seigneur dans leur prison.

Au commencement de l'année (les Chaldéens la commencent encore aujourd'hui le 1er octobre), Hormisda faisait des préparatifs pour une grande chasse de bêtes fauves. Comme il s'en réjouissait beaucoup, il se fit amener les trois martyrs enchaînés pour leur faire leur procès. Il était d'un naturel hautain et superbe. S'adressant donc à saint Milles : « Qui es-tu, toi? demanda-t-il en ricanant, un dieu ou un homme? quelle est ta religion, quels sont ses dogmes? Développe-nous la sagesse de ton âme, pour que nous devenions tes disciples; autrement, si tu continues à nous cacher ta secte, sois bien sûr que tu seras tué sur-le-champ comme ces bêtes. » Le saint, qui ne méconnaissait pas l'intention de ces paroles, répondit tranquillement : «Je suis homme et non pas dieu ; du reste, je ne mêlerai certainement pas à vos badinages les mystères de la vraie religion. Cependant je vous dirai avec franchise : Malheur à toi, tyran impie! malheur à toi et à tes semblables, qui repoussez la religion et Dieu! car Dieu vous jugera dans le siècle à venir, et, vous condamnant aux feux et aux ténèbres qui vous attendent, il changera votre orgueil en pleurs éternels, parce que, comblés de ses bienfaits, vous vous élevez contre

[1] *Act. MM. orient.*, p. 51.

lui avec insolence, au lieu de vous montrer reconnaissants. » A ces mots, le gouverneur s'élance de son siége et lui enfonce un poignard dans le côté; Narsès, frère d'Hormisda, lui perce aussi d'un coup de poignard le côté opposé. Le saint évêque mourut peu de temps après en leur prédisant que le lendemain ils se tueraient eux-mêmes l'un l'autre. Abrosime et Sina furent conduits sur le haut de deux collines qui se regardaient, et les soldats les lapidèrent. Le lendemain, les deux frères, qui étaient excellents chasseurs, poursuivant de deux côtés opposés un cerf qui venait d'échapper, lui décochèrent au passage leurs flèches, qui les atteignirent eux-mêmes et les tuèrent tous les deux à l'heure même où la veille ils avaient tué saint Milles. Leurs corps restèrent sur la place jusqu'à ce que les bêtes et les oiseaux de proie en eussent dévoré les chairs. Car c'est ainsi que les anciens Perses ensevelissaient leurs morts. Les Perses chrétiens enterraient les leurs comme les chrétiens des autres pays. Les corps des trois martyrs, qui souffrirent le 5 de novembre, furent portés au château de Malcan et déposés dans un tombeau qu'on leur avait préparé. Les habitants du pays se crurent redevables à leur protection de ce qu'ils ne furent plus exposés dans la suite aux incursions des Arabes sabéens [1].

Vers le même temps où le saint évêque de Suse remporta la couronne du martyre, on dénonça Barsabias, abbé d'un monastère en Perse. Il était accusé de vouloir abolir la religion des mages. On l'arrêta donc, ainsi que les dix moines qu'il gouvernait. Ils furent tous chargés de chaînes et conduits dans la ville d'Astrahara, près des ruines de Persépolis, où le gouverneur faisait sa résidence. Ce juge inhumain inventa les supplices les plus cruels pour les tourmenter. Il leur fit écraser les genoux, casser les jambes, couper les bras, les côtés et les oreilles; on les frappa ensuite rudement sur les yeux et sur le visage. Enfin le gouverneur, furieux de se voir vaincu par leur courage, les condamna à être décapités. Les martyrs allèrent avec joie au lieu de l'exécution en chantant des hymnes et des psaumes à la gloire du Seigneur. Ils étaient environnés d'une troupe de soldats et de bourreaux; une multitude innombrable de peuple les suivait aussi.

[1] *Act. MM. orient.*, p. 66.

Le saint abbé demandait à Dieu de voir aller dans le ciel avant lui les âmes qui avaient été confiées à ses soins, et sa prière fut exaucée. Lorsqu'on commençait l'exécution, un mage qui passait avec sa femme, ses deux enfants et plusieurs domestiques, s'arrêta en voyant le peuple attroupé. Il fend la presse et s'avance pour être instruit de ce qui se passait. Il aperçoit le saint abbé qui paraissait rempli de joie, qui chantait les louanges de Dieu et qui prenait chacun de ses moines par la main comme pour les présenter au bourreau. Il lui semble voir une croix lumineuse sur les corps des martyrs déjà consommés. Frappé de ce prodige et changé soudain, il descend de cheval, change d'habit avec le domestique qui l'avait suivi ; puis, s'approchant de Barsabias, il lui raconte tout et le prie de le recevoir au nombre de ses disciples. L'abbé y consent ; il le prend par la main, après le neuvième, et le présente au bourreau, qui lui coupe la tête sans le connaître. Barsabias, le père de tous ces martyrs, fut décapité le dernier. Les corps de ces douze saints furent abandonnés à la voracité des bêtes et des oiseaux de proie ; mais on porta leurs têtes dans la ville et on les suspendit dans le temple de Nahitis ou de Vénus ; car, quoique les mages eussent en horreur toutes les idoles, il y avait cependant plusieurs sectes d'idolâtres en différentes contrées de la Perse. L'exemple du mage converti toucha vivement sa famille, et elle se fit chrétienne ainsi qu'un grand nombre d'autres personnes. Ces martyrs souffrirent le 3 de juin 342 [1].

Le même jour, à Rome, sur la voie Appienne, le décès de saint Sotère, pape et martyr. — Au même lieu, saint Caius, pape, qui reçut la couronne du martyre sous l'empereur Dioclétien. — A Smyrne, les saints Apelle et Lucius, deux d'entre les premiers disciples de Jésus-Christ. — En Perse encore, les saints Parmene, Helimenas et Chrysotèle, prêtres ; Luc et Mucius, diacres, dont le martyre est décrit dans les actes des saints Abdon et Sennen. — A Alexandrie, le décès de saint Léonide, qui endura le martyre sous Sévère. — A Lyon, saint Epipode, qui, ayant été pris avec saint Alexandre, durant la persécution d'Antonin-Vérus, souffrit de très-cruels tourments, et acheva son martyre en ayant la tête tranchée. — A Sens, saint Léon, évêque et confesseur. — A Anastasiopolis, saint Théodore, évêque, célèbre par ses miracles.

[1] *Act. MM. orient.*, p. 92.

XXIIIe JOUR D'AVRIL.

SAINT GEORGES

Né en Cappadoce, de parents chrétiens, et formé à toutes les vertus chrétiennes, Georges fut enrôlé dans la garde de l'empereur Dioclétien, et y mérita le grade de commandant. La persécution ayant éclaté, beaucoup de chrétiens tombaient ou chancelaient. Compatissant à leur faiblesse, et pour ranimer leur courage par son exemple, Georges distribua tous ses biens aux pauvres, et se déclara publiquement chrétien. L'empereur essaya de le gagner par la douceur ; mais le martyr repoussa généreusement et les promesses et les menaces, et parla fortement contre la vanité des idoles. Aussitôt il est appliqué à divers genres de supplices. On le suspend à un poteau, pour l'éventrer à coups de lance ; on le met aux entraves et on l'étend sur le pavé avec une énorme pierre sur la poitrine ; on l'attache à une roue garnie de crocs et de couteaux, pour le mettre en pièces : et au sortir de ces tourments, il est entièrement guéri. Dioclétien le fait plonger pendant trois jours dans une fosse de chaux vive, et le troisième jour on l'en retire sain et sauf. A cette vue plusieurs se convertissent, mais non Dioclétien. Il fait chausser le martyr de brodequins en fer, rougis au feu, avec des pointes au dedans, et l'oblige de courir dans cet état. Georges endure ce tourment sans qu'il parût souffrir. Dioclétien, l'attribuant à la magie, fait venir un habile magicien nommé Athanase, qui prépare avec beaucoup de maléfices des potions magiques : Georges les boit sans ressentir aucun mal. Le magicien le défie de ressusciter un mort : Georges le ressuscite en présence de tout le monde ; ce qui convertit le magicien et beaucoup d'autres infidèles. Conduit dans le temple d'Apollon, Georges, par le signe de la croix, force le démon qui se fait adorer dans l'idole, à déclarer publiquement qu'il n'est pas Dieu, mais un démon, mais un ange déchu, qui trompe les hommes, et il est contraint par le martyr à reduire en poussière sa propre idole. Enfin, après avoir triomphé de tous les supplices, après avoir envoyé devant lui un grand nombre de martyrs convertis par sa parole et son exemple, Georges les suit au ciel

comme leur capitaine. Dioclétien lui fait trancher la tête.

Tels sont les principaux faits que nous apprennent sur le martyr saint Georges, et André, archevêque de Crète, et Cyrus Grégoire, archevêque de Constantinople, et Siméon Mélaphraste, l'homme le plus savant de son époque : faits que nous voyons célébrés par saint Jean Damascène dans sept ou huit hymnes en l'honneur du martyr.

SAINT GÉRARD.

Saint Gérard, évêque de Toul et successeur de saint Gauzelin, était né d'une noble famille du territoire de Cologne, et son éducation répondit à sa naissance. Il fut élevé avec grand soin à Cologne, dans un monastère de clercs ou de chanoines réguliers, et les semences de piété qu'on y jeta dans son cœur ne tardèrent pas à produire d'excellents fruits. Sa mère ayant été tuée d'un coup de foudre, il imputa ce malheur à ses propres péchés, et ce fut pour lui un motif de redoubler ses macérations. Il était cellérier de la communauté, lorsque saint Brunon, archevêque de Cologne et vice-roi de Lorraine, jeta les yeux sur lui pour remplir le siége de Toul, vacant par la mort de saint Gauzelin. Gérard était en pénitence pour quelque faute assez légère, lorsqu'on lui apporta la nouvelle de son élection. Son humilité résista longtemps ; mais il fallut céder aux ordres de Brunon. Il fut ordonné l'an 963, le 29 de mars, qui, cette année, était un dimanche.

Gérard conserva dans l'épiscopat toutes les vertus qu'il avait acquises dans la retraite, et il sut les allier avec celles qui étaient propres à sa nouvelle dignité. Il donna surtout ses soins à réparer les églises de son diocèse. Il fit rebâtir celle de Saint-Mansuet, premier évêque de Toul, celle de Saint-Etienne, qui est la cathédrale, et celle de Saint-Gengoulfe, où il établit une collégiale de chanoines. Ces deux églises subsistent encore. Il n'avait pas moins de zèle pour les reliques des saints. Il fit l'élévation de celle de saint Aper ou Èvre, et obtint de Troyes celle de sainte Apronie, sœur de ce saint évêque. Il eut la dévotion d'aller honorer les tombeaux des saints apôtres, et il fit le pèlerinage de Rome avec douze

de ses clercs. Le voyage ne fut qu'une procession continuelle ; car on portait la croix devant cette troupe de pèlerins, et ils chantaient sans cesse des psaumes. Sa réputation, qui l'avait précédé à Rome, y attira de grands honneurs à sa vertu. Gérard tint le siége de Toul trente-un ans et quelques semaines, et mourut saintement le 23 d'a

---

Le même jour, à Valence en Dauphiné, les saints martyrs Félix, prêtre, Fortunat et Achillée, diacres, qui, ayant été envoyés par saint Irénée, évêque, pour prêcher la parole de Dieu, et ayant converti à la foi de Jésus-Christ la plus grande partie de la ville, furent mis en prison par Corneille, général, puis subirent une longue flagellation, eurent les jambes brisées, furent attachés à des roues qu'on faisait tourner avec beaucoup de vitesse, suspendus sur le chevalet au milieu d'une épaisse fumée, enfin mis à mort par le glaive. — En Prusse, le décès de saint Adalbert, évêque de Prague et martyr, qui prêcha l'Evangile aux Hongrois et aux Polonais. — A Milan, saint Marole, évêque et confesseur.

XXIVe JOUR D'AVRIL.

SAINT FIDELE DE SIGMARING,

CAPUCIN ET MARTYR.

Saint Fidèle, capucin et martyr, naquit l'an 1577, à Sigmaring, petite ville d'Allemagne, dans la Souabe : son père se nommait Jean Rey. Il fit ses premières études dans l'université de Fribourg en Suisse ; il s'appliqua surtout à la jurisprudence et passa docteur en droit. Il menait une vie très-mortifiée, ne buvait jamais de vin et portait toujours le cilice. Ses vertus, entre autres sa modestie et sa douceur, lui attiraient l'estime et la vénération de tous ceux qui le connaissaient.

En 1604, il partit avec trois jeunes gentilshommes qu'on en-

[1] *Acta SS.*, 23 april.

voyait voyager dans les différentes parties de l'Europe. Il s'attacha principalement à leur inspirer de vifs sentiments de religion. Sans cesse il leur donnait l'exemple de la piété la plus tendre Il ne laissait passer aucune grande fête sans s'approcher de la sainte communion. Dans toutes les villes qui se rencontraient sur sa route, il visitait les églises et les hôpitaux, et assistait les pauvres selon ses facultés ; il lui arriva même quelquefois de se dépouiller de ses habits pour les en revêtir.

Après ses voyages, il obtint à Colmar, en Alsace, une place de magistrature, qu'il exerça avec beaucoup de réputation. La justice et la religion faisaient la règle invariable de toute sa conduite. Il s'intéressait vivement en faveur des indigents, ce qui le fit surnommer l'*avocat des pauvres*. Quelques injustices qu'il ne pouvait empêcher lui inspirèrent du dégoût pour sa charge. Craignant donc de n'avoir pas la force de résister aux occasions du péché, il résolut de quitter le monde et de se retirer chez les Capucins de Fribourg. Il y prit l'habit en 1612 et reçut de son supérieur le nom de *Fidèle*. Il donna son bien et sa bibliothèque au séminaire de l'évêque, afin de pourvoir à l'entretien et à l'instruction des jeunes clercs qui n'étaient point assez favorisés de la fortune ; tous ses autres effets furent distribués aux pauvres.

Du moment qu'il fut religieux, il n'eut plus d'ardeur que pour les humiliations et les austérités de la pénitence. Il renonça à sa propre volonté, pour ne plus faire que celle de ses supérieurs. Les tentations dont il fut assailli ne le découragèrent point ; il les vainquit en les découvrant à son directeur, dont il suivait les avis avec docilité. Les mortifications prescrites par la règle ne suffisaient point encore à sa ferveur. L'Avent, le carême et les vigiles des fêtes, il ne vivait que de pain, d'eau et de fruits secs. Rien n'était capable d'interrompre le recueillement de son âme. Dans ses prières, il demandait surtout la grâce de ne tomber ni dans le péché ni dans la tiédeur.

Il n'eut pas plutôt fini son cours de théologie, qu'on le chargea du soin de prêcher la parole de Dieu et d'entendre les confessions des fidèles ; il remplit ce double ministère avec un très-grand succès. Devenu supérieur du couvent de Weltkirch, il opéra des prodiges de conversion dans cette ville et dans les lieux voisins,

dessilla aussi les yeux à plusieurs calvinistes. La nouvelle des fruits qui accompagnaient ses travaux apostoliques étant parvenue à Rome, la congrégation de la Propagande le nomma pour aller prêcher chez les Grisons. Il fut le premier missionnaire envoyé à ce peuple depuis qu'il avait embrassé le calvinisme. On lui associa huit religieux de son ordre, qui devaient travailler sous sa conduite. Il ne se laissa rebuter ni par les fatigues ni par les menaces qu'on lui fit de lui ôter la vie. Il convertit deux gentilshommes calvinistes dans ses premières conférences. En 1622, il pénétra dans le canton de Prétigout et y convertit beaucoup d'hérétiques, ce qu'on attribua moins à ses discours qu'à la ferveur et à la continuité de ses prières.

Tant de conversions firent entrer dans une étrange fureur les calvinistes qui avaient pris les armes contre l'empereur ; ils résolurent d'en arrêter le cours, en se défaisant de celui qui en était le principal instrument. Le saint missionnaire, informé de leurs desseins, se prépara à tout événement. Le 24 avril 1622, il se confessa à un de ses compagnons, dit la messe et prêcha dans le bourg de Gruch ; il prononça son sermon avec encore plus de feu qu'à l'ordinaire. Il prédit sa mort à plusieurs personnes, et depuis il signa toutes ses lettres : « Frère Fidèle, qui doit être bientôt la pâture des vers. » De Gruch, il alla prêcher à Sevis, où il exhorta fortement les catholiques à rester inviolablement attachés à leur foi. Un calviniste ayant tiré sur lui un coup de mousquet dans l'église, les fidèles le prièrent inutilement de se retirer ; mais il leur répondit qu'il ne craignait point la mort, et qu'il était prêt à sacrifier sa vie pour la cause de Dieu.

Tandis que le saint retournait à Gruch, il tomba dans les mains d'une troupe de soldats calvinistes qui avaient un ministre à leur tête : ils le traitèrent de séducteur et voulurent le forcer à embrasser leur secte. « Que me proposez-vous là ? répondit le père Fidèle : je suis venu parmi vous pour réfuter vos erreurs, et non pas pour les embrasser. La doctrine catholique est la foi de tous les siècles, je n'ai donc garde d'y renoncer. Au reste, sachez que je ne crains point la mort. » Un de la troupe l'ayant renversé par terre d'un coup d'estramaçon, il se releva sur les genoux et fit cette prière : « Seigneur, pardonnez à mes ennemis ; aveuglés par la passion, ils ne savent ce qu'ils font. Seigneur Jésus, ayez pitié

de moi ! sainte Marie, mère de Jésus, assistez-moi. » Cette prière finie, il reçut un second coup qui le jeta par terre baigné dans son sang. La fureur des soldats ne fut point encore satisfaite ; on lui perça le corps avec des poignards et on lui coupa la jambe gauche. Sa bienheureuse mort arriva l'an 1622 : il était dans la quarante-quatrième année de son âge et la dixième de sa profession. Les catholiques l'enterrèrent le lendemain. Quelque temps après, les impériaux défirent les calvinistes, conformément à une prédiction du saint. Le ministre qui s'était mis à la tête des soldats fut si frappé de cette circonstance, qu'il se convertit et abjura publiquement l'hérésie.

Le corps du saint missionnaire est dans l'église des Capucins de Weltkirch ; pour la tête et la jambe gauche, qui avaient été séparées du tronc, elles sont dans la cathédrale de Coire. La translation s'en fit avec beaucoup de solennité. Il s'est opéré un grand nombre de miracles par l'intercession du serviteur de Dieu. Il fut béatifié par Benoît XIII en 1729, et canonisé par Benoît XIV en 1746. Son nom a été inséré dans le Martyrologe romain sous le 24 avril [1].

Le même jour, à Rome, saint Sabas, capitaine d'une compagnie de soldats : étant accusé de visiter les chrétiens qu'on avait mis en prison, il confessa le nom de Jésus-Christ devant le juge, qui le fit brûler avec des torches ardentes, puis jeter dans une chaudière pleine de poix bouillante, d'où il sortit sain et sauf. Par ce grand miracle il convertit soixante-dix personnes, qui, ayant persisté à confesser la foi avec une constance inébranlable, furent passées au fil de l'épée ; enfin on jeta le saint dans la rivière, où il acheva son martyre. — A Lyon, la fête de saint Alexandre, martyr, qui, durant la persécution d'Antonin-Vérus, après avoir été retenu longtemps en prison, fut d'abord tellement déchiré par la cruauté de ceux qui le frappaient, que, les jointures de ses côtes étant rompues et ses entrailles découvertes, on lui voyait jusqu'aux intestins ; enfin, épuisé de sang et de forces, il fut attaché à une croix, où il rendit son bienheureux esprit. On martyrisa encore avec lui trente-quatre chrétiens, dont on célèbre la mémoire à des jours différents. — Le même jour, les saints Eusèbe, Néon, Léonce, Longin, et quatre autres, qui, après avoir été

[1] Godescard, 24 avril.

cruellement tourmentés, périrent par le glaive, durant la persécution de Dioclétien. — En Angleterre, le décès de saint Mellit, évêque, qui, ayant été envoyé en cette île par le pape saint Grégoire, convertit à la foi les Saxons orientaux avec leur roi, et fut le premier évêque de Londres. — A Elvire en Espagne, saint Grégoire, évêque et confesseur. — A Bresse, saint Honoré, évêque. — En Irlande, saint Egbert, prêtre et moine, d'une humilité et d'une continence admirables. — A Reims, les saintes vierges Beuve et Dode.

XXVe JOUR D'AVRIL.

SAINT MARC,

ÉVANGÉLISTE.

Saint Pierre dit à la fin de sa première épître : « Marc, mon fils, vous salue. » C'est l'évangéliste saint Marc, son disciple et son interprète ou son secrétaire. Il écrivit son évangile à la prière des fidèles de Rome, qui désiraient avoir par écrit ce que saint Pierre leur avait prêché de vive voix. Aussi a-t-il plus suivi l'ordre des prédications de l'apôtre, que l'ordre des temps et des faits. Il passe sous silence ce qu'il y a de plus honorable pour son maître, comme ces paroles que lui dit Jésus-Christ : « Tu es bien heureux, Simon, fils de Jona, » et il rapporte au contraire en détail ses trois reniements. On voit bien que ce n'est pas l'esprit de l'homme qui inspirait ni le maître ni le disciple. Pierre, ayant appris par révélation ce qui s'était passé, se réjouit beaucoup de l'affection des fidèles, et autorisa cet écrit pour être lu dans les églises.

Rome était la capitale du monde, en particulier de l'Occident. Pierre y fonde l'Eglise romaine et y place sa chaire, pour paître de là les agneaux et les brebis de Jésus-Christ, en sorte qu'il n'y aura pour tout l'univers qu'un troupeau et qu'un pasteur. Antioche était la capitale de l'Orient : Pierre y avait porté son siége. Alexandrie était la capitale de l'Egypte et du Midi : Pierre y envoie Marc, son disciple, pour y fonder une église en son nom. Et ces trois églises seront appelées suréminemment patriarcales et apostoliques, à cause de la suréminente dignité de Pierre. Cela

est si constant, qu'au cinquième siècle, un empereur et un concile œcuménique, voulant procurer la dignité de patriarche à l'évêque de la nouvelle Rome ou de Constantinople, ils la demandèrent en ces termes au successeur de Pierre : « Daignez répandre jusque sur l'église de Constantinople un rayon de votre primauté apostolique. » Ce qui fait voir que, dans la pensée de l'Eglise, le patriarcat n'est qu'un écoulement partiel de la primauté de saint Pierre don la plénitude réside dans le siége de Rome.

Dans la suite, ayant été arrêté pour la foi, saint Marc fut lié avec des cordes, traîné sur des cailloux, et blessé grièvement, puis enfermé dans une prison ; il y fut d'abord fortifié par un ange ; enfin Notre-Seigneur lui-même lui apparut, et l'appela au royaume du ciel, la huitième année de l'empire de Néron.

Le même jour, à Rome, les grandes Litanies à l'église de Saint-Pierre. — A Syracuse, les saints martyrs Evode, Hermogène et Calliste. — A Antioche, saint Etienne, évêque et martyr, lequel, après avoir beaucoup souffert de la part des hérétiques qui rejetaient le concile de Chalcédoine, fut précipité dans le fleuve Oronte, du temps de l'empereur Zénon. — Au même lieu, les saints Philon et Agathopode, diacres. — A Alexandrie, saint Anien, disciple de saint Marc et son successeur dans l'épiscopat, qui, après s'être rendu recommandable par ses vertus, se reposa dans le Seigneur. — A Lobes, saint Ermin, évêque et confesseur.

XXVIe JOUR D'AVRIL.

SAINT PASCASE RADBERT,

ABBÉ DE CORBIE.

Saint Pascase Radbert, que l'apôtre du Nord, saint Anscaire, eut pour maître dans l'étude des lettres divines et humaines, avait été élevé dès son enfance dans le monastère de Notre-Dame de Soissons, par la charité des religieuses, à qui il en témoigna sa reconnaissance toute sa vie. Il y fut consacré à Dieu et y reçut la

tonsure; mais ensuite il revint dans le monde et vécut longtemps en séculier. Enfin il se retira dans le monastère de Corbie, sous la conduite de l'abbé saint Adalard, et s'y appliqua à l'étude avec tant de succès, qu'il fut ensuite chargé d'instruire ses confrères, et acquit une grande réputation. Il avait très-bien appris les lettres humaines; mais sa principale étude fut de l'Ecriture sainte et des Pères : dès lors il expliquait à la communauté l'Evangile aux jours solennels. Toutefois il ne manquait ni à l'office, ni à aucun autre devoir de la vie monastique; il n'employait à l'étude que le temps qui lui restait et qu'il pouvait dérober, ayant principalement pour but d'éviter l'oisiveté.

Il eut plusieurs disciples à Corbie, entre autres le jeune Adalard, qui gouverna l'abbaye à la place de l'ancien; saint Anscaire, qui fut nommé légat apostolique pour le Nord, et archevêque de Hambourg; Hildeman et Odon, tous deux évêques de Beauvais, et Varin, abbé de la nouvelle Corbie. Radbert travailla lui-même à la fondation de ce monastère, et il y accompagna, l'an 822, saint Adalard et Vala, son frère. En 826, après la mort de saint Adalard, il fut député par la communauté de l'ancienne Corbie, pour obtenir de l'empereur Louis la confirmation de l'élection de Vala. En cette occasion, comme un seigneur lui demandait pourquoi ils avaient choisi un homme si sévère, il répondit qu'il fallait prendre pour guide celui qui marchait devant les autres. L'empereur Louis l'envoya en Saxe l'an 831, apparemment à l'occasion de la mission de saint Anscaire, et l'employa encore depuis dans les affaires des églises et des monastères. Enfin, l'abbé Vala l'estimait tant, qu'il ne faisait presque rien sans lui, ni affaire, ni voyage. Tel était le moine Radbert, qui prit le surnom de Pascase, suivant l'usage des savants de son siècle, de joindre un nom latin au nom barbare.

Vers l'an 830, il écrivit la *Vie de saint Adalard*, son abbé, et, l'année suivante, il composa son *Traité du corps et du sang du Seigneur*, ou de l'eucharistie, à la prière de son disciple Varin, surnommé Placide, qui, après avoir été moine de l'ancienne Corbie, était abbé de la nouvelle, ayant succédé à saint Adalard en 826. Saint Pascase y expose, d'un style simple, la doctrine de l'Eglise sur l'eucharistie, telle que les moines de la nouvelle Corbie, chargés de l'instruction des néophytes, devaient la leur

exposer; d'où vient qu'il compare ce qu'il dit sur cette matière au lait dont on nourrit les enfants. S'il lui arrive de combattre en passant quelque erreur, ce n'est que l'incrédulité des ignorants et des mauvais catholiques, ou quelque ancienne hérésie, comme celle des millénaires; car on n'avait point encore innové sur ce sujet : cela n'arriva que longtemps depuis. Les Pères dont il emploie les témoignages sont : saint Cyprien, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Augustin, saint Chrysostôme, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Isidore, Hésychius et le vénérable Bède. En sorte qu'avec la doctrine contemporaine et invariable de l'Eglise catholique, son ouvrage présente encore le résumé de toute la tradition.

Voici comme saint Pascase expose lui-même le sommaire de chacun de ses vingt-deux chapitres. La communion du Christ est son vrai corps et son vrai sang, aucun fidèle ne doit ignorer ce mystère. Ce que c'est que les sacrements et pourquoi on leur donne ce nom. Si ce sacrement mystique s'opère en figure ou en réalité. En quoi les sacrifices et les figures de la loi ancienne diffèrent du sacrement du corps et du sang du Seigneur. Ce que c'est que de recevoir dignement et pour la vie le corps et le sang du Christ. En combien de manières se dit le corps du Christ. Dans cette communion, on reçoit le jugement ou la récompense. Pourquoi il a été nécessaire que le Christ, immolé une fois en réalité, soit immolé chaque jour en mystère. Pourquoi ce mystère se célèbre dans le pain et dans le vin. Pourquoi on mêle de l'eau dans le calice. Ce mystère a-t-il quelque chose de plus ou de moins, suivant qu'il est consacré par un bon ou un mauvais ministre? Pourquoi les sacrements ne changent point la couleur ni la saveur. Ces choses se sont manifestées souvent sous une forme visible. Par quelles paroles on consacre ce mystère. Si, après la consécration, ce corps peut être justement appelé du pain. Si celui-là en a plus, qui en a reçu plus ou moins. Pourquoi ce mystère est donné aux disciples avant la passion. Pourquoi, au sang du Christ, on mêle une parcelle de son corps. Pourquoi le mystère de la sainte communion est-il maintenant célébré à jeun, tandis que le Seigneur l'a donné à ses disciples après le souper? Que veut dire cette parole du Seigneur : Je ne boirai désormais de ce fruit de la vigne, que quand je le boirai nouveau dans le royaume de mon Père?

Y a-t-il, quant à ce mystère, une différence entre le juste et le pénitent ?

Dans cet important traité, saint Pascase Radbert enseigne principalement trois choses : que l'eucharistie est le vrai corps et le vrai sang de Jésus-Christ ; que la substance du pain et du vin n'y demeure plus après la consécration, et que c'est le même corps qui est né de la Vierge ; ce qu'il exprime ainsi dès le commencement du livre : « Encore que la figure du pain et du vin soit ici, on ne doit y croire autre chose, après la consécration, que le corps et le sang du Christ. Et pour dire quelque chose de plus merveilleux, ce n'est pas une autre chair que celle qui est née de Marie, qui a souffert sur la croix, qui est sortie du sépulcre.» De là il tire trois conséquences : que Jésus-Christ est immolé tous les jours véritablement, mais en mystère ; que l'eucharistie est vérité et figure tout ensemble ; qu'elle n'est point sujette aux suites de la digestion. Il établit partout la doctrine de la présence réelle, jusqu'à dire que celui qui ne la croit pas est pire qu'un impie [1].

En 844, étant déjà avancé en âge, Pascase Radbert fut élu abbé de Corbie à la mort d'Isaac, successeur de Vala. Il n'était encore que diacre, et son humilité ne lui permit jamais de monter à un degré plus élevé. Sa qualité d'abbé le fit appeler, en 846, au concile de Paris, qui accorda à son monastère un privilége aussi glorieux pour lui-même qu'honorable et avantageux pour cette communauté. Ce privilége regardait la liberté des élections ; mais depuis que Radbert eut accepté le gouvernement de cette maison, il ne trouvait presque plus de temps pour l'étude. Les affaires temporelles ou l'occupaient au dedans ou l'obligeaient de sortir. Il s'éleva parmi ses religieux quelques disputes littéraires ; d'autres avaient peine à suivre l'austérité de la vie dont il donnait l'exemple. Tous ces motifs lui firent prendre le parti d'abdiquer et de laisser à la communauté la liberté de choisir un autre supérieur. Plusieurs de ses moines s'opposèrent à son dessein. Il les écouta pour un temps ; mais enfin il se démit de sa charge après l'avoir exercée pendant sept ans, c'est-à-dire en 851.

Rendu alors à lui-même et à ses chers livres, qui faisaient ses principales délices, il ne put s'empêcher de donner des marques

[1] *Bibl. PP.*, t. XIV. Martenne, *Vet. Script.*, t. IX.

publiques de la joie que lui causait son affranchissement. Afin de profiter de toute sa liberté, il se retira pour un temps au monastère de Saint-Riquier. Là, rentré dans le sein de la philosophie, pour parler son langage, il reprit ses travaux littéraires, continua ses ouvrages interrompus et en composa de nouveaux. De retour à Corbie, il continua les mêmes exercices, c'est-à-dire l'étude et la pratique de toutes les vertus. Telles furent toujours ses occupations pendant une longue vie, qu'il termina, par une bienheureuse mort, le 26 avril, vers l'an 865. Il fit voir en ce moment combien son humilité était sincère et profonde, en défendant à ses disciples d'écrire sa vie. Défense trop scrupuleusement observée, qui nous aurait jetés dans une ignorance presque totale des actions d'un si grand homme, sans le secours que nous fournissent ses propres écrits. Son corps fut inhumé dans la chapelle Saint-Jean, d'où il fut transféré, en 1073, dans la principale église, par l'autorité du Saint-Siége, qui, déterminé par un grand nombre de miracles opérés au tombeau du pieux abbé, le mit au nombre des saints que l'Eglise honore dans le cours de l'année [1].

Saint Pascase Radbert fut l'imitateur de ces sages préconisés dans le livre de l'*Ecclésiastique*, qui, faisant leur étude du vrai et du solide, l'ont cherché dans les écrits des anciens et dans les prophètes. L'Ecriture et les Pères furent toujours le sujet de son application ; ce fut dans ces sources qu'il puisait la doctrine qu'il enseignait aux autres et qu'il nous a laissée dans ses écrits. On n'y voit ni conjectures hasardées, ni opinions singulières. Il ne parle que d'après les livres saints et les docteurs de l'Eglise les plus accrédités. Souvent il emprunte leurs propres paroles, et lorsqu'il ne les rapporte pas, il en prend le sens. Il s'applique principalement à l'intelligence de la lettre de l'Ecriture, appelant à son secours les plus anciennes versions et quelquefois le texte hébreu ; car il avait étudié les langues grecque et hébraïque. Au sens de la lettre, il joint ordinairement le moral, dans le dessein de nourrir en même temps dans le lecteur l'esprit et le cœur. Quoiqu'il eût appris les belles-lettres, il en fait rarement usage. Aussi humble que savant, plus il brillait aux yeux des autres par son érudition, plus il s'avilissait à ses propres yeux. De là, ce titre

[1] *Acta SS.*, 26 april.

qu'il prend à la tête de presque tous ses ouvrages : «Pascase Radbert, la balayure de tous les moines, *monachorum omnium peripsema ;*» de là ces dispositions si humbles, qui le portaient à se juger indigne d'expliquer les paroles de l'Evangile; ce qu'il n'aurait osé entreprendre sans le désir qu'il avait d'avancer encore plus dans la vertu que dans la science.

Il y avait dans le monastère de Corbie un autre moine distingué, qui se nommait Ratramne. D'un esprit vif, pénétrant, laborieux, il fit de très-grands progrès dans les études. Il s'appliqua aux lettres humaines comme aux sciences ecclésiastiques, et devint très-habile dans les unes et les autres. Il donna une attention particulière à bien écrire; en quoi il réussit à un degré très-remarquable. Il avait fait profession de la vie monastique, ou sous l'abbé Vala, ou sous saint Adalard; car l'époque n'en est pas certaine. Sa vertu le fit élever au sacerdoce. Quoiqu'il fût très-estimé du roi Charles et des évêques de France, on ne lui voit ni emploi ni dignité. L'amour de l'étude lui fit préférer l'obscurité du cloître à tout degré d'élévation.

Vers ce temps, il s'éleva dans la Germanie une discussion sur la virginité et l'enfantement de la Mère de Dieu. Quelques-uns disaient que la sainte Vierge avait enfanté de la manière ordinaire, avec douleur et avec lésion du sceau virginal; mais que, cependant, elle est toujours demeurée vierge, parce qu'elle avait conçu sans la participation d'aucun homme; ils ajoutaient que, si on ne pensait comme eux, on supposait nécessairement que la naissance de Notre-Seigneur n'était pas véritable. Quelques autres donnaient dans l'extrémité contraire et soutenaient que la sainte Vierge n'avait enfanté ni de la manière ordinaire ni même par la voie ordinaire. Saint Pascase écrivit pour réfuter et redresser les premiers; Ratramne écrivit pour réfuter et redresser les seconds.

Dans deux livres *de l'Enfantement de la Vierge*, adressés aux religieuses de Soissons, où il avait été élevé, saint Pascase fait voir, par l'Ecriture et les Pères, que la sainte Vierge a bien enfanté par la voie ordinaire, mais non de la manière ordinaire, avec douleur et avec lésion de l'intégrité virginale, ce qui l'eût fait cesser d'être vierge. Comme le Christ est sorti du sépulcre sans ôter la pierre, sans rompre le sceau; comme il entre dans le cénacle par la porte, mais par la porte fermée, ainsi est-il né du

sein de sa mère [1]. Telle est la doctrine, telles sont les paroles mêmes de saint Pascase Radbert, qu'il appuie particulièrement de l'autorité de saint Ambroise.

Ratramne, de son côté, montre également par l'Ecriture et les Pères que le Sauveur ne serait pas proprement né de la Vierge s'il n'en était né par la voie naturelle, mais s'il en était sorti soit par le côté, comme les brachmanes le disent de Bouddha ; soit du cerveau, comme la Minerve de Jupiter; soit de la cuisse, comme Bacchus. Ratramne apporte ces trois exemples. Il prouve donc, et par l'Ecriture et par les Pères, que le Sauveur est né de la Vierge par la voie naturelle, mais d'une manière miraculeuse et surnaturelle, sans rompre le sceau de l'intégrité virginale; comme il est entré par les portes du cénacle sans les ouvrir; comme il est sorti du sépulcre sans en déranger la pierre ni en briser le sceau. Ce que Ratramne appuie de l'autorité de saint Grégoire et développe avec beaucoup de justesse [2]. Cet écrit, ayant pour titre : *Que le Christ est né de la Vierge*, est remarquable par l'ordre, la clarté et l'élégance. On ne peut guère mieux écrire.

On voit donc que Pascase et Ratramne, en combattant deux excès opposés, ne se combattent pas entre eux, mais qu'ils s'accordent merveilleusement dans la même solution et dans les mêmes termes. Fleury, qui embrouille cette discussion au lieu de l'éclaircir, se trompe donc tout à fait quand il avance que Pascase et Ratramne écrivirent en cela l'un contre l'autre. Il ajoute : « On ne voit pas que cette dispute ait eu de suite ; et il eût mieux valu ne point agiter ces questions inutiles et indécentes. Mais ces savants, élevés grossièrement chez les barbares, n'avaient plus la sagesse et la discrétion des premiers docteurs de l'Eglise.» Cette remarque de Fleury est aussi injuste qu'injurieuse. Les deux écrits de Pascase et de Ratramne sont pleins de mesure et de convenance. Il y a plus : les expressions les plus hardies qui s'y rencontrent sont précisément dans les passages qu'ils citent des premiers docteurs de l'Eglise.

Ce qui est arrivé à Pascase et à Ratramne sur la naissance du Sauveur leur est arrivé sur l'eucharistie. On a cru qu'ils avaient

[1] *De Partu Virg.*, l. I. *Spicileg.*, t. I, p. 48, édit. in-fol. — [2] *De Nativit. Christi*, c. VIII. *Spicileg.*, t. I.

écrit là-dessus l'un contre l'autre. Ils ont seulement écrit sur le même sujet, mais dans des vues différentes, comme le fait voir l'histoire de l'Eglise.

Le même jour, à Rome, la fête de saint Clet, pape, le second qui gouverna l'Eglise après l'apôtre saint Pierre : il reçut la couronne du martyre durant la persécution de Domitien. — Au même lieu, saint Marcellin, pape et martyr, qui, sous l'empereur Maximien, fut, avec Claude, Cyrin et Antonin, décapité pour la foi de Jésus-Christ : il y eut alors une si furieuse persécution, qu'en moins d'un mois dix-sept mille chrétiens obtinrent la palme du martyre. — A Amasée dans le Pont, saint Basilée, évêque, qui souffrit une mort glorieuse sous l'empereur Licinius. On jeta son corps dans la mer ; mais un chrétien, nommé Elpidiphore, l'ayant trouvé par la révélation d'un ange, il fut enterré avec honneur. — A Brague en Portugal, saint Pierre, martyr, premier évêque de cette ville. — A Vienne, saint Clarent, évêque et confesseur. —A Vérone, saint Lucide, évêque. — Au monastère nommé autrefois Centule, saint Riquier, prêtre et confesseur, duquel le même monastère a depuis pris son nom.— A Troyes, sainte Espérance, vierge.

XXVIIe JOUR DE MARS.

SAINTE ZITA DE LUCQUES.

SERVANTE TOUTE SA VIE.

Zita naquit au commencement du treizième siècle, de pauvres paysans, au village de Mont-Segradi, à huit milles environ de Lucques. Elle eut un oncle et une sœur qui moururent en odeur de sainteté. Elle les surpassa l'un et l'autre. A l'âge de douze ans, elle se mit au service d'un noble habitant de Lucques, nommé Fatinelli, dont la maison était attenante à l'église de Saint-Fridien : elle y demeura humble servante jusqu'à sa mort, près de cinquante ans de suite.

Pauvre elle-même, Zita aimait les pauvres avec une tendresse de mère. Ses modiques gages, ce qu'elle recevait d'ailleurs, tout était pour eux. Elle visitait surtout les pauvres malades, les

consolait avec une affection cordiale, se privait elle-même du nécessaire pour leur procurer quelque chose qui leur fît plaisir. Plus d'une fois, Dieu lui-même vint au secours de sa charité. Un pèlerin, brûlé de la soif et de la chaleur, lui demanda un jour l'aumône. N'ayant absolument rien, elle ne savait que faire ; tout à coup elle lui dit d'attendre un instant, va puiser de l'eau dans un vase, la lui apporte et fait dessus le signe de la croix. Le pèlerin en ayant goûté, en but à longs traits : cette eau se trouvait changée en vin des plus délicieux qu'il eût bu de sa vie. La nourriture qu'on lui assignait à la maison, elle y touchait rarement, mais réservait le tout pour quelque pauvre ou quelque malade. Elle avait un lit convenable, mais c'était pour y réchauffer les pauvres ; pour elle, sa couche ordinaire était la terre ou une planche. Toutes les misères, corporelles ou spirituelles excitaient en elle une tendre commisération. C'était l'usage, quand les magistrats devaient condamner à mort un criminel, de l'annoncer par le son des cloches. A ce signal la pauvre servante se mettait en prières avec larmes, pendant trois ou quatre jours, quelquefois jusqu'à sept, pour obtenir au malheureux le salut de son âme. Douce, humble, soumise envers tout le monde, Zita était d'un courage intrépide à l'égard des libertins. Un des domestiques ayant voulu attenter à sa pudeur, elle lui déchira le visage avec ses ongles. Pour conserver le précieux trésor, elle joignit une prière presque continuelle au jeûne et à la mortification. Elle se levait à minuit. assistait à matines dans l'église voisine de Saint-Fridien, y priait avec larmes et pour soi et pour les autres.

Ces exercices de piété et de charité n'empêchaient point Zita de servir ses maîtres avec une ponctualité humble et affectueuse. Quand il leur arrivait de se fâcher contre elle ou d'autres personnes, elle se jetait à leurs pieds, quoiqu'il n'y eût rien de sa faute, et leur demandait humblement pardon. Cette humilité, jointe à ses autres vertus, leur inspira pour elle une religieuse vénération.

Une nuit de Noël, qu'il faisait extrêmement froid, Zita se disposait à se rendre à matines. Son maître lui dit : « Comment cours-tu à l'église par un temps si froid, que nous pouvons à peine nous en défendre ici avec tous nos vêtements ? toi surtout, épuisée par le jeûne, vêtue si pauvrement, et qui vas t'asseoir sur un pavé de marbre? Ou bien reste ici, vaquer à tes saintes oraisons, ou bien

prends sur tes épaules mon manteau à fourrures pour te garantir du froid.» Zita, ne voulant pas manquer à un office aussi solennel, s'en allait avec le manteau, lorsque le maître lui dit, comme pressentant ce qui allait arriver : « Prends garde, Zita, que tu ne laisses le manteau à un autre, de peur que, s'il est perdu, je n'en souffre du préjudice, et toi de grosses fâcheries de ma part. Elle lui répondit : Ne craignez pas, monsieur, votre manteau vous sera bien gardé.» Entrée dans l'église, elle aperçut un pauvre demi-nu, qui murmurait tout bas, et qui, de froid, claquait des dents. Emue de compassion, Zita s'approche et lui dit : « Qu'avez-vous, mon frère, et de quoi vous plaignez-vous? » Lui, la regardant d'un visage placide, étendit la main et toucha le manteau en question. Aussitôt Zita l'ôte de ses épaules, en revêt le pauvre et lui dit : « Tenez cette pelisse sur vous, mon frère, jusqu'à la fin de l'office, et vous me la rendrez; n'allez nulle part, car je vous mènerai à la maison et vous chaufferai près du feu. » Cela dit, elle alla se mettre à l'endroit où elle priait d'ordinaire. Après l'office et quand tout le monde fut sorti, elle chercha le pauvre partout, au dedans et au dehors de l'église, mais ne le trouva nulle part. Elle se disait à soi-même : « Où peut-il être allé? Je crains que quelqu'un ne lui ait pris le manteau, et que, de honte, il n'ose se présenter à mes yeux. Il paraissait assez honnête, et je ne crois pas qu'il ait voulu attraper le manteau et s'enfuir.» C'est ainsi qu'elle excusait pieusement le pauvre. Mais enfin, ne l'ayant pu trouver, elle revenait un peu honteuse, espérant toujours néanmoins que Dieu apaiserait son maître, ou inspirerait au pauvre de rapporter le manteau. Quand elle fut de retour à la maison, le maître lui dit des paroles très-dures, lui fit de vifs reproches. Elle ne répondit aucun mot ni aucun signe d'impatience, mais, lui recommandant de bien espérer, elle lui raconta comment la chose s'était passée. Il entrevit bien ce qu'il en pouvait être, mais ne laissa pas de murmurer jusqu'au dîner. A la troisième heure, voilà sur l'escalier de la maison un pauvre qui charmait tous les spectateurs par sa bonne mine; et qui portant le manteau dans ses bras, le rendit à Zita, en la remerciant du bien qu'elle lui avait fait. Le maître voyait et entendait le pauvre. Il commençait, ainsi que Zita, à lui adresser la parole, lorsqu'il disparut comme un éclair, laissant dans leurs cœurs une joie inconnue et ineffable, qui les ravit longtemps d'admiration.

ST. ALBERT'S COLLEGE LIBRARY

Quand la bienheureuse Zita fut avancée en âge comme en perfection, les nobles hommes qu'elle servait depuis si longtemps ne se permirent plus de la regarder comme leur servante, mais uniquement comme la servante de Dieu. Ils la laissèrent libre de faire ce qu'elle voudrait, lui fournissant libéralement, comme à une de leurs filles, tout ce qui pouvait lui convenir. Zita, qui aimait la pauvreté volontaire, étant pauvre, l'aima plus encore quand elle ne devait plus manquer de rien; laissée libre de faire ce qu'elle voulait, elle n'en servit pas moins humblement et moins affectueusement ses maîtres; ni l'infirmité de la vieillesse, ni l'infirmité du sexe, ne diminua rien de sa ferveur et de ses austérités. Dieu, qui l'avait comblée de tant de faveurs depuis les premières années de sa vie, l'en combla plus encore vers la fin. Plus elle approchait du terme, plus elle se détachait de la terre et aspirait au ciel. L'an de Jésus-Christ 1272, le 27 avril, un mercredi, à la troisième heure, munie des sacrements de l'Eglise, entourée de pieuses femmes, sans aucun signe de douleur ni d'agonie, les yeux levés au ciel et les mains jointes, elle passa de ce monde à l'autre.

Une étoile brillante parut au-dessus de la ville de Lucques, à la vue de tout le monde. Sa clarté était telle, qu'elle ne put être éclipsée ni par la clarté des autres étoiles ni même par la clarté du soleil. Les enfants, sans que personne leur en eut appris la nouvelle, se mirent à crier incessamment dans les places et dans les rues : « Allons, courons à l'église de Saint-Fridien; car Zita, la sainte est morte! La noble famille de Fatinelli prépara des funérailles convenables. Une multitude innombrable d'étrangers de tout âge et de tout sexe remplit bientôt l'église, le cloître et les placesd'alentour. Tous et chacun, à l'envi l'un de l'autre, s'efforçaient de toucher le corps de la servante de Dieu. Pendant plusieurs jours, impossible au clergé de célébrer l'office funèbre, impossible de procéder à la sépulture : jour et nuit la multitude du peuple se pressait autour du saint corps; chacun voulait avoir quelque relique de ses vêtements, à tel point que, encore que l'on eût soin de les renouveler de temps à autre, elle demeura plusieurs fois demi-nue. Pour que le saint corps ne fût pas mis en pièces, et pour contenir quelque peu la multitude, des hommes pieux et déterminés, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, le transportèrent dans l'enceinte du chœur, dans le cloître, dans

le chapitre, dans le réfectoire, dans la chambre des hôtes et dans d'autres lieux du monastère, l'enfermant dans des caisses de bois. Mais la foule pénétrait partout, et plus d'une fois brisa les caisses.

Des miracles sans nombre vinrent augmenter la dévotion. Les aveugles voyaient, les sourds entendaient, les boiteux marchaient, les muets parlaient, les malades étaient guéris. Enfin le prieur du monastère, de l'avis des personnes sages, particulièrement des frères Prêcheurs et Mineurs, enferma le saint corps dans un sarcophage de pierre. Mais après quelques jours il en découla une liqueur qui ne cessa d'opérer des guérisons. Pour en être témoins, on vit accourir au tombeau de la sainte des cardinaux, des archevêques, des évêques, des princes, des barons, des chevaliers de toutes les parties du monde. Cent cinquante de ces miracles ont été examinés et prouvés juridiquement. Nous n'en citerons qu'un.

Le 23 février 1300, on prit à Capoue un jeune homme appelé Chécus, avec un soi-disant Martin, lesquels cherchaient à vendre une ânesse sur le marché. Cette ânesse fut reconnue et réclamée par un habitant de Sulmone, qui accusait Chécus et Martin de la lui avoir volée. Ils furent arrêtés l'un et l'autre. L'hôte chez lequel ils étaient logés apporta aux juges deux bottines, dans lesquelles se trouvaient sept clefs que Chécus lui avait remises. Les deux individus ainsi suspects furent mis à la question. Martin confessa qu'il avait volé l'ânesse et commis beaucoup d'autres crimes. Chécus soutint d'abord qu'il n'était pas coupable, mais ensuite, vaincu par les tourments, il avoua qu'il avait aidé Martin dans tout ce qu'il venait d'avouer. Ils furent tous deux condamnés à être pendus. L'exécution eut lieu le dernier jour de février. Deux gardes restèrent auprès de la potence depuis le matin jusqu'au soir. Au moment qu'ils s'en retournaient chez eux, ils virent un des pendus qui les suivait, disant : « Sainte Zita, secourez-moi ! » ayant encore les mains garrottées et un bout de corde au cou. Les gardes, ayant peur, se saisirent de Chécus et le ramenèrent au juge. Interrogé sur ce que ce pouvait être, et qui avait coupé la corde, il répondit : « Une certaine dame m'apparut, me soutint les pieds tant que les gardes furent auprès de moi ; mais, quand ils s'en retournèrent, cette dame coupa la corde, et me dit : Va-t-en, va-t-en ! » Il n'avait d'autre mal, sinon que ses jambes étaient enflées

et noires de sang. Il disait que, par la crainte de Dieu et de la bienheureuse Zita, on devait le renvoyer, parce qu'il voulait aller à Lucques se présenter à l'église de la sainte. Le juge voulait lui rendre ses hardes ; mais Chécus les refusa, et dit qu'il voulait aller à Lucques tel qu'il était descendu de la potence, avec la corde au cou et les clefs qu'on lui avait attachées. Les deux gardes, en présence du juge et de plusieurs témoins, prêtèrent serment sur les Evangiles qu'ils avaient gardé les deux pendus depuis le matin jusqu'au soir ; et acte en fut dressé.

Le 25 mars de la même année, Chécus vint à Lucques, présenta au prieur de sainte Zita le susdit acte, avec les clefs et le bout de corde, déposa le tout dans le monastère en présence de plusieurs témoins, devant lesquels il assura plusieurs fois avec serment la vérité de ce qui vient d'être dit, montrant en preuve ses jambes enflées et noires. Il exposa de plus qu'il avait rencontré ledit Martin en route, sans savoir que ce fût un voleur ni que l'ânesse eût été volée ; que c'était à sa prière qu'il avait porté les clefs et les bottines, et à son ordre qu'il les avait remises à l'hôte ; que c'était pour se récupérer de l'argent qu'il avait dépensé pour lui et pour Martin, à la prière de celui-ci, qu'il avait aidé à vendre l'ânesse. Ensuite lui arriva tout ce qui était contenu dans l'acte [1].

La république et cité de Lucques a pris pour sa patronne sainte Zita, la pauvre servante, comme Paris a pris pour sa patrone une humble bergère, et Madrid pour son patron un pauvre laboureur. Sainte Zite ou Zita est honorée le 27 avril.

Le même jour, à Nicomédie, la fête de saint Anthime, évêque et martyr, qui, durant la persécution de Dioclétien, eut la tête tranchée pour la défense du nom de Jésus-Christ. Presque tout son troupeau le suivit, et la plupart de ses diocésains souffrirent la mort avec lui : les uns furent décapités, les autres brûlés ; le juge en mit plusieurs dans des barques, et les fit noyer dans la mer. — A Tarse en Cilicie, les saints Castor et Etienne, martyrs. — A Rome, le décès de saint Anastase, pape, homme très-pauvre au milieu de l'opulence, et d'une vigilance vraiment apostolique, que

[1] *Acta SS.*, 27 april.

Rome, dit saint Jérôme, ne méritait pas de posséder longtemps, de peur que la capitale du monde ne fût ruinée sous un tel pontife; car, peu de temps après sa mort, cette ville fut prise et saccagée par les Goths. — A Bologne, saint TERTULLIEN, évêque et confesseur. — A Bresse, saint THÉOPHILE, évêque. — A Constantinople, saint JEAN, abbé, qui combattit beaucoup sous Léon l'Isaurien pour le culte des saintes images. — A Tarragone, le bienheureux PIERRE ARMENGOL, de l'ordre de Notre-Dame de la Merci : après avoir beaucoup souffert en Afrique pour la délivrance des fidèles captifs, il finit saintement ses jours au monastère de Saint-Marie des Prés. — A Lima, dans le royaume du Pérou, saint TURIBE, archevêque, dont on célèbre la fête le 23 mars.

XXVIIIe JOUR D'AVRIL.

LE BIENHEUREUX AUGUSTIN,

DE L'ORDRE DES ERMITES DE SAINT-AUGUSTIN.

Un ordre religieux qui produisit plusieurs saints personnages vers la fin du treizième siècle, furent les ermites de Saint-Augustin. Voici comme l'on découvrit le principal d'entre eux.

Les frères du couvent de Rosia en Toscane avaient un procès en cour de Rome, pour un certain bien qu'ils étaient près de perdre, et qui contribuait fort à la subsistance de la maison. Parmi eux était un frère lai, arrivé depuis peu et nommé Augustin, qu'on occupait aux plus humbles offices, ne le croyant pas capable de mieux. Frère Augustin, voyant donc les autres troublés pour leur procès, et sachant qu'au fond on leur faisait grand tort, alla trouver leur procureur, et lui demanda en secret de quoi écrire. Le procureur s'en moquait, ne croyant pas même qu'il sût lire; toutefois, comme il persévérait dans sa demande, il lui donna du papier, de l'encre et une plume. Frère Augustin écrivit un mémoire court et solide, qui, ayant été communiqué au procureur de la partie adverse, celui-ci dit : « Celui qui a dressé ce mémoire est ou un diable, ou un ange, ou le seigneur Matthieu de Termes, avec lequel j'ai étudié à Bologne, et qui est mort à la bataille du roi Mainfroi. » Il voulut voir l'auteur du mémoire, et, l'ayant reconnu, touché de son humilité, il l'embrassa tendre-

ment, et ne put retenir ses larmes. Frère Augustin le priait de ne pas troubler son repos en le faisant connaître ; mais il ne put s'y résoudre et dit aux Augustins : « Vous avez là un trésor caché : c'est ici le plus excellent homme du monde, traitez-le comme il mérite ; et, au reste, vous avez gagné votre cause. » Ils commencèrent donc à le respecter ; mais lui rejetait tous les honneurs, et continuait dans ses pratiques d'humilité.

L'humble frère Augustin était en effet le seigneur Matthieu de Termes, né près de Palerme en Sicile, d'une famille noble, originaire de Catalogne. On le fit étudier dès son enfance, et il alla ensuite à Bologne, où, en peu d'années, il parvint au degré de docteur et de professeur en droit civil et canonique. Après quoi il retourna en Sicile, où sa réputation le fit connaître à Mainfroi, qui y régnait alors, en sorte qu'il le fit juge perpétuel de sa cour et son principal ministre d'Etat. En cette élévation, il conserva une grande pureté de mœurs et une parfaite intégrité dans l'administration de la justice. Il accompagnait Mainfroi à la bataille de Bénévent, où ce prince périt ; et comme Matthieu disparut dès lors, on crut qu'il avait été tué en cette occasion ; mais la crainte de la mort l'avait fait fuir et repasser en Sicile.

Il y fut attaqué d'une maladie si violente, qu'il se crut près de mourir ; et, craignant le jugement de Dieu, il promit, s'il revenait en santé, d'entrer aussitôt en religion pour y faire pénitence. Etant guéri et voulant accomplir son vœu, il résolut d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique, et envoya deux de ses valets pour lui amener des frères de cet ordre ; mais ils se méprirent jusqu'à trois fois, et lui amenèrent toujours des Augustins. Enfin il crut que Dieu l'appelait à vivre avec ces derniers ; il leur découvrit son dessein et prit leur habit. Mais il ne leur fit point connaître qui il était ; il cacha sa naissance, sa science, ses grands emplois ; il changea son nom en celui d'Augustin, et se conduisit comme le moindre des frères. Il allait à la quête, lavait la vaisselle et rendait à la maison les services les plus bas ; il observait une exacte pauvreté, se contentait de la nourriture la plus grossière, et ne mangeait qu'une fois le jour.

Après avoir demeuré quelque temps en Sicile, il apprit qu'en Toscane et près de Sienne, il y avait un couvent de l'ordre dans un lieu fort solitaire, dédié à sainte Barbe. Il y passa, par la per-

mission de son supérieur, et y vécut entièrement inconnu, et pratiquant à son ordinaire les exercices les plus humiliants. De là son supérieur le mena au couvent de Rosia, où il fut reconnu de la manière que nous avons vue.

Le bienheureux Clément d'Osimo, qui gouvernait à cette époque l'ordre des ermites de Saint-Augustin, étant venu peu de temps après à Sienne, et ayant appris qui était ce frère Augustin, le choisit pour son compagnon, le conduisit avec lui à Rome, et l'obligea, malgré sa résistance, à recevoir les ordres sacrés. Les constitutions de la congrégation que le bienheureux Clément gouvernait, avaient besoin d'être revues et mises dans un meilleur ordre ; il prit son nouveau compagnon pour collaborateur dans ce travail important. Le pape Nicolas IV occupait alors le Saint-Siége ; il demanda au général des Augustins un religieux capable d'entendre les confessions de la cour pontificale. Le bienheureux Clément lui amena au milieu du consistoire frère Augustin ; les cardinaux, voyant la pauvreté de son habit et l'austérité de son visage, demandaient de quelle forêt on l'avait amené. Il se trouva aux pieds du souverain Pontife, sans savoir de quoi il s'agissait ; mais, voyant que ce Pontife lui imposait les mains pour le faire son confesseur et lui donner l'emploi de pénitencier, il pleura si amèrement, qu'il arracha des larmes au Pape et aux cardinaux. A mesure qu'ils le connurent davantage, ils conçurent pour lui beaucoup d'affection et de respect. Il remplit pendant vingt-deux ans la charge de pénitencier, mais ayant toujours le cœur à sa chère solitude. Son zèle pour la justice l'engageait à user quelquefois envers le Pape et les cardinaux, non-seulement de prière, mais de réprimandes ; et eux les écoutaient patiemment, tant ils avaient de vénération pour lui ; car ses conseils étaient reçus comme venant du ciel.

Le chapitre général des Augustins s'étant réuni l'an 1298 dans la ville de Milan, le saint religieux, quoique absent, fut choisi d'une voix unanime par ses frères pour gouverner la congrégation. Il voulut en vain repousser le fardeau qui lui était imposé ; le pape Boniface VIII, qui régnait alors, lui ordonna de consentir à son élection. Augustin, devenu supérieur général, se montra digne du rang où on l'avait placé malgré lui, il gouverna l'ordre avec beaucoup d'humilité, de fermeté, de zèle et de charité ; mais le

temps de sa supériorité ne fut pas long. Au bout de deux ans, ayant rassemblé le chapitre à Naples, il se démit de sa charge, malgré toutes les instances que les religieux firent près de lui pour qu'il restât plus longtemps à leur tête. Désormais plus libre de suivre son attrait pour la vie solitaire, il se retira avec quelques-uns de ses confrères, dans l'ermitage de Saint-Léonard, près de la ville de Sienne, afin de s'y livrer uniquement à la contemplation. Son séjour dans ce lieu fut une source de bénédictions pour les habitants de Sienne. Enfin, après avoir passé dix ans dans l'ermitage de Saint-Léonard, le bienheureux Augustin fut averti que son pèlerinage sur la terre allait être bientôt terminé ; il tomba en effet gravement malade, et reçut avec une tendre piété les sacrements de l'Eglise. Il rendit son âme à Dieu le 19 mai 1309. Plusieurs miracles opérés à son tombeau et par son intercession portèrent les fidèles à l'honorer comme saint. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial fut autorisé par le pape Clément XIII, le 11 juillet 1759 [1].

Le même jour, à Ravenne, la fête de saint Vital, martyr, père des saints Gervais et Protais, qui, pour avoir enlevé le corps de saint Ursicin, et lui avoir rendu les derniers devoirs, fut pris par le consulaire Paulin, tourmenté cruellement sur le chevalet, puis étendu dans une fosse profonde, où on l'accabla de terre et de pierres : ce fut par ce martyre qu'il alla régner avec Jésus-Christ. — A Milan, sainte Valérie, martyre, femme de saint Vital.— A Altino, saint Marc, que l'apôtre saint Pierre ordonna évêque : il fut le premier qui prêcha l'Evangile aux peuples de la Campagne de Rome, et reçut la couronne du martyre, sous le président Maxime, durant la persécution de Domitien. — A Alexandrie, sainte Théodore, vierge, qui, ayant refusé de sacrifier aux idoles, fut menée dans un lieu infâme ; mais, par une faveur spéciale de Dieu, un chrétien nommé Didyme, changeant d'habits avec elle, la délivra d'un si grand péril : peu de temps après, ils furent tourmentés et couronnés ensemble, durant la persécution de Dioclétien. — Le même jour, saints Aphrodise, Caralippe, Agape et Eusèbe, martyrs. — En Pannonie, saint Pollion, martyrisé sous l'empereur Dioclétien. — A Pruse en Bithynie, les saints martyrs Patrice, évêque, Acace, Ménandre et Polyène. — A Tarazona, en Espagne, saint Prudence, évêque et confesseur. — A Pentina, dans l'Abruzze, saint Pamphile, évêque de Valva, illustre par sa charité envers les pauvres et par le don des miracles. Son corps repose à Sulmone.

[1] Godescard, et *Acta SS.*, 28 april.

XXIXe JOUR D'AVRIL.

SAINT PIERRE DE VÉRONE,

MARTYR.

Pierre était né Vérone de parents hérétiques, comme était presque toute sa famille. Il naquit vers l'an 1206 ; et à l'âge de sept ou huit ans, comme il revenait de l'école, son oncle, qui était hérétique, lui demanda ce qu'il avait appris. L'enfant répondit qu'il y avait appris le symbole, qui porte que Dieu est auteur des choses visibles comme des invisibles. Son oncle lui voulut faire dire que Dieu n'est pas l'auteur des choses visibles ; car ces hérétiques étaient des manichéens ; mais l'enfant demeura ferme à dire ce qu'il avait lu. L'oncle rapporta ce qui s'était passé à son frère, père du petit Pierre, et lui voulut persuader de le retirer de l'école; « car je crains, ajouta-t-il, que, quand il sera plus instruit, il ne passe à la prostituée, l'Eglise romaine, et ne détruise notre religion.» Le père ne laissa pas de faire achever à Pierre l'étude de la grammaire, et, quand il fut plus grand, il l'envoya continuer ses études à Bologne. Là il résista aux tentations contre la pureté, qu'il conserva entière, et entra dans l'ordre des frères Prêcheurs, sous saint Dominique, et par conséquent à l'âge de quinze ou seize ans.

S'étant appliqué à l'étude, il devint prédicateur célèbre par toute la Lombardie, et combattit fortement les hérétiques dont elle était infectée. Le succès de ses discours fut extraordinaire. Il convertit une multitude innombrable de pécheurs dans la Romagne, la Marche d'Ancône, la Toscane, le Bolonais et le Milanais.

Cependant Dieu voulut essayer sa fidélité et le préparer, par les tribulations, à la couronne du martyre. Les premiers coups lui furent portés par ses propres frères. Quelques-uns d'entre eux l'accusèrent d'avoir introduit des étrangers, et même des femmes, dans sa cellule, ce qui était expressément défendu par la règle. C'était une pure calomnie. Le saint tâcha de se justifier ; mais il ne le fit qu'en tremblant et d'une manière si vague, qu'on le crut effectivement coupable. Ses supérieurs lui imposèrent donc une

pénitence ; ils l'interdirent de la prédication, et le reléguèrent au couvent d'Iési, dans la Marche d'Ancône. Il souffrit cette humiliation avec joie, se félicitant de pouvoir imiter celui qui, quoique la sainteté même, avait souffert pour nous des calomnies atroces et des supplices horribles. Son innocence fut enfin découverte. Ses supérieurs le rappelèrent, lui firent satisfaction, et le rétablirent dans l'état où il avait été avant sa disgrâce.

Il reparut dans les chaires chrétiennes avec un nouveau zèle et un nouveau succès. Ses travaux apostoliques étaient partout accompagnés de grâces et de bénédictions. Il pouvait à peine compter les pécheurs qu'il convertissait. Le don des miracles ajoutait beaucoup de force à ses discours et à ses exemples. On avait pour lui la plus profonde vénération. Lorsqu'il paraissait en public, il se faisait un si grand concours autour de lui, qu'il pensa souvent être étouffé. Les uns venaient pour lui demander sa bénédiction, les autres pour lui présenter des malades, afin qu'il les guérît, d'autres pour écouter les instructions qu'il donnait. Dans le Milanais, on allait au-devant de lui avec la croix, la bannière, les trompettes et les tambours ; souvent on le portait sur une espèce de litière, pour empêcher qu'il ne fût écrasé par la foule.

Tout cela porta le pape Grégoire IX à lui donner la commission d'inquisiteur à Milan, en vertu de laquelle, le vendredi 15me de septembre 1234, il ordonna de mettre entre les statuts de cette ville la constitution du Pape contre les hérétiques, conforme au décret du concile œcuménique de Latran. Saint Pierre de Vérone prêcha aussi contre les hérétiques à Florence, et avec tant de force, qu'il engagea plusieurs nobles à prendre les armes pour les chasser de la ville. Il leur donna un étendard marqué d'une croix, et, dans un grand combat à la place de Sainte-Félicité, sur la rivière d'Arno, les catholiques remportèrent la victoire et contraignirent les hérétiques à sortir de Florence. Tel était saint Pierre de Vérone, quand le pape Innocent IV le fit inquisiteur, non-seulement à Crémone, mais à Milan et dans tout le territoire.

Son zèle redoubla dès lors, ainsi que le nombre des prodiges que Dieu opéra pour autoriser son ministère. Telle était sa confiance, que souvent il offrit aux hérétiques de se jeter dans le feu pour preuve de la foi catholique, s'ils voulaient y entrer avec lui. Il disait qu'il ne mourrait que de leur main, et assurait qu'il serait

enterré à Milan. Sa prière ordinaire, à l'élévation de l'hostie, était de ne mourir que pour la foi. Le dimanche des Rameaux, 24me de mars 1252, prêchant à Milan devant près de dix mille personnes, il dit à haute voix : « Je sais certainement que les hérétiques ont concerté ma mort, et qu'ils ont mis de l'argent en dépôt pour cet effet. Mais qu'ils fassent ce qu'ils voudront, je ferai plus contre eux après ma mort que je n'ai fait de mon vivant. » Ensuite il s'en retourna à Côme, où il était prieur.

Les manichéens avaient effectivement formé une conjuration pour faire mourir le saint homme. Ils désignèrent l'un d'entre eux pour exécuter le meurtre. Il se nommait Pierre Basalmo, surnommé Carin, qui choisit pour compagnon Aubertin Porro, surnommé Migniso. Le prix du meurtre était de quarante livres. Les deux assassins se rendirent à Côme, pour épier le moment. Ayant appris un jour qu'il devait partir de Milan, Carin se mit à courir après lui, et il n'eut pas de peine à atteindre le saint homme, qui marchait fort lentement, étant affaibli par une fièvre quarte qu'il avait eu longtemps.

Il le joignit au milieu du chemin, près d'un lieu nommé Barlasine, où son complice Migniso l'attendait. Carin frappa le saint homme sur la tête avec une espèce de hache, qui lui ouvrit le crâne d'une plaie large et profonde, sans qu'il se détournât ni qu'il fît aucun effort pour éviter le coup. Il se recommandait à Dieu et prononçait le symbole, pour la défense duquel il donnait sa vie. Cependant frère Dominique, compagnon du saint martyr, faisait de grands cris et appelait au secours ; mais le meurtrier se jeta sur lui et lui fit quatre blessures, dont il mourut quelques jours après. Puis, voyant que saint Pierre palpitait encore, il prit un couteau dont il lui perça le côté, et l'acheva ainsi. Son corps fut porté d'abord à l'abbaye de Saint-Simplicien, au faubourg de Milan, et le lendemain il fut enterré solennellement dans la ville, à Saint-Eustorge, qui était l'église des frères Prêcheurs.

Peu de temps après, le meurtrier Carin fut arrêté sur quelque indice et mis dans la prison du podestat de Milan ; mais ses officiers, gagnés par argent, le laissèrent évader au bout de dix jours, et le peuple, s'en prenant au podestat, courut à son palais, qui fut pillé, et lui-même accusé au tribunal de l'archevêque, où il fut déposé de sa charge, et eut peine à sauver sa vie. L'archevêque

était Léon de Perège, de l'ordre des frères Mineurs. Le meurtrier Carin s'enfuit à Forli, où, touché de repentir, il entra dans l'ordre des frères Prêcheurs en qualité de frère convers, et finit saintement ses jours.

Comme le saint homme avait prédit, il fit encore plus de miracles après sa mort que pendant sa vie. Le pape Innocent IV en ayant fait faire des informations exactes, il s'en trouva plus que ne portait le bruit commun. Etant donc à Pérouse le 24me de mars 1253, dans la place de l'église des frères Prêcheurs, en présence d'un grand peuple, il le mit solennellement au nombre des saints martyrs. Mais parce que le 6me d'avril, qui fut le jour de sa mort, se rencontre souvent aux fêtes de Pâques, le Pape ordonna que la fête du nouveau saint serait solennisée le 29me d'avril. Plusieurs demeurèrent quelque temps sans célébrer la fête, les uns par négligence, d'autres par mépris ; c'est pourquoi le Pape ordonna à tous les fidèles de la solenniser avec l'office à neuf leçons, excepté dans les églises où l'on n'a pas accoutumé de faire de si longs offices dans le temps pascal. La constitution est du 8me d'août de l'année suivante 1254 [1].

Le même jour, à Paphos en Chypre, saint Tychique, disciple de l'apôtre saint Paul, que ce grand apôtre appelle dans ses épîtres, son cher frère, un ministre fidèle, et son compagnon dans le Seigneur. — A Cirthe, en Numidie, les saints Agape et Secondin, qui, après un long exil dans cette ville, ajoutèrent à la dignité du sacerdoce la gloire d'un éclatant martyre. Ils souffrirent durant la persécution de Valérien, qui fut celle où les païens firent leurs plus grands efforts pour faire perdre la foi aux justes. Avec eux endurèrent la mort les saints Emilien, soldat, Tertulle et Antoinette, vierges, consacrées à Dieu, et une femme avec deux enfants qui étaient jumeaux. — Le même jour, sept voleurs, que saint Jason avait convertis à Jésus-Christ, et qui parvinrent à la vie éternelle par la voie du martyre. — A Bresse, saint Paulin, évêque et confesseur. — A Clugni, saint Hugues, abbé. — Au monastère de Molême, saint Robert, premier abbé de Cîteaux.

[1] *Acta SS.*, et Godescard, 29 avril.

XXXe JOUR D'AVRIL.

SAINTE CATHERINE DE SIENNE,

VIERGE.

Vers le milieu du quatorzième siècle, dans la ville de Sienne, si féconde en saints personnages, vivait un homme pieux, simple et droit, nommé Jacques, surnommé Benincasa, teinturier de profession ; sa femme, nommée Lapa, quoiqu'elle fût sans ombre de malice, soignait cependant si bien les affaires de la maison, qu'ils jouissaient d'une honnête aisance. Dieu bénit leur mariage ; ils eurent vingt-cinq enfants, dont plusieurs jumeaux ; ils les élevèrent dans la crainte et l'amour de Dieu. Jamais, dans cette nombreuse famille, on ne se permettait une parole qui pût offenser Dieu ou le prochain. Le père donnait l'exemple. Un de ses concitoyens cherchait à le ruiner par des calomnies : jamais cependant il ne put souffrir qu'on en dît du mal en sa présence. Comme sa femme s'en plaignait amèrement, il lui dit avec douceur : «Laisse-le tranquille, ma chère, Dieu lui fera connaître son tort, et il deviendra notre défenseur. » Ce que l'événement vérifia dans la suite.

L'effet de ce bon exemple fut tel sur tous les enfants de la maison, particulièrement sur les filles, qu'elles ne pouvaient ni dire ni entendre une parole indécente. Une d'elles, nommée Bonaventura, ayant épousé un jeune homme qui avait perdu son père et sa mère, fut bien scandalisée de lui entendre proférer, ainsi qu'à ses camarades, des propos déshonnêtes. Elle en conçut une si grande tristesse, qu'elle en tomba malade, et dépérissait à vue d'œil. Son mari lui en ayant demandé la cause, elle lui répondit sérieusement : « Dans la maison de mon père, je n'ai pas été accoutumée à entendre des propos comme j'en entends ici chaque jour, je n'ai pas été élevée de cette manière par mes parents. Sachez donc pour certain que si vous n'ôtez de cette maison tous ces vilains discours, vous me verrez bientôt morte. » Le mari, bien étonné et en même temps bien édifié, prit aussitôt des mesures pour que sa femme n'entendît plus rien qui pût lui causer de la

peine. La modestie du beau-père corrigea ainsi toute la maison du gendre.

Parmi les derniers enfants de cette nombreuse famille, furent deux filles jumelles, qui naquirent en 1347 ; au baptême, l'une fut nommée Jeanne, l'autre Catherine. Jeanne quitta cette terre peu de jours après, avec l'innocence baptismale; Catherine fut nourrie par sa mère même, avec beaucoup d'affection. C'est la célèbre sainte Catherine de Sienne, le prodige de son siècle et de beaucoup d'autres.

Dès qu'elle put marcher seule, sa mère eut de la peine à la garder à la maison. Dieu l'avait prévenue dès lors de tant de grâces, que chacun se sentait heureux de la voir et de l'entendre. C'était donc à qui des voisins ou des parents l'emmènerait chez soi, pour jouir de cette consolation spirituelle. Vers l'âge de cinq ans, ayant appris la Salutation angélique, elle la redisait avec amour ; bien des fois en montant et en descendant les escaliers, elle fléchissait le genou à chaque degré et saluait la sainte Vierge.

Vers l'âge de six ans, comme elle revenait d'auprès de sa sœur Bonaventura avec son petit frère Etienne, Notre-Seigneur lui apparut au-dessus de l'église des frères Prêcheurs, assis sur un trône, avec la tiare sur la tête, et accompagné de saint Pierre et de saint Paul, ainsi que saint Jean l'Evangéliste. Cette vue arrêta Catherine immobile au milieu de la place ; elle contemplait avec un amour ineffable le Sauveur, qui la bénit avec tendresse par le signe de la croix. Son petit frère, qui avait continué son chemin, voyant qu'elle ne le suivait point, revint sur ses pas, la trouva immobile à la même place, l'appela vainement, et enfin l'entraîna de force. Alors, se réveillant comme d'un profond sommeil, elle abaissa les yeux et dit : « Ah ! si tu voyais ce que je vois, tu ne m'empêcherais pas de jouir de ce bonheur. » Elle porta de nouveau les yeux en haut, mais la vision avait disparu, de quoi elle pleura beaucoup. C'est elle-même qui, dans un âge plus avancé, raconta ce fait à son confesseur et son biographe.

Dès lors elle entra comme dans l'âge mûr ; on ne vit plus en elle rien de l'enfance. Dieu la prévenait de jour en jour de grâces plus singulières. Ainsi, comme elle le confessa humblement à son guide spirituel, elle apprit alors, non par la lecture, mais par l'infusion de l'Esprit-Saint, les vies des Pères du désert, les ac-

tions de quelques autres saints, notamment de saint Dominique, et elle en conçut un si grand désir de les imiter, qu'elle ne pouvait plus penser à autre chose. Elle cherchait les lieux retirés, et se donnait secrètement la discipline avec une petite corde. La prière et la méditation remplaçaient tous les amusements. Contre l'habitude des enfants, tous les jours elle mangeait et parlait moins. Son exemple attira plusieurs compagnes de son âge, qui se retiraient avec elle dans un coin de la maison, pour écouter ses ferventes paroles, se donner la discipline et réciter un certain nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

Alors lui arriva un fait dont fut souvent témoin sa mère, qui le raconta elle-même à l'auteur de sa vie. Bien des fois, quand elle montait ou descendait les escaliers de la maison paternelle, elle paraissait visiblement transportée par les airs, sans que ses pieds touchassent les degrés. Ce que voyant, sa mère tremblait qu'elle ne vînt à tomber. Cela arrivait surtout quand elle voulait fuir la compagnie, particulièrement les jeunes gens d'un autre sexe.

Elle était dans sa sixième année, quand elle sentit un vif désir d'imiter les solitaires d'Egypte. Ne sachant comment s'y prendre, elle sortit par une porte de la ville et vint à une grotte, où elle fut ravie en extase. Elle y connut qu'elle ne devait pas encore quitter la maison paternelle, mais y pratiquer la mortification, pour l'amour du Sauveur crucifié. Revenue à elle et se voyant seule et loin de la ville, elle eut peur que ses parents ne la crussent perdue, elle se recommanda au Seigneur, qui la transporta par les airs à la porte de Sienne. Elle rentra promptement à la maison, où l'on crut qu'elle revenait de chez sa sœur mariée. En sorte que cet événement demeura inconnu, jusqu'à ce que dans un âge avancé elle le découvrit à ses confesseurs, du nombre desquels fut le biographe qui le raconte.

Elle était dans sa septième année, quand, après avoir beaucoup prié la reine des vierges et des anges, elle fit vœu de virginité. A genoux dans un lieu solitaire, elle fit cette prière à haute voix : «Bienheureuse et très-sainte Vierge, qui, la première entre toutes les femmes, avez consacré par un vœu la perpétuelle virginité au Seigneur, qui vous a fait la grâce incomparable de devenir la mère de son Fils unique, je supplie votre ineffable piété, que, sans faire attention à mes mérites ni considérer ma petitesse, vous daigniez

me faire la grâce de me donner pour époux celui que je désire de tout mon cœur et de toute mon âme, votre Fils adorable, notre unique Seigneur Jésus-Christ, et je vous promets, à lui et à vous, que jamais je n'admettrai d'autre époux, et qu'à toujours je lui garderai, selon mes petits moyens, une virginité sans tache. » Après avoir fait ce vœu, elle redoubla de ferveur et d'austérités ; elle s'abstint de manger de la chair, autant qu'elle put sans se faire remarquer. Elle conçut une dévotion spéciale pour les saints qui ont travaillé au salut des âmes. Ayant appris que saint Dominique avait fondé à cet effet l'ordre des frères Prêcheurs, elle eut pour cet ordre un si grand respect, que quand des frères Prêcheurs passaient devant la maison, elle allait baiser dévotement la trace de leurs pas. Elle eut même l'idée de prendre des habits d'homme, comme autrefois sainte Euphrosyne, et d'entrer dans cet ordre pour travailler aussi au salut des âmes. Dieu contentera son zèle d'une autre manière [1].

Elle n'avait pas encore dix ans, lorsque sa mère lui dit un jour : « Va à l'église paroissiale, et prie notre curé de dire la messe en l'honneur de saint Antoine, avec tel nombre de cierges et tel argent pour offrande. » Catherine fit avec joie ce que lui avait commandé sa mère ; mais elle eut la dévotion d'entendre la messe. La mère, qui trouvait le temps un peu long, lui dit au retour, suivant la coutume du pays : « Maudites soient les mauvaises langues, qui disaient que tu ne reviendrais plus ! »

Catherine garda un moment le silence, ensuite, prenant sa mère à part, elle lui dit humblement : « Madame ma mère, si je manque ou transgresse vos ordres, frappez-moi comme il vous plaira, afin que je sois plus attentive une autre fois, parce que cela est digne et juste ; mais je vous supplie, ne veuillez plus, à propos de mes manquements, maudire qui que ce soit, ni bon, ni mauvais, parce que cela ne convient pas à votre grand âge, et que c'est pour mon cœur une affliction extrême. » La mère, surprise au delà de tout ce qu'on peut dire, de voir une si petite enfant la reprendre avec une si grande sagesse, lui dit néanmoins : « Pourquoi donc êtes-vous restée si longtemps ? — C'est, répondit-elle,

[1] *Acta SS.*, 30 april. *Vita S. Cath. Sen. Auctore Raimondo Capuano*, c. I.

que j'ai entendu la messe pour laquelle vous m'avez envoyée; après quoi je m'en suis revenue sans m'arrêter nulle part. » La mère, encore plus édifiée de sa fille, raconta le tout au père, qui en rendit grâces à Dieu, et considérait la chose sans rien dire.

Lorsque Catherine fut parvenue à l'âge de douze ans, la famille, qui ne soupçonnait pas son vœu, pensait à la marier. La mère espérait pour elle un parti fort avantageux, à cause de sa vertu et de sa sagesse; mais elle aurait voulu qu'elle soignât un peu plus sa toilette. Catherine, qui ne cherchait qu'à plaire à l'époux invisible que déjà elle avait choisi, s'y refusa longtemps. Mais enfin sa sœur Bonaventura, qu'elle aimait avec tendresse, l'en ayant priée instamment, elle s'y prêta quelque temps par complaisance. Bientôt elle s'en repentit comme d'une faute énorme, comme ayant aimé sa sœur plus que Dieu. Ce regret fut d'autant plus vif, que la sœur bien-aimée vint à mourir peu après.

Les parents n'insistèrent que plus vivement pour qu'elle consentît à prendre un mari convenable. Comme ils ne purent la persuader, ils engagèrent un frère Prêcheur, grand ami de la famille, à lui parler dans leur sens. Le religieux, ayant entendu Catherine, lui conseilla de se couper les cheveux, pour montrer à ses parents que sa résolution était immuable : ce qui les porterait peut-être à cesser leurs instances. A l'instant même, elle se coupa les cheveux, qu'elle avait fort beaux. Sa mère, ses frères, son père, s'en étant aperçus, se recrièrent contre elle plus que jamais, disant : « Tu as beau faire, tes cheveux repousseront malgré toi : dût ton cœur en rompre, tu prendras un mari ; nous ne te laisserons aucun repos, que tu n'y consentes. »

Il fut alors décidé d'un commun accord, que Catherine n'aurait plus de lieu retiré pour vaquer à la prière, mais qu'elle serait constamment occupée aux travaux de la cuisine ; à quoi l'on ajoutait chaque jour des paroles de reproches et de mépris, pour lui faire changer de résolution, d'autant plus qu'on lui avait trouvé un jeune homme fort convenable. Ce fut en vain. Privée de sa cellule extérieure, Catherine, inspirée par l'esprit de Dieu, se bâtit une cellule intérieure au fond de son âme. Là elle priait, là elle s'unissait à son divin époux, malgré tout le tracas de la cuisine. Elle imagina un moyen plus merveilleux encore : elle se représenta Jésus-Christ dans son père, la sainte Vierge dans sa

mère, les apôtres et les disciples dans ses frères et les autres personnes de la maison ; dans cette pensée, elle les servait avec un empressement et une joie qui excitaient l'admiration de tout le monde. Un autre bien lui arrivait de là : en servant ainsi les autres, elle méditait continuellement sur son céleste époux, qu'elle servait en eux ; la cuisine devint pour elle comme un sanctuaire, et, en servant ceux qui étaient à table, toujours elle nourrissait son âme de la présence du Sauveur. Ses frères voyant tout cela, se disaient entre eux : « Nous sommes vaincus ? » Le père, qui était plus pacifique et considérait avec attention tout ce qu'elle faisait, se convainquit de plus en plus qu'elle était conduite par l'Esprit-Saint, et non par aucune légèreté de jeunesse.

Enfin Catherine, ayant connu dans une vision que Dieu l'appelait au tiers ordre de Saint-Dominique, assembla le jour même ses parents et ses frères, et leur parla en ces termes : « Depuis longtemps vous avez résolu entre vous, ainsi que vous avez dit, de me donner en mariage à un homme corruptible et mortel. Quoique j'y eusse une répugnance extrême, comme vous avez pu le voir par bien des signes, toutefois, pour le respect que Dieu m'ordonne de témoigner à mes parents, je ne me suis point expliquée clairement jusqu'ici. Mais maintenant, comme ce n'est plus le temps de se taire, je vous découvrirai nettement mon cœur et ma résolution, résolution que j'ai prise et confirmée, non depuis peu, mais depuis mon enfance. Sachez donc que, dans mon enfance même, j'ai fait vœu de virginité, non pas en enfant, mais après une longue délibération et pour une grande cause : je l'ai fait au Sauveur du monde, mon Seigneur Jésus-Christ, et à sa très-glorieuse mère ; je leur ai promis que jamais je n'accepterais d'autre époux que le Seigneur lui-même. Or, maintenant que, par la volonté du Seigneur, je suis parvenue à un âge et à une connaissance plus parfaits, sachez que mon esprit y est tellement affermi, que vous amolliriez plutôt les pierres que de détacher mon cœur de cette sainte résolution. Plus vous y travailleriez, plus vous y perdriez votre temps. C'est pourquoi je vous conseille à tous de renoncer absolument au dessein de me marier, parce qu'en cela je n'entends nullement faire votre volonté ; car je dois obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Si donc vous voulez m'avoir dans votre maison telle que je suis, fût-ce comme votre servante, je suis

prête à vous obéir avec joie dans ce que je saurai et pourrai. Que si, à cause de cela, vous êtes résolus à me chasser de votre maison, vous saurez que mon cœur ne déviera jamais en rien de sa résolution; car j'ai un époux si riche et si puissant, qu'il ne permettra pas que je vienne à défaillir en manière quelconque; mais, sans aucun doute, il me procurera le nécessaire. »

A ces mots, tous les assistants, le père, la mère, les frères, se mirent à pleurer et à sangloter, sans que pas un pût faire de réponse. A la fin, le père, qui aimait tendrement Catherine et avait observé avec plus d'attention toute sa conduite, lui répondit : « A Dieu ne plaise, très-douce fille, que nous voulions en aucune manière nous opposer à la volonté divine, de laquelle nous voyons que procède votre sainte résolution. Comme nous avons appris par une longue expérience, et que nous savons à cette heure manifestement que vous y êtes portée, non par légèreté de jeunesse, mais par l'amour divin, accomplissez librement votre vœu. Faites comme vous jugerez à propos et comme l'Esprit-Saint vous enseignera. Nous ne vous détournerons plus de vos saintes œuvres, ni ne vous empêcherons en rien dans vos vertueuses pratiques; toutefois, priez sans cesse pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de votre époux, que, dans un âge aussi tendre, vous avez choisi par sa grâce. »

Puis, se tournant vers sa femme et ses fils, il ajouta : « Que personne ne fasse plus de peine à ma très-chère fille; que nul n'ose l'empêcher en façon quelconque; permettez-lui de servir librement son époux, et de prier pour nous sans cesse. Jamais nous ne trouverons une alliance pareille à celle-ci, et nous n'avons point à nous plaindre, si, pour un homme mortel, nous recevons un Dieu et homme immortel. » Le père ayant ainsi parlé, Catherine remercia humblement sa famille, et Dieu beaucoup plus encore[1].

Devenue ainsi libre, la sainte suivit l'attrait intérieur qui la portait à toutes les œuvres de charité et de mortification. Elle faisait aux pauvres d'abondantes aumônes, son père lui ayant laissé pleine liberté à cet égard; elle servait les malades, elle consolait les prisonniers et tous les malheureux. Rarement elle se permet-

[1] *Acta SS.*, 30 april. *Vita S. Cath. Sen., auctore Raimondo Capuano*, c. II.

tait l'usage du pain; sa nourriture ordinaire consistait en des herbes bouillies, sans aucun assaisonnement. Elle portait le cilice avec une ceinture de fer garnie de pointes aiguës. Elle dormait peu, et prenait sur des planches nues le repos qu'elle ne pouvait refuser à la nature. Ses macérations étaient accompagnées d'une humilité profonde, d'une obéissance entière et d'un parfait renoncement à sa propre volonté. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle commença ce genre de vie. Dieu l'affligea de diverses maladies, que les remèdes des médecins ne firent qu'empirer. Les douleurs qu'elle souffrait n'altérèrent jamais la tranquillité de son âme; elle les regardait comme des moyens d'expier ses péchés et de purifier les affections de son cœur.

En 1365, elle prit l'habit du tiers ordre de Saint-Dominique dans un couvent qui était attenant à l'église des Dominicains. Elle était alors dans la dix-huitième année de son âge. Son plus grand plaisir était de rester renfermée dans sa cellule et de vaquer à la prière. Ses mortifications n'eurent plus de bornes. Elle garda pendant trois ans un silence qu'elle n'interrompait que pour parler à Dieu ou à son directeur. L'exercice de la contemplation lui emportait une bonne partie des jours et des nuits. Elle en retira de grandes lumières surnaturelles, un amour tendre pour Dieu et un zèle ardent pour la conversion des pécheurs.

Le Sauveur s'étant un jour montré à elle pendant la prière, elle en eut d'abord beaucoup de crainte, et finit par lui demander comment elle pourrait distinguer sûrement une vision ou apparition qui viendrait réellement de Dieu, d'avec celle qui viendrait de l'ennemi. Le Sauveur fit cette réponse : « Il me serait facile d'instruire votre âme par inspiration, à discerner de prime abord entre l'une et l'autre. Mais, pour que cela serve et aux autres et à vous, je vous enseignerai en paroles. Les docteurs que j'ai instruits moi-même enseignent, et c'est vrai, que ma vision commence avec la crainte, mais qu'ensuite elle donne toujours une sécurité plus grande; elle commence avec une certaine amertume, mais devient toujours plus douce. C'est tout l'opposé avec la vision de l'ennemi. Dans le commencement, elle donne, ce semble, une certaine joie, sécurité ou douceur; mais toujours, en suivant, la crainte et l'amertume croissent continuellement dans l'esprit de qui voit. Cela est très-vrai, parce que mes voies diffèrent de la même manière de

ses voies. Car la voie de la pénitence et de mes commandements paraît d'abord âpre et difficile ; mais, plus on y avance, plus elle devient douce et facile. Au contraire, la route des vices paraît d'abord très-agréable ; mais, en avançant, elle devient toujours plus amère et plus funeste.»

Le Sauveur ajouta : « Mais je veux vous donner un autre signe plus infaillible et plus certain. Tenez pour indubitable que, comme je suis la vérité même, toujours de mes visions il résulte dans l'âme une plus grande connaissance de la vérité. Or, la connaissance de la vérité lui est plus nécessaire par rapport à moi et par rapport à elle, afin qu'elle me connaisse et qu'elle se connaisse ; d'où il arrive qu'elle se méprise et qu'elle m'honore, ce qui est le propre de l'humilité. Donc, il est nécessaire que, par l'effet de mes visions, l'âme devienne plus humble, se connaissant mieux elle-même, et, par là, se méprisant davantage. Le contraire a lieu dans les visions de l'ennemi. Comme il est le père du mensonge et le roi sur tous les enfants de l'orgueil, et qu'il ne peut donner que ce qu'il a, toujours de ses visions il résulte dans l'âme la propre estime et la présomption, ce qui est le propre de l'orgueil, et elle demeure enflée et gonflée de vent. En vous examinant donc bien vous-même, vous pourrez conclure d'où procède la vision, de la vérité ou du mensonge, parce que la vérité rend toujours l'âme humble, tandis que le mensonge la rend superbe [1]. »

Une autre fois, pendant que la sainte était en prière, le Sauveur lui apparut et lui demanda : « Sais-tu bien, ma fille, qui tu es et qui je suis? Si tu sais ces deux choses, tu seras bienheureuse. Tu es qui n'est pas, je suis qui suis. Si tu as cette connaissance dans ton âme, jamais l'ennemi ne pourra te tromper, et tu éviteras tous ses piéges ; tu ne consentiras jamais à aucune chose contre mes commandements, et vous acquerrez sans peine toute grâce, toute vérité et toute gloire [2]. »

Le biographe de sainte Catherine de Sienne, qui fut en même temps un de ses directeurs spirituels, admire avec justice cette oraison à la fois simple et sublime. Car elle renferme en deux mots ce qu'il y a de plus élevé dans Platon, qui définit Dieu *ce qui*

[1] *Vita S. Cath. Sen., auctore Raimondo Capuano*, c. v, n. 58. — [2] C. vi, n. 92.

est, et la créature *ce qui n'est pas ;* idée qui semble empruntée de l'Ecriture sainte, où Dieu se définit lui-même *Celui qui est*, et où David dit à Dieu : *Voilà que ma substance est devant vous comme un rien*. Ce sublime résumé de la sagesse divine et humaine, devenu l'oraison familière d'une jeune fille de teinturier, nous paraît à elle seule une preuve évidente d'une illumination surnaturelle et divine.

Catherine ne jouissait pas toujours de ces consolations célestes ; Dieu la soumit à de rudes épreuves sur sa demande même. Plusieurs jours de suite, elle demanda au Seigneur la vertu de force. Le Seigneur, qui lui avait inspiré cette demande, lui fit cette réponse : « Ma fille, si vous voulez acquérir la vertu de force, il faut que vous m'imitiez. Car, quoique je pusse par la vertu divine anéantir même toutes les puissances aériennes, ou les vaincre d'une autre manière, voulant, toutefois, par mes actions humaines, vous donner l'exemple, j'ai voulu ne les vaincre que par le moyen de la croix, pour vous enseigner par la parole des faits. Si donc vous voulez devenir forts pour vaincre toute puissance hostile, prenez la croix pour votre rafraîchissement, comme j'ai fait, moi qui, suivant l'apôtre, ai couru avec allégresse à la croix, cette croix si humiliante et si dure; c'est-à-dire, préférez les peines et les afflictions, non-seulement pour les porter avec patience, mais les embrasser comme des rafraîchissements. Et c'en st de véritables; car plus vous en souffrez à cause de moi, pluss evous me devenez conformes. Que si vous me devenez conforme par les souffrances, il s'ensuit nécessairement, selon la doctrine de mon apôtre, que vous me serez semblables et en grâce et en gloire. Prends donc, ma fille, à cause de moi, ce qui est doux pour amer, et ce qui est amer pour doux; et ne doute pas qu'ensuite tu ne sois forte à toutes choses. » Catherine prit dès lors une si ferme résolution de mettre sa joie dans les peines, que rien au monde ne lui faisait tant de plaisir que de souffrir, et que sans afflictions la vie lui eût paru insupportable.

Quelque temps après, comme autrefois saint Antoine, elle se vit assaillie d'horribles tentations. Nuit et jour une multitude d'esprits immondes l'obsédaient de pensées et d'imaginations abominables, représentant même quelquefois devant elle les gestes et les actes les plus lascifs, et la sollicitant, par des paroles sédui-

santes, de manquer à son vœu. Comme une chaste épouse qui ne répond pas un mot à l'adultère, mais s'en détourne, ainsi Catherine ne répondait pas un mot aux sollicitations impures des démons, mais s'appliquait avec plus de fidélité que jamais à la prière et à la mortification. Seulement, quand les ennemis l'attaquaient sur la persévérance, elle disait : « Je mets ma confiance en notre Seigneur Jésus-Christ, et non pas en moi. » Ces tentations durèrent plusieurs jours ; elles étaient moins violentes à l'église, mais redoublaient dans la cellule.

Un jour que Catherine était prosternée en oraison, un rayon de l'Esprit-Saint éclaira son intelligence ; elle se ressouvint comment, peu auparavant, elle avait demandé au Seigneur le don de la force, et quelle instruction elle en avait reçue ; elle comprit le mystère de ces tentations, et, réjouie au dedans, elle résolut de supporter avec joie toutes ces peines tant qu'il plairait à son époux. Alors un des esprits immondes lui dit : « Que feras-tu, misérable? passeras-tu toute ta vie dans cette misère? Jamais nous ne cesserons de te tourmenter, jusqu'à ce que tu consentes à nos désirs. » Elle répondit avec assurance au tentateur : « J'ai choisi les peines pour mon rafraîchissement ; il ne m'est pas difficile, mais agréable même, de souffrir ces peines et d'autres pour le nom du Sauveur, tant qu'il plaira à sa Majesté. » A ces mots, les démons se retirèrent confus ; une lumière d'en haut éclaira toute la cellule, et au milieu de la lumière apparut le Sauveur crucifié comme quand il est entré dans l'éternel sanctuaire. Il dit à la vierge : « Tu vois, ma fille, combien j'ai souffert pour toi ; n'aie donc pas de peine à souffrir pour moi. »

Bientôt il s'approcha d'elle sous une autre forme, pour la consoler et l'entretenir de son triomphe. « Ah ! s'écria-t-elle, où étiez-vous, Seigneur, pendant que mon cœur était vexé de tant de turpitudes? Il répondit : J'étais dans ton cœur. — Mais, reprit-elle, sauf toujours le respect dû à votre vérité et à votre Majesté, comment puis-je croire que vous habitiez dans mon cœur, alors qu'il n'était rempli que des pensées les plus sales et les plus honteuses? — Mais, demanda le Sauveur, ces pensées ou ces tentations causaient-elles dans votre cœur de la joie ou de la tristesse, du plaisir ou de l'affliction? — Ah ! Seigneur, la tristesse et l'affliction la plus grande. — Or, dit le Sauveur, qui est-ce qui faisait que vous

étiez triste, si ce n'est moi qui étais au milieu du cœur? Si je n'y avais pas été, ces pensées auraient pénétré ton cœur, et tu y aurais pris plaisir; mais ma présence en causait ce déplaisir dans ton cœur; et comme vous vouliez les repousser bien loin, vous étant extrêmement déplaisantes, et que vous ne le pouviez pas selon votre désir, vous vous en attristiez et vous en affligiez. Mais c'est moi qui faisais tout cela, moi qui défendais votre cœur tout entier contre les ennemis, cachés au dedans, et permettant que vous fussiez troublée au dehors, autant qu'il était expédient pour votre salut. Mais lorsque fut accompli le temps marqué par moi pour le combat, j'ai envoyé mes rayons au dehors; aussitôt les ténèbres infernales s'enfuirent, parce qu'elles ne peuvent subsister avec la lumière. Car, que ces peines vous fussent salutaires pour acquérir la force, et qu'il fallût les supporter avec joie, qui vous en a instruite en dernier lieu, si ce n'est mon rayon? Et parce que vous vous êtes offerte cordialement à porter ces peines, elles ont été librement enlevées par la manifestation de ma présence; car ma complaisance est, non pas dans les peines, mais dans la volonté de qui les supporte avec courage.

« Pour que vous compreniez ceci plus parfaitement et plus agréablement, je vous en donne un exemple dans mon corps même; car qui aurait cru que mon corps, lorsqu'il souffrait si cruellement, qu'il mourait sur la croix et ensuite gisait inanimé, eût toujours en lui une vie latente et qui lui était unie d'une manière indissoluble? Non-seulement les étrangers et les pervers, mais les apôtres même, qui avaient été si longtemps avec moi, ne purent le croire; tous ils perdirent la foi et l'espérance. Et cependant, quoique très-véritablement mon corps ne vécût pas de la vie qu'il recevait de son âme propre, il avait cependant avec lui et unie à lui une vie sans terme, de laquelle vivent tous les êtres vivants; par la vertu de laquelle, au temps marqué de toute éternité, l'esprit propre à ce corps lui fut réuni, avec une communication de vie et de vertu beaucoup plus grande qu'auparavant, savoir, l'immortalité, l'impassibilité et les autres dons surnaturels. Ainsi donc, la vie, la nature divine, unie à mon corps, est demeurée latente quand elle a manifesté sa vertu. Or, vous ayant créés à mon image et à ma ressemblance, et vous étant devenu semblable en prenant votre nature, je ne cesse jamais de vous assimiler à moi, autant

que vous en êtes capables ; et ce qui alors eut lieu dans mon corps, je m'applique à le renouveler dans vos âmes pendant que vous êtes dans la voie. Vous donc, ma fille, qui, par ma vertu et non par la vôtre, avez combattu fidèlement, vous en avez mérité une grâce plus grande ; c'est pourquoi, désormais, je me montrerai à vous plus fréquemment et plus familièrement [1]. »

Une de ces manifestations merveilleuses fut la suivante. Depuis longtemps la vierge fidèle demandait à son divin époux qu'il lui augmentât la foi, qu'il lui donnât une foi parfaite, afin qu'elle lui fût unie d'une manière plus intime et plus indissoluble. Le Seigneur lui répondait par cette parole, qu'il avait déjà dite par le prophète Osée : « Je te rendrai mon épouse par une foi inviolable. » A l'approche du carême, comme elle renouvelait sa prière avec les plus vives instances, le Seigneur lui dit : Puisque vous avez renoncé pour l'amour de moi à toutes les vanités, et que, méprisant les plaisirs de la chair, vous avez fixé le plaisir de votre cœur en moi seul, aujourd'hui, pendant que le reste de votre famille se réjouit dans les festins, j'ai résolu de célébrer solennellement avec vous les fiançailles de votre âme, et, comme j'ai promis, vous rendre mon épouse par une foi inviolable. » Il parlait encore, quand parut la sainte Vierge, sa mère, saint Jean l'Evangéliste, l'apôtre saint Paul et saint Dominique, avec le prophète David tenant en sa main le psaltérion. Pendant qu'il en tirait les sons les plus harmonieux, la mère de Dieu prit la main droite de l'humble vierge, et, en étendant les doigts vers son fils, elle le suppliait de vouloir bien la prendre pour épouse fidèle. Le Fils, y acquiesçant avec une extrême bienveillance, lui mit au doigt annulaire un anneau d'or orné de quatre perles et d'un diamant, et dit : « Voici que je te prends pour épouse, moi ton créateur et ton sauveur, par une foi qui se conservera toujours inviolable. Désormais, ma fille, fais avec courage et sans délai ce que ma providence te conduira à faire ; armée de la force de la foi, tu vaincras tous tes adversaires. » A ces mots la vision disparut. L'anneau resta au doigt de la vierge, mais visible à elle seule, comme elle le confessa souvent à son directeur et biographe.

C'était Raymond de Capoue, frère Prêcheur, et depuis général

[1] *Vita*, c. VII, n. 103-111.

de l'ordre. Il confesse ingénument que bien des fois il fut tenté de ne pas croire aux visions et aux extases dont elle lui rendait compte. «Je cherchais de toutes manières à découvrir si ces choses venaient de Dieu ou d'ailleurs, si elles étaient vraies ou feintes. Car je me souvenais avoir rencontré surtout plus d'une femme à tête faible et facilement séduite par l'ennemi, comme notre première mère à tous. Dans cette anxiété, comme je demandais à Dieu de me diriger lui-même, il me vint en pensée que, si j'obtenais par les prières de Catherine une grande et extraordinaire contrition de mes péchés, ce serait une marque certaine que tout son état procédait de l'Esprit-Saint ; car nul ne peut avoir cette contrition que par le Saint-Esprit. Je lui dis donc de demander pour moi au Seigneur le pardon de mes péchés. Elle répondit qu'elle le ferait volontiers ; mais, répliquai-je, mon désir ne sera satisfait que quand j'aurai sur cette indulgence une bulle comme de Rome. Elle sourit et demanda quelle bulle je voulais avoir là-dessus. Je répondis : Une grande et extraordinaire contrition de mes péchés. Elle assura aussitôt qu'elle le ferait, et sans aucun doute. Il me sembla que dans ce moment elle voyait toutes mes pensées. C'était au soir. Le lendemain, je me trouvai malade, ayant à mes côtés un frère. Quoiqu'elle fût plus malade que moi, elle vint me rendre visite avec une de ses compagnes. Suivant sa coutume, elle se mit à parler de Dieu et de notre ingratitude, à nous, qui offensons un si grand bienfaiteur. Pendant qu'elle parlait, il me vint une si claire vue de mes péchés, que je me voyais indubitablement digne de mort aux pieds du juste juge, qui toutefois, par miséricorde, non-seulement me délivrait de la mort, mais me couvrait de ses vêtements et me prenait à son service. Cette considération ou plutôt cette vue manifeste me fit pleurer, sangloter, rugir même, au point de me faire craindre que mon cœur et ma poitrine ne vinssent à se rompre. La sainte se tut, me laissant pleurer et sangloter à mon aise. Quelques moments après, étonné d'une nouveauté pareille, je me rappelai la demande que je lui avais faite la veille, avec sa promesse. Je lui dis aussitôt : — Est-ce là la bulle que j'ai demandée ? C'est cela, répondit-elle, souvenez-vous des dons de Dieu ; et à l'instant elle se retira. Je restai avec mon compagnon, également édifié et réjoui. Je prends Dieu à témoin que je ne dis pas de mensonge.

« Une autre fois, sans l'avoir demandé, ajoute Raymond de Capoue, j'eus un autre signe. Comme elle était très-souffrante, elle me fit venir pour me rendre compte de certaines révélations qu'elle avait eues. Pendant qu'elle m'en faisait le récit, ne me souvenant plus de la grâce qui m'avait été faite, je pensais en moi-même sur certains articles : Tout ce qu'elle dit est-il bien vrai ? Au moment que je pensais ainsi et que je regardais son visage, voilà qu'il est soudain transformé en celui d'un homme d'un moyen âge, portant une barbe médiocre, qui me regarda avec des yeux fixes, et m'inspira une frayeur extrême. Son aspect était si majestueux, qu'on voyait manifestement que c'était le Seigneur. Dans le moment, je ne pouvais distinguer d'autre visage. Epouvanté et levant les mains, je m'écriai : O! qui est celui qui me regarde? La vierge répondit : « C'est celui qui est. » Aussitôt ce visage disparut, et je vis celui de la vierge, que je ne pouvais distinguer auparavant. Je parle ici en présence de Dieu, qui sait que je ne mens pas. »

Tels sont les récits, telles sont les protestations de Raymond de Capoue. Il nous semble que cela n'est pas d'un homme crédule, mais circonspect et consciencieux.

Quant à cette apparition d'un visage dans un autre, il y a peut-être dans les mystères de la foi chrétienne de quoi nous le faire concevoir. L'apôtre Philippe ayant dit : « Seigneur, montrez-nous le Père, et il nous suffit. Jésus répond : Voilà si longtemps que je suis avec vous, et vous ne me connaissez pas ? Philippe ! qui me voit, voit aussi le Père. Comment dites-vous : Montrez-nous le Père ? Ne croyez-vous donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; mais mon Père qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi [2] ? Nous voyons ici ce que les théologiens appellent circumincession, existence réciproque d'une personne dans une autre, du Père dans le Fils et du Fils dans le Père. Or, dans la sainte eucharistie, il y a quelque chose de semblable. Car le Sauveur dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui [1]. »

[1] *Vita*, c. VII, n. 103-111.

Après tant de visions et d'extases, qui faisaient aimer la contemplation à Catherine par-dessus toute chose, le Seigneur lui commanda d'y joindre la vie active. Elle obéit, quoiqu'il pût lui en coûter. Elle recommença donc à faire l'office de servante et au couvent et à la maison paternelle. Elle s'appliquait surtout à servir les pauvres et les malades. Il y avait à Sienne une vieille femme, nommée Tecca, tellement infectée de la lèpre, que les magistrats avaient ordonné qu'on la mît hors de la ville, de peur qu'elle ne communiquât son mal aux autres. Catherine la visitait tous les jours, matin et soir, lui préparait et lui donnait de ses mains tout ce qui lui était nécessaire. Elle y considérait son divin époux, qui lui-même se présente comme un lépreux dans les prophètes. La malheureuse femme, la voyant revenir chaque jour deux fois, la regarda bientôt comme sa servante, la grondant, lui faisant de piquants reproches quand elle tardait de quelques minutes. Catherine lui répondait humblement : « Pour l'amour de Dieu, ma chère mère, ne vous troublez pas ; si j'ai tardé un peu, j'aurai bien vite fait ce qui convient pour votre service. » Puis elle y travaillait avec tant de diligence, que la pauvre femme, tout impatiente qu'elle était, ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Dieu permit qu'en la servant ainsi pour l'amour de lui, Catherine contractât elle-même la lèpre aux mains. Et cela ne dura pas peu. Mais elle aimait mieux devenir lépreuse par tout le corps, que d'abandonner cet office de charité. La malade étant morte, Catherine lava son corps et l'ensevelit elle-même. Après quoi la lèpre disparut de ses mains, sans qu'il en restât aucune trace [1].

Une pauvre veuve, dont le sein était rongé par un horrible cancer, se voyant abandonnée de tout le monde, Catherine la regarda comme lui étant réservée par la providence de son céleste époux, et lui offrit ses services jusqu'à la fin de sa maladie. La pauvre veuve s'en montra d'autant plus reconnaissante, qu'elle se voyait plus abandonnée. Catherine la servait donc avec une affection filiale, pansant son ulcère, sans faire attention à la puanteur, en sorte que la malade elle-même en était dans l'admiration. Le démon fut jaloux d'une charité si héroïque. Il s'attaqua d'abord à la sainte même. Un jour donc qu'elle découvrit l'ulcère de la ma-

[1] *Vita*, n. 143-146.

lade, elle sentit une puanteur si extraordinaire, que le cœur lui en bondit et qu'elle fut sur le point de vomir. Mais bientôt s'indignant contre elle-même, elle se dit : « Comment ! tu répugnes ta sœur, rachetée par le sang du Sauveur, toi qui peux tomber dans une infirmité pire encore ! Vive le Seigneur ! tu ne passeras pas impunie. » En même temps elle appliqua la bouche sur l'ulcère de la malade, jusqu'à ce qu'elle eût éteint les derniers ressentiments de la répugnance.

Le démon s'enfuit pour un temps ; mais il revint bientôt à la charge par la malade même. Il lui remplit l'esprit des plus noirs soupçons contre sa bienfaitrice, lui représentant que, tout le temps qu'elle ne passait pas auprès de son lit, elle se livrait aux plus honteux désordres. La malheureuse s'en laissa tellement persuader, qu'elle en parla dans ce sens à d'autres. La calomnie se répandant de plus en plus, les sœurs du couvent appelèrent Catherine et lui en firent des reproches. Sans se plaindre de personne, elle répondit modestement : « Mes dames et mes sœurs, par la grâce de Jésus-Christ, je suis vierge. » Et elle ne cessait de servir avec la même affection celle qui ne cessait de la diffamer. Seulement elle recommandait l'honneur de sa virginité à son céleste époux.

Un jour qu'elle priait ainsi avec larmes, le Sauveur lui apparut avec une couronne d'or dans une main, et un diadème d'épines dans l'autre, et lui parla en ces termes : « Sachez, ma fille, que nécessairement vous serez successivement couronnée de l'une et de l'autre. Choisissez donc ce que vous aimez le mieux, ou d'être couronnée du diadème d'épines en cette vie qui passe, et je vous réserverai la couronne d'or, de perles et de pierres précieuses pour la vie qui dure ; ou bien d'avoir maintenant la couronne précieuse, et après votre mort celle d'épines. » Elle répondit : « Depuis longtemps, Seigneur, j'ai renié ma volonté propre pour ne suivre que la vôtre, ce n'est donc pas à moi de choisir. Cependant, puisque vous voulez que je réponde, je dirai que je choisis en cette vie d'être toujours conforme à votre bienheureuse passion, et d'embrasser toujours, pour l'amour de vous, les peines comme un rafraîchissement. » En même temps elle saisit des deux mains la couronne d'épines, et se l'enfonça si fortement sur la tête, qu'elle en fut percée de toutes parts, et qu'elle en sentit des douleurs le reste de sa vie. Le Seigneur lui dit alors :

« Tout est en ma puissance, et, comme j'ai permis que ce scandale arrivât, je puis de même y mettre facilement un terme. Toi donc, persévère dans le service que tu as commencé, ne cède point au démon qui veut t'en empêcher; je te donnerai une pleine victoire sur le méchant, de telle sorte que tout ce qu'il aura machiné contre toi, retombera sur sa tête et tournera à ta plus grande gloire. »

Cependant la mère de Catherine, quoique bien sûre de la vertu de sa fille, se laissa troubler par la calomnie, et vint lui dire : « Ne vous ai-je pas dit tant de fois de ne plus servir cette vieille puante? Voyez maintenant quelle récompense elle vous donne! Elle vous a honteusement diffamée auprès de toutes vos sœurs. Si vous la servez davantage, si vous en approchez encore, je ne vous appellerai plus jamais ma fille. » Tout ceci était encore un piége du malin esprit, pour empêcher un si bonne œuvre. La sainte garda un moment le silence, puis, s'approchant de sa mère et se mettant à deux genoux, elle lui dit humblement : « Très-douce mère, est-ce que Dieu, à cause de l'ingratitude des hommes, cesse d'exercer tous les jours sa miséricorde envers les pécheurs? Est-ce que le Sauveur, lorsqu'il était sur la croix, a cessé d'opérer le salut du monde, à cause des paroles outrageantes qu'on lui disait? Votre charité sait que, si j'abandonnais cette malade, personne ne l'assisterait et qu'elle mourrait d'indigence. Devons-nous être l'occasion de sa mort? Elle a été séduite par le démon; peut-être maintenant sera-t-elle éclairée par le Seigneur et reconnaîtra-t-elle son erreur. » Enfin la mère, radoucie par ces paroles et d'autres, donna sa bénédiction à sa fille, qui retourna auprès de la malade, et la servit avec la même joie que si jamais elle n'avait mal parlé d'elle. L'autre, n'apercevant en elle aucun vestige de trouble, demeura stupéfaite et ne put s'empêcher de se reconnaître vaincue. Elle conçut dès lors des regrets, d'autant plus que chaque jour elle voyait mieux la persévérance de la sainte.

Un jour que Catherine entrait dans sa chambre et s'approchait de son grabat, la malade vit se répandre d'en haut une lumière si douce et si suave, qu'elle en oublia complétement ses douleurs; comme elle en cherchait la cause, elle aperçut le visage de la sainte transfiguré en visage majestueux d'ange, et cette lumière la couvrant de toutes parts. En même temps une lumière inté-

rieure lui découvrit comme elle s'était laissé séduire par le démon et avait calomnié sa bienfaitrice. Elle se mit à pleurer et à sangloter, et à lui demander pardon. Catherine l'embrassa avec tendresse, et la consola, disant : « Je sais, très-douce mère, que c'est l'ennemi du genre humain qui a opéré tous ces scandales, et qui a trompé votre esprit par une merveilleuse illusion ; ce n'est donc pas à vous, mais à lui, que j'ai à imputer quelque chose ; quant à vous, je vous dois des actions de grâces du zèle que vous avez eu pour la conservation de ma vertu. » La malade déplora sa faute devant tous ceux qui venaient la voir, et leur racontait la manière merveilleuse dont elle l'avait reconnue : ce qui augmenta beaucoup l'admiration publique pour Catherine. Mais elle ne se prévalait pas plus de la prospérité, qu'elle ne s'était laissé abattre par l'adversité.

Quelque temps après, comme elle découvrait l'horrible ulcère de la pauvre veuve, pour le nettoyer et le laver, elle ressentit une infection si insupportable, que tout son intérieur en fut bouleversé. C'était moins un effet naturel qu'une malice de l'esprit de ténèbres. La vierge de Dieu en fut d'autant plus émue, que ces jours-là mêmes elle avait reçu des grâces plus signalées. Aussi, s'élevant contre son propre corps par une sainte indignation, elle lui dit : « Vive le Très-Haut, l'époux bien-aimé de mon âme, ce que tu répugnes si fort sera logé au fond de tes entrailles. » Elle dit, ramasse dans une écuelle l'eau dont elle a lavé la plaie, se retire à l'écart, et boit tout d'un trait. Dès ce moment elle ne sentit plus aucune tentation de répugnance. Elle avoua de plus à son confesseur que jamais elle n'avait rien bu ni mangé qui lui parût plus agréable.

La nuit suivante, pendant qu'elle était en prière, le Sauveur lui apparut avec les cinq plaies qu'il endura pour nous sur la croix, et lui dit : « Déjà, ma bien-aimée, vous avez parcouru beaucoup de combats pour l'amour de moi ; et, par mon secours, vous avez vaincu jusqu'à présent ; par quoi vous m'êtes devenue très-agréable. Mais hier vous m'avez plu singulièrement, lorsque, non contente de mépriser les plaisirs du corps, les opinions des hommes et de vaincre les tentations de l'ennemi, mais foulant encore aux pieds la nature de votre corps même, vous avez, par l'ardeur de ma charité, pris avec tant de joie une boisson horrible. C'est pour-

quoi je vous dis que, comme dans cet acte vous avez surpassé votre nature, de même je vous donnerai une boisson qui surpasse toute nature humaine. » En même temps il lui fit appliquer la bouche sur la plaie de son côté ouvert, comme sur une fontaine de vie, qui devait remplir son âme d'une si grande douceur, que le corps même en serait inondé [1].

Par suite de cette grâce extraordinaire, Catherine ne vécut plus que de la sainte communion. Son estomac ne pouvait même plus supporter de nourriture matérielle. Cet état si nouveau parut incroyable. Ses parents et ses amis même l'appelaient une tentation ou déception du malin esprit. Son confesseur donna dans la même idée. Elle eut beau lui représenter que, quand elle ne mangeait pas, elle se trouvait et mieux portante et plus forte, tandis qu'elle devenait faible et malade quand elle prenait de la nourriture; il ne lui répétait pas moins qu'elle devait manger. Elle obéit; mais bientôt elle se trouva si mal, qu'elle était près de mourir. Alors elle dit à son confesseur : « Mon père, si j'étais sur le point de mourir par suite d'un jeûne excessif, est-ce que vous ne me défendriez pas de jeûner, pour ne pas mourir et n'être pas homicide de moi-même? — Sans doute, répondit-il. Elle reprit : N'est-il pas plus grave d'encourir la mort pour avoir mangé que pour avoir jeûné? » Sur sa réponse affirmative, elle conclut : « Puis donc que, par plus d'une expérience, vous me voyez dépérir pour avoir pris de la nourriture, pourquoi ne me défendez-vous pas d'en prendre comme vous me défendriez le jeûne en pareil cas? » Le confesseur, ne trouvant point de réponse à cette observation, et voyant des indices certains d'une mort imminente, lui dit : « Faites ce que le Saint-Esprit vous enseignera, car elles sont grandes les choses que je vois que Dieu opère en vous. »

Catherine demeura depuis le commencement du carême jusqu'au jour de l'Ascension, sans prendre d'autre nourriture que la sainte communion : ce jour elle put manger quelque peu. Elle revint ensuite à son abstinence totale. Cependant, par esprit de pénitence et pour ne donner aucun lieu aux critiques, elle se présentait chaque jour avec les autres et s'efforçait de manger quelque chose; mais chaque fois son estomac rejetait ce qu'elle s'était ef-

[1] *Vita*, n. 154-164.

forcée de prendre, en sorte qu'elle excitait la compassion de ceux qui en étaient témoins. Toutefois, avec ce corps sans nourriture, elle était pleine de courage et d'activité pour toutes les bonnes œuvres. « Je l'ai vue, dit Raymond de Capoue, je l'ai vue plus d'une fois, moi et d'autres, réduite à un tel état de faiblesse, que nous nous attendions d'un moment à l'autre à son dernier soupir. Mais se présentait-il une occasion de procurer la gloire de Dieu ou le salut des âmes, elle reprenait non-seulement de la vie, mais des forces, et des forces non pas communes, mais remarquables ; elle se levait, elle marchait, elle travaillait sans peine et sans lassitude, plus que les personnes bien portantes qui l'accompagnaient [1]. »

Depuis cette époque, au milieu de ses œuvres extérieures, les visions et les extases devinrent si fréquentes, que tout le monde pouvait en être témoin. Car, dans ces occasions, elle demeurait immobile, roide, privée de sentiment, en sorte qu'on aurait pu lui briser les os sans pouvoir la changer de place. Elle faisait cette prière du prophète : « O Dieu ! créez en moi un cœur pur, et renouvelez l'esprit de droiture dans mes entrailles, » suppliant le Seigneur de lui ôter son cœur et sa volonté propre. Le céleste époux daigna la consoler dans une vision. Il lui sembla qu'il lui ouvrait le côté gauche, lui en ôtait le cœur, et après quelque temps y remit le sien en place. En sorte qu'elle pouvait dire à Jésus-Christ : « Mon Dieu, je vous aime de tout votre cœur ! » Et avec saint Paul : « Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus qui vit en moi. » Plus tard, elle reçut dans son corps les cinq stigmates du Sauveur, mais qui, sur sa demande, demeurèrent invisibles. Elle en souffrait des douleurs si grandes, que naturellement et sans l'intervention divine elle devait en mourir [2].

Dans une de ces merveilleuses extases, où son âme était réellement séparée de son corps, à tel point que les assistants la pleuraient comme morte, le Sauveur lui fit voir les joies du paradis, les tourments de l'enfer, les peines du purgatoire. « Pendant que je contemplais toutes ces choses, dit-elle, l'éternel époux dit à mon âme : Tu vois de quelle gloire sont privés et de quelle peine sont punis ceux qui m'offensent. Retourne et fais-leur voir tout à

[1] *Vita*, n. 165-171. — [2] N. 178, etc. ; 194, etc.

la fois et leur erreur, et leur péril, et leur malheur. Comme mon âme répugnait beaucoup à retourner dans son corps, le Seigneur ajouta : Le salut de beaucoup d'âmes demande que tu retournes; mais tu ne tiendras plus la même manière de vie que tu as tenue jusqu'à présent, et tu n'auras plus désormais ta cellule pour demeure ; il te faudra même sortir de ta ville pour le salut des âmes. Or, je serai toujours avec toi, je te conduirai et te ramènerai ; tu porteras l'honneur de mon nom et les enseignements spirituels devant les petits et les grands, tant laïques que clercs et religieux : car je te donnerai une bouche et une sagesse à laquelle nul ne pourra résister. Je te conduirai même devant les pontifes et les prélats des églises et du peuple chrétien, afin de confondre, suivant mon habitude, la superbe des forts par ce qu'il y a de faible. »

Dieu fit dès lors, par le ministère de sa servante, une infinité de miracles, principalement de miséricorde sur les pécheurs. En voici quelques exemples. « Un des principaux habitants de Sienne, nommé Nannès, entretenait quatre guerres privées, où s'étaient déjà commis plusieurs homicides. Plus d'une fois des médiateurs s'étaient interposés pour amener la paix. Nannès protestait toujours qu'il n'était pour rien dans ces guerres, tandis qu'il en était la seule cause, et ne cessait de dresser secrètement des embûches. Sainte Catherine, l'ayant su, désirait lui parler ; mais il la fuyait. Toutefois, il promit à un religieux Augustin de venir la trouver, mais nullement de faire ce qu'elle lui dirait. Il vint en effet, mais pendant qu'elle était absente de la maison. Son historien, Raymond de Capoue, s'y trouvant, pria Nannès d'attendre quelques minutes. Mais bientôt il s'ennuya, et dit : « J'ai promis à frère Guillaume de venir et d'entendre cette dame ; comme elle est absente et que de nombreuses occupations ne me permettent pas de rester davantage, je vous supplie de m'excuser auprès d'elle. » « Voyant cela, dit Raymond de Capoue, et affligé de l'absence de la vierge, je commençai à lui parler de la paix en question. Il me dit : Voyez-vous bien, je ne dois pas mentir à vous, qui êtes prêtre et religieux, ni à cette pieuse dame, qui, comme j'apprends, a une grande réputation de sainteté ; je vous dirai la vérité, mais je n'entends rien faire de ce que vous voulez. Il est vrai que c'est moi qui empêche telle et telle paix, mais j'en fais un secret aux autres ; si moi seul y consentais, tout serait assoupi. Je n'entends y consentir

d'aucune manière, et il ne faut pas me prêcher là-dessus, car jamais je n'y consentirai. Qu'il vous suffise que je vous aie découvert ce que je cache à d'autres, et ne me fatiguez pas davantage.

« Je voulais répliquer, continue frère Raymond, mais il refusait d'entendre, lorsque, par la disposition de la Providence, la vierge entra. Il en fut contristé, et moi réjoui. Elle salua cet homme terrestre avec une charité toute céleste, et, s'étant assise, lui demanda la cause de sa venue. Il lui répéta tout ce qu'il m'avait dit, y compris le refus final de rien faire de tout ce qu'on lui demanderait. La sainte vierge lui représenta le péril de son âme, et le pressa par des paroles tantôt douces, tantôt sévères. Mais il se montra complétement insensible. Alors la sage vierge commença de prier en elle-même, et fut ravie en extase. Ce que voyant, je me tournai vers Nannès, et lui adressai la parole pour le retenir. Après un petit moment, il dit : Enfin je ne veux pas être si grossier que de vous refuser absolument tout ; j'ai quatre guerres : de telle de ces quatre vous ferez ce qu'il vous plaira. Et il se levait pour se retirer. Mais, en se levant, il dit : O mon Dieu ! quelle consolation je sens dans mon âme, de la parole que j'ai prononcée pour la paix ! Il ajouta : Ah ! Seigneur Dieu, quelle est cette vertu qui m'attire et me retient ? je ne puis ni m'en aller ni rien refuser. Oh ! qui est-ce qui me presse ? Oh ! qui est-ce qui me retient ? En parlant ainsi, il fondit en larmes. Je me confesse vaincu, s'écria-t-il, je ne puis plus respirer. Et, fléchissant les genoux, il disait en pleurant : Je ferai, vierge très-sainte, tout ce que vous ordonnerez, non-seulement pour ceci, mais encore pour tout le reste. Je vois que le diable me tenait enchaîné ; je veux faire tout ce que vous me conseillerez. Ayez soin de mon âme, pour qu'elle soit délivrée des mains de Satan.

« Dans ce moment même, revenue de son extase, elle rendit grâces a Dieu et dit à Nannès : Eh bien ! cher frère, par la miséricorde du Sauveur, as-tu bien considéré ton péril ? Je t'ai parlé, tu as méprisé ma parole ; j'ai parlé au Seigneur, et il n'a pas méprisé ma prière. Fais donc pénitence de tes péchés, de peur qu'une tribulation soudaine ne vienne fondre sur toi. Nannès fit une confession humble et sincère à frère Raymond de Capoue. Il fut éprouvé par divers accidents, qu'il supporta d'une manière chrétienne. Il donna à Catherine une belle maison située à deux milles

de Sienne, laquelle fut convertie en couvent par autorité du pape Grégoire XI[1]. »

Deux fameux assassins venaient d'être condamnés au dernier supplice. On les conduisait à travers les rues de la ville; les bourreaux, avec des tenailles brûlantes, leur arrachaient tantôt un lambeau de chair, tantôt un autre; c'était le supplice dont ils devaient périr. Ni à la prison, ni sur la route, le prêtre qui les accompagnait ne put les ramener à Dieu. Au lieu de se recommander aux prières des fidèles, ils vomissaient d'horribles blasphèmes. Ils étaient agités par les plus violents transports de rage et de désespoir. La Providence voulut que Catherine se trouvât ce jour chez Alexie, l'une de ses compagnes, dont la maison donnait sur le passage du funeste cortége. S'étant mise à la fenêtre, Alexie revint aussitôt à la sainte, en s'écriant: « O ma mère ! quelle compassion ! deux hommes condamnés aux tenailles, qui passent devant chez nous ! » La sainte, les ayant regardés, se mit soudain en prière. Elle avait vu, autour de chacun, une troupe furieuse de démons qui incendiaient leurs âmes encore plus que les bourreaux ne brûlaient leurs corps. Emue d'une double compassion, elle implora la miséricorde de son céleste époux. « Ah ! très-doux Seigneur ! pourquoi vos créatures, formées à votre image et ressemblance, rachetées de tout votre précieux sang, pourquoi les dédaignez-vous à tel point que, par-dessus une si grande affliction corporelle, elles soient encore si cruellement tourmentées par les esprits immondes ? Ce larron qui a été crucifié avec vous, quoiqu'il reçût ce qu'il avait mérité, vous l'avez toutefois éclairé de si grandes lumières, que, pendant que les apôtres doutaient, lui vous confessait hautement sur le gibet et mérita d'entendre cette parole : Aujourd'hui, tu seras avec moi dans le paradis. Et pourquoi cela, si ce n'est pour donner l'espérance du pardon à leurs semblables? Vous n'avez pas dédaigné Pierre, vous reniant; mais vous l'avez regardé miséricordieusement. Vous n'avez pas dédaigné Marie pécheresse, mais vous l'avez attirée à vous. Vous n'avez repoussé ni Matthieu, ni la Cananéenne, ni le prince des publicains, Zachée; au contraire, vous les avez appelés. Je vous supplie donc, par toutes vos miséricordes, de secourir promptement ces deux âmes. »

[1] *Vita*, n. 235 et seqq.

Elle priait ainsi le Sauveur : en même temps elle suivait en esprit les deux misérables, ne cessant de pleurer et de prier, pour que leurs cœurs vinssent à s'amollir et à se convertir. A la porte de la ville, le Sauveur leur apparut, couvert de plaies, ruisselant de sang de toutes parts, les invitant à se convertir et leur promettant le pardon. Un rayon de lumière divine pénétra ainsi dans leurs cœurs, ils demandèrent avec instance le prêtre, et confessèrent leurs péchés avec une grande contrition. Au lieu de blasphèmes, ils ne firent plus que louer Dieu, s'accuser eux-mêmes, se proclamer dignes de plus grandes peines encore. Les assistants ne pouvaient concevoir un si prodigieux changement ; les bourreaux eux-mêmes, radoucis, n'osaient plus infliger de nouvelles plaies. Personne ne savait la cause d'un changement si soudain. Le prêtre qui confessa les malheureux en connut une partie ; on sut l'autre d'Alexie et de Catherine, qui revint de son extase dans le moment même que les deux pénitents rendirent l'esprit[1].

La peste ayant fait sentir ses ravages en 1374, la sainte se dévoua généreusement au service de ceux qui en étaient attaqués. Elle obtint de Dieu la guérison de plusieurs, entre autres de deux Dominicains remplis de vertu. C'étaient les Pères Raymond de Capoue, son biographe, et Barthélemy de Sienne. Sainte Catherine insistait principalement sur la nécessité d'apaiser la colère de Dieu par de dignes fruits de pénitence. Ses discours étaient si persuasifs, que les plus grands pécheurs ne pouvaient y résister. On accourait de toutes parts pour l'entendre, et même pour la voir. Ceux qui avaient eu ce bonheur, s'en retournaient glorifiant Dieu et bien résolus de mener à l'avenir une vie plus chrétienne.

Quelque temps après, la sainte fit un voyage à Monte-Pulciano pour consacrer à Dieu deux de ses nièces, qui devaient prendre le voile de Saint-Dominique ; elle en fit un aussi à Pise, où elle était attendue avec impatience ; mais elle ne se détermina à l'entreprendre que quand ses supérieurs le lui eurent ordonné. Etant arrivée dans cette ville, elle y rendit la santé à un grand nombre de malades, et y procura la conversion de beaucoup de pécheurs.

Le fait suivant montre assez quelle était, pour cette œuvre de miséricorde, la grâce particulière de notre sainte. Le pape Gré-

[1] *Vita*, n. 228 et seqq.

goire XI chargea le Père Raymond de Capoue, avec deux autres Dominicains, d'entendre la confession de ceux que Catherine aurait engagés à changer de vie. Ces religieux étaient au tribunal de la pénitence nuit et jour ; ils pouvaient à peine suffire à entendre tant ceux qui ne s'étaient jamais confessés, que ceux qui l'avaient fait sans les dispositions nécessaires [1].

Quant aux grandes choses que fit sainte Catherine de Sienne pour la paix des peuples et de l'Eglise entière, il faut les voir dans l'histoire de l'Eglise. Elle retient dans la fidélité plusieurs villes d'Italie et prédit le grand schisme d'Occident. Le peuple de Florence l'envoie en ambassade au pape Grégoire XI, qui demeurait à Avignon. Elle a des vues plus grandes que les politiques du monde, sur les moyens de fortifier la chrétienté. Trois points sur lesquels elle insiste auprès du Pape : meilleur gouvernement des provinces italiennes, choix de pasteurs plus dignes, retour du Pape à Rome. Elle réconcilie à Grégoire XI les habitants de Florence, malgré des difficultés qui paraissaient insurmontables.

Grégoire XI étant mort à Rome le 27 mars 1378, les cardinaux qui se trouvaient dans cette ville au nombre de seize, dont onze Français, quatre Italiens et un Espagnol, élurent pour Pape, le 7 avril, Barthélemi Prignano, archevêque de Bari, et notifièrent son élection à tous les peuples chrétiens. Le nouveau Pape prit le nom d'Urbain VI et fut reconnu par toute l'Eglise. Mais les onze cardinaux français le requirent de transporter de nouveau la cour romaine à Avignon, et il s'y refusa. De plus, il y avait certains abus dans la conduite de ces cardinaux, ainsi que de plusieurs autres prélats : Urbain VI, qui avait un grand zèle, voulut y porter remède, mais il s'y prit avec plus de roideur que de prudence. Les cardinaux français, après avoir reconnu et servi le nouveau Pape trois ou quatre mois, le quittèrent et commencèrent à dire qu'ils n'avaient pas été libres dans son élection, et que par conséquent cette élection était nulle. Les cardinaux italiens, le Pape et le roi de France leur proposèrent, pour prévenir un schisme, de soumettre la question au jugement d'un concile général : les cardinaux français s'y refusèrent, et firent un second pape de l'un d'entre eux, Robert de Genève, qui prit le nom de

[1] *Vita*, n. 240.

Clément VII, mais qui n'est point reconnu comme tel par l'Eglise romaine. Urbain VI continua d'être reconnu Pape légitime par la plus grande partie de l'Eglise : la France, qui l'avait reconnu pendant plusieurs mois, le quitta pour suivre le second pape. Tel est le grand schisme d'Occident, qui dura quarante ans, et fut terminé l'an 1417 au concile de Constance par l'élection de Martin V.

Sainte Catherine de Sienne, qui avait prédit ce malheureux schisme, fit tout son possible pour le prévenir. Elle écrivit à Urbain VI pour le conjurer d'user de plus de modération et de patience : elle écrivit aux cardinaux pour leur rappeler que, pendant plusieurs mois, ils avaient assuré à toute la chrétienté qu'Urbain VI était le Pape légitime et librement élu. Elle écrivit au roi de France, Charles V, pour l'exhorter à persévérer dans l'obédience du vrai Pape qu'il avait reconnu d'abord avec tous les peuples chrétiens. N'ayant pu empêcher ce malheur de l'Eglise, elle s'offrit à Dieu comme une victime pour le réparer, et Dieu lui fit entrevoir dans l'avenir des jours meilleurs.

Elle avait prédit ce schisme désastreux, étant à Pise. Son biographe, Raymond de Capoue, voyant la prédiction accomplie, la lui rappela lorsqu'elle vint à Rome, sur la demande du pape Urbain VI. Elle s'en ressouvenait fort bien, et ajouta : « Comme je vous ai dit alors que ce que vous aviez à souffrir n'était que du lait et du miel, de même je vous dis que ce que vous voyez à présent n'est que jeu d'enfants en comparaison de ce qui sera, spécialement dans la patrie environnante. » Raymond de Capoue lui demanda : « Très-chère mère, après ces maux, qu'y aura-t-il dans la sainte Eglise? Elle répondit : A la fin de ces tribulations et de ces angoisses, Dieu, d'une manière imperceptible aux hommes, purifiera sa sainte Eglise ; il suscitera l'esprit des élus et il en suivra une telle réformation de la sainte Eglise et une telle rénovation des saints pasteurs, que mon esprit, rien que d'y penser, en tressaille de joie dans le Seigneur. Comme je vous ai déjà dit plusieurs fois, l'Epouse, qui est maintenant quasi toute défigurée et couverte de haillons, sera alors très-belle, ornée de précieux joyaux et couronnée du diadème de toutes les vertus : tous les peuples fidèles se réjouiront de se voir illustrés par de si saints pasteurs ; les peuples infidèles

eux-mêmes, attirés par la bonne odeur de Jésus-Christ, reviendront au bercail catholique, et se convertiront au véritable pasteur et évêque de leurs âmes. Rendez donc grâces au Seigneur, parce que, après cette tempête, il donnera à son Eglise une sérénité extraordinairement grande[1]. » Voilà ce que prédit sainte Catherine de Sienne, et ce que Raymond de Capoue a consigné dans sa vie.

Ni l'un ni l'autre n'ont vu l'accomplissement de cette prédiction. Au moment que nous retraçons ces lignes, 1853, les hommes de foi commencent à l'entrevoir ; ils commencent à entrevoir les premiers rayons de cette grande sérénité après la tempête : tempête séculaire, qui a commencé par le grand schisme d'Occident au quatorzième siècle, continué par la grande révolution d'Allemagne au seizième, et finira probablement par la grande révolution de France au dix-huitième; tempête effroyable, qui a bouleversé jusque dans ses abîmes l'océan religieux et politique de l'humanité, pour que tous les chrétiens apprennent, pasteurs et ouailles, à toujours mettre leur confiance, non dans tel pays, telle nation, tel empire, telle dynastie, tel roi, tel homme, mais en Dieu seul, et en leur humble et active coopération à sa providence, qui emploie la tempête même à faire entrer plus vite au port.

En effet, que voyons-nous à la fin de cette tempête de quatre ou cinq siècles? Nous voyons précisément ces merveilles, dont la vue prophétique, dont la seule pensée faisaient tressaillir d'allégresse sainte Catherine de Sienne. Nous voyons tous les peuples fidèles, et en Italie, et en France, et en Allemagne, et en Hollande, et en Angleterre, et en Ecosse, et en Irlande, et en Espagne, et en Amérique, et en Afrique, et à Constantinople, et en Syrie, et en Chaldée, et au Tibet, et dans l'Inde, et dans le Tonquin, et en Chine, et en Corée, et dans l'Océanie, se réjouir des bons et saints pasteurs que Dieu leur donne ou leur envoie. Nous voyons Dieu partout suscitant ou ressuscitant l'esprit de ses élus : l'esprit de saint Léon et de saint Grégoire dans la Chaire apostolique; l'esprit de saint Athanase et de saint Ambroise parmi l'épiscopat ; l'esprit de saint Jérôme, de saint Benoît, de saint Bernard, de saint Dominique, de saint François, de saint Ignace, de saint

[1] *Vita*, n. 287.

Vincent de Paul parmi les prêtres et les religieux. Nous voyons l'Eglise, belle comme en ses plus beaux jours, ornée du diadème de toutes les vertus, du lis sans tache d'une infinité de vierges, des palmes immortelles d'une infinité de martyrs de tout âge, de tout sexe, de tout rang, de tout pays, depuis la multitude de prêtres et de fidèles qui, il y a cinquante ans, confessaient la foi du Christ et de son Eglise dans les prisons et sur les échafauds de France, jusqu'à nos frères et sœurs d'Orient qui confessent aujourd'hui encore la même foi dans les prisons et sur les échafauds du Tonquin, de la Chine, de la Corée. Nous voyons l'Eglise, unissant la beauté d'épouse à la tendresse de mère, attirer à elle les enfants et les peuples qui l'avaient quittée ou même qui ne lui avaient jamais appartenu. La Hollande, l'Angleterre, l'Ecosse, après avoir si longtemps persécuté ses enfants, commencent à regretter de n'être plus du nombre, commencent à tourner vers elle des regards attendris, laissent à ses évêques plus de liberté, secondent quelquefois ses missionnaires avec plus d'efficacité que ne fait la France. Les meilleures têtes de l'Angleterre protestante travaillent à justifier l'Eglise romaine et ses Pontifes contre les préventions nationales de certains catholiques. En même temps, les sauvages des forêts américaines, les anthropophages des îles de l'Océan demandent des prêtres pour devenir des anges de douceur, de piété, de bienveillance. Et, pour leur en procurer, les fidèles de toutes les parties du monde mettent ensemble leurs prières et leurs aumônes; et de nouvelles congrégations d'apôtres se forment, et les anciennes se raniment, et le martyre est un attrait de plus pour les émules de saint François Xavier.

Et qui est-ce qui a donné le branle à tout cela? Nul roi, nul peuple, nul homme. Ces œuvres infinies de foi et de charité sortent comme de dessous terre. C'est Dieu qui a dit de nouveau : Que la terre produise ! et la terre produit. C'est Dieu qui, comme l'a prédit sainte Catherine de Sienne, réforme, renouvelle son Eglise d'une manière imperceptible à l'homme.

Le désir que Catherine de Sienne éprouvait de quitter cette terre, pour contempler Dieu face à face, augmentait de jour en jour; et plus ce désir augmentait, plus aussi Dieu répandait en son âme la lumière surnaturelle. Deux ans avant sa mort, la vérité se manifestait à elle d'une manière si claire, qu'elle pria des

scribes de mettre par écrit ce qu'elle dirait pendant ses extases; on recueillit ainsi, en peu de temps, un livre sur l'obéissance, qui contient un dialogue entre une âme et le Seigneur.

En voici la récapitulation dans l'avant-dernier chapitre :

« Maintenant donc, très-chère fille, j'ai satisfait à votre désir, depuis le commencement jusqu'à la fin, touchant l'obéissance. Si vous vous souvenez bien, vous m'avez demandé d'abord avec un désir inquiet, comme je vous ai fait demander pour vous faire croître dans le feu de la charité; vous m'avez demandé, dis-je, quatre choses. L'une pour vous-même, à quoi j'ai satisfait en vous illuminant de la lumière de ma vérité et en vous montrant de quelle manière vous parveniez à connaître cette vérité, par la connaissance de vous et de moi, et moyennant la lumière de la foi. La seconde demande fut que je fisse miséricorde au monde. La troisième fut pour le corps mystique de la sainte Eglise, me priant d'en ôter les ténèbres et la persécution, et de punir sur vous leurs iniquités.

« A ce propos, je vous ai montré que nulle peine finie ou temporelle ne peut satisfaire par elle seule pour une faute commise contre moi, qui suis le bien infini; elle satisfait, néanmoins, si elle est unie à la contrition de cœur et au désir de l'âme; et je vous en ai expliqué la manière. Je vous ai répondu aussi que je veux faire miséricorde au monde, en vous montrant qu'il m'est propre d'être miséricordieux. Aussi, est-ce par la miséricorde et l'amour inestimable que je portais à l'homme que j'ai envoyé mon Fils unique et mon Verbe. Et, pour vous le montrer plus clairement, je l'ai comparé à un pont qui va du ciel à la terre par l'union de ma nature divine avec votre nature humaine. Pour vous éclairer plus encore de ma vérité je vous ai montré qu'on monte à ce pont par trois degrés, savoir, par les trois puissances de l'âme. J'ai figuré ces trois degrés dans le corps du Verbe même : le premier en ses pieds, le second en son côté ouvert, le troisième en sa bouche ; j'y ai distingué trois états de l'âme, l'imparfait, le parfait, et le très-parfait, qui atteint à l'excellence de l'amour unitif. Sur chaque point, je vous ai montré ce qui ôte l'imperfection, et par quelle voie on arrive à la perfection; j'ai parlé des tromperies cachées des démons, de l'amour-propre spirituel et des réprimandes que fait ma clémence en la vie, la seconde à la mort, la troisième au jugement général.

« Je vous ai promis et vous promets de nouveau que, moyennant bien des souffrances de mes serviteurs, je reformerai mon épouse, vous invitant à souffrir, me plaignant avec vous de l'iniquité des mauvais ministres, vous montrant l'excellence où je les ai placés et le respect que je demande que les séculiers aient pour eux, respect que leurs défauts ne doivent pas diminuer. Je vous ai aussi parlé de la vertu de ceux qui vivent comme des anges, ajoutant quelque chose sur l'excellence du sacrement de l'autel. Enfin, comme à propos de ces trois états, vous avez demandé d'où procèdent les larmes, je vous ai dit qu'elles sourdent de la fontaine du cœur, qu'il y en a de quatre sortes, et une cinquième qui donne la mort.

« Quant à votre quatrième demande touchant un événement particulier, j'y ai répondu de même, vous expliquant ma providence tant générale que spéciale, depuis le commencement de la création jusqu'à la fin du monde ; comment je fais tout avec une providence souveraine et divine, donnant ou promettant tout ce qui vous arrive, soit les tribulations, soit les consolations spirituelles et temporelles, tout pour votre bien, afin que vous soyez sanctifiés en moi, et que ma vérité vienne à se parfaire en vous. Ma vérité est, que je vous ai créée pour avoir la vie éternelle, et je vous l'ai manifestée par le sang de mon Fils unique. Enfin j'ai satisfait à votre désir en vous parlant de la perfection de l'obéissance, de l'imperfection de la désobéissance, de leur source, et de ce qui vous fait perdre l'obéissance. Je l'ai représentée comme une clef générale, ce qu'elle est en effet. Je vous ai parlé de la paix que l'obéissance procure, de la guerre que la désobéissance entraîne, et combien celui qui n'obéit pas se trompe lui-même, ajoutant que c'est par la désobéissance d'Adam que la mort est entrée dans le monde.

« Moi donc, le Père éternel, la souveraine et éternelle vérité, je conclus pour vous, que, par l'obéissance de mon Fils unique et de mon Verbe, vous avez la vie éternelle; et comme, depuis le premier vieil homme, vous avez tous contracté la mort, de même, tous ceux qui veulent porter la clef de l'obéissance, vous avez contracté vie par l'homme nouveau, Jésus-Christ, duquel je vous ai fait un pont, après que la voie du ciel eût été rompue, afin que, moyennant la clef de l'obéissance, vous puissiez passer par cette

voie douce et droite, qui est la Vérité une et lumineuse, traverser les ténèbres de ce monde, et avec la clef de mon Verbe vous ouvrir enfin le ciel. Maintenant je vous invite à pleurer, vous et mes autres serviteurs; car c'est par les pleurs et une humble et continuelle oraison que je veux faire miséricorde au monde. »

A ces communications divines, l'âme répondit : « Grâces vous soient rendues, ô Père éternel, de ce que vous ne m'avez point dédaignée, moi votre créature, ni rejeté mes désirs. Lumière, vous n'avez point fait attention à mes ténèbres; vie, vous n'avez point considéré que je suis morte; médecin, vous n'avez point dédaigné mon infirmité ; pureté éternelle, ma saleté et ma misère ; infini, moi qui suis finie ; sagesse, moi qui suis folie : malgré tous ces maux et défauts innombrables, ainsi qu'une infinité d'autres qui sont en moi, votre sagesse ne m'a point méprisée non plus que votre beauté, votre clémence, votre infini bien. Au contraire, dans votre lumière, vous m'avez donné la lumière ; dans votre sagesse, j'ai connu la vérité ; dans votre clémence, j'ai trouvé l'amour de vous et du prochain. Qui vous y a obligé? non mes vertus, mais votre charité seule. Puisse ce même amour vous contraindre à éclairer l'œil de mon intelligence de la lumière de la foi, afin que je connaisse et comprenne votre vérité qui m'a été manifestée. Donnez-moi que ma mémoire soit capable de retenir vos bienfaits, que ma volonté s'embrase du feu de votre charité, qui fasse verser à mon corps le sang, par amour de celui que vous avez versé, et que, par la clef de l'obéissance, j'ouvre la porte du ciel. Je vous demande cordialement la même chose pour toute créature raisonnable, en général et en particulier, et pour le corps mystique de la sainte Eglise. Je confesse que vous m'avez aimée avant que je fusse, et que vous m'aimez d'une manière ineffable, comme un homme qui devient insensé par excès d'amour.

« O Trinité éternelle ! ô Déité, qui, par l'union de la nature divine, avez fait valoir le sang de votre Fils unique ! Trinité éternelle, vous êtes une mer profonde, où, plus je cherche, plus je trouve ; et plus je trouve, plus je vous cherche. Vous rassasiez d'une manière insatiable, parce que, dans votre abîme, vous rassasiez l'âme de telle sorte, qu'elle demeure toujours affamée de vous, Trinité éternelle, désirant vous voir lumineusement dans votre lumière. Comme le cerf altéré désire la fontaine d'eau de

vie, ainsi mon âme désire sortir de la prison de ce corps ténébreux, et vous voir dans la vérité, comme vous êtes. Oh! combien de temps sera cachée votre face à mes yeux ! O Trinité éternelle, feu et abîme de charité, dissipez le nuage de mon corps ! car la connaissance que vous m'avez donnée de vous, dans la vérité, me contraint à désirer de laisser la pesanteur de mon corps et de donner ma vie pour la gloire de votre nom, parce que, avec la lumière de l'intelligence, j'ai vu dans votre lumière votre abîme et la beauté de votre créature. C'est pourquoi, ô Trinité éternelle, me regardant moi-même en vous, je me suis vue votre image; vous, Père éternel, me donnant de votre puissance et de votre sagesse dans l'intellect, laquelle sagesse est appropriée à votre Fils unique ; le Saint-Esprit, qui procède de vous et de votre Fils, m'a donné la volonté, qui me rend capable d'aimer. Car vous, ô Trinité éternelle, êtes le créateur, et moi votre créature; j'ai connu, par la nouvelle création que vous m'avez faite au sang de votre Fils unique, que vous avez été épris de la beauté de votre créature.

« O abîme ! ô Déité éternelle ! ô mer profonde ! que pouviez-vous me donner de plus que vous-même? Vous êtes le feu qui brûle toujours et ne se consume pas ; vous êtes un feu qui consumez dans votre ardeur tout l'amour-propre de l'âme; vous êtes un feu qui ôtez toute froideur ; vous éclairez toutes les intelligences, et par votre lumière m'avez fait connaître la vérité. Vous êtes cette lumière au-dessus de toute lumière, avec laquelle vous donnez à l'œil de l'esprit une lumière surnaturelle en si grande abondance et perfection, que vous éclairez la lumière même de la foi; c'est dans cette foi que mon âme a la vie, dans cette lumière qu'elle a reçu la lumière, qui est vous. Car, dans la lumière de la foi, j'acquiers la sagesse, dans la sagesse de votre Fils unique ; dans la lumière de la foi, je deviens forte et constante, et je persévère; dans la lumière de la foi, j'espère que vous ne me laisserez pas succomber en chemin. Cette lumière m'enseigne la route : sans elle je marcherais dans les ténèbres ; c'est pourquoi, Père éternel, je vous ai prié de m'éclairer de la lumière de la très-sainte foi. Véritablement, cette lumière est un océan qui nourrit l'âme en vous, océan pacifique, Trinité éternelle. L'eau de cet océan n'est point troublée : aussi ne donne-t-elle point la crainte, mais

la connaissance de la vérité; elle est distillée, et manifeste les choses occultes. C'est pourquoi, où abonde la très-abondante lumière de votre foi, elle certifie l'âme de ce qu'elle croit. C'est un miroir, suivant ce que vous me faites connaître, ô Trinité éternelle ; lorsque j'y regarde, en le tenant par la main de l'amour, il me représente moi-même en vous, qui suis votre créature, et vous en moi, par l'union que vous avez faite de la divinité avec notre humanité. Dans cette lumière, je vous représente à moi et je vous connais, bien suprême et infini; bien au-dessus de tout bien, bien heureux, bien incompréhensible, bien inestimable; beauté au-dessus de toute beauté; sagesse au-dessus de toute sagesse, car vous êtes la sagesse même [1]. »

C'est à cette surnaturelle et vivante théologie que sainte Catherine de Sienne se trouvait élevée dans ses extases. On y voit l'accomplissement de cette promesse du Sauveur : « Qui a mes commandements et les garde, c'est celui-là qui m'aime. Or, qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui moi-même. Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons chez lui, et nous y ferons notre demeure [2]. »

Sentant que sa dernière heure était proche, Catherine fit à ses enfants spirituels de l'un et de l'autre sexe, qui l'avaient suivie à Rome, une dernière exhortation, où elle leur recommanda l'abnégation de soi-même, l'application à l'oraison, la promptitude de l'obéissance, la fuite des jugements téméraires, la confiance en Dieu, la charité mutuelle, et surtout un grand zèle pour la réformation de l'Eglise et pour le Vicaire du Christ. Elle confessa que, depuis sept ans surtout, elle n'avait cessé de prier pour cette cause, et de souffrir à cette fin, dans son corps, des douleurs humainement intolérables, comme autrefois Job; douleurs qui redoublaient dans le moment même où elle en parlait. Enfin, après avoir mis ordre à tout, elle demanda pardon et fit ses derniers adieux à chacun, reçut les sacrements de l'Eglise avec l'indulgence plénière, et mourut le 27 avril 1380, à l'âge de trente-trois ans. Elle fut enterrée dans l'église de la Minerve, où l'on garde encore son corps sous un autel. Son crâne est chez les Domini-

[1] *Acta SS.*, 30 april. *Vita S. Cath. Sen.*, c. XII. — [2] Joan., XIV, 21 et 23.

cains de Sienne. On voit dans la même ville sa maison, ses instruments de pénitence et quelques autres reliques. Sa vie fut écrite par Raymond de Capoue, son confesseur, qui fut depuis général des Dominicains. Elle a été canonisée par le pape Pie II en 1461. Urbain VIII transféra sa fête au 30 avril. Outre le *Traité de l'Obéissance*, que nous avons de sainte Catherine de Sienne, nous en avons encore un de la discrétion, un second de l'oraison, et un troisième de la Providence. C'est le même fond de théologie mystique [1].

Le même jour, à Lambèse, en Numidie, la fête des saints martyrs Marien, lecteur, et Jacques, diacre : le premier ayant déjà, en confessant Jésus-Christ, triomphé des rigueurs de la persécution de Dèce, fut pris une seconde fois avec son illustre collègue ; et tous deux, après des supplices cruels et inouïs, pendant lesquels ils furent fortifiés jusqu'à deux fois par des révélations divines, périrent enfin par le glaive, avec beaucoup d'autres chrétiens. — A Saintes, saint Eutrope, évêque et martyr, que saint Clément envoya en France, après l'avoir ordonné évêque. Ayant prêché fort longtemps, et rendu témoignage à Jésus-Christ, il eut la tête brisée, et mourut victorieux. — A Cordoue, les saints Amateur, prêtre, Pierre, solitaire, et Louis, martyrs. — A Novare, saint Laurent, prêtre, qui fut martyrisé avec des enfants dont on lui avait confié l'éducation. — A Alexandrie, saint Aphrodise, prêtre, et trente autres saints martyrs. — A Ephèse, saint Maxime, martyr, qui fut couronné durant la persécution de Dèce. — A Fermo, dans la Marche d'Ancône, sainte Sophie, vierge et martyre. — A Naples, saint Sévère, évêque, lequel, entre les autres merveilles qu'il opéra, rappela un mort de son sépulcre, et le fit revivre pour un temps, afin qu'il convainquît de fausseté le créancier imposteur d'une veuve et de ses pupilles. — A Euria en Epire, saint Donat, évêque, qui vécut en grande réputation de sainteté, du temps de l'empereur Théodose. — A Londres, saint Erconvald, évêque, illustre par ses miracles.

[1] *Acta SS.*, 30 april.

FÊTES MOBILES

QUI ARRIVENT DANS LES MOIS DE MARS ET D'AVRIL.

LA PASSION ET LA MORT DE JÉSUS-CHRIST.

TRANSFIGURATION DE JÉSUS-CHRIST.

« Seigneur, il est bon pour nous de rester ici : ainsi parlait saint Pierre sur le Thabor. Et qui n'aurait parlé comme lui? Voir Jésus, mais le voir dans sa gloire, son visage resplendissant comme le soleil, ses vêtements devenus éclatants comme la lumière; voir Moïse et Elie qui viennent lui rendre hommage, qui le reconnaissent comme leur maître : Moïse par qui a été donnée la loi, Elie, le plus merveilleux des prophètes; voir tout cela, avec les trois bien-aimés apôtres du Sauveur, Pierre, Jacques et Jean! Oh, qui ne dirait avec Pierre : Vraiment il nous est bon de rester ici. Contemplons, ô mon âme, contemplons Jésus dans sa gloire.

Mais quelle nuée majestueuse nous environne? J'en suis saisi de crainte, comme les trois apôtres! Ce n'est pas tout. Voici quelque chose de plus formidable encore; une voix, mais une voix de tonnerre se fait entendre : « Celui-ci est mon fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le.» Ah! comme les apôtres, prosternons-nous la face contre terre, et adorons, adorons le Père qui parle, adorons le Fils dont il parle. Moïse et Elie se sont retirés; c'étaient les serviteurs : il n'y a plus avec nous que Jésus seul, lui le Fils unique du Père. O Jésus, je vous adore, je vous écoute! Je n'ai plus besoin ni d'Elie ni de Moïse; c'étaient des serviteurs qui annonçaient leur maître. O Jésus, vous êtes leur maître et le mien.

O Jésus, mon divin maître, oserai-je vous demander de quoi vous parliez avec Moïse et Elie? Votre saint évangile me l'ap-

prend ; vous disiez votre sortie du monde que vous alliez accomplir dans Jérusalem : c'est-à-dire, vous parliez ensemble de votre passion et de votre mort prochaine. Comment ? Vous en parliez dans votre gloire ? C'est que ce n'était pas encore votre gloire du ciel ; ce n'en était qu'un faible rayon échappé sur la terre. Pour entrer dans votre gloire infinie, il vous fallait souffrir auparavant. Ah ! je comprends maintenant pourquoi l'Evangile ajoute que Pierre ne savait ce qu'il disait : il voulait rester sur le Thabor, tandis qu'il fallait s'acheminer vers le Calvaire. Tout à l'heure je ne le savais pas plus que lui. Descendons, descendons avec Jésus ; et au lieu de sa gloire, préparons-nous à méditer ses souffrances.

JÉSUS ANNONCE A SES APÔTRES QUE LE TEMPS DE SA MORT APPROCHE.

Après être descendu du Thabor, Jésus guérit un jeune homme possédé du démon, et ensuite traversa la Galilée pour se rendre à Jérusalem. Il ne voulait pas que personne le sût. Au contraire, pendant que tout le monde était dans l'admiration de ses miracles, il dit à ses disciples : « Pour vous, mettez bien dans vos cœurs ce que je vais vous dire. Le Fils de l'homme doit être livré entre les mains des hommes. On le fera mourir, et, après avoir été mis à mort, il ressuscitera le troisième jour. » Mais eux ignoraient ce que voulait dire cette parole ; elle était voilée pour eux, de manière qu'ils ne la sentaient pas, et ils craignaient de l'interroger sur cette parole-là ; et ils furent extrêmement affligés. Que ceci est différent de ce que nous avons vu sur le Thabor ! Compâtissons à la tristesse des apôtres.

Ces bienheureux apôtres avaient vu les miracles de Jésus, trois d'entre eux avaient vu sa gloire sur la montagne sainte, tous lui avaient entendu dire que le royaume de Dieu était proche. Ils pouvaient donc croire que ces choses magnifiques allaient s'accomplir, que leur maître allait être reconnu roi d'Israël, et eux avoir les premières places dans son royaume. Et le voilà qui, au lieu de gloire et de royauté, leur parle de souffrances, d'opprobre et de mort. Ah ! je comprends qu'ils eussent de la peine à comprendre ce langage. Nous sommes faits comme eux : tant que Jésus nous parle du royaume, nous fait voir des miracles,

nous conduit au Thabor, nous le suivons de grand cœur, nous lui disons volontiers : Seigneur, qu'il est heureux d'être avec vous ! Mais quand il nous parle de souffrir, d'être humiliés, de mourir effectivement à nous-mêmes, de le suivre au Calvaire, nous faisons les sourds, nous craignons d'interroger, nous avons peur de comprendre. Seigneur, ayez pitié de nous ! affermissez-nous par votre grâce ; car nous sommes encore plus faibles que nous ne pouvons croire.

Oui, mon Jésus, voilà comme je suis. Dans la ferveur de l'oraison, je me sens prêt à vous suivre jusqu'au Calvaire, à tout endurer pour l'amour de vous. Mais quand vous me faites voir de près les souffrances, les humiliations, la mort, je faiblis, je crains, je tremble, je suis prêt à succomber : ne le permettez pas, Seigneur ; fortifiez-moi, et je vous suivrai au Calvaire comme au Thabor.

DEMANDE AMBITIEUSE DES ENFANTS DE ZÉBÉDÉE.

Ce qui nous fait bien voir combien l'homme est misérable, et combien il a besoin d'être renouvelé par la grâce du Saint-Esprit pour goûter les choses de Dieu et se détacher de lui-même, c'est ce qui est arrivé aux apôtres. Après tout ce que le Seigneur venait de leur dire, ils se disputèrent secrètement entre eux pour savoir qui serait le plus grand. Ils imaginaient toujours un royaume en ce monde. Deux même, Jacques et Jean, excitèrent leur mère à demander à Jésus que dans son royaume l'un des deux fût assis à sa droite, l'autre à sa gauche. Vous ne savez ce que vous demandez, répondit Jésus : pouvez-vous boire le calice que je boirai ? Vous parlez de gloire, et vous ne songez pas à ce qu'il faut souffrir pour y parvenir. Nous le pouvons, dirent-ils. Jésus accepta leur offre, mais les remit à son Père pour la récompense. C'est que la première place du ciel sera au plus humble ; et eux ne l'étaient pas beaucoup alors. Nous les verrons bien autres, lorsque l'Esprit-Saint sera descendu sur eux. Autant ils se montrent maintenant ambitieux de gloire, autant ils seront alors avides d'humiliations et de souffrances.

Les dix autres furent indignés de la demande des deux frères :

les uns et les autres étaient encore également imparfaits. Mais Jésus les appelant, leur dit : Vous savez que ceux qu'on regarde comme les maîtres des nations leur commandent avec empire, et que leurs grands les traitent avec un pouvoir absolu. Il n'en sera pas de même parmi vous ; mais quiconque voudra devenir le plus grand sera votre ministre, et quiconque voudra être le premier d'entre vous sera le serviteur de tous, car le Fils de l'homme même n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la rédemption du grand nombre. Voilà donc ce qui rend véritablement grand, grand devant Dieu ; c'est d'être le plus humble, d'être le serviteur de tous. Jésus non-seulement nous le dit, il nous en donne l'exemple.

O mon Sauveur, vos bienheureux apôtres comprirent enfin cette parole difficile, ils la comprirent lorsque le Saint-Esprit fut descendu sur eux : dès lors, au lieu de se disputer le premier rang, il se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour votre nom toutes sortes d'outrages. Mais nous, quand est-ce que nous la comprendrons ? quand surtout la pratiquerons-nous ? Quand nous disputerons-nous à qui sera le plus petit, le plus humble, le plus disposé à être le serviteur de tous les autres : en un mot, quand nous disputerons-nous à qui vous ressemblera le plus ?

RÉSURRECTION DE LAZARE.

Comme les apôtres s'attendaient à voir leur divin Maître rétablir le royaume d'Israël, ils ne pouvaient concevoir qu'il dût souffrir et mourir. Pour leur faire entendre que s'il souffrait et mourait, c'est qu'il le voulait bien, et que même après sa mort il pourrait faire des choses encore plus merveilleuses que celles qu'ils attendaient, il ressuscita un mort enterré depuis quatre jours. C'était Lazare, frère de Marthe et de Marie. Jésus les aimait tous les trois, et logeait souvent chez eux avec ses apôtres. Lazare tomba donc malade, et mourut. Jésus, qui était loin de là, dit alors à ses disciples : Lazare, notre ami, dort ; mais je vais le réveiller. Ses disciples lui dirent : Seigneur, s'il dort, il sera guéri. Eux entendaient le sommeil. Jésus leur dit alors nettement que Lazare était mort, leur faisant entendre que pour lui, réveiller quelqu'un de

la mort ne lui était pas plus difficile que de réveiller quelqu'un d'un sommeil ordinaire. Croyons et admirons la puissance de Jésus. Admirons aussi et aimons cette parole : Lazare, notre ami ! Que Jésus est bon ! et qu'il fait bon avoir un tel ami !

Suivons Jésus avec ses apôtres. Marthe et Marie viennent à sa rencontre, et lui disent en pleurant : Seigneur, si vous eussiez été ici, notre frère ne serait pas mort. Votre frère ressuscitera, dit Jésus : je suis la résurrection et la vie : celui qui croit en moi, quand il serait mort, il vivra ; et quiconque vit et croit en moi ne mourra point éternellement. Où l'avez-vous mis ? En même temps, voyant pleurer Marthe et Marie, ainsi que tous les assistants, il pleura lui-même. Puis, ayant fait ôter la pierre qu'on avait mise à l'entrée du sépulcre, il s'écria à haute voix : Lazare, viens dehors ! Et soudain le mort sortit, ayant les mains, les pieds liés, et sa face enveloppée de linge. Jésus leur dit : Déliez-le, et laissez-le aller. Encore une fois, admirons la puissance de Jésus ; mais admirons sa bonté, qui le fait pleurer avec ceux qui pleurent.

Ah ! si, comme Lazare, nous avions été rappelés à la vie par Jésus, après quatre jours de mort, quels ne seraient pas pour lui notre amour et notre reconnaissance ! Mais cela ne nous est-il pas arrivé ? Quand nous avions commis un péché mortel, n'étions-nous pas morts devant Dieu ? n'étions-nous pas comme dans le sépulcre ? Nos mauvaises habitudes, nos mauvaises liaisons, le mauvais exemple du monde, n'était-ce pas comme des linceuls funèbres qui nous enveloppaient de toutes parts, comme une grosse pierre qui nous fermait le retour à la vie ? Qui donc a ôté cette pierre ? qui donc nous a rappelés de la mort ? N'est-ce pas Jésus par sa grâce ? N'est-ce pas lui qui nous a déliés, par ses ministres, dans le sacrement de pénitence ? Quelle ne doit donc pas être notre reconnaissance et notre amour ? Mais quels ont-ils été ?

PASSION DE JÉSUS-CHRIST SELON DAVID.

Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? On regarde quelquefois ces paroles comme une plainte de Jésus sur la croix à son Père. Mais c'est bien moins une plainte que l'accomplissement d'une prophétie : ce sont ces premières paroles du

psaume vingt-un, dans lequel le Messie décrit lui-même sa passion par la bouche de son ancêtre David. Il y dit, après ces premières paroles : Nos pères ont espéré en vous ; ils ont espéré en vous, et vous les avez délivrés. Mais pour moi, je suis un ver de terre, et non pas un homme : je suis l'opprobre des hommes et le rebut de la populace. Tous ceux qui me voient m'insultent ; le mépris sur les lèvres, ils ont secoué la tête, en disant : Il a mis son espoir en Dieu, que Dieu le délivre ! que Dieu le sauve ! puisqu'il se plaît en lui. Ma force s'est desséchée comme l'argile ; ma langue s'est attachée à mon palais, et vous m'avez conduit à la poussière de la mort. Des chiens dévorants m'ont environné, le conseil des méchants m'a assiégé. Ils ont percé mes mains et mes pieds ; ils ont compté tous mes os ; ils m'ont regardé, ils m'ont considéré attentivement. Ils se sont partagé mes vêtements, ils ont tiré ma robe au sort. Qui ne reconnaîtrait ici les soldats qui se partageaient les vêtements de Jésus, après lui avoir percé les mains et les pieds pour l'attacher à la croix ? Qui ne reconnaîtrait les scribes et les pharisiens qui, passant devant la croix, secouaient la tête et insultaient à Jésus dans les termes mêmes que David avait prédits mille ans d'avance ?

Mais dans ce même psaume où le Messie annonce si clairement sa passion, il annonce aussi la gloire qui doit suivre sa mort, il annonce la propagation de son Eglise, la conversion des gentils, notre conversion à nous-mêmes. Je raconterai, dit-il à son Père, je raconterai votre nom à mes frères ; je vous louerai au milieu de l'Eglise. Ma louange sera devant vous dans la grande Eglise : je rendrai mes vœux en présence de ceux qui craignent Dieu. Les pauvres mangeront et seront rassasiés ; ceux qui cherchent le Seigneur le loueront. Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur, et se convertiront à lui ; et toutes les familles des nations l'adoreront. Parce que l'empire est au Seigneur ; et il dominera sur les nations. Ces nations dont il parle, c'étaient les gentils, les païens, qui avaient oublié Dieu : nous étions du nombre, c'est-à-dire nos ancêtres. Mais lorsque Jésus-Christ, par la prédication des apôtres, publia le nom et les louanges de Dieu son Père dans la grande Eglise, dans l'Eglise catholique, nous aussi, qui sommes les extrémités de la terre, nous nous sommes ressouvenus de Dieu, nous nous sommes convertis à lui, nous sommes

devenus ses enfants. Jésus nous appelle ses frères ; nous mangeons à sa table, et nous sommes rassasiés de ses dons.

Admirons avec quelle exactitude David prédit mille ans avant Jésus-Christ ce que nous voyons si fidèlement accompli trois mille ans après David. Louons Dieu dans sa grande Eglise ; louons-le de ses miséricordes infinies ; louons-le particulièrement, nous qu'il a convertis à lui des extrémités de la terre. Travaillons à le faire connaître, à le faire aimer partout.

LE PROPHÈTE JONAS, FIGURE DE JÉSUS-CHRIST.

Ninive fut la première capitale de la gentilité ou du monde païen réuni sous un même empire ; Babylone fut la seconde, et Rome la dernière. Dieu envoie Jonas à Ninive : le prophète n'obéit que la seconde fois ; encore est-il pénétré de la plus vive douleur. En voici la cause mystérieuse. La capitale de la gentilité se convertissait à sa seule prédication, croyait en Dieu d'une foi efficace, prévenait sa destruction comme cité, en se détruisant elle-même en tant que coupable ; tandis qu'il voyait Israël, favorisé de tant de grâces, prêché, averti, menacé continuellement par des prophètes sans nombre, abandonner, détruire les autels du vrai Dieu, se prostituer aux idoles, et faire comme effort pour hâter les châtiments dont il était menacé. Dans ce qui arrivait alors il voyait peut-être ce qui devait arriver plus tard : la gentilité entière, suivant l'exemple de Ninive, se ressouvenant de Dieu, prenant dans l'Eglise de son Christ la place d'Israël impénitent et réprouvé, et Rome devenue chrétienne prenant la place de Jérusalem rejetée.

Jonas était non-seulement un prophète, mais encore une prophétie. Jonas est envoyé pour prêcher la pénitence à la capitale de la gentilité : le Christ le sera pour prêcher la pénitence à la gentilité entière. Jonas ne veut pas d'abord être l'apôtre de Ninive : le Christ ne veut pas d'abord écouter la Chananéenne, ni envoyer ses apôtres vers les nations. Jonas, voulant borner son ministère au seul peuple d'Israël, excite une tempête, au milieu de laquelle il dort d'un profond sommeil : le Christ, envoyant ses apôtres aux seules brebis perdues de la maison d'Israël, soulève contre lui

dans Israël même une furieuse conjuration, au milieu de laquelle il est calme comme quand il dort sur la barque dans la tempête. Jonas, jeté dans la mer, livré humainement à la mort, est le sauveur de ceux qui étaient avec lui dans le navire : le Christ, plongé dans une mer d'afflictions, mis à mort selon la nature humaine, est le sauveur de ceux qui sont avec lui dans la même barque. Jonas, descendu dans le ventre de la baleine comme dans un enfer vivant, y loue Dieu, y célèbre ses merveilles, et le bénit de sa prochaine délivrance : le Christ, descendu aux enfers, aux parties inférieures de la terre, y annonce les merveilles de Dieu aux âmes détenues, et, libre entre les morts, y fête avec eux sa prochaine résurrection. Jonas est trois jours et trois nuits dans les entrailles de la baleine : ainsi le Fils de l'homme, dit Jésus-Christ lui-même, sera trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre. Jonas, revenu du milieu des eaux, sort de Judée et convertit la première capitale de la gentilité : le Christ, ressuscité d'entre les morts, envoie ses apôtres jusqu'aux extrémités du monde, et, avec la dernière capitale de la gentilité, convertit la gentilité entière. Jonas, voyant la conversion de Ninive et l'impénitence d'Israël, souhaite la mort de douleur : le Christ, en la personne de saint Paul, voyant la conversion de la gentilité, et l'endurcissement des Juifs, qui sont ses frères, souhaite, dans sa douleur, d'être anathème pour eux.

Mon Dieu, que votre sagesse est admirable! Comme dans un seul événement vous savez prédire et figurer des siècles d'avance une multitude d'événements et de merveilles à venir! Mon Dieu, augmentez-nous la foi, l'amour et l'intelligence de votre sainte parole.

PASSION DE JÉSUS-CHRIST SELON ISAÏE.

Isaïe prophétisait huit siècles avant Jésus-Christ. Voici comme il a raconté d'avance l'histoire de sa passion : L'Eternel a déployé le bras de sa sainteté aux yeux de toutes les nations, et toutes les régions de la terre verront le Sauveur que notre Dieu doit nous envoyer. Il paraîtra sans gloire devant les mortels, et dans une forme méprisable aux yeux des enfants des hommes. Il arrosera

la multitude des nations par l'aspersion de son sang ; les rois se tiendront devant lui dans le silence, parce que ceux auxquels il n'avait pas été annoncé le verront ; et ceux qui n'avaient point entendu parler de lui le contempleront. Il s'élèvera comme un faible arbrisseau devant l'Eternel, et comme un rejeton qui sort d'une terre sèche ; il est sans beauté et sans éclat. Nous l'avons vu, et il n'avait rien qui attirât l'œil ; ainsi nous l'avons méconnu. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, un homme de douleurs, habitué à souffrir. Son visage était comme caché, et il paraissait méprisable, et nous n'en avons fait aucun cas. Véritablement il a pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. Nous l'avons considéré comme un lépreux, comme un homme frappé de Dieu et humilié. Mais lui a été percé de plaies pour nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes ; le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures. Nous nous étions égarés comme des brebis errantes ; chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie ; et le Seigneur l'a chargé de l'iniquité de nous tous. O mon Jésus, qui pouvait ainsi prédire d'avance ce que vous deviez souffrir, si ce n'est vous-même ?

Ce n'est pas tout ; le prophète continue : Il a été sacrifié, parce que lui-même l'a voulu, et il n'a point ouvert la bouche : il sera mené à la mort comme une brebis ; il demeurera dans le silence sans ouvrir la bouche, comme un agneau devant celui qui le tond. Il a été enlevé du milieu des angoisses, du milieu d'un jugement. Qui racontera sa génération ou sa postérité ? car il a été retranché de la terre des vivants. Je l'ai frappé à cause des crimes de mon peuple. On lui donnera des impies pour gardes de son sépulcre, et un homme riche pour l'ensevelir dans sa mort ; parce qu'il n'a point commis d'iniquité, et que le mensonge n'a jamais été dans sa bouche. Et l'Eternel a voulu le briser dans son infirmité. Il a livré son âme pour le péché ; aussi verra-t-il sa race durer longtemps, et la volonté de Dieu s'exécutera heureusement par sa conduite. Il verra le fruit de ce que son âme aura souffert. Comme mon serviteur est juste, il justifiera par sa doctrine un grand nombre d'hommes, et il prendra sur lui leurs iniquités. C'est pourquoi je lui donnerai pour partage une grande multitude de personnes ; et il distribuera les dépouilles des forts, parce qu'il a

livré son âme à la mort, et qu'il a été mis au nombre des scélérats ; qu'il a porté les péchés de la multitude, et qu'il a intercédé pour les violateurs de la loi.

O Jésus, qui ne vous reconnaîtrait dans ces paroles? Qui ne vous reconnaîtrait chargé de nos iniquités, crucifié entre deux larrons, priant pour vos bourreaux, enseveli dans le tombeau de Joseph d'Arimathie, gardé par les soldats romains, et puis sanctifiant par votre mort une multitude d'hommes? Nous sommes de ce nombre ; puissions-nous vous ressembler ! puissions-nous dans nos peines imiter votre patience et votre humilité !

COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

O mon âme, écoutons aujourd'hui le sujet de méditation que l'Eglise elle-même nous propose dans le cantique que vous connaissez. La Mère de douleur était debout, fondant en larmes auprès de la croix, où était pendu son Fils. Son âme gémissante, plongée dans la tristesse et l'abattement, a été transpercée du glaive. O combien triste et affligée fut cette Mère bénie du Fils unique ! Elle était accablée, elle souffrait, elle tremblait, en voyant les douleurs de son Fils adorable. Quel est l'homme qui ne pleurerait, s'il voyait la Mère du Christ dans un supplice pareil? Qui pourrait, sans compassion, voir cette tendre Mère souffrant avec son Fils? C'est pour les péchés de son peuple qu'elle voit Jésus dans les tourments et déchiré de coups de fouet. Elle voit ce Fils bien-aimé mourant et délaissé, lorsqu'il rend le dernier soupir.

O Mère, source du divin amour! faites que je sente la violence de votre douleur, faites que je pleure avec vous. Faites que mon cœur s'enflamme, en aimant Jésus mon Dieu ; faites que je lui plaise. O sainte Mère, faites ceci, je vous en prie : imprimez les plaies du Crucifié, imprimez-les profondément à mon cœur. Votre Fils, couvert de blessures, a daigné souffrir pour moi. Oh ! partagez avec moi ses peines. Faites que je pleure sincèrement avec vous, que je compatisse à Jésus crucifié, tout le temps que je serai en vie. Être debout avec vous auprès de la croix, y pleurer de tout mon cœur avec vous, voilà tout mon désir.

Incomparable Vierge des vierges, ne rebutez point ma prière ; faites que je pleure avec vous. Faites que je porte en moi la mort de Jésus, et le poids de sa passion, et le souvenir de ses plaies. Faites que moi-même je sois blessé de ces plaies adorables, enivré de cette croix, pour l'amour de votre Fils. Faites qu'enflammé, consumé de cet amour, je sois, ô Vierge sainte, défendu par vous au jour du jugement. Faites que je sois gardé par la croix de Jésus, protégé par sa mort, consolé par sa grâce. Et quand mon corps mourra, faites qu'à mon âme soit donnée la gloire du paradis. Ainsi soit-il.

LE PROPHÈTE JÉRÉMIE, AUTRE FIGURE DE JÉSUS-CHRIST.

Jérémie a été un des plus saints hommes de l'ancienne loi. C'est le seul de tous les prophètes qui ait été sanctifié dès le sein de sa mère ; il en était une figure d'autant plus excellente du Saint des saints. Il annonça pendant quarante-cinq ans au peuple d'Israël deux vérités terribles : la première, que Jérusalem et son temple seraient ruinés ; la seconde, qu'il n'y avait qu'un moyen de prévenir ce malheur : c'était de faire pénitence et de se soumettre à tous les arrêts de la justice divine. Il ne fut point écouté. Au contraire, il fut en dérision à tout son peuple, le sujet de leurs chansons tout le long du jour, et l'objet de leur moquerie. Il fut rempli d'amertume, enivré d'absynthe, frappé sur les joues, rassasié d'opprobres. Il était comme un agneau innocent et doux qu'on porte au sacrifice. Un jour même les sacrificateurs, les faux prophètes, et tout le peuple se saisirent de lui ; et ils disaient tous ensemble : Il faut qu'il meure ! Il est coupable de mort ! Les princes des prêtres et les scribes se servirent des mêmes paroles pour condamner à mort Jésus-Christ : tant il y a de ressemblance entre le Sauveur et son prophète.

Jérémie figura Jésus-Christ jusque dans sa sépulture. Quelque temps après avoir été condamné à mourir, il fut descendu dans une fosse profonde, dans une citerne sans eau, mais remplie de boue. Il y fut laissé bien des jours ; il y aurait péri infailliblement, si un étranger, un Ethiopien, touché de compassion, ne lui eût passé secrètement à manger et à boire, et n'eût obtenu enfin de le

tirer de là. Jérémie cependant souffrait tout avec patience. Bien loin de souhaiter du mal à ses persécuteurs, il pleurait et priait nuit et jour pour son peuple. Qui changera ma tête en eaux, s'écriait-il, et qui fera couler de mes yeux une fontaine de larmes, afin que je pleure nuit et jour ceux de mon peuple qui ont été tués dans leur iniquité? Image frappante de Jésus-Christ pleurant sur l'ingrate Jérusalem, et priant pour ses meurtriers sur la croix.

Après sa mort, Jérémie devint le sauveur du peuple d'Israël. Judas Machabée le vit tout éclatant de gloire et environné d'une grande majesté. C'est là, lui dit-on, le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël, c'est là celui qui prie beaucoup pour ce peuple et pour la ville sainte; c'est Jérémie, le prophète de Dieu. En même temps Jérémie donna à Machabée une épée d'or, pour renverser tous les ennemis du peuple d'Israël. De même Jésus-Christ, par sa mort, est devenu le sauveur de tous les hommes : entré dans la gloire du ciel, il intercède sans cesse pour nous auprès de son Père, et nous donne toutes les grâces nécessaires pour vaincre tous les ennemis de notre salut.

ENTRÉE TRIOMPHALE DE JÉSUS A JÉRUSALEM.

Et toute la ville fut émue, et demandait : Qui est celui-ci? Mais les peuples répondaient : C'est Jésus le prophète, qui est de Nazareth en Galilée. C'est Jésus qui a ressuscité Lazare, qui a rendu la vue à l'aveugle-né, qui a guéri les malades, qui nous a nourris dans le désert. Et la foule étendait ses vêtements sur son passage; d'autres y jetaient des rameaux verts. Et les nombreuses troupes qui précédaient, et celles qui suivaient, et celles qui venaient au-devant de lui avec des branches de palmier, toutes poussaient des cris de joie : Hosanna au Fils de David! Vive le Roi d'Israël! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! Béni soit le règne qui vient, le règne de David notre Père! Hosanna au plus haut des cieux! O mes frères, joignons les acclamations de nos cœurs à celles de tout le peuple. Jésus le trouve bon. Les pharisiens lui ayant dit : Maître, faites donc taire vos disciples ; il leur répondit : Je vous déclare que si ceux-ci se taisent, les pierres mêmes crieront.

Lorsque les empereurs romains entraient en triomphateurs dans leur capitale, tout le sénat et le peuple allaient au-devant d'eux en habits de fête ; les rues par où ils devaient passer étaient jonchées de fleurs odoriférantes ; on y brûlait des parfums. Le triomphateur lui-même, précédé du sénat et du peuple romain, suivi de son armée, était monté sur un char magnifique tiré par quatre chevaux blancs, quelquefois par quatre éléphants : devant lui marchaient enchaînés les rois et les généraux ennemis qu'il avait vaincus, les images des villes qu'il avait prises. Cette gloire était si grande, qu'il pouvait se croire un dieu. Aussi un esclave se tenait derrière lui, pour lui dire de temps en temps : Souviens-toi que tu es homme. Votre triomphe est bien différent, ô Jésus : il n'y a ni sénat ni armée ; c'est la foule des disciples que vous avez instruits, des malades que vous avez guéris : au lieu d'être monté sur un char magnifique, vous n'avez d'autre monture que celle du pauvre ; vous êtes monté sur le poulain de l'ânesse, ayant pour toute selle les manteaux de vos disciples. En vérité, ô Jésus, moi votre esclave, je suis tenté de vous dire : Mais souvenez-vous donc que vous êtes Dieu ! C'est qu'étant venu pour nous apprendre l'humilité, vous voulez être humble jusque dans votre triomphe. Un prophète l'avait ainsi déclaré d'avance : Dites à la fille de Sion, à Jérusalem : Voici votre roi qui vient à vous plein de douceur, monté sur une ânesse et sur le poulain de celle qui est sous le joug. Puisqu'il en est ainsi, entrez, ô Jésus, entrez, ô roi de douceur et de grâce, entrez dans votre cité sainte ; mais entrez surtout dans mon cœur.

Et Jésus entra dans le temple de Dieu. Et des aveugles et des boiteux s'approchèrent de lui dans le temple, et il les guérit. Mais les princes des prêtres et les scribes, voyant les merveilles qu'il venait de faire, et les enfants qui criaient dans le temple : Hosanna au Fils de David ! en conçurent de l'indignation ; et ils lui dirent : Entendez-vous bien ce que ceux-ci disent ? Jésus leur répondit : Oui ; mais vous-mêmes n'avez-vous jamais lu cette parole : C'est de la bouche des petits enfants et de ceux qui sont à la mamelle que vous avez tiré la louange la plus parfaite? O Jésus, que j'aime cette parole ! Ainsi donc les petits enfants que vous me donnez à instruire, c'est de leur bouche que vous tirez la louange la plus parfaite, la prière la plus agréable ? Avec quel

nouvel amour et quel nouveau zèle, je m'en vais leur apprendre à vous prier et à chanter vos louanges.

TRAHISON DE JUDAS.

Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai? C'est un des apôtres, c'est Judas qui parle ainsi aux Juifs, en offrant de leur vendre son maître. Ils font marché avec lui pour trente pièces d'argent. Qu'est-ce donc qui porte le malheureux à cette infâme trahison ? L'avarice. Il portait la bourse où se mettaient les aumônes que l'on faisait au Sauveur : il en dérobait une partie. Lorsque Marie, sœur de Lazare, répandit sur la tête de Jésus une boîte de parfum précieux, il en murmura tout haut. On aurait pu vendre ce parfum deux cents deniers, environ cent francs, et en donner le prix aux pauvres. Ce n'est pas qu'il se souciât des pauvres; mais, voleur comme il était, il convoitait cet argent pour lui-même. Afin de se dédommager de la perte qu'il croyait avoir faite, il alla vendre son maître aux Juifs. Craignons, mes frères, craignons de nous livrer à une passion quelconque. Notre vocation n'est pas plus sainte que celle des apôtres, notre communauté n'est pas plus sainte que celle de Jésus ; et un apôtre y est devenu un traître ! Craignons que l'orgueil, ou l'envie, ou l'avarice, ou l'impureté, ou toute autre passion que nous négligerions de combattre, ne nous conduise à quelque chose de semblable.

Le traître cherche l'occasion de remplir son marché ; il le fera pendant la fête de Pâques. Jésus lave les pieds à ses apôtres, à Judas même : le traître n'en est pas touché. Jésus institue le sacrement de son amour, et se donne lui-même à ses disciples : Judas n'en est pas touché ; à ses premiers crimes il ajoute une communion indigne. Jésus se trouble, et dit à ses disciples avec une profonde douleur : En vérité, en vérité, un de vous me trahira ! Les disciples, effrayés, lui demandent avec anxiété : Est-ce moi, Seigneur? Judas n'en est pas touché. Il demande comme les autres : Est-ce moi? Oui, tu l'as dit, répondit Jésus; mais malheur à l'homme par qui sera trahi le Fils de l'homme ! il vaudrait mieux pour lui qu'il ne fût pas né. Judas n'est pas touché. Il s'en va, au contraire, avertir les Juifs que l'occasion est

favorable : il les conduira lui-même au jardin des Olives, et leur livrera Jésus par un baiser. Mon Dieu ! mon Dieu ! qu'est-ce que l'homme ! puisqu'un apôtre a pu devenir le plus infâme des traîtres? Qui pourra compter sur lui-même? Mon Dieu, ayez pitié de nous !

Mais le malheureux Judas ne se reconnaîtra-t-il donc point? Il se reconnaîtra. Il ira trouver les princes des prêtres avec lesquels il avait fait marché ; il leur dira : J'ai péché en livrant le sang innocent. Il confesse publiquement sa faute. Il fait plus, il jette dans le temple les trente pièces d'argent, il n'en veut plus. Comment ne pas espérer bien d'un semblable repentir? Hélas ! il s'en va, et se pend de désespoir. Telle fut la fin d'un apôtre ! Mon Dieu ! qui osera jamais se rassurer sur la sainteté de sa vocation, sur la sainteté de son état, sur la sainteté de la communauté où l'on vit? Qui n'opérera son salut avec crainte et tremblement?

JÉSUS AGONISANT AU JARDIN DES OLIVES.

C'était la nuit. Jésus traverse le torrent de Cédron avec ses disciples. Il était triste ; ses disciples l'étaient aussi. Arrivé sur la montagne des Olives : Demeurez ici, leur dit-il, pendant que je m'en irai prier là. Vous aussi, priez, afin que vous n'entriez point en tentation. Ensuite, laissant les autres, il prend avec lui Pierre, Jacques et Jean, et il commença à craindre et à être rempli de tristesse. Mon âme, leur dit-il, est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici, et veillez avec moi. O mon Jésus, que tout ceci est triste en effet! Judas vient de vous quitter pour vous trahir. Mais au moins vos trois bien-aimés disciples vous consoleront-ils, en veillant et en priant avec vous? Nouvelle tristesse de ce côté. Trois fois Jésus revient à eux, et trois fois il les trouve endormis, accablés de tristesse et de sommeil. Ainsi nulle consolation pour Jésus de la part des hommes.

C'est peu d'être délaissé de la part des hommes. Jésus se présente à son Père, mais il se présente à lui chargé de tous les crimes du monde, y compris les miens ; cette vue cause une si vive horreur à sa sainte humanité, qu'elle est près de succomber : la mort prochaine de la croix la bouleverse moins. Trois fois, et chaque

fois pendant une heure, Jésus supplie son Père de l'exempter de cette inexprimable confusion et douleur. Mon Père! tout vous est possible : détournez de moi ce calice; toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez. Mon Père ! que ce calice, s'il est possible, s'en aille de moi! toutefois, non pas comme je veux, mais comme vous voulez. Mon Père! si ce calice ne peut s'en aller sans que je le boive, que votre volonté soit faite. Ainsi nulle consolation dans cette effroyable tristesse, nulle consolation ni de la part des hommes ni de la part de Dieu : il faut que tout seul il boive le calice d'amertume jusqu'à la lie. Sa sainte humanité en est dans une si violente agonie, qu'elle en sue du sang. Voyez, et considérez s'il est une tristesse pareille à celle de Jésus.

O mon âme, si Dieu nous éprouve par la tristesse et l'affliction intérieure, souvenons-nous de Jésus agonisant. Unissons notre tristesse à la sienne, notre affliction à son affliction. Disons avec lui : Mon Père ! s'il est possible ! que ce calice s'en aille sans que je le boive ! Mais aussi ajoutons avec lui : Toutefois, non pas ce que je veux, mais ce que vous voulez. Buvons comme lui le calice d'amertume, et, s'il le faut, jusqu'à la lie. C'est dans cette résignation complète que nous trouverons notre force et notre salut, par la grâce et pour la gloire de Jésus agonisant.

RENIEMENT DE SAINT PIERRE.

Cependant une servante du grand prêtre, c'était celle qui gardait la porte, étant venue où Pierre se chauffait, et l'ayant considéré attentivement à la lumière du feu, elle dit : Toi aussi tu étais avec Jésus de Nazareth. Mais il le nia devant tout le monde, disant : Femme, je ne le connais point; je ne sais ce que vous voulez dire. Et il sortit dans le vestibule, et le coq chanta. Mais comme il sortait de la porte : une autre servante l'aperçut, et dit à ceux qui étaient là : Et celui-ci aussi était avec Jésus de Nazareth : celui-ci aussi est de ses disciples. Il le nia une seconde fois avec serment, disant : Je n'en suis point; je ne connais point cet homme. Environ une heure après, un des domestiques du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, lui dit : Est-ce que je ne t'ai pas vu avec lui dans le jardin ? Assurément tu es de ces

gens-là, car tu es Galiléen : ton langage fait voir qui tu es. Pierre donc le nia une troisième fois. Il se mit à faire des imprécations et à dire avec serment : Je ne connais point cet homme-là que vous dites. O Pierre, que dis-tu là ? N'est-ce pas toi qui assurais, il y a peu d'heures, que tu étais prêt à suivre Jésus et en prison et à la mort ? Et lorsqu'il te répondit que tu le ferais plus tard, mais que tu ne le pouvais pas maintenant, ne lui soutenais-tu pas hautement que tu le pouvais, et que quand même tous les autres le renieraient, toi seul tu ne le renierais point : et voilà que tu le renies trois fois devant une servante !

O mon Dieu, qui ne tremblerait, qui ne se défierait de soi-même? qui ne reconnaîtrait humblement son impuissance? Avouons-la : n'attendons pas que le Seigneur nous dise : Tu ne peux pas; prévenons sa face par la confession de notre impuissance, de peur qu'il ne nous la fasse connaître par notre chute. Pierre voulait sincèrement suivre Jésus; mais il ne savait pas encore assez combien la volonté de l'homme est faible, combien nous avions besoin de la grâce de Dieu pour vouloir fortement et invinciblement. S'il l'avait su, il aurait dit, non pas : Je puis; non pas : Je voudrai; non pas : J'irai; mais : Seigneur, aidez ma faiblesse; faites-moi vouloir de cette manière à qui rien n'est impossible : Je veux déjà en quelque façon; et c'est un effet de votre grâce : à vous la gloire de ce faible commencement de bonne volonté; mais achevez votre ouvrage, mettez-y la dernière main. Car vous seul pouvez achever en nous ce que vous seul y pouvez commencer de bien.

Pierre parlait encore lorsque le coq chanta pour la seconde fois. Le Seigneur s'étant retourné, regarda Pierre. Alors Pierre se ressouvint de la parole que Jésus lui avait dite : Avant que le coq chante deux fois, vous me renoncerez trois fois; et étant sorti, il pleura amèrement. Jésus le regarde : il se réveille, il se retire, il commence à sentir qu'il ne fallait point aller au lieu d'où il ne peut se retirer trop tôt. Hélas ! s'il y demeurait, il renierait peut-être encore. Instruisons-nous par l'exemple d'un si grand apôtre. Parce qu'il a présumé de lui-même, il est tombé à la voix d'une servante.

INSTITUTION DU SACRIFICE DE LA MESSE ET DE LA COMMUNION.

Demain, sur la même montagne ou Abraham immola autrefois en volonté son fils unique Isaac, Jésus-Christ, fils unique de Dieu, sera immolé en effet à la gloire de son Père et pour le salut des hommes. Comme Abel, il sera conduit dehors par son frère le Juif, et mis à mort dans la campagne. Demain donc Jésus-Christ accomplira la figure des deux plus grands sacrifices du monde ancien, celui d'Abel et celui d'Abraham. Mais dès aujourd'hui il en accomplit un autre non moins célèbre, le sacrifice de Melchisédech, en s'immolant lui-même mystiquement dans le sacrifice de la messe ; dès aujourd'hui il offre du pain et du vin, change le pain en son propre corps, le vin en son propre sang; en ce même corps qui sera livré et rompu pour nous, en ce même sang qui sera répandu pour nous sur la croix. Adorons ce pontife éternel, instituant aujourd'hui l'adorable sacrifice de la messe, y réalisant la figure de tous les anciens sacrifices, et y renouvelant, y continuant jusqu'à la fin du monde le sacrifice de la croix. Prions-le de nous faire un peu comprendre de si grands mystères.

Melchisédech, après avoir offert le pain et le vin, comme prêtre du Très-Haut, les distribue à ceux qui avaient combattu et vaincu avec Abraham. De même Jésus-Christ, le pontife éternel, distribue à ses disciples la victime qu'il vient d'offrir : Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui est livré pour vous; prenez et buvez-en tous, car ceci est mon sang, qui est répandu pour vous; faites ceci en mémoire de moi. O sacrifice admirable, où Jésus-Christ s'offre à Dieu son Père pour l'adorer avec nous et pour nous, le remercier avec nous et pour nous, lui demander pardon avec nous et pour nous, lui demander ses grâces avec nous et pour nous : admirable sacrifice, où Jésus-Christ, en s'offrant à Dieu son Père, se donne à nous, pour nous changer en lui, et nous faire devenir avec lui un même sacrifice, une même victime!

Avant de donner la sainte communion à ses apôtres, Jésus leur lave les pieds, pour les purifier des moindres taches. Prions-le de vouloir bien nous purifier de même, afin que non-seulement nous ne fassions pas de communion indigne comme Judas, mais que

nous en fassions toujours de plus saintes et de plus ferventes, et que nous y puisions toujours plus de grâces et d'amour.

CHEMIN DE LA CROIX.

Pour Jésus-Christ la vie entière a été un chemin de la croix : un chemin pour arriver à la croix, un chemin pour porter la croix, afin d'y mourir. Que pouvons-nous faire de mieux en ce jour, que de le suivre dans ce chemin de douleur? Du jardin des Oliviers, où il se laisse prendre et garrotter comme un malfaiteur, il est traîné chez Anne et Caïphe, où il est souffleté, traité de blasphémateur et condamné à mort. Chez Hérode, il est traité de fou et tourné en dérision. Chez Pilate, il est flagellé, couronné d'épines, frappé sur le visage, couvert de crachats, comparé à un meurtrier, qu'encore on lui préfère : tout le peuple, excité par les scribes et les pharisiens, s'écrie d'une voix : Qu'on le crucifie! qu'il soit crucifié! En vérité, le prophète avait bien raison de dire : Il sera rassasié d'opprobres.

O mon âme, voilà Jésus chargé de sa croix ; le voilà qui la porte du prétoire au Calvaire, comme autrefois Isaac le bois de son holocauste. Heureux Simon le Cyrénéen, qui lui aide à la porter. Il est suivi d'une foule de peuple et de femmes qui pleurent sur lui : pleurons avec elles, mais pleurons sur nous-mêmes, car ce sont nos péchés la cause de tout ce que nous voyons. Le voilà arrivé sur le Calvaire : il se laisse clouer sur la croix, comme Isaac s'était laissé lier sur le bûcher. Le voilà suspendu entre le ciel et la terre, au milieu de deux larrons. Jésus crucifié, ayez pitié de nous! Mais le voilà qui prie. Pour qui sera-ce? Pour sa sainte mère, pour ses disciples, plongés dans la douleur? Non ; ce sera pour ses bourreaux. Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Jésus crucifié, ayez pitié de nous! Le voilà qui va parler encore ; à qui? A un des larrons : En vérité, je te le dis, aujourd'hui même tu seras avec moi dans le paradis. O bon Jésus, Jésus crucifié, ayez pitié de nous! Le voilà qui va de nouveau parler ; à qui? A sa sainte mère : Femme, voici votre fils ; et à son bien-aimé disciple : Voici votre mère! O bon Jésus, Jésus crucifié, ayez aussi pitié de nous! Donnez-nous aussi à votre mère, donnez-nous aussi votre mère! Nous nous donnons à elle dès ce moment, nous ne

voulons plus nous séparer d'elle, nous resterons avec elle auprès de votre croix, nous vous regarderons avec elle, et nous pleurerons avec elle.

Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. Jésus s'étant rendu obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix, considérait s'il avait exécuté toutes les volontés de son Père. Il trouve qu'il n'a point encore bu le fiel et le vinaigre qui lui étaient annoncés par David, son aïeul selon la chair. Aussitôt il dit : J'ai soif. Et après avoir goûté de cette amertume, il ajoute : *Consummatum est :* tout est consommé, tout est accompli, j'ai obéi en toutes choses. Mon Père, je recommande mon esprit entre vos mains. O Jésus mourant, ayez pitié de nous ! Faites-nous la grâce d'accomplir vos saintes volontés toute notre vie, et en mourant de remettre notre âme entre vos mains, comme vous avez remis la vôtre entre les mains de votre Père !

Au 18 mars, dans la vie de saint Cyrille de Jérusalem, on voit encore d'autres particularités édifiantes sur la passion et la mort de Notre-Seigneur.

LES FÊTES DE PAQUES.

SAMEDI SAINT.

Mon Sauveur, un de vos prophètes a dit que votre sépulcre serait glorieux. On a vu, en effet, dans la suite des siècles, toutes les nations de l'univers se disputant l'honneur d'être les gardiennes de votre saint sépulcre. Mais dès le premier jour je le trouve infiniment glorieux, parce qu'il renferme votre corps adorable. Il est vraiment bienheureux, ce bon Joseph d'Arimathie, de vous avoir cédé le tombeau neuf qu'il avait fait pour lui-même : heureux encore votre disciple caché, Nicodème, qui ne craignit pas de se montrer pour vous ensevelir honorablement au milieu des aromates. Heureuses enfin les saintes femmes qui assistèrent à votre sépulture. Mais d'où viennent ces soldats qui gardent votre tom-

beau au milieu des ténèbres? Ils sont envoyés par vos ennemis, pour empêcher que vos disciples ne dérobent votre corps. Les aveugles! ils seront bientôt les témoins irrécusables de votre résurrection.

Mais en attendant que le corps de Jésus ressuscite glorieux et immortel, descendons avec son âme aux enfers; non pas dans l'enfer des damnés, mais dans les régions souterraines où les âmes des anciens justes attendaient que le Sauveur vînt leur ouvrir les portes du ciel. C'est là que Jésus descend. Quelle joie pour ces saintes âmes! Là étaient les prophètes qui avaient annoncé sa naissance, sa vie, sa mort, depuis Samuel jusqu'à saint Jean-Baptiste; là étaient les patriarches qui en avaient été les figures : Abel par sa mort, Joseph par ses malheurs et sa gloire, Job par ses souffrances, Melchisédech, Isaac par leurs sacrifices; là étaient ses ancêtres selon la chair, depuis Adam jusqu'à Noé, depuis Noé jusqu'à Abraham, depuis Abraham jusqu'à David, depuis David jusqu'à Joseph, son père nourricier. Avec quelle joie ineffable ils durent voir l'accomplissement de tous leurs désirs! Avec quel mélange inexprimable de respect, d'amour, d'adoration, de tendresse, notre première mère ne dut-elle pas contempler celui qui était à la fois son Dieu et son fils, et qui venait d'expier par tant de souffrances la faute qu'elle avait commise la première! Mais n'oublions pas les petits enfants de Bethléhem, qui par leur mort avaient sauvé le Sauveur même. Oh! lui qui embrassait et bénissait les enfants de la terre, avec quelle tendresse ne dut-il pas caresser ces enfants du ciel! Mais d'autres encore auront part aux bienfaits du Sauveur : ce sont les âmes du purgatoire. Saint Pierre nous apprend que parmi les contemporains de Noé plusieurs se convertirent au moment même du déluge, et que Jésus leur annonça leur grâce, quand il descendit en esprit dans les limbes.

O Jésus, quelle gloire est la vôtre! Satan avait osé vous dire : Si tu m'adores, je te donnerai tous les royaumes de la terre. Vous l'avez repoussé avec mépris. Vous avez fait plus, vous vous êtes laissé mettre à mort, comme une créature pécheresse et mortelle. Il croyait avoir triomphé de vous, lorsque vous voilà descendu dans son empire à lui-même, et descendu, non pas comme son sujet, mais comme son maître, brisant les portes, rompant les verroux, emmenant tous ceux qu'il tenait captifs, et lui faisant

comprendre et à lui et à tous les siens, que par eux-mêmes, ils ne peuvent rien, qu'ils n'ont de puissance que celle que vous voulez bien leur laisser pour l'exécution de vos desseins. Dès lors s'accomplit ce que dit saint Paul; dès lors, au nom de Jésus, l'enfer même fut obligé à fléchir le genou.

JÉSUS-CHRIST EST RESSUSCITÉ.

Regina cœli, lætare : Reine du ciel, réjouissez-vous. O Marie, cessez votre deuil, cessez vos pleurs. Celui que vous avez eu la gloire de porter dans vos chastes entrailles et d'enfanter à Bethléhem, le Fils de Dieu fait homme ; Jésus, que vous avez sauvé du glaive d'Hérode, en le transportant en Egypte; Jésus, votre fils unique, qu'après trois jours de douloureuse inquiétude vous avez retrouvé dans le temple; Jésus est ressuscité ! Oui, ce même Jésus que vous avez vu attaché à la croix, les mains et les pieds percés de clous, et le côté transpercé d'une lance ; il est ressuscité, il est plein de vie ! Il conserve dans son corps ces cinq plaies, mais rayonnantes de grâce et de gloire. O Marie, ô mère, réjouissez-vous ! Jésus, votre fils, est ressuscité ; il est ressuscité pour ne plus mourir; il est ressuscité comme il l'avait dit, le troisième jour. Vous le savez bien, ô Marie : mais je suis bien aise de vous le dire, comme un petit enfant qui apprend à sa mère une heureuse nouvelle qu'elle sait déjà, mais qu'elle aime à entendre répéter sans fin. O ma mère, j'ai pleuré avec vous, que je me réjouisse aussi avec vous !

Jésus-Christ est vraiment ressuscité. Après être descendu aux enfers comme le maître devant qui tout genou doit fléchir, après avoir fait éprouver à Satan son invincible puissance, après avoir délivré l'Eglise des premiers-nés, la multitude des anciens justes, il réunit son âme à son corps, et, vainqueur de l'enfer et de la mort, il sort vivant du tombeau. La terre tremble de respect et de joie : un ange descend du ciel comme un éclair, renverse la pierre du sépulcre, et s'assied dessus, terrible de majesté comme la foudre. Les gardes qui en sont témoins deviennent comme morts, et s'en retournent dans la ville annoncer le prodige des prodiges.

Allez maintenant, saintes femmes, avec vos aromates ; allez

après elles, vous, Pierre, et vous, Jean ; vous trouverez le tombeau vide. Jésus, que vous cherchez parmi les morts, est vivant, vous diront les anges ; il est ressuscité, comme il vous l'avait dit ; vous le verrez. Vous, bienheureuse Madeleine, vous le verrez la première : vous le prendrez d'abord pour un jardinier ; mais à sa première parole, vous reconnaîtrez votre divin maître. Vous autres, pieuses femmes, vous le verrez et lui baiserez les pieds. Vous, Pierre, vous le verrez avant tous les autres disciples ; deux le verront sur le chemin d'Emmaüs; les apôtres réunis dans le cénacle l'y verront entrer les portes fermées, leur donner la paix, leur montrer ses pieds et ses mains. Quel jour de joie ! O Marie, reine du ciel, réjouissez-vous ! Jésus est vraiment ressuscité. Mais, ô notre Mère, ne nous oubliez pas dans votre bonheur ; priez pour nous, afin que nous aussi nous soyons vraiment ressuscités à la grâce, ressuscités pour ne plus mourir par le péché, et qu'ainsi nous participions éternellement à votre joie. *Ora pro nobis Deum; alleluia*

RÉSURRECTIONS FIGURATIVES DU GENRE HUMAIN ET DES PATRIARCHES.

Si Dieu nous a fait la grâce de méditer bien l'ensemble de ses œuvres, il nous sera facile d'y découvrir de belles et grandes images de la résurrection. Le genre humain tout entier, et pour ainsi dire toute la nature vivante, meurt au déluge. Ses restes sont ensevelis avec Noé dans l'arche, comme dans une bière, un tombeau. Le genre humain, et avec lui la création animale, sort du sépulcre et reçoit l'assurance de ne plus mourir de cette sorte. Isaac, après son immolation et sa mort mystique sur la montagne de Moria ou du Calvaire, revient après trois jours dans sa famille. Abraham, son père, avait prédit à ses serviteurs, qu'ils reviendraient tous deux ensemble. Job, après avoir souffert tout vivant les angoisses de la mort et la pourriture du tombeau, revient à une vie plus glorieuse qu'auparavant. Joseph, vendu par ses frères, injustement condamné par son maître temporel, est jeté dans la prison comme dans un sépulcre, où il a néanmoins tout pouvoir. Il y reste trois ans : ensuite en sort glorieux, devient le maître de toute l'Egypte ;

les peuples fléchissent le genou devant lui, et l'adorent comme le sauveur du monde, ce qu'il se montre en effet. Prions Jésus ressuscité de nous ouvrir l'intelligence pour comprendre, comme il fit aux disciples allant à Emmaüs.

Le genre humain mort et enseveli dans le déluge ressuscite par Noé; le genre humain mort et enseveli dans le péché ressuscite à la vie éternelle par Jésus-Christ. Mais arrêtons-nous au patriarche Joseph. Sorti de prison après trois ans, lui seul peut expliquer le songe mystérieux de Pharaon : l'empire lui est donné sur toute l'Egypte; tout fléchit le genou devant lui : on l'appelle le sauveur du monde. Après les années d'abondance viennent les années de disette ; une grande famine se fait sentir dans tout le monde, mais il y a du blé en Egypte. On y accourt de toutes les provinces. Les frères de Joseph, accablés de misère, pendant que les autres nations profitent d'un sauveur qu'ils ont rejeté, viennent enfin réclamer son secours, et se prosternent devant lui sans le connaître : ils le croient mort, il vit dans la gloire. Enfin, quand il les voit repentants du crime qu'ils ont commis à son égard, il se fait connaître à eux, les embrasse, les console, verse sur eux des larmes de joie, et les établit avec leur famille dans le pays le plus abondant.

Changez le nom, c'est l'histoire de la résurrection de Jésus-Christ. Ressuscité du tombeau le troisième jour, lui seul éclaircit les mystères, lui seul peut en rompre les sceaux : le Roi éternel le fait asseoir à sa droite ; toute puissance lui est donnée au ciel et sur la terre, tout genou fléchira devant lui, toute langue le confessera Sauveur du monde. Après une première effusion de grâce sur toute chair, une famine s'étendra sur le genre humain, une disette de vérité, une diminution de doctrine ; mais par la sagesse du divin Sauveur, toujours l'abondance régnera dans son Eglise : pressé par la faim, on y affluera de toutes parts ; les enfants mêmes de Jacob, les restes d'Israël, y viendront; ils adoreront celui qu'ils ont mis à mort et qui vit, ils reconnaîtront que toutes les afflictions qu'ils éprouvent, ils les ont méritées ; ils pleureront leur crime. Alors Jésus se manifestera à eux dans toute sa grâce et sa gloire, les consolera, les embrassera, les reconnaîtra publiquement pour ses frères, et les placera où abondent la doctrine et la vérité.

CE QUE SIGNIFIE LA PAQUE.

Pâque vient d'un mot hébreu qui signifie *passer*, *passage*. Voici quelle en fut l'origine. Dieu voulait délivrer son peuple de la servitude d'Egypte. Il avait frappé les Egyptiens déjà de neuf plaies : il allait les frapper de la dixième et dernière, qui était de frapper de mort tous les premiers-nés. Pour épargner les enfants d'Israël, il leur ordonna d'immoler dans chaque maison un agneau mâle, d'un an, et sans tache : de prendre le sang de cet agneau et d'en arroser les poteaux et le dessus des portes. Pendant la nuit, l'ange exterminateur traverserait toute l'Egypte, frappant de mort les premiers-nés dans toutes les maisons ; mais à la vue du sang de l'agneau sur les portes des Hébreux, il passerait outre, et ne les frapperait point. Cette attention de l'ange à *passer* les maisons des enfants d'Israël donna son nom à la fête. A minuit, les Egyptiens virent frappés de mort tous leurs premiers-nés, depuis le premier-né de Pharaon jusqu'au premier-né de la dernière esclave. Les Egyptiens, effrayés, non-seulement permirent aux Hébreux, mais les forcèrent de partir au plus vite, de peur de mourir tous. Les Israélites furent ainsi épargnés et délivrés par le sang de l'agneau de la Pâque. Ils en célébrèrent la fête tous les ans. C'est à cette fête même que Jésus, le vrai agneau de Dieu, fut immolé sur la croix, afin que nous fussions épargnés par le mérite de son sang et délivrés de la servitude du démon, figuré par la servitude d'Egypte.

Quelques jours après l'immolation de l'agneau pascal, tout le peuple d'Israël sortit comme du tombeau et ressuscita à une vie nouvelle. Ce tombeau était la mer Rouge, où il devait périr naturellement, mais que, par la puissance de Dieu, il traversa à pied sec ; tandis que les Egyptiens y furent engloutis. Le passage de la mer Rouge est une figure du baptême ; l'un et l'autre sont une figure de la mort et de la résurrection de Jésus-Christ : dans le baptême, surtout comme on le donnait anciennement, en plongeant trois fois dans l'eau, le vieil homme est enseveli comme dans un sépulcre, et il en ressuscite homme nouveau ; les péchés y sont engloutis comme les Egyptiens en la mer Rouge. Le nouveau baptisé entre dans une nouvelle région, commence un

voyage nouveau, voyage vers la terre promise, la terre promise du ciel. Il ne faut plus qu'il regrette les oignons d'Egypte, mais qu'il se nourrisse de la manne. C'est pourquoi saint Paul dit aux chrétiens : Vous avez été ensevelis avec Jésus-Christ dans le baptême, vous êtes ressuscités avec lui : n'ambitionnez donc plus les choses de la terre, mais les choses du ciel.

La pénitence est un baptême laborieux ; nous y avons passé comme dans un autre tombeau, nous y sommes morts de nouveau au péché et ressuscités à une vie nouvelle. La consécration religieuse est comme un autre baptême, où l'on meurt entièrement au monde, pour renaître à une vie toute de Dieu. Prions Jésus qu'il rende nos résurrections semblables à la sienne, parfaite et éternelle.

DAVID PRÉDIT LA RÉSURRECTION.

David, à la fois prophète et ancêtre du Christ, en a été la figure sous plus d'un rapport. Plusieurs fois il paraissait abattu, et comme mort, obligé de se cacher dans une caverne comme dans un sépulcre ; et par la protection de Dieu, il en sortait toujours plus puissant. Mais, non content de figurer ainsi la résurrection du Messie, qui devait être son fils et comme un autre lui-même, il l'a clairement prédite dans le quinzième psaume. « Je contemplais toujours l'Eternel en ma présence, y dit-il, en la personne du Christ ; car il est à ma droite, afin que je ne sois point ébranlé. C'est pourquoi mon cœur s'est réjoui et ma bouche a célébré sa joie, et ma chair reposera dans l'espérance ; parce que vous ne laisserez point mon âme dans l'enfer, et vous ne permettrez point que votre Saint éprouve la corruption. Vous m'avez fait connaître les voies de la vie, et vous me remplirez de la joie que donne votre face. » Prions le Saint-Esprit qui parlait en David de nous faire bien comprendre quel est ce Saint de Dieu dont l'âme est descendue aux enfers, mais n'y est pas restée, et dont le corps n'a point éprouvé la corruption du tombeau.

Mais saint Pierre, ou plutôt l'Esprit-Saint par sa bouche, nous a expliqué ces paroles. Mes frères, disait cet apôtre aux Juifs, qu'il soit permis de vous dire hardiment du patriarche David

qu'il est mort et enseveli, et son sépulcre est parmi nous jusqu'à ce jour. Comme donc il était prophète, et qu'il savait que Dieu lui avait promis avec serment qu'un fils de son sang serait assis sur son trône, dans cette prévoyance, il a parlé de la résurrection du Christ, et il a dit : Que son âme n'a point été laissée dans l'enfer, et que sa chair n'a point vu la corruption. C'est ce Jésus que Dieu a ressuscité, et nous en sommes tous témoins.

En prédisant la résurrection du Messie, David espérait aussi la sienne. Il fut dit à Daniel, un de ses descendants : Et la multitude de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, et les autres pour un éternel opprobre. Aussi les jeunes Machabées répondaient-ils à l'impie Antiochus : Toi, tu nous fais perdre la vie présente ; mais le roi du monde nous ressuscitera un jour pour la vie éternelle, après que nous serons morts pour la défense de ses lois. Oh ! si les fidèles de l'Ancien Testament, qui cependant n'avaient pas vu la résurrection de Jésus-Christ, avaient une foi si vive à la résurrection future, quelle ne doit pas être notre foi, à nous chrétiens ?

SUR LE PRINTEMPS.

Qu'est-ce que le printemps ? C'est la résurrection de la nature entière. Pendant l'hiver tout est mort, au printemps tout ressuscite. Le soleil, qui semblait vouloir expirer, se ranime, et avec lui ranime toute la nature. Les arbres, qui paraissaient comme des cadavres desséchés, sentent de nouveau la séve de la vie circuler dans leurs veines ; ils poussent des fleurs et des feuilles ; plusieurs même semblent de grands bouquets de fleurs, pour embellir la fête du Sauveur ressuscité. La terre revêt son manteau de verdure, avec ses mille broderies, comme une mère de famille met ses plus beaux habits pour le jour de Pâques. Les oiseaux ont retrouvé leurs charmantes voix, et chantent à l'envi l'un de l'autre : on croirait qu'ils veulent dire : *Alleluia !* c'est-à-dire, louez le Seigneur ! En effet, c'est le Seigneur qui vous nourrit, petits oiseaux ; c'est le Seigneur qui fait luire son soleil sur vous, comme sur moi ; c'est le Seigneur qui vous remplit de vie et d'allégresse. Eh bien donc, petits oiseaux de mon Dieu, *alleluia !*

Louez le Seigneur, en votre manière et en votre langue. Lui les entend toutes.

Mon Sauveur, vous voulez que je sois comme un petit enfant avec vous. Eh bien ! je serai avec vous comme un petit enfant. Considérez les volatiles de l'air, me dites-vous. Eh bien ! voulez-vous que je considère ce volatile si joli, qui vole de fleur en fleur ? Qu'il est léger ! qu'il se transporte facilement d'un lieu dans un autre ! mais surtout qu'il est beau ! Certainement, Salomon dans toute sa gloire n'était pas vêtu avec tant de magnificence. Mais que saurai-je enfin pour l'avoir considéré ? Qu'était ce papillon avant l'hiver? C'était une rampante chenille, qui faisait horreur à voir, qui se traînait péniblement d'une branche à une autre, pour dévorer les feuilles et les fleurs. A l'automne elle est morte, elle est devenue son propre tombeau ; elle s'y est transformée pendant l'hiver; et au printemps elle en ressuscite léger papillon, se nourrit du suc des fleurs, et se promène jusque vers le ciel. Je comprends maintenant ce que vous voulez m'apprendre. Ainsi le corps dans le tombeau est-il hideux, pesant, corruptible ; mais il ressuscitera glorieux, agile, incorruptible. Pour moi, mon Dieu, puisque vous ressuscitez de si chétifs insectes, je crois sans peine que vous ressusciterez les hommes.

Mon Sauveur, j'ai commencé à vous parler comme un enfant, je terminerai comme un enfant. Vous m'apprenez qu'il y a une résurrection spirituelle, de laquelle je dois ressusciter dès cette vie. Elle consiste à m'élever vers le ciel, au lieu de ramper à terre. Eh bien ! pour vous dire naïvement ce que je pense, au lieu de m'élever vers vous comme cette petite créature qui a des ailes, je fais comme cette créature rampante, je me traîne à terre, je ne pense qu'à manger ou à boire, ou à des choses semblables. N'est-il pas temps que vous transformiez cette vilaine chenille en ce qu'elle doit devenir ?

RÉSURRECTION DU PEUPLE D'ISRAEL.

C'était pendant la captivité de Babylone. Jérusalem et son temple étaient un monceau de ruines : le peuple était dispersé au loin dans toutes les provinces de l'empire des Perses. Et la main de l'Eternel fut sur moi, dit le prophète Ezéchiel, et l'Eternel

m'emporta en esprit, et il me déposa au milieu d'un champ, et ce champ était plein d'ossements ; et il me conduisit autour de ces os, et ils étaient en grand nombre sur la face du champ, et très-secs. Et il me dit : Fils de l'homme, ces os vivront-ils ? Et je dis : Seigneur Dieu, vous le savez. Et il me dit : Prophétise sur ces os, et dis-leur : Os arides, écoutez la parole du Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur à ces os : Moi, j'enverrai en vous l'esprit, et vous vivrez. Et je mettrai sur vous des nerfs, et je ferai croître des chairs sur vous, et j'étendrai la peau sur vous; et je vous donnerai l'esprit, et vous vivrez ; et vous saurez que moi je suis le Seigneur. Et je prophétisai comme il m'avait ordonné; et, pendant que je prophétisais, un bruit s'entendit, et voilà que tout est ébranlé ; et les os se rapprochèrent des os, chacun à sa jointure. Et je vis, et voilà les nerfs et la chair qui recouvraient ces os, et la peau qui s'étendait dessus; mais l'esprit n'était pas en eux. Et le Seigneur me dit : Prophétise à l'esprit, fils de l'homme; et tu diras à l'esprit : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Viens, esprit, viens des quatre vents, et souffle sur ces morts, et qu'ils revivent. Et je prophétisai comme il m'avait ordonné; et en même temps l'esprit entra en eux, et ils furent vivants, et ils se levèrent sur leurs pieds une armée innombrable. Prions le Seigneur d'envoyer aussi en nous son esprit de vie, et de nous faire comprendre tout le sens de cette résurrection prophétique.

Le Seigneur lui-même s'explique. Il dit à son prophète : Fils de l'homme, ces os, c'est toute la maison d'Israël ; ils disent : Nos os ont séché, notre espérance s'est évanouie, et nous avons été moissonnés. C'est pourquoi prophétise, et dis-leur : Voici ce que dit le Seigneur Dieu : Moi j'ouvrirai vos tombeaux, et je vous tirerai de vos sépulcres; et je vous conduirai dans la terre d'Israël. Et vous saurez, mon peuple, que moi je suis le Seigneur, lorsque j'ouvrirai vos sépulcres et que je vous tirerai du fond de vos tombeaux ; lorsque je répandrai mon esprit en vous, et que vous revivrez, et que je vous ferai reposer sur votre terre ; et vous saurez que c'est moi le Seigneur qui ai parlé et accompli ma parole. Nous voyons cette parole s'accomplir sous Cyrus, roi de Perse. Il fit publier dans tout son empire : Qui parmi vous est du peuple de l'Eternel, que l'Eternel, son Dieu, soit avec lui ; qu'il monte à Jérusalem, et qu'il rebâtisse la maison de l'Eternel. Et tous ceux

dont Dieu suscita l'esprit se levèrent pour aller rebâtir le temple, et plus tard les murs de Jérusalem ; et le peuple ressuscita ainsi avec Jérusalem et son temple. Et ils connurent enfin le Seigneur, et ils lui demeurèrent fidèles, et ils n'adorèrent plus les idoles : au contraire, sous les Machabées, la nation même combattra vaillamment pour la loi de ses pères.

Admirons les merveilles de Dieu dans ses prophètes et sur son peuple. Remercions-le de l'intelligence qu'il nous en donne ; prions-le qu'il nous l'augmente de plus en plus, afin que nous comprenions de mieux en mieux ces merveilleuses résurrections qu'il a opérées et qu'il opère encore dans le monde ; et afin que, en attendant la résurrection future de nos corps, nous travaillions avec une ferveur toujours plus grande à la résurrection spirituelle de nos âmes.

RÉSURRECTION DU GENRE HUMAIN.

Le peuple d'Israël, dispersé dans la captivité de Babylone, est comparé par le prophète à des ossements de morts, jetés çà et là dans un désert. Mais le reste du genre humain était bien plus mort, bien plus desséché ; bien plus mort à Dieu et à la véritable piété. Le monde païen était comme un grand cimetière, où les nations étaient assises dans les ténèbres et à l'ombre de la mort ; adorant, au lieu du Dieu vivant, des images mortes, des idoles ; adorant la pourriture et les vers, l'idole de l'impureté, l'idole de l'impudence, l'idole du larcin et du mensonge ; et les adorant par la débauche et le meurtre. Tel était le tombeau du péché où le genre humain se trouvait enseveli, non pas depuis quatre jours, comme Lazare, mais depuis quatre mille ans. Déjà aussi, bien plus que Lazare, il sentait mauvais. La mort étendait là-dessus ses ailes funèbres, pour empêcher la lumière du ciel d'y répandre le jour. Satan, le père de la mort, tenait la clef de cette lugubre prison.

Les diverses tribus d'Israël, dispersées dans l'empire d'Assyrie, et ensevelies dans ses différentes provinces, comme en autant de tombeaux, entendirent enfin la voix de Dieu qui les rappelait à la vie, qui les rappelait à Jérusalem pour y relever le temple et les murs de la cité sainte. Les diverses nations de l'univers entendront

aussi un jour la voix de Dieu. Le Sauveur dira au monde entier, comme il dit au frère de Marie et de Marthe : Lazare, viens dehors ! Et soudain le mort sortira : d'abord il sera encore enveloppé de linceuls funèbres, contrarié par les lois et la puissance de l'idolâtrie qui voudra le retenir dans ses liens ; mais bientôt, ouvrant les yeux à la lumière du ciel, il brisera lui-même les idoles, les images mortes qu'auparavant il adorait ; il n'adorera d'autre Dieu que le Dieu vivant et véritable ; dans tous les lieux de la terre il élèvera la voix pour dire : Alleluia ! Jésus est vraiment ressuscité, et il nous a ressuscités avec lui. Ce mort ressuscité, ce genre humain rappelé à la vie de Dieu, sera l'Eglise de Dieu, l'Eglise catholique ; ou plutôt, il l'est, car le miracle est accompli sous nos yeux; nous-mêmes en faisons partie.

Mon Sauveur, il y en a qui voudraient voir ressusciter un mort. Aveugles ! s'ils ouvraient les yeux, ils verraient ce grand mort ressuscité en la personne de votre Eglise, et ressuscitant à son tour, de la mort à la vie, des ténèbres à la lumière, non pas seulement quelques individus, mais des nations entières. Ils verraient, et ils reconnaîtraient qu'une pareille résurrection n'a pu être opérée que par celui qui s'est ressuscité lui-même.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DU DEUXIÈME VOLUME

CONTENANT

LES MOIS DE MARS ET D'AVRIL.

MOIS DE MARS.

Ier JOUR.

Saint Swidbert, apôtre de la Frise.. 1
Deux cent soixante martyrs de Rome; les saints Léon, Donat, Abondance, Nicéphore, et neuf autres; les saints Hermès et Adrien; sainte Eudoxie; sainte Antonine; saint Aubin; saint Siviard; saint Herculan..... 3

IIe JOUR.

Saint Simplicius, pape..... 3
Les saints Jovin et Basilée; plusieurs martyrs de Rome; saint Paul, saint Héraclius, sainte Secondille et sainte Janvière; les saints Lucius, Absalon et Lorge; quatre-vingts martyrs en Campanie; saint Céad..... 11

IIIe JOUR.

Le bienheureux Nicolas Albergati, évêque et cardinal..... 11
Le bienheureux Pierre de Palerme. 16
Saint Marin et saint Astère; saint Madir et saint Chélidoine; les saints Félix, Luciose, Fortunat, Marcie, Cléonice, Eutrope et Basilisque, et leurs compagnons; saint Titien; sainte Cunégonde..... 19

IVe JOUR.

Saint Casimir, roi de Pologne... 19
Saints Lucius, pape; neuf cents martyrs à Rome; saint Caïus; saint Adrien et vingt-trois autres martyrs; les saints Archélaüs, Cyrille et Photius; les saints Basile, Eugène, Agathodore, Elpide, Ethère, Capiton, Ephrem, Nestor et Arcade..... 22

Ve JOUR.

Saint Jean-Joseph de la Croix, Franciscain..... 22
Saint Phocas; saint Adrien; saint Eusèbe, et neuf autres martyrs; saint Théophile; saint Gérasime..... 25

VIe JOUR.

Sainte Colette..... 25
Martyre de quarante officiers généraux..... 30
Les saints Victor, Victorin, Claudien et sainte Basse; saint Marcien; saint Evagre; saint Conon; saint Basile; le bienheureux Oldegaire; saint Chrodegang..... 35

VIIe JOUR.

Saint Thomas d'Aquin, docteur de l'Eglise..... 35
Sainte Perpétue et ses compagnons, 39
Saint Eubule; saint Théophile; saint Paul; saint Gaudiose; saint Paul,

surnommé le Simple..... 51

VIIIe JOUR.

Saint Jean de Dieu, fondateur des frères de la Charité..... 51
Saint Etienne d'Obasine..... 59
Les saints Philémon et Apollone; saint Arien; saint Quintille; saint Ponce; les saints Cyrille, Rogat, Félix, un autre Rogat, Béate, Hérenie, Félicité, Urbain, Silvain et Mamille; saint Julien; saint Félix..... 63

IXe JOUR.

Sainte Françoise, dame romaine. 63
Saint Grégoire de Nysse; saint Pacien; les saints Cyrille et Méthode; sainte Catherine de Bologne..... 79

Xe JOUR.

Les quarante martyrs de Sebaste.. 79
Les saints Caïus et Alexandre; quarante-deux martyrs de Perse; les saints Codrat, Denys, Cyprien, Anect, Paul et Crescent; saint Macaire; saint Droctovée; saint Attale... 86

XIe JOUR.

Saint Euloge, prêtre de Cordoue, et autres martyrs d'Espagne, sous la persécution des mahométans.... 86
Saint Sophrone, patriarche de Jérusalem..... 114
Les saints Héraclas et Zosime; les saints Candide, Pipérion, et vingt autres martyrs; plusieurs martyrs d'Antioche, les saints Georges et Firme; saint Benoît; saint Euthyme; saint Firmin, saint Constantin; saint Pierre.. 118

XIIe JOUR.

Saint Grégoire le Grand, pape... 119
Saint Maximilien; saint Pierre; saint Egdune; saint Théophane; saint Bernard..... 123

XIIIe JOUR.

Sainte Euphrasie ou Eupraxie, vierge. 123
Les saints Macédone, Patrice et Modeste; les saints Theusetas, Horrèz, Théodora, Nymphodora, Marc et Arabie; saint Sabin; sainte Christine; les saints Rodrigue et Salomon; saint Nicéphore; saint Ansevin. 142

XIVe JOUR.

Sainte Mathilde, reine de Germanie. 142
Quarante martyrs de Rome; saint Pierre et saint Aphrodise; saint Eutyche et ses compagnons; deux martyrs; un diacre martyr dans l'Abruzze..... 150

XVe JOUR.

Saint Zacharie, pape..... 151
Saint Longin; saint Aristobule; sainte Matrone; saint Ménigne; saint Nicandre; sainte Léocrice (voir au 11 mars, article de saint Euloge); saint Probe; saint Spécieux..... 162

XVIe JOUR.

Saint Abraham, ermite, et sainte Marie, sa nièce, pénitente..... 162
Les saints Cyriaque, Large, Smaragde, Crescentien, Memmie, Julienne, et dix-sept autres martyrs; les saints Hilaire, Fabien, Félix, Large et Denys; saint Papas; saint Julien; saint Agapit; saint Héribert; saint Patrice..... 173

XXVIIe JOUR.

Saint Patrice, apôtre d'Irlande... 174
Sainte Gertrude, vierge et abbesse. 175
Saint Joseph d'Arimathie; les saints Alexandre et Théodore; plusieurs martyrs d'Alexandrie; saint Paul; saint Agricole..... 178

XVIIIe JOUR.

Saint Cyrille de Jérusalem..... 179
Saint Alexandre; saint Narcisse et saint Félix; dix mille martyrs de Nicomédie; saint Trophime et saint Eucarpe; saint Edouard; saint Anselme..... 194

XIXe JOUR.

Saint Joseph, époux de la sainte Vierge. 194
Les saints Quinctus, Quinctille, Marc, avec neuf autres martyrs; saint Panchaire; saint Apollone et saint Léonce, saint Landoald; saint Amance; saint Jean..... 204

XXe JOUR.

Saint Cuthbert, évêque de Lindisfarne en Angleterre..... 205
Saint Ambroise de Sienne..... 206
Le bienheureux Hippolyte Galanti. 212
Saint Joachim; saint Archippe; les saints Paul, Cyrille, Eugène et quatre autres martyrs; sainte Photine, saint Joseph et saint Victor; les saints Sébastien, Anatole, Photius, Photide, Parascève et Cyriaque; les saintes Alexandra, Claude, Euphrasie, Matrone, Justine, Euphémie, Thédosie, Derphute et sa sœur; saint Nicétas; saint Vulfran..... 212

XXIe JOUR.

Saint Benoît..... 213
Plusieurs martyrs d'Alexandrie; saint Philémon et saint Domnin; saint Bérille; saint Sérapion; saint Lupicin..... 222

XXIIe JOUR.

Sainte Catherine de Suède..... 223
Sainte Catherine de Gênes..... 224
Saint Paul de Narbonne; saint Epaphrodite; saint Saturnin, et neuf autres martyrs; les saintes Callinique et Basilisse; saint Basile; saint Octavien et plusieurs milliers de martyrs; saint Deogratias; saint Bienvenu; sainte Léa..... 229

XXIIIe JOUR.

Saint Turibe, archevêque de Lima en Amérique..... 229
Saint Victorien et quatre autres martyrs; saint Fidèle; saint Félix et vingt autres martyrs; saint Nicon avec quatre-vingt-dix-neuf autres martyrs; les saints Domice, Pélagie, Aquilas, Eparque et Théodosie; saint Théodule; saint Julien; saint Benoît. 234

XXIVe JOUR.

Saint Simon, enfant martyr..... 234
Les saints Marc et Timothée; saint Epigmène; saint Pigmène; les saints Timolaüs, Denys, Pauside, Romule, Alexandre, un autre Alexandre, Agape et un autre Denys; les saints Romule et Second; saint Agapit; saint Latin; saint Séleuque ... 244

XXVe JOUR.

Annonciation de la sainte Vierge. 244
Saint Quirin; deux cent soixante-deux martyrs; saint Irénée; sainte Dule; saint Larron; saint Pélage; saint Baront et saint Dizier; saint Herbland..... 246

XXVIe JOUR.

Saint Ludger, évêque de Munster en Westphalie..... 246
Saint Castule; les saints Pierre, Marcien, Jovin, Thècle, Cassien, et plusieurs autres; les saints Théodore, Irénée, Sérapion et Amone; saint Montan et sainte Maxime; les saints Quadrat, Théodose, Emmanuel, et quarante autres; saint Eutyque, et plusieurs autres martyrs; saint Braulion; saint Félix..... 251

XXVIIe JOUR.

Saint Rupert, premier évêque de Salzbourg..... 252
Saint Alexandre; les saints Philet, Lydie, Macédo, Théoprépide, Amphiloque, Chronidas; les saints Zanitas, Lazare, Marotas, Narsès, et cinq autres martyrs; saint Jean, ermite. 253

XXVIIIe JOUR.

Saint Gontram, roi de Bourgogne. 254
Les saints Prisque, Malch et Alexandre; les saints Castor et Dorothée; les saints Rogat, Successe, et seize autres martyrs; saint Sixte, pape; saint Spes..... 259

XXIXe JOUR.

Saints Jonas et Birch-Jésus, martyrs en Perse..... 260
Saint Cyrille; les saints Pasteur, Victorin et d'autres martyrs; les saints Armogaste, Archimime et Satur; saint Second; saint Eustase..... 264

XXXe JOUR.

Saint Jean Climaque..... 264
Saint Quirin; les saints Domnin, Victor et leurs compagnons, martyrs, plusieurs martyrs de Constantinople;

saint Rieul; saint Pasteur; saint Zosime; saint Cligne..... 267

XXXIe JOUR.

Le bienheureux Nicolas de Flue. 267

Le bienheureux Amédée de Savoie. 283

Saint Amos, prophète; les saints Théodule, Anèse, Félix, Cornélie, et leurs compagnons, martyrs; saint Benjamin; sainte Balbine..... 286

MOIS D'AVRIL.

Ier JOUR.

Saint Hugues, évêque de Grenoble. 287

Saint Théodore; saint Venance; saints Victor et Etienne; saints Quintien et Irénée; saint Macaire; saint Valéri. 293

IIe JOUR.

Saint François de Paule..... 293

Saint Amphien; sainte Théodosie; saint Nizier, saint Abonde; saint Urbain, sainte Marie Egyptienne..... 300

IIIe JOUR.

Saint Richard, évêque de Chichester en Angleterre..... 301

Saint Pancrace; les saints Evagre et Bénigne; les saintes Agape et Quionie; saint Vulpien; saint Nicétas; sainte Burgondofare..... 304

IVe JOUR.

Saint Isidore, archevêque de Séville. 304

Saint Platon, moine grec du huitième siècle..... 306

Saint Agathopode; saint Théodule; saint Ambroise, évêque; saint Zosime; saint Benoît de Saint-Philadelphe. 309

Ve JOUR.

Saint Vincent Ferrier..... 309

Sainte Irène; saint Zénon; plusieurs autres saints martyrs..... 315

VIe JOUR.

Saint Célestin, pape..... 315

Saint Sixte; saints Timothée et Diogène; cent vingt bienheureux martyrs; saint Platonide et deux autres saints; saint Marcellin; saint Celse; saint Guillaume..... 321

VIIe JOUR.

Saint Aphraate, solitaire..... 322

Saints Epiphane, Donat, Rufin, et treize autres; deux cents bienheureux martyrs; saint Calliope; saint Cyriaque et dix autres; saint Péluse, prêtre; saint Hégésippe; saint Saturnin, évêque..... 324

VIIIe JOUR.

Saint Denys, évêque de Corinthe. 324

Saint Édèse; saint Janvier; saintes Maxime et Macarie; sainte Concesse; saints Hérodion, Asyncrite et Phlégon; saint Perpétue, évêque; saint Rédempt, évêque; saint Amance, évêque..... 327

IXe JOUR.

Sainte Valdetrude, à Mons, en Hainaut..... 328

Saint Prochore; saints Démètre, Concesse, Hilaire et leurs compagnons; martyre de sept vierges; saint Eupsyque; les saints martyrs Massilitains; saint Acace; saint Hugues, évêque; saint Marcel; sainte Marie Cleophas; sainte Monique..... 329

Xe JOUR.

Sainte Mechtilde, vierge et abbesse. 329

Saint Ezéchiel; saint Apollone, prêtre, et cinq autres; saints Térence, Africain, Pompée, et leurs compagnons; saint Macaire, évêque..... 331

XIe JOUR.

Saint Léon, pape..... 332

Saint Antipas; saint Domnion, évêque, martyrisé avec huit soldats; saint Philippe, évêque; saint Eustorge; saint Isaac; saint Barsanuphe. 340

XIIe JOUR.

Saint Jules, pape..... 340
Saint Zénon, évêque ; saint Sabas; saint Victor; sainte Visse; saint Constantin, évêque; saint Damien, évêque. 347

XIIIe JOUR.

Saint Justin, Père de l'Eglise et martyr. 347
Saint Herménigilde ; saint Carpe ; saint Papyle ; saint Agathonique ; saint Agathodore, et plusieurs autres martyrs ; saints Maxime, Quintilien et Dadas ; saint Ours, évêque.... 361

XIVe JOUR.

Saint Bennézet, berger, et saint Drogon, patron des bergers..... 362
Saints Tiburce, Valérien et Maxime ; saint Procule, évêque ; sainte Domnine ; sainte Thomaïde ; saint Ardalian ; saint Lambert, évêque ; saint Fronton ; saint Abonde ; sainte Liduvine..... 366

XVe JOUR.

Saint Pierre Gonzalès, vulgairement saint Elme, patron des mariniers d'Espagne..... 367
Saintes Basilisse et Anastasie ; saints Maron, Eutychès et Victorin ; saints Maxime et Olympiade ; saint Eutyche ; saint Crescent ; saints Théodore et Pausilippe..... 368

XVIe JOUR.

Saint Fructueux, évêque de Brague. 369
Saints Calliste et Charise, avec sept autres ; saints Optat, Luperque, Successe, Martial, Urbain, Jules, Quintilien, Publius, Fronton, Félix, Cécilien, Evence, Primitif, Apodème, et quatre autres appelés Saturnin ; sainte Encratide ; saints Caïus et Crémence; saint Lambert ; saint Turibe, évêque; saint Paterne, évêque ; le bienheureux Joachim..... 372

XVIIe JOUR.

Saint Étienne, abbé de Cîteaux.. 373
Saint Anicet ; saint Mappalique ; saints Fortunat et Marcien ; saints Pierre et Hermogène ; saints Elie, Paul et Isidore ; saint Pantagathe ; saint Innocent, évêque ; saint Robert. 376

XVIIIe JOUR.

Sainte Marie de l'Incarnation.... 376
Saint Apollone ; saint Eleuthère, évêque ; sainte Anthie ; saint Corèbe ; saint Calocer ; saint Parfait ; saint Galdin ; le bienheureux Amidei. 384

XIXe JOUR.

Saint Léon IX, pape..... 384
Saint Timon ; saints Hermogène, Caïus, Expédit, Aristonique, Rufus et Galatas ; saint Vincent ; saints Socrate et Denys ; saint Paphnuce ; saint Elphège, évêque; saint Georges, évêque; saint Ursmar, évêque ; saint Crescent. 398

XXe JOUR.

Sainte Agnès de Monte-Pulciano. 399
Saints Sulpice et Servilien ; saints Victor, Zotique, Zénon, Acyndine, Césaire, Sévérien, Chrysophore, Théonas et Antonin ; saint Théotime, évêque ; saint Marcellin, évêque ; saint Marien, prêtre ; saint Théodore. 400

XXIe JOUR.

Saint Anselme, archevêque de Cantorbéri..... 401
Saint Siméon, évêque ; saint Usthasane; saints Abdécalas et Ananie, prêtres ; saint Pusice et sa fille ; saints Arator, prêtre, Fortunat, Félix, Silvin et Vital ; saints Apollon, Isace et Crotate; saint Anastase le Sinaïte, évêque. 409

XXIIe JOUR.

Saint Azade, saint Milles, et plusieurs autres martyrs de Perse..... 410
Saint Sotère, pape ; saint Caïus, pape ; saints Apelle et Lucius ; saints Parmène, Héliménas et Chrysotèle, prêtres ; saints Luc et Mucius, diacres ; saint Léonide ; saint Epipode ; saint Léon, évêque ; saint Théodore, évêque..... 415

XXIIIe JOUR.

Saint Georges..... 416
Saint Gérard..... 417
Saints Félix, prêtre, Fortunat et Achillée, diacres ; saint Adalbert, évêque ; saint Marole, évêque..... 418

XXIVe JOUR.

Saint Fidèle de Sigmaring, capucin et martyr..... 418
Saint Sabas et soixante-dix autres martyrs ; saint Alexandre et trente-quatre autres martyrs ; saints Eusèbe, Néon, Léonce, Longin, et quatre autres ; saint Mellit, évêque ; saint Grégoire, évêque ; saint Honoré, évêque ; saint Egbert, prêtre ; saintes Beuve et Dode, vierges..... 421

XXVe JOUR.

Saint Marc, évangéliste..... 422
Saints Evode, Hermogène et Calliste, martyrs; saint Etienne, évêque; saints Philon et Agathopode ; saint Anien ; saint Ermin, évêque..... 423

XXVI JOUR.

Saint Pascase Radbert, abbé de Corbie. 423
Saint Clet, pape ; saint Marcellin, pape; saints Claude, Cyrin et Antonin ; saint Basilée, évêque ; saint Pierre, évêque ; saint Clarent, évêque ; saint Lucide, évêque ; saint Riquier, prêtre; sainte Espérance, vierge..... 430

XXVIIe JOUR.

Sainte Zita de Lucques, servante toute sa vie..... 430
Saint Anthime, évêque, et plusieurs autres; saints Castor et Etienne; saint Anastase, pape; saint Tertullien, évêque ; saint Théophile, évêque; saint Jean, abbé ; le bienheureux Pierre Armengol ; saint Turibe, archevêque..... 436

XXVIIIe JOUR.

Le bienheureux Augustin, de l'ordre des ermites de Saint-Augustin. 436
Saint Vital ; sainte Valérie ; saint Marc; sainte Théodore; saints Aphrodise, Caralippe, Agape et Eusèbe, martyrs; saint Pollion; saints Patrice, évêque, Acace, Ménandre et Polyène ; saint Prudence, évêque ; saint Pamphile, évêque..... 439

XXIXe JOUR.

Saint Pierre de Vérone, martyr... 440
Saint Tychique ; saints Agape et Secondin ; saint Émilien, soldat, Tertulle et Antoinette, vierges, et trois autres ; sept voleurs ; saint Paulin, évêque ; saint Hugues, abbé ; saint Robert, abbé..... 443

XXXe JOUR.

Sainte Catherine de Sienne, vierge. 444
Sainte Marien ; saint Jacques ; saint Eutrope, évêque; saints Amateur, prêtre ; Pierre, solitaire, et Louis ; saint Laurent, prêtre ; saint Aphrodise, prêtre, et trente autres ; saint Maxime ; sainte Sophie, vierge ; saint Sévère, évêque ; saint Donat, évêque ; saint Erconvald, évêque..... 478

FÊTES MOBILES.

LA PASSION ET LA MORT DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

Transfiguration de Jésus-Christ.. 479
Jésus annonce à ses apôtres que le temps de sa mort approche..... 480
Demande ambitieuse des enfants de Zébédée..... 481
Résurrection de Lazare..... 482
Passion de J. C. selon David.. 483
Le prophète Jonas, figure de J.-C. 485
Passion de J. C. selon Isaïe.. 486
Compassion de la sainte Vierge.. 488
Le prophète Jérémie, autre figure de Jésus-Christ..... 489
Entrée triomphale de Jésus à Jérusalem..... 490
Trahison de Judas..... 492
Jésus agonisant au jardin des Olives. 493
Reniement de saint Pierre..... 494
Institution du sacrifice de la messe et de la communion..... 496
Chemin de la croix..... 497

LES FÊTES DE PAQUES.

Samedi saint..... 498
Jésus-Christ est ressuscité..... 500
Résurrections figuratives du genre humain et des patriarches..... 501
Ce que signifie la Pâque..... 503
David prédit la résurrection..... 504
Sur le printemps..... 505
Résurrection du peuple d'Israël.. 506
Résurrection du genre humain... 508

Corbeil, imprimerie de Crété.

4351

922.2
R53

Rohrbacher, M. L'Abbe.
AUTHOR

Vies Des Saints.
TITLE